Digitized by Google

FONDO PALAGONE
NAZIONALE
B. Prov.
XIII
611
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
27 - B - 18
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XX
28-B-37
Palchetto
Num.° d' ordine 52
37.13

Digitized by Google

B. Pers.
XIII
611

109
9
111

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
POLYBE.
TOME SIXIE'ME.

Digitized by Google

645416

HISTOIRE
DE
POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur.*

AVEC UN COMMENTAIRE
OU
UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,

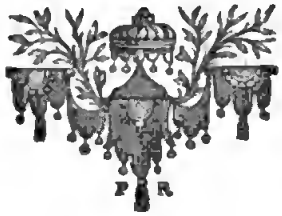
ENRICHI DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,

OU TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE, soit pour l'Offenſive, ſoit pour la Défenſive, ſont expliquées, démontrées, & repréſentées en Figures.

Ouvrage très-utile non ſeulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux qui ſuivent le parti des Armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Meſtre de Camp d'Infanterie.*

TOME SIXIE'ME.



A PARIS,

Chez { PIERRE GANDOUIN, Quai des Auguſtins, à la Belle Image.
JULIEN-MICHEL GANDOUIN, Quai de Conti, aux trois Vertus.
PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, Rue Saint Jacques, à Sainte Theréſe.
NICOLAS-PIERRE ARMAND, Rue Saint Jacques, à Saint Benoît.

M. DCC. XXX.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by Google

PRÉFACE.

L'ACCUEIL que le Public a fait aux Volumes précédens de mon Commentaire ſur Polybe en France comme dans les Païs étrangers, & l'empreſſement qu'il a fait paroître pour les autres, qu'il croioit devoir les ſuivre, eſt une marque d'eſtime bien honorable & bien flatteuſe pour moi. Après cela je puis me conſoler des chagrins & des affaires qu'une foule de Critiques ont tâché de me ſuſciter, & m'embaraſſer peu des Ecrits imprimez & des Libelles diffamatoires qu'ils ont répandus contre moi. Si je m'en ſuis plaint dans ma Préface du Volume précédent, c'eſt que je ne vois rien de moins digne des gens de guerre, dont la grande paſſion devroit être une noble émulation d'égaler ou de ſurpaſſer le mérite & la gloire des grands hommes, ou de ceux qui travaillent à le devenir par leurs actions ou par leurs écrits; mais de travailler à leur perte, parce que leur réputation nous incommode & nous fait ſentir les morſures de l'envie, c'eſt une des plus honteuſes paſſions qu'on puiſſe jamais concevoir; qu'en ont-ils retiré? Bien loin de me nuire, ils ont augmenté ma gloire, & ſe ſont couverts de honte & de confuſion.

Un honnête homme qui ſe trouve malheureuſement atteint d'une paſſion ſi honteuſe & ſi rongeante, ſeroit beaucoup mieux de s'en ſoulager ſur le ſujet qui la cauſe, que d'emploier des moiens qui le deshonorent. Quoiqu'il en ſoit, toutes ces attaques n'ont ſervi de rien pour leur guériſon, & ne m'ont pas donné lieu de me plaindre de la peine que j'ai priſe. J'oſe me flatter que depuis les Anciens il n'avoit paru ſur la guerre aucun Ouvrage ſi étendu, ſi utile, & où les principes de cette grande ſcience fuſſent plus clairement expliquez & plus ſolidement démontrez. Le témoignage que je me rends ici, je le tire d'Ouvrages imprimez & des Lettres que j'ai reçûes des plus habiles Guerriers de l'Europe.

Je ne doute point que le Public ne ſoit extrémement ſurpris, en liſant ce ſixiéme Volume, de ne trouver que le texte de mon Auteur, & de me voir ainſi terminer ma courſe. Que ſont donc devenus, dira-t-il, ces belles promeſſes que fait la Préface du Volume précédent? Votre ſcience militaire eſt-elle épuiſée? Non elle ne l'eſt pas. Quoiqu'elle ne ſoit pas inépuiſable, il m'en reſtoit certainement aſſez pour tenir ma parole. Mais perſonne n'ignore que des ordres ſupérieurs m'ont impoſé ſilence, ou ne m'ont permis de continuer à parler, qu'à des conditions, qui me paroiſſoient déranger trop le ſyſtéme que je m'étois formé. Au reſte j'ai lieu d'eſpérer qu'on me ſçaura gré d'avoir mis au jour les réflexions qu'une longue étude & une expérience auſſi longue m'ont fait faire ſur la guerre. Les principes de la ſcience militaire nous étoient entiérement inconnus, & d'ailleurs les plus belles & les plus ſçavantes parties qui regardent le Général d'armée, n'avoient jamais été traitées que d'une

manière très-superficielle. Je les ai réduites en principes & en méthode, ce qu'aucun Auteur n'avoit fait ni pensé à le faire.

On a été là-dessus dans de si épaisses ténébres, l'on croioit si peu que la guerre fût une science & qu'elle pût s'apprendre comme toutes les autres, qu'on croioit fermement au contraire que l'on ne pouvoit s'y rendre habile que par une longue expérience. Peut-on rien imaginer de plus étrange que cette opinion ? Cependant combien est-elle enracinée parmi le plus grand nombre des Officiers ? Que leur répondre ? Rien : sinon que si les parties différentes de la guerre, entre autres les marches, les mouvemens généraux & la tactique, ne pouvoient s'apprendre que par l'expérience ou par un long usage ; un Roiaume par exemple comme la France, ou tout autre Etat de l'Europe, approcheroit de sa décadence selon le plus ou le moins de tems qu'il se maintiendroit en paix, & que si cette paix où nous vivons duroit encore quelques années, je ne pense pas qu'il en fallût davantage pour renverser l'Etat. Car où en serions-nous ? Trouverions-nous des Officiers qui sçûssent ces parties de la guerre ? Ceux qui les ont pratiquées, soit par routine ou autrement, seroient morts ou hors d'état de servir : les autres qui leur succéderoient, tireroient-ils de l'expérience ce qu'ils n'ont jamais vû ni pratiqué, & apprend-on des autres ce qui ne peut s'apprendre que par l'usage ? Je le demande encore une fois, où en serions-nous, & surtout si nous avions affaire à un voisin qui auroit pratiqué contre d'autres ennemis ce qu'une longue paix ne nous a pas permis de voir ni de pratiquer nous-mêmes ? Ce que je viens de dire ici, est fort étendu dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, où je renvoie mon lecteur.

Pag. 12. ch. 2. edit. de Paris.

Ce qu'il y a eu de fâcheux pour moi dans un Ouvrage auſſi vaſte & d'un travail auſſi grand que le mien, c'eſt que je me ſuis trouvé entiérement dépourvû du ſecours des Auteurs dogmatiques de l'antiquité. Il y en avoit une infinité, mais tout cela s'eſt perdu par les malheurs & la barbarie des tems. L'Hiſtoire nous a conſervé les titres de quelques-uns de ces Livres, & les noms de quelques Auteurs qui avoient écrit de la guerre, entre autres de Pyrrhus Roi des Epirotes: car pour ce qui eſt des Auteurs de la moienne antiquité, c'eſt fort peu de choſe. A peine ont-ils donné une idée de la guerre, tant ils ſont abrégez. Il ne nous en reſte qu'un au-deſſus de tous les autres, qui eſt Végéce. Onoſander & l'Empereur Leon, tous deux Grecs, n'en approchent pas, & tous les trois ne ſont guéres plus étendus que nos Modernes. Mais ils ſont plus ſçavans, bien que la ſcience des armes fût preſque tombée & même oubliée de leurs tems. Je n'en connois que deux parmi les Modernes qui puiſſent les égaler, Montécuculi & le Duc de Rohan, grands admirateurs des Anciens, qu'ils connoiſſoient parfaitement. Ce n'eſt pas dans la moienne antiquité qu'il faut aller chercher nos Maîtres, comme ils le diſent eux-mêmes, c'eſt chez les Grecs & les Romains, lorſque ces peuples étoient dans leur fleur & que leur diſcipline militaire, ou pour mieux dire la ſcience de la guerre qui renferme tout, avoit été portée au plus haut point de perfection où ces grands génies avoient pû la porter. C'eſt ſurtout chez les Romains qu'il faut les chercher. Ce ſont eux qui d'une routine, car la guerre n'étoit autre choſe au commencement, paſſérent à des principes certains & aſſûrez par la recherche & l'application; après quoi la guerre s'apprit comme les autres ſciences.

Digitized by Google

ſciences. Il y eut alors des Maîtres & des Profeſſeurs pour l'enſeigner, & l'expérience ne fut plus néceſſaire pour former d'excellens Officiers & des Généraux d'armées: elle ne ſervoient que pour les perfectionner, comme Thucydide, Xénophon & Plutarque nous l'aſſûrent.

Il n'eſt pas ſurprenant que les ſciences aient eu un commencement, & que celle des armes, qui les embraſſe toutes, ait eu le ſien, puiſque la malice & les paſſions des hommes l'ont introduite dans le monde; mais après la décadence de l'Empire Romain, qui engloutit & ſoumit tous les autres par la vertu, le courage & la diſcipline de ſes peuples: diſcipline qui les rendit vertueux & courageux; cette belle ſcience, qui eſt celle des honnêtes gens, tomba & ſe perdit entiérement au moment que Rome croula par les vices, la licence & le luxe affreux de ſes citoiens, & l'ambition demeſurée des Grands. De là les guerres civiles & l'inondation des peuples barbares, qui ne faiſant qu'un déſert de l'Italie, & portant daus la Gréce les mêmes calamitez & les mêmes horreurs, détruiſirent la mémoire des connoiſſances que l'on avoit aquiſes dans les arts & dans les ſciences. Celle de la guerre périt comme les autres; de ſorte qu'il a fallu recommencer tout de nouveau à rechercher ce qu'on avoit ſçû ſi parfaitement plus de quatorze cens ans auparavant. Mais il me paroît fort étrange que les arts & les ſciences aient commencé à renâître, & même aient été portées au degré d'avancement où nous les voions aujourd'hui, & que l'on ait travaillé ſi tard à tirer la guerre de ſes véritables principes, & à perfectionner cette ſcience, ſans laquelle les autres ne ſçauroient ſe maintenir.

Cela vient peut-être de ce que l'on n'a point été assez excité à l'étudier & à l'apprendre. Cependant à quelle science devroit-on plus exciter ? Si les Princes ou leurs Ministres faisoient attention au danger qu'il y a de témoigner de l'indifférence pour ceux qui s'y appliquent, ils seroient les plus ardens à y porter ceux en qui ils remarqueroient des dispositions pour l'aquérir. Par cette indifférence, on ruine l'émulation & le desir de bien faire, & l'on expose l'Etat à une entière décadence. Quand ensuite on ouvre les yeux, il est toujours trop tard : l'on voit avec étonnement qu'il n'y a plus de reméde au mal, & l'on s'apperçoit que l'on est aussi peu en pouvoir de punir la desobéissance & la lâcheté, que de récompenser les bonnes actions, que personne ne cherche. L'Histoire ancienne & moderne est toute parsemée de ces sortes d'exemples. On se souviendra des Romains, où les armes étoient si fort en estime, & chez lesquels la reconnoissance des services & de la vertu militaire n'avoit point de bornes : non plus que le châtiment des mauvaises actions. C'est sur ces deux poles que toute puissance doit se soutenir : ôtez un de ces deux appuis, il faut que tout tombe. Les Egyptiens, si grands politiques, sçavoient cela avant les Romains, & à l'égard de leur milice leur politique étoit admirable. Jamais troupes n'ont été mieux traitées à l'égard de leur solde, plus honorées & plus dignement récompensées que celles-là. Il faut entendre Hérodote & Diodore là-dessus. M. Rollin, qui est un Auteur très-poli, n'a pas manqué d'en parler. Voici ce que dit Diodore dans cet Auteur, qui mérite d'être remarqué des hommes d'Etat : *par-là*, dit-il, parlant de la maniére dont on traitoit les soldats, *on les rendoit plus affectionnez & plus*

Hist. anc. des Egypt. des Carthag. &c. pag. 92.

courageux ; & l'on trouvoit, remarque Diodore, que ç'eût été manquer contre les régles non ſeulement de la bonne politique, mais du bon ſens, que de confier la défenſe & la ſûreté de l'Etat à des gens qui n'auroient eu aucun intérêt à ſa conſervation. Leurs biens mêmes n'étoient ſujets à aucun impôt, non plus que leur ſolde : tout au contraire du tems de Tibére, comme l'aſſûre Tacite, on retranchoit toujours une partie de la ſolde des troupes Romaines, ce qui cauſa une infinité de révoltes, avilit enfin la milice, & lui abattit le courage : car rien ne l'énerve plus que la pauvreté.

L'Egypte tomba comme tous les autres Empires qui négligent la diſcipline militaire, & qui n'ont aucun ménagement ni aucun ſoin des troupes. Sethon en eſt une bonne preuve. Il négligea la milice & l'eut en ſi grand mépris, croiant la paix éternelle, qu'il lui ôta tous ſes priviléges, & alla juſqu'au point, dit le même Auteur, *de les dépouiller des fonds de terre que les Rois ſes prédéceſſeurs lui avoient aſſignez.* Que pouvoit-il arriver d'une ſi miſérable politique ? La guerre ſe fit-elle à peine ſentir, que les Officiers & les ſoldats accablez de tant d'injures & de mépris, ne voulurent point marcher. Cet indigne Prince, qui ſe vit deſerté de tout ce qu'il avoit de troupes, leva promtement une armée compoſée de tout ce qu'il y avoit de canaille dans ſes Etats, ne croiant pas qu'il fallût autre choſe pour avoir des ſoldats que de les armer. Il marcha au Roi des Arabes, & ſe fit battre de la maniére du monde la plus complette. L'Ecriture nous l'apprend, comme M. Rollin le remarque. Mais Hérodote ne dit pas cela. Il prétend, ſur le témoignage ſans doute des Prêtres Egyptiens, que les Dieux ſe mêlérent de cette affaire. Il falloit un prodige pour faire vaincre une

Ibid. p. 151.

telle armée, & un Roi dévot. Une multitude de rats fut chargée de cette beſogne; ils rongérent toutes les cordes des arcs & les corroies des boucliers de l'armée ennemie, & cela dans une nuit: de ſorte qu'elle ſe vit deſarmée & contrainte de prendre la fuite. Fable impertinente, plus digne d'être racontée dans un cercle de vieilles & de nourrices, que d'être conſacrée à la poſtérité par un Hiſtorien auſſi ſenſé que ce Grec célébre.

Ceux qui ont de la diſpoſition pour la guerre, dont le nombre n'eſt pas grand, quelque peine qu'ils ſe donnent, quelque effort qu'ils faſſent pour s'y rendre habiles, s'ils n'ont aucun principe ni méthode pour l'étudier, & s'ils eſpérent d'aquérir cette ſcience par l'uſage, ils n'en viendront jamais à bout: car les parties de la guerre ſe préſentent ſur tant de cas divers & de faces différentes, & ſi diſſemblables par la nature des lieux, qu'il eſt impoſſible que l'expérience puiſſe jamais nous ſervir de leçon, ſi nous ne joignons à cette expérience une étude perpétuelle, & très-méditée de l'Hiſtoire ancienne & moderne, & pluſieurs autres connoiſſances auſſi néceſſaires. Il faut qu'elle ſoit encore accompagnée d'obſervations & de recherches, & je ne dis rien ici que mon Auteur n'ait dit avant moi; ce qui nous conduira comme par la main à la découverte des principes, ſans leſquels il n'eſt pas poſſible de rien établir d'aſſûré dans la ſcience que je prêche ſi fort.

D'ailleurs on ne peut douter que les hommes ne ſoient nez avec toutes les qualitez, le naturel & les caractéres propres à déterrer peu à peu les arts & les ſciences, pour peu d'application qu'on donne à celles pour leſquelles on a du penchant, étant certain qu'ils

Digitized by Google

ne ſont pas nez avec ces arts & ces ſciences. Chacun ſçait qu'elles ne leur ſont pas naturelles. On peut avoir des talens & un beau naturel pour la guerre ; mais ſi on ne cultive pas ces talens & ces qualitez par l'étude & la méditation de cette ſcience, il ne faut pas eſpérer que Dieu nous l'accorde par infuſion ; & cependant, à voir le peu d'application que chacun apporte à s'y rendre capable, on croiroit aſſez qu'elle s'apprend en un jour, & que cette lumiére d'ordre, de ruſe, d'artifice pour s'en bien démêler, de profondeur dans la conduite des guerres les plus difficiles, de prévoiance & de précaution qui nous éclaire, qui ne ſe perd ni ne s'éteint point dans les dangers les plus éminens, naît avec nous, & que nous ſommes de ces génies extraordinaires que la providence ſe plaît quelquefois à faire paroître dans le monde & de loin à loin, pour ſauver ou renverſer les Monarchies.

Thémiſtocles fut un de ceux-là. Son génie ſupérieur au-deſſus de tous les Guerriers de ſon ſiécle, lui tint lieu d'art & d'expérience. Je ne ſçai ſi je l'ai cité quelque part ailleurs ; mais comme cette derniére Préface me met en droit de revenir ſur les mêmes matiéres, lorſque je les trouve de grande importance, j'allégue-rai encore ce paſſage. *Perſonne*, dit Thucydide, *n'a mieux montré que Thémiſtocles ce que peut la nature ſans l'art, & il a mérité d'être admiré pour cela de tous les ſiécles ; puiſque par une prudence naturelle, ſans avoir jamais rien appris, il voioit par tout ce qu'il falloit faire & en devinoit l'iſſue, s'aquittoit bien de ce qu'il avoit en main ; jugeoit bien des choſes dont il n'avoit point d'expérience, & par la bonté de ſa nature, & la vivacité de ſon eſprit régloit toutes ſortes d'affaires en un inſtant.* Plutarque tient à peu près le même langage. *Thucyd. Liv. 1.*

Ce n'eſt pas une choſe fort rare à la guerre, que de voir des gens qui ſe font une gloire d'être ignorans & de ſe déclarer ennemis de toutes ſortes d'études; mais nous ne voions aucun Thémiſtocles. La preuve qu'ils ne reſſemblent pas à ce Grec célébre, ſe trouve dans tout ce qu'ils entreprennent. Thucydide a raiſon de dire, que ce grand Capitaine a mérité d'être admiré pour cela de tous les ſiécles, & nous l'admirons encore, puiſque juſques ici nous n'avons point vû un homme qui lui reſſemble, ſinon dans le mépris qu'on fait des études qui ſont indiſpenſables aux gens de guerre, & dont cet habile Guerrier pouvoit fort bien ſe paſſer, par ſon eſprit, ſes talens & mille autres belles qualitez naturelles, dont les faux Thémiſtocles ſont abſolument dépourvûs; en un mot il ne lui fallut point d'autre apprentiſſage pour ſe former, il étoit né pour la guerre comme pour la politique.

De l'air dont vous parlez, diront quelques-uns, ne croiroit-on pas que les hommes naiſſent tous égaux & également propres à réuſſir dans les mêmes deſſeins, les mêmes pratiques & les mêmes guerres? Et cependant le contraire ſe remarque dans tous les hommes. Chacun naît avec ſes talens naturels, les uns pour une choſe, les autres pour une autre; l'expérience, ou ſi vous voulez l'étude & l'application perfectionnent ces talens & les augmentent. On ne peut le nier. Mais on ne ſçauroit convenir que l'une & l'autre nous en aquiérent de nouveaux, & nous rendent également habiles dans toutes les parties de la guerre, où tous les talens naturels nous manqueront.

Tous les divers genres de vie ne ſçauroient être infus & raſſemblez dans un ſeul ſujet à l'égard des armes, quelque application qu'on y apporte. Il eſt très-rare

dans une armée qu'il ne ſe trouve pas des gens qui ont & qui poſſédent très-bien les parties qui manquent au Général, & c'eſt à celui-ci à chercher ces ſortes de gens.

Vous réuſſirez très-bien à faire camper une armée, & même à la faire marcher, que vous ne ſçaurez où vous en ſerez s'il faut la mettre en bataille & la faire combattre. Un autre ſe trouvera très-propre à commander un corps de troupes, qui perdra la tramontane s'il n'eſt plus fort de la moitié : celui-ci rendra un très-bon compte d'un poſte où il commandera ; dans une bataille il exécutera très-bien les ordres de ſon Général, il les changera même ſelon les occaſions & les diverſes circonſtances, & réuſſira parfaitement. Ne lui en demandez pas davantage, il eſt fait pour obéir & pour ces ſortes de cas ; mais d'engager en chef une affaire générale, il ſe conduira pitoiablement, ce n'eſt pas là ſon fait, il ſortiroit de ſa ſphére.

Un Général d'armée, qui ſera très-capable de conduire une guerre offenſive, qui s'en ſera même tiré très-glorieuſement, perdra toute ſa réputation dans une défenſive, qui eſt de toutes la plus difficile, la plus digne d'un grand courage & d'un Capitaine du premier ordre, & c'eſt pourtant celle que les eſprits vulgaires propoſent ordinairement, & que la poltronnerie ſouhaite le plus.

Tous les hommes en ſont logez-là. Cette variété ſe trouve dans les talens comme dans les corps & dans les eſprits. Un ſeul ne peut pas tout imaginer, tout ſçavoir, tout remuer, mettre tout en mouvement & en action par lui-même ; il a beſoin des conſeils des autres, deſquels il tire ou peut tirer mille ſecours, & eux réciproquement de lui ſelon ſes lumiéres & ſon

intelligence dans le métier : mais qu'un Général d'armée ſçache tout & n'ignore rien d'une ſcience comme la guerre, c'eſt de quoi on peut raiſonnablement douter ou n'en rien croire.

Je répondrai à toutes ces demandes, que ceux qui en douteroient ou n'en croiroient rien, ſeroient très-déraiſonnables. Les exemples contraires ſautent aux yeux. Sans remonter plus haut, ni décendre plus bas que Céſar ; ce grand homme a poſſédé toutes les parties de la guerre dans toute leur étendue ; & combien d'autres tout comme lui ? Dira-t-on qu'il étoit né avec elles, ou qu'il les avoit reçûes par infuſion ? Non : il les devoit à l'étude & à l'application, comme Philippe, comme Alexandre, comme Epaminondas, comme Sertorius, Lucullus, & pluſieurs autres anciens & modernes.

J'ai déja dit mille fois, & tout ce qu'il y a d'Officiers habiles ne me démentira pas, je m'aſſûre, que la guerre dans l'état où elle eſt aujourd'hui, preſque dans toutes ſes parties, eſt une pure routine ; que nous n'avons ni principes ni ſyſtéme : ſur ce pied-là il eſt impoſſible de s'y rendre capable & d'apprendre cette belle ſcience. Cela eſt démonſtratif ; mais ſi ces principes étoient découverts, comme ils le ſont en effet, au moins en partie, dans mes Ouvrages, il eſt évident que nous nous rendrions plus habiles & plus ſçavans que nous ne le ſommes dans cette belle ſcience : que nous l'étudierions dans toutes ſes parties, que nos talens ſe développeroient, s'étendroient ſur toutes, que nous n'en ignorerions aucune, & celui qui ne ſçauroit que les marches & les campemens ſe perfectionneroit dans celles-ci, en connoîtroit toute l'étendue, & pouſſeroit peut-être plus loin que je n'ai fait dans toutes les autres,

tres, puiſque je n'ai pû les épuiſer toutes dans un Ouvrage qui ne me le permettoit nullement.

Les Généraux Grecs & Romains étoient braves & ſçavans, cela ne pouvoit être autrement par la conſtitution de leur gouvernement & de leurs loix militaires ; ce qui faiſoit qu'il étoit très-difficile qu'on pût s'avancer autrement que par la vertu : car l'intrigue & la faveur ne pouvoient être d'aucun effet, chacun montoit aux honneurs & à ſon rang, à moins que des actions extraordinaires & des talens trop marquez ne les pouſſaſſent contre l'ordre ordinaire, & cela ſeul les élevoit.

Nous n'avons point de loix qui nous obligent à étudier les ſciences qui ont rapport à notre profeſſion. Nous ne voions ni Académies, ni Ecoles militaires, ni Champ de Mars, aucun Monarque n'a penſé à un tel établiſſement, bien que ces Académies ſoient auſſi utiles à pluſieurs Puiſſances de l'Europe, & auſſi glorieuſes aux Souverains que toutes les autres que l'on a établies. Celles-ci ont fait des découvertes, en feroit-on moins dans la ſcience de la guerre ? Y trouveroit-on moins dequoi s'occuper ? Car elle n'eſt point iſolée & ſéparée des autres ſciences. Je me ſuis vû dans la néceſſité de les étudier & de les apprendre dans le cours de mes études, & de reconnoître qu'elles avoient pluſieurs parties communes avec la guerre, & qu'elles ſe prêtoient mutuellement du ſecours & de la lumiére. Qui auroit jamais penſé que celle-ci fût capable de perfectionner le goût, qu'elle nous apprît à raiſonner & à penſer juſte ? Et cependant il n'y a rien de plus véritable, puiſqu'elle eſt fondée ſur le bon ſens, de ſorte qu'elle l'affine, rend la raiſon plus vive & plus active & l'eſprit plus pénétrant, & lorſqu'on cherche à y faire

de grands progrès, la Phyſique & la Géométrie dans leurs plus belles parties ſont abſolument néceſſaires. Je n'avance rien ici que Polybe n'ait déja dit. La lecture réfléchie des Hiſtoriens de l'antiquité, comme celle des modernes, eſt très-néceſſaire, & rien n'eſt plus capable de nous former le goût, l'eſprit & le raiſonnement, nous élever l'ame & nous porter aux grandes choſes. Ses loix nous font connoître, contre le ſentiment d'une infinité de gens, que la vertu peut s'enſeigner. Ces loix s'oppoſent à la naiſſance des vices les plus dangereux, & lors même qu'ils ſemblent avoir pour ainſi dire rompu leur gourmette, elles les arrêtent tout court; car la crainte de l'infamie & la rigueur des châtimens nous tirent peu à peu du penchant qui nous y porte, & fait ſouvent que les plus corrompus & les plus malhonnêtes gens deviennent bons, à l'exemple des autres qui vivent tout autrement: car de la crainte des peines on paſſe par degrez à celle de l'infamie, qui nous paroit plus terrible que la mort. Cette diſcipline qui nous porte au bien n'eſt pas celle d'un Cloître, elle ne nous éloigne & ne nous fait haïr que les vices oppoſez aux vertus purement militaires. Je ne viſe pas à faire des Saints, mais de braves & d'honnêtes gens ſelon le monde, & d'excellens ſujets pour la patrie, & rien n'eſt plus aiſé que cela: car tout dépend de l'éducation. Il n'y a point de mauvaiſes natures, la valeur s'enſeigne comme la Phyſique & la Géométrie, & l'on devient brave par une bonne & ſévére diſcipline. Pyrrhus diſoit qu'on léve des hommes, il m'importe peu ſi ce ſont des Sibarites efféminez, lâches & corrompus, je ſçaurai bien les rendre bons & les changer en tout autres hommes: tant les loix militaires & une excellente diſcipline ont

de force & de pouvoir. S'eſt-on jamais aviſé de travailler à la recherche d'une diſcipline qui puiſſe produire de ſi bons effets? Qui peut ignorer qu'elle n'ait eu ſon exiſtance chez les Grecs & chez les Romains? On doit à M. Colbert, plutôt qu'au Cardinal de Richelieu, les progrès des Sciences en France, par les établiſſemens qu'il a faits & les récompenſes attachées à ceux qui s'y diſtinguoient par leurs découvertes. Jamais l'émulation ne fut plus grande. La guerre eſt-elle ſi mépriſable & l'étude ſi peu néceſſaire, pour ne pas nous porter à des établiſſemens qui puiſſent contribuer à ſon avancement & à ſa perfection? On ne voit pas qu'aucune Puiſſance de l'Europe ait ouvert les yeux ſur une choſe ſi néceſſaire, ni rien fait qui puiſſe nous inciter & encourager à l'étude de la guerre. Elle eſt de toutes la plus ingrate & la moins cultivée, il n'y a pas lieu d'en être ſurpris, puiſqu'elle ne méne à rien. Quoiqu'il en ſoit, il eſt très-ſûr que le brave, qui n'eſt ſeulement que cela, & qui ne ſçait que ſa routine, ou peu s'en faut, eſt très-rarement un bon Général. Quelque rempli, quelque enflé qu'il ſoit de l'opinion de ſon mérite, quelque petit retour ſur lui-même lui fera voir clair chez lui. Alors il ſent très-bien ſon ignorance, ou quelque choſe de fort approchant, & cette ignorance le retient au moment qu'il s'agit d'une entrepriſe d'une extréme conſéquence & douteuſe. Il n'oſe pas hazarder ſes troupes par la défiance où il eſt de ſa capacité, & cette défiance le retient ſuſpendu & incertain dans l'exécution de quelque entrepriſe que ce ſoit. Il tremble pour ſa réputation, qu'il craint de perdre, & cependant le tems s'écoule & l'occaſion s'échappe. J'appelle cela poltronnerie d'eſprit, ce qui fait qu'il hazarde moins & qu'il vit dans une incertitude perpé-

tuelle & ſans rien faire que de médiocre. S'il hazarde, c'eſt par boutade & toujours ſans conduite, & ne donne que des marques de ſa valeur. Il réuſſit quelquefois, & ſurtout lorſqu'il a affaire à un Antagoniſte ſemblable à lui, ou d'un courage moins relevé.

Le Général ſçavant, qui ne lui céde pas en valeur, & quand même il en auroit moins, eſt plus fier, plus ſûr de ſon fait, plus haut à la main, plus entreprenant, parce qu'il agit par méthode & par art. Il eſt brave d'eſprit comme de cœur, parce qu'il eſt d'une prévoiance plus vaſte & d'une plus grande capacité; il ſent tout cela, & il agit par cela ſeul, étant certain que l'ignorance produit cette poltronnerie d'eſprit, & celle-ci l'excès de circonſpection.

Ceux qui prétendent que l'expérience ſuffit pour former un grand Capitaine, car il faut y revenir encore, me pourroient faire une objection, qu'il eſt bon de prévenir & de ruiner avant qu'elle leur vienne à l'eſprit. Ce Chef d'armée que vous voulez ſi ſçavant & ſi appliqué, diront-ils, eſt une choſe fort rare, & l'on voit par tout dans l'Hiſtoire, que ceux qui n'ont nulle étude, pas ſeulement l'ombre, avec leur ſeule expérience imitatoire, ne remportent pas moins de grandes victoires, & ceux-là ſe rencontrent quelquefois chez les Anciens, mais il y en a en foule chez les Modernes. Je n'ai garde de n'en pas convenir. Cette objection ne prouve rien pourtant, & fait ici une forte batterie contre les partiſans de l'expérience toute nûe, & ne mérite d'être relevée que par ce que j'ai déja dit, je penſe, dans mes *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre.*

J'adreſſe tout ce que je viens de dire aux parens de la jeune Nobleſſe que l'on deſtine pour la guerre &

pour la conduite des Etats, & à ceux qui ſont nez, ſans paſſer par tous les dégrez de la milice, pour être à la tête des armées & nous commander, c'eſt-à-dire aux Souverains & aux Grands du monde, étant d'une extréme conſéquence pour la gloire, comme pour le ſalut des Roiaumes & des Républiques, que tous généralement ſçachent de quelle utilité il eſt que leurs enfans s'appliquent aux ſciences néceſſaires à la profeſſion des armes, & ces ſciences ne ſont pas en petit nombre, mais faciles, & ne leur coûteront jamais autant de ſoins & autant de veilles qu'elles m'en ont coûté. J'ai tout ébauché. Ils ont mes Ouvrages, qu'ils les liſent avec attention: ce ne ſera pas ſans fruit, en attendant que quelque autre faſſe mieux que je n'ai fait pour augmenter leurs connoiſſances.

Si je n'ai pas pourſuivi cet Ouvrage juſqu'aux bornes que je m'étois propoſées, j'en ai dit les raiſons plus haut, & j'en ai un ſenſible regret; mais ce qui me touche le plus, eſt le ſixiéme Livre de mon Auteur, qui eſt preſque fini, & auquel j'ajoutois par des conjectures probables ce qui n'avoit pû échapper à la durée des ſiécles & à la négligence des hommes. J'avois encore pouſſé plus loin, j'avois joint aux Fragmens qui nous reſtent ce qui manquoit de plus important des batailles & des fameuſes revolutions du ſiécle de mon Auteur: objet grand, magnifique & digne de la curioſité des lecteurs, qui me conduiſoit au grand & au ſublime de la guerre par la ſublimité des matiéres. Car la nouveauté de celles-ci n'y aide pas peu. Qu'on ne s'étonne point de ce que je vais dire. Enſuite du cinquiéme Volume de ce grand Ouvrage, étoit tout ce qu'il y avoit de plus beau, de moins public & de plus intéreſſant dans l'antiquité militaire: car l'expérience

de la guerre m'avoit mis ſur la voie du vrai à l'égard de bien des choſes auparavant inconnues aux Auteurs qui avoient écrit de la milice des Grecs & des Romains, & même des Carthaginois & des divers peuples de l'Aſie, qui bien que plus ſçavans & plus éclairez que je ne le ſuis, ne pouvoient pas, n'étant point guerriers, comprendre ou remarquer un grand nombre de paſſages ſemez par-ci par-là dans une infinité d'Hiſtoriens Grecs & Latins & quelques autres Ecrivains, où j'avois obſervé mille excellentes choſes de leur milice auſquelles perſonne n'avoit pris garde. Ces découvertes, qui pouvoient m'aquérir quelque gloire, étoient en ſi grand nombre, qu'il me ſembloit qu'il ne me coûteroit plus rien de travailler à un Traité complet de cette admirable diſcipline des Grecs & des Romains, qu'on croioit être enſévelie dans un oubli & des ténébres éternelles, ſans eſpérance de la voir paroître : diſcipline qui eût peut-être été regardée des Connoiſſeurs, non comme une production de l'eſprit humain, comme dit Végéce de la légion, mais plutôt comme une inſtitution inſpirée d'en haut. A ces loix célébres, à cette diſcipline ſi deſirée & ſi peu attendue, j'y joignois la mienne, je prenois des uns & des autres, & très-ſouvent je m'éloignois d'eux tous, je les déſapprouvois même quand je croiois que j'avois raiſon, par rapport au tems, aux mœurs, à la nature de nos armes, à la religion même, à la politique des Princes, à l'humeur de la nation, & même à celle des autres.

Les marches de ces fameux guerriers, leur méthode de combattre & de ſe ranger, renfermoient une Diſſertation conſidérable. C'eſt ce qui m'a le plus coûté. Car l'endroit du ſixiéme Livre de mon Auteur, où il

Digitized by Google

avoit traité ces trois ſçavantes parties de l'art, ne s'y trouvent plus. Je m'étonne que Caſaubon n'ait pas remarqué dans ſa verſion Latine, qu'il y avoit une lacune conſidérable dans le texte Grec, où ces belles matiéres étoient traitées. Quelle perte ! on ne peut trop la regretter.

Je l'avouerai franchement, j'avois fait mes délices de ce qui me reſtoit encore à donner au Public pour finir glorieuſement un ſi grand Ouvrage. Tout me rioit, & tout rit lorſque les matiéres deviennent toujours plus riches & plus abondantes pour l'inſtruction des gens de guerre, comme pour l'amuſement des hommes de Lettres ; outre que ce que je traitois étoit le plus à la portée de mon eſprit & de mes connoiſſances. Car je finiſſois par les parties de la guerre que j'ai les plus pratiquées ou vû pratiquer, & pour leſquelles je me ſentois plus de naturel.

J'ai regret, je le répéte encore, d'être réduit à abandonner un Ouvrage ſi répandu dans toute l'Europe, & qu'il paroît que le Public n'a pas deſapprouvé. Il ſe peut faire que cet accueil ne ſoit dû qu'aux nouveautez qui s'y trouvent. Car les nouveautez littéraires jointes à la découverte de ce qui nous a été caché juſques ici de la milice des Anciens, leurs principes & leur méthode dans la diſcipline militaire & dans toutes les parties qui embraſſent la ſcience des armes, ne m'ont attiré ni ſuſcité aucune affaire, ni d'envieux parmi les gens de Lettres. J'appelle ainſi, non ceux qui raiſonnent de tout à tort & à travers ; mais ceux que la raiſon & le bon ſens guident dans tous leurs diſcours : non ceux qui interprétent témérairement les intentions d'un Auteur ou lui en prêtent de mauvaiſes ; mais ceux qui ſe font un devoir de prendre

fidélement ſes penſées & d'expliquer favorablement celles qui, priſes dans un ſens forcé, pourroient lui faire tort: non ceux qui ſur des paſſages ou tronquez ou tirez de leur place naturelle forment des accuſations atroces; mais ceux qui repréſentent de bonne foi le plan & le deſſein d'un Ecrivain. Or mon deſſein n'a jamais été d'offenſer qui que ce ſoit, & cette redoutable ſincérité dont on m'accuſe, & dont je me fais gloire, ne ſçauroit m'être imputée comme un défaut, ſi l'on me lit avec équité. Rien ne m'empêchoit de couvrir mes conceptions ſous des nuages épais, d'entortiller mes paroles & mes alluſions, & d'échapper par une obſcurité affectée à toute la pénétration de mes Cenſeurs. Perſonne ne m'a accuſé d'avoir emploié ces figures énigmatiques, ces ſortes de tromperies ne ſont pas dignes d'un honnête homme. Je n'ai avancé que ce qu'il eſt permis de dire, ce n'eſt point vouloir offenſer que de rapporter les fautes de quelques-uns. Les plus grands hommes y ſont ſujets, même dans leurs deſſeins les mieux concertez & les plus heureux: il y en a peu où les Connoiſſeurs ne trouvent quelque défaut.

Cela me fait ſouvenir d'une belle penſée que mon ami M. Jean le Clerc me fournira. *Tous les Grands*, dit-il, *ont des défauts mêlez parmi leurs vertus, & reſſemblent aux ronces enflammées, dont les épines ſe trouvent au milieu de la clarté qu'elles rendent.* Il y a beaucoup de ceux-ci, & un plus grand nombre qui ſont tout épines & qui ne rendent aucune clarté.

Ceux qui me blâment d'avoir dépouillé quelques Officiers de la gloire de certaines actions, dont ils jouiſſoient tranquillement, ſont très-injuſtes, puiſque premiérement je ne leur ai fait là-deſſus nul reproche,

n'aiant

n'aiant fait autre choſe que narrer ſimplement le fait, & en ſecond lieu que j'ai tâché de prouver par pluſieurs témoignages qui m'ont paru irréprochables, qu'elles n'appartenoient point à ceux auſquels on les avoit attribuées, ou qui s'en étoient dit les auteurs.

Quelques-uns en fort petit nombre, & cela ne me ſurprend guéres, ont été peu ſatisfaits de mes paralléles & de mes portraits, ils les trouvent un peu trop libres, c'eſt-à-dire que le vrai leur déplaît. Mais je n'ai fait, ce me ſemble, le portrait de qui que ce ſoit qui ne lui ſoit très-avantageux, & lorſque j'ai dépeint le caractére de quelques anciens, ou de quelques modernes morts depuis très-longtems, je n'ai eu aucune intention de faire alluſion à quelque vivant, ni entendu malice en la moindre choſe du monde. J'ai dit leurs défauts, eſt-ce qu'ils en étoient exemts? Ne diroit-on pas que chaque homme a les ſiens particuliers, ſans qu'il ſoit permis aux autres de les voir? Que répondre à ces perſonnes-là? Si ce n'eſt qu'ils ne font pas beaucoup d'honneur à ceux qu'ils prétendent que j'ai en vûe, c'eſt avouer qu'ils reconnoiſſent en eux des vices ou des défauts que je n'ai jamais cru qu'ils euſſent. J'avoue franchement que je n'ai jamais eu en vûe que ceux que je nomme, & ſûrement ils n'ont pas lieu d'être fort fâchez.

Si j'ai loué c'eſt avec juſtice, ſans flatterie & ſans m'écarter du vrai en la moindre choſe. Ai-je traité des actions des Dieux? Veut-on que je produiſe mes Acteurs comme des Etres qui n'ont rien d'humain, douez d'une ſupréme intelligence & d'une eſpéce toute ſinguliére? On diroit qu'on veut que je les donne comme tels, dès qu'on trouve étrange que j'en parle comme des gens ſujets à erreur, & chez leſquels le

bien & le mal ſe trouvent toujours péle-mêle enſemble. Eſt-ce un crime que de produire les fautes d'ignorance ou d'inadvertance ? Et peut-on ne pas louer ceux qui le méritent, ſans déplaire aux autres ? Pendant qu'on me fait ce petit reproche, quelques-uns ſe plaignent de ma maigreur dans certains éloges que je pouvois un peu plus allonger. J'ai de l'encens en petite quantité, qu'on ſouffre que je le ménage. Il me reſtoit encore des ſujets d'un grand mérite à célébrer. Je ne le puis, mon Ouvrage reſtant imparfait. D'ailleurs mon deſſein n'a jamais été de remplir mon Livre d'éloges, mais de louer ou blâmer ſeulement par les faits ; mes Acteurs bons & mauvais ſont en trop grand nombre pour perdre mon tems au dénombrement de leurs grandes qualitez, & en termes qui ne ſignifient rien. Quand je dis qu'un tel a fait l'action d'un Guerrier habile & conſommé dans le métier, n'eſt-ce pas aſſez ? Un paſſage de Bayle ſur l'article de l'éloge me vient en mémoire, il eſt aſſez beau pour mériter d'être copié. *La vapeur ſubtile de l'encens ne leur plaît pas, cela ne peut être découvert qu'à un petit nombre de perſonnes, il faut que le groſſier y entre, qu'on loue à outrance, ſans meſure, ſans nul égard à la vérité, afin que toutes ſortes d'eſprits ſaiſiſſent l'éloge & l'empaument.* Qu'on ſoit fâché de mon épargne ſur l'article de l'éloge & de ma franchiſe ſur le blâme, peu m'importe, j'aime & je chéris trop la vérité dans tous les deux pour lui être infidéle, & jamais maîtreſſe ne m'a tant coûté ni fait tant d'honneur, au contraire des autres qui coûtent beaucoup & n'en font aucun.

Si l'on n'avoit que cela à me reprocher, ce n'étoit pas la peine qu'on m'en parlât, & cependant quelques-uns l'ont fait dans des Ecrits imprimez en aſſez bon.

nombre, & dans des Libelles diffamatoires ſans nom d'Auteur ni d'Imprimeur, & il s'en eſt même trouvé d'aſſez acharnez contre moi pour me citer en manuſcrit faux & calomnieux au Tribunal le plus reſpectable des gens de guerre : comme ſi l'innocence pouvoit être traduite aux tribunaux des gens d'honneur, juſtes, pleins d'équité & d'admiration pour la vertu ſans en ſortir triomphante. Ces hommes reſpectables & le Miniſtre lui-même, par reſpect pour cette innocence, qui paroît nûe dans mes Ouvrages, auroient cru la rendre problématique & douteuſe, ſi j'euſſe entré en juſtification. On ne m'en a demandé aucune, elle ſe trouvoit viſible dans mes Ecrits, dans leſquels on cherchoit par des ſens détournez & mille actes de mauvaiſe foi à me faire dire ce à quoi je n'avois jamais penſé, artifice ſuranné qu'on doit laiſſer en propre aux impoſteurs les plus miſérables. Qu'il y en ait encore qui travaillent à ſe deshonorer & à ſe rendre mépriſables aux honnêtes gens & à mes amis particuliers, que ces gens travaillent à tâcher de me perdre dans leur eſprit & à me ravir leur eſtime & leur amitié par leurs diſcours, cela ſurpaſſe toute lâcheté & toute malice.

J'ai dû mépriſer ces gens-là, qui n'ont d'autres armes pour me combattre que celles dont la pointe tourne contre eux. Je n'ai pas daigné leur répondre.

C'eſt ainſi que j'en ai uſé envers l'Auteur des infiniment petites & plates brochures, qu'il imprime à ſes dépens & qu'il diſtribue *gratis*. Il doute, dit-il, dans un nouvel Ecrit d'un ſtile auſſi amer que ſes autres Ouvrages, que ce que je rapporte du ſiége de la citadelle de Modéne ſoit conforme à la vérité ; lorſque j'écris dans un tems, où la plûpart de ceux qui s'y

ſont trouvez ſont encore en vie. Il s'imagine peut-être que cela s'eſt paſſé au bon vieux tems ou dans celui du bombardement de Génes, où il nous apprend dans un des Journaux périodiques, qu'il fut du nombre de ceux qui attaquérent le fauxbourg de Saint Pierre d'Aréna, & qu'il eſcalada un fort à la tête de ſes grenadiers avec une hardieſſe & une conduite digne d'une éternelle mémoire. Je lui en ferois mes complimens, & j'aurois inſeré ce grand exploit dans mon Commentaire en faveur du ton modeſte qu'il prend à le rapporter, ſi tout ce qu'il nous débite des dangers & des travaux qu'il y eſſuia ne paſſoit chez beaucoup de gens graves pour une imagination, qu'il n'eſt permis de faire valloir que lorſqu'il n'y a plus perſonne au monde de ceux qui s'y ſont trouvez qui puiſſent nous démentir : car ceux qui ſe croient bien vieux en peuvent trouver de leur âge, & malheureuſement il s'eſt rencontré un Officier général de Marine qui ſe trouva à cette décente, & qui nous a tirez du doute où nous étions. Il nous aſſûre qu'il n'y eut aucune eſcalade, ni autre fort qu'une maiſon crénelée & armée de parapets ou d'un blindage à l'épreuve des mouſquetades ; que celui qui ſe faiſoit fête de cette eſcalade ne fut que ſimple ſpectateur, & que n'étant alors qu'Officier ſubalterne, il n'avoit pû être chargé de cette entrepriſe. Si j'avois été tout ſeul dans cette converſation, je ferois ſuſpect ; mais il y avoit deux Jéſuites. J'ai oublié le nom de l'un des deux. Mais l'autre eſt le Pére Sarrabat, qui eſt un ſçavant homme, connu même par ſes Ouvrages, & Profeſſeur de Philoſophie & de Mathématique à Avignon. Voilà notre Auteur dépoſſédé de cette action, il peut en chercher une autre de ſon invention. Cela n'empêche pas, comme je

l'ai déja dit, que les eſcalades ne ſoient très-rares.

Le même Auteur nous tranſporte en Amérique pour en trouver, car les deux de Meſſine ſont auſſi imaginaires que celle de Génes. Je n'en connois que deux ou trois pendant le cours de la guerre de 1701. celle de Modéne & de Cette. Celle-ci fait beaucoup d'honneur à M. le Duc de Noailles, brave, vigoureux & hardi: je me ferai toujours un plaiſir de le produire par tout, autant par ſes qualitez militaires que par ſon eſprit & ſon goût pour les belles Lettres & pour les beaux arts, & par l'eſtime de ceux qui les profeſſent dans un tems où il ſemble que l'ignorance veuille en triompher.

Je ne me ſuis pas moins fait un plaiſir de célébrer le mérite des Sçavans de l'Europe, qui ſe ſont rendus recommandables par leurs ouvrages & leurs belles découvertes dans les arts & dans les ſciences: car ils ne ſont pas moins grands ni moins célébres que les plus grands Capitaines dans celle des armes, à laquelle ils ont dû ce qu'ils ont fait de grand & de mémorable. Ce qui paroîtra ſans doute bien ſurprenant aux Sçavans, & bien glorieux pour les Lettres, c'eſt que les Guerriers les plus admirez anciens & modernes ont été ſçavans & les plus univerſels génies de leur tems, & même les Conquérans qu'il nous a plû d'appeller barbares, entre autres Mahomet II. car il eſt rare, au jugement de Thucydide & de Xénophon, qui étoient guerriers & grands politiques, qu'un homme ſans étude & ſans nulle application dans les armes & dans les ſciences, qui ont en très-grand nombre beaucoup d'affinité avec elles, puiſſe être un Général même médiocre; c'eſt encore ce que l'Hiſtoire nous apprend.

J'ai un catalogue très-bien rempli des grands Ca-

pitaines qui ſe ſont illuſtrez par la grandeur de leurs connoiſſances, Franceſco Patrizi en a donné un dans ſon *Paralelli militari*, qui eſt un très-bon Livre, & qui mérite d'être lû. Il y en a un ſi grand nombre qu'il en remplit un Chapitre entier, & nous fait voir qu'il ne faut pas eſpérer d'entrer dans le temple de la gloire ſans les Lettres, parce que la ſcience des armes les renferme toutes, du moins les plus belles parties : c'eſt ce que Brantome nous apprend lui-même. Ce ſont ceux-là qui ſont dignes de nous commander, & qui peuvent compter ſur la victoire ſans que le hazard ou la fortune en prenne la peine, & ſans craindre qu'elle leur tourne jamais le dos. Il en eſt tout autrement des autres, qui ne leur reſſemblent pas, & chez leſquels les heureux ſuccès ont cette vertu de couvrir & de cacher leur ignorance, qui ſe découvre pleinement lorſque la fortune, à laquelle ils doivent tout, les abandonne. Ils ne la ratrappent plus. On ne doit pas être ſurpris, après tout ce que je viens de dire, ſi les plus grands Capitaines anciens & modernes ont fait de ſi grandes choſes, & ont ſçû réparer leurs diſgraces & les fautes où ils peuvent être tombez.

J'ai connu des gens qui ne ſçavent rien & d'autres beaucoup, ou du moins qui ont une très-grande lecture, une grande application à leur métier & l'eſprit orné, & cela par tout où j'ai voiagé. J'ai remarqué que ceux-ci raiſonnoient très-bien de la guerre, & les autres très-mal ; en un mot pitoiablement, malgré leur grande expérience : je parle du grand de la guerre, & c'eſt-là la pierre de touche pour lier connoiſſance avec eux & les bien connoître. Charles XII. Roi de Suéde n'étoit pas le ſeul Prince qui fît uſage de cette pierre. Il y en a cependant peu qui ſoient en état de le faire.

Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'on ſe trompe ſi fort dans le choix des ſujets, & ſi les plus dignes de commander ne ſont pas toujours emploiez, c'eſt un grand mal; mais il eſt de tous les tems. Il y a une infinité de raiſons de cela dans mes Ouvrages, auſquels je reviens après cette petite digreſſion.

Qu'il me ſoit permis de dire ici ce qu'il me ſemble que les découvertes & les principes qui s'y trouvent répandus ont eu le bonheur d'être approuvez non ſeulement par tout ce qu'il y a d'habiles Guerriers & d'hommes de Lettres dans le Roiaume, mais encore par les Allemans, les Anglois & les Hollandois. Il y a deux ſçavantes Critiques imprimées de deux Officiers de ces derniers. Je ſouhaitois ardemment de connoître ces deux Auteurs, tant je ſuis ſatisfait de leur maniére d'attaquer un Ouvrage. Rien de plus poli, de plus civil, de plus honnête & de plus judicieux; mes amis ſe ſont ſi bien remuez en Hollande, que j'ai enfin appris que l'Auteur de la Critique, à laquelle je vais d'abord répondre, eſt M. Terſon, Lieutenant Colonel du régiment du Prince de Naſſau Siégen, & on attribue l'autre à M. de Savornin, Général Major des armées de Hollande, qui eſt un ſçavant Officier d'infanterie, que j'ai l'honneur de connoître pour avoir été ſon priſonnier.

Ç'eût été une eſpéce de merveille, ſi ces deux habiles hommes écrivant ainſi avec politeſſe, n'euſſent pas été verſez dans l'infanterie & les grandes parties de la guerre: car l'ignorance ſeule peut ſubſtituer aux raiſons, des malhonnêtetez groſſiéres & des termes offenſans. Il faut que je l'avoue, les remarques de ces deux Meſſieurs ſont bonnes, ſolides & ſçavantes, bien qu'ils n'aient pas toujours bien pris garde

aux objections qu'ils me font, que je m'étois faites moi-même, & que j'avois réfutées. Rien ne me fait plus d'honneur que d'avoir à me défendre contre de tels Adverſaires. *Quand on eſt bien réfuté*, dit le ſçavant M. le Clerc très-judicieuſement dans ſont Extrait du Livre des Obſervations de Gottfredi Oceralius, *on en doit être bien aiſe, parce qu'on en peut profiter, & que le public en profite auſſi : quand on l'eſt mal, on ne doit pas non plus en être fâché, puiſqu'on voit par-là qu'on ne s'étoit point trompé, & que le public ne manque pas de le reconnoître tôt ou tard. Ce n'eſt que la vérité que l'on doit rechercher que l'on eſt toujours obligé de ſuivre, & qu'il faut ſans doute préférer à ſa réputation, ſi néanmoins la réputation en ſouffre, ce que je ne crois point. C'eſt plutôt l'augmenter que de la diminuer, quand on reconnoît de bonne foi qu'on s'étoit trompé : comme elle doit diminuer au contraire ſi l'on témoigne de l'opiniâtreté, rien ne peut fâcher que les expreſſions malhonnêtes & de mépris, encore retombent-elles plutôt ſur ceux qui les emploient que ſur ceux qui les ſouffrent.*

La premiére de ces deux Critiques contre mon Syſtéme des Colonnes, eſt inſérée dans les *Lettres badines & ſérieuſes ſur les Ouvrages des Sçavans, &c.* elle compoſe deux Lettres à un ami, dont l'une a pour titre : *Qu'il n'appartient qu'à un homme de guerre de décider du nouveau Polybe.* Apparemment qu'il a cru par ce titre, que ceux qui m'ont réfuté dans les brochures qui ont paru n'étoient pas gens de guerre : ils l'étoient pourtant, & ils l'avoient faite toute leur vie. Le titre de l'autre, qui s'adreſſe à la même perſonne, le voici : *Sentiment d'un homme de guerre ſur le nouveau Syſtéme du Chevalier de Folard, ainſi qu'il l'expoſe dans les quatre*

Imprimées à la Haie chez Vanduren, 2. part. 1729.

quatre premiers Volumes de ſes Commentaires de l'Hiſtoire de Polybe. Cet Ouvrage a moins l'air d'une réfutation de mon Syſtéme, bien qu'il ſoit attaqué, que d'une apologie de ma colonne & de ma méthode de combattre. Ce ſçavant Officier Général embraſſant & approuvant preſque tout, & dans ce qu'il trouve digne d'être cenſuré, n'a pas fait aſſez d'attention à mes preuves & à mes raiſonnemens, & il ne s'eſt pas ſouvenu que dans ma Préface du ſecond Tome de mon Commentaire page vij. j'ai répondu à ſes objections, que j'avois trés-bien prévûes.

Le dernier qui m'a cenſuré eſt M. Terſon, tous les deux habiles & conſommez dans la ſcience des armes, & tous les deux ſont tombez dans le même défaut d'avoir oublié que je me ſuis fait les mêmes objections & que j'y ai répondu dans mon Traité de la Colonne, dans les Préfaces, & en différens endroits des cinq Volumes qui paroiſſent; ce qui m'obligera de ſuivre dans ces deux réponſes la même loi que je me ſuis impoſée en pluſieurs endroits, de ramener ſelon le beſoin certains principes, certaines réflexions & certaines maximes déja répétées, j'en ai vû la néceſſité. Pour revenir à mes deux ſçavans Hollandois, quels qu'ils puiſſent être, ils méritent une particuliére attention de leurs Maîtres. On n'en a jamais manqué en Hollande à l'égard des Officiers de mérite; on l'a, le mérite, en trop grande conſidération dans ce païs-là, pour ne pas l'encourager, on y ſçait reconnoître les ſervices rendus & ceux qu'on peut rendre. On y gouverne ſur de trop grandes penſées. On n'accuſera jamais ces habiles Républicains du défaut des Carthaginois, qui laiſſoient les Officiers dans l'oubli & dans le mépris ſans aucune reconnoiſſance: ils ſont trop grands politiques pour

ne pas reconnoître dans les autres les vertus qu'ils pratiquent ſi bien eux-mêmes.

M. Terſon porte ſes Objections ſur l'inſertion de mes colonnes dans mes lignes ; ſi cette Lettre, qui ſe trouve dans la Bibliothéque Françoiſe, Tome XIV. n'étoit point remplie d'éloges de mes Ecrits militaires, que je ne crois pas mériter, je l'euſſe inſerée toute entiére dans cette Preface ; je m'en diſpenſerai donc, & je m'arrêterai ſeulement à ce qui eſt purement critique, & j'en uſerai de même à l'égard de l'autre.

L'Auteur entre d'abord en matiére. *Son Traité de la Colonne*, dit-il, *qui eſt ſa production favorite, eſt ſelon mes connoiſſances en général admirable, plein d'une grande fecondité, de combinaiſons invincibles pour l'attaque, ſur leſquelles peu de Généraux du bas âge ont fait des réflexions & les ont peu pratiquées. Il a pourtant trouvé beaucoup de Critiques, & la plûpart de nos Officiers Hollandois ne ſçauroient encore l'approuver en tout & par tout, comme dans tous ſes ordres de bataille. Les peuples & les nations ne ſe défont pas aiſément des coutumes de leurs péres & de leurs maniéres ordinaires.*

J'avoue à l'Auteur que j'ai beaucoup trouvé de Critiques en mon chemin, & très-pitoiables. Je m'en ſuis aſſez plaint, & ceux-mêmes que j'ai réfutez étoient très-peu dignes de l'être, puiſqu'ils n'ont pas touché à mes principes & à ma méthode, & je doute que ces miſérables brochures, toutes calomnieuſes, aient jamais paru en Hollande, & paſſé même les environs des endroits où elles ont été imprimées. Car ſi je n'avois pris la peine de répondre à quelques-unes, on ignoreroit encore leur exiſtance. Si Meſſieurs les Officiers Hollandois, dont je fais très-grand cas, ne m'approuvent pas en tout, je leur répondrai qu'il n'y a

Digitized by Google

perſonne ſur la terre qui ne prête le flanc à la cenſure par quelque côté, & je n'ai garde de me fâcher. Ce ſeroit un prodige ſi un Ouvrage tel que le mien en étoit exemt. M. Deidier, qui eſt un ſçavant Officier & Ingénieur du Roi, m'a fait appercevoir bien des fautes d'omiſſion & de commiſſion ſur bien des choſes qui ne touchent en rien mes principes, je lui ferai honneur de ſes judicieux avis, comme je ſuis prêt à faire un ſemblable compliment de docilité à mes deux Cenſeurs, lorſqu'ils me donneront & me fourniront de bonnes raiſons & de bonnes preuves contre mon Syſtéme; mais il ne m'a pas paru que celles qu'ils alléguent ſoient aſſez ſolides, puiſqu'il me ſera aiſé de les réfuter: & quant à mes ordres de bataille, dont je produis un aſſez bon nombre de ma façon, eſt-ce qu'ils n'ont pas pris garde que je les accompagne d'obſervations, & qu'en un mot je les démontre? Tant qu'on me laiſſera ſi bien rempâré, il ne faut pas eſpérer de réuſſir & de me forcer dans un tel poſte, qui eſt celui de la vérité. Inutilement m'attaquera-t-on, tant cette vérité me frappe: & ſi ces deux habiles Hollandois, qui raiſonnent avec une très-grande intelligence des choſes, n'ont attaqué mon Syſtéme que dans certains défauts ou certains foibles qui leur ſembloient remarquables, pour ne l'avoir pas examiné auſſi pleinement que la choſe le méritoit, que devois-je attendre des autres dont l'ignorance eſt à peine concevable, rejettant tout ſans m'entendre & ſans rien prouver? Car je ne vois pas que mes deux Cenſeurs rejettent rien, ils adoptent & embraſſent au contraire mon Syſtéme & en reconnoiſſent la force, puiſqu'ils conviennent du défaut que je remarque dans nos bataillons minces; & pour une plus grande perfection dans mes colonnes, ils ont cru

qu'il falloit y ajouter leurs divers feux par pelotons ; ſans pourtant nous expliquer par quelle méthode ils pourront les y introduire. Je ne les empêche pas, quoique perſuadé que les miens ſont plus redoutables par leur ſimplicité.

Je vois par là que les colonnes dans ma tactique ſont de leur goût, & je m'aſſûre qu'après avoir ſatisfait à toutes leurs Objections, ils n'y trouveront d'autre inconvénient que ce que l'Auteur de la Lettre dit, que *les peuples & les nations ne ſe défont pas aiſément des coutumes de leurs péres & de leurs maniéres ordinaires.* Rien n'eſt plus vrai que ce qu'il dit là, & rien ne me paroit plus important que de m'arrêter un peu ſur ce texte, qui a un extréme beſoin de commentaire.

Nous ſçavons aſſez quelle eſt la force de la coutume, ou des uſages généralement reçus, & ſon autorité dans les armes comme par tout, quoique le plus ſouvent elles ne choquent pas moins les lumiéres naturelles que les lumiéres militaires. Ce n'eſt pas là le merveilleux de l'affaire, c'eſt que malgré l'expérience, qui nous la repréſente extravagante & ſans aucune ombre de raiſon, par les mauvais effets qui en naiſſent, on ne laiſſe pas que de la ſuivre ſans en démordre, tant la piéce eſt de réſiſtance, & on aime mieux riſquer de ſe faire battre honteuſement toutes les campagnes deux ou trois fois plutôt que de la quitter, & ſuivre une autre façon de combattre. Les Romains ont dû à cette bêtiſe des autres nations la gloire de leur Empire. Témoins les Gaulois, les Allemans, les Bataves, les Anglois & les Grecs eux-mêmes, pour n'avoir rien voulu changer dans leurs armes offenſives & dans les défenſives, comme Polybe nous le fait aſſez remarquer, ils furent perpétuellement vain-

cus ; ce qui ne pouvoit arriver, s'ils euſſent imité leurs ennemis. Cela n'eſt-il pas bien plaiſant ? Je trouve Bayle très-judicieux & très-vrai dans ſes réflexions ſur cette matiére. Je ne les ai pas oubliées, mais je ne ſçai où les chercher maintenant. *Je les débiterai à peu près. Il dit que la coutume, lorſqu'elle eſt longue & généralement ſuivie, émouſſe réellement le bon ſens, l'eſprit, dérange toute notre cervelle & nous ôte toute voie d'examen. Sans doute qu'il a raiſon : de bonne foi peut-on en être ſurpris ? Puiſque la multitude des gens de guerre, grands & petits, ne s'appliquant & n'étudiant point les ſciences néceſſaires à leur profeſſion & vivant ſans aucune défiance ſur les uſages & les pratiques reçues, il eſt impoſſible qu'ils puiſſent jamais en découvrir le faux. Encore une fois, il ne faut pas être ſurpris ſi cette coutume émouſſe l'eſprit à la longue. Les traces qu'elle fait d'abord dans le cerveau dans notre plus grande jeuneſſe, s'approfondiſſent toujours davantage par les fréquentes répétitions, toujours ſur les mêmes lignes, & l'opinion que nous avons du mérite de nos Chefs, qui nous inſtruiſent, n'y aide pas peu ; ce qui fait que l'eſprit & la raiſon s'affoibliſſent & diminuent, & cette diminution ôtant l'une & l'autre nous ôte toute volonté à la recherche du vrai, ſans qu'il nous vienne le moins du monde en la penſée de voir ſi ceux, qui ſont les auteurs & les inventeurs de cette coutume, ou ceux qui la ſuivent, ne ſe ſont point égarez de la route du ſens commun. Ce qui la rend encore plus forte & plus redoutable, c'eſt, comme je l'ai déja dit plus haut, l'opinion où l'on eſt du mérite de ceux qui l'ont établie, & des grands hommes qui l'ont ſuivie & qui ont fait de grandes actions, ſans l'avoir jamais abandon-

née pour en prendre une autre, comme ſi on ne pouvoit rien imaginer de meilleur. Belles raiſons, en vérité! comme ſi les grands emplois où l'on eſt élevé, de longs ſervices, des victoires remportées, donnoient du poids à la fauſſeté & à des uſages, contraires aux régles de la guerre & du bon ſens. Eſt-ce que les uſages & les pratiques généralement reçûes & auſſi anciennes, ſi l'on veut, que le monde, ſont une marque de vérité & de perfection? Rien de plus faux que cela: je l'ai fait aſſez voir en mille endroits de mes Ouvrages. Ecoutons Morus dans ſon Utopie, où il ſe moque de ces dévots extravagans de l'uſage, & s'égaie à merveille ſur cette matiére comme ſur bien d'autres.

Ceux qui ſont les admirateurs zélez de la vénérable coutume, dit-il, *manquent-ils de bonnes raiſons pour la défendre, voici leur dernier retranchement*, leur Hercule. *Nos ancêtres*, répondent-ils gravement, *ont jugé que cet uſage étoit le meilleur, & plût au ciel que nous les égalaſſions en prudence; après cela, comme s'ils avoient admirablement plaidé une bonne cauſe, & non pas une ſotiſe, ils ſe remettent tout glorieux en leur place.*

Sur ce pied-là il faudroit ſe conduire, non par la voie de l'examen, mais par la voie de l'autorité qui radote. Si ces grands hommes ont réuſſi, c'eſt qu'ils ont eu affaire à des Antagoniſtes qui alloient le même chemin & tout devant eux. Dans ce cas-là le hazard eſt par tout le maître, mais les Héros de routine ne ſont rien moins que des Héros. L'on verra dans peu que les véritez à l'égard de mon Syſtéme des Colonnes & de ma Tactique, ſont du nombre de celles dont les hommes les plus prévenus & les plus paſſionnez en

faveur de la coutume ne diſputent point.

L'Auteur nous aſſûre dans le ſecond Article, que cette maxime de ſe *ranger & d'attaquer ſt ordinairement ſujette à de fâcheux & dangereux inconvéniens, & toujours au débordement de l'armée oppoſée, ſuppoſant que les deux armées ſont à peu près également nombreuſes, & même de plus d'un grand tiers. Si la cavalerie eſt rangée en ſeconde & troiſiéme ligne derriére l'infanterie, comme M. de Folard la poſe dans quelque plan, en effet quel front lui peut-il reſter après ſes colonnes formées & ſes bataillons ſur dix de hauteur?*

Je doute que l'Auteur de la Critique ait bien pris garde à ce qu'il avance ici. Du moins je ne croiois pas que qui que ce fût s'aviſât de me combattre dans un défilé ſi embaraſſant, ſans être obligé d'en ſortir, & de convenir qu'on s'y étoit engagé ſans aucun examen. Ma façon de combattre & la diſtribution de mes armes dans mes ordres de bataille, & particuliérement dans celui dont il s'agit ici, eſt à l'abri de tout fâcheux & dangereux inconvénient. Le débordement ou les ſurpaſſemens des aîles, qui me ſont oppoſées, ne me cauſent aucune inquiétude, je ne m'en mets nullement en peine, c'eſt la raiſon, l'évidence & l'ordre qui m'obligent à parler ainſi, quelque ſurpaſſé que je ſois, peu m'importe; eſt-ce qu'on ne voit pas que mes aîles ſont égales en forces, & même plus fortes que mon front? Cela ſaute aux yeux. M. le Marquis de Santa-Cruz, Ambaſſadeur Plénipotentiaire au Congrez de Soiſſons, ſi célébre par ſes beaux Ouvrages ſur la guerre, l'a très-bien remarqué, je fais ſoutenir une arme par l'autre; cela eſt dans ſes régles & ne peut être conteſté, & veritablement ce n'eſt pas là ce que l'on conteſte, & ce ſeroit renoncer à la raiſon que

de le faire. Mais c'eſt faute d'attention, qu'en me ſuppoſant auſſi fort que mon ennemi, & meme ſupérieur d'un tiers en me rangeant comme je fais, on doute quel front peut me reſter, après mes colonnes formées & mes bataillons ſur dix de hauteur. Bien que je m'embaraſſe fort peu d'être ſurpaſſé à mes aîles ou de combartre ſur un front égal en belle plaine, il eſt pourtant viſible que mes colonnes & mes bataillons ne racourciſſent & ne diminuent preſque point le front de mes lignes. Donnons une portion d'un ordre de bataille de ma façon, & celui qui fait le ſujet des objections que l'on me fait, ſuppoſant un plus grand nombre de bataillons & d'eſcadrons dans cette portion. Cela m'a paru néceſſaire pour un plus grand éclairciſſement.

J'appuie mes aîles à une groſſe colonne A. de deux ſections, j'en fais autant à la ſeconde ligne B. je place une autre colonne D. au centre. Dix bataillons ſont-ils bien capables de réduire mon front à rien, & de me faire déborder de mon ennemi ſi étrangement? Mais je vous bien que ce n'eſt pas là la queſtion, ce ſont mes bataillons à dix & quelquefois à huit de profondeur; & malheureuſement cette épaiſſeur dans les files ne diminue pas d'un pouce le front de mes lignes. C'eſt à quoi l'habile Critique n'a pas pris garde. Bien que j'accourciſſe de plus de la moitié le front des corps de mon infanterie, on auroit dû voir dans les Figures de mes ordres de bataille, que les eſpaces d'entre mes bataillons E. ſont preſque au double plus larges que ceux de mon ennemi, comme on peut voir en F. Il me ſuffit d'oppoſer bataillons à bataillons. Dira-t-on que ces eſpaces ſont trop grands? A-t-on quelque bon argument à produire contre ma méthode? Aucun,

cun, qui ne puiſſe être renverſé en un inſtant. Les bataillons de ma premiére ligne ſeront infailliblement débordez par les corps de l'ennemi G, diront peut-être ceux qui ſe mêlent de parler de ce qu'ils n'ont pas compris, & qu'ils auroient pû comprendre s'il l'avoient bien examiné. Je n'ai pas d'autre deſſein que d'aborder & d'en venir aux mains, il me ſuffit de percer les bataillons H. de ſa premiére; dira-t-on que des files de dix ou de huit de hauteur ne paſſeront pas ſur le ventre, & ne le feront pas faire large à des corps ſur quatre de file? Mais, répondra-t-on, ce qui deborde de ces bataillons ſe repliera ſur les flancs de ceux qui ont percé. Cette objection n'eſt-elle pas bien redoutable? Un bataillon coupé en deux & tout débiffé ſe répliera ſur un autre victorieux, qui fait front de toutes parts, & à qui il ne reſtera plus rien à faire, que d'achever ces miſérables reſtes étonnez de la promte défaite du gros. Où ſont les ſoldats capables d'une telle réſolution? Mais du moins, repliquera-t-on, les bataillons K. de la ſeconde ligne voiant de ſi grands vuides entre les vôtres, paſſeront entre deux. Quoi, ces gens-là ſeront-ils aſſez imprudens & aſſez braves pour s'enchâſſer & s'engager entre les diſtances de mes colonnes ou de mes bataillons E. ſur une telle profondeur & plus près-à-près qu'on ne penſe par rapport à l'étendue de leurs bataillons minces? Ils ſeroient défaits infailliblement. Il y a plus que cela; indépendamment de ce que je viens de dire, quoique très-convaincant, oſeroient-ils tenter de paſſer par ces intervalles, puiſque je ſonge à leur en faire paſſer l'envie en m'enchâſſant dans les leurs? Car je prétens, & je parle peut-être en homme qui ſçait ſon métier, que mes corps L. de ma ſeconde, en même tems que ceux de ma pre-

miére E. en viendront aux mains, paſſeront à travers les intervalles, & courront la ligne ponctuée M. pour tomber tout de leur poids ſur la ſeconde K. de mon ennemi. J'ai propoſé cette ruſe en différens endroits de mon Commentaire, elle eſt nouvelle & de ma façon, & je crois, à n'en point douter, que tout Général qui la mettra en pratique fera une œuvre très-méritoire, & ne s'ennuiera pas dans le combat qui ſera bientôt décidé.

On remarque, dit-on, que M. de Folard blâme, en toute occaſion, les Généraux qui ſe ſont laiſſez déborder par leurs ennemis, & que c'eſt à cela qu'il attribue preſque toujours la perte des batailles, & la victoire à ceux qui ont replié à propos ſur les flancs débordez; il fait même l'éloge de quelques-uns qui ont ſçû profiter de ces avantages. Cependant on voit qu'il tombe lui-même dans la même faute de gaieté de cœur, & qu'il déclare même qu'il ne ſe ſoucie pas d'être débordé, ce qu'on regarde comme une eſpéce de contradiction.

J'aurois fort ſouhaité, par l'eſtime que je fais de l'Auteur de cette Lettre, qu'il ſe fût diſpenſé de faire de telles objections que celles-ci, tant elles me paroiſſent peu fortes. Il faut pourtant y répondre, puiſqu'elles ſont le ſujet de deux grands articles, où il lui eſt échappé quelques fautes.

Ce n'eſt pas ſans de grandes raiſons que je blâme les Généraux qui ſe ſont laiſſez déborder, le nombre des errans ſur ce point-là eſt tel que l'Hiſtoire ancienne & moderne en eſt toute remplie. Des fautes ſi ſouvent & ſi fréquemment répétées, méritent ſans doute d'être blâmées, puiſqu'on a fait voir qu'il étoit aiſé de les éviter. On ne trouve pas toujours des terrains propres à couvrir ſes aîles, mais il dépend de nous lorſque nous

ſommes les plus foibles & que nous craignons d'être débordez de recourir aux moiens de l'art, & ces moiens ſont en très-grand nombre dans mes Ouvrages. Les plus grands Capitaines parmi les Anciens formoient l'ordre oblique, qui eſt de tous le plus admirable, le plus ſçavant & le plus ruſé, il n'eſt connu que des plus habiles militaires; mais comme ceux-là ne ſont pas toujours à la tête des armées, il ne faut pas être ſurpris ſi ce merveilleux ordre de bataille n'a encore été pratiqué que très-imparfaitement. Il faut des troupes excellemment diſciplinées pour les mouvemens généraux, auſquels on ne les exerce jamais en campagne, & de très-habiles Officiers Majors: avec cela le foible contre le fort ſera peu en peine, & il pourra dire tout comme moi, *je ne me ſoucie pas d'être débordé.* J'ai fait l'éloge de ceux qui ont replié, ou après la déroute d'une aîle, ou lorſqu'ils ont debordé leur ennemi & profité de leur avantage. Ces derniers ne méritent pas autant de gloire que les premiers. J'en loue quelques-uns de ceux-ci, & entre autres M. le Marquis d'Avarey à Almanza, dont l'action eſt célébre parmi nous, comme parmi nos ennemis mêmes. M. Dillon fit une manœuvre à peu près ſemblable en Italie à la bataille de Caſtillon; mais peut-on conclure de ces éloges que je tombe dans *la même faute de gaieté de cœur* dans mes ordres de bataille, en diſant que *je ne me ſoucie pas d'être débordé?* Rien n'eſt plus vrai que cela; mais le cas eſt bien différent: c'eſt que les aîles de ceux qui ne connoiſſent que leur routine ſont en l'air, très-aiſées à être doublées & ſans force; mais les miennes ne montrent pas les flanc, puiſqu'elles ſont auſſi fortes, & plus même que mon front. On a donc tort de dire que je tombe dans une eſpéce de contradiction, & c'eſt

là une mépriſe de mon Critique, qui ne tire pourtant point à conſéquence contre ſa capacité & ſon expérience.

On uſe d'un petit correctif dans l'article ſuivant, où les objections n'ont guéres plus de force que les autres. » Il eſt vrai, dit-on, que M. de Folard met » une groſſe colonne ſur les flancs, & qu'il croit les » aſſûrer par-là; mais on doute que cette colonne ſoit » ſuffiſante pour les couvrir. On dit que les troupes » de l'ennemi, qui débordent de beaucoup, ſe recour- » beront ſur les flancs, & qu'alors il arrivera de deux » choſes l'une; ou bien que la colonne continuera ſa » marche, ou qu'elle s'arrêtera pour faire face à ce re- » courbement. Si elle continue de marcher, on pré- » tend & on ſoutient qu'elle ſera enfoncée infaillible- » ment par le recourbement, & cette colonne étant en- » foncée, que deviendra le reſte de la ligne ? Si au » contraire elle s'arrête pour faire face & pour ſe dé- » fendre contre les troupes du recourbement, il faut » par la même raiſon que toute la ligne s'arrête auſſi » où elle pourra être priſe en flanc. La colonne qui la » couvroit s'étant arrêtée, & reſtant dans cette ſitua- » tion, comment pourra M. de Folard parvenir à ſon » but ? Puiſque, comme il le dit ſi ſouvent, toute la » force de la colonne git dans l'action & le mouve- » ment. Ce qui fait illuſion à M. de Folard, eſt ce » principe, où il eſt, que ſa colonne ne pouvant être » entamée, il n'a rien à craindre pour ſes flancs; mais » quand cela ſeroit, ce qu'on ne lui accorde pas tout- » à-fait, il faut qu'il convienne qu'il eſt de toute né- » ceſſité, que la colonne s'arrête pour faire face aux » troupes qui recourbent ſur elle, ſans quoi elle ſeroit » infailliblement entamée & renverſée. Or qu'importe,

» dit-on, qu'elle ne puiſſe point être entamée, ſi elle » eſt forcée de s'arrêter & de faire face ? N'eſt-elle pas » en échec, & ne devient-elle pas inutile ? On croit » que c'eſt ici l'endroit foible du Syſtéme de M. de » Folard. On ne trouve point dans ſa Préface du ſe- » cond Tome, ni dans ſon Livre, qu'il léve cette dif- » ficulté, à moins qu'il ne veuille qu'on prenne un, » *je ne me ſoucie pas d'être débordé*, pour une démonſtra- » tion qu'il n'a rien à craindre.

L'inſtruction demande que je m'arrête un peu plus ſur cet article que ſur les autres, & qu'en réfutant les objections qu'on m'y fait, j'y ajoute quelques obſervations, que j'abrégerai autant qu'il ſera poſſible.

L'Auteur ne prend pas garde que les aîles de ma premiére & de ma ſeconde ligne ſont également flanquées de mes colonnes, & que la queue de A. n'eſt ſéparée de celle de la ſeconde B. que de la longueur de ſix halebardes, & l'on peut voir par la Figure que mon armée marche à l'inſtant que je ſuis prêt d'en venir aux mains, ſur un carré long, & les deux aîles fermées par les colonnes. Je n'ai donc rien à craindre de ce recourbement, qui lui paroît ſi conſidérable, & qui ne l'eſt que dans l'imagination de ceux qui ignorent encore la force de l'infanterie & l'art ſur lequel je la range comme ma cavalerie. Remarque-t-on cet art dans la maniére dont nous rangeons aujourd'hui l'une & l'autre ? Que l'on conſidere qu'une armée étant un corps compoſé de tant de diverſes piéces, il eſt certainement impoſſible dans la chaleur de l'action, & même un peu avant, qu'elle ſe méne d'un mouvement ſi juſte, ſi vrai, qu'elle n'altére ou ne rompe ſon ordre, & que les corps ne flottent par l'étendue de leur front & le peu de hauteur de leurs

files, & ſe ſoutiennent tous également ſur une ligne paralléle, & c'eſt ce que nous ne ſçaurions éviter; au lieu que mes ordres de bataille, mes corps ne ſont point ſujets à ces défauts-là par la profondeur de leurs files. Si l'on ajoute encore que la force de mes corps eſt indépendante de celle des autres, on verra que ma ligne eſt également forte par tout, & mes aîles toujours aſſûrées, bien que débordées.

D'ailleurs ce recourbement ou cette converſion d'une aîle ſur une autre, ou ſur toutes les deux, n'eſt pas une affaire d'un moment contre des troupes & des corps, qui n'étant pas ſujets à flotter comme ceux que l'on m'oppoſe, ont un mouvement ſi léger & ſi rapide, qu'on ſera aux mains & l'ennemi ouvert de toutes parts avant que les troupes, qui replient, aient joint & doublé mes aîles, où il n'y aura ſans doute rien à gagner.

Je demande au ſçavant Critique, s'il connoît la méthode des armées Allemandes contre les Turcs dans les actions générales, c'eſt-à-dire dans les plaines raſes & pelées, où les aîles ſont en l'air, c'eſt-à-dire appuiées à rien. Cela empêche-t-il que les Allemans n'attaquent l'ennemi, qui déborde toujours, & ſouvent aux deux aîles, de plus de la moitié du front des armées chrétiennes? Qu'il conſulte M. le Prince Eugéne, la gloire de ſon ſiécle, il lui fera bien l'honneur de lui répondre, & il lui répondra comme je fais ſans bleſſer ſa modeſtie, qu'il ſe met peu en peine d'être débordé. La raiſon de cela, eſt qu'il couvre ſes flancs & forme un carré-long ſur deux phalanges, & le recourbement ne l'empêche pas de faire la moitié du chemin pour joindre ſon ennemi. Il ne s'appuie pas à des co-

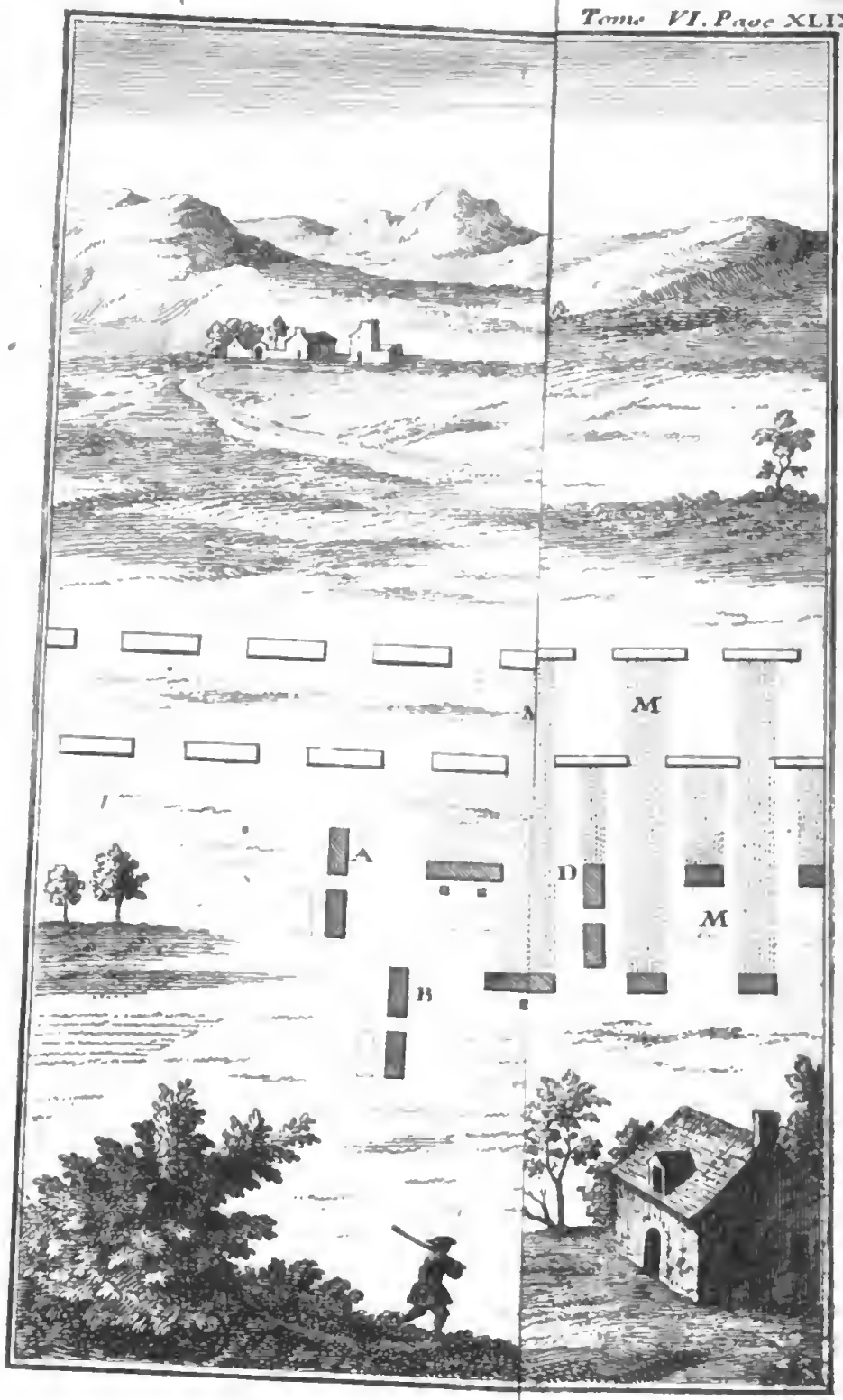
lonnes, & cependant il réſiſte & marche, il a aſſez de ce qu'il a contre des Turcs, & moi je fortifie mes aîles contre des Chrétiens mieux diſciplinez & plus entendus.

Je veux que le recourbement, qu'on me fait ſi terrible, & qui n'eſt rien moins que cela contre mon Syſtéme, m'attaque, il ne viendra jamais à bout de m'arrêter dans ma marche. Il ne faut pas dire qu'*il arrivera de deux choſes l'une; ou bien que la colonne continuera ſa marche, ou qu'elle s'arrêtera pour faire face au recourbement.* Je répons à cette objection, qu'il n'arrivera qu'une ſeule de ces deux choſes, c'eſt qu'elle continuera ſon chemin avec un mépris digne d'elle: car cette aîle ennemie qui déborde ne peut être compoſée que de cavalerie, on n'a pas accoutumé de mettre la cavalerie autre part; au lieu que ma méthode eſt bien différente, connoiſſant parfaitement la force de ces deux ſortes d'armes. Que fera cette cavalerie contre deux ſi puiſſantes colonnes? Les abordera-t-elle l'épée à la main, s'abandonnera-t-elle deſſus? Et quand elle ſeroit aſſez déterminée pour cela, ce qu'il faut bien ſe garder de croire, ſi ce n'eſt la Maiſon d'un Roi de France, elle rejailliroit ſur elles comme contre un roc, ſans pouvoir même l'approcher à la longueur de mes pertuiſannes. On ſe ſouviendra de la colonne, bien qu'imparfaite, du ſçavant & célébre Général Schoulembourg dans les plaines de Pologne. J'ai rapporté l'exemple. Il ſçut marcher en colonne & aller ſon chemin malgré les attaques furieuſes & redoublées du grand Roi de Suéde Charles XII. à la tête de ſept à huit mille chevaux contre quatre à cinq mille hommes d'infanterie bien ſerrez & bien armez de feux & de pertuiſannes. Il fut très-bien chauffé & très-bien

allongé, & ſe vit enfin obligé de laiſſer là une infanterie ſi incommode. S'il eût eu affaire à tout autre qu'à M. de Schoulembourg, qui entendoit ſon infanterie, il ſe ſeroit arrêté & ennuié, & l'ennemi l'eût obligé de ſe rendre.

Je ſuis donc en état de marcher avec mes colonnes ſans abandonner les flancs de mon armée, ſans craindre d'être enfoncé & briſé : par qui le ſerois-je, je vous prie ? Par des cavaliers l'épée à la main, contre une maſſe de ſoldats hériſſée de pertuiſannes, d'eſpontons, de halebardes & de baionettes au bout du fuſil, & de quatre rangs, qui nous voient tout à découvert à cauſe de la hauteur des chevaux, qui donne lieu à une tempête horrible de coups de fuſil. Mon Critique me fournira-t-il quelque fait qui nous faſſe juger de la vigueur de la cavalerie contre l'infanterie, même depuis la ſuppreſſion des piques & l'introduction de la baionette au bout du fuſil, me montrera-t-il qu'elle en ait été attaquée, qu'on ait même oſé l'aborder ? Sans doute qu'il n'en trouvera aucun exemple ; & ſi elle ne l'a pas fait, ſera-t-elle aſſez déterminée pour s'abandonner ſur une colonne qu'on ne ſçait par où prendre ? A cela on n'a pas le mot à répondre, & je le crois bien. Ceci n'eſt cependant qu'une ſimple eſcarmouche, je l'attendrai au débouché dans la réponſe aux objections du ſecond Critique. Je doute qu'il puiſſe jamais ſe tirer d'affaire. Je demande après ce que je viens de dire, ſi le recourbement dont il fait ſon Milon ou ſon Achille, obligera mes deux groſſes colonnes A. B. à reſter dans le repos & à faire alte pour ſe défendre, & s'il eſt bien certain qu'elles ſeront enfoncées ? Cela n'eſt pas concevable.

L'Auteur me permettra de lui dire, qu'il n'a pas raiſon



PORTION D'UD.

NAPOLI

raiſon de tirer avantage de ce que j'ai dit ſi ſouvent dans mes Ouvrages, que *toute la force de la colonne git dans le mouvement & l'action.* Il n'eſt rien de plus véritable; mais il n'eſt pas moins vrai que je l'ai démontrée auſſi redoutable dans le repos, lorſqu'il y a des obſtacles qui ſe préſentent: car pour marcher & percer, rien ne m'en empêche; ſeront-ce des files de quatre contre une hauteur dont on ne voit point le fonds?

Serois-je dans l'illuſion, je vous prie, quand je crois que ma colonne ne peut être entamée? Non, puiſque le Critique, auquel je dois répondre, en convient. Elle ne ſçauroit même être inutile, comme il l'avance, puiſqu'il me ſuffit avec quatre bataillons d'occuper toutes les troupes du recourbement, pour ne pas craindre le moins du monde d'être entamé & enſuite renverſé. Une action ſi vigoureuſe n'appartient pas à la cavalerie, & moins encore à l'infanterie rangée ſelon la coutume contre des armes dont elle eſt privée, & ſur des files réduites à rien. Quand même je ſerois obligé de m'arrêter, ou s'il me plaiſoit ainſi; cela empêcheroit-il que mes lignes n'allaſſent leur train, & que je ne conſervaſſe un avantage indépendamment de mes deux colonnes d'appui, puiſque j'oppoſe des bataillons à dix de hauteur contre d'autres à quatre de file, très-débiles & très-flottans? Nous ne nous ſommes pas donnez le mot avec le célébre Marquis de Santa-Cruz, & cependant les bataillons ſont les mêmes dans mes lignes. Que ſi mes colonnes couvrent ma cavalerie, je ne me trouve pas pourtant à deux de jeu avec mon ennemi; je lui oppoſe mes eſcadrons N. entrelaſſez des pelotons P. aux ſiens Q. dont il manque: car quant à mes bataillons, il faut

qu'il prenne la peine d'y faire large ſans nulle difficulté. *On croit*, dit le Critique, *que c'eſt ici l'endroit foible du Syſtéme de M. de Folard.* Je le prie de bien examiner cette déciſion avant que d'y ſouſcrire, puiſque je ne raiſonne que ſur des principes qui me paroiſſent démontrez; au lieu que mon Cenſeur n'eſt fondé que ſur des argumens qui n'ont aucune apparence de vérité, puiſqu'ils ſont contraires à des faits dont l'évidence conſiſte dans leur continuation conſtante juſqu'à nous, ou bien près. On ne ſçauroit encore paier l'article qui ſuit. Il n'a pas fait attention à mon Traité de la Colonne, où il y a grand nombre d'objections qu'il fait & que j'ai prévûes, que je réfute pleinement & d'une maniére où la chicanerie ne ſçauroit trouver aucun avantage pour ſe couvrir.

Autre illuſion, dit-il, *de M. de Folard, c'eſt qu'il dit que la colonne pourra joindre l'ennemi avant qu'elle puiſſe être arrêtée & enveloppée. Mais peut-il s'imaginer, dit-on, que celui qui déborde le verra venir tranquillement juſqu'à trente & quarante pas ſans recourber? N'eſt-il pas plus apparent, & même certain, que dès qu'on verra de loin la colonne en mouvement, on s'avancera pour la prendre en flanc?*

On peut retorquer ſur mon Cenſeur la ſeconde illuſion dont il m'accuſe. Je ſuis toujours dans le même ſentiment, & j'y demeure inébranlable, que la colonne *pourra joindre l'ennemi avant qu'elle puiſſe être arrêtée & enveloppée.* La raiſon de cela eſt évidente, c'eſt que je ſuis en état de paroître en préſence de l'ennemi, mes bataillons ſur un auſſi grand front que ceux qu'il m'oppoſe, ſans l'imiter pourtant dans l'ordre ſur lequel l'on combat aujourd'hui: car je ne le laiſſe guéres en repos

dans mon Livre, tant il choque la raiſon & les régles de la guerre. Je puis donc paroître en cet état juſqu'à quarante ou cinquante pas de l'ennemi, alors la ſcéne change, mes bataillons minces diſparoiſſent dans un inſtant, leurs files doublent, une partie ſe trouve à huit ou dix de hauteur, & les autres quadruplent ou quintuplent ſelon la force des corps, & deviennent colonnes parfaites fraiſées de leurs pertuiſannes, ainſi que mes bataillons, & ce mouvement eſt ſi léger, ſi ſubit & ſi ſimple, qu'à peine a-t-on le tems de s'appercevoir comme tout cela s'y fait, & par cette manœuvre je rens inutile ce recourbement dont mon Critique s'eſt fait ſi fort fête, & que je crains auſſi peu de loin que de près.

Je m'apperçois par les Critiques imprimées, & par les Lettres que je reçois des païs étrangers, que l'on ſouhaite que je m'explique ſur une évolution ſi ſçavante & ſi légére : il ſemble que cela devroit être ainſi ; mais j'ai de grandes raiſons de ne pas le faire. N'y auroit-il pas des Newſtons militaires en Europe, de ces génies méditatifs, inventifs & heureux dans leurs découvertes, qui puiſſent avoir le bonheur de trouver cette évolution qu'on me demande avec tant d'empreſſement ? Nous leur en ferions honneur : car peut-être ſe pourroit-il rencontrer avec celui que j'avois prié de travailler à cette découverte. Il a réuſſi au-delà même de mon attente, car ce que j'avois fait ne me ſatisfaiſoit point. J'en avois dit quelque choſe dans une de mes Préfaces, je n'en ſuis donc point l'auteur ni l'inventeur. Rendons juſtice. M. de Robert, mon neveu, Capitaine au Régiment de Picardie, que j'ai élevé depuis l'âge de huit ans, & qui paſſa avec moi en Suéde ſous le régne de Charles XII. découvrit le premier la maniére de for-

mer & de fraiſer ma colonne ; mais comme il ſe trouvoit embaraſſé de fraiſer le dernier rang, M. de Vadicourt, Officier habile & Mouſquetaire dans la premiére Compagnie du Roi, le tira d'embarras ; de ſorte que cette découverte eſt dûe à ces deux Meſſieurs. Depuis ce tems-là M. de Robert a tout changé, & il m'a paru plus de ſimplicité, plus de légéreté & de promtitude dans cette derniére. Les Sçavans en jugeront lorſqu'il ſera tems de la donner au Public, & je crois que le tems d'une guerre ſera le meilleur. Voilà les raiſons bonnes ou mauvaiſes qui me diſpenſent de donner ce qu'on me demande de toutes parts. Paſſons maintenant à l'article, où mon Critique ſemble s'être plû davantage ; mais je ne vois pas que le terrain lui ſoit plus favorable, & que ſa poudre ſoit plus ſéche que celle dont il uſe ailleurs.

On convient, dit-il, *que les colonnes peuvent être d'un grand uſage dans l'attaque. On tombe même d'accord qu'elles conviennent parfaitement bien au tempérament fougueux des François, & que M. de Folard ne pouvoit rien inventer de plus conforme à leur génie ; mais de l'autre côté on croit qu'il y a de l'inconvénient de ranger ſon armée en colonnes & en des bataillons ſur dix de hauteur. On ſe prive preſque entiérement de l'uſage du feu, n'aiant en vûe que d'enfoncer l'armée ennemie ; mais l'ennemi aiant connoiſſance de cette diſpoſition, n'aura-t-il pas le ſoin de s'y préparer, & d'apporter des obſtacles à cette impétuoſité ? Quel carnage ! quelle déconfiture ne fera-t-il pas, s'il met ſeulement une rangée de chevaux de friſe bien enchaînez les uns aux autres devant ſon front ? Ses canons chargez à cartouches, le feu continuel de ſes pelotons, & une grêle de grenades & d'autres feux d'artifice, ne mettront-ils pas le deſordre*

& la confuſion parmi les attaquans, avant qu'ils puiſſent percer ? Et puis ne ſera-t-on pas encore à deux de jeu aux armes blanches, où naturellement le parti qui aura le moins ſouffert devra reſter victorieux ? On croit qu'on peut faire un meilleur uſage des colonnes, & qu'il ſeroit mieux de les faire naître ou former dans l'occaſion ſuivant les circonſtances, & quand on eſt à portée de les faire agir. Cela ſe peut aiſément pratiquer avec la tactique de nos pelotons ; en chargeant continuellement, on peut en avançant les former en même tems en colonne, pour enfoncer & rompre ceux qui font face.

Si cet article de mon Critique ne me fourniſſoit un ſujet de trop longue digreſſion pour un diſcours comme celui-ci, je l'épuiſerois ſans doute, & je répéterois les mêmes objections que je me ſuis faites pour prévenir les chicanes de mes Adverſaires dans tout mon Ouvrage, & particuliérement dans mes Nouvelles Découvertes & dans mon Traité de la Colonne : car j'ai lieu de me plaindre qu'on n'y ait pas pris garde, & qu'on s'opiniâtre à revenir ſur un terrain déja perdu, & dont je ſuis le maître : on feroit mieux de convenir que la piéce eſt de trop grande réſiſtance, & que l'on perd à l'attaque ſa poudre & ſon plomb. Car de combattre contre l'évidence & les faits, c'eſt une entrepriſe trop hardie, & l'on a très-grande raiſon d'y trouver à redire. Je n'ai garde de ne pas demeurer d'accord avec mon Critique, que *les colonnes peuvent être d'un grand uſage dans l'attaque*, il me permettra d'ajouter la défenſe auſſi, *& qu'elles conviennent parfaitement bien au tempérament fougueux des François*, & que je *ne pouvois rien imaginer de plus conforme à leur génie.* On peut bïen être aſſûré que je ne chicanerai pas là-deſſus. Quel que

puiſſe être l'Auteur de la Lettre, François ou Hollandois, il paroît qu'il connoît parfaitement la nation Françoiſe & ſon humeur vive & impétueuſe, & ſon ardeur après les combats ; elle n'a pas dégénéré à cet égard-là, il n'y a qu'à la mener ſelon cette humeur. Je remarque aſſez que le Critique connoît combien mon Syſtéme eſt avantageux pour nous ; car il eſt certain qu'on ne ſçauroit me réſiſter qu'en embraſſant le même Syſtéme, ſans qu'il ſoit poſſible, en ſuivant un ordre ſemblable, de rencontrer ce qui eſt le plus favorable aux François. On n'en viendra jamais à bout, on ne change & on ne corrige pas le flegme & la peſanteur d'une nation en eſprit & en feu. On ne me chicanera pas là-deſſus peut-être, mais on ne trouvera pas que je convienne jamais qu'il y ait de l'inconvénient *de ranger ſon armée en colonnes & en des bataillons ſur dix de hauteur.* La défaite de cette objection ſe trouve par tout dans mon Commentaire & dans mes Nouvelles Découvertes, & j'y ai répondu plus haut : car je ne propoſe rien dans mes ordres de bataille que je ne le démontre tout auſſitôt, & que je ne faſſe voir qu'ils ſont fondez ſur des meſures & des ſûretez dont il eſt aiſé d'en reconnoître le vrai & l'excellence par celle de mes principes ; encore ai-je trouvé le ſecret de les confirmer invinciblement par des faits qui ſont infinis. Que l'on marque donc un peu moins de ſurpriſe dans ce qu'il y a de ſi hardi & de ſi délicat dans mes ordres de bataille, il n'y a rien que de très-ſage & de très-prudent. On y trouve ce qui ne ſe rencontre nulle part dans notre tactique, qui eſt la choſe du monde la plus foible & la plus contraire aux régles de la guerre ; y remarque-t-on que la diſtribution des armes y ſoit fort ſenſée ? Quelle pitié, la plus foible ferme celle

qui devroit la couvrir, comme ſi la cavalerie étoit plus forte que l'infanterie. Quelle erreur ! Au lieu que dans mon Syſtéme chaque eſpéce d'arme ſe trouve en lieu où elle puiſſe agir dans ſon avantage, & ſoutient en même tems l'autre, ſans qu'aucune puiſſe demeurer inutile ; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que mon Syſtéme s'accommode à toutes ſortes de ſituations. Je vais encore plus loin, puiſque je fais trouver chaque eſpéce d'armes ſous la main & dans un inſtant, par la decouverte que j'ai faite pour faciliter les mouvemens généraux. Auſſi l'on peut tout oſer par mon Syſtéme, & je l'ai fait aſſez voir dans mes Ouvrages, ce que la témérité la plus audacieuſe regarderoit comme impraticable dans notre façon de combattre & de ſe ranger. Mon Critique eſt aſſez équitable pour ne pas conteſter un Syſtéme comme le mien, & ſi pourtant je n'ai pas tout découvert des grandes parties de la guerre ; combien m'en ſuis-je réſervé, & que je n'ai appriſes qu'à M. de Robert, qui ſçaura bien un jour les mettre en pratique ?

Voici l'article où l'erreur ou la prévention peut être objectée, ſi je ne me trompe, & j'aurois de la peine d'arrêter mon Critique ſur un tel penchant. Il trouve de l'inconvénient dans l'engagement de mes bataillons & de mes colonnes, à cauſe de leur extréme profondeur, contre des corps qui ſont la foibleſſe même, & qui deviennent mépriſables contre les miens par la violence de leur choc. *On ſe prive preſque entiérement*, dit-il, *de l'uſage du feu, n'aiant en vûe que d'enfoncer l'armée ennemie.* Cela eſt fâcheux de n'avoir autre vûe que de vaincre par la voie la plus ſûre & la plus courte, je ne croiois pas que cette vûe offrît une objection, qu'elle dût paroître ſur ce pied-là, & qu'il

fût néceſſaire de tirer lorſqu'on a quelque choſe de mieux à faire pour la victoire. Le François n'a que faire d'emploier ces feux d'artifice, cela eſt bon aux nations qui en manquent du naturel. Cela ne prouve pourtant pas que le peu de dépenſe, que nous faiſons à brûler de la poudre pour exercer les ſoldats aux divers feux, ne ſoit tres-louable, puiſqu'il y a mille cas à la guerre où les feux ſont preſque tout, & où les colonnes ne ſçauroient être d'aucun uſage dans certains momens.

Les autres nations, qui ont leurs pelotons en ſi grande vénération, ſans que je prétende troubler ce culte, ne ſont pas ſi bien fondées qu'elles s'imaginent ſur cette pratique. Je pourrois leur faire voir, ſi c'étoit ici le lieu, combien il y a ſouvent à mécompter dans les choſes les plus admirées & les uſages les plus communément reçus. Je pourrois même citer des expériences dans le plus grand ſang froid, que ces feux par pelotons ne ſont pas ſi redoutables qu'on diroit bien, & encore moins lorſque de part & d'autre, chacun ſelon ſa méthode, ſe paſſe par les armes. Bien que je convienne de l'avantage qu'il y a de pouvoir concilier ces feux avec mon principe des colonnes, c'eſt un bien qu'il ne faut point négliger; mais je doute qu'il puiſſe réuſſir, auſſi ſuis-je plus que réſigné à le perdre. Si les oiſeaux tiroient contre les chaſſeurs, quelque braves que ceux-ci fuſſent, ils s'en retourneroient ſouvent ſans dîner. A dire vrai, pour être bien imaginé, il n'eſt pas pour cela plus redoutable & de plus grande exécution, & lorſqu'on marche droit à ces gens-là, on leur donne bien à penſer & un très-grand ſujet de ſe taire ou de mal tirer, & qui plus eſt, on ne tire pas longtems. Je ſuis très-perſuadé, ſi la guerre

revenoit,

revenoit, qu'il arrivera des bataillons minces & des feux des pelotons contre mes colonnes, ce qui eſt arrivé aux tourbillons de Deſcartes, que le mouvement des cométes, qui ſe fait ſouvent contre le cours qu'il donne à la matiére étherée, a fait évanouir de telle ſorte qu'il eſt impoſſible de les prouver.

J'ai tellement épuiſé la matiére qu'on remet encore en campagne, en tant d'endroits de mes Ouvrages, que ce ſeroit abuſer un peu trop de la patience de mes lecteurs, que d'y revenir ; il auroit fallu y répondre, avant que de me faire appercevoir du grand avantage de ces feux. Je les ai condamnez, parce que la plus grande partie des gens de guerre eſt gâtée de cette erreur, & je les condamne encore plus dans la nation Françoiſe, outre qu'ils ſont peu redoutables contre mon Syſtéme. Je regarde le tiraillement des deux armées ſans ſe joindre, comme une coutume, qui eſt plutôt une preuve du défaut de hardieſſe & de courage dans les deux partis, qu'une choſe fondée ſur le bon ſens & les régles de la guerre : car on perd beaucoup moins de monde en ſe joignant & en s'abordant au plutôt, la baionette au bout du fuſil, ſans tirer un ſeul coup, que de ſe paſſer par les armes pluſieurs heures entiéres. Nos marins en uſent de même, je l'ai déja dit dans mon Commentaire, & le Critique auroit dû s'en ſouvenir. Ils ſe canonnent toute une journée dans une action générale pour ſe couler à fond, l'on s'approche même à la portée des coups de fuſil, où l'on perd bien du monde : tout au contraire de nos Corſaires, qui cherchent d'abord à aborder. Je crois ceux-là plus braves & plus ſenſez. Je parle de la ſorte après l'expérience & de mûres obſervations. Caſſano & Malplaquet m'en ont beaucoup fourni. Mon Critique re-

vient pourtant toujours à ſes feux, & je lui réitére que je n'en fais nul cas dans mon Syſtéme & ſous des Généraux braves, entreprenans, & qui raiſonneront au moment d'une action générale. On prétend que mes pertuiſannes diminuent beaucoup les feux des corps, ſans ſçavoir que j'ai dit que j'en avois un peu moins d'un ſeptiéme. Je ne puis me diſpenſer de le répéter. Je regarde comme faute conſidérable d'avoir ſupprimé les armes de longueur. J'apprens que l'on commence à ouvrir les yeux dans le Nord, que ma ſecte s'y établit, & qu'elle fait de très-grands progrès : auſſi y a-t-il beaucoup de gens très-capables de la prêcher.

L'habile Critique n'y prend pas aſſez garde, lorſqu'il dit que l'ennemi aiant connoiſſance de ma diſpoſition, aura le ſoin de s'y préparer & d'apporter des obſtacles à la peſanteur & au choc impétueux de mes colonnes & de mes bataillons. Je répons à cela, que mon Syſtéme & mes ordres de bataille ſont tellement ruſez & les mouvemens ſi promts, ſi légers & ſi ſubits, que je doute qu'il puiſſe jamais prévoir ſur quel ordre je veux combattre, bien qu'il lui paroiſſe que je marche à lui dans une diſpoſition ſemblable à la ſienne ; puiſque j'ai dit en mille endroits de mon Livre, que je débrouille & change mon ordre & la diſtribution même de mes armes ſi près de l'ennemi, qu'il ne ſçauroit jamais remédier aux embarras que je lui préſente. Eſt-ce que mon Adverſaire auroit oublié que j'ai pris tous les devants imaginables contre toutes les attaques qu'on pourroit me faire ? En cela j'ai tout lieu de me plaindre de ſa mémoire, & me loue infiniment de ſon habileté & de ſa politeſſe à me redreſſer.

Je ne ſçai comment on a pû trouver à redire à mes

ordres de bataille, je doute qu'ils aient été examinez avec assez de précision : car je ne me contente pas de les expliquer, je les prouve d'une maniére inconteſtable, comme je l'ai dit ailleurs ; je fais plus, je les démontre, pourquoi n'en pas faire autant pour les combattre ?

L'Auteur nous apprend en peu de mots les meſures & les précautions que l'on peut prendre contre mes ordres & la violence de mes colonnes & de mes bataillons, cela fait clairement entendre que ma façon de combattre & de me ranger lui paroît très-ſerieuſe & très-reſpectable, & qu'il n'eſt guéres poſſible d'y réſiſter. La preuve ſe trouve toute entiére dans les précautions qu'il propoſe pour être en état de ſoutenir le choc & la peſanteur de cette maſſe de ſoldats rangez avec tout l'art qu'il m'a été poſſible d'y mettre, qui perce tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage. C'eſt un torrent contre lequel il n'y a point de digue qu'il n'ouvre & qu'il ne renverſe, & cependant notre Auteur en propoſe un contre ſa violence. Il s'imagine un très-grand carnage que l'ennemi fera, *s'il met ſeulement une rangée de chevaux de friſe bien enchaînez les uns aux autres devant ſon front, ſes canons chargez à cartouche, le feu continuel de ſes pelotons & une grêle de grenades avec d'autres feux d'artifices.* On fait beaucoup d'honneur à mes colonnes & à ſon auteur de les recevoir avec tant de cérémonies. Voilà donc les chevaux de friſe reſſuſcitez en faveur de mon Syſtéme : ne vaudroit-il pas mieux céder que de ſe diſtiller l'eſprit à chercher des moiens pour lui réſiſter ? Mais d'où vient qu'on ne ſe ſert plus de chevaux de friſe comme auparavant ? C'eſt qu'on s'eſt apperçu que les bataillons minces des François en faiſoient ſi peu de cas, que ces obſtacles

ne les arrêtoient pas un petit moment. C'eſt ce que j'ai vû. Je laiſſe à penſer ſi mes colonnes ſe feront une affaire de reſpecter une barriére ſi peu redoutable. Il ne faut que cela pour arrêter tout d'un coup ces machines & leurs chaînes, qu'il poſe pour les grenades & les feux d'artifices; cela eſt nouveau, ſans qu'on en faſſe plus grande eſtime que de ſes chevaux hériſſez de pointes: car pour les canons chargez à cartouche, il s'en trouve des deux côtez dans les batailles; mais ils n'ont plus lieu lorſqu'on eſt aux priſes, & les feux des pelotons ne ſont pas moins imaginaires. Comment charger & tirer, lorſqu'on eſt arrivé à des chevaux de friſe qu'il faut défendre? Cela eſt-il bien poſſible? Quant aux armes blanches, qu'il m'oppoſe auſſi, mon Critique auroit pû ſe diſpenſer d'en faire mention, puiſqu'il ne peut m'oppoſer que des baionettes, rejettant mes armes de longueur pour de plus grands feux; au lieu que je rens inutiles les ſiennes par mes pertuiſannes, dont l'allongement va bien au-delà: car pour ſon feu, on ne pourroit le propoſer qu'à des gens qui n'ont jamais vû de combats ni de batailles.

Ce qu'il dit qu'*on peut faire un meilleur uſaze des colonnes*, ne ſe trouve point. On n'eût point mal fait de nous le donner, peut-être que l'inventeur m'auroit ſatisfait ſans le recevoir, ne ſouhaitant d'autre feu que celui que j'ai propoſé contre un autre qui n'eſt que de paſſage. J'ai aſſez expliqué ma méthode ſans rien laiſſer à glaner là-deſſus; les pelotons, qu'il y voudroit introduire, ſeroient bons ſi je voulois toujours paroître en colonnes; mais je ne les veux former que dans les cas où elles peuvent être d'uſage, & lorſque l'on ne peut ſe joindre. Ce qu'il y a de ſingulier dans cette Critique, c'eſt que l'Auteur ſe trouve obligé de recon-

noître la vérité & l'excellence de mon Syſtéme, & ne le combat que dans le ſeul cas où je ſuis débordé, & qui plus eſt ſes objections ſe trouvent ruinées par avance dans mon Commentaire & dans mes *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre* : car outre les raiſons & les exemples que je fournis contre mes Critiques, je propoſe de plus l'ordre oblique, il faut en parler encore, qui me ſauve abſolument du débordement, dont on eſt ſi fort entêté. Pourquoi n'en pas parler ? Un ordre ſi admirable s'oublie-t-il ? Eſt-il bien poſſible d'y pouvoir parer ? Je ne le crois point : c'eſt le grand ſecret de ſe moquer & de ſe jouer de ſes ennemis. J'en ai donné la méthode, & ce n'eſt autre choſe que d'affoiblir une aîle, & même au-delà, autant qu'il vous plaît, & de fortifier l'autre de tout ce que l'on a de troupes d'élitē & de vigoureux, & avancer celle-ci ſur l'aîle oppoſée, pendant qu'on recule l'autre, ou qu'on la laiſſe en repos. Je donne encore la double oblique, que j'ai inventée, beaucoup plus dangereuſe, parce que par-là je fais tout mon effort au centre, que j'ouvre par la violence de mes colonnes redoublées, & par ce moien je ſépare mon ennemi de ſes aîles. J'ai donné les plans de ces deux ordres, & je crois que dans une Critique dans toutes les formes, on devoit s'attacher à ruiner ces deux ordres & les autres qui donnent au foible tout l'avantage de la ſupériorité : car l'on ne peut ignorer que le nombre ne fait rien contre une diſpoſition plus ruſée & plus ſçavante que celle que l'ennemi nous oppoſe ; attaque-t-on le corps de la place avant les dehors ? Je propoſe encore les attaques nocturnes ſur les mémes principes. Il falloit nettoier d'abord ces ſentimens-là, ce qu'on n'a pas fait. Ne pourroit-on pas attribuer ce ſilence à la peur de

trop affoiblir la cenſure, ou à impuiſſance de combattre ce qui ſe trouve hors de priſe?

Finiſſons cette réponſe par un article de l'Auteur, qui m'engage à une réflexion qui peut ſervir de leçon à la jeune Nobleſſe. *Le Traité de l'Attaque & de la Défenſe des Places*, dit-il, *prouve que M. de Folard connoît & entend bien le détail de cette ſcience, en nous faiſant remarquer que nous n'avons rien inventé ſur ce ſujet, & que tout ce que nous pratiquons vient des anciens Guerriers. Il tâche à nous porter de les imiter & de ſuivre leurs exemples dans la fermeté & dans le courage, abſolument néceſſaires dans ces ſortes d'entrepriſes*, comme dans toutes les autres. Commentons ce denier article.

Je n'ai point d'autre but dans mes Ecrits, comme je l'ai dit ſi ſouvent, que celui de marquer à la jeune Nobleſſe & aux Grands du monde le chemin de la gloire qu'ils doivent ſuivre, & celui de l'infamie qu'ils doivent fuir, les porter tous aux actions vertueuſes, & à imiter les Guerriers les plus célébres anciens & modernes dans tout ce qu'ils ont fait de grand & de mémorable. Je n'oublie rien, je travaille de tout mon pouvoir à tout ce qui eſt capable de nous faire aimer cette vertu, ſi digne de l'être, à élever l'ame & les ſentimens de ceux qui me liſent, & de donner de l'horreur pour les vices qui deshonorent les armes: c'eſt l'unique fin que je me ſuis propoſée dans mes Ouvrages, s'il m'eſt poſſible d'y atteindre dans un ſiécle auſſi corrompu que celui-ci.

Je vais maintenant répondre à la Lettre critique de l'Auteur anonyme, inſerée dans la premiére Partie du Tome II. des *Lettres ſérieuſes & badines des Ouvrages des Sçavans*. Il paroît qu'il a très-bien lû mon Livre,

& qu'il a eu preſque tout préſent à l'eſprit. Quelque habile que ſoit cet Officier Général, il eſt pourtant tombé dans le défaut où ſe ſont perdus la plûpart de mes Critiques: c'eſt de ne m'avoir pas toujours bien compris, & de n'avoir pas aſſez médité la matiére, bien que j'aie traité tout ce qui regarde la guerre avec tout le ſoin, la ſimplicité & la clarte qu'il m'a été poſſible d'y répandre. Je rens pourtant juſtice à ces deux ſçavans Hollandois, & j'avoue qu'ils ont très-bien raiſonné dans les choſes où ils ont donné le plus d'attention. Quant aux autres, bien qu'ils les aient examinées & tournées de tous les côtez pour tâcher d'en trouver le foible, il ne m'a pas paru qu'ils aient réuſſi: ils ont plutôt travaillé à les fortifier qu'à les affoiblir. Les plus éclairez ouvrent enfin les yeux, & reconnoiſſent par tant d'attaques inutiles qu'il n'y a rien à faire, & qu'on diſpute ſur les choſes les plus évidentes, & qu'on met en queſtion la vérité démontrée.

Le dernier Critique ne s'écarte preſque point de mes ſentimens, ſe contentant ſeulement de me faire ſes objections ſur quelques points de ma colonne, qu'il tire du Livre de mes *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*. Mais pourquoi puiſer dans cette ſource? Puiſqu'il eſt viſible que j'ai corrigé dans mon Commentaire au Traité de la Colonne & dans mes Préfaces, ce qui me paroiſſoit foible & ſujet à repréhenſion dans les *Nouvelles Découvertes*; c'eſt à quoi il falloit prendre garde. C'eſt-là que je ſuis campé avec toutes mes forces, & c'eſt m'éviter, ce me ſemble, que de vouloir me chercher ſur un terrain où je ne ſuis plus. Quoiqu'il en ſoit, je vais tâcher de ſatisfaire aux objections de cet Officier, pour remplir le devoir que je me ſuis fait de ne répondre qu'à celles des plus habiles Maîtres dans

l'art de la guerre, tels que je reconnois être celui-ci, parce qu'elles ſe ſentent toujours de l'habileté de ceux qui les font : ſemblables aux fautes des grands Capitaines, qui ſont toujours ſçavantes, & qui feroient honneur à un Général médiocre.

L'Auteur de la Lettre ſe plaint dans la page 62. que je ne fais *aucune mention du déplacement de la pique* ou pertuiſanne, j'en ai donné la raiſon dans la Préface du troiſiéme Tome de mon Commentaire : c'eſt à quoi il n'a pas pris garde.

Il m'attaque encore dans la même page à l'égard de la compagnie des grenadiers, dont je fermois ma colonne ; mais j'ai changé depuis : il l'eût pû voir encore, s'il eût pû s'en ſouvenir, dans mon Traité de la Colonne, qui eſt à la tête de mon premier Volume.

Pourquoi le Critique s'attache-t-il encore dans la page 98. à attaquer les défauts des angles de ma colonne, puiſque j'ai prouvé qu'ils ne donnent aucune priſe, ſi ce n'eſt ceux d'un bataillon carré ? Il falloit commencer par ruiner mes preuves, ce que ni l'un ni l'autre n'ont fait : car en s'y prenant autrement on fait le panégyrique d'un Livre, bien loin de le critiquer. D'ailleurs, il n'a pas pris garde que ma colonne n'eſt compoſée que de 24. à 26. files de tête à queue. A la vérité il ſuppoſe une colonne iſolée de retraite & ſeule ſans nul appui, & nullement lorſqu'elle ſe trouve placée dans une ligne où il ne trouve rien à reprendre ; mais cela ne prouve pas que les angles ſoient plus foibles, ſe trouvant ſoutenus du feu des faces ; & quand même cela ne ſeroit pas, l'attaque de ces angles n'eſt pas pratiquable, à cauſe de leur petiteſſe, il n'y auroit qu'un ſeul cheval qui pût tenter cet endroit-là ; & quand il y en auroit dix, ils ſeroient dans un inſtant

paſſez

paſſez par les armes & allongez en même tems par les pertuiſannes ; & ſi l'eſcadron ſe replie, je laiſſe à penſer s'il tiendra un inſtant ſans y laiſſer la moitié de ſon monde. Je ne ſçai ſi en rapportant ſimplement cette objection, ſans autrement la réfuter, ce ne ſeroit pas aſſez pour en faire connoître la foibleſſe : car de quelque maniére qu'on s'y prenne, on ne ſçauroit éviter de former des angles, puiſque tous les corps de cavalerie ou d'infanterie ſont angulaires, & ils ne ſont défectueux ou foibles que lorſqu'on les range ſur un carré parfait. On verra qu'en bien des endroits le Critique ne s'accorde pas toujours avec lui-même dans les objections ſuivantes. A l'égard du choc des deux armes contre ma colonne, elles fortifient plutôt mon Syſtéme, & en ſont connoître la force inſurmontable, bien loin de l'affoiblir. L'oſerons-nous avancer ? En vain cherchera-t-on des raiſons contre mon principe, je doute que perſonne les trouve jamais, parce qu'il n'y en a point contre le vrai.

Je ne touche point à ſes autres remarques, qui prêtent un peu le flanc, il faut néceſſairement que je me borne à une très-petite partie : je laiſſe ce champ à M. de Vadicourt, ancien Mouſquetaire de la premiére Compagnie du Roi, & à M. de Robert, tous les deux formez de ma main dans la ſcience des armes : car ſans que je m'en mêle, ils ont tous les deux travaillé à une réponſe à cette Critique, qu'ils donneront au Public, s'ils le jugent à propos ; ſuppoſé que le ſçavant Officier Hollandois ne ſoit pas ſatisfait de la mienne, dont je ſerois très-fâché, ne deſirant rien davantage que de mériter ſon eſtime par une bonne défenſe, & rien ne fait plus d'honneur que d'avoir affaire à d'habiles gens.

Tout ce qu'il allégue dans la page 104. a été ruiné

& réduit à rien dans mes *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre* & dans mon Commentaire, & cependant il ſupprime univerſellement mes preuves & mes raiſons qui le combattent ; ce qui eſt contraire, ce me ſemble, aux régles & à l'exactitude critique. Il ne produit ma colonne que ſeule, ſans nul appui, au milieu d'une raſe campagne, la trouvant trop forte & trop reſpectable enchaſſée & flanquée de mes bataillons. En cela il a raiſon, & la fait attaquer ainſi iſolée par un ou deux bataillons & eſcadrons, & il leur fait beaucoup d'honneur pendant que je les fais retirer avec honte. Il prétend, ſans prendre garde à une manœuvre très-difficile & impratiquable à la cavalerie, qu'elle embraſſera ou ſe repliera ſur la colonne de toutes parts en tête ſur les deux faces, qu'il appelle *flancs*. Je le prie de ſouffrir que je lui demande ſi ce repliement eſt une manœuvre qui ſe puiſſe faire en un inſtant ? Et quand même les eſcadrons & ces bataillons auroient le tems de le faire, les mouvemens en tous ſens de la colonne ſont ſi légers, ſi rapides & ſi ſubits, qu'elle aura percé ce qui attaque en tête avant qu'on y ait pris garde. Je laiſſe à juger ſi les deux aîles qui auront replié ſe trouveront à leur aiſe, & ſi tous ces gens-là ſeront aſſez fermes contre le feu prodigieux de ma colonne, dont quatre rangs voient les cavaliers tout à leur aiſe ? & il ne s'en trouve pas un ſeul qui ne ſoit expoſé au feu de ſix hommes, ſans compter les pertuiſannes, qu'on ne ſçauroit aborder. Ma colonne n'a point de flancs. Je prie mon Cenſeur de s'en ſouvenir, puiſqu'elle eſt également forte à mes faces & au front, ou à la tête par où elle choque, ſans compter mille autres avantages ; au lieu que celui, qui attaque, n'en a aucun dans l'ordre comme dans les armes : car pour les feux

on en fait un très-grand mépris, je parle ici de celui de l'infanterie qu'il me fait oppoſer ſelon la méthode Hollandoiſe. A l'égard de celui de la cavalerie, il ne mérite pas qu'on en parle, il le ſçait bien lui-même.

Qu'on remarque bien que pour me combattre iſolé, il me fait attaquer par la cavalerie & par l'infanterie, ne trouvant pas qu'il ſoit bien aiſé de prendre ma colonne dans une ligne, & en cela je le tiens très-raiſonnable; mais il l'eſt moins, ce me ſemble, de vouloir m'accabler par tant de diverſes ſortes d'armes: car ce n'eſt pas vaincre un ennemi que de l'environner, que de ſe refuſer à lui & de le combattre au loin, par le nombre des feux & extrémement ſupérieurs. Il percera deux, quatre fois; mais enfin il faudra bien qu'il ſuccombe, ſans qu'on puiſſe ſe glorifier de l'avoir vaincu. Ce qu'il y a de certain dans cette Critique, c'eſt que l'Auteur convient par tout de la ſupériorité & de la force de ma colonne, & par conſéquent de celle de l'infanterie qu'elle ignoroit auparavant. C'eſt-là le but que je m'étois propoſé, & que j'ai enfin atteint. M. le Marquis de Santa-Cruz a de même réuſſi dans cette recherche, ce qui paroît dans ſes Ouvrages, ſans que nous aions pris des meſures enſemble pour délivrer les gens de guerre de l'erreur où ils ſe trouvoient à l'égard de la force de l'infanterie. Nos ſyſtémes ſont aſſez différens, mais les principes ſont les mêmes. Cet habile Auteur militaire convient que toute ſa force conſiſte dans la profondeur de ſes files, & des armes de longueur mêlées avec les courtes. Le Critique demeure d'accord de tout cela, & du mélange de mes armes, puis on voit viſiblement par tout ce qu'il dit qu'il eſt forcé de convenir qu'en effet cette profondeur & mes armes ſont tout ce qu'on peut oppoſer de plus redou-

table au nombre & à la valeur. Comme il ſçait parfaitement ſon infanterie, il embraſſe ce ſentiment, & en même tems la colonne. Je conſeille aux gens de guerre de lire cette Critique, où je renvoie mon lecteur : elle mérite ſon attention & fait honneur à ſon Auteur. Voici comme il parle dans la page 106.

» Quoi, direz-vous ! cette cavalerie & cette infan-
» terie que vous venez d'oppoſer à un bataillon, qui
» ne fait qu'une ſection de la colonne, n'y trouve nulle
» priſe ! Ce bataillon eſt donc invincible, & par con-
» ſéquent la colonne l'eſt auſſi. Non ſans doute : mais
» pour en venir à bout, je crois qu'on ſera obligé de
» s'y prendre comme le fameux Prince de Condé s'y
» prit à la bataille de Rocroi, où ne pouvant avec ſa
» cavalerie victorieuſe tirer aucune raiſon de ce fameux
» corps d'infanterie Eſpagnole qui faiſoit front par
» tout, il lui oppoſa de plus ſon infanterie. Ces deux
» armes étant jointes enſemble, réduiſirent à une ca-
» pitulation honorable ce brave corps, qui malheu-
» reuſement s'enterra, dans cette occaſion, avec cette
» haute réputation que l'infanterie Eſpagnole s'étoit
» aquiſe depuis longtems, & qu'elle s'etoit toujours
» conſervée. Il l'auroit obtenue de la généroſité de ce
» Prince, cette capitulation, ſans le hazard, qui s'y
» oppoſa. Auſſi n'y avoit-il pour ce corps, quelque
» bien armé & diſpoſé qu'il pût être, que ce ſeul parti
» à prendre pour ſe tirer heureuſement d'affaire. A la
» vérité d'infanterie à cavalerie, il s'etoit trouvé ſupé-
» rieur en armes : d'infanterie à infanterie, il auroit pû
» ſe trouver égal ; mais d'infanterie à cavalerie & in-
» fanterie jointes enſemble, il jugeoit bien qu'il ne
» pouvoit que ſe trouver inférieur. Car ſi l'épée de la
» cavalerie & ſes autres armes n'avoient pas été capa-

» bles de faire ouverture dans ce corps pour le rom-
» pre, les mouſquets de l'infanterie l'étoient. Ne fei-
» gnons pas. La colonne entiére ou une de ſes ſections,
» ſe trouvant dans la néceſſité de combattre tout à la
» fois, & la cavalerie & l'infanterie agiſſant de concert,
» elle ne ſe tireroit pas mieux d'affaire que ne fit ce
» corps Eſpagnol. C'eſt bien aſſez que de ſeul à ſeul,
» elle puiſſe avec raiſon ſe vanter de quelque choſe.

Lorſqu'on a entrepris de réfuter un ſyſtéme dans ce qui nous paroît défectueux, & de louer ce qui mérite de l'être, il eſt bon de l'examiner avec toute l'attention poſſible, & plutôt trois fois qu'une. Les objections que l'Auteur me fait n'ont rien de démonſtratif. Je me les ſuis faites à moi-même, n'en trouvant point de faites par d'autres. Je l'ai déja dit plus haut, il falloit donc les tranſporter dans la Critique, & les conſidérer placées dans leur ſyſtéme, liées avec leurs principes généraux & avec leurs conſéquences & dépendances. L'exactitude exigeoit cela; mais je crois que dans cet état on n'auroit ſçû comment s'y prendre, la vérité ne donnant aucune priſe : faute d'avoir embraſſé ce parti, mon Cenſeur me donne un très-grand avantage ſur lui : il eût été forcé d'avouer que ma colonne eſt invincible. Il veut pourtant qu'elle ne le ſoit pas, & ſe met à grands frais de raiſonnement pour cela. *Non ſans doute*, dit-il, & tire ſes preuves de l'exemple du bataillon carré des Eſpagnols à la bataille de Rocroi. Ni cet exemple, qui n'eſt pas unique, ni ſes raiſons ne lui ſont pas plus favorables. Il eût été à ſouhaiter qu'il eût un peu plus médité ſur ce bataillon ſi fameux dans l'Hiſtoire, qui ne prouve rien contre ma colonne, & par-là il me met en état de rétorquer ſon bataillon contre lui. Il y a même une eſpéce de contradiction

dans ce qu'il avance, parce que ce bataillon & ma colonne ſont deux choſes bien différentes. Celle-ci eſt un corps parfait & ſans nul défaut & fraiſé de ſes pertuiſannes; mais le carré, comme il le dit lui-même ailleurs, en eſt tout couvert; & les piques en ce tems-là, comme dans le nôtre, lorſqu'elles étoient en uſage, étoient défectueuſes, comme je l'ai prouvé, & il en demeure d'accord, & avoue en même tems que mes pertuiſannes ſont plus avantageuſes & plus parfaites, & en plus petit nombre. D'ailleurs ce bataillon carré étoit à centre vuide, mais ſes files étoient ſur plus de profondeur que les nôtres, qui ne ſont que de quatre. On peut juger de-là ſi ceux qui ont propoſé de combattre de la ſorte, entendoient bien l'infanterie: le Critique habile s'en moque.

Je ſuis grandement ſurpris qu'il n'ait pas pris garde qu'il n'y a point de conformité entre ce bataillon carré & ma colonne. C'eſt oppoſer un corps parfait à un autre qui ne l'eſt pas, & dont la maniére de combattre & de ſe ranger eſt toute différente. Je le ſupplie de bien examiner cela, pour voir ſi je penſe juſte. Ma colonne eſt en état de ſe rompre, de ſe partager & de ſe défendre en tous ſens, & pour ainſi dire, par piéces; au lieu que le bataillon carré ne ſçauroit le faire ſans ſe perdre. Il ne peut combattre qu'en défenſive & fixe dans ſon terrain, c'eſt oppoſer la lenteur & la peſanteur à un corps léger, actif, violent dans le choc, & capable d'attaquer ſur toutes ſortes de faces, & d'achever ſon œuvre avec bien plus de vîteſſe & bien moins de tems qu'il n'en faut pour ſe diſpoſer & ſe replier ſur elle. Rien de tout cela ne ſe rencontre dans le bataillon carré vuide.

Je vais faire voir qu'il ſe contredit manifeſtement, en accordant à ma colonne attaquée les mêmes avan-

tages qu'au bataillon Eſpagnol, quoiqu'il s'en faille de beaucoup que celui-ci en ait tant. *A la vérité*, dit-il, *d'infanterie a cavalerie, il s'étoit trouvé ſupérieur en armes : d'infanterie à infanterie, il eût pû ſe trouver égal ; mais d'infanterie à cavalerie & infanterie jointes enſemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que ſe trouver inférieur.* Voici la contradiction toute viſible, ſi je ne me trompe dans mon jugement. Il déclare dans ce qu'il répond à une demande, qu'il ſuppoſe qu'on lui fait, que l'infanterie toute ſeule ne feroit que blanchir, que reboucher contre un corps auſſi bien ordonné que ma colonne, & contre des armes trop redoutables pour oſer jamais les aborder, & finit ainſi après en avoir fait voir tous les avantages, *ce bataillon eſt donc invincible ?* On lui avoue qu'on l'entend au pied de la lettre. La cavalerie, dit-il plus bas, ne ſçauroit l'attaquer non plus toute ſeule, & prouve très-bien que celle-ci comme l'autre réfléchira contre ce bataillon, & que toutes ces attaques iront à rien, quelque effort qu'on faſſe. On ne lui conteſte pas : on va voir dans un moment qu'il ſera forcé de convenir qu'en effet elle eſt *invincible*. Mais ſi la cavalerie & l'infanterie ſont, dit-il, jointes enſemble, qu'elles attaquent de concert, l'union de ces deux armes fera ce qu'une ſeule ne peut faire. Qui ne croiroit que cet expédient eſt des plus efficaces pour détruire, pénétrer & anéantir ce corps ? Je veux qu'un bataillon ſe replie & attaque une partie de ma colonne, & que la cavalerie en faſſe autant de ſon côté, la voilà enveloppée de toutes parts, le mal n'eſt pas grand : n'eſt-il pas vrai que par tout où l'infanterie attaque, elle trouve la même réſiſtance, les mêmes difficultez, les mêmes obſtacles, les mêmes armes & la même profondeur dans les files ; enfin tous les mêmes avantages

que le Cenſeur m'accorde? N'attaque-t-elle pas ſeule de ſon côté? La cavalerie trouve les mêmes difficultez & les mêmes dangers du ſien, & encore plus grands & plus inſurmontables. Eſt-ce que ma colonne ſe trouve dénuée de quelqu'un de ces avantages pour être attaquée de la ſorte? Je ne le vois pas: il nous fait très-bien comprendre, & en homme qui entend auſſi bien la cavalerie que l'infanterie, les deſavantages de toutes les deux contre mes colonnes, & les prouve admirablement bien. Il trouvera bon que je lui retorque ſes preuves, & que je m'en ſerve contre lui-même; ainſi ma colonne ne perd aucun de ſes avantages en ſe défendant contre l'une & l'autre de ces deux armes. Je conclus de là que toutes les deux agiſſant de concert n'avanceront pas davantage.

Il me vient dans la penſée quelque choſe de plus fort encore que ce que je viens de dire. La ſupériorité du nombre n'y fait rien, ſi elle eſt obligée de s'arrêter & de ſoutenir l'effort des deux armes, ou d'une ſeule. Mettons qu'il faille plus d'un bataillon pour envelopper totalement ma colonne, bien entendu que l'on me combattra ſelon la méthode d'aujourd'hui, ſur quatre de file, ou ſix ſi l'on veut, il faut le ſuppoſer ainſi, que peut-il arriver de cela? ſinon qu'on l'attaquera & qu'on l'embraſſera entiérement. On ne ſçauroit la combattre ni lui oppoſer un plus grand nombre de monde que la grandeur de l'eſpace ou du carré qu'elle contient, de deux corps qui combattent ſur un front égal, aucun ne déborde. Il faut que le mieux ordonné l'emporte, & dans l'attaque environnante je n'ai aucun côté foible. Or ce ne ſeront pas des files de quatre qui perceront des files de douze, & qui manqueront de pertuiſannes, dont l'autre ſe

trouve

trouve très-bien fourni. Alléguer le feu de ces bataillons minces, ce n'eſt pas, ce me ſemble, bien raiſonner, ce feu n'a plus lieu lorſqu'on en vient aux mains. Et à l'égard de la cavalerie, ni ſes épées ni la vigueur de ſes chevaux ne ſervent de rien, & c'eſt ce que j'ai prouvé plus haut en vingt endroits de mon Commentaire. Qu'il m'oppoſe s'il veut deux bataillons & autant d'eſcadrons, & c'eſt beaucoup contre une ſeule colonne, & que, pour ne pas me donner le tems de m'ouvrir un paſſage au centre par la célérité de mes mouvemens, il faſſe recourber les deux aîles à moitié pour mettre moins de tems à m'environner & à m'ôter celui de percer. Je lui déclare qu'il ne gagnera rien, & qu'il me fournira même un bon coup à faire: car bien loin d'avancer au centre, je tournerai ma colonne ſur l'une des aîles qui s'eſt avancée & qui s'eſt recourbée à moitié ſur les flancs: manœuvre auſſi aiſée qu'on puiſſe faire, & en préſentant une de mes faces au centre de ces deux bataillons. Je les romprai à l'une de leurs aîles, & la prendrai enſuite en flanc par la face oppoſée; & quand l'ennemi diminueroit ce mouvement, il n'y trouveroit pas pour cela le reméde; & s'il m'attend en ligne pour éviter ce malheur, je le percerai au centre ſans qu'il puiſſe avoir le tems de ſe recourber: car quant à ſes eſcadrons, ils ne m'empêcheront pas d'aller. Je l'ai démontré en mille endroits de mon Commentaire.

Je ſerois fort ſurpris, ſi l'habile Officier Général Hollandois trouvoit quelque moyen pour échapper aux embarras que je lui propoſe, & qu'il révoque en doute des véritez ſi palpables.

Voici une autre objection du Critique, qui n'eſt pas nouvelle, non plus que toutes les autres qui m'ont été

faites, dont les débris & les ruines ſe trouvent par tout dans mon Commentaire. Cela m'empêcheroit de répondre à tout autre qu'à mon Cenſeur, dont j'eſtime infiniment le ſçavoir, & qui ne péche quelquefois que pour n'avoir pas pris la peine d'examiner très-attentivement ce qui méritoit certainement de l'être.

Je conviens encore, dit-il, *que tant qu'il agira de pied ferme*, (notez qu'il ne ſe borne qu'à l'attaque environnante de ma colonne,) *il ne peut pas lui revenir un grand avantage de ſon feu, ni ſur de l'infanterie qui agira ſur un grand front, ni ſur la cavalerie, qui laiſſant là les faces, s'attachera uniquement aux angles. La raiſon eſt qu'il ne peut tirer qu'en ligne perpendiculaire ſur ſon front, qui étant déja fort petit, ne ſçauroit toucher que ce qui lui eſt directement oppoſé en ce ſens.* Il me pardonnera ſi je lui dis qu'il ne prend pas garde que nous ſommes à deux de jeu à l'égard du feu, & que l'ennemi ne m'en ſçauroit fournir une amorce de plus que je lui en donne. N'ai-je pas donné une Figure dans mon Traité de la Colonne qui fait voir clairement que les feux de mes faces ſont obliques? S'il ſuppoſe que le bataillon mince & à grand front n'en viendra pas aux mains, qu'il m'évitera, & qu'il me ſervira de tout ſon feu à une certaine diſtance, je me trouve alors dans mon avantage, & je lui fais connoître l'activité & la légéreté de ma colonne dans ſes mouvemens, & la peſanteur de ſon bataillon mince dans les ſiens; ou à grand front. Je marche droit à ce bataillon flottant & chancelant, je le joins ſans peine & je l'ouvre par le choc du mien: car d'échapper à ſa ſphére d'activité, cela ne peut arriver. S'il y en a deux & de la cavalerie, car il met de tout contre ma colonne, je me partagerai en deux, & je leur oppoſerai des files de douze contre d'autres de quatre.

Digitized by Google

Le Cenſeur devoit un peu mieux développer ſes autres raiſonnemens, qui ſans ce défaut paroîtroient plus ſolides. J'ai déja dit que ſon feu alloit à rien par ma méthode & par la rapidité des manœuvres de ma colonne. Quant à ſa cavalerie qui m'aborde & s'abandonne ſur moi, non aux faces, mais aux angles; ces angles, qu'il allégue, ſont, ſelon moi, une imagination, puiſqu'ils n'offrent aucune priſe par leur petiteſſe, & il le fait voir lui-même: car il dit que ſi mon front, c'eſt-à-dire la tête de ma colonne, eſt petit, les angles le ſont auſſi. Ils échappent donc à la cavalerie: comment s'y prendra-t-on pour les attaquer? Il ajoute que le feu de mon front eſt fort peu redoutable, par la raiſon que je ne puis tirer qu'en ligne perpendiculaire, & que ce front étant fort petit, je ne ſçaurois *toucher que ce qui lui eſt directement oppoſé en ce ſens.* Prend-on bien garde à cette objection? Attendrai-je qu'ils me paſſent par les armes, s'ils ſe plaiſent à ce jeu? J'irai à eux, s'ils n'ont pas envie de venir à moi: mon feu eſt-il perpendiculaire? Du moins celui de mes faces ne ſçauroit l'être: & ne voient-elles pas le bataillon à grand front qui me canarde? Elles le voient tout entier, & par un feu oblique. Ma compagnie de grenadiers, qui me ſert de réſerve, eſt-elle comptée pour rien? J'avoue que mon feu eſt par rangs; mais il n'eſt pas moins fourni, moins vif & moins uni que celui des pelotons: car tous mes rangs tirent les uns après les autres par la méthode que j'ai donnée. Si l'on m'aborde, les pelotons demeurent dans le ſilence; qui peut en diſconvenir?

Ecoutons encore notre Critique éclairé. *Une autre raiſon*, dit-il, *c'eſt que ſon feu étant par rangs, & rarement un feu d'ordre, ne peut pas l'être ici, à cauſe de l'éloignement des Officiers diſtribuez preſque tous au front*

& à la queue, de ſorte qu'il ne peut y en avoir aſſez aux rangs pour les gouverner, choſe qui ſeroit pourtant néceſſaire pour les faire tirer à propos & en bon ordre. Le Cenſeur ne prend pas garde que mes Officiers ſont beaucoup plus près les uns des autres qu'ils ne le ſont dans un bataillon à grand front ou rarefié, qu'on me paſſe cette expreſſion, à cauſe de la grande profondeur de mes files. Eſt-il bien difficile aux ſoldats d'entendre le commandement de leurs Officiers qu'ils ont devant eux, & dont on ne peut partager à chacun un certain nombre de files? On pourroit bien plutôt retorquer ce défaut au bataillon à grand front qu'à ma colonne. Cette diſtribution de files à chaque Officier ſe pratiquoit chez les Grecs dans leur phalange, qui étoit de ſeize de profondeur, & les Officiers étoient à la tête comme les miens, qui bordent toute ma colonne. Il n'a pas pris garde que mes Officiers ſont preſque tous diſtribuez au front & à la queue, & qu'ils bordent toute ma colonne comme un mur qui couvre tout. Ce qu'on remarque de plus admirable dans ma maniére de la former, c'eſt que tout ce qu'il y a de vieux ſoldats & de plus brave borde ma colonne, & enferme en dedans ce qu'il y a de plus mauvais & de moins expérimenté: il n'a pas coûté davantage à M. de Robert, qui a découvert cette belle & ſçavante évolution, de la former de la ſorte, que s'il l'avoit fait autrement. Suppoſe-t-on que ma colonne n'eſt compoſée que de ſoldats de recrue, qu'ils ne ſont ni aguerris ni diſciplinez, & qu'ils ne ſçavent pas ce qu'ils ont à faire en préſence de l'ennemi, & qu'ils aient oublié par un fréquent exercice à tirer par rang? Faut-il la voix de Stentor pour ſe faire entendre dans un ſi petit eſpace, pour avertir les ſoldats de ce qu'ils doivent

faire ? Ces objections ſur de telles ſuppoſitions me paroiſſent bien foibles : après avoir très-bien prouvé la force & l'excellence de ma colonne, mon Cenſeur ne peut pas avoir oublié qu'elle eſt couverte & fraiſée par tout de mes pertuiſannes, & cependant il raiſonne comme s'il n'y en avoit qu'un ſeul rang, & revient ſans ceſſe à ſes feux par pelotons pour m'obliger à lui dire autant de fois que ces feux ſont la choſe du monde qui m'inquiéte le moins. Il prétend que mon premier rang ſera détruit, & parmi les morts ou bleſſez, avant qu'il puiſſe joindre ſon foible & mince bataillon, qui ne ſçauroit réſiſter un inſtant contre la violence de mon choc. Il faudroit pour cela que mes ſoldats ne tiraſſent qu'avec de la poudre mouillée contre de la ſéche, & qu'ils ne chargeaſſent qu'avec de menu plomb, comme s'ils n'avoient à combattre que contre des alouettes ou des étourneaux, & véritablement on ne ſçauroit en faire guéres plus de cas, lorſqu'on combat ſelon la méthode que nous ſuivons. Je crois l'avoir démontré dans mes Ouvrages, & contre tous mes Cenſeurs, en repouſſant toutes les attaques qu'on a livrées contre mes principes. Il me ſemble qu'il n'y a guéres d'apparence que l'on parvienne à une connoiſſance plus exacte de la force de l'infanterie, & que l'on trouve une méthode plus excellente que la mienne pour réſiſter à toutes ſortes d'efforts ; puiſque juſques ici on n'a rien trouvé ni pû découvrir qui puiſſe attaquer ſolidement mon Syſtéme.

Malgré toutes les attaques que mon Critique m'a fait eſſuier de la maniére du monde la plus honnête & la plus civile, où il paroît même que les préjugez de la coutume n'ont aucun pouvoir ſur lui, & qu'il ſe moque de la vénérable routine ; malgré tout

cela, dis-je, il avoue qu'on ne ſçauroit combattre ſur des principes plus certains que ceux que je propoſe. Voici ce qu'il dit des avantages de la colonne.

» Je ne ſçai ſi ces remarques ne ſuffiſent pas, *dit-il*, » pour nous faire juger des avantages qu'on pourroit tirer » d'une infanterie formée à tous égards ſur le modéle de » ce bataillon (*la colonne*) qui fait notre ſujet. En voici » au moins quelques-uns qui, ſelon-moi, ſe préſentent » naturellement, & dont le premier pourra ſervir de fon- » dement aux autres. Cet avantage eſt que ce bataillon » eſt impénétrable à la cavalerie, qu'en même tems il » eſt en état de rompre tout autre bataillon qui ne ſera » pas armé comme lui & qui ne combattra pas ſur les » mêmes principes, & qu'un tel bataillon eſt en état de » paſſer par tout, ſoit plaine, ſoit païs fourré. Si c'eſt » plaine, il n'a qu'à marcher ſur la cavalerie qu'il trouve » ſur ſon chemin, couvert de ſes armes de longueur. Son » feu ſervi avec modération & à propos eſt ſeul capable » de l'écarter. Si l'infanterie y tient ferme, il ne faut » que la joindre pour la rompre. Si c'eſt païs fourré, où » l'infanterie ennemie ſe ſervant de ſes avantages, ſe cou- » vre d'une haie ou autre choſe ſemblable, pourvû qu'elle » ſoit acceſſible, il ne s'agit que d'avancer à grands pas, » à quoi l'ordonnance de ce bataillon ſemble être deſti- » née. Après avoir eſſuié une ſeule décharge, dont il » n'y a qu'une petite partie qui puiſſe faire du mal, » obligeant ainſi l'ennemi à quitter ſon poſte, il le fran- » chira auſſitôt, & tombera bruſquement ſur tout ce » qui tient ferme. S'il s'agit d'un retranchement, en » prenant quelques précautions de plus, il n'a qu'à agir » de même pour atteindre au même but.

Je ne le chicanerai donc pas dans ce qu'il dit à l'égard de la cavalerie, il n'y a qui que ce ſoit des habiles gens qui ne lui applaudiſſe, comme ils ont fait

Digitized by Google

dans ce que j'en ai dit dans mon Commentaire, ſes réflexions ſont très-judicieuſes & très-ſolides. Je ne ſçaurois mieux terminer cette Préface qu'en copiant le paſſage tout en entier ; il eſt long, mais très-inſtructif & très-néceſſaire.

» Malgré le reſpect, que la cavalerie de nos » jours a marqué pour le feu, la pique ou la baionette » de l'infanterie, *dit cet habile Officier*, comme cette » derniére combattoit toujours ſur un grand front & » ſur peu de hauteur, incommode dans les mouvemens » faciles à rompre, on n'a pas laiſſé de tenir conſtam- » ment pour maxime, qu'une armée de beaucoup in- » férieure en cavalerie, bien que ſupérieure en infan- » terie, doit éviter les plaines, & qu'ainſi pour remé- » dier à cet inconvénient, il faut tâcher d'avoir » non ſeulement une bonne cavalerie, mais de l'avoir » ſurtout égale, ſi ce n'eſt pas ſupérieure, à celle de » l'ennemi. De là cette attention de préférence ſur » cette arme, la grande quantité qu'on en a voulu » avoir, & les dépenſes exceſſives, tant pour ſa levée, » que pour ſon entretien. De là cette grande con- » ſomption de fourrage, qui faute de magaſins ſuffi- » ſans décide du ſuccès de toute une campagne, & » ſouvent de toute une guerre. De là la néceſſité de » décamper, faute de ſubſiſtance, en quittant un poſte » important. De là l'impuiſſance d'entreprendre un » ſiége, d'en tenter la levée, de fournir amplement » les places attaquées ou menacées, & d'attaquer ou » de ſoutenir un poſte de païs fourré ou d'un retran- » chement faute d'une nombreuſe infanterie.

Affectation dangereuſe d'avoir beaucoup de cavalerie.

» Voulez-vous remédier à tout cela ? Voulez-vous » ne pas être obligé de vous cacher dans des païs four- » rez ou derriére des retranchemens ? Voulez-vous avec

Ce qu'il faut faire pour ſe paſſer d'en avoir tant.

» confiance vous produire en raſe campagne? Aiez de
» cette infanterie qui paſſe par tout. Aiez ſur elle cette
» attention de préference, diminuez le nombre exceſ-
» ſif de cette cavalerie qu'on a vû paroître, fixez-le
» hardiment à la moitié. Quand ce ſeroit moins en-
» core, vous en aurez ſuffiſamment pour votre uſage.
» Vous trouverez par-là le moien d'augmenter conſi-
» dérablement votre infanterie & le nombre de vos
» combattans, ſans qu'il vous en coûte davantage. Deux
» eſcadrons de moins, faiſant enſemble trois cens com-
» battans, qui ne peuvent vous ſervir que dans cer-
» taines occaſions, vous donneront un bataillon de ſix
» cens combattans, qui pourront vous ſervir par tout.
» Cette diminution de votre cavalerie vous épargnera
» des ſommes conſidérables, bien des peines & un
» tems infini qu'il faut pour l'établiſſement de vos
» magaſins, à l'entrée de la campagne. Elle vous don-
» nera la facilité de prévenir l'ennemi & de vous
» ſaiſir d'un poſte, dont le ſuccès de la campagne dé-
» pendra. Par-là vous ſerez en état pendant le cours
» de la campagne d'obliger l'ennemi, manque de four-
» rage, à décamper le premier, choſe dont vous pou-
» vez tirer ſouvent de très-grands avantages, tant pour
» l'offenſive que pour la défenſive. Il y a plus. Cette
» augmentation de votre infanterie vous rendant ſi
» conſidérablement ſupérieur en infanterie à votre en-
» nemi, vous ſerez le maître d'entreprendre plus fa-
» cilement des ſiéges, d'en tenter la levée, de fournir
» amplement vos places attaquées ou menacées, de
» conſerver ſûrement vos poſtes, & de faire quitter
» facilement à l'ennemi ceux qu'il occupe.

Il eût été à ſouhaiter pour l'inſtruction de ceux auſquels les gros Livres font peur, qu'il n'eût pas été

ſi

ſi laconique en cette rencontre : il eût trouvé encore d'excellentes choſes à dire ſur cette matiére, du moins eût-il pû renvoier ſon lecteur à mon Commentaire, & citer les endroits où ſe trouvent les raiſons dont il ſe ſert, & deſquelles il a profité en faveur de mon ſentiment, n'en aiant extrait que la moindre partie : car rien n'importe plus aux Princes & aux hommes d'Etat comme aux gens de guerre, de mettre toute leur attention à lire & à bien méditer ce que je dis du trop grand nombre de cavalerie. S'ils prennent cette peine, ils ne ſeront pas un moment en ſuſpens à l'égard de l'erreur où toutes les Puiſſances de l'Europe ſont encore ſur ce prodigieux nombre de cavalerie : car qui eſt-ce qui ne voit pas, par les deux longues guerres dont nous avons été les témoins, que ce nombre exorbitant de cavalerie étoit inutile ? Il n'y a guéres plus de ſoixante ans qu'elle étoit plus foible de plus de la moitié, & M. de Turenne trouvoit encore qu'il y en avoit trop, ne ſe ſouciant pas trop de la ſupériorité de cette arme, la faiſant même attaquer par ſon infanterie, & ſuppléant à ſa foibleſſe par des pelotons de mouſquetaires entrelaſſez parmi elle pour la ſoutenir, tant il mettoit de confiance en ſon infanterie, qu'il mettoit à tout.

Qu'on ne s'aviſe pas de me citer la Maiſon du Roi, ſi brave, ſi ferme & ſi intrépide, la ſeule peut-être au monde, tranchons le mot, l'unique, qui puiſſe ſe vanter d'être pure & nette en ſon honneur & ſans nul reproche. Ce ſont ſans doute les plus braves & les plus valeureux hommes du monde, & ſi pleins d'honneur, que je ne penſe pas que depuis les Anciens il ſe ſoit rien vû de ſemblable. Je prens le mot d'honneur dans toute ſon étendue, c'eſt-à-dire dans tout ce que le mi-

litaire a de vertueux & de digne d'être eſtimé. Qui eſt-ce de toutes les nations de l'Europe qui ne ſouſcrive à tout ce que je dis? Qu'on ne me la cite pas, encore une fois, cela ne prouveroit rien contre moi.

Seroit-il impoſſible de former, de diſcipliner & d'inſpirer un ſemblable & même honneur dans tout ce qu'il y a de cavalerie au monde? Non ſans doute il ne le ſeroit pas: eſt-ce que ces hommes qui la compoſent ſont paîtris d'un autre limon que nous ne le ſommes? Il eſt donc poſſible de former des hommes ſemblables, & de leur influer le même eſprit & le même honneur. Il en eſt ainſi de l'infanterie, & il eſt même plus aiſé de la rendre encore plus redoutable, par de bonnes loix & une diſcipline mieux entendue que celle qui eſt en uſage, qui ne conſiſte uniquement qu'au maniement des armes, comme ſi cela ſuffiſoit. Celle des Pruſſiens, dont on parle tant, eſt plutôt une diſcipline de corps que d'eſprit, comme celle de tous les autres. Nous avons rejetté tout cela, nous en avons ôté, pour ainſi dire, tout le méchaniſme, & formé un ſyſtême tout nouveau de diſcipline militaire ſur des principes & une méthode plus ſimple & plus aiſée à pratiquer, & infiniment plus aſſûrée pour former de braves ſoldats & des Officiers capables de les commander, & d'inſpirer aux uns & aux autres cet eſprit & cet honneur qui nous portent aux grandes actions & à fuir les mauvaiſes: car par ma diſcipline on va de ſoi-même à la connoiſſance des grandes parties de la guerre.

Il ne me ſeroit peut-être pas difficile d'expliquer pourquoi certains régimens, qui ne ſont pas mieux diſciplinez ni mieux dreſſez que les autres, conſervent depuis très-longtems je ne ſçai quel eſprit & quel honneur qui les porte à s'expoſer aux plus grands dangers,

& à ne rien craindre, & ſurtout en France, comme entre autres le régiment de Navarre & la Vieille Marine, qui, ſemblables à la Maiſon du Roi, ſont ſans peur & ſans reproche & d'une hardieſſe inconcevable, qui attaquent tout ſans délibérer, quelque nombre qu'il ſe préſente, & en viennent toujours à bout. C'eſt un eſprit particulier, diront quelques-uns, & je ſuis de leur avis, & le ſouvenir de tant de belles actions qu'ils ont faites qui les anime, & les Officiers comme les ſoldats ſe les tranſmettent les uns aux autres, & penſent toujours à bien faire pour ne point perdre une réputation ſi précieuſe & ſi digne d'être conſervée. Le ſouvenir de ces actions, l'eſtime comme la confiance que les Généraux ont en eux dans les affaires qui ſont dans leur criſe, tout cela fait un effet ſurprenant dans leur eſprit & leur éléve tellement l'ame, qu'il n'y a rien qu'ils ne ſurmontent, ſans qu'on puiſſe dire que la diſcipline & les loix militaires y aient la moindre part; mais s'il ne reſtoit plus aucun des vieux Officiers qui entretinſſent ces braves hommes dans cet eſprit, il ſeroit à craindre qu'ils ne le perdiſſent abſolument. Je l'ai déja dit, & j'oſe le répéter. Je crois avoir heureuſement découvert & tiré de l'oubli, après tant de ſiécles, cette admirable diſcipline, ce bel art de former de braves ſoldats & des armées obéiſſantes, pleines d'honneur, & capables de tout oſer & de tout entreprendre. Il me ſeroit aiſé de prouver par une infinité d'exemples anciens & modernes, qu'il n'eſt rien de plus facile que d'introduire dans les troupes & dans les armées la diſcipline la plus ſévére & les remédes les plus amers pour les porter aux vertus guerriéres, ſans craindre les ſuites d'une trop grande ſévérité, qui eſt toujours moins dangereuſe que celles qui naiſſent

d'une trop grande molleſſe à ne point changer ce qui eſt capable de tout perdre.

L'Empereur Aurélien, ſans remonter plus haut, manqua-t-il ſon coup lorſqu'il penſa à rétablir la diſcipline Romaine dans ſes armées, dans un tems où la corruption, la deſobéiſſance, l'eſprit ſéditieux, le luxe, la moleſſe & l'ignorance des armes étoient montées au plus haut degré d'oubli & de mépris, & cependant il en vint heureuſement à bout par la rigueur des châtimens; ce qui ne fit que leur donner une crainte qui les empêcha de ſortir de leur devoir, & les porta aux actions les plus extraordinaires par l'eſpérance de monter à tous les degrez de la milice & aux biens de fortune, qui doivent les ſuivre, & ſur leſquels on comptoit auſſi ſûrement, qu'on étoit aſſûré de la grandeur des châtimens. Cet habile Guerrier, comparable aux plus grands de l'antiquité, conçut très-bien qu'on ne pouvoit être trop exceſſif à châtier les fautes comme à récompenſer les belles actions. Où trouver des hommes comme celui-là; & qui aient autant de capacité, de courage & de fermeté pour introduire une telle diſcipline dans des armées auſſi corrompues & auſſi mutines que celles de ce tems-là? Cela tient preſque du prodige, mais ce n'en ſeroit pas un dans ce tems-ci. Ce grand homme eut pourtant le bonheur de réuſſir dans un ſi grand deſſein. Il n'étoit alors que Général des armées de l'Empereur Valerien, & devint enſuite Empereur lui-même par ſa vertu & ſes grandes actions, dont ſa vie eſt toute remplie.

Peut-être conviendroit-on, ſi j'avois produit ma diſcipline, que par mes loix militaires j'empeche qu'elle ne ſe relâche jamais, pour peu d'attention que le Prince y veuille donner. Je l'ai accommodée au tems où nous

vivons, aux mœurs, à l'humeur de la nation & à la nature de nos armes, auſquelles j'ai fait quelque changement, comme dans la maniére de ſe ranger & de combattre pour une plus grande perfection.

Une diſcipline imparfaite ſans principes & ſans méthode, fait que les corps, qui ſont braves aujourd'hui, comme diſent les Eſpagnols, fuiront demain comme des lâches & des miſérables qui mériteroient d'être décimez, & s'ils ne le ſont pas, on peut compter qu'une autre fois ils ſeront très-dignes de l'être, & pour ne l'avoir été, la mode en étant perdue, ils ſauteront à une troiſiéme faute ſemblable; ce qui fait qu'ils dégénérent peu à peu, & s'accoutument aux mauvaiſes actions, & oublient les bonnes par l'impunité.

La paix, ce bien ſi juſtement deſiré par tous les peuples, deviendroit un mal infiniment plus grand que ne l'eſt la guerre, ſi l'on ne faiſoit obſerver la diſcipline avec la derniére ſévérité par tous les moiens que les Romains mettoient en uſage. C'eſt dans la paix qu'on doit animer les vieux Officiers par des careſſes & des récompenſes, pour tâcher de les retenir & empêcher qu'ils ne ſe retirent, & enflammer l'émulation par les graces accordées à ceux qui s'y oppoſent, & par-là on conſerve les Officiers de mérite & l'on en forme d'excellens qui leur ſuccédent. Sans cet expédient, on doit être aſſûré que tout ſe trouvera être tombé en décadence lorſque la guerre recommencera.

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE SIXIE'ME.

CHAPITRE PREMIER. *Combien il y a de ſortes de Gouvernemens, & comment elles ſe forment. Origine de la Monarchie.* 1
CHAP. II. *Origine & chûte de l'Ariſtocratie. Changement de l'Oligarchie en Démocratie, & de la Démocratie en Monarchie. Eloge du Gouvernement de Sparte établi par Lycurgue.* 6
CHAP. III. *République Romaine. Prérogatives des différens Ordres qui la compoſoient.* 9
CHAP. IV. *Milice des Romains, levée des troupes, légion, armes des différens corps qui la compoſoient.* 14
CHAP. V. *Caſtramétation des Romains.* 20
CHAP. VI. *Fonctions des ſoldats Romains dans leur camp.* 24
CHAP. VII. *Peines & récompenſes.* 27
CHAP. VIII. *Des Républiques de la Gréce, celles de Créte & de Lacédémone.* 32
CHAP. IX. *République de Carthage. Comparaiſon qu'en fait l'Auteur avec celle des Romains.* 38

LIVRE SEPTIE'ME.

CHAP. I. *Situation de la ville de Leonte en Sicile.* 45
CHAP. II. *Traité de paix paſſé entre Annibal, Général des Carthaginois, & Xénophanés, Ambaſſadeur de Philippe Roi de Macédoine.* 46
CHAP. III. *Demetrius de Phare perſuade à Philippe Roi de Macédoine de jetter du ſecours dans Ithome, fortereſſe de Meſſéne. Sentiment contraire d'Aratus.* 48
CHAP. IV. *Antiochus prend la ville de Sardes par l'induſtrie de Lagoras de Créte.* 49

Digitized by Google

LIVRE HUITIE'ME.

CHAP. I. *Réflexion ſur les ôtages. On fait mal d'ajouter foi trop légérement.* 52
CHAP. II. *Grandes actions des Romains & des Carthaginois, conſtance opiniâtre de ces deux peuples dans leurs entrepriſes. Utilité d'une Hiſtoire générale.* 54
CHAP. III. *Marcus Marcellus attaque avec une grande armée l'Achradine de Syracuſe. Deſcription de la ſambuque. Inventions d'Archiméde pour d'empêcher l'effet des machines de Marcellus & d'Appius.* 56
CHAP. IV. *Philippe fait empoiſonner Aratus. La modération de celui-ci, & les honneurs qu'on lui fit après ſa mort.* 59
CHAP. V. *Priſe de Liſſe & de ſa citadelle par Philippe.* 60
CHAP. VI. *Achée aſſiégé dans la citadelle de Sardes, eſt livré à ſes ennemis par la trahiſon de Bolis, & condamné à une mort honteuſe par Antiochus.* 62
CHAP. VII. *Annibal prend la ville de Tarente par ſurpriſe.* 68

LIVRE NEUVIE'ME.

CHAP. I. *De toutes les maniéres d'écrire l'Hiſtoire, la plus utile c'eſt celle de raconter les faits.* 77
CHAP. II. *Siége de Capoue par les Romains après la bataille de Cannes. Annibal s'efforce en vain de le faire lever, & s'avance vers Rome. Comparaiſon d'Epaminondas avec Annibal, & des Lacédémoniens avec les Romains.* 79
CHAP. III. *Si les Romains ont eu raiſon, & s'il étoit de leur intérêt de tranſporter dans leur patrie les richeſſes & les ornemens des villes conquiſes.* 85
CHAP. IV. *Connoiſſance néceſſaire à un Général d'armée.* 86
CHAP. V. *Deſcription de la ville d'Agrigente en Sicile.* 94
CHAP. VI. *Harangue de Chléneas contre la maiſon de Macédoine.* 95
CHAP. VII. *Diſcours de Lycicus Ambaſſadeur des Acarnaniens, en faveur de Philippe Roi de Macédoine.* 98
CHAP. VIII. *Siége d'Egine.* 104
CHAP. IX. *Source de l'Euphrate, & les païs que ce fleuve parcourt.* 105

LIVRE DIXIE'ME.

CHAP. I. *Situation avantageuſe de Tarente.* 106
CHAP. II. *Diverſes actions de Publius Scipion.* 107
CHAP. III. *Plainte des Egyptiens contre les Romains.* 125
CHAP. IV. *Forces de la Médie plus grandes que celles de toutes les autres Dinaſties de l'Aſie. Richeſſes ſurprenantes du Palais du Roi des Médes à Ecbatane. Expedition d'Antiochus contre Arſacès, un des premiers fondateurs de l'Empire des Parthes.* 126
CHAP. V. *Claud. Marcellus & Criſpinus Conſuls tuez faute de connoiſſance de la guerre. Un Chef pour l'ordinaire ne doit pas ſe trouver aux combats particuliers. Eloge d'Annibal.* 130
CHAP. VI. *Comment Scipion pendant un quartier d'hiver gagna les Eſpagnols au Peuple Romain Edecon, Indibilis & Mardonius, Rois dans l'Eſpagne. Il faut plus d'habileté & de prudence pour bien uſer de la victoire que pour vaincre. Réflexions de Polybe à ce ſujet. De quelle maniére Aſdrubal, frére d'Annibal, après avoir été vaincu par Scipion, ſortit d'Eſpagne. Généroſité de Scipion en refuſant le Roiaume d'Eſpagne, que lui déféroient les peuples de cette contrée.* 133
CHAP. VII. *Expédition de Philippe contre Attalus. Digreſſion ſur les ſignaux.* 138
CHAP. VIII. *Comment les Aſpaſiens Numides paſſent par terre dans l'Hircanie.* 144
CHAP. IX. *Victoire d'Antiochus ſur Euthydéme, qui s'étoit révolté.* 145

LIVRE ONZIE'ME.

CHAP. I. *Victoire des Romains ſur Aſdrubal, frére d'Annibal.* 147
CHAP. II. *Harangue faite aux Etoliens ſur leur guerre avec Philippe.* 153
CHAP. III. *Sentiment de Philopœmen ſur la façon des armes. Bataille de Mantinée.* 153
CHAP. IV. *Eloge d'Annibal.* 160
CHAP. V. *Défaite d'Aſdrubal, fils de Giſcon, par Pub. Scipion.* 161
CHAP. VI. *Scipion réprime une ſédition qui s'étoit formée parmi ſes ſoldats.* 164

CHAP. VII. *Indibilis eſt défait en bataille rangée.* 169
CHAP. VIII. *Antiochus rétablit Euthydéme dans ſa premiére dignité. Expéditions d'Antiochus dans les hautes provinces de l'Aſie.* 171

LIVRE DOUZIE'ME.

CHAP. I. *Réfutation de ce que dit Timée ſur l'Afrique & ſur l'Iſle de Corſe.* 173
CHAP. II. *Particularitez ſur les Locriens.* 175
CHAP. III. *Deux ſortes de fauſſetez à diſtinguer dans une Hiſtoire.* 177
CHAP. IV. *Timée ne mérite aucune créance ni ſur Démocharès ni ſur Agathocles Tyran de Syracuſe.* 178
CHAP. V. *Loi de Zaleucus.* 179
CHAP. VI. *Contradictions où eſt tombé Calliſthéne en racontant une des batailles d'Alexandre contre Darius.* 180
CHAP. VII. *Motifs qui doivent porter à la paix.* 184
CHAP. VIII. *Ce qu'il a manqué à Timée pour être bon Hiſtorien.* 185

LIVRE TREIZIE'ME.

CHAP. I. *Franchiſe & droiture des Achéens dans les affaires publiques.* 187
CHAP. II. *Portrait d'Héraclide.* 188
CHAP. III. *Force de la vérité.* 189
CHAP. IV. *Cruauté inouie de Nabis, Tyran de Lacédémone.* 190

LIVRE QUATORZIE'ME.

Stratagéme de Scipion pour ruiner, ſans combattre, les armées d'Aſdrubal, & de Syphax Roi des Numides. 192

LIVRE QUINZIE'ME.

CHAP. I. *Perfidie des Carthaginois à l'égard des Ambaſſadeurs que Scipion leur avoit envoiez. Retour d'Annibal en Afrique. Bataille de Zama.* 202
OBSERVATIONS *ſur la bataille de Zama.* 215
CHAP. II. *Traité de paix conclu entre les Romains & les Car-*

thaginois. 228
CHAP. III. *Procédé injuſte de Philippe & d'Antiochus contre le fils de Ptolémée.* 230
CHAP. IV. *Mauvaiſe foi de Philippe à l'égard des Cianiens.* 231
CHAP. V. *Fin tragique d'Agathocles & de toute ſa famille.* 233

LIVRE SEIZIE'ME.

CHAP. I. *Bataille navale entre Philippe Roi de Macédoine & Attalus.* 242
CHAP. II. *Raiſon pourquoi pluſieurs abandonnent leurs entrepriſes.* 248
CHAP. III. *Stratagéme de Philippe pour s'emparer de Prinaſſe.* 249
CHAP. IV. *Choſe à remarquer dans la ville d'Iaſſe.* ibid.
CHAP. V. *Retour de Scipion à Rome, & ſon triomphe. Mort de Syphax.* 250
CHAP. VI. *Philippe rétablit ſes affaires, & fait heureuſement la guerre contre Attalus & les Rhodiens.* 251
CHAP. VII. *Deſcription d'Abyde & de Seſte. Siége de cette premiére ville par Philippe.* 252
CHAP. VIII. *Expédition de Philopœmen contre Nabis, Tyran de Lacédémone.* 257

LIVRE DIX-SEPTIE'ME.

CHAP. I. *Le Sénat Romain déclare la guerre à Philippe Roi de Macédoine.* 259
CHAP. II. *L'homme eſt pire que les bêtes.* 268
CHAP. III. *Reflexions de l'Hiſtorien ſur les pieux des Romains. Deux batailles entre Philippe & Flaminius. Obſervations ſur la phalange Macédonienne.* 268
CHAP. IV. *On ſe trompe, quelque fin que l'on ſoit, quand on croit facilement.* 281
CHAP. V. *Conférence, à Lyſimachie, entre le Roi Antiochus & les Ambaſſadeurs Romains.* 282
CHAP. VI. *Mort de Scopas.* 284

AMBASSADES DE POLYBE.

I. *Hiéronyme de Syracuſe, partie par ſa propre imprudence, partie par de mauvaiſe conſeils, rompt le Traité qu'Hiéron ſon aieul avoit fait avec les Romains, & fait alliance avec les Carthaginois.* 290

II. *Ambaſſade des Romains à Ptolémée pour en avoir des grains.* 293

III. *Attalus après une bataille navale donnée à Philippe, vient à Athénes, & perſuade aux Athéniens de ſe liguer avec lui contre ce Prince. Honneurs qu'il reçoit dans cette ville.* ibid.

IV. *Ordres que les Romains envoiérent à Philippe en faveur des Grecs & d'Attalus.* 295

V. *Ambaſſades des Achéens & des Romains aux Rhodiens,* ibid.

VI. *Les Romains & les Etoliens commencent à ſe brouiller enſemble après la bataille de Cynoſcéphales. Conférence entre les Alliez & Philippe, où la paix fut conclue. Indignation des Etoliens à ce ſujet.* 296

VII. *La paix avec Philippe eſt ratifiée à Rome. Création de dix Commiſſaires pour régler les affaires de la Gréce. Les Achéens demandent en vain de faire alliance avec les Romains.* 300

VIII. *Les Béotiens commencent à ſe détacher des Romains. Brachylles, Général des Béotiens, eſt tué par les partiſans des Romains.* 301

IX. *Sénatuſconſulte ſur la paix faite avec Philippe. Les Etoliens ſeuls en ſont mécontens, & le décrient. Un héraut dans les jeux Iſthmiques, publie le Sénatuſconſulte fait pour la liberté des Grecs. Réponſe de Flaminius & des Commiſſaires aux Ambaſſadeurs d'Antiochus, de Philippe & des Etoliens.* 302

X. *Lucius Cornelius arrive auprès d'Antiochus.* 306

XI. *Réponſe des Béotiens aux Ambaſſadeurs de Philippe.* ibid.

XII. *Ambaſſades des Epirotes & des Eléens auprès d'Antiochus.* 307

XIII. *Après la priſe d'Héraclée par les Romains, les Etoliens envoient pluſieurs fois à Rome des Ambaſſadeurs, & ſont enfin obligez de ſe rendre à la foi des Romains. Trompez par le mot de Foi, & inſtruits enſuite de la force de ce mot, ils en ſont effraiez & rompent le Traité. Retour de Nicandre, envoié par les Etoliens à Antiochus, & ſa conférence avec Philippe.* ibid.

XIV. *Ambaſſade des Lacédémoniens auprès du Sénat Romain.* 310
XV. *Le Sénat Romain reconnoît les ſervices que Philippe avoit rendus à la République pendant la guerre contre Antiochus.* 311
XVI. *Fêtes chez les Romains après une victoire. Réponſe du Sénat aux Ambaſſadeurs Etoliens.* ibid.
XVII. *Ambaſſade des Athéniens auprès des Romains pour les Etoliens. Embarras où les propoſitions des Romains jettent les Etoliens.* 312
XVIII. *Ambaſſade des Phocéens auprès d'Antiochus.* 313
XIX. *Lettres du Conſul Lucius.* 314
XX. *Etroite alliance entre Euméne & les Achéens.* ibid.
XXI. *Euméne aſſiégé dans Pergame, détourne les Romains d'accepter la paix propoſée par Antiochus.* 315
XXII. *Antiochus & les Romains attirent Pruſias dans leur alliance.* 316
XXIII. *Après le paſſage des Romains en Aſie, Antiochus épouvanté envoie des Ambaſſadeurs pour demander la paix. Les inſtructions qu'il leur donne tant pour le Conſeil que pour Publius Scipion en particulier.* 317
XXIV. *Paix entre Antiochus & les Romains, & à quelles conditions.* 319
XXV. *Demandes d'Euméne & des Ambaſſadeurs dans le Sénat, réponſes qu'ils en reçoivent.* 321
XXVI. *Amynandre rétabli dans ſon Roiaume, envoie des Ambaſſadeurs aux Scipions à Epheſe. Les Etoliens ſe rendent maîtres de l'Amphilochie, de l'Aperantie & de la Dolopie. Ils tâchent, après la défaite d'Antiochus, d'appaiſer la colere des Romains.* 327
XXVII. *Les Romains aſſiégent Ambracie. Avarice d'un des trois Ambaſſadeurs Etoliens.* 329
XXVIII. *Ambracie après un aſſez long ſiége, ſe rend au Conſul. Paix entre les Etoliens & les Romains. Articles du Traité.* 330
XXIX. *En quel tems le Conſul Manlius fit la guerre aux Galates.* 335
XXX. *Moagétes, Tyran de Cypre, ne ſe réſout qu'à peine à préférer ſon ſalut à ſon argent.* ibid.
XXXI. *Exploits de Manlius dans la Pamphilie & dans la Carie pendant la guerre des Gallo-Grecs.* 336
XXXII. *Suites de l'expédition contre les Gallo-Grecs.* ibid.

XXXIII. *Eposognat, Roi dans la Gallo-Gréce, exorte en vain les autres Rois du même païs de se soumettre aux Romains.* 337
XXXIV. *Piége que les Gaulois Tectosages tendirent à Manlius sous prétexte d'une conférence.* ibid.
XXXV. *Ambassades de toutes les nations de l'Asie vers Manlius. Traité de paix entre Antiochus & les Romains.* 339
XXXVI. *Les dix Commissaires réglent les affaires de l'Asie.* 343
XXXVII. *Les Achéens se brouillent avec les Romains. Ambassades mutuelles de Ptolémée aux Achéens, & des Achéens à Ptolémée.* 344
XXXVIII. *Les Béotiens indisposent peu à peu contre eux les Romains & les Achéens.* 345
XXXIX. *Dispute entre les Lyciens & les Rhodiens.* 346
XL. *Ambassades de différentes nations à Rome contre Philippe. Ambassades des Romains vers le même Prince.* 347
XLI. *Conseil tenu chez les Achéens pour différentes affaires, & pour répondre à des Ambassadeurs envoiez de plusieurs endroits. Deux factions parmi les Achéens, lesquelles avoient pour Chefs, l'une, Aristéne & Diophane, l'autre, Philopœmen & Lycortas.* 348
XLII. *Différentes Ambassades vers les Romains. Ambassades des Romains auprès de Philippe & des Grecs.* 352
XLIII. *Conseil des Achéens donné aux Députez Romains à Clitor en Arcadie.* 353
XLIV. *Cruauté de Philippe à l'égard des Maronites. Il envoie son fils Démetrius à Rome.* 354
XLV. *Les Commissaires Romains arrivent en Crête & mettent ordre aux affaires de cette Isle.* 356
XLVI. *Plaintes des Ambassadeurs de la Gréce contre Philippe. Réponses que le Sénat Romain leur donna & à Demetrius fils du Roi de Macédoine.* ibid.
XLVII. *Philopœmen rompt les mesures que Titus & ses ennemis avoient prises contre lui.* 360
XLVIII. *Philippe sort des villes Gréques de la Thrace. Expédition de ce Prince contre les Barbares.* 361
XLIX. *Députation à Rome de la part des Lacédémoniens exilez.* ibid.
L. *Commencement des malheurs de Demetrius, fils de Philippe.* 362
LI. *Différentes réponses du Sénat aux différens Ambassadeurs.* ibid.
LII. *Lycortas après avoir soumis les Messéniens, venge la mort*

de Philopœmen. 364
LIII. *Lycortas rétablit les Meſſéniens dans leur premier état. Diſſimulation des Romains à l'égard des Achéens. Sparte eſt attribuée à la Ligue d'Achaïe. Ambaſſade à Rome de la part des citoiens & des exilez de Lacédémone.* 365
LIV. *Rétabliſſement des bannis de Lacédémone refuſé.* 367
LV. *Les Romains tâchent en vain de porter Pharnace à vivre en paix avec Euméne & Ariarathe.* ibid.
LVI. *Euméne envoie ſes fréres à Rome. Promeſſes qu'ils reçoivent de la part du Sénat.* 369
LVII. *Pourquoi les Achéens choiſirent pour Ambaſſadeurs vers Ptolémée Lycortas, Polybe ſon fils & le jeune Aratus.* 370
LVIII. *Sentimens généreux de Lycortas dans l'aſſemblée des Achéens. Députation au Sénat de la part de cette nation. Callicrates, un des Ambaſſadeurs, trahit ſa République & tous les Grecs.* ibid.
LIX. *Euméne & Ariarathe font la paix avec Pharnace. Articles du Traité.* 374
LX. *Ambaſſade des Lyciens à Rome contre les Rhodiens. Les Rhodiens aménent à Perſée Laodice ſa femme.* 375
LXI. *Indignation des Rhodiens contre le Decret fait par le Sénat de Rome en faveur des Lyciens.* 376
LXII. *Les Dardaniens députent à Rome pour demander du ſecours contre les Baſtarnes & Perſée.* ibid.
LXIII. *Les Béotiens ſe diviſent imprudemment les uns des autres.* 377
LXIV. *Sage politique d'Hégéſiloque, Prytane des Rhodiens, pour conſerver à ſa nation l'amitié du peuple Romain.* 379
LXV. *Perſée envoie des Ambaſſadeurs chez les Rhodiens pour ſonder leurs intentions.* ibid.
LXVI. *Ambaſſades réciproques de Perſée chez les Béotiens, & des Béotiens chez Perſée.* 380
LXVII. *Faction à Rhodes contre les Romains.* 381
LXVIII. *Le Sénat ordonne que les Ambaſſadeurs de Perſée ſortent de Rome & de l'Italie.* 382
LXIX. *Perſée, quoique victorieux, demande la paix & ne peut l'obtenir.* 383
LXX. *Convention des Rhodiens avec Perſée pour la rançon des priſonniers.* 384
LXXI. *Ambaſſade à Rome de la part d'Antiochus.* ibid.
LXXII. *Antiochus & Ptolémée envoient des Ambaſſadeurs*

au Sénat Romain. 385

LXXIII. *Ambaſſade des Rhodiens à Rome pour renouveller l'alliance & obtenir la permiſſion de tranſporter des bleds.* ibid.

LXXIV. *Les Aehéens aſſemblent leur Conſeil pour Caius Popilius. On lui accorde la même prérogative à Therme dans l'Etolie. Diviſion dans ce dernier Conſeil. Délibération des Achéens ſur l'Ambaſſade des Romains. Archon eſt fait Préteur, & Polybe Général de la cavalerie. Attalus demande aux Achéens que les ſtatues autrefois érigées à ſon frére Euméne, ſoient relevées.* 386

LXXV. *Diviſion dans le Conſeil des Acarnaniens.* 390

LXXVI. *Perſée envoie une Ambaſſade à Gentius.* ibid.

LXXVII. *Nouvelle Ambaſſade de la part de Perſée vers Gentius, auſſi inutile que les deux premiéres.* 391

LXXVIII. *Decret des Aehéens pour ſecourir les Romains contre Perſée. Polybe eſt choiſi pour aller vers le Conſul en qualité d'Ambaſſadeur. Ambaſſade vers Attalus; autre Ambaſſade des Achéens vers Ptolémée. Conférence de Polybe avec le Conſul. Expédient de Polybe pour épargner à ſa patrie de grandes dépenſes.* 392

LXXIX. *Ambaſſade des Cydoniates, qui étoient dans Créte, vers Euméne.* 394

LXXX. *Deux Ambaſſades des Rhodiens, l'une à Rome, l'autre au Conſul dans la Macédoine. Marcius trompe les Rhodiens. Imprudence & légéreté de ces Inſulaires.* 395

LXXXI. *Comment ſe conduiſit Antiochus après la conquéte de l'Egypte. Différentes Ambaſſades qu'il y trouva.* 397

LXXXII. *Conférence des Ambaſſadeurs de la Gréce vers Antiochus après la conquéte de l'Egypte. Raiſons ſur leſquelles les Rois de Syrie appuient leurs prétentions ſur la Cœleſyrie.* 398

LXXXIII. *Antiochus envoie des Ambaſſadeurs & de l'argent à Rome.* 399

LXXXIV. *Conférence des Ambaſſadeurs Rhodiens avec Antiochus en Egypte.* ibid.

LXXXV. *Préparatifs de Perſée contre les Romains. Différentes Ambaſſades de ce Prince vers Gentius, Euméne, Antiochus & les Rhodiens.* ibid.

LXXXVI. *Deux Ambaſſades des Rhodiens, l'une à Rome pour finir la guerre contre Perſée, l'autre en Crete pour faire alliance avec les Candiots.* 401

LXXXVII. *Ce qui ſe paſſa à Rhodes après que les Ambaſ-*

ſadeurs de Gentius y furent arrivez. 402
LXXXVIII. *Accueil que reçoivent à Rome les Ambaſſadeurs de Rhodes.* 403
LXXXIX. *Les Rois d'Egypte demandent aux Achéens des troupes auxiliaires, & en particulier Lycortas & Polybe. Délibération des Achéens à ce ſujet.* 404
XC. *Ambaſſades des Romains dans l'Egypte.* 406
XCI. *Fourbe de Callicrates pour empêcher que les Achéens n'envoiaſſent du ſecours aux Ptolémées.* 407
XCII. *Popilius va en qualité d'Ambaſſadeur trouver Antiochus en Egypte. De là il paſſe dans l'Iſle de Chypre. Ce qu'il y fait.* ibid.
XCIII. *Attalus, frére d'Euméne, court riſque de perdre le Roiaume de Pergame. Stratius, ſon Médecin, le ſauve de ce péril. Des Ambaſſadeurs Rhodiens appaiſent les Romains en faveur de leur Iſle. Aſtyméde blâmé pour avoir juſtifié les Rhodiens aux dépens des autres Grecs. Différens événemens arrivez aux Rhodiens dans le méme tems.* 408
XCIV. *Députations de la Gréce aux dix Commiſſaires envoiez en Macédoine après la défaite de Perſée. Conduite de ces Commiſſaires chez les Grecs.* 413
XCV. *Députation à Rome de la part des Rois d'Egypte. Ménalcidas renvoié à la priére de Popilius.* 414
XCVI. *Pourquoi le Sénat rendit la liberté au fils du Roi Cotys.* 415
XCVII. *Baſſeſſe d'ame de Pruſias Roi de Bithynie. Expédient dont le Sénat ſe ſervit pour humilier Euméne.* ibid.
XCVIII. *Injuſtice des Athéniens à l'égard des Haliartes.* 417
XCIX. *Les Rhodiens évacuent Caune & Stratonice.* 418
C. *Guerre des Cnoſſiens & des Gortyniens contre les Rhauciens. Ambaſſade des Rhodiens à Rome pour y demander une alliance qui leur eſt refuſée.* ibid.
CI. *Accueil que reçoit Tiberius à la Cour d'Antiochus.* 419
CII. *Députation des Gallo-Grecs à Rome.* ibid.
CIII. *Haine des Péloponnéſiens contre Callicrates.* ibid.
CIV. *Euméne eſt accuſé à Rome par les Ambaſſadeurs de Pruſias. Aſtyméde va une ſeconde fois à Rome, & obtient enfin l'alliance.* 420
CV. *Réponſe des Romains au ſujet des Grecs qui dans leur patrie avoient favoriſé le parti de Perſée.* 422
CVI. *Attalus & Athénée juſtifient Euméne leur frére auprès du*

du Sénat. 423
CVII. *Demetrius en ôtage à Rome, demande en vain d'être renvoié en Syrie. Pourquoi le Sénat aimoit mieux que le fils d'Antiochus régnât que Demetrius. Députation de Rome dans le Levant* ibid.
CVIII. *Marcus Junius eſt député vers Ariarathe.* 425
CIX. *Le Roi de Cappadoce renouvelle avec Rome l'ancienne alliance.* ibid.
CX. *Ambaſſade des Rhodiens à Rome.* 426
CXI. *Les Calyndiens livrent leur ville aux Rhodiens.* ibid.
CXII. *Ariarathe offre des ſacrifices aux Dieux pour avoir obtenu l'amitié des Romains. Il députe à Lyſias pour le prier de lui envoier les os de ſa mére & de ſa ſœur.* ibid.
CXIII. *Ptolémée vient à Rome pour demander à être rétabli dans le Roiaume de Chypre. Réflexion de l'Hiſtorien ſur la politique des Romains.* ibid.
CXIV. *Demetrius Soter s'évade de Rome, & retourne en Syrie pour y réguer.* 428
CXV. *Le plus jeune des Ptolémées tâche de ſe ſoumettre l'Iſle de Chypre & la Cyrénaïque.* 432
CXVI. *Députation à Rome de la part du plus jeune des Ptolémées.* 434
CXVII. *Le Sénat prend le parti du cadet des Ptolémées, & rompt avec l'aîné.* 435
CXVIII. *Démélez de Maſſiniſſa avec les Carthaginois, toujours décidez par les Romains en faveur du Prince, quoiqu'ils ne fuſſent pas toujours juſtes.* ibid.
CXIX. *Pruſias, Euméne & Ariarathe députent à Rome.* 436
CXX. *Accueil que fait Demetrius aux Ambaſſadeurs Romains. Il députe lui-même à Rome & y fait conduire les meurtriers d'Octavius.* ibid.
CXXI. *Ambaſſadeurs d'Ariarathe & d'Attalus bien reçus à Rome.* 437
CXXII. *Les Ambaſſadeurs de Demetrius arrivent à Rome. Hardieſſe étrange de Leptines, meurtrier d'Octavius. Epouvante d'Iſocrate. Députation des Achéens à Rome au ſujet de Polybe & de Stratius.* 438
CXXIII. *Députation des Athéniens & des Achéens à Rome, au ſujet des habitans de Delos qui s'étoient tranſportez dans l'Achaïe.* 440
CXXIV. *Les Liſſiens & les Daorſiens députent à Rome contre les Dalmates.* ibid.

CXXV. *Fannius eſt mal reçu par les Dalmates. Cauſe & prétexte de la guerre que Rome fit à ce peuple.* 441
CXXVI. *Ariarathe vient à Rome, & y perd ſa cauſe contre les Ambaſſadeurs de Demetrius & d'Holophernes.* 442
CXXVII. *Phénice, ville d'Epire, députe à Rome.* ibid.
CXXVIII. *Athénée vient à Rome pour accuſer Pruſias.* 443
CXXIX. *Députation des Romains vers Pruſias en faveur d'Attalus. Délibération du Sénat ſur les Achéens reléguez en Italie.* ibid.
CXXX. *Ambaſſade des Achéens à Rome.* 444
CXXXI. *Les Marſeillois demandent du ſecours aux Romains.* ibid.
CXXXII. *Le plus jeune des deux Ptolémées vient à Rome, & en obtient du ſecours.* 445
CXXXIII. *Dix Commiſſaires ſont envoiez en Aſie pour réprimer la témérité de Pruſias.* ibid.
CXXXIV. *Guerre des Romains en faveur des Marſeillois contre les Ozibiens & les Déciates.* 446
CXXXV. *Les Romains rompent avec Pruſias & ſe diſpoſent à lui faire la guerre.* 447
CXXXVI. *Paix entre Pruſias & Attalus.* 448
CXXXVII. *Députation des Achéens en faveur de leurs Exilez.* 449
CXXXVIII. *Héraclide arrive à Rome avec les enfans d'Antiochus. Ambaſſade des Rhodiens au ſujet de leur guerre contre les Candiots.* ibid.
CXXXIX. *Les Candiots & les Rhodiens députent aux Achéens. Eloge d'Antiphates de Crète.* ibid.
CXL. *Attalus fils d'Euméne, & Démetrius fils de Demetrius Soter, viennent à Rome. Héraclide obtient du Sénat, que les enfans d'Antiochus retournent en Egypte.* 450
CXLI. *Les Belles & les Tithes, Alliez du peuple Romain, députent à Rome. Les Arévaques, ſes ennemis, y députent auſſi. Guerres contre ces derniers. Courage de Scipion Æmilianus.* 451
CXLII. *Commencement de la troiſiéme guerre Punique. Les Carthaginois ſont enfin forcez de ſe livrer aux Romains en forme de dédition. Ce qu'on entend par ce mot.* 454
CXLIII. *Origine de la haine des Romains contre les Achéens.* 457
CXLIV. *Sextus Député Romain, arrive dans l'Achaïe. Les Achéens s'aheurtent à leur ruine.* ibid.

EXEMPLES DE VERTUS ET DE VICES.

I. *Ucius Tarquinius.* 462
II. *Hiéronymus, Hiéron ſon aieul & Gélon ſon pére, Tyrans de Syracuſe.* 463
III. *Gorgus de Meſſéne.* 464
IV. *Philippe Roi de Macédoine.* 465
V. *Aratus.* 466
VI. *Théopompe.* 467
VII. *Cavarus, Roi des Gaulois dans la Thrace.* 470
VIII. *Antiochus.* 471
IX. *Aſdrubal fils de Giſcon.* ib.
X. *Annibal.* 472
XI. *Publius Scipion.* 475
XII. *Philopœmen.* ibid.
XIII. *Philippe Roi de Macédoine.* 477
XIV. *Le même.* 478
XV. *Le même.* ibid.
XVI. *Timée.* 479
XVII. *Le même.* 482
XVIII. *Le même.* 483
XIX. *Le même.* 484
XX. *Le même.* 485
XXI. *Les Etoliens.* ibid.
XXII. *Scopas.* 486
XXIII. *Damoclès.* ibid.
XXIV. *Nabis, Tyran de Lacédémone.* ibid.
XXV. *Ptolémée Philopator.* 487
XXVI. *Molpagoras.* 488
XXVII. *Philippe.* ibid.
XXVIII. *Soſibe.* ibid.
XXIX. *Agathocles.* 489
XXX. *Antiochus.* ibid.
XXXI. *Philippe.* 490
XXXII. *Nabis.* ibid.
XXXIII. *Zénon & Antiſthéne, Hiſtoriens Rhodiens.* 491
XXXIV. *Tlépoléme.* 497
XXXV. *Le même.* 498
XXXVI. *Les Gazéens.* 499
XXXVII. *Philippe.* ibid.
XXXVIII. *Qui l'on doit appeller traître.* 501
XXXIX. *Attalus.* 503
XL. *Nabis.* ibid.
XLI. *Paul Emile & P. Scipion ſon fils.* 504
XLII. *Attalus.* 505
XLIII. *les Béotiens.* 506
XLIV. *Les mêmes.* 509
XLV. *Pamphilidas & Paſiſtrate.* ibid.
XLVI. *Diophanes.* ibid.
XLVII. *Moagétes.* 501
XLVIII. *Ptolémée Roi d'Egypte.* ibid.
XLIX. *Apollonias, femme d'Attalus Roi de Pergame, & mére d'Euméne.* ibid.
L. *Ortiagon Roi des Gaulois en Aſie.* 511
LI. *Ariſtonique.* ibid.
LII. *Dinocrates.* 512
LIII. *Philippe.* 513
LIV. *Philopœmen & Lycortas, Préteurs des Achéens.* 514
LV. *Annibal.* ibid.
LVI. *Pub. Scipion.* 515
LVII. *Chæron.* ibid.
LVIII. *Philopœmen & Ariſténe.* 516

LIX. *Perſée.* 517
LX. *Philippe.* ibid.
LXI. *Cotys, Roi de Thrace.* 518
LXII. *Ptolémée, Gouverneur de Chypre.* ibid.
LXIII. *Céphale.* ibid.
LXIV. *Théodote & Philoſtrate.* 520
LXV. *Pharnace & Attalus.* ib.
LXVI. *Les Crétois.* 521
LXVII. *Antiochus.* ibid.
LXVIII. *Dinon & Polyarate.* ibid.
LXIX. *Les Etoliens & les Epirotes.* 525
LXX. *Callicrates & Andronidas.* 526
LXXI. *C. Sulpitius Gallus.* ibid.
LXXII. *Antiochus.* 527
LXXIII. *Famille des Scipions.* ibid.
LXXIV. *Charope.* 534
LXXV. *Euméne.* 536
LXXVI. *Attalus frére d'Euméne.* ibid.
LXXVII. *Pruſias.* ibid.
LXXVIII. *Ariſtocrates, Préteur de Rhodes.* 537
LXXIX. *Archias.* 538
LXXX. *Les Priéniens.* ibid.
LXXXI. *Pruſias.* 539
LXXXII. *Maſſiniſſa, Roi des Numides.* ibid.
LXXXIII. *Aſdrubal Général des Carthaginois.* 540
LXXXIV. *Pythias.* 542
LXXXV. *Diæus.* 543
LXXXVI. *Le méme.* 545
LXXXVII. *Aulus Poſthumius Albinus.* 546
LXXXVIII. *Philopœmen.* 547
LXXXIX. *Polybe.* 548
XC. *L. Mummius.* 549
XCI. *Ptolémée, Roi de Syrie.* ib.

HISTOIRE

HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE SIXIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Combien il y a de ſortes de Gouvernemens, comment elles ſe forment. Origine de la Monarchie.

QUAND on n'a à traiter que des Républiques de la Gréce, de l'accroiſſement des unes ou de la ruine totale des autres, on n'a nulle peine à raconter ce qui s'y eſt paſſé, & à prédire ce qui dans la ſuite y arrivera. Car quoi de plus aiſé que de rapporter ce que l'on ſçait, ou de conjecturer par ce qui s'eſt fait autrefois, ce qui doit ſe faire à l'avenir ? Il n'en eſt pas de même de la République Romaine. Son état préſent eſt difficile à développer à cauſe de la variété qui ſe remarque dans ſon gou-

vernement ; & l'on ne peut que difficilement décider ſur ce qu'elle deviendra, parce que l'on ne connoît point aſſez comment elle ſe conduiſoit autrefois, ſoit dans les affaires générales, ſoit dans les particuliéres. C'eſt pourquoi ſans une étude & une application très-ſérieuſe on ne débrouillera jamais, comme il faut, les avantages qui diſtinguent cette République de toutes les autres.

La plûpart de ceux qui ont écrit avec méthode des différens Gouvernemens, en ont diſtingué de trois ſortes, ſçavoir la Roiauté, l'Ariſtocratie, & la Démocratie : on ne voit pas trop ſi par-là ils ont voulu nous faire entendre qu'il n'y en avoit point d'autres, ou que c'étoient là les trois meilleures ; mais quoiqu'il en ſoit, j'oſe dire qu'ils ſe ſont trompez ſur l'un & l'autre point. Ce ne ſont point les meilleures, puiſque non ſeulement la raiſon, mais encore l'expérience nous apprend que la forme de gouvernement la plus parfaite, c'eſt celle qui eſt compoſée des trois qu'ils rapportent. Telle fut par exemple celle que Lycurgue établit le premier à Lacédémone. Ce ne ſont pas non plus les ſeules qu'il y ait, car les Gouvernemens Monarchiques & Tyranniques ſont fort différens de la Roiauté, quoique ſur quelque rapport de celui-ci avec les autres, les Monarques & les Tyrans colorent autant qu'il leur eſt poſſible & fardent ces noms de celui de Rois. Il y a eu auſſi pluſieurs Etats gouvernez par un petit nombre de perſonnes choiſies. A les voir on auroit cru que c'étoient des Etats Ariſtocratiques, cependant ces deux ſortes de Gouvernemens ne ſe reſſemblent preſque en aucune maniére. On doit porter le même jugement de la Démocratie.

Pour ſe convaincre de la vérité de ce que j'avance, il ne faut que remarquer que toute Monarchie n'eſt pas Roiauté, mais celle-là ſeulement, à laquelle les ſujets ſe ſoumettent de bon gré, & où tout ſe fait plutôt par raiſon que par crainte & par violence. Toute Oligarchie ne mérite pas non plus le nom d'Ariſtocratie. Il n'y a que celle où l'on choiſit les plus juſtes & les plus prudens pour être à la tête des affaires. En vain auſſi donneroit-on le nom de Démocratie à un Etat, où la populace ſeroit maîtreſſe de faire tout ce qu'il lui plairoit, & où l'on ſeroit depuis longtems dans l'uſage de révérer les Dieux, d'être ſoumis à ceux dont on tient le jour, de reſpecter les anciens, & d'obéir aux loix : on ne doit appeller Démocratie qu'un Etat, où le ſentiment qui l'emporte ſur les autres, eſt celui du plus grand nombre.

On doit donc diſtinguer ſix ſortes de Gouvernemens, les trois dont tout le monde parle & dont nous venons de parler, & trois qui ont du rapport avec les premiers, ſçavoir le gouvernement d'un ſeul, celui de peu de perſonnes, & celui de la multitude. Le gouvernement d'un ſeul ou la Monarchie s'établit ſans art & par le pur mouvement de la nature : de la Monarchie vient la Roiauté, lorſqu'on y ajoute l'art & qu'on en corrige les défauts; & quand elle dégénére en Tyrannie, dont elle approche beaucoup, ſur les ruines de l'une & de l'autre s'éléve l'Ariſtocratie, qui ſe change comme naturellement en Oligarchie, & de là en Démocratie, lorſque le peuple s'irrite & ſe venge des injuſtices de ceux qui le gouvernent. Enfin de la Démocratie, lorſque le peuple devient inſolent & qu'il mépriſe les loix, s'engendre le gouvernement de la multitude.

On connoîtra clairement la vérité de tout ce que je viens d'avancer, ſi l'on conſidére les principes naturels, la naiſſance & les changemens de chaque ſorte de ces Gouvernemens. Les commencemens d'un Etat ſont ſurtout néceſſaires à ſçavoir. Sans cette connoiſſance il eſt impoſſible de voir clair dans ſes progrès, dans ſa plus grande force, dans les changemens qui lui arriveront, & de deviner quand & comment il finira, & en quelle forme il ſe changera. C'eſt auſſi de cette maniére que je veux entrer dans l'examen de la République Romaine, parce que ſon premier établiſſement & ſes progrès ſont conformes aux loix de la nature.

On dira peut-être que l'on trouve cette matiére du changement des Etats traitée avec exactitude dans Platon & quelques autres Philoſophes. Mais comme Platon s'étend fort ſur ce ſujet, & que peu de gens ſont capables de l'entendre, je crois que je ne ferai pas mal d'en extraire ici ce qui peut convenir à une Hiſtoire & être à la portée de tout le monde. En cas qu'une explication générale laiſſe quelque choſe à déſirer, le détail où nous entrerons enſuite levera les doutes qu'on auroit pû former.

Quel eſt donc le commencement des ſociétez civiles, & d'où dirons-nous qu'elles tirent leur origine ? Quand un déluge, une maladie peſtilentielle, une famine ou d'autres calamitez ſemblables emportent la plus grande partie des hommes, comme il eſt déja arrivé, & comme il arrivera ſans doute encore : la ruine des hommes entraîne avec elle celle des uſages, des coutumes & des arts. De ceux qui ont échappé à ce naufrage

général, comme d'une ſemence, s'élévent de nouveaux hommes, qui foibles naturellement & incapables de ſe ſoutenir par eux-mêues, ſe joignent & s'aſſemblent les uns avec les autres, comme ſont les autres animaux. Alors c'eſt une néceſſité que celui qui en forces du corps & en hardieſſe ſurpaſſe ſes ſemblables, ſoit à leur tête & les conduiſe en maître. Et l'on doit reconnoître en cela l'ouvrage de la nature; puiſque parmi les autres animaux, qui certainement ne ſuivent que ſes loix, nous voions que les plus forts dominent ſur les autres. Les taureaux, les ſangliers, les coqs ont chez eux le rang de conducteurs & de Capitaines. Telle eſt ſelon toutes les apparences la diſpoſition des hommes dans ces commencemens. Ils s'attroupent enſemble & ſe mettent ſous la conduite des plus forts & des plus courageux, & voilà ce qu'on peut appeller Monarchie, lorſque celui qui commande ne meſure ſon autorité que par ſes forces. Quand par ſucceſſion de tems une éducation commune & un fréquent commerce ont formé des nœuds plus étroits, alors commence à naître la Roiauté, l'idée de l'honnête & du juſte ſe forme dans l'eſprit auſſibien que celle des vices que leur ſont oppoſez.

C'eſt donc de cette ſorte que les Républiques ou les Sociétez civiles ont pris naiſſance. Du penchant naturel, qu'ont l'homme & la femme l'un pour l'autre, naiſſent des enfans. Lorſque ceux-ci ſont parvenus à un certain âge, ſi ſans reconnoiſſance pour ceux qui les ont élevez ils ne les ſecourent point, mais qu'au contraire ils prennent plaiſir à les décrier ou à leur faire tort, il eſt clair que ceux qui ſeront témoins de ces mauvais traitemens, après l'avoir été des ſoins, des inquiétudes & des peines que les parens ont priſes pour l'éducation de ces enfans, ſeront indignez de leur ingratitude. Faiſant alors uſage de leur eſprit & de leur raiſon qui les diſtingue des autres animaux, ils ne demeureront pas indifférens, ils feront réflexion ſur un traitement ſi indigne, & en ſeront d'autant plus choquez, que prévoiant l'avenir ils craindront le même ſort pour eux-mêmes. Qu'un homme ſecouru par un autre & tiré d'un péril preſſant, au lieu de lui rendre la pareille dans l'occaſion, entreprenne de lui faire tort, il eſt conſtant que ceux qui ſeront informez de ce mauvais procédé en ſeront piquez, qu'ils entreront dans le reſſentiment de la perſonne lézée, & qu'ils ſe croiront expoſez à ſouffrir un jour la même infortune. De là naît dans l'eſprit une certaine connoiſſance

du devoir, on en approfondit la force & la néceſſité, & c'eſt en cela que conſiſte le commencement & la fin de la juſtice.

Pourquoi au contraire donne-t-on tant d'applaudiſſemens à celui qui ſe jette le premier dans les périls & défend ſes ſemblables contre le choc & la fureur des plus forts animaux? Pourquoi encore n'a-t-on que du mépris pour un homme lâche qui craint de s'expoſer pour le ſalut de ceux qu'il devroit ſecourir? Cela ne peut venir que de la réflexion qu'on fait alors ſur le honteux & ſur l'honnête, & ſur la différence qu'il y a entre ces deux choſes. On commence alors à penſer que l'honnête eſt digne qu'on le recherche & qu'on le pratique, à cauſe de l'utilité qui en revient, & que le honteux mérite toute notre averſion. Lorſque celui qui eſt à la tête des autres & qui les ſurpaſſe en forces paſſe pour favoriſer toujours ceux dont nous venons de parler, & qu'il s'eſt aquis la réputation d'homme juſte & équitable, alors on ceſſe de redouter la violence: on ſe rend & on ſe ſoumet à lui par raiſon, on lui maintient ſon autorité quelque vieux qu'il devienne; on ſe joint & on conſpire enſemble pour le défendre contre tous ceux qui attaquent ſa puiſſance: & c'eſt ainſi que la raiſon aiant pris le deſſus ſur la férocité & ſur la force, cet homme de Monarque devient Roi inſenſiblement & ſans qu'on s'en apperçoive. C'eſt là parmi les hommes la premiére notion de l'honnête & du juſte, & des vices contraires à ces deux vertus. C'eſt là l'origine & le commencement de la vraie Roiauté. On ne les en laiſſe pas ſeulement jouir ces hommes reſpectables, on la conſerve encore à leurs décendans, parce qu'on ſe perſuade que tenant la naiſſance & l'éducation de ces grands hommes, ils en auront auſſi l'eſprit & les mœurs: mais dès que le peuple n'eſt plus content de ces décendans, il ſe choiſit alors des Magiſtrats & des Rois, & ne regle plus ſon choix ſur la force & le courage; mais connoiſſant par expérience combien les avantages de l'eſprit l'emportent ſur ceux du corps, il donne ſes ſuffrages à celui qui lui paroît avoir le plus de ſageſſe & de raiſon.

Dans les premiers tems, ceux que le peuple s'étoit choiſi pour Rois, paſſoient tout le tems de leur vie dans cette ſupréme dignité, s'occupant à fortifier des poſtes avantageux, à les enfermer de murailles, & à étendre leurs frontiéres, tant pour la ſureté de l'Etat que pour mettre leurs ſujets dans une plus grande abondance. Comme ils ne cherchoient point à ſe

diſtinguer par leurs habits ni par leur table, & qu'au contraire leur maniére de vivre étoit en tout la même que celle de leurs ſujets, ils faiſoient les délices de leur peuple, & perſonne ne leur portoit envie. Mais ceux qui vinrent enſuite ne ſe contentérent pas d'être en ſûreté, & d'avoir plus même qu'il ne falloit pour ſatisfaire aux beſoins de la nature, l'abondance où ils ſe trouvérent ne fit qu'enflammer leurs paſſions, ils s'imaginérent qu'un Roi devoit être plus richement vêtu, & plus pompeuſement ſervi que ſes ſujets, que dans ſes amours, quelque illégitimes qu'ils fuſſent, perſonne n'avoit droit de le contredire. De ces deſordres, les uns offenſérent & excitérent l'envie, les autres rendirent les Rois odieux & ſoulevérent contre eux leur peuple, & la Roiauté ſe changea en Tyrannie. Alors on ſe mit en devoir de la détruire, en détruiſant les Rois eux-mêmes, & ce deſſein, ce ne fut pas de vils avanturiers, mais les plus illuſtres, les plus braves & les plus hardis des ſujets qui l'exécutérent; parce que ce ſont ceux-là qui peuvent le moins ſupporter les hauteurs & l'inſolence des Princes. Le peuple que la conduite des Rois avoit irrité, ne ſe vit pas plutôt des Chefs qu'il leur prêta main forte. Ainſi périrent la Roiauté & la Monarchie.

CHAPITRE II.

Origine & chûte de l'Ariſtocratie. Changement de l'Oligarchie en Démocratie, & de la Démocratie en Monarchie. Eloge du Gouvernement de Sparte établi par Lycurgue.

LA ruine de ces deux ſortes de Gouvernemens donna naiſſance à l'Ariſtocratie. Le peuple, ſenſible au bienfait de ceux qui l'avoient délivré des Monarques, mit ſes généreux Citoiens à ſa tête & ſe ſoumit à leur conduite. Ceux ci touchez de l'honneur qu'on leur avoit fait, s'appliquérent d'abord ſur toutes choſes à ſe rendre utiles à la République, & donnérent tous leurs ſoins & toute leur attention à faire en ſorte que le peuple en général & les particuliers euſſent à ſe louer de leur gouvernement. Mais dans la ſuite leurs enfans aiant ſuccédé à cette même puiſſance, gens auſſi peu accoutumez au travail, qu'ignorans ſur l'égalité & la liberté, qui ſont le fondement d'une République, & élevez dès leur naiſſance

dans les honneurs & les dignitez de leurs péres, s'abandonnérent les uns à amaſſer des richeſſes & de l'argent par des voies injuſtes, les autres aux plaiſirs de la table, & d'autres encore aux débauches & aux amours les plus infames. Par cette conduite ils réveillérent dans l'eſprit du peuple les ſentimens qu'il avoit eus à l'égard des Tyrans, & le portérent à ſe défaire d'eux de la même maniére.

Ainſi l'Ariſtocratie fut changée en Oligarchie. Car quelque Citoien voiant l'envie & la haine dont tout le peuple étoit animé contre les Chefs, & aiant pris la hardieſſe de faire ou de dire quelque choſe contre eux, il trouva tous ſes Concitoiens dans la diſpoſition de ſe ſoulever & de lui prêter la main. On tua les uns, on chaſſa les autres. Alors comme on craignoit encore les injuſtices des premiers Rois, on ſe garda bien de rétablir la Roiauté. On ne voulut pas non plus confier le gouvernement à un certain nombre de perſonnes, la mémoire étoit trop récente des deſordres de leur adminiſtration. Il ne reſtoit donc plus au peuple d'autre eſpérance que dans lui-même, il ſe tourna de ce côté-là, & ſe chargeant lui-même du gouvernement & du ſoin des affaires, il changea l'Oligarchie en Démocratie.

Tant qu'il reſta quelqu'un de ceux qui avoient ſouffert des gouvernemens précédens, on ſe trouva bien du populaire, on ne voioit rien au deſſus de l'égalité & de la liberté dont on y jouiſſoit. Cela ſe maintint aſſez pendant quelque tems. Mais au bout d'une certaine ſucceſſion d'hommes, on commença de ſe laſſer de ces deux grands avantages, l'uſage & l'habitude en fit perdre le goût & l'eſtime. Les grandes richeſſes firent naître dans quelques-uns l'envie de dominer. Poſſédez de cette paſſion, & ne pouvant parvenir à leur but ni par eux-mêmes, ni par leurs vertus, ils emploiérent leurs biens à ſuborner & à corrompre le peuple par toutes ſortes de voies. Celui-ci gagné par les largeſſes ſur leſquelles il vivoit, donna les mains à leur ambition, & dès-lors périt le gouvernement populaire, rien ne ſe fit plus que par la force & par la violence. Car quand le peuple eſt une fois accoutumé à vivre ſans qu'il lui en coûte, & à prendre ſes beſoins ſur le bien d'autrui, ſi alors il ſe préſente un Chef entreprenant, audacieux, & que la miſére exclut des charges, il ſe porte aux derniers excès. Il s'ameute, ce ne ſont plus que meurtres, qu'exils, que partages des terres, juſqu'à ce qu'enfin un nouveau Maître, un

Monarque uſurpe le pouvoir & dompte ces fureurs.

Telle eſt la révolution des Etats, tel eſt l'ordre ſuivant lequel la nature change la forme des Républiques. Avec ces connoiſſances, ſi l'on peut ſe tromper ſur le tems en prédiſant ce qu'un Etat deviendra, on ne ſe trompera guéres en jugeant à quel degré d'accroiſſement ou de décadence il eſt, & en quelle forme de gouvernement il ſe changera, pourvû qu'on porte ce jugement ſans paſſion & ſans préjugez. En ſuivant cette méthode il eſt aiſé de connoître l'établiſſement, le progrès, la ſplendeur, & le changement futur de la République Romaine : car il n'y en a point qui ſe ſoit plus établie & plus augmentée ſelon les loix de la nature, & qui doive plus ſelon les mêmes les loix prendre une autre forme, comme je le ferai voir dans la ſuite. Mais auparavant il faut dire un mot des loix de Lycurgue, cela ne nous écartera pas de notre deſſein.

Ce grand Légiſlateur, qui avoit compris que tous ces changemens, dont nous avons parlé, étoient naturellement inévitables, s'étoit perſuadé que toute forme de gouvernement, qui étoit ſimple & ne ſubſiſtoit que par elle-même, étoit de peu de durée & tomboit bientôt dans le défaut que la nature ſemble y avoir attaché. En effet comme la rouille naît avec le fer, & les vers avec le bois, de ſorte que quand même rien du dehors n'attaqueroit le fer & le bois, ils ne laiſſeroient pas que de ſe détruire, parce qu'ils portent en eux-mêmes la cauſe de leur deſtruction : de même chaque eſpéce particuliére de gouvernement a naturellement en ſoi certain défaut qui devient la cauſe de ſa ruine. La Monarchie ſe perd par la Roiauté ; l'Ariſtocratie par l'Oligarchie ; la Démocratie par la violence : & ce que nous avons dit fait voir qu'il n'eſt pas poſſible qu'avec le tems ces ſortes de gouvernemens ne dégénérent. Lycurgue pour éviter cet inconvénient, n'en a pris aucun ſeul & en particulier, mais il a ramaſſé dans tous ce que chacun avoit de meilleur, de peur que l'un ne l'emportant ſur l'autre ne tombât dans le défaut qui y tient naturellement. Dans ſa République la force de l'une tient toujours la force de l'autre en reſpect. Aucune d'elles n'emporte la balance. Elles ſe tiennent toutes mutuellement dans l'équilibre : c'eſt comme un vaiſſeau que les vents pouſſent également de tous côtez. La crainte du peuple, qui avoit ſa part dans le gouvernement, empêchoit les Rois d'abuſer de leur pouvoir : d'un autre côté le peuple étoit retenu dans le reſpect dûraux Rois par la crainte du Sénat, qui

qui composé de gens choisis ne devoit pas manquer de se ranger toujours du côté de la justice : de là il arrivoit que le parti le plus foible, mais qui tenoit pour les loix, devenoit le plus fort, par le poids que lui donnoit le Sénat. C'est à la faveur d'un si sage tempérament que les Spartiates ont conservé plus longtems leur liberté, qu'aucun autre peuple dont nous aions connoissance ; & c'est en prévoiant la cause & le tems de certains événemens que Lycurgue a établi cette République.

A l'égard des Romains, ils sont arrivez au même but, sans cependant y avoir été conduits par choix & par raison. Ce n'est qu'après une infinité de combats & de troubles qu'aiant appris à leurs dépens la forme de gouvernement qui leur étoit la plus avantageuse, ils établirent enfin une République semblable à celle de Lycurgue, & la plus parfaite que nous connoissions.

Pour porter des Historiens un jugement juste & raisonnable, il ne faut point en juger sur ce qu'ils ont omis, mais sur ce qu'ils ont écrit. Si dans ce qu'ils rapportent il se rencontre quelque chose de faux, il faut croire que ce n'est que par ignorance qu'ils ont omis certaines choses ; si au contraire tout est vrai, on doit conclure en leur faveur que leur silence sur certaines choses ne vient point de leur ignorance, mais qu'ils ont eu de bonnes raisons pour le garder.

CHAPITRE III.

République Romaine. Prérogatives des différens Ordres qui la composoient.

LEs trois sortes de gouvernemens dont j'ai parlé composoient la République Romaine, & toutes trois étoient tellement balancées l'une par l'autre, que personne, même parmi les Romains, ne pouvoit assûrer sans crainte de se tromper si le gouvernement y étoit Aristocratique, ou populaire, ou Monarchique. En jettant les yeux sur le pouvoir des Consuls, on eût cru qu'il étoit Monarchique & Roial : à voir celui du Sénat, on l'eût pris pour une Aristocratie, & qui auroit regardé la part qu'avoit le peuple dans les affaires, il auroit jugé d'abord que c'étoit un Etat populaire. Or voici,

à peu de choſes près, en quoi conſiſtoient alors, & en quoi conſiſtent encore les droits des Conſuls, du Sénat & du peuple.

Tant que les Conſuls reſtent dans la ville, ils ſont maîtres des affaires publiques. Tous les autres Magiſtrats, à l'exception des Tribuns, leur ſont ſoumis & leur obéiſſent. Ils conduiſent les Ambaſſadeurs dans le Sénat. Dans les délibérations ce ſont eux qui font le rapport des choſes ſur leſquelles il eſt important de délibérer. Le droit de faire les ſenatus-conſultes leur appartient. Ce ſont eux qui ſont chargez des affaires publiques qui doivent ſe faire par le peuple, de convoquer les aſſemblées, d'y propoſer ce dont il s'agit, & de faire des loix ſur la pluralité des ſuffrages. Sur tout ce qui regarde la guerre ils ont une autorité preſque ſouveraine, comme de commander aux alliez ce qu'il leur plaît; de créer des Tribuns militaires, de faire des armées, de lever des troupes; en campagne, de punir qui bon leur ſemble, & de tirer du tréſor public tout ce qu'ils jugent à propos, le Queſteur les ſuit par tout & exécute ſans délai tous leurs ordres. A conſidérer cette puiſſance du Conſulat, ne diroit-on pas que le gouvernement des Romains étoit Monarchique & Roial? Au reſte que dans ce que je viens de dire ou dans ce que je dirai dans la ſuite, il arrive dans quelque tems d'ici quelque changement, ce que j'avance n'en ſera pas moins vrai.

Les droits du Sénat ſont premiérement d'être maître des deniers publics. Rien n'entre dans le tréſor, rien n'en ſort que par ſes ordres. Sans un ſenatuſconſulte les Queſteurs n'en peuvent rien tirer, même pour les beſoins particuliers; il n'y a que les dépenſes à faire pour les Conſuls qui ſoient exceptées. Ces ſommes conſidérables que les Cenſeurs ſont obligez tous les cinq ans d'emploier aux réparations des édifices publics, c'eſt le Sénat qui permet aux Cenſeurs de les prendre. De plus les trahiſons, les conſpirations, les empriſonnemens, les aſſaſſinats, en un mot tous les délits qui ſe commettent dans l'Italie & qui méritent une punition publique, c'eſt au Sénat à en connoître: il lui appartient encore de juger des différens qui s'élévent entre les particuliers ou les villes d'Italie, de les reprendre lorſqu'ils manquent à leur devoir, de les protéger & défendre quand ils ont beſoin de ſecours. C'eſt lui qui envoie les Ambaſſadeurs hors d'Italie, ou pour réconcilier les Puiſſances entre elles, ou pour faire des remontrances, ou pour ordonner, ou pour entreprendre, ou pour

déclarer la guerre. Il donne audience aux Ambaſſadeurs qui viennent à Rome, délibére ſur leurs inſtructions & donne la réponſe convenable. Rien de tout cela n'appartient au peuple, de ſorte qu'en l'abſence du Conſul, il ſemble que le gouvernement ſoit purement Ariſtocratique. Bien des Grecs, bien des Rois mêmes en ſont perſuadez, parce que tout ce qu'ils portent d'affaires à Rome eſt confirmé par le Sénat.

Après cela l'on ſera ſans doute en peine de ſçavoir quelle part il reſte au peuple dans ce gouvernement; puiſque d'un côté le Sénat a en ſa diſpoſition les revenus de la République, & que les dépenſes ne ſe font que par ſon ordre; & de l'autre que pour la guerre les Conſuls ont un pouvoir abſolu ou d'en faire les préparatifs, ou de ſe gouverner en campagne comme il leur plaît. Cependant le peuple a ſa part, & une part très-conſidérable, car il eſt ſeul maître des récompenſes & des peines, & c'eſt de là que dépend la ſolidité de tous les établiſſemens humains quels qu'ils ſoient. Si par ignorance ou par malice on manque de placer les unes & les autres à propos, les bons ſeront traitez comme les méchans, & les méchans comme les bons, on ne verra que déſordre & que confuſion.

Le peuple a auſſi ſa juriſdiction & ſon tribunal; il condamne à l'amende, quand l'injuſtice commiſe demande cette punition, & cela regarde ſurtout les perſonnes conſtituées en dignitez. Il a ſeul le droit de condamner à la mort; ſur quoi je ne puis omettre une choſe très-mémorable qui ſe trouve chez ce peuple. C'eſt que la coutume donne droit à l'accuſé, pendant qu'on procéde à ſon jugement, de ſortir ouvertement de la ville & de ſe condamner lui-même, reſtât-il encore une tribu qui n'auroit pas porté ſon jugement: & alors il peut en ſûreté ſe retirer à Naples, à Préneſte, à Tibur, dans toutes les villes alliées des Romains. Le peuple donne auſſi les dignitez à ceux qui les méritent, & par conſéquent la plus belle récompenſe qu'on puiſſe, dans un gouvernement, accorder à la vertu. C'eſt lui qui approuve & rejette les loix ſelon qu'il lui plaît; & ce qui eſt le plus important, on le conſulte ſur la paix ou ſur la guerre; qu'il s'agiſſe de faire une alliance, de terminer une guerre, de conclure un Traité, c'eſt à lui de ratifier tous ces projets, ou de les rejetter. Sur ces droits ne ſeroit-on pas bien fondé à dire que le peuple a la plus grande part dans le gouvernement, & que ce gouvernement eſt populaire?

On vient de voir comment les trois formes de gouvernement ont chacune leur part dans la République Romaine : voions maintenant de quelle maniére elles peuvent s'oppoſer l'une à l'autre, ou ſe ſecourir mutuellement.

Quand un Citoien revêtu de la dignité Conſulaire ſort de la ville à la tête d'une armée, quoiqu'il ſemble avoir une puiſſance abſolue, il a cependant beſoin du peuple & du Sénat, & ſans leur ſecours il ne peut ſeul conſommer aucune affaire. Son armée, ſans l'ordre du Sénat, ne peut avoir ni vivres, ni habits, ni ſolde : en ſorte que les Chefs ont beau former des deſſeins, ils ne réuſſiront jamais, ſi le Sénat n'entre pas dans leurs vûes, ou y met oppoſition. Ce Conſul eſt-il en campagne, le Sénat eſt maître d'interrompre ſes entrepriſes. C'eſt lui qui, l'année du Conſulat écoulée, envoie à l'armée un autre Chef, ou ordonne à celui qui la commande d'y demeurer. C'eſt à lui de relever l'éclat & la gloire des beaux exploits ou de la rabaiſſer. Ce qu'on appelle chez les Romains le triomphe, cérémonie pompeuſe, où l'on met ſous les yeux du peuple les victoires remportées par les Généraux, les Conſuls ne peuvent l'obtenir, ſi le Collége des Sénateurs n'y conſent & ne fournit l'argent néceſſaire. D'un autre côté, comme le peuple a le pouvoir de finir la guerre, quelque éloignez de Rome qu'ils ſoient, il faut néceſſairement qu'ils reviennent dans leur patrie. Car c'eſt au peuple, comme j'ai déja dit, qu'il appartient de ratifier ou de caſſer les Traitez. Mais ce qui eſt plus conſidérable, ces Conſuls, après avoir dépoſé leur autorité, ſont obligez de rendre compte au peuple de l'uſage qu'ils en ont fait, ce qui les tient toujours dans le reſpect à l'égard du Sénat & du peuple.

Pour venir au Sénat, quelque grande que ſoit l'autorité de ce Collége, il eſt néanmoins obligé d'écouter le peuple dans les affaires qui concernent le corps de la République. Dans les punitions qui ſe doivent infliger à ceux qui dans l'adminiſtration des affaires publiques ont commis des fautes dignes de mort, il ne peut rien ſtatuer que le peuple ne l'ait auparavant confirmé. Il en eſt de même des choſes qui regardent le Sénat lui-même : car ſi quelqu'un propoſe une loi qui tende ou à retrancher quelque choſe de la puiſſance dont le Sénat eſt en poſſeſſion, ou à détruire ſa prééminence & ſa dignité, ou à lui ôter de ſes biens, le peuple eſt en droit de la recevoir ou de la rejetter. De plus qu'un

ſeul Tribun s'oppoſe aux réſolutions du Sénat, celui-ci ne peut paſſer outre ; il ne peut pas même s'aſſembler, ſi un de ces Magiſtrats s'y oppoſe. Or le devoir de ces Magiſtrats c'eſt de ne rien faire que ce qu'il plaît au peuple, & de conſulter en tout ſa volonté. Tout cela retient l'autorité des Sénateurs dans de juſtes bornes, & les oblige d'avoir des égards pour le peuple.

De ſon côté le peuple eſt dans la dépendance du Sénat, & a beſoin ou de tout l'ordre des Sénateurs, ou de quelqu'un d'eux. Il y a dans toute l'Italie grand nombre d'ouvrages publics donc les Cenſeurs ſont chargez, érection de nouveaux édifices ; réparation des anciens, levée d'impôts ſur les riviéres, les ports, les jardins, les mines, les terres, en un mot tout ce qui eſt renfermé dans l'étendue de la domination des Romains. Tous ces ouvrages, c'eſt le peuple qui les fait, en ſorte qu'il n'y a preſque perſonne qui n'y tienne par quelque endroit. Les uns les prennent à ferme des Cenſeurs, les autres s'aſſocient avec les fermiers ; ceux-ci ſont caution, ceux-là engagent pour les autres leurs biens au public, & le petit peuple travaille. Or c'eſt le Sénat qui connoît & ordonne de tous ces ouvrages. Il prolonge les termes, il fait des remiſes quand il eſt arrivé quelque accident, il caſſe les baux ſi l'on ne peut les exécuter, enfin il ſe rencontre mille circonſtances où le Sénat peut ou nuire beaucoup, ou faire beaucoup de graces à ceux qui ſont chargez des ouvrages publics, puiſque c'eſt à lui que toutes ces choſes ſe rapportent. Son privilége principal, c'eſt que de chez lui ſe tirent les Juges de la plûpart des différens tant particuliers que publics, pour peu qu'ils ſoient importans. Ainſi chacun recherche ſa protection & ſe donne bien de garde de deſobéir à ſes ordres, dans la crainte que dans la ſuite il n'ait beſoin de ſon ſecours. On obéit avec la même ſoumiſſion aux ordres des Conſuls, parce que tous en général & chacun en particulier doit en campagne tomber ſous leur puiſſance.

Chaque partie de l'Etat peut aider ou incommoder l'autre, & de là il arrive qu'agiſſant toutes de concert elles ſont inébranlables, & c'eſt ce qui donne à la République Romaine un avantage infini ſur toutes les autres. Qu'une guerre étrangére la menace & la preſſe juſqu'à obliger les trois parties du gouvernement à concourir enſemble & à s'aider mutuellement, cette union lui donne tant de forces, que rien n'eſt

négligé. Tout le monde alors conſpire à l'envi au même deſſein. Les choſes ſe ſont auſſi à tems & à point nommé, parce que tous en général & chacun en particulier fait ſes efforts pour exécuter ce qui a été réſolu. C'eſt pour cela que cette République eſt invincible, & qu'elle vient à bout de tout ce qu'elle entreprend. Mais quand les Romains délivrez des guerres étrangeres & jouiſſant tranquillement de leur bonne fortune & de l'heureuſe abondance que leurs conquêtes leur ont procurée, abuſent de leur bonheur & en deviennent inſolens, comme il arrive d'ordinaire, c'eſt alors qu'on voit cette République tirer de ſa conſtitution même le reméde à ſes maux. Car auſſitôt qu'une partie s'élevant orgueilleuſement au deſſus des autres veut s'arroger plus de pouvoir & d'autorité qu'elle n'en doit avoir, comme elle ne peut ſe ſuffire à elle-même, & que toutes peuvent réciproquement s'oppoſer aux volontez les unes des autres, il faut qu'elle ſe contienne dans les bornes preſcrites & demeure dans l'égalité, retenue qu'elle eſt d'un côté par la réſiſtance des autres parties, & de l'autre par la crainte qu'elle a toujours qu'on ne tombe ſur elle. Ainſi tout dans cette République ſe conſerve toujours dans le même état.

CHAPITRE IV.

Milice des Romains, levée de troupes, légion, armes des différens corps qui la compoſoient.

APrès l'élection des Conſuls, on choiſit des Tribuns militaires. On en tire quatorze des Citoiens qui ont ſervi cinq ans, & dix de ceux qui ont fait dix campagnes : car il n'y a pas de Citoiens qui avant quarante-ſix ans ne ſoit obligé de porter les armes, ou dix ans dans la cavalerie, ou ſeize dans l'infanterie. On n'en excepte que ceux dont le bien ne paſſe pas quatre cens dragmes, ceux-ci on les réſerve pour la marine. Cependant quand la néceſſité le demande, les gens de pied ſont retenus pendant vingt ans. Perſonne ne peut être élevé à aucun degré de Magiſtrature, qu'il n'ait été dix ans à la guerre.

Quand il ſe doit faire une levée de ſoldats, ce qui ſe fait

tous les ans, les Conſuls avertiſſent auparavant le peuple du jour où doivent s'aſſembler tous les Romains en âge de porter les armes. Le jour venu & tous ces Romains ſe trouvant à l'aſſemblée, dans le Capitole, les plus jeunes des Tribuns dans l'ordre qu'ils ont été créez ou que les Conſuls leur preſcrivent, ſe partagent en pluſieurs bandes, parce que l'armée chez les Romains eſt compoſée de quatre légions. Les quatre premiers Tribuns nommez ſont pour la premiére légion, les trois ſuivans pour la ſeconde, quatre autres pour la troiſiéme, les trois derniers pour la quatriéme. Des plus anciens, les deux premiers entrent dans la premiére légion, les trois ſuivans ſont mis dans la ſeconde, les deux enſuite ſont pour la troiſiéme, & les trois derniers pour la quatriéme.

Cette diviſion faite, & les Tribuns placez de ſorte que les légions ont chacune pareil nombre de Chefs; ceux-ci aſſis ſéparément tirent les tribus aux ſorts l'une après l'autre, & appellent à eux celle qui leur eſt échûe, & enſuite ils en choiſiſſent quatre hommes à peu près égaux en taille, en âge & en forces; quand ils ſe ſont approchez, les premiers Tribuns choiſiſſent les ſoldats de la premiére légion, les ſuivans ceux de la ſeconde, & ainſi des autres. Après ces quatre il s'en approche quatre autres, & alors les premiers Tribuns font le choix de la ſeconde légion, les ſuivans & ceux qui ſont après eux de la ſeconde & de la troiſiéme, & les derniers de la premiére. Quatre autres viennent enſuite, & les premiers Tribuns choiſiſſent pour la troiſiéme légion, & les derniers pour la ſeconde. Ce même ordre s'obſerve juſqu'à la fin, d'où il arrive que chaque légion eſt compoſée d'hommes de même âge & de mêmes forces. Quand on a levé le nombre néceſſaire, & qui quelquefois ſe monte à 4200, & quelquefois, quand le danger eſt plus grand, à 5000, on fait de la cavalerie. Autrefois on ne penſoit aux cavaliers qu'après avoir levé les gens de pied, & pour 4000. hommes d'infanterie on prenoit 200. chevaux; mais à préſent on commence par eux, & le Cenſeur les choiſit ſelon le revenu qu'ils ont; à chaque légion on en met 300. La levée ainſi faite, les Tribuns aſſemblent chacun leurs légions, & choiſiſſant un des plus braves ils lui font jurer qu'il obéïra aux ordres des Officiers, & qu'il fera ſon poſſible pour les exécuter. Tous les autres paſſant à leur tour devant le Tribun, font le même ſerment.

En même tems les Conſuls dépêchent vers les villes d'Italie d'où ils veulent tirer du ſecours, pour faire ſçavoir aux Magiſtrats le nombre des troupes dont ils ont beſoin, le jour & le lieu du rendez-vous. Ces villes font une levée de la même maniére qu'à Rome, même choix, même ſerment; on donne un Chef & un Queſteur à ces troupes, & on les fait marcher.

Les Tribuns de Rome, après le ſerment, marquent aux légions le jour & le lieu où elles doivent ſe trouver ſans armes, puis ils les congédient. Quand elles ſe ſont aſſemblées au jour marqué, des plus jeunes & des moins riches on en fait les Velites; ceux qui les ſuivent en âge, ſont les Haſtaires; les plus forts & les plus vigoureux compoſent les Princes, & on prend les plus anciens pour en faire les Triaires. Ainſi chez les Romains chaque légion eſt compoſée de quatre ſortes de ſoldats, qui ont toutes différent nom, différent âge, & différentes armes. Dans chaque légion il y a ſix cens Triaires, douze cens Princes, autant de Haſtaires, le reſte eſt tout de Velites. Si la légion eſt de plus de quatre mille hommes, on la diviſe à proportion, en ſorte néanmoins que le nombre des Triaires ne change jamais.

Les Velites ſont armez d'une épée, d'un javelot & d'une parme, eſpéce de bouclier fort & aſſez grand pour mettre ſon homme à couvert, car il eſt de figure ronde & a trois pieds de diamétre. Ils ont auſſi quelque vil ornement ſur la tête, comme une peau de loup ou autre choſe ſemblable, tant pour les couvrir que pour les diſtinguer, & faire connoître aux Officiers particuliers ceux qui ſe ſont ſignalez, ou non, dans les combats; leur javelot eſt une eſpéce de dard, dont le bois a pour l'ordinaire deux coudées de long, & un doigt de groſſeur. La pointe eſt longue d'un grand palme & ſi amenuiſée, qu'au premier coup elle ſe fauſſe, de ſorte que les ennemis ne peuvent la renvoier; c'eſt ce qui la diſtingue des autres traits.

Les Haſtaires plus avancez en âge ont ordre de porter l'armure complette, c'eſt-à-dire un bouclier convexe, large de deux pieds & demi & long de quatre pieds, le plus long eſt environ de quatre pieds & un palme. Il eſt fait de deux planches collées enſemble, & couvert par dehors, premiérement d'un linge, & par deſſus d'un cuir de veau. Les bords en haut & en bas ſont garnis de fer pour recevoir les coups

de

de taille, & pour empêcher qu'ils ne ſe pourriſſent contre terre. Le convexe eſt encore couvert d'une plaque de fer, laquelle pare les grands coups comme de pierres, de fariſſes & de tout autre trait violent. L'épée eſt une autre arme des Haſtaires, qui la portent ſur la cuiſſe droite & l'appellent l'épée Eſpagnole. Elle frappe d'eſtoc & de taille, parce que la lame en eſt forte. Ils portent outre cela deux piles, un caſque d'airain & des bottines. De ces piles, les uns ſont gros, les autres menus : les plus forts ſont ou ronds ou quarrez ; les ronds ont quatre doigts de diamétre, & les quarrez ont le diamétre d'un de leurs côtez : les plus menus reſſemblent aſſez aux traits que les Haſtaires ſont encore obligez de porter. La hampe de tous ces piles tant gros que menus, eſt longue à peu près de trois coudées ; le fer en forme de hameçon qui y eſt attaché, eſt de la même longueur que la hampe. Il avance juſqu'au milieu du bois & y eſt ſi bien cloué, qu'il ne peut ſe lâcher ſans ſe rompre, quoiqu'au bas & à l'endroit où il eſt joint avec le bois, il ait un doigt & demi d'épaiſſeur. Sur la tête ils portent un panache rouge ou noir de trois plumes droites, & hautes d'une coudée, ce qui joint à leurs autres armes les fait paroître une fois plus hauts & leur donne un air grand & formidable. Les moindres ſoldats portent outre cela ſur la poitrine une lame d'airain, laquelle a douze doigts de tous les côtez, & qu'ils appellent le garde-cœur. Mais ceux qui ſont riches de plus de dix mille dragmes, au lieu de ce plaſtron, portent une cotte de mailles. Les Princes & les Triaires ſont armez de la même maniére, excepté qu'au lieu de piles ils ont des demi-piques.

Entre ces trois derniéres ſortes de ſoldats on en choiſit dix des plus prudens & des plus braves pour en faire des Capitaines : les plus jeunes n'ont point de part à ce choix. Après ces dix on en choiſit encore dix autres, & ces vingt ſont appellez Capitaines d'ordonnance. Le premier élû a droit d'entrer dans le Conſeil de guerre. Il y a encore vingt autres Chefs pour conduire la queue, & ce ſont les vingt premiers qui les choiſiſſent. Chaque corps, à l'exception des Velites, eſt partagé en dix troupes, & chaque troupe a quatre Officiers, deux à la tête & deux à la queue. Les Velites ſont répandus en nombre égal dans les trois autres ordres. On appelle ces troupes compagnie, bande ou enſeigne ; & les Chefs Centurions ou Capitaines. Dans chaque compagnie il y a

deux enſeignes, & ce ſont les deux plus braves au choix des Officiers. La raiſon pour laquelle on met deux Capitaines dans chaque compagnie, c'eſt qu'on ne ſçait ce que ſera un Capitaine, ni ce qui pourra lui arriver ; & comme en matiére de guerre les excuſes n'ont pas lieu, on ne veut pas qu'une compagnie puiſſe dire qu'elle n'avoit point de Chef. De ces deux Capitaines, le premier élû, quand ils ſe trouvent tous deux, marche à la droite de la compagnie, & le dernier à la gauche ; lorſque l'un des deux eſt abſent, celui qui reſte la conduit toute. Dans le choix de ces Chefs on ne cherche pas tant qu'ils ſoient audacieux & entreprenans, que ſages, conſtans & de bon conſeil. On ne demande pas non plus, qu'ils ſoient promts à en venir aux mains & à commencer le combat ; mais qu'ils réſiſtent conſtamment lorſqu'on les preſſe, & qu'ils meurent plutôt que d'abandonner leur poſte.

La cavalerie ſe diviſe de la même maniére en dix compagnies, de chacune deſquelles on tire trois Capitaines qui choiſiſſent trois autres Officiers pour être à la queue. Le premier Capitaine commande la compagnie, les deux autres tiennent lieu de Décurions, & tous ſont appellez de ce nom. En l'abſence du premier, le ſecond prend le commandement.

Les armes de la cavalerie ſont à préſent les mêmes que celles des Grecs, mais anciennement ils n'avoient point de cuiraſſes, ils combattoient avec une ſimple bande qui couvroit leur nudité. Cela leur donnoit beaucoup de facilité pour décendre & remonter promptement à cheval, mais nuds comme ils étoient ils couroient de grands riſques dans la mêlée. D'ailleurs leurs lances leur étoient fort inutiles pour deux raiſons : la premiére, parce qu'étant minces & branlantes, elles ne pouvoient être lancées juſte, & qu'avant de frapper l'ennemi, la plûpart ſe briſoient par la ſeule agitation des chevaux. Le ſeconde raiſon, c'eſt que ces lances n'étant point ferrées par le bout d'en bas, quand elles s'étoient rompues par le premier coup, le reſte ne pouvoit plus leur ſervir de rien. Leur bouclier étoit fait de cuir de bœuf, & aſſez ſemblable à ces gateaux ovales dont on ſe ſert dans les ſacrifices. Cette ſorte de bouclier n'étoit d'aucune défenſe, & ſi jamais il n'étoit aſſez ferme pour réſiſter, il l'étoit encore beaucoup moins, lorſque les pluies l'avoient amolli & gâté. C'eſt pourquoi leur armure leur aiant bientôt déplû, ils la

changérent contre celle des Grecs. En effet les lances de ceux-ci étant roides & fermes portent le premier coup juſte & violent, & ſervent également par le bout ferré d'en bas. De même leurs boucliers ſont toujours durs & fermes, ſoit pour ſe défendre ou pour attaquer. Ainſi les Romains préférérent bientôt ces armes aux leurs, car c'eſt de tous les peuples celui qui abandonne le plus facilement ſes coutumes pour en prendre de meilleures.

Après que les Tribuns militaires ont partagé les troupes & donné pour les armes les ordres néceſſaires, ils congédient l'aſſemblée. Le jour venu où les troupes ont juré de s'aſſembler dans le lieu marqué par les Conſuls, rien ne peut les en diſpenſer, rien ne les délève de leur ſerment que les auſpices & les difficultez abſolument inſurmontables. Chaque Conſul marque ſéparément un rendez-vous aux troupes qui lui ſont deſtinées, & c'eſt ordinairement la moitié des alliez & deux légions Romaines. Quand tous ces ſoldats alliez & Romains ſont aſſemblez, douze Officiers choiſis par les Conſuls & qu'on appelle Préfets, ſont chargez d'en régler la diſtribution & d'en former l'armée. D'abord entre les alliez on fait choix des mieux faits & des plus braves pour la cavalerie & l'infanterie qui doivent être auprès des Conſuls. Ceux-là s'appellent les extraordinaires. Pour cela on tire des alliez autant d'infanterie qu'il y en a dans les légions Romaines, mais deux fois autant de cavalerie; & on prend le tiers de celle-ci pour les extraordinaires, & la cinquiéme partie de l'infanterie. Les Préfets partagent le reſte en deux parties, dont l'une s'appelle l'aîle droite, & l'autre l'aîle gauche. Tout cela étant réglé, les Tribuns font camper les Romains & les alliez. Comme ce campement ſe fait en tout tems & en tout lieu de la même maniére, il eſt bon de donner ici une idée de la diſpoſition des armées Romaines, ſoit dans les campemens, ſoit dans les marches & dans les batailles rangées. Ce ſeroit être bien indifférent ſur les choſes les plus curieuſes, que de ne vouloir pas ſe donner la peine d'apprendre une méthode ſi digne d'être connue.

CHAPITRE V.

Caſtramétation des Romains.

VOici donc de quelle maniére campoient les Romains. Le lieu pris pour le camp, on dreſſe la tente du Général dans l'endroit d'où il pourra le plus facilement voir tout ce qui ſe paſſe & envoier ſes ordres. On plante un drapeau où la tente doit être miſe, & autour l'on meſure un eſpace quarré, en ſorte que les quatre côtez ſoient éloignez du drapeau de cent pieds, & que le terrain que le Conſul occupe ſoit de quatre arpens. On loge les légions Romaines à l'un des côtez le plus commode pour aller à l'eau & au fourrage. Pour la diſpoſition des légions, nous diſions tout à l'heure qu'il y avoit dans chacune ſix Tribuns & deux légions pour chaque Conſul. Ils ont donc l'une & l'autre chacun douze Tribuns, qui ſont tous logez ſur une ligne droite, paralléle au côté que l'on a choiſi, & diſtante de ce côté de cinquante pieds. C'eſt dans cet eſpace que ſont les chevaux, les bêtes de charge, & tout l'équipage des Tribuns. Leurs tentes ſont tournées de façon, qu'elles ont derriére elles le prétoire, & devant tout le reſte du camp. C'eſt pourquoi nous appellerons déſormais le front, cette ligne qui regarde le camp; les tentes des Tribuns également diſtantes les unes des autres, rempliſſent en travers autant de terrain que les légions. On meſure enſuite un autre eſpace de cent pieds le long des tentes des Tribuns, & aiant tiré une ligne qui paralléle à ces tentes ferme la largeur de ce terrain, on commence à loger les légions.

Pour cela on coupe perpendiculairement la ligne par le milieu; du point où elle eſt coupée on tire une ligne droite, & à vingt-cinq pieds de chaque côté de cette ligne on loge la cavalerie des deux légions vis-à-vis l'une de l'autre, & ſéparées par un eſpace de cinquante pieds. Les tentes, ſoit de la cavalerie ou de l'infanterie, ſont diſpoſées de la même maniére, car les manipules & les turmes occupent un eſpace quarré & ſont tournez vers les rues: la longueur de cet eſpace eſt de cent pieds le long de la rue, & pour la largeur on fait en ſorte pour l'ordinaire qu'elle ſoit égale à la lon-

gueur, excepté au logement des alliez. Quand les légions ſont plus nombreuſes, on augmente à proportion la longueur & la largeur du terrain. La cavalerie ainſi logée vers le milieu des tentes des Tribuns, il ſe fait une eſpéce de rue qui commence à la ligne dont nous avons parlé, & à la place qui eſt devant les tentes des Tribuns. Tout le camp eſt ainſi coupé en rues, parce que des deux côtez les manipules & les turmes ſont rangez en longueur.

Derriére la cavalerie ſont logez les Triaires, un manipule derriére une turme, l'un & l'autre dans la même forme. Ils ſe touchent par le terrain, mais les Triaires tournent le dos à la cavalerie, & chaque manipule n'a de largeur que la moitié de ſa longueur, parce que pour l'ordinaire ils ſont moitié moins que les autres corps. Malgré cette inégalité de nombre, comme on diminue de la largeur, ils ne laiſſent pas d'occuper en longueur un eſpace égal aux autres.

A cinquante pieds des Triaires vis-à-vis on place les Princes ſur le bord de l'intervalle, ce qui fait une ſeconde rue, qui commence auſſibien que celle de la cavalerie à la ligne droite ou à l'eſpace de cent pieds qui ſépare les Tribuns, & finit au côté que nous avons appellé le front du camp.

Au dos des Princes on met les Haſtaires, qui tournez à l'oppoſite ſe touchent par le terrain; & comme chaque partie d'une légion eſt compoſée de dix manipules, il arrive de là, que toutes les rues ſont également longues, & qu'elles aboutiſſent toutes au côté qui eſt le front du camp, vers lequel ſont auſſi tournez les derniers manipules.

Les Haſtaires logez, à cinquante pieds d'eux & vis à-vis campe la cavalerie des alliez, commençant à la même ligne & s'étendant juſqu'au même côté que les Haſtaires. Or les alliez, après qu'on en a retranché les extraordinaires, ſont en infanterie égaux en nombre aux légions Romaines; mais en cavalerie ils ont le double, & l'on en ôte le tiers pour en faire la cavalerie extraordinaire. On leur donne donc en largeur du terrain à proportion de leur nombre, mais en longueur ils n'occupent pas plus d'eſpace que les légions Romaines. Les quatre rues faites, derriére cette cavalerie ſe place l'infanterie des alliez, en donnant à leur terrain une largeur proportionnée & ſe tournant du côté du retranchement, de ſorte qu'elle a vûe ſur deux côtez du camp.

A la tête de chaque manipule ſont d'un côté & d'un autre les tentes des Centurions. Dans la diſpoſition tant de la cavalerie que de l'infanterie, on obſerve qu'entre la cinquiéme & la ſixiéme cohorte, il y ait une ſéparation de cinquante pieds, laquelle fait une nouvelle rue qui traverſant le camp eſt paralléle aux tentes des Tribuns. Cette rue s'appelle la Quintaine, parce qu'elle ſe trouve au deſſous de cinq cohortes. L'eſpace qui reſte derriére les tentes des Tribuns & aux deux côtez de la tente du Conſul, on en prend une partie pour le marché, & l'autre pour le Queſteur & les munitions.

A droite & à gauche, derriére la derniére tente des Tribuns, proche les côtez du camp & en droite ligne, eſt le logement de la cavalerie extraordinaire & des autres cavaliers volontaires. Toute cette cavalerie a vûe une partie ſur la place du Queſteur, & l'autre ſur le marché. Elle ne campe pas ſeulement auprès des Conſuls, ſouvent elle les accompagne dans les marches, en un mot elle eſt pour l'ordinaire à portée du Conſul & du Queſteur, pour exécuter ce qu'ils jugent à propos. Derriére ces cavaliers ſe loge l'infanterie extraordinaire & volontaire. Ils ont vûe ſur le retranchement, & font pour le Conſul & le Queſteur le même ſervice que la cavalerie dont nous venons de parler.

Devant ces derniéres troupes on laiſſe un eſpace de cent pieds, paralléle aux tentes des Tribuns, & qui s'étendant ſur les places du marché & du tréſor traverſe toutes les parties du camp. Au deſſus de cet eſpace eſt logée la cavalerie extraordinaire des alliez, aiant vûe ſur le marché, le prétoire & le tréſor. Un chemin ou une rue large de cinquante pieds, partage en deux le terrain de la cavalerie extraordinaire, décendant à angle droit depuis le côté qui ferme le derriére du camp juſqu'à l'eſpace dont nous parlions tout à l'heure, & au terrain qu'occupe le prétoire. Enfin derriére la cavalerie extraordinaire des alliez, campe leur infanterie extraordinaire, tournée du côté du retranchement & de la queue du camp. Ce qui reſte d'eſpace vuide des deux côtez, eſt deſtiné aux étrangers & aux alliez qui viennent au camp pour quelque occaſion que ce ſoit. Toutes choſes ainſi rangées, on voit que le camp forme une figure quarrée, & que tant par le partage des terres que par la diſpoſition du reſte, il reſſemble beaucoup à une ville.

Du retranchement aux tentes il y a deux cens pieds de diſtance, & ce vuide leur eſt d'un très-grand uſage ſoit pour l'entrée, ſoit pour la ſortie des légions. Car chaque corps s'avance dans cet eſpace par la rue qu'il a devant lui, & les troupes ne marchant point par le même chemin ne courent pas riſque de ſe renverſer & de ſe fouler aux pieds. De plus on met là les beſtiaux & tout ce qui ſe prend ſur l'ennemi, & on y fait garde pendant la nuit. Un autre avantage conſidérable, c'eſt que dans les attaques de nuit, il n'y a ni feu ni trait qui puiſſe être jetté juſqu'à eux, ou ſi cela arrive ce n'eſt que très-rarement, & encore qu'en peuvent-ils ſouffrir, étant à une ſi grande diſtance & à couvert ſous leurs tentes?

Après le détail que nous avons fait du nombre des fantaſſins & des chevaux dans chaque légion, ſoit qu'elles ſoient de quatre ou de cinq mille hommes; de la hauteur, longueur & largeur des cohortes, de l'intervalle qu'on laiſſe pour les rues & pour les places, il eſt aiſé de concevoir l'étendue du terrain qu'occupe une armée Romaine, & par conſéquent toute la circonférence du camp.

Si dès l'entrée de la campagne il s'aſſemble un plus grand nombre d'Alliez qu'à l'ordinaire, ou que pour quelque raiſon il en vienne de nouveaux pendant le cours de la campagne, outre le terrain que nous avons marqué, on fait un logement à ceux-ci dans le voiſinage du prétoire, dût-on pour cela, s'il étoit néceſſaire, ne ſe ſervir que d'une place pour le marché & le tréſor. A l'égard de ceux qui avoient joint d'abord l'armée Romaine, des deux côtez du camp on leur faiſoit une rue pour les loger après les légions.

Que s'il arrive que quatre légions & deux Conſuls ſe rencontrent au dedans du même retranchement, pour comprendre la maniére dont ils ſont campez, il ne faut que s'imaginer deux armées tournées l'une vers l'autre, & jointe par les côtez où les extraordinaires de l'une & de l'autre armée ſont placez, c'eſt-à-dire par la queue du camp: & alors le camp fait un quarré long, qui occupe un terrain double du premier, & qui a une fois & demie plus de tour. Telle eſt la maniére de ſe camper des Conſuls lorſqu'ils ſe joignent enſemble: mais quand ils campent ſéparément, toute la différence qu'il y a, c'eſt que le marché, le tréſor & les tentes des Conſuls ſe mettent entre les deux camps.

CHAPITRE VI.

Fonctions des ſoldats Romains dans leur camp.

LE camp ainſi diſpoſé, les Tribuns aſſemblez prennent le ſerment de tout ce qu'il y a d'hommes dans chaque légion tant libres qu'eſclaves. Tous jurent l'un après l'autre, & le ſerment qu'ils font conſiſte à promettre qu'ils ne voleront rien dans le camp, & que ce qu'ils trouveront ils le porteront aux Tribuns. Enſuite on commande deux cohortes tant des Princes que des Haſtaires de chaque légion, pour avoir ſoin du quartier des Tribuns. Car comme pendant le jour les Romains paſſent la plûpart du tems dans cette place, on a ſoin d'y faire jetter de l'eau & de la tenir propre. Des cohortes qui reſtent, car nous avons vû que dans chaque légion il y avoit ſix Tribuns & vingt cohortes de Princes & de Haſtaires, chaque Tribun en tire trois au ſort pour ſon uſage particulier. Ces trois cohortes ſont obligées, chacune à leur tour, de dreſſer ſa tente, d'applanir le terrain d'alentour, & de clorre, s'il en eſt beſoin, ſes équipages de haies pour plus grande ſûreté. Elles ſont auſſi la garde autour de lui. Cette garde eſt de quatre ſoldats, deux devant la tente & deux derriére proche les chevaux. Comme chaque Tribun a trois cohortes, & que chacune d'elles eſt de plus de cent hommes, ſans compter les Triaires & les Velites qui ne ſervent point, ce ſervice n'eſt pas pénible, puiſqu'il ne revient à chaque compagnie que de quatre en quatre jours. Cette garde eſt non ſeulement pour faire toutes les fonctions auſquelles il plaît aux Tribuns de l'emploier, mais encore pour relever ſa dignité & ſon autorité.

Pour les Triaires, exemts du ſervice des Tribuns, ils font la garde auprès des chevaux, quatre par cohorte chaque jour pour la turme qui eſt immédiatement derriére eux. Leur fonction eſt de veiller ſur bien des choſes, mais particuliérement ſur les chevaux, de peur qu'ils ne s'embaraſſent dans leurs liens, ou que détachez & mêlez parmi les autres chevaux, ils ne cauſent du trouble & de l'émotion dans le camp. De toutes les cohortes d'infanterie il y en a toujours une qui à ſon tour fait garde à la tente du Conſul, tant

tant pour la ſûreté de ſa perſonne, que pour l'ornement de ſa dignité.

Le foſſé & le retranchement, c'eſt aux alliez à les faire aux deux côtez où ils ſont logez : les deux autres côtez ſont pour les Romains, un pour chaque légion. Chaque côté ſe diſtribue par parties ſelon le nombre des cohortes, & à chacune il y a un Centurion qui préſide à tout l'ouvrage ; & quand tout le côté eſt fini, ce ſont deux Tribuns qui l'examinent & l'approuvent. Les Tribuns ſont encore chargez du ſoin de tout le reſte du camp, où ils commandent deux tour à tour pendant deux des ſix mois que dure la campagne. Ceux à qui ce commandement tombe par ſort, préſident à tout ce qui ſe fait dans le camp. Cette charge parmi les alliez eſt exercée par les Préfets.

Dès le point du jour les cavaliers & les Centurions ſe rendent aux tentes des Tribuns, & ceux-ci à celle du Conſul, dont ils apprennent ce qui ſe doit faire & en font part aux cavaliers & aux Centurions, qui le communiquent aux ſoldats quand l'occaſion s'en préſente.

Le ſignal de la nuit ſe donne de cette maniére. Des cohortes de la cavalerie & de l'infanterie, qui ont leurs logemens au dernier rang, on choiſit un ſoldat que l'on exemte de toutes les gardes. Tous les jours au coucher du Soleil ce ſoldat ſe rend à la tente du Tribun, y prend le ſignal, qui eſt une petite planche, où on a écrit quelque mot, & s'en retourne à ſa cohorte. Enſuite prenant quelques témoins il met la planche & le ſignal entre les mains du Chef de la cohorte ſuivante. Celui-ci le donne à celui qui le ſuit : & ainſi des autres, juſqu'à ce que le ſignal paſſe aux cohortes qui ſont les plus voiſines des Tribuns, auſquels il faut que ce ſignal ſoit reporté avant la fin du jour, & c'eſt par ce moien qu'ils ſçavent que le ſignal a été donné à toutes les cohortes, & que c'eſt par elles qu'il leur eſt venu. S'il en manque quelqu'un, ſur le champ il examine le fait, & voit par l'inſcription quelle cohorte n'a point apporté le ſignal, & celui qui en eſt cauſe eſt auſſitôt puni ſelon qu'il le mérite.

Pour les gardes de la nuit, il y a une cohorte entiére pour le Général & le prétoire. Les Tribuns & les chevaux ſont gardez par les ſoldats que l'on tire pour cela de chaque cohorte, ſelon ce que nous avons dit plus haut. La garde de chaque cohorte ſe prend de la cohorte même. Les autres gardes ſe diſtribuent au gré du Général. Pour l'ordinaire on en donne trois au Queſteur & trois à chacun des deux Légats. Les côtez extérieurs

ſont au ſoin des Velites, qui pendant le jour montent la garde tout le long du retranchement. Car tel eſt leur ſervice, & de plus il y en a dix pour chaque porte du camp.

Des quatre tirez de chaque cohorte pour la garde, celui qui la doit monter le premier eſt conduit ſur le ſoir par un Officier ſubalterne au Tribun, qui leur donne à tous une petite piéce de bois marquée de quelque caractére, après quoi ils s'en vont chacun à ſon poſte.

C'eſt la cavalerie qui fait les rondes. Dans chaque légion le Capitaine de la premiére turme avertit le matin un de ſes Officiers ſubalternes de donner ordre à quatre cavaliers de ſa turme de faire la ronde avant de dîner. Sur le ſoir il doit encore avertir le Capitaine de la ſeconde turme de faire la ronde le jour ſuivant. Celui-ci averti donne le même avis pour le troiſiéme jour, & les autres de ſuite font la même choſe. Là-deſſus l'Officier ſubalterne de la premiére turme en prend quatre cavaliers, qui tirent au ſort la garde. Enſuite ils ſe rendent à la tente du Tribun, dont ils apprennent par écrit quel corps & combien de gardes ils doivent viſiter. Après quoi ces quatre cavaliers montent la garde à la premiére compagnie des Triaires, dont le Capitaine eſt chargé de ſonner de la trompette à chaque heure que la garde doit être montée. Le ſignal donné, le cavalier à qui la premiére garde eſt échue, en fait la ronde accompagné de quelques amis dont il ſe ſert pour témoins : & il viſite non ſeulement les gardes poſtées au retranchement & aux portes, mais encore toutes celles qui ſont à chaque cohorte & à chaque turme. S'il trouve la garde de la premiére veille ſur pied & alerte, il reçoit d'elle la petite piéce de bois; s'il la rencontre endormie, ſi quelqu'un y manque, il prend à témoin ceux qui ſont proche & ſe retire. Toutes les autres tournées ſe font de la même maniére. A chaque veille on ſonne de la trompette, afin que ceux qui doivent faire la ronde & ceux qui font la garde ſoient avertis en même tems : & c'eſt pendant le jour une des fonctions des Capitaines de la premiére cohorte des Triaires de chaque légion.

CHAPITRE VII.

Peines & récompenſes.

CEux qui ont fait la ronde portent dès le point du jour au Tribun la petite piéce de bois. S'il n'en manque aucune, on n'a rien à ſe reprocher, & ils ſe retirent. Si l'on en rapporte moins qu'il n'y a de gardes, on examine ſur ce qui eſt écrit deſſus quelle garde ne s'eſt point trouvée à ſon poſte. Quand on la connoît on appelle le Capitaine. Celui-ci fait venir ceux qui avoient été commandez pour la garde. On les confronte avec la ronde. Si la garde eſt en faute, la ronde auſſitôt produit les témoins qu'elle a pris. Car elle eſt obligée à cela, faute dequoi elle porte ſeule toute la faute. On aſſemble enſuite le conſeil de guerre. Le Tribun juge, & le coupable eſt baſtonné.

Or la baſtonade ſe fait ainſi. Le Tribun prenant un bâton ne fait qu'en toucher le criminel, & auſſitôt après tous les légionnaires fondent ſur lui à coups de bâtons & de pierres, en ſorte que le plus ſouvent il perd la vie dans ce ſupplice. Si quelqu'un en échape, il n'eſt pas pour cela ſauvé. En vain il retourneroit dans ſa patrie, ce retour lui eſt interdit, & perſonne de ſes parens ou amis n'oſeroit lui ouvrir ſa maiſon. Il ne reſte plus aucune reſſource quand on eſt une fois tombé dans ce malheur. L'Officier ſubalterne & le Chef de turme ſont punis du même genre de ſupplice, s'ils manquent d'avertir à propos, celui-là la ronde, celui-ci le Chef de la turme ſuivante. Une punition ſi ſévére fait que la diſcipline à l'égard des gardes nocturnes eſt toujours exactement obſervée.

Les ſoldats reçoivent les ordres des Tribuns, & ceux-ci des Conſuls. Le Tribun eſt le maître lorſqu'il y a des amendes à impoſer, ou des gages à prendre, ou des punitions à faire.

La baſtonade eſt encore le ſupplice de ceux qui volent dans le camp, qui rendent quelque faux témoignage, qui dans leur jeuneſſe abuſent de leur corps & ſe prêtent à quelque infamie, qui ont été repris trois fois de la même faute. Tels ſont les crimes puniſſables. Il en eſt d'autres qui ſont pour les ſoldats une note de lâcheté & d'infamie : comme par exemple ſi par intérêt on ſe vante aux Tribuns d'un exploit que l'on n'a

pas fait, ſi par crainte on a abandonné ſon poſte, ou jetté ſes armes pendant le combat. Auſſi voit-on des ſoldats qui dans la crainte d'être punis ou deshonorez bravent tous les périls, & qui attaquez par un nombre beaucoup ſupérieur demeurent inébranlables dans leur poſte. D'autres après avoir perdu par hazard leur bouclier ou leur épée, ou quelque autre arme dans le combat, ſe jettent au travers des ennemis, ou pour recouvrer ce qu'ils ont perdu, ou pour éviter par la mort la honte attachée à la lâcheté & les reproches de leurs compagnons.

S'il arrive que pluſieurs ſoient en même tems coupables des mêmes fautes, & que des cohortes entiéres été aient chaſſées de leurs poſtes, alors au lieu de baſtonner ou de faire mourir, ils ſe ſervent d'un expédient qui n'eſt pas moins avantageux que terrible. Le Tribun aſſemble la légion, il ſe fait préſenter les coupables, & après une ſévére reprimande, il les fait tirer au ſort, & en ſépare cinq, huit, vingt, plus ou moins, ſelon le nombre de ceux qui par crainte ont commis quelque lâcheté. Chaque dixiéme d'entre eux eſt deſtiné au ſupplice, & ceux ſur qui le ſort tombe ſont baſtonnez ſans remiſſion. Le reſte eſt condamné à ne recevoir que de l'orge au lieu de bled, & à camper hors du retranchement, au riſque d'être attaqué par les ennemis. Or comme le danger & la crainte de mourir ſont égales pour tous à cauſe de l'incertitude du ſort, & que la peine honteuſe de ne vivre que d'orge s'étend également à tous ces lâches, on trouve dans cette diſcipline & un préſervatif contre les fautes à venir, & un reméde pour les fautes paſſées.

Ils ont encore un excellent moien pour inſpirer du courage à la jeuneſſe. Après un combat, ſi quelques ſoldats s'y ſont diſtinguez, le Conſul aſſemble la légion, fait approcher de lui ceux qui ſe ſont ſignalez par quelque action de vigueur, donne d'abord de grandes louanges à cet exploit particulier, en y joignant tout ce qui s'eſt paſſé de mémorable dans leur vie, & enſuite il diſtribue de grandes récompenſes. Il fait préſent d'une lance à celui qui a bleſſé l'ennemi ; à celui qui l'a tué & dépouillé, ſi c'eſt un fantaſſin, on lui donne une coupe ; ſi c'eſt un cavalier, il reçoit uu harnois, quoiqu'autrefois on ne donnât qu'une lance. Ceci pourtant ne doit pas s'entendre d'un ſoldat qui auroit tué ou dépouillé un ennemi dans une bataille rangée ou dans l'attaque d'une

place : mais de celui qui dans une eſcarmouche ou en quelque occaſion où il n'y a aucune néceſſité de combattre en particulier, court de plein gré & par pure valeur inſulter l'ennemi.

Dans la priſe d'une ville, ceux qui les premiers montent ſur la muraille, reçoivent une couronne d'or. Il y a auſſi des récompenſes pour ceux qui défendent ou ſauvent des citoiens ou des Alliez. Ce ſont ceux qui ont été délivrez qui couronnent eux-mêmes leur libérateur ; s'ils refuſent de le faire, le Tribun les y contraint. Ils ont outre cela pendant toute leur vie le même reſpect pour lui que pour leur pére, & il faut qu'ils lui rendent tous les devoirs qu'ils rendroient à ceux qui leur ont donné la vie.

Ce n'eſt pas ſeulement à ceux qui ſont en campagne & qui ſervent actuellement que ces récompenſes inſpirent du courage & de l'émulation, c'eſt encore à ceux qui ſont reſtez chez eux. Car ſans parler de la gloire qui accompagne à l'armée ces préſens, & la réputation qu'ils donnent dans la patrie, ceux qui les ont reçus ont droit, au retour de la campagne, de ſe trouver aux jeux & aux fêtes dans un habit qu'il n'eſt permis de porter qu'à ceux dont les Conſuls ont honoré la valeur. Ils ſuſpendent encore aux endroits les plus apparens de leur maiſon les dépouilles qu'ils ont remportées ſur les ennemis, pour être des monumens & des témoignages de leur vertu. Tel eſt le ſoin & le bel ordre avec lequel on diſpenſe les peines & les honneurs militaires ; doit-on être ſurpris après cela que les guerres, que les Romains entreprennent, aient un heureux ſuccès ?

La ſolde du fantaſſin eſt de deux oboles par jour. Les Capitaines ont le double, la cavalerie une dragme. La ration de pain pour l'infanterie, eſt de la moitié au plus d'un médimne attique de bled ; celle du cavalier de ſept médimnes d'orge par mois & deux de bled. L'infanterie des Alliez reçoit la même choſe que celle des Romains ; leur cavalerie, un médimne & un tiers de bled & ſept d'orge. Cette diſtribution ſe fait aux Alliez gratuitement ; mais à l'égard des Romains, on leur retient ſur la ſolde une certaine ſomme marquée pour les vivres, les habits ou les armes qu'on doit leur donner.

Pour décamper, voici la maniére dont ils s'y prennent. Le premier ſignal donné, on détend les tentes & on plie ba-

gages, en commençant néanmoins par celles du Conſul & des Tribuns. Car il n'eſt permis de dreſſer & de détendre les tentes que celles-là n'aient été dreſſées ou détendues. Au ſecond ſignal on met les bagages ſur les bêtes de charge, & au troiſiéme les premiers marchent & tout le camp s'ébranle.

L'avantgarde le plus ſouvent eſt compoſée des extraordinaires, après eux l'aîle droite des Alliez, qui eſt ſuivie du bagage des uns & des autres. Marche enſuite une des légions Romaines, aiant derriére elle ſon bagage. L'autre légion vient après, ſuivie de ſon bagage & de celui des Alliez qui marchent derriére elle. Car en marche c'eſt l'aîle gauche des Alliez qui ferme l'arriéregarde. La cavalerie marche, tantôt à la queue de ſon corps, tantôt à côté des bêtes de charge, pour les contenir & les mettre à couvert d'inſulte. Quand il y a lieu de craindre pour l'arriéregarde, on ſe contente de faire paſſer de la tête à la queue les extraordinaires des Alliez, ſans rien changer dans le reſte. Les légions & les aîles changent de rang à l'alternative, marchant un jour à la tête, le jour ſuivant à la queue, afin que tous profitent également de l'eau & des vivres qui ſe rencontrent ſur la route. Si l'on craint d'être attaqué & que l'on marche en païs découverts, on ſe ſert d'une autre diſpoſition. Les Haſtaires, les Princes & les Triaires ſont rangez les uns derriére les autres à égale diſtance en forme de triple phalange, les Haſtaires aiant devant eux leurs équipages, & derriére, ceux des Princes, qui ſont ſuivis des équipages des Triaires, de ſorte que les équipages & les différens corps de troupes ſont mêlez alternativement. La marche ainſi diſpoſée, ſi l'ennemi ſe préſente, ſoit à gauche, ſoit à droite, on fait tourner les corps du côté que l'ennemi paroît, les équipages reſtant derriére. De cette maniére, en un moment & par un ſeul mouvement toute l'armée eſt rangée en bataille, à moins que les Haſtaires n'aient une évolution à faire : car alors les équipages & le monde qui les ſuit, ont derriére les corps rangez en bataille un lieu ſûr contre tout danger.

Quand le tems de camper approche, un Tribun & quelques Centurions prennent le devant. Après avoir examiné l'endroit où le camp doit être aſſis, ils commencent d'abord par choiſir un terrain pour la tente de ce Conſul, & l'aſpect ou le côté de ce terrain où l'on devra loger les légions. Cela fait, on meſure l'étendue de terrain que doit occuper le

prétoire, enſuite on tire la ligne ſur laquelle ſe dreſſeront les tentes des Tribuns, au côté oppoſé une autre ligne pour le logement des légions, & enfin l'on prend les dimenſions de l'autre côté du prétoire. On peut voir plus haut le détail que nous avons fait de toutes ces choſes. Comme toutes les diſtances ſont marquées & connues par un long uſage, toutes ces meſures ſont priſes en fort peu de tems. Après quoi on plante le premier drapeau à l'endroit où ſera logé le Conſul, le ſecond au côté que l'on a choiſi, le troiſiéme au milieu de la ligne ſur laquelle ſeront les Tribuns, le quatriéme au logement des légions. Ces drapeaux ſont de couleur de pourpre, celui du Conſul eſt blanc. Aux autres endroits on fiche de ſimples piques, ou des drapeaux d'autres couleurs. Les rues ſe forment enſuite; & l'on plante des piques dans chacune. En ſorte que quand les légions en marche approchent & commencent à découvrir le camp, elles en connoiſſent d'abord toutes les parties, le drapeau du Conſul leur ſervant à diſtinguer tout le reſte: & comme d'ailleurs chacun occupe toujours la même place dans le camp, chacun ſçait auſſi dans quelle rue & en quel endroit de cette rue il doit loger. A peu près comme ſi un corps de troupes entroit dans une ville où il auroit pris naiſſance. Car de même qu'alors, tous connoiſſant en gros & en détail en quel endroit de la ville eſt leur demeure, d'abord qu'ils auroient paſſé les portes, iroient ſans ſe tromper, l'un d'un côté, l'autre d'un autre, chacun chez ſoi, la même choſe arrive dans le camp des Romains. C'eſt cette facilité qu'ils recherchent, ſur tout dans les campemens. En quoi ils ont pris une voie tout oppoſée à celle des Grecs. Car chez ceux-ci, quand il s'agit de camper, le lieu le plus fort par ſa ſituation eſt toujours celui qu'ils choiſiſſent, tant pour s'épargner la peine de conduire un foſſé autour du camp, que parce qu'ils ſe perſuadent que des fortifications faites par la nature même ſont beaucoup plus ſûres que celles de l'art. De là vient la néceſſité où ils ſont de donner à leur camp, ſelon la nature des lieux, toutes ſortes de formes, & d'en varier les différentes parties; ce qui cauſe une confuſion qui ne permet pas au ſoldat de ſçavoir au juſte ni ſon quartier, ni celui de ſon corps: au lieu que les Romains comptent pour rien la peine de creuſer le foſſé & les autres travaux, en comparaiſon de la facilité & de l'avantage qui ſe trouve à camper toujours de

la même façon. Voilà ce que nous avions à dire des légions, & ſur tout de leur maniére de camper.

CHAPITRE VIII.

Des Républiques de la Gréce, celles de Créte & de Lacédémone.

PReſque tous les Hiſtoriens nous ont parlé avec éloge des Républiques de Lacédémone, de Créte, de Mantinée, & de Carthage. Celles d'Athénes & de Thébes ont eu auſſi leurs panégyriſtes. Pour moi je n'ai rien à dire des quatre premiéres; & à l'égard des deux autres elles ont fait ſi peu de progrès, elles ſe ſont ſi peu conſervées dans l'état floriſſant où elles ſe ſont vûes quelquefois, & elles ont ſi fort négligé de faire les changemens que la prudence demandoit, qu'elles ne méritent pas qu'on s'y arrête beaucoup. Si quelquefois leurs affaires paroiſſoient être ſur un bon pied, c'étoit un éclat paſſager qui ne donnoit que de vaines eſpérances pour l'avenir, tout d'un coup un événement fâcheux les remettoit dans le premier état. Les Thébains ne ſe ſont fait quelque réputation parmi les Grecs en attaquant les Lacédémoniens, que parce que ceux-ci avoient eu l'imprudence de s'attirer la haine de leurs alliez, & qu'ils avoient à leur tête un ou deux Citoiens qui ſçavoient la faute que les Lacédémoniens avoient faite. Une preuve évidente que ce n'eſt point à la conſtitution de leur gouvernement, mais au mérite de ceux qui gouvernoient, qu'ils étoient redevables des heureux ſuccès, c'eſt que cette République ne s'eſt étendue & n'a fleuri qu'autant qu'Epaminondas & Pélopidas ont vêcu, & qu'elle eſt pour ainſi dire morte avec ces deux grands hommes.

Il faut penſer à peu près la même choſe de la République d'Athénes. Heureuſe de tems en tems, mais parvenue au comble de la gloire du tems de Thémiſtocles, elle tomba bientôt de ce haut degré de proſpérité. Le partage & la diverſité des ſentimens en fut la cauſe. Car il en a toujours été des Athéniens comme d'un vaiſſeau où perſonne ne commande. Ici quand les matelots, ou menacez de l'ennemi, ou agitez de la tempête s'accordent tous & obéiſſent de concert

cert aux ordres du pilote, tout ce qui s'y doit faire ſe fait avec la plus grande exactitude : mais lorſque commençant à ſe raſſûrer, ils refuſent d'obéir, ne s'accordent pas ſur ce que l'on doit faire, & ſe ſoulévent les uns contre les autres ; que les uns veulent continuer la route, les autres aborder en quelque endroit, que ceux-ci déploient les voiles, & ceux-là ordonnent qu'elles ſoient ferlées ; cette diviſion ſéditieuſe donne un ſpectacle horrible aux vaiſſeaux voiſins, & expoſe celui dont elle trouble la manœuvre à un péril évident. Auſſi en voit-on qui après avoir traverſé de grandes mers & eſſuié les tempêtes les plus affreuſes, viennent faire naufrage au port & échouer contre la terre. C'eſt une image fidéle de la République d'Athénes. Après être échappée quelquefois aux ſecouſſes les plus terribles par la bonne conduite du peuple & de ceux qui le gouvernoient, on l'a vûe dans la bonace même ſe briſer imprudemment contre les écueils les plus viſibles. Laiſſons donc là ces deux Républiques, où la multitude diſpoſe de tout au gré de ſes paſſions. Dans la premiére tout ſe fait avec précipitation & avec aigreur ; dans l'autre on donne trop à la force & à la violence.

Paſſons à celle de Créte, & examinons un peu ce qu'en aſſûrent les plus habiles Hiſtoriens de l'antiquité, Ephore, Xénophon, Calliſténe & Platon. Ils diſent premiérement qu'elle eſt ſemblable à celle de Lacédémone, & en ſecond lieu qu'elle mérite des louanges. Il me ſemble qu'ils ſe ſont trompez ſur l'un & l'autre point. On en pourra juger par ce que je vais dire. Je commence par la différence que je trouve entre ces deux Républiques. Trois choſes caractériſent en particulier celle de Lacédémone ; la premiére eſt l'égalité des biens en fond de terre, dont il n'eſt permis à perſonne de poſſéder plus qu'un autre, & qui doivent être également diſtribuez à tous les Citoiens. La ſeconde eſt le mépris que l'on y fait des richeſſes, mépris qui bannit la jalouſie, paſſion qui ne vient que du plus & du moins que poſſédent les Citoiens. Enfin chez les Lacédémoniens les enfans des Rois ſuccédent à la dignité de leurs péres, & ceux qu'on appelle vieillards, & par les avis deſquels tout ſe régle & s'exécute, conſervent cette autorité juſqu'à la mort. Chez les Candiots, rien de ſemblable. Il leur eſt permis par les loix d'acquérir des fonds de terre tant qu'il leur plaît, ſans qu'aucunes bornes leur ſoient preſcrites. Parmi eux, les ri-

cheſſes ſont en ſi grande eſtime, que non ſeulement il eſt néceſſaire d'en amaſſer, mais encore que rien ne fait plus d'honneur. En un mot le honteux amour du gain & des richeſſes s'eſt tellement établi parmi eux, que cette Iſle eſt le ſeul païs au monde, où le gain de quelque nature qu'il ſoit, paſſe pour honnête & pour légitime. Enfin la Magiſtrature chez eux eſt annuelle, & s'exerce comme dans le gouvernement populaire. Ces deux Républiques ſont donc entiérement oppoſées l'une à l'autre, & je ne conçois pas comment ces Hiſtoriens ont pû dire qu'elles ſe reſſembloient. Je leur paſſe de n'avoir pas apperçu ces différences; mais après avoir montré fort au long que Lycurgue eſt le ſeul Légiſlateur qui ait bien connu d'où dépendoit la force & la durée d'un gouvernement; que toute République ne ſe ſoutenant que par la valeur dans la guerre & l'union parmi les Citoiens, Lycurgue en banniſſant de la ſienne le déſir des richeſſes en a banni auſſi la diſcorde & la diſſenſion, & que c'étoit pour cela que le gouvernement de Lacédémone l'emportoit ſur tous les autres de la Gréce: voiant au contraire que chez les Candiots la paſſion des richeſſes y produit, je ne dis pas ſeulement des diviſions particuliéres, mais encore des ſéditions générales, des meurtres & des guerres civiles, comment malgré une différence ſi conſidérable ont-ils oſé dire que ces deux gouvernemens étoient ſemblables? Cependant Ephore traitant de ces deux Républiques en parle en mêmes termes, à l'exception des noms propres, auſquels, ſi l'on manque de faire attention, on ne ſçait plus de laquelle des deux on doit l'entendre.

Après avoir prouvé le peu de rapport qu'ont enſemble ces deux gouvernemens, faiſons voir maintenant que celui de Créte n'eſt digne ni d'être loué ni d'être imité. Il me paroît que toute République eſt fondée ſur deux choſes, les loix & les mœurs, & que de là dépend l'eſtime ou le mépris que l'on fait de ſes forces & de ſa conſtitution. Or les loix & les mœurs que l'on doit préférer, ſont celles qui rendant la vie des particuliers innocente & irréprochable forment tout un Etat à l'humanité & à la juſtice: au lieu qu'on doit rejetter celles qui produiſent des effets tout contraires. Comme donc on aſſûre hardiment qu'un Etat & les membres qui le compoſent ſont juſtes, lorſqu'on y voit des loix & des mœurs juſtes; de même quand on voit régner l'avarice parmi les

particuliers, & l'Etat ſe porter à des actions injuſtes, on eſt bien fondé à dire que les loix y ſont mauvaiſes, que les mœurs des particuliers y ſont déréglées, que tout l'Etat eſt mépriſable. Jugeons maintenant des Candiots par ces principes. Si vous les conſidérez en particulier, il eſt très-peu d'hommes qui ſoient plus fourbes & plus trompeurs : ſi vous regardez l'Etat, il n'en eſt point où l'on prenne des deſſeins plus injuſtes. C'eſt donc avec raiſon qu'après avoir nié que ce gouvernement fût ſemblable à celui de Lacédémone, nous le rejettons comme n'étant ni à choiſir ni à imiter.

Il ne ſeroit pas juſte non plus de propoſer ici la République de Platon, quoique certains Philoſophes la vantent beaucoup. Car comme dans les combats des artiſans ou des athlétes on n'admet pas ceux qui n'y ſont pas reçus & qui ne s'y ſont pas préparez ; de même la République de Platon doit être exclue d'une diſpute ſur la préférence, juſqu'à ce qu'elle ait produit quelque action dont elle ſoit l'auteur. La comparer, telle qu'elle a été juſqu'à préſent, avec les Républiques de Lacédémone, de Rome & de Carthage, ce ſeroit comparer une ſtatue humaine avec des hommes vivans & animez : de quelque beauté que l'on ſuppoſât cette ſtatue, la comparaiſon qu'on en feroit avec des êtres animez ne pourroit toujours paroître que défectueuſe & très-peu convenable. Laiſſons donc cette République, & voions celle de Lacédémone.

Quand je conſidére les loix que Lycurgue a établies pour maintenir l'union & la concorde parmi les Citoiens, & pour mettre la Laconie à couvert d'inſulte, & faire que les peuples jouiſſent d'une liberté ſolide, elles me paroiſſent ſi juſtes & ſi ſages, que je me ſens porté à croire qu'elles viennent plutôt d'un Dieu que d'un homme. Par l'égalité de biens, par la frugalité & la ſimplicité dans la maniére de vivre, il accoutumoit les Lacédémoniens à la tempérance, & éloignoit de l'Etat tout ſujet de diſcorde. En les exerçant aux travaux & aux choſes qui répugnent le plus à la nature, il les rendoit vaillans & intrépides ; & quand ces vertus ſe trouvent réunies dans un ſeul homme ou dans un Etat, il eſt difficile que l'un ſe porte au mal & que l'autre ſoit envahi par les ennemis du dehors. On peut donc dire que Lycurgue, en faiſant de la tempérance & de la valeur comme la baſe de ſa République, a mis toute la Laconie en état de ne rien craindre du dehors, & a procuré à ſes peuples une liberté durable.

Mais il me ſemble que ce ſage Légiſlateur s'eſt oublié ſur un point, qui eſt d'empêcher qu'on ne travaillât à étendre les bornes de l'Etat, qu'on n'ambitionnât l'empire ſur ſes voiſins, qu'on ne ſe rendît le maître & l'arbitre des affaires. On ne voit rien ſur cela ni dans les loix qui concernent les parties différentes de la République, ni dans celles qui regardent l'Etat en général. Cependant ce n'étoit point aſſez que les particuliers fuſſent ſobres, modérez & contens de la portion de biens qui leur étoit donnée; il falloit encore mettre tout l'Etat dans la néceſſité de ſuivre cet eſprit, ou le lui inſpirer. Or c'eſt ce que Lycurgue n'a point fait. Il a exterminé l'envie & la jalouſie d'entre les particuliers, il les a inſtruits de tout ce qu'ils devoient ſçavoir ſur les loix de l'Etat: mais il a permis qu'ils fuſſent très-jaloux des autres Grecs, qu'ils aimaſſent à les dominer, qu'ils tâchaſſent de s'enrichir à leurs dépens. Car qui ne ſçait que les Lacédémoniens furent preſque les premiers entre les Grecs, qui avides des terres de leurs voiſins, portérent la guerre chez les Meſſéniens pour faire de l'argent des priſonniers qu'ils prendroient? Qui ne ſçait que ce furent eux qui s'obſtinérent de telle ſorte au ſiége de Meſſéne, qu'ils firent ſerment de ne le point lever que la ville ne fût priſe? Il eſt encore notoire que par envie de dominer ſur les Grecs, ils eurent la foibleſſe de ſe ſoumettre aux ordres de gens qu'ils avoient vaincus. Car après avoir combattu pour la liberté commune de la Gréce, & avoir défait les Perſes qui vouloient l'envahir, après les avoir forcez de retourner dans leur païs, ils leur livrérent par le traité de paix fait par Autalcidas les villes mêmes pour leſquelles ils avoient pris les armes, dans la vûë de tirer d'eux l'argent dont ils avoient beſoin pour ſe ſoumettre les Grecs. Ce fut alors qu'ils ſentirent en quoi leur gouvernement étoit défectueux. Car tant qu'ils bornérent leur ambition aux terres de leurs voiſins & à la conquête du Péloponéſe, il leur fut aiſé d'avoir de la Laconie même autant de vivres & de munitions qu'ils en avoient beſoin, aiant peu de chemin à faire pour retourner chez eux & pour en faire voiturer des proviſions: mais dès qu'ils voulurent mettre des flotes ſur mer & porter la guerre avec leur infanterie hors du Péloponéſe, alors ils s'apperçûrent que ni leur monnoie de fer, ni l'échange annuel des fruits qui avoit été établi par Lycurgue, ne ſuffiſoit pas, & que ſans une monnoie commune & des richeſſes étrangéres,

ils ne pouvoient rien entreprendre. Ce fut ce qui les obligea de mandier le ſecours des Perſes, de lever des impôts ſur les Inſulaires, & de mettre à contribution tous les Grecs; perſuadez que s'ils s'en tenoient aux loix de Lycurgue, ils ne viendroient jamais à bout de ſubjuguer les Grecs, & ne manqueroient pas d'échouer dans toutes leurs entrepriſes. Mais pourquoi, dira-t-on, cette digreſſion? Pour faire voir que le gouvernement inſtitué par Lycurgue ſe ſuffiſoit à lui-même, tant qu'il ne s'agiſſoit que de la conſervation de l'Etat & de la défenſe de la liberté: car il faut convenir avec ceux qui louent & approuvent ce gouvernement, qu'il n'y en a point & qu'il n'y en a jamais eu qui lui ſoit préférable. Mais on doit auſſi tomber d'accord que ſi l'on ambitionne de s'agrandir, de ſe faire reſpecter, de commander à un peuple nombreux, d'avoir ſous ſa domination un plus grand nombre de ſujets, & d'attirer ſur ſoi tous les regards, on doit, dis-je, avouer que ce gouvernement eſt imparfait, & que celui des Romains l'emporte de beaucoup pour la force & la facilité d'étendre ſes conquêtes. Ce qui s'eſt paſſé juſqu'à préſent dans l'un & l'autre, prouve évidemment ce que j'avance. Les Lacédémoniens, pour avoir tenté de s'aſſujettir les Grecs, ont couru riſque de perdre leur propre liberté: les Romains au contraire, aidez par la facilité qu'ils avoient, après la conquête de l'Italie, de ſe fournir de toutes ſortes de munitions, ſe ſont ſoumis en peu de tems tout l'univers.

CHAPITRE IX.

République de Carthage. Comparaiſon qu'en fait l'Auteur avec celle des Romains.

POur le gouvernement de Carthage, il me paroît que par rapport à certains points eſſentiels il avoit été aſſez bien établi. Car il y avoit des Rois, le Sénat y avoit le même pouvoir que ſi le gouvernement eût été Ariſtocratique, & le peuple étoit le maître de certaines choſes qui le regardoient. En général cette République reſſembloit aſſez à celles des Romains & des Lacédémoniens. Cependant elle étoit inférieure à celle de Rome du tems de la guerre d'Annibal. Car c'eſt une loi de la nature pour tous les corps, tous les gouvernemens & toutes les entrepriſes. D'abord ces choſes croiſſent & s'augmentent, puis elles prennent leur état de perfection, enfin elles tombent & dépériſſent. De ces dégrez, le ſecond eſt celui où elles ont le plus de force & de vigueur, & dont on doit tirer la différence qu'on vit alors entre les deux gouvernemens. Comme celui de Carthage étoit, avant celui de Rome, parvenu à ſon état parfait, il en étoit auſſi tombé à proportion; au lieu que celui de Rome étoit alors dans toute ſa force & dans l'état le plus floriſſant. Chez les Carthaginois c'étoit le peuple qui dominoit alors dans les délibérations; chez les Romains c'étoit le Sénat. Là on prenoit les avis de la multitude, ici l'on conſultoit les plus habiles Citoiens, & c'étoit ſur leurs conſeils que ſe faiſoient les grandes entrepriſes. Ce fut par ces ſages meſures, que, quoiqu'ils euſſent été défaits en bataille rangée, ils eurent enfin le deſſus ſur les Carthaginois.

Si nous voulons maintenant comparer ces deux gouvernemens par certains côtez particuliers, nous trouverons d'abord que par rapport à la guerre, les Carthaginois entendent mieux celle de mer que les Romains. C'eſt une ſcience qui chez eux depuis longtems paſſe des péres aux enfans, & nul autre peuple n'en fait un plus grand uſage. Mais les Romains les ſurpaſſent de beaucoup dans la guerre d'infanterie; parce qu'ils s'y appliquent autant que les Carthaginois s'y appliquent peu. La cavalerie même on y fait peu d'attention

à Carthage. La raiſon de cela eſt que l'on ne s'y ſert que de troupes étrangéres & mercénaires, & qu'au contraire les Romains tirent les leurs de leur propre païs & de Rome même : & en cela le gouvernement Romain a un grand avantage ſur celui des Carthaginois. Car au lieu que celui-ci remet ſa liberté entre les mains des troupes venales, l'autre la défend par lui-même & avec le ſecours de ſes alliez. Cet avantage eſt ſuivi d'un autre, c'eſt qu'après avoir été vaincus d'abord, ils recouvrent bientôt de nouvelles forces, au lieu que les Carthaginois ont beaucoup plus de peine à ſe relever. Ajoutons que les Romains, combattant pour leur patrie & pour leurs enfans, ne ſe relâchent jamais de leur premiére ardeur, & demeurent fermes dans la réſolution de combattre, juſqu'à ce que leurs ennemis ſoient abattus. Quoiqu'ils n'aient pas été à beaucoup près ſi forts & ſi habiles ſur mer, cela ne les empêchoit pas de ſortir avec ſuccès d'une bataille générale. La valeur des troupes ſuppléoit à tout ce qui leur manquoit d'ailleurs. Car quoique la ſcience & l'uſage de la marine ſoit d'une grande utilité dans un combat naval, rien cependant ne méne plus ſûrement à la victoire que le courage & la bravoure des ſoldats. Or les peuples d'Italie ſont plus vigoureux & plus braves que les Carthaginois & les Afriquains ; outre qu'ils ont parmi eux certains uſages qui inſpirent à leur jeuneſſe une extréme ardeur de ſe ſignaler dans la guerre. Nous n'en rapporterons qu'un pour faire voir que dans ce gouvernement on a eu un ſoin particulier de porter les hommes à braver tous les périls pour ſe rendre recommandables dans leur patrie.

Quand il meurt à Rome quelque perſonnage de conſidération, on le porte avec pompe à la tribune aux harangues ſur le marché, où dreſſé ſur ſes pieds, rarement couché, il eſt expoſé à la vûe de tout le monde. Enſuite ſon fils, s'il en a laiſſé un d'un certain âge & qui ſoit à Rome, ou en l'abſence du fils, un proche parent loue en préſence de tout le peuple les vertus du mort & rapporte ſes principales actions. Et cet éloge rappellant à la mémoire & remettant comme ſous les yeux tout ce qu'il a fait, excite non ſeulement dans ceux qui ont eu part à ſes actions, mais encore dans les étrangers, un ſentiment de douleur & de compaſſion ſi vif que le deuil paroît plutôt être public que particulier à certaine famille. On l'enſevelit enſuite & on lui rend les derniers de-

voirs, on fait une ſtatue qui repréſente ſon viſage au naturel tant pour les traits que pour les couleurs, & on la place dans l'endroit les plus apparent de la maiſon & ſous une eſpéce de petit temple de bois. Les jours de fêtes on découvre ces ſtatues, on les orne avec ſoin ; quand quelque autre de la même famille meurt, on les porte aux funérailles, & pour les rendre ſemblables, même par la taille, à ceux qu'elles repréſentent, on ajoute au buſte le reſte du corps. On les revêt auſſi d'habits. Si le mort a été Conſul ou Préteur, on pare la ſtatue d'une prétexte ; s'il a été Cenſeur, d'une robe de pourpre ; s'il a eu l'honneur du triomphe ou fait quelque autre choſe d'éclat, d'une étoffe d'or. On les porte ſur des chars, précédez des faiſceaux, des haches & des autres marques des dignitez dont ils ont été revêtus pendant leur vie. Quand on eſt arrivé à la tribune aux harangues, tous ſe placent ſur des ſiéges d'yvoire, ce qui forme le ſpectacle du monde le plus agréable pour un jeune homme, qui auroit quelque paſſion pour la belle gloire & pour la vertu. Car qui eſt-ce qui voiant les honneurs que l'on rend à la vertu de ces grands hommes vivans encore & reſpirans en quelque ſorte dans leurs ſtatues, ne ſe ſentira pas enflammé du déſir de les imiter ? Se peut-il rien voir de plus beau & de plus touchant ? Au reſte après que l'Orateur a épuiſé tout ce qu'il avoit à dire à la louange du mort, il fait auſſi l'éloge des autres dont il avoit les ſtatues, en commençant par le plus ancien. Par-là ſe renouvelle toujours la réputation des Citoiens vertueux, la gloire de ceux qui ſe ſont diſtinguez devient immortelle, les ſervices rendus à la patrie viennent à la connoiſſance du peuple & paſſent à la poſtérité. Et ce qui eſt de plus important, la jeuneſſe eſt animée à ne rien craindre, quand il s'agit du bien commun, dans la vûe d'aquérir la gloire accordée à la vertu. Auſſi l'on a vû des Romains combattre ſeuls dans des affaires générales ; d'autres ſe ſont jettez dans un péril de mort inévitable, quelques-uns en tems de guerre pour ſauver de leurs Concitoiens, quelques autres pendant la paix pour le ſalut de la République. On en a encore vû, qui dans les premiéres charges aiant plus à cœur le bien de la patrie que les liaiſons du ſang même & de la nature, ont contre la coutume & les loix condamné à mort leurs propres enfans.

Entre une infinité d'exemples de cette paſſion des Romains

mains pour la gloire, je n'en apporterai qu'un pour autoriſer ce que je viens de dire. Horace ſurnommé le Borgne combattant contre deux des ennemis à l'entrée du pont qui eſt joignant Rome ſur le Tibre, & en appercevant un grand nombre d'autres qui venoient à leur ſecours, dans la crainte où il étoit que la garde du pont étant forcée les ennemis n'entraſſent dans la ville, il ſe tourne vers ceux qui étoient derriére lui & leur crie de ſe retirer au plus vîte, & de rompre le pont. Tant qu'ils travaillérent, Horace malgré les plaies dont il étoit tout couvert, ſoutint l'effort des ennemis, plus frappez encore de ſa conſtance & de ſon intrépidité que de ſes forces & de ſa réſiſtance. Le pont rompu & la ville n'aiant plus rien à craindre, il ſe jetta tout armé dans le fleuve, & préféra au tems qu'il lui reſtoit à vivre, une mort volontaire pour délivrer ſa patrie & aquérir la gloire dont cette mort devoit être ſuivie. Tant eſt grande l'ardeur & l'émulation que les coutumes des Romains inſpirent à la jeuneſſe pour les belles actions.

Les moiens dont les Romains ſe ſervent pour augmenter leurs biens, ſont encore beaucoup plus légitimes que chez les Carthaginois. Chez ceux-ci de quelque maniére que l'on s'enrichiſſe, on n'en eſt jamais blâmé : chez ceux-là rien n'eſt plus honteux que de ſe laiſſer corrompre par les préſens, & d'amaſſer du bien par de mauvaiſes voies. Autant qu'ils font cas des richeſſes légitimement aquiſes, autant ils ont en horreur celles qu'on ſe procure par des moiens injuſtes. Parmi les Carthaginois les dignitez s'achétent à force de largeſſe & de préſens ; parmi les Romains c'eſt un crime capital. Comme donc les prix propoſez à la vertu ſont différens chez l'un & l'autre peuple, il n'eſt pas ſurprenant que les voies pour y parvenir ſoient différentes.

Mais ce qui a le plus contribué aux progrès de la République Romaine, c'eſt l'opinion que l'on y a des Dieux ; & la ſuperſtition qui eſt blâmée chez les autres peuples, eſt à mon ſens tout ce qui la ſoutient. Elle s'eſt aquis une ſi grande autorité ſur les eſprits, & elle influe de telle ſorte dans les affaires tant particuliéres que générales, que cela paſſe tout ce qu'on peut imaginer. Bien des gens en pourroient être ſurpris. Pour moi je ne doute pas que les premiers qui l'ont introduite, n'aient eu en vûe la multitude. Car s'il étoit poſſible qu'un Etat ne fût compoſé que de gens

ſages, peut-être que cette inſtitution n'eût pas été néceſſaire : mais comme le peuple n'a nulle conſiſtance, qu'il eſt plein de paſſions déréglées, qu'il s'emporte ſans raiſon & juſqu'à la violence, il a fallu le retenir par la crainte de choſes qu'il ne voioit pas, & par tout cet attirail de fictions effraiantes. C'eſt donc avec grande raiſon que les anciens ont répandu parmi le peuple qu'il y avoit des Dieux, qu'il y avoit des ſupplices à craindre dans les enfers, & l'on a grand tort dans notre ſiécle de rejetter ces ſentimens. Car ſans parler des autres ſuites de l'irreligion, chez les Grecs par exemple, confiez un talent à ceux qui manient les deniers publics : en vain vous prenez dix cautions, autant de promeſſes & deux fois plus de témoins, vous ne pouvez les obliger à rendre votre dépôt. Au contraire les Romains, qui dans la magiſtrature & les légations diſpoſent de grandes ſommes d'argent, n'ont beſoin que de la religion du ſerment pour garder une inviolable fidélité. Parmi les autres peuples un homme qui n'oſe toucher aux deniers publics, eſt un homme rare ; au lieu que chez les Romains il eſt rare de trouver un homme coupable de ce crime.

Mais tout périt, tout eſt ſujet au changement. Il n'eſt pas beſoin de le prouver, l'enchaînement néceſſaire des cauſes naturelles en eſt une preuve inconteſtable. Or toute eſpéce de gouvernement périt de deux maniéres, l'une vient du dehors, l'autre dū dedans. On ne peut ſûrement juger quelle ſera la premiére, mais l'autre eſt certaine & déterminée.

Nous avons déja dit quelles étoient la premiére & la ſeconde ſorte de gouvernement, & comment elles ſe changeoient l'une en l'autre : en ſorte que ſur cette matiére qui pourroit joindre les commencemens avec la fin, pourroit auſſi prédire ce qui arrivera dans la ſuite. Au moins ſelon moi rien n'eſt plus clair. Car lorſqu'une République, après s'être heureuſement délivrée de pluſieurs grands périls, eſt parvenue à ce degré de force & de puiſſance, où rien ne lui eſt plus diſputé, le peuple ne peut jouir longtems de ce bonheur ; le luxe & les plaiſirs corrompent les mœurs, une ambition demeſurée s'empare des eſprits, on recherche avec trop d'avidité les dignitez & la conduite des affaires ; ces deſordres faiſant tous les jours de nouveaux progrès, la paſſion de commander & l'eſpéce d'infamie que l'on mettra à obéir commenceront la ruine de la République, l'arrogance & le luxe l'avanceront, & le

Digitized by Google

peuple l'achevera, lorſque l'avarice des uns ſe trouvera contraire à ſes intérêts, & que l'ambition des autres lui aura donné de trop grandes idées de ſon pouvoir. Car alors emporté par la colére & n'écoutant plus que ſes conſeils, il ſecouera le joug de la ſoumiſſion, il ne voudra plus que les Chefs partagent également avec lui l'autorité, il ſe l'attribuera toute entiére ou en uſurpera la plus grande partie. Après quoi le gouvernement prendra bien le beau nom de République, c'eſt-à-dire d'Etat libre & populaire; mais ce ne ſera en effet que la domination d'une populace aveugle, ce qui eſt le plus grand de tous les maux.

Juſqu'ici nous avons fait voir quelle eſt la conſtitution de la République Romaine, à quoi elle eſt redevable de ſes progrès, l'état floriſſant où elle eſt, en quoi elle ſurpaſſe les autres, & en quoi elle leur eſt inférieure, ç'en eſt aſſez ſur cette matiére. Mais avant que de finir, il faut que ſemblable à un artiſte habile qui donne par quelque chefd'œuvre des preuves de ſon adreſſe, je tire de cette partie de l'hiſtoire qui touche aux tems que nous avons quittez, & que je raconte en peu de mots un fait qui mette en évidence tout ce que j'ai avancé de la force & de la vigueur qu'avoit alors cette République.

Annibal, après la défaite des Romains à Cannes, aiant pris priſonniers huit mille hommes qui avoient été laiſſez à la garde du retranchement, leur permit d'envoier à Rome pour y ménager leur rachat & leur retour. Dix des plus conſidérables aiant été choiſis, ce Général les fit partir après leur avoir fait prêter ſerment qu'ils le viendroient rejoindre. Un de la troupe fut à peine ſorti du retranchement, qu'aiant dit qu'il avoit oublié quelque choſe, il retourna, prit ce qu'il avoit laiſſé & repartit auſſitôt, croiant par ce premier retour avoir gardé ſa foi & ſatisfait à ſon ſerment. Arrivez dans Rome, ils priérent le Sénat de ne point envier à des priſonniers la conſolation de revoir leur patrie, qu'il les condamnât à paier chacun trois dragmes, pourvû qu'il leur permît de rentrer dans leur famille, qu'Annibal ne demandoit rien davantage pour leur rachat, qu'ils ne s'étoient pas rendus indignes de cette grace, qu'ils n'avoient pas craint de combattre, qu'on ne pouvoit rien leur reprocher qui fît deshonneur à Rome, & que laiſſez pour la garde du camp, c'étoit par pur malheur qu'après la défaite de tout le reſte de l'armée ils étoient tombez en la puiſſance des ennemis. Les Romains avoient fait alors de très-grandes pertes, ils ne

ſe voioient preſque plus aucun allié, jamais leur patrie n'avoit été menacée d'un plus grand péril; cependant après avoir entendu les députez, toujours attentifs à ce qu'il leur convenoit de faire, ils tinrent bon contre leur mauvaiſe fortune, & rien ne leur échapa de ce que l'intérêt de la République demandoit. Car voiant que le deſſein d'Annibal dans cette députation n'étoit que de ſe procurer de l'argent, & d'éteindre dans ſes ennemis l'ardeur de combattre, en leur montrant que quoique vaincus ils ne devoient pas déſeſpérer de leur ſalut; ils furent ſi éloignez d'accorder ce qu'on leur demandoit, qu'ils ne ſe laiſſérent ébranler ni à la compaſſion qu'ils portoient à leurs concitoiens, ni à la vûe des ſervices qu'ils tireroient de ces priſonniers. Ils fruſtrérent les intentions & les eſpérances d'Annibal, en refuſant de racheter ces ſoldats, & firent une loi qui obligeoit ceux qui leur reſtoient de vaincre ou de mourir: comme n'y aiant pour les vaincus d'autre eſpérance de ſalut que celle-là. Cette réſolution priſe, ils renvoiérent les neuf députez, qui de bon gré vouloient bien à cauſe de leur ſerment retourner à Annibal, & aiant fait garoter celui qui avoit prétendu éluder ſon ſerment, ils le firent conduire aux ennemis: de ſorte que ce Héros n'eut pas tant de joie d'avoir vaincu les Romains, qu'il fut comme effraié de la conſtance & de la grandeur d'ame qui éclatoit dans leurs délibérations.

HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE SEPTIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Situation de la ville de Leonte en Sicile.

LEONTE, à regarder ſa poſition en général, eſt tournée vers le Septentrion. Elle eſt traverſée, par le milieu, d'un vallon, dans lequel ſe trouvent les palais, où s'aſſemblent les Magiſtrats, & où la juſtice ſe rend; c'eſt là auſſi que ſe tient le marché. Le vallon eſt fermé de deux côtez par deux montagnes eſcarpées, dont la cime eſt toute couverte de maiſons & de temples. Il y a deux portes, dont l'une au bout du vallon qui regarde le Midi, conduit à Syracuſe; l'autre à l'autre bout du

côté du Septentrion méne aux champs qu'on appelle Léontins, & à cette campagne ſi fameuſe par ſa fertilité. Au pied de l'une de ces montagnes qui eſt à l'Occident, coule le Liſſe, ſur le bord duquel & comme ſous le rocher l'on a bâti une longue chaîne de maiſons, qui ne ſont éloignées du fleuve que de la longueur du chemin dont je viens de parler.

CHAPITRE II.

Traité de paix paſſé entre Annibal, Général des Carthaginois, & Xenophanés, Ambaſſadeur de Philippe Roi de Macédoine.

TRaité qu'Annibal Général, Magon, Murcan, Barmocar, tous les Sénateurs de Carthage, tous les Carthaginois qui ſervoient ſous lui, ont fait avec Xenophanés Athénien fils de Cléomaque, lequel nous a été envoié en qualité d'Ambaſſadeur par le Roi Philippe fils de Demetrius, tant en ſon nom qu'au nom des Macédoniens & des alliez.

En préſence de Jupiter, de Junon & d'Apollon; en préſence de la Déeſſe des Carthaginois, d'Hercule & d'Iolaus; en préſence de Mars, de Triton & de Neptune; en préſence de tous les Dieux protecteurs de notre expédition, du Soleil, de la Lune & de la terre; en préſence des fleuves, des prez & des eaux; en préſence de tous les Dieux que Carthage reconnoît pour ſes maîtres; en préſence de tous les Dieux qui ſont honorez dans la Macédoine & dans tout le reſte de la Gréce; en préſence de tous les Dieux qui préſident à la guerre & qui ſont préſens à ce Traité, Annibal Général, & avec lui tous les Sénateurs de Carthage & tous ſes ſoldats ont dit:

Afin que deſormais nous vivions enſemble comme amis & comme fréres, ſoit fait ſous votre bon plaiſir & le nôtre ce Traité de paix & d'alliance, à condition que le Roi Philippe, les Macédoniens & tout ce qu'ils ont d'alliez parmi les autres Grecs conſerveront & défendront les Seigneurs Carthaginois, Annibal leur Général, les ſoldats qu'il commande, les Gouverneurs des provinces dépendantes de Carthage, Utique & toutes les villes & nations qui lui ſont ſoumiſes; les ſoldats, les alliez & toutes les villes & nations qui nous ſont unies dans l'Italie, la Gaule, la Ligurie, & quiconque

dans cette province fera alliance avec nous. D'un autre côté les troupes de Carthage, Utique, toutes les villes qui ſont ſoumiſes à Carthage, les alliez, les ſoldats, toutes les villes & nations d'Italie, de la Gaule & de la Ligurie, & les autres alliez que nous avons & que nous pourrons avoir dans ces provinces d'Italie, s'engagent à conſerver & à défendre le Roi Philippe, les Macédoniens & tous leurs alliez d'entre les autres Grecs : que nous ne chercherons point à nous ſurprendre les uns les autres, & que nous ne nous tendrons pas de piéges : que ſans délai, ſans fraude ni ſouterrains nous Macédoniens, &c. nous déclarerons les ennemis des ennemis des Carthaginois, excepté des Rois, des villes & des ports avec qui nous ſommes liez par des Traitez de paix & d'alliance : que nous Carthaginois, &c. nous ſerons ennemis de ceux qui feront la guerre au Roi Philippe, excepté des Rois, des villes & des nations qui nous ſeront unies par des Traitez. Que vous entrerez vous, Macédoniens, dans a guerre que nous avons contre les Romains, juſqu'à ce qu'il plaiſe aux Dieux de donner à nos armes un heureux ſuccès : que vous nous fournirez ce qui nous ſera néceſſaire, & que vous ſerez fidels à ce dont nous ſerons convenus : que ſi les Dieux nous refuſent leur protection contre les Romains & leurs alliez, & que nous traitions de paix avec eux, nous en traiterons de telle ſorte, que vous ſoiez compris dans le Traité, & aux conditions qu'il ne leur ſera pas permis de vous déclarer la guerre, qu'ils ne ſeront maîtres ni des Corcyréens, ni des Apolloniates, ni des Epidamniens, ni de Phare, ni de Dimalle, ni des Parthins, ni de l'Atintanie ; & qu'ils rendront à Demetrius de Phare ſes parens qu'ils retiennent dans leurs Etats : que ſi les Romains vous déclarent la guerre ou à nous, ſelon le beſoin nous nous ſecourerons les uns les autres : que nous ferons la même choſe ſi quelque autre nous fait la guerre, excepté à l'égard des Rois, des villes & des nations dont nous ſerons amis & alliez. Si nous jugeons à propos de retrancher ou d'ajouter quelque choſe à ce Traité, nous ne le ferons que du conſentement des deux parties.

CHAPITRE III.

Demetrius de Phare perſuade à Philippe Roi de Macédoine de jetter du ſecours dans Ithome, forteresſe de Meſſéne. Sentiment contraire d'Aratus.

APrès les ſacrifices accoutumez, les entrailles des victimes aiant été préſentées à Philippe, il les prit dans ſa main, & s'inclinant un peu il demanda à Aratus en les lui montrant ce qu'il en penſoit, ſi elles ordonnoient de lever le ſiége de devant la citadelle, ou de la prendre. Alors Demetrius ſaiſiſſant l'occaſion : Si vous vous amuſez, dit-il, aux réveries des devins, il faut partir d'ici tout à l'heure ; mais ſi vous agiſſez en Roi qui entend ſes intérêts, vous vous rendrez maître de cette citadelle, de peur que la laiſſant aujourd'hui, vous n'attendiez en vain un autre tems pour vous la ſoumettre. Car ce ne ſera qu'en tenant les deux cornes que vous aurez le bœuf en votre puiſſance. Il entendoit par les deux cornes Ithome & l'Acrocorinthe, & par le bœuf, le Péloponéſe. Et vous, Arate, dit Philippe en ſe tournant vers lui, me conſeillez-vous la même choſe ? Celui-ci après avoir penſé un moment, répondit qu'il n'avoit qu'à la prendre, ſi cela ſe pouvoit ſans violer la foi qu'il avoit donnée aux Meſſéniens : mais que ſi en la prenant il devoit perdre toutes les citadelles & le ſecours même qu'il avoit reçu d'Antigonus, & par le moien duquel il conſervoit tous ſes Alliez, (il lui inſinuoit par-là de quelle importance il étoit de garder ſa parole,) il prit garde qu'il ne fût plus avantageux de laiſſer aux Meſſéniens, en éloignant ſes troupes, une preuve de ſa bonne foi, qui lui attacheroit non ſeulement cette ville, mais encore tous ſes autres Alliez. Si Philippe avoit ſuivi ſon inclination, il n'auroit pas craint d'aller contre la foi des Traitez. Il eſt aiſé d'en juger par ce qu'il fit enſuite. Mais comme peu de tems auparavant il avoit été aigrement averti par un jeune ſoldat du danger où il alloit expoſer ſon armée, il ne put réſiſter à la liberté, à l'autorité, aux inſtances avec leſquelles ce vieillard le prioit de faire attention à ſon avis. Il abandonna ſon premier deſſein, & prenant la main d'Aratus, hé bien, dit-il, reprenons donc le chemin par où nous ſommes venus.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Antiochus prend la ville de Sardes par l'induſtrie de Lagoras de Créte.

AUtour de Sardes, nuit & jour & ſans relâche il ſe faiſoit des eſcarmouches, il ſe donnoit des combats perpétuels. Il n'y avoit ſorte d'embûches qu'on ne dreſſât de part & d'autre pour ſurprendre ſon ennemi & pour fondre deſſus. Décrire tout le détail de cette affaire, cela ſeroit non ſeulement inutile, mais encore ennuieux. Il y avoit déja deux ans que ce ſiége duroit, lorſque Lagoras de Créte, homme entendu dans la guerre, y mit fin de cette maniére. Il avoit fait réflexion que les places les plus fortes ſont ſouvent celles que l'on prend avec plus de facilité, par la négligence des habitans, qui ſe repoſant de leur ſûreté ſur les fortifications naturelles ou artificielles de leur ville, ne ſe mettent pas en peine de la garder. Il ſçavoit encore que les places ſe prennent quelquefois par les endroits les plus forts, & que l'on croit que les ennemis n'entreprendront pas d'attaquer. Sur cela, quoiqu'il vît bien que Sardes avoit toujours paſſé pour une forteresſe à deſeſpérer quiconque auroit tenté de la prendre d'aſſaut, & dont la faim ſeule pouvoit faire ouvrir les portes, ces difficultez ne firent qu'augmenter ſon application à imaginer tous les moiens poſſibles d'y entrer. S'étant apperçû que la partie du mur, qui joignoit la citadelle à la ville, n'étoit point gardée, il prit deſſein de la ſurprendre par cet endroit, & conçut l'eſpérance de réuſſir. La preuve qu'il avoit que ce côté n'étoit point gardé, la voici. Ce mur eſt bâti ſur un rocher extrémement haut & eſcarpé, au pied duquel eſt comme un abîme où l'on jettoit de la ville les corps morts des chevaux & des bêtes de charge. Là s'aſſembloient tous les jours grand nombre de vautours & d'autres oiſeaux carnaſſiers, qui après s'être raſſaſiez ne manquoient pas d'aller ſe repoſer ſur le rocher & ſur la muraille. Ç'en fut aſſez à notre Candiot pour juger que cet endroit étoit la plûpart du tems négligé & ſans garde. Sur cette penſée, la nuit il deſcendoit ſur les lieux & examinoit avec ſoin comment il pourroit approcher & où il devroit poſer les échelles; & aiant trouvé un endroit propre contre un des ro-

chers, il fit auſſitôt part au Roi de ſon deſſein & de ſa découverte. Celui-ci fut charmé de l'eſpérance qu'on lui donnoit. Il exhorta Lagoras de pouſſer juſqu'au bout ſon entrepriſe, lui promettant que de ſon côté il feroit tout ce qui ſeroit poſſible. Lagoras pria le Roi de lui donner pour compagnons l'Etolien Théodote & Denis Capitaine des gardes, l'un & l'autre lui paroiſſant avoir toute la force & toute la valeur que ſon projet demandoit. Les aiant obtenus, tous trois tiennent conſeil & agiſſant de concert n'attendoient plus qu'une nuit, à la fin de laquelle il n'y eût point de Lune. Lorſqu'ils l'eurent trouvée, la veille du jour qu'ils devoient mettre la main à l'œuvre, ſur le ſoir, ils choiſirent quinze hommes des plus forts & des plus braves de l'armée, pour porter les échelles, eſcalader & courir le même péril qu'eux. Ils en prirent trente autres pour les mettre en embuſcade à quelque diſtance; & ceux-ci, lorſque les premiers après l'eſcalade ſeroient arrivez à une porte qui étoit proche, devoient venir à cette porte & aider aux autres à la briſer. Deux mille hommes devoient les ſuivre, qui avoient ordre de ſe jetter dans la ville & de s'emparer du haut du théâtre qui commande la ville & la citadelle. Et de peur que ce détachement ne donnât quelque choſe à connoître de l'entrepriſe, il fit courir le bruit que les Etoliens devoient par certain foſſé ſe jetter dans la ville, & que c'étoit ſur cet avis que l'on avoit fait ce détachement pour leur empêcher le paſſage.

Tout étant prêt pour l'exécution, dès que la Lune ſe fut cachée, Lagoras & ſes gens s'approchent doucement des rochers avec leurs échelles, & ſe cachent ſous une pointe qui s'avançoit ſur le foſſé. Le jour venu & la garde s'étant retirée de cet endroit, pendant que le Roi envoie ſelon la coutume des troupes en différens poſtes, & qu'il en aſſemble & range d'autres en bataille dans l'Hippodrome, nos gens travailloient ſans que l'on eût le moindre ſoupçon de leur entrepriſe. Mais quand on eut appliqué deux échelles, par leſquelles Denis & Lagoras commençoient à monter, il ſe fit grande rumeur, grande émotion dans le camp. Car quoiqu'on ne vît l'eſcalade ni de la ville ni de la citadelle, à cauſe de la pointe qui ſortoit du rocher, on voioit à plein du camp cette action hardie & extraordinaire; les uns en étoient étonnez comme d'un prodige, les autres qui en prévoioient les ſuites, en attendoient avec une joie mêlée de crainte l'événement & le ſuccès. Le Roi fut informé de ce bruit, & pour détourner

de cette affaire tant les aſſiégez que ſes propres troupes, il fit marcher l'armée vers une porte oppoſée à celle qui devoit être attaquée, & qui s'appelloit la porte de Perſe. Achée qui commandoit dans la citadelle vit cette marche, & ſurpris d'un mouvement ſi peu ordinaire aux ennemis, il ne ſçavoit ni en deviner la raiſon, ni enfin quel parti prendre. Il envoia cependant quelques troupes à cette porte pour arrêter les ennemis; mais comme la décente étoit étroite & eſcarpée, le ſecours vint trop tard. Aribaſe qui commandoit dans la ville, & qui ne ſçavoit rien de l'affaire, marcha auſſi de ſon côté vers la porte que menaçoit Antiochus, & faiſant monter une partie de ſa garniſon ſur la muraille, faiſant ſortir l'autre de la ville par cette porte, il les exhorta d'arrêter les ennemis & d'en venir aux mains avec eux. Pendant tous ces mouvemens, Lagoras, Théodote, Denis & leur troupe aiant eſcaladé le rocher, viennent à la porte qui en étoit proche, forçant tous ceux qu'ils rencontrent, & briſent la porte. Auſſitôt les trente autres ſortent de leur embuſcade & viennent la briſer avec eux. La porte abattue, les deux mille entrent dans la ville & ſaiſiſſent le haut du théâtre. Les aſſiégez accourent de la muraille & de la porte de Perſe pour avertir leurs compagnons de combattre. La porte s'ouvre pour leur retraite, quelques troupes du Roi les ſuivent & paſſent avec eux. Pendant qu'ils s'en rendent maîtres, d'autres les briſent, d'autres ſe jettent dans la ville. Aribaſe & les aſſiégez s'oppoſent à leur paſſage, mais après peu de réſiſtance ils ſe retirérent dans la citadelle. Après quoi Théodote & Lagoras ſe tinrent toujours au théâtre, obſervant habilement tout ce qui ſe paſſoit, pendant que le reſte de l'armée ſe répandoit de tous côtez dans la ville & la réduiſoit au Roi. Enfin les uns égorgeant ceux qui leur venoient à la rencontre, les autres mettant le feu aux maiſons, d'autres encore ne ſongeant qu'à piller & à faire un grand butin, toute la ville fut ſaccagée & ruinée. C'eſt ainſi qu'Antiochus devint maître de Sardes.

HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE HUITIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

En quels cas il eſt pardonnable ou non de ſe fier à certaines perſonnes. Archidamus Roi de Lacédémone, Pélopidas de Thébes, Cneus Cornelius, ſont blâmables de l'avoir fait. Achée fut auſſi ſurpris, mais on ne peut lui en faire un crime.

CE ſeroit une choſe trop hazardeuſe que de décider en général ſi l'on doit blâmer ceux qui ſe ſont fiez à certaines perſonnes, ou ſi l'on doit leur pardonner de l'avoir fait : la raiſon en eſt, qu'il arrive ſouvent, qu'après avoir pris toutes les précautions raiſonnables, on ne laiſſe pas d'être trompé : car il y a des gens contre la mauvaiſe foi deſquels toutes les loix du monde ne mettroient pas à couvert. Cela ne doit cependant pas nous empêcher d'aſſûrer qu'il eſt des tems & des circonſtances où l'on doit blâmer

les Chefs qui ſe fient à certaines perſonnes, & d'autres où la juſtice demande qu'on leur pardonne. Eclairciſſons ceci par des exemples.

Archidamus Roi des Lacédémoniens s'étoit retiré de Lacédémone, parce que l'ambition de Cléoméne lui étoit ſuſpecte : mais peu de tems après s'étant laiſſé perſuader, il revint & ſe remit entre les mains de ſon rival. Il en fut puni par la perte de ſa dignité & de la vie, ſans qu'aucune raiſon puiſſe juſtifier ſa crédulité dans les ſiécles futurs. Car les choſes étant au même état qu'elles étoient quand il ſe retira, & l'ambition de Cléoméne n'aiant fait que s'accroître, pouvoit-il probablement éviter de périr en ſe fiant à des gens, à la fureur deſquels il n'étoit échappé que par une eſpéce de miracle ?

Pélopidas de Thébes connoiſſant la ſcélérateſſe du Tyran Alexandre, & perſuadé de cette maxime, que tout Tyran regarde comme ſes plus grands ennemis ceux qui prennent la défenſe de la liberté publique, engagea Epaminondas à prendre les armes pour défendre non ſeulement la République de Thébes, mais encore toutes les autres de la Gréce. Malgré cela, & quoiqu'il fût en Theſſalie pour abattre & détruire la Monarchie d'Alexandre, aiant eu la foibleſſe d'accepter deux fois la fonction d'Ambaſſadeur auprès de ce Tyran, il tomba en ſa puiſſance, & par-là fit grand tort aux affaires des Thébains. Car pour s'être fié témérairement aux gens dont il devoit le plus ſe défier, il fut cauſe que ce peuple perdit toute la gloire que ſes belles actions lui avoient acquiſe. Le Conſul Cneus Cornelius fit la même faute pendant la guerre de Sicile. On pourroit citer quantité d'exemples ſemblables, qui font voir combien ſont blâmables ceux qui ſans diſcernement s'abandonnent à la bonne foi de leurs ennemis.

On ne doit pas en uſer de même à l'égard de ceux qui prennent toutes les ſûretez qu'il eſt raiſonnablement permis de prendre. Car ne s'en fier abſolument à perſonne, c'eſt ne vouloir jamais finir les affaires ; on n'eſt donc pas coupable lorſqu'on ajoute foi après avoir pris les précautions néceſſaires. Or les meilleures aſſûrances contre la mauvaiſe foi, ſont les ſermens, les enfans, les femmes priſes en ôtage, mais ſur tout la vie paſſée de ceux avec qui l'on traite. Quand malgré tout cela on tombe dans quelque piége, ce n'eſt plus ceux qui ſont trompez, mais ceux qui trompent, que l'on doit

blâmer. Les aſſûrances qu'il faut prendre, ſont donc celles-là ſur tout contre leſquelles celui avec qui l'on a traité ne peut aller. Mais comme il eſt rare d'en trouver de cette nature, la derniére reſſource eſt d'en chercher de telles; que ſi nous ſommes ſurpris, au moins on ne pourra pas nous en imputer la faute. Nous avons quantité d'exemples de cette ſage conduite dans l'antiquité. Mais il y en a un illuſtre dans les tems dont nous faiſons l'hiſtoire, c'eſt celui d'Achée, qui aiant pris, pour ſe mettre parfaitement à l'abri de la perfidie, toutes les ſûretez qu'il eſt poſſible à l'homme de prendre, ne laiſſa pas que de tomber en la puiſſance des ennemis: mais loin qu'on lui en fît un crime, on eut compaſſion de ſon malheur; au lieu qu'on n'a eu que de la haine & de l'horreur pour ceux qui l'avoient trompé.

CHAPITRE II.

Grandes actions des Romains & des Carthaginois, conſtance opiniâtre de ces deux peuples dans leurs entrepriſes. Utilité d'une Hiſtoire générale.

JE ne crois m'éloigner ni de mon ſujet, ni du but que je me ſuis propoſé au commencement de cet Ouvrage, ſi j'arrête ici mes lecteurs pour leur faire conſidérer la grandeur des actions des deux Républiques de Rome & de Carthage, & la conſtance opiniâtre avec laquelle elles pourſuivoient leurs entrepriſes. Car n'eſt-il pas ſurprenant que toutes deux aiant deux guerres importantes à ſoutenir, l'une en Italie, l'autre en Eſpagne, que n'aiant toutes deux que des eſpérances fort incertaines ſur l'avenir, que courant toutes deux le même riſque, elles ne ſe ſoient pas bornées à ces deux affaires, mais ſe ſoient encore diſputé la Sardaigne & la Sicile, & que non ſeulement elles aient embraſſé tout par l'eſpérance, mais encore aient fourni des vivres & des munitions pour tant de projets? On ſera plus frappé encore, ſi l'on examine les choſes en détail. Les Romains avoient en Italie deux armées complettes, chacune un Conſul à leur tête, ils en avoient encore deux en Eſpagne, une ſur terre que commandoit Cn. Cornelius, l'autre ſur mer qui avoit pour Général Publ. Scipion. Il en étoit de même des Carthaginois. Les Romains avoient

outre cela une flote à l'ancre ſur les côtes de la Gréce pour ſuivre Philippe & obſerver ſes deſſeins, laquelle flote commandérent l'un après l'autre Marcus Valerius & Publius Sulpicius. Appius encore commandoit cent galéres à cinq rangs de rames, & Marcus Claudius avec une armée de terre menaçoit la Sicile, & Amilcar faiſoit la même choſe du côté des Carthaginois.

Après tous ces faits je ne penſe pas que l'on puiſſe douter de la vérité de ce que j'ai avancé au commencement de cet Ouvrage, qu'il n'eſt pas poſſible par la lecture des Hiſtoires particuliéres de voir l'ordre & l'œconomie de tout ce qui s'eſt paſſé. Car comment, en ne liſant que les Hiſtoires de Sicile & d'Eſpagne, connoîtra-t-on de quelle maniére la fortune s'y eſt priſe, ou de quelle ſorte de gouvernement elle s'eſt ſervie pour faire de nos jours ce qui ne s'étoit jamais fait, & ce qui peut paſſer pour un prodige, de ſoumettre à un ſeul Empire & à une ſeule Puiſſance toutes les parties connues de l'univers ? On peut bien apprendre par des Hiſtoires particuliéres comment les Romains ont pris Syracuſe ; comment ils ont réduit l'Eſpagne à leur obéiſſance. Mais ſans une Hiſtoire générale il eſt difficile de comprendre comment il ſe ſont ſoumis toute la terre, quels obſtacles particuliers ils ont rencontré dans le vaſte deſſein de conquérir tout, ce qui les a quelquefois arrêté & en quels tems. On ne peut donc non plus ſans cette Hiſtoire générale bien concevoir la grandeur des actions, ni les forces d'un gouvernement. Car que les Romains ſe ſoient mis en marche pour ſubjuguer l'Eſpagne ou la Sicile, qu'ils aient fait la guerre ſur terre & ſur mer, ces entrepriſes, à ne les regarder qu'en elles-mêmes, ne ſont pas fort extraordinaire : mais quand on conſidére que toutes ces entrepriſes & beaucoup d'autres s'exécutoient en même tems par la même Puiſſance & le même gouvernement, & qu'on joint à cela les malheurs & les guerres dont l'Italie même étoit en même tems accablée, c'eſt alors que les faits ſe développent à l'eſprit, & que l'on y voit tout ce qui mérite notre admiration. C'eſt ainſi qu'on les connoît comme ils doivent être connus. Cela ſoit dit contre ceux qui s'imaginent que la lecture des Hiſtoires particuliéres ſuffit pour nous donner la connoiſſance d'une Hiſtoire commune & univerſelle.

CHAPITRE III.

Marcus Marcellus attaque avec une armée navale l'Achradine de Syracuſe. Deſcription de la ſambuque. Inventions d'Archiméde pour empêcher l'effet des machines de Marcellus & d'Appius.

LOrſque Marcellus attaqua l'Achradine de Syracuſe, ſa flote étoit compoſée de ſoixante galéres à cinq rangs de rames, qui étoient pleines d'hommes armez d'arcs, de frondes & de dards pour nettoier les murailles. Il avoit encore huit galéres à cinq rangs, d'un côté deſquelles on avoit ôté les bancs, aux unes à droite, aux autres à gauche, & que l'on avoit jointes enſemble deux à deux par les côtez où il n'y avoit pas de bancs. C'étoient ces galéres, qui pouſſées par les rameurs de l'autre côté, approchoient des murailles ce qu'on appelle des ſambuques, dont il faut expliquer la conſtruction. C'eſt une échelle de la largeur de quatre pieds, laquelle dreſſée eſt auſſi haute que les murailles. De l'un & de l'autre côté de cette échelle regne une baluſtrade ſur laquelle on étend de grandes couvertures. On la couche de ſon long ſur les côtez des deux galéres jointes enſemble, de ſorte qu'elle paſſe de beaucoup les éperons, & au haut des mâts de ces galéres on met des poulies & des cordes. Quand on doit les mettre en œuvre, on attache les cordes à l'extrémité de la machine, & des gens de deſſus la poupe l'élévent par le moien des poulies : d'autres ſur la proue aident auſſi à l'élever avec des leviers. Enſuite les galéres étant pouſſées à terre, on applique ces machines à la muraille. Au haut de l'échelle eſt un petit plancher bordé de trois côtez de claies, ſur lequel quatre hommes repouſſent en combattant ceux qui des murailles empêchent qu'on n'applique la ſambuque. Quand elle eſt appliquée, & qu'ils ſont arrivez ſur la muraille, ils jettent bas les claies, & à droite & à gauche ils ſe répandent dans les forts ou dans les tours. Le reſte des troupes les ſuivent & ſans crainte que la machine leur manque, parce qu'elle eſt fortement attachée aux deux galéres. Or ce n'eſt pas ſans raiſon que cette machine a été appellée ſambuque ; on lui a donné ce nom, parce que l'échelle étant dreſſée, il ſe fait d'elle & du

du vaiſſeau joints enſemble une figure qui reſſemble à la ſambuque.

Tout étant prêt, les Romains penſoient à attaquer les tours. Mais Archiméde avoit auſſi de ſon côté diſpoſé des machines pour lancer des traits à quelque diſtance que ce fût. Les ennemis étoient encore loin de la ville, qu'avec des baliſtes & des catapultes plus grandes & plus bandées, il les perçoit de tant de traits qu'ils ne ſçavoient comment les éviter. Quand les traits paſſoient au-delà, il en avoit de plus petites & proportionnées à la diſtance : ce qui cauſoit une ſi grande confuſion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre : de ſorte que Marcellus ne ſçachant quel parti prendre, fut obligé de faire avancer ſans bruit ſes galéres pendant la nuit. Mais quand ils furent vers la terre à la portée du trait, Archiméde inventa un autre ſtratagéme contre ceux qui combattoient de leurs vaiſſeaux. Il fit percer des trous dans la muraille à hauteur d'homme & de la largeur de la main. Par-là on tiroit des fléches & de petits ſcorpions qui mettoient hors de combat les ſoldats Romains. De cette maniére ſoit que les ennemis fuſſent éloignez ou qu'ils fuſſent proche, non ſeulement il rendoit tous leurs projets inutiles, mais encore il en tuoit une grande partie. Et quand on commençoit à dreſſer les ſambuques, des machines diſpoſées au pied de la muraille au dedans, s'élevoient alors ſur les forts & pouſſoient leurs becs loin au-delà. Telles d'entre elles jettoient des pierres qui ne peſoient pas moins que dix talens, & d'autres des maſſes de plomb d'une égale peſanteur. Quand les ſambuques s'approchoient, on tournoit par le moien d'une corde les becs de ces machines où il étoit néceſſaire, & de là on faiſoit tomber ſur la ſambuque une pierre, qui ne briſoit pas ſeulement cette machine, mais encore le vaiſſeau, & jettoit ceux qui s'y trouvoient dans un extréme péril.

Il y avoit encore certaines machines qui lançoient des pierres contre les ennemis qui s'avançoient des vaiſſeaux, quoiqu'ils fuſſent couverts par des claies, & qu'ils ſe cruſſent en ſûreté contre les traits qui ſe jettoient des murailles, & ces pierres tomboient ſi juſte, qu'ils étoient obligez de ſe retirer de la proue.

Outre cela il faiſoit tomber une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui qui, comme un pilote, con-

duiſoit le bec de la machine, aiant attrappé la proue d'un vaiſſeau, abaiſſoit l'autre bout du côté de la ville. Quand il avoit dreſſé le vaiſſeau ſur la poupe, il tenoit immobile le bec de la machine ; mais alors lâchant la chaîne par le moien d'un moulinet ou d'une poulie, il falloit que quelques vaiſſeaux tombaſſent ſur le côté, que quelques autres fiſſent la culbute, & que la plûpart tombant de haut ſur la proue fuſſent ſubmergez. Marcellus étoit dans un très-grand embarras, tous ſes projets étoient renverſez par les inventions d'Archiméde, il faiſoit des pertes conſidérables, les aſſiégez ſe moquoient de tous ſes efforts. Cependant il ne laiſſoit pas que de badiner ſur les inventions du Machiniſte, cet homme, diſoit-il, ſe ſert de nos vaiſſeaux comme de cruches pour puiſer de l'eau : & ſouffletant nos ſambuques, il les chaſſe avec ignominie comme indignes de ſa compagnie. Tel fut le ſuccès du ſiége par mer.

Appius aiant ſouffert les mêmes difficultez, s'étoit auſſi déſiſté de ſon entrepriſe. Quoique ſon armée fût encore loin de la ville, elle étoit accablée des pierres & des traits que lançoient les baliſtes & les catapultes, tant étoit prodigieuſe la quantité des traits qui en partoient & la roideur avec laquelle ils étoient pouſſez. C'étoient des machines dignes du Prince qui en faiſoit la dépenſe, & d'Archiméde, qui les dreſſoit & mettoit en œuvre. Et lorſque les ennemis s'approchoient de la ville, repouſſez par les traits qui leur étoient jettez à travers la muraille, ils faiſoient des efforts ſuperflus. Si couverts de leurs boucliers ils avançoient avec violence, ils étoient aſſommez des pierres & des poutres qu'on leur faiſoit tomber ſur la tête, ſans parler des pertes que leur cauſoient ces mains de fer dont nous avons fait mention plus haut, & qui enlevant les hommes avec leurs armes, les briſoient contre terre ou les précipitoient dans la mer.

Ce Conſul s'étant donc retiré dans ſon camp & aiant aſſemblé ſon conſeil, on y réſolut de tenter toutes ſortes de moiens pour ſurprendre Syracuſe, à l'exception d'un ſiége en forme, & cette réſolution fut exécutée. Car pendant huit mois qu'ils reſtérent devant la ville, il n'y eut ſorte de ſtratagémes que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur que l'on ne fît, à l'aſſaut près que l'on n'oſa jamais tenter. Tant un ſeul homme & une ſeule ſcience ont de force dans quelques occaſions, quand on ſçait les emploier à propos. Otez de Syracuſe un ſeul vieil-

lard, avec de ſi grandes forces ſur terre & ſur mer, la priſe de la ville eſt immanquable : & ſa ſeule préſence fait que l'on n'oſe pas même l'attaquer, au moins de la maniére qu'Archiméde pouvoit empêcher. L'unique reſſource que les Romains crurent qu'il leur reſtoit, fut de réduire par la faim le peuple nombreux qui étoit dans la ville. Pour cela avec l'armée navale on arrêta tous les vivres qui pouvoient leur venir par mer, & l'autre armée coupa tout ce qui leur venoit par terre. Et pour ne point perdre entiérement le tems qu'ils devoient reſter devant Syracuſe, mais l'emploier ailleurs à quelque choſe d'avantageux, les Conſuls partagérent leurs armées. Appius avec les deux tiers demeura au ſiége, & Marcellus avec l'autre tiers alla faire le dégât dans les terres de ceux des Carthaginois, qui tenoient le parti des Siciliens.

CHAPITRE IV.

Philippe fait empoiſonner Aratus. La modération de celui-ci, & les honneurs qu'on lui fit après ſa mort.

QUoique les Meſſéniens ſe fuſſent déclarez ennemis de Philippe, ce Prince n'en put tirer une vengeance qui ſoit digne d'être rapportée, bien qu'il ſe ſoit mis en devoir de ravager leurs terres. Mais on ne peut rien voir de plus infame que la maniére avec laquelle il a traité ceux qui lui étoient le plus étroitement attachez. Il fit empoiſonner Aratus, parce que ce vieillard reſpectable n'avoit point approuvé ce qu'il avoit fait dans Meſſéne, ſe ſervant pour cette indigne action du miniſtére de Taurion, qui ſous ſes ordres gouvernoit le Péloponéſe. Cette infamie n'éclata point d'abord. Car le poiſon n'étoit pas de la nature de ceux qui tuent ſur le champ, mais de ceux qui conduiſent lentement à la mort. On ſçut la choſe de cette maniére. Aratus qui ne l'avoit découverte à perſonne, ne put la cacher à un domeſtique fidéle & affectionné qui l'avoit ſecouru avec beaucoup de ſoin & de zéle pendant ſa maladie. Un jour que Céphalon (c'étoit le nom de ce domeſtique,) avoit apperçu contre la muraille un crachat mêlé de ſang, & l'avoit fait remarquer à ſon maître ; telle eſt, dit Aratus, la récompenſe de l'amitié que j'ai eue pour Philippe. Voilà le grand, l'admirable effet

de la modération, d'avoir plus de honte d'une action criminelle faite contre ſoi-même, que celui même qui en eſt auteur. Et c'eſt ce que fit alors Aratus, qui après avoir partagé avec Philippe les périls & la gloire de tant de grands exploits, en fut ſi mal récompenſé. Ainſi mourut Aratus, que les Achéens par reconnoiſſance pour les bienfaits infinis qu'ils en avoient reçus, avoient mis à leur tête, & à qui ils avoient confié le timon de leur Républiquc. Ils lui rendirent après ſa mort les honneurs qu'ils lui doivent. Car on lui décerna des ſacrifices & les honneurs que méritent les Héros, on fit en un mot tout ce qu'il falloit pour conſacrer ſa mémoire à l'immortalité. De ſorte que s'il reſte quelque ſentiment aux morts, il n'y a pas lieu de douter qu'Aratus n'ait vû avec complaiſance la maniére dont les Achéens reconnoiſſoient les ſoins & les travaux qu'il avoit eſſuiez pour eux.

CHAPITRE V.

Priſe de Liſſe & de ſa citadelle par Philippe.

IL y avoit longtems que Philippe avoit des vûes ſur Liſſe & ſur la citadelle, & qu'il penſoit tout de bon à s'en rendre le maître. Il partit enfin à la tête de ſon armée, & après avoir marché deux jours & traverſé les défilez, il campa le long de l'Ardaxane aſſez proche de la ville. Mais comme l'art & la nature avoient concouru à fortifier l'enceinte de cette ville, tant du côté de la mer que du côté de la terre, & que la citadelle, qui n'étoit pas loin de la ville, paroiſſoit être d'une hauteur & d'une force à ne craindre aucun aſſaut, il perdit toute eſpérance d'emporter celle-ci, & ſe retrancha à n'attaquer que la ville. Entre Liſſe & le pied de la montagne où eſt la citadelle, eſt un eſpace tout-à-fait propre pour faire une attaque. Là Philippe aiant fait eſcarmoucher, s'aviſa fort à propos de ce ſtratagéme. Il donna aux Macédoniens un jour entier pour ſe repoſer, & après les avoir animez à bien faire, il cacha avant le jour la plus grande & la meilleure partie de ſes armez à la légére dans des vallons pleins de bois qui étoient du côté des terres au-deſſus de l'eſpace dont nous avons parlé; & le jour ſuivant il mena ſes peſamment armez avec le reſte de ſon armure légére de l'autre côté de la ville en côtoiant la

mer. Puis aiant fait le tour de la ville, & étant revenu à l'endroit où il avoit eſcarmouché, on ne douta point qu'il ne fît attaquer la ville par-là.

Sur l'avis qu'on avoit eu de l'arrivée de Philippe, il s'étoit aſſemblé de toute l'Illyrie un grand nombre d'hommes dans Liſſe. Dans la citadelle, que l'on croioit aſſez forte d'elle-même, on n'y avoit mis qu'une garniſon médiocre. Dès que les Macédoniens approchérent, les aſſiégez, comptant ſur leur nombre & ſur leurs fortifications, ſortirent en foule de la ville. Le Roi avoit poſté ſes peſamment armez dans des lieux plats & unis, & avoit donné ordre à l'armure légére d'avancer vers les hauteurs & de venir courageuſement aux mains avec les ennemis. Le combat fut quelque tems douteux. Mais enſuite les troupes de Philippe ne pouvant tenir contre les difficultez du terrain & le nombre des ennemis, elles pliérent & ſe retirérent dans les peſamment armez. Alors les aſſiégeans, comme pour les inſulter, pouſſent plus avant, décendent dans la plaine, & livrent combat aux peſamment armez. La garniſon de la citadelle s'apperçut que Philippe ſe battoit en retraite, quoique lentement & faiſant ferme par intervalles, & croiant que c'étoit tout de bon qu'il fuioit, elle quitta imprudemment ſon poſte, perſuadée que ſans elle ſa propre ſituation le défendoit aſſez. Ces troupes ſortent peu à peu de la citadelle, & par différens défilez décendent avec impétuoſité dans la plaine, où après la fuite des ennemis elles eſpéroient faire quelque butin. Alors celles du côté de Philippe qui étoient cachées dans des fonds couverts de bois, ſortent de leur embuſcade & fondent ſur la garniſon. Les peſamment armez reviennent à la charge; l'épouvante & la confuſion ſe répandent parmi les ennemis. La garniſon de Liſſe prend la fuite en déſordre & ſe ſauve dans la ville; mais celle de la citadelle fut coupée par l'embuſcade. D'où il arriva ce que l'on attendoit le moins, que Philippe prit la citadelle ſans aucun danger. Pour la ville, elle fut attaquée ſi vivement par les Macédoniens qu'elle ne put tenir que juſqu'au lendemain. Philippe devenu le maître de Liſſe & de ſa citadelle d'une maniére ſi extraordinaire, le devint en même tems de tous les lieux voiſins. Entre autres la plûpart des villes d'Illyrie lui ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Après la priſe de ces deux fortereſſes, on vit bien qu'il n'y en avoit plus où l'on pût être à couvert contre ce Prince, & que l'on ne pouvoit lui réſiſter impunément.

CHAPITRE VI.

Achée aſſiégé dans la citadelle de Sardes, eſt livré à ſes ennemis par la trahiſon de Bolis, & condamné à une mort honteuſe par Antiochus.

BOlis étoit Candiot, conſidéré pendant longtems à la Cour & honoré du commandement. Il avoit la réputation d'homme entendu & d'une hardieſſe à tout entreprendre, & paſſoit pour ſçavoir la guerre auſſi bien que ceux qui la ſçavoient le mieux. Soſibe ſe l'étant gagné par des entretiens fréquens & s'en étant fait un ami, lui dit qu'il ne pouvoit dans les circonſtances préſentes faire un plaiſir plus ſenſible au Roi, que de trouver un moien de ſauver Achée. Bolis après l'avoir entendu, lui répondit qu'il y penſeroit, & ſe retira. Après y avoir bien penſé, il alla au bout de deux ou trois jours trouver Soſibe, & lui dit qu'il ſe chargeoit de l'affaire, qu'il avoit demeuré du tems dans Sardes, qu'il connoiſſoit le terrain, & que Cambyle qui y commandoit les Candiots au ſervice d'Antiochus étoit non ſeulement ſon concitoien, mais encore ſon parent & ſon ami. Or Cambyle avoit alors en garde un des forts qui ſont derriére la citadelle; car comme on n'y peut faire aucuns travaux, il n'avoit pour défenſe que la troupe de Cambyle. Soſibe fut ravi de cette particularité, & demeura perſuadé qu'il n'étoit pas poſſible abſolument de tirer Achée du péril où il étoit, ou que ſi cela étoit poſſible, nul autre que Bolis n'étoit plus capable de le faire. Cette chaleur avec laquelle Bolis entreprenoit la choſe, fit eſpérer un prompt ſuccès. Soſibe de ſon côté lui promettoit que l'argent ne lui manqueroit pas pour l'exécution, & lui en promettoit beaucoup plus quand l'affaire ſeroit terminée, ſans compter les récompenſes qu'il devoit attendre de la reconnoiſſance du Roi & d'Achée, récompenſes qu'il exagéra tant qu'il put pour enfler le courage & les eſpérances de Bolis.

Celui-ci prit la choſe ſi fort à cœur, que s'étant muni de bonnes lettres de créance, il ſe mit ſans délai ſur mer. Il alla d'abord à Rhodes trouver Nicomaque, qui avoit pour Achée une tendreſſe de pére, & qui avoit autant de confiance en lui

que s'il eût été ſon propre fils. De Rhodes il ſut à Ephéſe, où il s'aboucha avec Melancome. Car s'étoit de ces deux hommes qu'Achée ſe ſervoit dans les affaires, tant celles qui regardoient Ptolémée que les autres. Après avoir fait part à ces deux perſonnes de ce dont il s'agiſſoit, & les aiant trouvé prêts à entrer de leur part dans l'entrepriſe; il envoia un de ſes gens, nommé Arien, à Cambyle, avec ordre de lui dire que Bolis étoit venu d'Alexandrie pour lever quelques troupes étrangéres; mais qu'il avoit à conférer avec lui ſur quelques affaires importantes, qu'il lui marquât le tems & le lieu où ils pourroient ſe parler ſans témoins. Cambyle n'eut pas entendu ces inſtructions qu'il ſe rendit à tout ce que l'on demandoit de lui, & renvoia le meſſager, qui dit à ſon maître le jour & le lieu où ils devoient tous deux ſe rendre pendant la nuit.

Bolis en homme ſourbe & artificieux, ſelon le génie de ſa nation, avoit roulé toute l'affaire dans ſa tête, & l'avoit conſidérée par tous ſes côtez. Arrivé au rendez-vous, il donne une lettre à Cambyle, & ſur cette lettre ils tiennent un conſeil vraiment digne de deux Candiots. On n'y délibéra point ſur les meſures qu'il falloit prendre pour tirer Achée de péril, on n'y parla point de la foi qui ſe devoit garder aux intéreſſez, on ne ſongea qu'à ſa ſûreté propre & à ce qui pourroit apporter plus de profit. Il ne fallut pas beaucoup de tems à ces deux perfides pour convenir, premiérement que les dix talens reçus de Soſibe ſeroient partagez en commun, & en ſecond lieu qu'après avoir reçus d'Antiochus de l'argent & des eſpérances dignes d'un ſi grand ſervice, ils lui déclareroient toute l'affaire, & lui promettoient que pourvû qu'il voulût les aider, ils lui livreroient Achée.

Cambyle prit ſur lui ce qu'il y avoit à faire auprès d'Antiochus, & Bolis donna parole que dans quelques jours il envoieroit Arien à Achée avec des lettres de Nicomaque & de Melancome: mais il laiſſa à l'autre le ſoin de faire en ſorte qu'Arien pût entrer dans la citadelle & en ſortir en toute ſûreté. Ils étoient encore convenus que ſi Achée donnoit dans le panneau & répondoit à Nicomaque & à Melancome, Bolis ſe chargeroit de l'exécution & viendroit ſe joindre à Cambyle. Les emplois ainſi partagez, ils ſe ſéparérent, & chacun fit de ſon côté ſa fonction.

Cambyle à la premiére occaſion s'ouvrit au Roi ſur le projet. Une nouvelle ſi extraordinaire produiſit dans Antiochus

des mouvemens différens. Tantôt ne ſe poſſédant pas de joie, il permettoit tout. Tantôt n'oſant y ajouter foi, il ſe faiſoit répéter & le projet & les moiens de l'exécuter. Puis revenant à croire & ſe perſuadant que c'étoit une protection viſible des Dieux, il prioit & preſſoit avec inſtance Cambyle d'achever ce qu'il avoit commencé.

Bolis agiſſoit avec le même empreſſement auprès de Nicomaque & de Melancome, qui ne doutant pas qu'il n'y allât de bonne foi, donnérent à Arien ſans héſiter des lettres écrites en certaines notes dont ils étoient convenus de ſe ſervir, & l'envoiérent à Achée. Ces lettres l'exhortoient de s'en fier entiérement à Bolis & à Cambyle, mais elles étoient écrites de maniére, que quand elles euſſent été interceptées, on n'auroit pû déchiffrer rien de ce qu'elles contenoient.

Arien aiant été introduit par Cambyle dans la citadelle, remit les lettres à Achée; & comme dès le commencement il avoit eu part à tout ce qui ſe faiſoit, il rendoit exactement raiſon de tout. Interrogé ſur différentes choſes qui regardoient ou Soſibe, ou Bolis, ou Nicomaque, ou Melancome, ou Cambyle, il répondoit juſte à toutes les queſtions. Et il répondoit avec autant de conſtance & de fermeté, que s'il ſe fût agi de lui-même, parce que la conjuration que trâmoient entre eux Cambyle & Bolis lui étoit inconnue. Ces réponſes d'Arien jointes aux lettres de Nicomaque & de Melancome, ne permirent pas à Achée de révoquer en doute ce qu'aſſûroit Arien. Il le renvoia avec des lettres pour ceux qui lui avoient écrit.

Après pluſieurs voiages ſemblables, enfin Achée ne trouva rien de meilleur à faire que de s'en fier entiérement à Nicomaque, d'autant plus qu'il ne lui reſtoit aucune autre eſpérance de ſortir du péril où il étoit. Il manda qu'il étoit prêt de ſe mettre entre les mains de Bolis & d'Arien, & qu'on n'avoit qu'à les envoier. Son deſſein étoit d'abord de ſe tirer du danger qui le menaçoit, & enſuite de prendre la route de la Syrie. Car il ſe perſuadoit que paroiſſant tout d'un coup chez les Syriens après une délivrance ſi extraordinaire, & pendant qu'Antiochus étoit encore devant Sardes, ſa préſence ne manqueroit pas de cauſer parmi eux de grands mouvemens, & de faire beaucoup de plaiſir aux peuples d'Antioche, de la Cœleſyrie & de Phénice. Plein de ces grands projets, il attendoit Bolis avec impatience. Melancome aiant reçu ces lettres,

lettres, fait de nouvelles inſtances auprès de Bolis, enfle de nouveau ſes eſpérances, & l'envoie. Celui-ci avoit fait auparavant partir Arien pour avertir Cambyle de la nuit qu'il iroit le joindre au lieu marqué. Ils paſſent enſemble un jour entier à délibérer ſur les meſures qu'ils avoient à prendre, & la nuit ſuivante ils entrérent dans le camp. Le réſultat de la délibération fut, que ſi Achée ſortoit de la citadelle ou ſeul ou accompagné d'un ſecond avec Bolis & Arien, il ſeroit aiſé de s'en ſaiſir, mais que la choſe ne ſeroit pas facile, ſi ſa ſuite étoit plus nombreuſe, ſur tout avec le deſſein qu'ils avoient de l'amener vif à Antiochus, pour faire plus de plaiſir à ce Prince: que par cette raiſon il falloit qu'Arien en amenant Achée de la citadelle, marchât devant, comme ſçachant mieux qu'un autre ce chemin qu'il avoit fait ſouvent: & que Bolis marcheroit derriére, afin que quand on ſeroit arrivé à l'endroit où par les ſoins de Cambyle tous ceux qui étoient d'intelligence dans cette affaire ſe trouveroient prêts, il ſaisît Achée au corps, de peur ou que pendant le tumulte & dans l'obſcurité il ne ſe ſauvât par la fuite dans des lieux couverts, ou que dans le déſeſpoir il ne ſe précipitât du haut de quelque rocher, & ne fît ainſi manquer le deſſein qu'ils avoient de le mener vif à Antiochus.

Tout étant ainſi diſpoſé, Bolis retourna trouver Cambyle, qui dans la même nuit le conduit à Antiochus, & le laiſſa ſeul avec lui. Le Roi lui fit mille careſſes, lui confirma les promeſſes qu'il avoit déja faites, & exhorta vivement l'un & l'autre de faire toute la diligence poſſible. Nos deux perfides retournent dans le camp, & avant le jour Bolis part avec Arien pour aller à la citadelle, où ils entrérent avant que le jour parût.

Achée reçut Bolis avec beaucoup de marques d'amitié, & l'interrogea en détail ſur tout ce qui regardoit l'affaire pour laquelle il étoit venu: & jugeant ſur ſon air & ſa converſation qu'il étoit homme à faire bien eſpérer de ce qu'il entreprendroit, ſe livroit à la joie que lui donnoit l'eſpoir d'une délivrance prochaine: mais cette joie n'étoit pas telle, qu'elle ne fût quelquefois troublée par l'inquiétude où le jettoit la vûe des grandes ſuites que ſa ſortie de la citadelle pouvoit avoir. Dans cette incertitude, comme il avoit joint à une grande pénétration un long uſage des affaires, il ne jugea pas qu'il fût à propos de s'abandonner entiérement à la bonne

foi de Bolis. C'eſt pourquoi il lui dit que pour le préſent il ne lui étoit pas poſſible de le ſuivre, mais qu'il envoieroit avec lui trois ou quatre amis à Melancome, & que ſur leur rapport il ſe tiendroit prêt à ſortir. Achée par-là prenoit toutes les aſſûrances qu'il pouvoit prendre, mais il ne ſongeoit pas qu'il avoit à faire à un Candiot. Car Bolis s'étoit préparé à tout ce qu'on lui pourroit objecter ſur cette entrepriſe.

La nuit venue pendant laquelle il avoit dit qu'il envoieroit quatre de ſes amis, il fit aller Arien & Bolis à la porte de la citadelle, & leur donna ordre d'y attendre ceux qui devoient partir avec eux. Pendant ce tems-là il s'ouvrit enfin à ſa femme ſur ce qu'il alloit faire. Laodice fut ſi effraiée d'une nouvelle ſi extraordinaire, qu'elle en penſa mourir. Achée l'aiant fortifiée & aiant flatté ſa douleur par l'eſpérance d'un meilleur ſort, il prit quatre amis à qui il fit prendre des habits médiocres, il en prit un lui-même des plus ſimples, & dans cet état tous cinq ſe mirent en chemin. Il avoit donné ordre à un de ſes amis de répondre ſeul à tout ce qu'Arien diroit, de s'informer de lui ſeul de ce qu'il y auroit à faire, & de dire que les autres étoient des barbares. Quand ils eurent joint Arien, celui-ci marcha devant comme ſçachant le chemin, Bolis ſuivit ſelon qu'on étoit convenu, non ſans inquiétude ſur le ſuccès de ſa trahiſon. Car quoiqu'il fût Candiot, & par conſéquent toujours ſur ſes gardes contre autrui, il ne pouvoit dans l'obſcurité ni reconnoître Achée, ni ſçavoir même s'il étoit dans la troupe. Mais comme la décente étoit difficile & eſcarpée, qu'il y avoit même des paſſages gliſſans & dangereux, l'attention que l'on eut tantôt à ſoutenir, tantôt à attendre Achée, donna moien à Bolis de le diſtinguer : ce qu'il auroit eu peine à faire ſans ces honnêtetez qu'on avoit accoutumé de lui rendre, & dont on ne penſa point alors à s'abſtenir.

Quand on fut arrivé au lieu déſigné par Cambyle, Bolis donne le ſignal par un coup de ſifflet. Alors ceux qui étoient en embuſcade ſaiſiſſent les quatre amis : mais Bolis ſe jette lui-même ſur Achée, qui avoit les mains enveloppées dans ſes habits, & le ſerre par le milieu du corps, de peur qu'il ne lui vînt en penſée de ſe percer d'un poignard qu'il avoit apporté. Le malheureux Achée ſe trouve en un moment environné de tous les côtez, ſes ennemis s'en rendent les maîtres & le conduiſent ſur le champ à Antiochus.

Il y avoit longtems que ce Prince étoit réveur & inquiet dans l'attente de l'événement. Il avoit congédié ſa compagnie, & reſtoit ſeul ſans dormir dans ſa tente avec deux ou trois de ſes gardes. Quand la troupe de Cambyle fut entrée, & qu'elle eut aſſis contre terre Achée lié & garoté, ce ſpectacle lui interdit tellement la parole, qu'il fut longtems ſans pouvoir dire un mot. Il en fut enfin ſi ſenſiblement touché, qu'il ne put retenir ſes larmes. Peut-être ſe repréſentoit-il alors combien il eſt difficile de ſe mettre à couvert des coups inopinez de la fortune. Cet Achée qui étoit fils d'Andromaque, frére de Laodice femme de Séleucus, qui avoit épouſé Laodice fille du Roi Mithridate, qui avoit régné dans tout le païs d'en-deçà du mont Taurus, que ſes troupes & celles de ſes ennemis croioient en ſûreté dans la place la plus forte de l'univers, cet Achée eſt aſſis contre terre, réduit en la puiſſance de ceux qui lui vouloient le plus de mal, ſans que perſonne ſçût alors la trahiſon, ſinon ceux qui en étoient les auteurs. Le lendemain au point du jour quand les Courtiſans ſe furent aſſemblez ſelon la coutume dans la tente du Roi, & qu'ils virent Achée, il leur arriva ce qui étoit arrivé au Roi même; à peine oſérent-ils en croire leurs propres yeux. On délibéra enſuite quels ſupplices on feroit ſouffrir à cet infortuné Prince. Il fut conclu qu'après avoir été d'abord mutilé, il auroit la tête tranchée & couſue dans une peau d'âne, & que le reſte de ſon corps ſeroit pendu à un gibet. Cette exécution cauſa une ſi grande ſurpriſe & une ſi grande conſternation dans l'armée, que Laodice qui ſçavoit ſeule que ſon mari étoit ſorti, conjectura ſon ſort en voiant du haut de la citadelle la confuſion & le trouble qui étoient parmi les ſoldats. Un héraut étant venu enſuite rapporter à Laodice ce qui étoit arrivé à ſon mari, & lui commander de ne ſe plus mêler des affaires & de ſortir de la citadelle, la garniſon ne répondit d'abord que par des larmes & des gémiſſemens inexprimables, non tant à cauſe de l'amour qu'ils avoient pour Achée, que parce qu'ils ne s'entendoient à rien moins qu'à un événement ſi extraordinaire. Après les pleurs, ce fut un embarras extrême quel parti l'on prendroit. Antiochus après la mort d'Achée preſſa la citadelle ſans relâche, perſuadé que quelque occaſion ſe préſenteroit d'y entrer, & que ce ſeroit ſurtout la garniſon qui la lui feroit naître. Cela ne manqua pas. Une ſédition s'étant élevée parmi les ſoldats, il ſe forma

deux partis, l'un pour Ariobaze, l'autre pour Laodice. Et comme ils ſe défioient l'un de l'autre, ils ne furent pas longtems ſans ſe rendre à Antiochus eux & la citadelle. Ainſi périt Achée, qui après avoir emploié, ſans réuſſir, tous les moiens que l'on peut prendre raiſonnablement pour ſe défendre contre la perfidie, laiſſe deux grandes leçons à la poſtérité; la premiére, qu'il ne faut ajouter foi facilement à perſonne; l'autre de ne s'enorgueillir point de la proſpérité, mais de ſe perſuader qu'étant hommes nous devons nous attendre à tout événement.

CHAPITRE VII.

Annibal prend la ville de Tarente par trahiſon.

LEs Tarentins n'étoient d'abord ſortis de la ville que comme pour faire quelque expédition. S'étant une nuit approchez du camp des Carthaginois, les uns coururent ſe cacher dans un bois qui étoit ſur le chemin: mais Philéméne & Nicon allérent juſqu'aux portes du camp. Saiſis par les gardes ils furent conduits à Annibal ſans dire ni d'où ils étoient, ni qui ils étoient, mais ſeulement qu'ils vouloient parler au Général. Quand ils lui eurent été préſentez, ils lui dirent qu'ils étoient bien aiſes de l'entretenir ſans témoins. Annibal ne demandant pas mieux, ils commencérent par une longue apologie de leur conduite & de celle de leur patrie, & finirent en chargeant les Romains de quantité d'accuſations différentes, pour faire entendre à Annibal que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'ils avoient pris le parti de les abandonner. Ce Général après les avoir louez de leur réſolution & leur avoir témoigné beaucoup d'amitié, les renvoia en leur ordonnant de revenir au plutôt lui parler une ſeconde fois de cette affaire. Et pour avoir le tems de penſer mûrement à ce que ces jeunes gens lui avoient propoſé, & faire croire aux Tarentins que ceux-ci étoient en effet ſortis de la ville pour butiner, il leur dit que quand ils ſeroient à une diſtance raiſonnable du camp, ils n'avoient qu'à pouſſer devant eux les beſtiaux qui paiſſoient & les hommes qui les gardoient, qu'ils ne craigniſſent pas d'être pouſuivis, qu'il veilleroit à leur ſureté.

Nicon ſuivit exactement les ordres qu'il avoit reçus, &

Annibal étoit charmé de voir que l'occaſion ſe fût enfin préſentée de devenir maître de Tarente. Philéméne pouſſoit encore l'affaire avec plus de chaleur, excité à cela tant par la ſûreté avec laquelle il pouvoit parler à Annibal & l'accueil que lui faiſoit ce Général, que parce que la quantité de butin qu'il faiſoit entrer dans la ville le mettoit hors de tout ſoupçon. En effet comme il en amenoit aſſez & pour les ſacrifices, & pour régaler ſes concitoiens, non ſeulement on le croioit de bonne foi, mais encore il excitoit beaucoup de gens à l'imiter.

Etant ſortis pour la ſeconde fois, & aiant tout fait de la même maniére, ils donnérent des aſſûrances à Annibal & en reçûrent de lui. Les conditions du Traité furent qu'il mettroit les Tarentins en liberté, qu'il n'exigeroit d'eux aucun tribut, qu'il ne leur impoſeroit aucune loi, & que quand il ſeroit entré dans la ville, que le pillage des maiſons, qu'y avoient les Romains, appartiendroit aux Carthaginois. Ils convinrent auſſi avec Annibal d'un ſignal, pour être promtement reconnus par la garde de ſon camp quand ils y viendroient de la ville. Par ce moien ils avoient toute liberté de venir trouver Annibal auſſi ſouvent qu'ils vouloient, tantôt ſous prétexte de butiner, & tantôt pour aller à la chaſſe.

Après avoir pris ces meſures pour l'avenir, pendant que la plûpart du parti épioient l'occaſion d'exécuter le projet, on envoioit Philéméne à la chaſſe. Car comme il avoit une forte paſſion pour cet exercice, on s'imaginoit qu'il n'y en avoit point qu'il eût plus à cœur. C'eſt pour cela qu'il fut chargé de ſe concilier, en donnant de ſa chaſſe, premiérement l'amitié de Caius Livius qui commandoit dans la ville, & enſuite celle des gardes de la porte appellée Témenide. Philéméne s'étant aquis cette créance, faiſoit entrer ſans ceſſe du gibier dans la ville, ſoit celui qu'il avoit pris lui-même à la chaſſe, ſoit celui qui lui avoit été diſpoſé par Annibal. Il en donnoit une partie au Commandant. Il faiſoit part de l'autre aux gardes de la porte, afin qu'ils fuſſent toujours prêts à lui ouvrir le guichet : car il entroit & ſortoit la plûpart du tems pendant la nuit, en apparence par la crainte des ennemis, mais en effet parce que le projet le demandoit ainſi.

Philéméne aiant ainſi accoutumé les gardes à lui ouvrir le guichet ſans délai toutes les fois qu'approchant de la muraille pendant la nuit il donneroit un coup de ſifflet pour les aver-

tir, les autres conjurez, qui avoient appris que Livius commandant pour les Romains dans la ville, devoit ſe trouver certain jour en grande compagnie dans le Muſée joignant le marché, prirent ce jour avec Annibal pour l'exécution de leur deſſein. Avant ce tems-là ce Général avoit déja feint une incommodité, afin que les Romains ne fuſſent pas ſurpris de le voir reſter ſi longtems dans le même endroit : mais alors il s'étoit fait beaucoup plus malade, & ſe tenoit éloigné de Tarente de trois jours de marche.

Le tems de l'exécution étant venu, il choiſit tant cavaliers que fantaſſins dix mille hommes des plus agiles & des plus braves, & leur ordonna de prendre des vivres pour quatre jours, & au point du jour il ſe mit en marche, donnant ordre à quatre-vingt cavaliers Numides de marcher devant l'armée environ trente ſtades, & de s'écarter à droite & à gauche du chemin, de peur que l'armée ne fût apperçûe, & afin de prendre ceux qui ſe rencontreroient ſur la route, ou de crainte que ceux qui échapperoient ne portaſſent à la ville la nouvelle que la cavalerie Numide faiſoit des courſes. Quand cette cavalerie eut avancé environ ſix vingt ſtades, Annibal fit repaître ſur le bord d'une riviére, où l'on ne pouvoit le découvrir, & là aiant aſſemblé les chefs, ſans leur dire ouvertement de quoi il s'agiſſoit, il ſe contenta, pour les porter à ſe ſignaler dans cette occaſion, de les aſſûrer que jamais leur valeur n'auroit été mieux récompenſée. Il leur recommanda enſuite de faire garder exactement à chacun ſon rang dans la marche, de punir ſévérement ceux qui le quitteroient, de faire attention aux ordres qui leur ſeroient donnez, & de ne rien faire du tout que ce qui leur ſeroit commandé.

Enſuite aiant renvoié ces Officiers chacun à ſon poſte, le ſoir venu, il fait avancer ſon avantgarde, dans le deſſein d'être au pied des murs vers le minuit. Philéméne ſervoit de guide, portant avec lui un ſanglier pour ſe faire ouvrir la porte. Livius, comme les conjurez l'avoient prévû, étoit ce jour-là avec ſes amis dans le Muſée, & il étoit au fort du repas lorſqu'au ſoir on vint l'avertir que les Numides fourrageoient la campagne. Ne penſant pas qu'il y eût autre choſe, le ſoupçonnant même beaucoup moins à cauſe de cette nouvelle, il fit appeller quelques Capitaines, & leur commanda de prendre au point du jour la moitié de la cavalerie pour arrêter ces courſes.

Dès que la nuit fut venue, Nicon, Tragiſque & les autres conjurez s'étant aſſemblez dans la ville, épioient le moment que Livius reviendroit chez lui. Il ne tarda point à ſortir, parce que le repas s'étoit fait de jour. Alors pendant que quelques conjurez ſe tenoient à l'écart, quelques autres vont au-devant de Livius, & plaiſantent entre eux comme pour imiter ceux qui ſortoient de table. Quand ils furent proche de Livius, que le vin avoit beaucoup égaié, on rit, on dit force bons mots de part & d'autre, & rebrouſſant chemin on conduiſit ainſi le Commandant juſqu'à ſon logis, où n'aiant rien de fâcheux ou de triſte dans l'eſprit, & ne reſpirant au contraire que la joie & la moleſſe, il ſuccomba d'abord à ce ſommeil profond où fait tomber le vin que l'on prend pendant le jour. Ce fut alors que Nicon & Tragiſque furent rejoindre leurs compagnons, & que ſe diviſant en trois bandes, ils ſe portérent aux avenues les plus commodes du marché, afin que rien de ce qui ſe paſſeroit au dehors ou dans la ville ne leur fût caché. Il y en eut auſſi qui ſe mirent auprès du Commandant, perſuadez que s'il naiſſoit quelque ſoupçon de ce qui menaçoit Livius, ce ſeroit à lui qu'on en apporteroit les premiéres nouvelles; & que ce qui ſe feroit pour détourner le danger, ſe feroit d'abord par lui. Enfin quand la compagnie ſe fut retirée, que le tumulte fut ceſſé, & que toute la ville fut endormie, au milieu de la nuit, toutes choſes ſemblant réuſſir à nos conjurez, ils ſe réunirent pour l'exécution du projet.

Ils étoient convenus avec les Carthaginois, qu'Annibal s'approcheroit de la ville du côté des terres qui regarde l'Orient, en prenant le chemin de la porte Témenide, qu'il allumeroit un feu ſur le tombeau appellé par quelques-uns d'Hyacinthe, & par quelques autres d'Apollon Hyacinthe; que Tragiſque voiant ce feu en allumeroit un autre au dedans de la ville; & qu'enſuite Annibal aiant éteint ſon feu s'avanceroit lentement & ſans bruit vers la porte.

Cet arrangement pris, nos conjurez traverſent la partie habitée de la ville, & viennent aux tombeaux. Car ce côté oriental de la ville eſt tout couvert de ces ſortes de monumens, parce que, pour obéir à un ancien oracle qui leur avoit prédit que plus ils ſeroient d'habitans plus ils ſeroient heureux, entendant cet oracle des morts comme des vivans, ils enterrent tous leurs morts au dedans de la ville. Arrivez

au tombeau de Pythionique, ils attendirent qu'Annibal allumât ſon feu, qui ne fut pas plutôt allumé, que Nicon & Tragiſque pleins de confiance firent auſſi le leur ; & quand celui d'Annibal fut éteint, ils courent avec impétuoſité à la porte pour en égorger la garde, avant que les Carthaginois qui devoient marcher lentement y arrivaſſent. La choſe réuſſit, on ſurprend la garde, & pendant qu'une partie des conjurez la tue, l'autre briſe la porte. Annibal arrive à propos, aiant ſi prudemment diſpoſé ſa marche qu'on n'en eut dans la ville aucune connoiſſance.

Cette entrée s'étant faite ſûrement & ſans bruit ſelon le projet, Annibal croit déja la choſe fort avancée & traverſe hardiment la grande rue qui conduit au marché. Il avoit laiſſé ſa cavalerie, au nombre de deux mille chevaux, hors de la porte, pour ſervir au beſoin, en cas qu'il parût quelques ennemis au dehors, ou qu'il arrivât quelque accident imprévû, comme c'eſt aſſez l'ordinaire dans ces ſortes d'entrepriſes. Quand il fut aux environs du marché, il fit faire halte à ſes troupes, en attendant qu'il eût des nouvelles de Philéméne, dont il étoit fort inquiet. Car après avoir pris pour ſoi d'entrer par la porte Témenide, il avoit envoié Philéméne avec ſon ſanglier & mille Afriquains à la porte voiſine, afin qu'uſant non d'un ſeul moien, mais de pluſieurs, ſelon qu'on étoit convenu, on eût auſſi plus d'eſpérance de réuſſir.

Or Philéméne s'étant approché de la muraille à ſon ordinaire & aiant donné un coup de ſifflet, un garde décendit vîte pour lui ouvrir le guichet. Pour le preſſer, Philéméne lui dit de dehors qu'il ſe hâtât d'ouvrir, parce qu'ils étoient fort chargez, qu'ils apportoient un ſanglier. A ces mots ce garde eſpérant qu'il lui reviendroit quelque choſe de cette chaſſe, parce qu'il avoit toujours eu ſa part des précédentes, ouvrit avec beaucoup d'empreſſement. Philéméne qui étoit aux deux premiers bras de la civiére, entre le premier avec un autre en habit de pâtre qu'il fait paſſer pour un païſan. Deux autres le ſuivent portant les deux autres bras de la civiére. Entrez tous quatre, ils commencent par poignarder le garde qui leur avoit ouvert le guichet, & qui s'amuſoit bonnement à regarder & à manier le ſanglier. Enſuite ils font entrer par le guichet les trente premiers Afriquains, dont les uns briſent la porte, les autres tuent le reſte des gardes. On

donne

donne après cela le ſignal, les autres Afriquains entrent & ſont conduits au marché ſelon ce qui avoit été publié.

Annibal, en les voiant, ravi de ce que tout lui réuſſiſſoit à ſouhait, penſa à faire réuſſir le reſte. Il partagea les deux mille Gaulois qu'il avoit en trois corps, & mit à la tête de chacun deux des conjurez. Il y joignit deux de ſes Capitaines, avec ordre de ſe ſaiſir des avenues les plus commodes du marché. Aux conjurez, il leur ordonna de ne faire aucun mal aux Citoiens qu'ils rencontreroient, & de leur crier de loin qu'ils ne ſortiſſent point de chez eux, & qu'ils n'avoient rien à craindre. Mais les Officiers des Gaulois & des Carthaginois eurent ordre de faire main baſſe ſur tout ce qu'il ſe préſenteroit de Romains. Toutes choſes qui furent d'abord exécutées.

Quand on ſçut dans la ville que les ennemis y étoient entrez, tout fut rempli de clameurs & de confuſion. Livius en fut averti, mais ſentant que le vin ne lui permettoit pas d'agir, il ſortit de ſon logis avec ſes domeſtiques, & ſe faiſant ouvrir le guichet de la porte qui conduit au port, il entra dans un des vaiſſeaux qui étoient à l'ancre, & ſe rendit avec ſes gens dans la citadelle. Après cela Philéméne, qui avoit diſpoſé des trompettes Romaines & des gens qui s'étoient accoutumez à en jouer, fit ſonner de cét inſtrument de deſſus le théâtre; auſſitôt les Romains courent en armes à la citadelle, & entrent par-là dans les vûes des Carthaginois. Car ſe répandant ſans ordre dans les places, les uns tombérent entre les mains des Carthaginois, les autres entre celles des Gaulois, qui en firent un carnage horrible.

Pendant ce tems-là les Tarentins, ne pouvant ſçavoir au vrai ce qui ſe paſſoit, reſtoient tranquilles chez eux. Comme ils n'entendoient que des trompettes Romaines, & que dans la ville il ne ſe faiſoit ni deſordre ni pillage, ils crurent que cette émotion ne venoit que des Romains. Mais quand le jour fut venu, & qu'ils virent de leurs troupes tuées ſur la place, & des Gaulois qui les dépouilloient, alors ils ſoupçonnérent qu'il falloit que les Carthaginois fuſſent entrez.

Annibal aiant rangé ſes troupes en bataille ſur le marché, après que les Romains ſe furent retirez dans la citadelle où ils avoient garniſon, & que le jour fut plus avancé, il fit publier par un héraut que les Tarentins euſſent à s'aſſembler

ſans armes dans le marché. Auſſitôt les conjurez coururent de côté & d'autre dans la ville, criant *liberté*, & exhortant de ne rien craindre ſous la protection des Carthaginois. Ceux des Citoiens qui étoient attachez aux Romains, entendant ces cris, allérent les joindre dans la citadelle, mais le reſte aimérent mieux obéir à l'ordre d'Annibal. Ce Général leur parla avec beaucoup de douceur, & il ne dit rien qui ne fût reçu avec applaudiſſemens, tant on étoit ſurpris d'une délivrance ſi extraordinaire. Il congédia enſuite l'aſſemblée, enjoignant à chacun, à ſon retour dans ſa maiſon, d'écrire inceſſamment ſur la porte, TARENTIN, & défendant ſous peine de la vie d'écrire le même mot ſur la porte d'aucun Romain. Puis diſtribuant dans différens quartiers ceux de ces ſoldats qu'il croioit les plus propres à ces ſortes de coups de mains, il les envoia piller les maiſons des Romains, qu'ils connoîtroient en ne voiant rien d'écrit ſur les portes, & retint les autres en ordre de bataille pour ſecourir les premiers en cas d'allarme. Les Carthaginois firent dans ce pillage un butin prodigieux, & qui répondoit pour le moins aux eſpérances qu'ils en avoient conçûes.

Ils paſſérent cette nuit ſous leurs armes : mais le lendemain Annibal aiant tenu conſeil avec les Tarentins, réſolut d'élever une muraille entre la citadelle & la ville, afin que les Citoiens n'euſſent plus rien à appréhender de la part des Romains qui tenoient la citadelle. D'abord il commença par conduire un retranchement paralléle à la muraille & au foſſé de cette fortereſſe ; mais ſe doutant bien d'un côté que les ennemis ne le ſouffriroient pas, & qu'au moins dans cette occaſion ils mettroient en œuvre toutes leurs forces, & jugeant de l'autre que rien n'étoit plus néceſſaire dans la conjoncture préſente que de donner de la terreur aux Romains & d'inſpirer de la confiance aux Citoiens de Tarente, il fit choix des meilleures troupes pour repouſſer tout ce qui s'oppoſeroit à cet ouvrage. Les Romains ſe préſentérent en effet dès que l'on eut commencé à jetter le retranchement. Annibal vint & ne fit d'abord qu'une légére eſcarmouche, ſeulement pour les échauffer au combat. Quand il y en eut un certain nombre en-deçà du foſſé, Annibal donne le ſignal à ſes gens, on fond ſur les ennemis, il ſe fait un grand combat, autant du moins qu'il le pouvoit être dans un terrain ſerré & enfermé de murailles. Enfin les Romains furent défaits, une partie paſſée au

fil de l'épée, l'autre repouſſée juſqu'au foſſé, où elle périt. Annibal enſuite n'aiant plus rien qui l'inquiétât & tout lui réuſſiſſant ſelon ſes déſirs, continua ſon retranchement. Par-là il tenoit ſes ennemis renfermez & les forçoit de reſter dans leurs murailles, de crainte non ſeulement d'être pris eux-mêmes, mais encore d'être chaſſez de leur citadelle: & il donnoit tant de courage & de confiance aux troupes de la ville, qu'avec elles ſeules, ſans le ſecours des Carthaginois, il ſe croioit en état de faire tête aux Romains. Un peu en-deçà du retranchement, du côté de la ville, il conduiſit enſuite un foſſé paralléle au retranchement & à la muraille de la citadelle, & le long du bord qui regardoit la ville il fit élever un rempart ſur lequel il mit un nouveau retranchement, qui n'étoit guéres moins ſûr qu'une muraille. A quelque diſtance de ce rempart, en approchant toujours de la ville, il fit encore élever une muraille, en la conduiſant depuis l'endroit appellé Soteira juſqu'à la rue Bathée. En ſorte que ſans ſecours d'hommes les Tarentins par ces fortifications étoient à couvert de toute inſulte & de toute ſurpriſe. Tous ces ouvrages achevez, laiſſant des troupes ſuffiſantes tant à pied qu'à cheval pour garder la ville, il alla camper ſur le bord de la riviére à cinq ſtades de Tarente. Cette riviére appellée par les uns Galéſe, s'appelle auſſi par d'autres Eurotas, du nom du fleuve qui paſſe auprès de Lacédémone. Il y a pluſieurs autres choſes à Tarente & aux environs à qui l'on donne le même nom qu'à Lacédémone, tant parce que ces peuples ne ſont qu'une colonie des Lacédémoniens, que parce qu'ils conſervent une étroite liaiſon avec cette République.

Quand la muraille fut entiérement achevée, ce qui arriva bientôt, à cauſe du zéle avec lequel les Tarentins y travailloient, & du ſecours que leur donnoient les Carthaginois: Annibal forma le deſſein de prendre ainſi la citadelle. Il avoit déja fait tous ces préparatifs pour le ſiége, lorſqu'un ſecours venu de Métapont par mer dans la citadelle, enfla de telle ſorte le courage des Romains, que faiſant pendant la nuit une ſortie ils ruinérent tous les travaux, & renverſérent toutes les machines. Après cet échec, Annibal perdit toute eſpérance de prendre d'aſſaut cette fortereſſe; mais comme il ne reſtoit plus rien à faire à la muraille, aiant aſſemblé les Tarentins, il leur dit que dans les circonſtances préſentes ce qu'ils avoient de plus important à faire, étoit de ſe rendre maîtres de la

mer : que l'entrée du port étant dominée par la citadelle, ils ne pouvoient ni emploier de vaiſſeaux ni ſortir du port ; au lieu que les Romains recevoient par mer toutes leurs munitions, que tant que les ennemis auroient cette facilité, il n'étoit pas poſſible d'aſſûrer la liberté de la ville. Il montra enſuite aux Tarentins comment les Romains privez des ſecours qui leur venoient par mer ſeroient bien-tôt obligez de rendre les armes & d'abandonner la citadelle. Les Tarentins tombérent aſſez d'accord que ce qu'il diſoit étoit juſte, mais ils ne concevoient pas comment la choſe pouvoit s'exécuter, à moins qu'il ne parût une flote de la part des Carthaginois. Ce qui étant alors impoſſible, ils ne pouvoient deviner ce que vouloit dire Annibal. Mais quand ce Général leur eut dit qu'ils n'avoient pas beſoin des Carthaginois pour tenir la mer, ils furent bien plus ſurpris encore, & pûrent beaucoup moins entrer dans ſa penſée.

Ce Général avoit remarqué que la place qui étoit entre la muraille qu'on venoit de bâtir & la citadelle, & le long de laquelle on pouvoit aller du port à la mer extérieure, étoit très-commode pour tranſporter des vaiſſeaux du port au côté méridional de la ville. A peine eut-il fait cette ouverture aux Tarentins, que non ſeulement ils applaudirent à ſon deſſein, mais encore qu'admirant ce grand homme ils reconnurent que rien n'étoit au-deſſus de ſa pénétration & de ſon courage. C'eſt pourquoi aiant fait faire des chariots, le projet fut preſque auſſitôt mis en exécution qu'enfanté, tant on trouva d'ardeur dans le grand nombre des citoiens qui voulurent avoir part à cet ouvrage. Les Tarentins aiant donc traîné des vaiſſeaux dans la mer extérieure, & aiant par ce moien coupé aux Romains tout ſecours étranger, pouſſérent ſans danger le ſiége de la citadelle ; & Annibal, après avoir laiſſé à Tarente aſſez de troupes pour la garder, ſe mit en marche avec ſon armée, arriva le troiſiéme jour à ſon premier camp, & paſſa là tranquillement le reſte de l'hiver.

HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE NEUVIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

De toutes les maniéres d'écrire l'Hiſtoire, la plus utile c'eſt celle de raconter les faits.

CES ſont les faits les plus éclatans qui ſont arrivez dans l'olympiade que nous avons marquée, & dans cet eſpace de quatre ans que nous diſons devoir être pris pour une olympiade. Ces faits ſeront le ſujet & la matiére des deux Livres ſuivans.

Je ſens bien que ma maniére d'écrire l'Hiſtoire a quelque choſe de déſagréable, & que l'uniformité que l'on y voit, fait qu'elle ne ſera du goût que d'une ſeule eſpéce de lec-

teurs. Tous les autres Hiſtoriens, au moins la plûpart, employant toutes les parties de l'Hiſtoire, attirent à la lecture de leurs Ouvrages un plus grand nombre de perſonnes. Tel par exemple, qui ne cherche en liſant qu'à paſſer agréablement le tems, voit avec plaiſir l'origine des familles & des nations. Le ſçavant, qui veut approfondir, ſe plaît à conſidérer les établiſſemens des colonies, les fondations des villes, les liaiſons des peuples entre eux, comme Ephore les a décrites, & le politique s'attache aux actions des nations, des villes & des Puiſſances. Or comme nous nous ſommes renfermez dans ces actions & que nous en avons fait tout le ſujet de notre ouvrage, il ne peut être du goût que des lecteurs politiques; la plûpart des autres n'y trouveront aucun attrait. Nous avons dit ailleurs pourquoi laiſſant les autres parties de l'Hiſtoire nous nous étions bornez aux actions; mais il ne ſera pas mauvais de le répéter ici en peu de mots, de peur qu'on ne l'ait oublié. Comme on trouve dans beaucoup d'Ecrivains qui nous ont précédez ces généalogies, ces établiſſemens des villes, ces liaiſons des peuples entre eux, ces fondations des villes, un Hiſtorien qui ſe tourne de ce côté-là, s'expoſe à deux inconvéniens conſidérables. Car il faut ou qu'il ſe faſſe honneur du travail d'autrui, ce qui eſt une vanité honteuſe, ou, s'il ne veut pas s'attribuer ce qui ne lui appartient pas, qu'il travaille en vain; puiſque de ſon aveu il ne s'occupe à écrire que des choſes que ceux qui étoient avant lui ont éclaircies & tranſmiſes à la poſtérité. C'eſt pour cette raiſon & beaucoup d'autres que je n'ai pas jugé à propos d'entrer dans ces détails. J'ai préféré les faits pour deux raiſons: la premiére, parce que comme les faits ſont toujours nouveaux, la narration eſt auſſi toujours nouvelle: car pour raconter ce qui s'eſt fait dans un tems, on a que faire de rapporter ce qui s'eſt paſſé auparavant dans un autre. L'autre raiſon, c'eſt parce que cette maniére d'écrire l'Hiſtoire n'a pas ſeulement toujours été, mais eſt ſur tout de nos jours la plus utile de toutes. En effet nous ſommes dans un ſiécle, où les ſciences & les arts ont fait de ſi grands progrès, que ceux qui les aiment, en quelque cas qu'ils ſe trouvent, ont des régles de conduite. C'eſt pourquoi aiant moins d'égard au plaiſir qu'à l'utilité des lecteurs, nous n'avons rien voulu mettre dans notre Hiſtoire que des actions. Si j'ai tort ou non, j'en laiſſe le jugement à ceux qui la liront avec attention.

CHAPITRE II.

Siége de Capoue par les Romains après la bataille de Cannes. Annibal s'efforce en vain de le faire lever, & s'avance vers Rome. Comparaiſon d'Epaminondas avec Annibal, & des Lacédémoniens avec les Romains.

ANnibal aiant enveloppé le retranchement d'Appius, fit d'abord eſcarmoucher pour attirer les Romains à un combat. Appius ne donnant pas dans ce piége, il ſe fit là une eſpéce de ſiége. La cavalerie courut par eſcadrons au camp, & y lança des traits avec de grands cris. L'infanterie tomba auſſi deſſus par bataillons, & fit effort pour ruiner le retranchement. Mais rien de tout cela ne fut capable d'ébranler les Romains, ni de leur faire quitter l'entrepriſe. Les armez à la légére repouſſérent ceux qui approchoient du retranchement, & les peſamment armez à couvert des traits ſous leurs armes, reſtérent tranquillement dans leur rang ſous leurs enſeignes.

Le Général des Carthaginois, chagrin de ne pouvoir ni entrer dans la ville, ni en faire lever le ſiége, tint conſeil ſur ce qu'il y avoit à faire. Pour moi je ne ſuis pas ſurpris que ce ſiége ait donné de l'embarras à Annibal, il en donne même à ceux qui en liſent l'hiſtoire. Car n'eſt-il pas étonnant que ces Romains, qui avoient été défaits par les Carthaginois juſqu'à n'oſer plus ſe préſenter devant eux, ne cédent point & ne quittent pas la campagne? Comment ſe peut-il faire que ces troupes qui autrefois ſuivoient le pied des montagnes, s'expoſaſſent alors en plaine & attaquaſſent la place de l'Italie la plus illuſtre & la plus forte, quoiqu'elles fuſſent entourées de ces ennemis, qu'ils craignoient auparavant de regarder en face?

Les Carthaginois, quoique toujours victorieux dans les combats, n'avoient quelquefois pas moins d'affaires que les vaincus. La raiſon de la conduite des uns & des autres n'eſt pas, ce me ſemble difficile à découvrir. Comme les Romains s'étoient apperçûs qu'Annibal devoit toutes ſes victoires à ſa cavalerie, quand ils avoient été battus, ils faiſoient côtoier ce Général par les légions, qu'ils ne conduiſoient que par le

Digitized by Google

pied des montagnes, parce que là elles n'avoient rien à ſouffrir de la cavalerie des Carthaginois. Les uns & les autres devoient auſſi ſe conduire au ſiége de Capoue comme ils ont fait. Les Romains n'avoient garde de ſortir du camp pour combattre la cavalerie ennemie : s'ils reſtérent dans leur camp, ce fut pour être à l'abri de cette cavalerie formidable à laquelle ils ne pouvoient réſiſter dans les batailles. D'un autre côté, quoique les Carthaginois n'euſſent pas, ſans leur cavalerie, la hardieſſe d'attaquer le retranchement & le foſſé des Romains, dont l'infanterie ne cédoit point à la leur ; ils eurent néanmoins de grandes raiſons pour ne pas reſter longtems avec elle dans le même camp. Car premiérement les Romains, pour les en chaſſer, avoient fait le dégât dans les environs. De plus il n'étoit pas poſſible de faire apporter de loin du foin ou des orges pour un ſi grand nombre de chevaux & de bêtes de charge. Et outre cela ils étoient dans une fraieur continuelle qu'il ne vînt de nouvelles troupes au ſecours des Romains, & que ces troupes campant encore auprès d'eux d'un autre côté ne leur coupaſſent entiérement les vivres. Annibal jugeant ſur ces raiſons qu'il tenteroit vainement de faire lever le ſiége par force, eut recours à un autre expédient, qui étoit de couvrir ſa marche, & de ſe montrer ſubitement au voiſinage de Rome, dans la penſée que jettant ainſi l'épouvante parmi les habitans, il ſeroit peut-être une tentative utile ſur la ville, ou que du moins par cette feinte il obligeroit Appius, ou de ſe retirer de devant Capoue pour accourir au ſecours de ſa patrie, ou de partager ſon armée, auquel cas il lui ſeroit aiſé de battre & ceux qui viendroient au ſecours, & ceux qui ſeroient reſtez au ſiége. Dans ce deſſein il penſa à faire tenir ſûrement une lettre aux aſſiégez, pour les avertir de ce qu'il projettoit. Car il craignoit fort que ſa retraite ne leur fît croire qu'il n'y avoit plus pour eux d'eſpérance, & ne les portât à quitter ſon parti & à ſe rendre aux Romains. Pour cela aiant perſuadé à un Afriquain de ſe jetter parmi les Romains comme déſerteur, & de paſſer de leur camp dans la ville, le jour d'après qu'il eut levé le camp, il le fit partir avec une lettre qui leur apprenoit ſon deſſein, & la raiſon pour laquelle il s'éloignoit, afin qu'ils ne perdiſſent pas courage.

Quand les nouvelles vinrent à Rome de ce qui ſe paſſoit à Capoue, & qu'Annibal campoit auprès des Romains & les aſſiégeoit,

aſſiégeoit, ce fut une ſurpriſe & une terreur extréme; chacun croioit toucher au jour que cette grande guerre alloit ſe décider. En général, en particulier, on ne fut occupé que du ſoin d'envoier du ſecours & des munitions.

Les aſſiégez aiant connu par la lettre d'Annibal quel étoit ſon deſſein, & trouvant à propos de tenter encore cette voie, continuérent à ſoutenir le ſiége. Au bout de cinq jours Annibal fait repaître, & laiſſant les feux allumez marche avec ſi peu de bruit, que perſome des ennemis ne ſçavoit qu'il fût parti. Il traverſe les Samnites à grandes journées & ſans s'arrêter, faiſant toujours reconnoître & prendre par ſon avantgarde toutes les places qui ſe rencontroient ſur la route. On étoit encore à Rome dans les premiéres inquiétudes ſur Capoue & ſur ce qui s'y faiſoit, lorſqu'Annibal, aiant paſſé le Téveron ſans être apperçu, approche de Rome & campe à quarante ſtades au plus de cette ville. Cette nouvelle jetta Rome dans un trouble & une conſuſion d'autant plus grande, qu'Annibal ne s'étoit jamais tant approché, & qu'on ne s'attendoit à rien moins. Ce qui augmenta la fraieur fut la penſée qui vint d'abord à l'eſprit, qu'il ne pouvoit ſe faire que les ennemis ſe ſuſſent tant avancez, ſi auparavant ils n'euſſent défait les légions qui étoient à Capoue. Auſſitôt les hommes montent ſur les murailles, & ſe hâtent de s'emparer hors de la ville des poſtes avantageux. Les femmes courent aux temples, font des vœux aux Dieux, balaient de leurs cheveux le pavé des autels. Car telle eſt leur coutume lorſque la patrie eſt menacée de quelque grand peril.

Annibal avoit déja fortifié ſon camp, & devoit le lendemain donner le premier aſſaut à la ville : mais il arriva par hazard une choſe ſinguliére qui fut le ſalut de Rome. Il y avoit déja du tems que Cnéus Fulvius & P. Sulpicius avoient levé une légion, & c'étoit ce jour-là même que les ſoldats s'étoient obligez par ſerment de venir à Rome en armes, & actuellement ils en levoient encore une autre dont ils éprouvoient les ſoldats. De ſorte que par le plus grand bonheur du monde il ſe rencontra ce jour-là à Rome quantité de troupes. Les Conſuls ſe mirent à leur tête, & furent camper hors de la ville. Cela refroidit beaucoup la chaleur d'Annibal, qui avoit quelque eſpérance d'emporter la ville d'emblée. Mais quand il vit les ennemis rangez devant lui en bataille, & qu'un priſonnier l'eut informé des précautions que les Ro-

mains avoïent priſes, il ne penſa plus à prendre Rome. Il voltigea ſeulement de côté & d'autre, il ravagea le païs & réduiſit en cendre les édifices. Il fit dans les commencemens un butin prodigieux ; cela ne doit pas ſurprendre, il étoit venu pour butiner, & dans un païs où perſonne ne croioit que l'ennemi dût jamais venir.

Cependant les Conſuls aiant eu aſſez de réſolution pour camper à dix ſtades des Carthaginois, Annibal qui ſe voioit un grand butin, & qui d'ailleurs ne pouvoit plus eſpérer d'entrer de force dans Rome, décampa un matin & ſe mit en marche. La plus ſorte raiſon qu'il en eut, c'eſt la ſupputation qu'il avoit faite des jours après leſquels il eſpéroit qu'Appius informé du péril où étoit Rome, ou leveroit le ſiége pour venir au ſecours de cette ville, ou ne laiſſant que quelques troupes au ſiége, viendroit avec la plus grande partie de ſon armée : deux partis, dont l'un ou l'autre devoit être favorable aux Carthaginois.

Au paſſage de la riviére, Publius lui donna bien de l'embarras. Car aiant fait rompre les ponts, il l'obligea de la paſſer à gué, & donna vigoureuſement ſur ſes troupes. Il ne put cependant pas engager une grande action, à cauſe du grand nombre de cavalerie qu'avoit Annibal, & de la facilité qu'ont les Numides à combattre dans toute ſorte de terrains. Mais du moins les Romains emportérent une bonne partie du butin, & prirent trois cens priſonniers. Il ſe retirérent enſuite en leur camp. Après cela penſant que c'étoit par crainte qu'Annibal faiſoit retraite, ils ſe mirent à le ſuivre par le pied des montagnes.

D'abord ce Général ne perdant point de vûe ſon premier projet, marchoit à grandes journées. Mais après cinq jours de marche, ſur l'avis qu'il reçut qu'Appius n'avoit pas quitté le ſiége, il fit faire halte, pour donner à ceux qui ſuivoient le tems de joindre, & pendant la nuit il ſe jette ſur le camp des Romains, en tue un grand nombre & chaſſe le reſte hors du camp. Le jour venu, voiant que les Romains s'étoient retirez ſur une hauteur très-forte, il ne crut pas pouvoir venir à bout de les en chaſſer. Mais prenant ſa marche par la Daunie & traverſant le païs des Brutiens, il s'avança ſi près de Rhége, ſans avoir été découvert, que peu s'en fallut qu'il ne ſe rendît maître de la ville. Il prit au moins tous ceux qui ſe trouvérent dans la campagne, & entre autres un grand nombre des citoiens de Rhége.

Peut-on voir ici ſans étonnement avec quel courage & quelle émulation les Romains & les Carthaginois ſe faiſoient la guerre ? On lit un fait à peu près ſemblable dans l'hiſtoire d'Epaminondas, & que tout le monde admire. Ce Général des Thébains étant arrivé avec ſes Alliez à Tégée, & voiant les Lacédémoniens aſſemblez dans Mantinée avec leurs Alliez comme pour leur livrer bataille, donna ordre à ſes troupes de repaître de bonne heure, & s'ébranla au commencement de la nuit, comme s'il eût eu deſſein de s'emparer des poſtes avantageux & de préſenter le combat. Toute l'armée le croioit ainſi, lorſqu'il fit marcher droit à Lacédémone, & avec une ſi prodigieuſe diligence, qu'il y étoit arrivé à la troiſiéme heure de la nuit. N'y trouvant perſonne qui défendît la ville, il entra d'emblée juſqu'au marché, & ſe rendit maître de toute la partie de la ville qui eſt le long de la riviére. Par hazard quelque déſerteur arrive cette nuit-là même à Mantinée, & apprend au Roi Agéſilas ce qui ſe paſſoit. On court à Lacédémone, & on y arrive dans le tems même que la ville ſe prenoit. Epaminondas déchû de ſon eſpérance fait repaître ſur le bord de l'Eurotas, donne quelque repos à ſes troupes, & retourne par le même chemin, jugeant que les Lacédémoniens étoient tous accourus pour ſecourir leur patrie, & qu'ils avoient laiſſé Mantinée ſans ſecours. Cela n'avoit pas manqué. C'eſt pourquoi il encourage les Thébains, il marche en grande diligence toute la nuit, & paroît au milieu du jour devant Mantinée, où il n'y avoit perſonne pour lui en défendre l'entrée. Mais les Athéniens voulant partager cette guerre contre les Thébains, ſe préſentérent alors comme Alliez des Lacédémoniens : l'avantgarde des Thébains touchoit déja au temple de Neptune, qui n'eſt qu'à ſept ſtades de la ville, lorſqu'on vit paroître les Athéniens ſur la montagne qui commande Mantinée, comme s'ils fuſſent venus exprès. Ce ne fut qu'alors que ceux qui étoient reſtez dans la ville, à la vûe de ce ſecours, oſérent enfin monter ſur la muraille & empêcher les Thébains d'en approcher. Ainſi les Hiſtoriens ont raiſon de ſe plaindre du malheur qui a traverſé ces exploits, & de dire qu'Epaminondas a fait tout ce qu'un grand Capitaine devoit faire pour vaincre ſes ennemis, mais qu'il a été lui-même vaincu par la fortune.

Il eſt arrivé quelque choſe de pareil à Annibal. Car quand on voit que ce Général tâche d'abord de faire lever le ſiége

en affoibliſſant les Romains par de petits combats ; que ce moien ne réuſſiſſant pas, il va attaquer Rome même ; que le hazard faiſant encore manquer ce projet, il fait retourner une partie de ſon armée, & reſte lui comme en ſentinelle pour être prêt au premier mouvement que feront les aſſiégeans ; qu'enfin il ne démord pas de ſon entrepriſe ſans battre les Romains & ſans s'être preſque rendu maître de Rhége, qui n'admirera dans tout cela la conduite de ce grand Général ?

Mais les Romains ſe conduiſirent beaucoup mieux dans cette affaire que les Lacédémoniens dans la leur. Ceux-ci en deſordre à la premiére nouvelle, pour ſauver Lacédémone, abandonnent autant qu'il étoit en eux Mantinée en proie à leurs ennemis. Ceux-là au contraire gardent leur patrie, ſans lever le ſiége, ſans être ébranlez de leur premiére réſolution, ſans ceſſer de preſſer les aſſiégez.

Au reſte on ne doit pas prendre cèci pour un éloge des Romains & des Carthaginois. Je leur ai déja rendu plus d'une fois la juſtice qu'ils méritent. Je n'ai eu en vûe que ceux qui chez ces deux peuples ſont à la tête des affaires, & qui dans la ſuite doivent être emploiez pour le bien de leur République, afin que ſe rappellant & ſe remettant ſous les yeux ce que je viens de dire, ils s'étudient à imiter ces grands modéles ; qu'ils ſe perſuadent que quoique certaines actions paroiſſent hardies & dangereuſes, cette hardieſſe cependant n'expoſe à aucun riſque, & ne mérite que des louanges & des applaudiſſemens, & que ſoit qu'on réuſſiſſe ou que l'on ne réuſſiſſe pas, on s'aquiert une gloire immortelle, pourvû que ce que l'on fait ſoit fait avec jugement & avec prudence.

CHAPITRE III.

Si les Romains ont eu raiſon, & s'il étoit de leur intérêt de tranſporter dans leur patrie les richeſſes & les ornemens des villes conquiſes.

TElle fut la raiſon qui porta les Romains à tranſporter dans leur patrie les ornemens dont nous avons parlé, & de n'en rien laiſſer dans les villes qu'ils avoient ſoumiſes à leur domination. De ſçavoir maintenant s'ils ont eu raiſon, & s'il étoit de leur intérêt d'en agir ainſi, ce ſeroit le ſujet d'une longue diſcuſſion. Il y a plus de raiſons de croire qu'ils ont eu & qu'ils ont encore tort de le faire aujourd'hui. Si c'étoit en dépouillant ainſi les villes qu'ils euſſent commencé à illuſtrer leur patrie, il eſt clair qu'ils auroient bien fait d'y tranſporter ce qui en avoit augmenté la puiſſance & la gloire. Mais ſi c'eſt par une maniére de vie très-ſimple & par un éloignement infini du luxe & de la magnificence qu'ils ſe ſont ſoumis les peuples chez qui il ſe trouvoit le plus de ces ornemens & les plus beaux, il faut reconnoître qu'ils ont fait une grande faute de les enlever. Car quitter les mœurs à qui l'on doit ſes victoires pour prendre celles des vaincus, & ſe charger en les prenant de l'envie qui accompagne toujours ces brillans dehors d'une grande fortune, & qui eſt la choſe du monde que les Puiſſances doivent craindre le plus, c'eſt aſſûrément une conduite qui ne ſe peut excuſer. Loin de faire des vœux pour la proſpérité de gens qui ont envahi des richeſſes étrangeres à qui l'on porte envie, on a compaſſion de ceux qui en ont été d'abord dépouillez; & quand le bonheur prend de nouveaux accroiſſemens, qu'il attire à lui tout ce que les autres poſſédoient, & qu'il étale ces richeſſes aux yeux de ceux qui en ont été privez, de là au lieu d'un mal il en arrive deux. Car ce n'eſt plus des maux d'autrui que ces ſpectateurs ont compaſſion, c'eſt d'eux-mêmes, lorſqu'ils ſe rappellent leurs propres malheurs. Et alors non ſeulement l'envie, mais encore la colére les tranſporte contre ceux que la fortune a élevez ſur leurs ruines; car l'on ne peut guéres ſe ſouvenir de ſes anciennes calamitez ſans en haïr les auteurs. Si les Romains n'euſſent amaſſé dans leurs

conquêtes que de l'or & de l'argent, ils ne ſeroient pas à blâmer. Pour parvenir à l'Empire univerſel, il falloit néceſſairement ôter ces ſortes de ſecours aux peuples que l'on vouloit vaincre & ſe les approprier. Mais pour toutes les autres choſes il leur ſeroit beaucoup plus glorieux de les laiſſer, où elles étoient, avec l'envie qu'elles attirent, & de mettre la gloire de leur patrie non dans l'abondance & la beauté des tableaux & des ſtatues, mais dans la gravité des mœurs & la nobleſſe des ſentimens. Au reſte je ſouhaite que les Conquérans à venir apprennent de ces réflexions à ne pas dépouiller les villes qu'ils ſe ſoumettent, & à ne pas faire des calamitez d'autrui l'ornement de leur patrie.

CHAPITRE IV.

Connoiſſances néceſſaires à un Général d'armée.

LEs affaires de la guerre ne doivent s'entreprendre qu'après beaucoup de réflexions. On peut n'en manquer aucune, lorſqu'on s'y conduit avec prudence. Il y a deux ſortes d'actions militaires. Les unes ſe font à découvert & par la force, les autres par fineſſe & par occaſion. Celles-ci ſont en beaucoup plus grand nombre que les autres. Il ne faut que lire l'hiſtoire pour s'en convaincre. De celles qui ſe ſont faites par occaſion, on en trouve beaucoup plus qui ont été manquées, que de celles qui ont eu un heureux ſuccès. Il eſt aiſé d'en juger par les événemens. On conviendra encore que la plûpart des fautes arrivent par l'ignorance ou la négligence des Chefs. Voions donc de quelle maniére on doit ſe conduire dans les actions de la guerre.

Ce qui ſe fait à la guerre ſans but & ſans deſſein, ne mérite pas le nom d'actions. Ce ſont plutôt des accidens & des hazards; choſes dont nous ne parlerons point, parce qu'elles ne ſont fondées ſur aucune raiſon ſolide. Il ne s'agit ici que des actions entrepriſes avec deſſein.

Toute action demande un tems fixe & déterminé pour la commencer, un certain eſpace de tems pour la faire, un lieu, du ſecret, des ſignaux marquez, des perſonnes par qui & avec qui elle ſe faſſe, & une maniére de la faire. Quiconque aura bien rencontré dans toutes ces choſes, ne manquera pas

de réuſſir ; mais l'omiſſion d'une ſeule eſt capable de faire échouer tout le projet. Car tel eſt le ſort des entrepriſes, une bagatelle, un rien peut les faire manquer, & toutes les meſures enſemble ſuffiſent à peine pour leur donner un heureux ſuccès. C'eſt ce qui doit engager les Chefs à ne rien négliger dans ces ſortes d'occaſions.

La premiére & la principale de toutes les précautions, c'eſt le ſecret. Que jamais ni la joie de quelque bon ſuccès ineſpéré, ni la crainte, ni la familiarité, ni l'affection, ne vous porte à vous ouvrir de votre deſſein à des gens qui n'y doivent point avoir part ; que ceux-là ſeuls en ſoient inſtruits, ſans leſquels il n'eſt pas poſſible de l'exécuter. Encore ne faut-il pas leur communiquer d'abord, mais à meſure que le beſoin de chaque choſe vous y obligera. Or ce ſecret ne conſiſte pas ſeulement à ſe taire, il conſiſte beaucoup plus à cacher ſes diſpoſitions intérieures. Car il eſt arrivé à bien des gens qu'en gardant le ſilence ils ont laiſſé lire tantôt ſur leur viſage, tantôt dans leurs actions, tout ce qu'ils avoient de ſecret dans le cœur. Il faut ſçavoir en ſecond lieu les routes de jour & de nuit, & les moiens de les faire tant par terre que par mer. Une troiſiéme choſe, & la principale, c'eſt de connoître les différences du tems par la diſpoſition du ciel, & de ſçavoir les accommoder à ſes deſſeins. La maniére de l'exécution eſt encore à conſidérer. C'eſt ſouvent elle qui rend poſſible ce qui paroiſſoit ne l'être pas, & qui fait voir l'impoſſibilité des choſes que l'on croioit faiſables. Enfin l'on doit faire beaucoup d'attention aux ſignaux, aux chiſres, aux perſonnes par leſquelles & avec leſquelles le projet doit être exécuté.

De toutes ces choſes, les unes s'apprennent par l'uſage, les autres par l'Hiſtoire, & d'autres par régles & par méthode. Le meilleur ſeroit donc de bien ſçavoir par ſoi-même les chemins & l'endroit où l'on doit aller, la ſituation de ce lieu, ceux par qui & avec qui l'entrepriſe doit être exécutée. Si cela ne ſe peut, il faut du moins avec ſoin s'informer exactement de toutes ces choſes, ne point s'en fier au premier venu, & prendre des gages de fidélité de ceux que l'on a choiſis pour guides. Mais ces ſortes de connoiſſances, les Chefs peuvent les aquérir ou par l'uſage, ou par leur propre expérience, ou par l'Hiſtoire. Il en eſt d'autres, où l'on a beſoin d'étude & d'obſervations, comme par exemple celles qui ſe tirent de l'Aſtro-

nomie & de la Géométrie. Ce n'eſt pas qu'il importe beaucoup de poſſéder en entier l'objet de ces deux ſciences, mais il eſt très-important d'en ſçavoir faire quelque uſage. Rien n'eſt plus utile pour connoître ces différences de tems dont nous avons parlé. Ce qu'elles apprennent de plus néceſſaire c'eſt la durée des jours & des nuits. Si cette durée étoit toujours la même, on n'auroit peut-être pas beſoin du ſecours de ces ſciences, elle ſeroit connue également de tous. Mais comme il n'y a pas ſeulement de différence entre le jour & la nuit, & qu'il y en a encore entre un jour & un jour, entre une nuit & une autre nuit; il faut néceſſairement ſçavoir ce qui les fait croître & diminuer. Sans la connoiſſance de ces changemens, quel moien de prendre de juſtes meſures pour une marche de nuit ou de jour? Comment arriver à tems où l'on ſe propoſe d'aller? On arrivera ou trop tôt ou trop tard. Le premier dans ces ſeules occaſions eſt beaucoup plus dangereux que l'autre. Car celui qui vient trop tard en eſt quitte pour ne rien faire. Comme il connoît de loin ſa faute, il ſe retire ſans rien craindre; mais quand il arrive trop tôt & que l'on a été apperçu, outre que l'on manque ſon entrepriſe, on court riſque d'être entiérement défait. De l'occaſion dépendent toutes les actions humaines, mais ſurtout celles de la guerre. Et pour être à portée de la ſaiſir, il eſt du devoir d'un Général de connoître le ſolſtice d'été & celui d'hiver, les équinoxes & les différens degrez d'accroiſſement & de diminution que reçoivent les jours & les nuits entre les deux points équinoxiaux. C'eſt le ſeul moien de prendre une meſure de tems proportionnée au chemin que l'on a à faire, ou par terre ou par mer. Il eſt encore néceſſaire de connoître les différentes parties du jour & de la nuit, afin de ſçavoir à quelle heure on doit ſe lever, à quelle heure on doit marcher. Car ſans avoir bien commencé, il n'eſt pas poſſible de finir heureuſement.

Les heures du jour ſe connoiſſent par l'ombre, par le chemin que fait le Soleil, par différens eſpaces de ce chemin que l'on marque ſur la terre. Celles de la nuit ne ſont pas aiſées à connoître, à moins que regardant le ciel on ne ſçache juger de la diſpoſition des douze ſignes. Car il n'eſt rien de plus facile quand on a étudié la ſphére. En effet bien que les nuits ſoient inégales, il n'y en a cependant point où il ne paroiſſe ſix de ces ſignes ſur l'horizon, & par conſéquent il faut qu'aux mêmes

mêmes parties de la nuit il paroiſſe des parties égales des douze ſignes. Quand donc on ſçait quelle partie du zodiaque le Soleil occupe pendant le jour, on n'a, lorſqu'il eſt couché, qu'à couper le cercle en deux parties égales, & alors autant que le zodiaque ſera élevé ſur l'horizon, autant il ſe ſera paſſé de la nuit. Le nombre & la grandeur des ſignes étant connus, on connoîtra en même tems les différens tems de la nuit. Pendant les nuits où le tems eſt couvert, il faut faire attention à la Lune. Cet aſtre eſt ſi grand, qu'en quelque endroit du ciel qu'il ſoit, on en apperçoit la lumiére. Quelquefois c'eſt du tems & du lieu de ſon lever, d'autres fois c'eſt du tems & du lieu de ſon coucher que l'on doit conjecturer les différentes heures de la nuit. Toutes choſes qui ſuppoſent que l'on connoît parfaitement toutes les différences qui arrivent au lever de la Lune. Au reſte cette étude eſt facile. Elle ne demande pas plus de tems que n'en met la Lune pour achever ſon cours; & comme il ne faut que des yeux pour examiner ce cours, tout le monde en eſt également capable. C'eſt donc avec raiſon qu'Homére nous repréſente Ulyſſe, ce grand Capitaine, conjecturant par les aſtres non ſeulement ce qui concerne la navigation, mais encore ce qui ſe doit faire ſur terre. Car on peut prévoir exactement par ce moien les événemens les plus extraordinaires & les plus capables de jetter ſouvent dans de très-grands embarras, comme les inondations, les débordemens de fleuves, les gélées extrémes, les chûtes des neiges, les nuées ſombres & épaiſſes, & autres accidens ſemblables. Que ſi nous manquons de prévoir les choſes mêmes qui peuvent être prévûes, ne ſerons-nous pas coupables des mauvais ſuccès de la plûpart de nos entrepriſes? C'eſt pourquoi rien de ce que nous venons de remarquer ne doit être négligé, de peur de tomber dans les fautes où tant d'autres ſont tombez. Citons-en quelques-uns pour ſervir d'exemples.

Aratus, Général des Achéens, aiant formé le deſſein de prendre par ſurpriſe la ville de Cynéthe, convint avec ceux des Citoiens qui étoient d'intelligence avec lui, qu'un certain jour il viendroit pendant la nuit proche du fleuve qui décend de la ville, & reſteroit là pendant quelque tems avec ſon armée: qu'au dedans de la ville les conjurez prendroient leur tems vers le milieu du jour pour faire ſortir ſans bruit un des leurs en manteau, lequel avertiroit Aratus d'approcher

plus près & de ſe poſter ſur un certain tombeau qui lui avoit été marqué : que les autres ſe jetteroient en même tems ſur les Chefs, qui étoient pour l'ordinaire en garde à la porte, & qui alors ſeroient endormis : après quoi Aratus ſortiroit promtement de ſon embuſcade & viendroit à la porte. Toutes ces meſures priſes, dès qu'il fut tems Aratus vient, ſe cache le long du fleuve & attend le ſignal. Pendant ce tems-là un Cynéthéen, qui avoit de ces moutons qui paiſſent autour des villes, aiant quelque choſe à dire à ſon berger, ſortit de la porte en manteau vers la cinquiéme heure du jour, & monta ſur le tombeau pour chercher des yeux ſon berger. Aratus croiant que c'étoit le ſignal, court vîte à la porte. Mais la garde la ferma promtement, parce qu'il ne s'étoit encore rien fait dans la ville. Par-là les Achéens non ſeulement manquérent leur entrepriſe, mais encore furent cauſe de la perte de ceux qui agiſſoient de concert avec eux. Car aiant été convaincus de trahiſon, ils furent ſur le champ mis à mort. Quelle fut la cauſe de ce malheur, ſinon qu'Aratus étant encore jeune & ne ſçachant ce que c'étoit que doubles ſignaux, ſe contenta de ne prendre qu'un ſimple ſignal. Tant il faut peu de choſe dans les expéditions militaires pour les faire échouer ou réuſſir.

Cléoméne Roi de Lacédémone s'étoit de même propoſé de ſurprendre Mégalopolis. Il étoit convenu avec quelques gardes de la muraille d'approcher pendant la nuit d'un endroit qu'on appelle la Caverne, & il avoit choiſi pour cela la troiſiéme veille, tems auquel ces ſoldats devoient monter la garde. Mais n'aiant pas fait attention qu'au lever des Pleiades les nuits ſont fort courtes, il ne partit de Lacédémone que vers le coucher du Soleil. Il eut donc beau ſe preſſer, il étoit grand jour quand il arriva. Il ne laiſſa pas que de faire effort pour entrer ; mais il paia cher ſa témérité & ſon imprudence. Car il fut repouſſé honteuſement avec perte d'un grand nombre des ſiens, & courut riſque de tout perdre : au lieu que s'il eût bien pris ſon tems, les conjurez s'étant rendus maîtres des portes, il ſeroit certainement entré dans la ville.

Nous avons déja vû ce qui étoit arrivé à Philippe dèvant Mélitée. Ce Prince malgré l'intelligence qu'il avoit dans cette ville, manqua ſon coup par deux fautes qu'il fit ; la premiére d'avoir apporté des échelles plus courtes qu'il ne falloit, la

ſeconde de ne point s'être préſenté à tems. Au lieu de venir au milieu de la nuit pendant que tout devoit être enſéveli dans un profond ſommeil, comme il étoit convenu, il part de Lariſſe avant le tems qu'il devoit ſe mettre en marche, & arrive dans le païs des Mélitéens : & comme il ne pouvoit reſter là de peur qu'on n'apprît dans la ville qu'il y étoit, ni ſe retirer ſans être apperçu, il fallut, malgré qu'il en eût, qu'il allât toujours en avant. Il arrive devant la ville, mais tout le monde y étoit alors fort éveillé. Ses échelles n'étant point proportionnées à la hauteur des murailles, l'eſcalade ne ſervit de rien. Il ne put pas non plus entrer par la porte, parce que ce n'étoit pas le tems d'agir pour ceux qui au dedans s'entendoient avec lui. D'un autre côté les habitans irritez fondirent ſur lui, & taillérent en piéces une bonne partie de ſes troupes. Il ſe retira enfin avec la honte de n'avoir rien fait, & apprenant par-là aux Mélitéens, comme aux autres peuples, à ſe défier de lui & à ſe tenir ſur leurs gardes.

Nicias Général des Athéniens avoit fort bien pris ſon tems pendant la nuit pour retirer ſon armée ſaine & ſauve de devant Syracuſe, & s'étoit retiré dans un lieu ſûr d'où il ne pouvoit être découvert par les ennemis. Mais la Lune s'étant alors éclipſée, une vaine ſuperſtition lui fit craindre que cela ne fût le préſage de quelque malheur. Il ſuſpendit ſa marche. La nuit ſuivante il voulut la continuer, mais les ennemis l'aiant apperçu vinrent fondre ſur lui, & l'armée & les Chefs furent obligez de ſe rendre aux Syracuſains. Cependant s'il avoit ſeulement conſulté d'habiles gens ſur cette éclipſe, il n'en falloit pas davantage, je ne dis pas pour ne point laiſſer échapper le tems de pourſuivre ſa marche, mais pour faire ſervir même cet événement à ſon deſſein, à cauſe de l'ignorance des ennemis. Car l'ignorance de ceux avec qui l'on a affaire eſt pour les habiles le chemin qui conduit le plus ſûrement aux heureux ſuccès. Voilà juſqu'où l'on doit entrer dans l'Aſtronomie.

A l'égard de la meſure des échelles, on doit s'y prendre de cette maniére. Si quelqu'un de ceux avec qui l'on a intelligence donne la hauteur des murailles, on voit d'abord la proportion que doivent avoir les échelles. Car par exemple ſi la muraille a dix pieds de hauteur, il en faudra au moins douze aux échelles. Pour proportionner la diſtance où le pied des échelles doit être de la muraille, avec le nombre de ceux

qui doivent y monter, il faut prendre la moitié de la largeur des échelles. A plus de diſtance, elles ſe caſſeront ſous le nombre de ceux qui feront l'eſcalade, & ſi on les poſe plus droites, on n'y pourra monter ſans s'expoſer au danger de tomber. Que ſi la muraille eſt inacceſſible & qu'on ne puiſſe la meſurer, on prendra de loin la hauteur de quelque choſe que ce ſoit qui ſera élevé perpendiculairement ſur un terrain plat. La maniére de le faire eſt ajſée pour peu qu'on ſe ſoit appliqué aux Mathématiques. Preuve évidente que pour réuſſir dans les expéditions militaires, il eſt utile de ſçavoir la Géométrie, non pas à la vérité parfaitement, mais du moins autant qu'il faut pour juger des rapports & des proportions.

Ce n'eſt pas ſeulement pour les échelles que la Géométrie eſt néceſſaire, elle l'eſt encore pour changer ſelon les occurrences la figure du camp. Par ce moien on pourra, en prenant quelque figure que ce ſoit, garder la même proportion entre le camp & ce qui doit y être contenu; ou en gardant la même figure augmenter ou diminuer l'aire du camp, eu égard toujours à ceux qui y entrent ou qui en ſortent, comme nous avons fait voir dans notre Traité *des Ordres de bataille*.

Et je ne crois pas qu'on me ſçache mauvais gré de demander dans un Général quelque connoiſſance de l'Aſtronomie & de la Géométrie. Ajouter des connoiſſances inutiles au genre de vie que nous profeſſons, uniquement pour faire montre & pour parler, c'eſt une curioſité que je ne ſçaurois approuver; mais je ne puis non plus goûter que dans les choſes néceſſaires on s'en tienne à l'uſage & à la pratique, & je conſeille fort de remonter plus haut. Il eſt abſurde que ceux qui s'appliquent à la danſe & aux inſtrumens ſouffrent qu'on les inſtruiſe de la cadence & de la muſique, qu'ils s'exercent même à la lutte, parce que cet exercice paſſe pour contribuer à la perfection des deux autres; & que des gens qui aſpirent au commandement des armées trouvent mauvais qu'on leur inſpire quelque teinture des autres arts & des autres ſciences. De ſimples artiſtes ſeront-ils donc plus appliquez & plus vifs à ſe ſurpaſſer les uns les autres, que ceux qui ſe propoſent de briller & de ſe ſignaler dans la plus belle & la plus auguſte des dignitez? Il n'y a perſonne de bon ſens qui ne reconnoiſſe combien cela eſt peu raiſonnable. Mais ç'en eſt aſſez ſur cette matiére.

La plûpart des hommes jugeant de la grandeur d'une ville ou d'un camp par la circonférence, regardent comme une choſe incroiable, que, quoique Mégalopolis ait de tour cinquante ſtades, & que Lacédémone n'en ait que quarante-huit, cette derniére ville ſoit cependant une fois plus grande que l'autre. Que ſi pour augmenter la difficulté on leur dit qu'il peut ſe faire qu'une ville ou un camp de quarante ſtades de tour ſoit une fois plus grand qu'un autre de cent ſtades, c'eſt pour eux un paradoxe. La cauſe de cela eſt que l'on ne ſe ſouvient plus de ce que l'on a appris de Géométrie pendant ſa jeuneſſe. Ce qui m'a engagé à parler de cela, c'eſt que non ſeulement le peuple, mais encore des Magiſtrats & des Généraux d'armée ſont ſurpris comment Lacédémone peut être plus grande, & même beaucoup plus grande que Mégalopolis, avec une circonférence moins étendue. On en voit auſſi quelquefois qui meſurent à la circonférence d'un camp le nombre des troupes qu'il peut contenir. Il y en a qui ſont dans une autre erreur. Ils prétendent que les villes d'un terrain rompu & inégal ont plus de maiſons que celles qui ſont bâties dans un terrain plat & uni. Il n'en eſt pourtant pas ainſi. Car les maiſons n'y ſont point bâties à raiſon des inégalitez du terrain, mais à raiſon de la ſuperficie plate où elles ſont dreſſées en ligne perpendiculaire, & ſur laquelle les collines elles-mêmes ſont élevées. Il ne faut que des yeux pour ſe convaincre de cette vérité. Imaginons-nous un nombre de maiſons bâties de telle ſorte ſur le penchant d'une colline, qu'elles ſoient toutes d'une égale hauteur, il eſt certain que tous les toîts feront une ſuperficie égale & paralléle à celle du terrain plat ſur lequel eſt la colline & le fondement de ces maiſons. Soit dit en paſſant en faveur de ceux qui quoique neufs & ignorans ſur cette matiére, veulent cependant commander les armées & avoir la conduite des affaires.

CHAPITRE V.

Deſcription de la ville d'Agrigente en Sicile.

AGrigente n'a pas ſeulement ces avantages ſur la plûpart des autres villes, elle les ſurpaſſe encore en force & en beauté. Bâtie à dix-huit ſtades de la mer, elle en reçoit toutes les commoditez. La nature & l'art ſemblent avoir conſpiré pour la mettre à couvert d'inſulte de quelque côté que ce ſoit. Car ſes murailles ſont élevées ſur un rocher que la nature & l'art ont rendu fort eſcarpé. Des fleuves l'environnent tout autour, du côté du Midi celui qui porte le même nom que la ville; & du côté de l'Occident & de l'Afrique, celui qu'on appelle Hypſas. La citadelle eſt à l'Orient d'été, & défendue tout alentour par un abîme inacceſſible. On ne peut entrer dans cette forteresſe que par un ſeul endroit du côté de la ville. Sur la cime du rocher ſont deux Temples, l'un de Minerve, & l'autre de Jupiter Ataburien comme à Rhodes. Et il étoit raiſonnable qu'étant une colonie des Rhodiens, elle donnât à ce Dieu le même nom que ces Inſulaires. On y voit encore d'autres ornemens, & entre autres des Temples & des portiques d'une grande beauté. Le Temple de Jupiter Olympien n'eſt pas à la vérité ſi orné & ſi enrichi que ceux de la Gréce; mais pour le deſſein & la grandeur il ne le céde à aucun d'eux.

CHAPITRE VI.

Harangue de Chléneas Etolien contre la Maiſon des Rois de Macédoine.

JE crois, Lacédémoniens, qu'il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe que, ſi les Grecs ont perdu leur liberté, ce ſont les Rois de Macédoine qui en ſont la cauſe. Il eſt aiſé de vous le faire voir. Entre ce corps de Grecs qui habitoient autrefois la Thrace, & qui étoit compoſé de colonies envoiées d'Athénes & de Chalcide, Olynthe étoit la ville qui avoit le plus d'éclat & de puiſſance. Philippe l'aiant ſubjuguée, & aiant intimidé les autres par cet exemple, ſe rendit maître non ſeulement des villes de Thrace, mais encore des Theſſaliens. A quelque tems de là, après avoir vaincu les Athéniens en bataille rangée, il uſa modérément de ſa victoire, non pour leur faire du bien, il en étoit fort éloigné, mais afin que le bien qu'il leur faiſoit engageât les autres peuples à ſe ſoumettre volontairement à ſa domination. Votre propre Etat étoit à un tel degré de puiſſance, qu'il devoit avec le tems devenir le ſoutien & l'arbitre des autres Républiques de la Gréce. Tout prétexte fut ſuffiſant pour lui déclarer la guerre. Il y vint avec une armée, fit le dégât dans le païs, renverſa tous les édifices, partagea le terrain, diſtribua les villes, donna celle-ci aux Argiens, celle-là aux Tégéates & aux Mégalopolitains, une autre aux Meſſéniens, ne ſe ſouciant pas, pourvû qu'il vous fît tort, que ce fût contre les regles de la juſtice qu'il faiſoit plaiſir aux autres. Alexandre ſon ſucceſſeur croiant que tant que ſubſiſteroit Thébes, il reſteroit à la Gréce quelque eſpérance de ſe relever, la renverſa, vous ſçavez tous de quelle maniére. Il n'eſt pas beſoin que je m'étende ſur la conduite qu'ont gardée à l'égard des Grecs ceux qui lui ont ſuccédé. Eſt-il quelqu'un ſi peu inſtruit dans les affaires, qui n'ait entendu parler de l'indignité avec laquelle Antipater traita les Athéniens & les autres après la victoire qu'il remporta ſur les Grecs à Lamia? Il pouſſa l'inſolence & l'injuſtice juſqu'au point d'établir exprès des gens pour rechercher les exilez, & de les envoier dans les villes contre ceux qui n'avoient pas pris ſon parti, ou qui avoient fait quelque peine

à la Maiſon de Macédoine. Les uns furent tirez des Temples avec violence, les autres furent arrachez des autels, & moururent dans les ſupplices. Ceux qui lui échappérent par la fuite, furent bannis de toute la Gréce : car il ne leur reſtoit plus de reſſource que chez les Etoliens. Qui ne ſçait les maux que les Grecs ont ſoufferts de la part de Caſſander, de Demetrius & d'Antigonus Gonata ? La mémoire en eſt encore toute récente. De leur tems on vit mettre des garniſons dans les villes, le gouvernement confié à des tyrans, nulle ville ne fut exemte du nom odieux de ſervitude. Mais laiſſons tout cela, & revenons aux derniéres actions d'Antigonus, de peur que quelques-uns de vous n'en pénétrant pas la fineſſe, ne s'imaginent que l'on en doit ſçavoir gré aux Macédoniens. Ce ſeroit être trop ſimple que de croire que ce fût pour ſauver les Achéens qu'Antigonus prit les armes contre vous, ou qu'il eût en vûe de mettre les Lacédémoniens en liberté lorſqu'il ſouffroit ſi impatiemment la tyrannie de Cléoméne. La crainte & la jalouſie ont été les ſeuls motifs qui l'ont fait agir, la crainte que ſa puiſſance ne fût pas en ſûreté ſi vous établiſſiez la vôtre dans le Péloponéſe, & la jalouſie que lui donnoient tant les grandes qualitez de Cléoméne que l'éclat avec lequel la fortune vous favoriſoit. Il vint donc non pour apporter du ſecours aux habitans du Péloponéſe, mais pour ruiner vos eſpérances & rabaiſſer votre pouvoir. Ainſi vous ne devez pas tant aimer les Macédoniens de ce que maîtres de votre ville ils ne l'ont pas miſe au pillage, que vous devez les haïr & les regarder comme ennemis, de ce qu'ils vous ont déja pluſieurs fois empêché de dominer ſur la Gréce, lorſque vous étiez le plus en état de le faire. Je ne vous rappellerai pas les crimes de Philippe. Les ſacriléges qu'il commit dans les Temples de Therme ſont un exemple aſſez ſenſible de ſon impiété, & la perfidie avec laquelle il viola le Traité fait avec les Meſſéniens, fait voir ce que l'on devoit attendre de ſa cruauté. Car il n'y eut entre les Grecs que les Etoliens qui oſaſſent prendre contre Antipater la défenſe de ceux qui étoient injuſtement opprimez ; eux ſeuls réſiſtérent à Brennus & à la multitude de barbares qui ſous ſa conduite faiſoient irruption dans la Gréce ; eux ſeuls prirent les armes pour vous remettre ſur les Grecs en poſſeſſion de l'autorité qu'avoient eue vos ancêtres. Mais en voilà aſſez ſur ce ſujet. Revenons à notre délibération. Il eſt en quelque ſorte néceſſaire

ceſſaire d'écrire & d'opiner comme ſi vous deviez faire la guerre. Mais ne croiez pourtant pas que vous aïez une guerre à faire. Loin que les Achéens, après les pertes qu'ils ont faites, ſoient en état d'infeſter notre païs, je crois qu'ils auront aſſez de graces à rendre aux Dieux, s'ils peuvent conſerver le leur propre, lorſqu'ils ſe verront attaquez tout à la fois par les Eliens & les Meſſéniens vos alliez, & par nous autres Etoliens. D'ailleurs Philippe rabattra bien de ſa fierté, lorſqu'attaqué par terre par les Etoliens il le ſera encore du côté de la mer par les Romains & le Roi Attalus. De ce qui s'eſt déja fait il eſt aiſé de conjecturer ce qui ſe fera dans la ſuite. Car ſi n'aiant en tête que les Etoliens, il n'a pû les réduire; pourra-t-il ſuffire contre tant d'ennemis joints enſemble? Toutes ces raiſons doivent vous perſuader que quand vous ne ſeriez encore liez par aucun Traité, & que vous entameriez pour la premiére fois cette affaire, il vous ſeroit plus avantageux de vous joindre à nous qu'aux Macédoniens. Mais quand même vous auriez déja pris votre parti, n'en ai-je pas aſſez dit pour vous en faire prendre un autre? Car ſi vous aviez conclu votre alliance avec les Etoliens, avant que d'avoir reçu des bienfaits d'Antigonus, peut-être y auroit-il à délibérer ſi de nouveaux engagemens ne devroient pas l'emporter ſur les anciens. Mais ce n'eſt qu'après avoir reçu d'Antigonus cette liberté & ce ſecours qu'il ne ceſſe de vanter & de vous reprocher, qu'aſſemblant votre Conſeil & examinant auquel des deux peuples vous vous joindriez, aux Etoliens ou aux Macédoniens, vous avez préféré les premiers, que vous leur avez donné des ôtages, que vous en avez reçus, & que vous êtes entrez dans la derniére guerre que nous avions contre les Macédoniens. Quel doute peut-il donc encore vous reſter? Tout ce que vous aviez de liaiſons avec Antigonus & Philippe eſt maintenant effacé. Il faut donc que vous montriez que depuis ce tems-là vous avez ſouffert quelque injuſtice de la part des Etoliens, ou qu'il vous eſt venu quelque bienfait de celle des Macédoniens. Ni l'une ni l'autre choſe n'étant arrivée, violerez-vous les Traitez & les ſermens, les gages les plus certains d'une conſtante fidélité, pour vous déclarer en faveur d'un peuple, dont vous avez juſtement rejetté l'alliance, lors même qu'il vous étoit libre de l'accepter?

Ainſi parla Chléneas. Chacun regardoit cette harangue

comme difficile à réfuter, lorſque Lyciſcus Ambaſſadeur des Acarnaniens ſe préſenta. Il ſe retint d'abord voiant qu'on s'entretenoit dans l'aſſemblée de ce qui venoit d'être propoſé ; mais dès qu'on eut fait ſilence ; il commença de cette maniére.

CHAPITRE VII.

Diſcours de Lyciſcus, Ambaſſadeur des Acarnaniens, en faveur de Philippe Roi de Macédoine.

JE viens ici, Lacédémoniens, de la part de la République d'Acarnanie ; mais aiant part aux mêmes eſpérances que les Macédoniens, nous croions que cette Ambaſſade leur eſt commune avec nous. Comme en guerre la grandeur & l'étendue de leur puiſſance fait que notre ſûreté eſt établie ſur leur courage & ſur leur valeur ; de même, quand il s'agit de délibérer, nous ne ſéparons pas nos intérêts de leurs droits. Ne ſoiez donc pas ſurpris ſi la plus grande partie de mon diſcours roule ſur Philippe & ſur les Macédoniens. Chléneas ſur la fin du ſien a renfermé tous vos droits en ce peu de paroles : *Si*, dit-il, *depuis que vous avez fait alliance avec les Etoliens, ils vous ont fait quelque tort ou quelque peine, ou ſi vous avez reçu quelque bienfait de la part des Macédoniens, il eſt juſte que vous mettiez l'affaire en délibération comme ſi rien ne s'etoit paſſé. Mais que s'il n'eſt rien arrivé de ſemblable, & que malgré cela en alléguant d'Antigonus des faits que vous avez d'abord approuvez, nous nous flattions de vous faire rompre des ſermens & des Traitez, nous ſommes les plus inſenſez des hommes.* Oui, ſi rien de ce qu'a dit Chléneas n'eſt arrivé, & que les affaires des Grecs ſoient encore au même état qu'elles étoient lorſque vous fîtes alliance avec les Etoliens, j'avoue qu'il n'y a perſonne plus inſenſé que moi, & qu'il ne faut avoir nul égard à ce que je dois dire. Mais ſi ces affaires ont tourné tout autrement, comme j'eſpére le démontrer dans la ſuite de ce diſcours, je me perſuade que je paſſerai dans vos eſprits pour ſçavoir autant vos intérêts que Chléneas ſemble les ignorer. Tel eſt le but de mon Ambaſſade, telles ſont mes inſtructions, de vous faire toucher au doigt, que dans les circonſtances, où ſe trouve aujourd'hui la Gréce,

il eſt de la bienſéance & de votre intérêt de prendre, s'il eſt poſſible, un parti qui vous convienne, en partageant avec nous les mêmes eſpérances, ou, ſi cela ne ſe peut faire, en gardant au moins pour le préſent une parfaite neutralité. Mais parce qu'on a oſé vous prévenir contre la Maiſon de Macédoine, je crois devoir dire d'abord deux mots pour deſabuſer ceux qui ont ajouté foi aux accuſations portées contre elle. Chléneas aſſûre que Philippe fils d'Amyntas, par la priſe d'Olynthe, s'eſt ſoumis toute la Theſſalie : & moi je ſoutiens que non ſeulement les Theſſaliens, mais encore tous les autres Grecs, ſont redevables à Philippe de leur ſalut. Car lorſqu'Onomarque & Philoméde, après la priſe de Delphes, ſe furent criminellement enrichis des dépouilles de ce Temple fameux, qui ne ſçait que leur puiſſance étoit montée à un point, qu'aucun des Grecs n'oſoit les regarder en face? Non contens des ſacriléges commis contre la divinité, ils étoient prêts d'envahir toute la Gréce. Alors Philippe affrontant de lui-même le danger, défit les Tyrans, mit en ſûreté le Temple, & fut cauſe que les Grecs jouïrent de la liberté. Tout ce qu'il a fait enſuite en rendra un témoignage authentique à la poſtérité. Car ſi en le choiſiſſant pour Chef ſur mer & ſur terre on lui a fait un honneur qu'on n'avoit jamais fait à perſonne, ce n'eſt pas pour avoir opprimé les Theſſaliens, comme on a la hardieſſe de l'avancer, mais pour reconnoître les ſervices qu'il avoit rendus à la Gréce. Il eſt venu, dit-on, avec une armée dans la Laconie. Mais vous ſçavez tous qu'il n'y eſt pas venu de lui-même. Quoiqu'appellé pluſieurs fois par ſes amis & ſes alliez du Péloponéſe, à peine peut-il s'y réſoudre. Et quand il y fut venu, comment s'y conduiſit-il? Ecoutez, Chléneas. Quoiqu'il pût ſe ſervir du reſſentiment & des paſſions des Etats voiſins, pour faire le dégât dans celui-ci & en rabaiſſer la puiſſance, & que ce traitement dût plaire beaucoup à ceux qui l'avoient emploié, jamais il ne conſentit à cette violence. Au contraire après avoir tourné les uns & les autres au bien commun par la terreur de ſes armes, il les obligea de terminer à l'amiable leurs différens. Encore ne ſe conſtitua-t-il pas juge des conteſtations, mais il voulut que tous les Grecs enſemble en décidaſſent. En vérité cette action n'eſt-elle pas bien digne qu'on lui en faſſe un crime? Vous reprochez amérement à Alexandre d'avoir puni les Thébains de leur révolte, & vous ne dites rien de la ma-

niére dont il a vengé tous les Grecs des insultes des Perses ; des maux extrêmes dont il vous a tous délivrez, après avoir réduit les Barbares en servitude & leur avoir enlevé ces richesses dont ils corrompoient les Grecs, tantôt les Athéniens & leurs ancêtres, tantôt les Thébains, les soulevant les uns contre les autres & jugeant des coups : désordre affreux auquel Alexandre a mis fin en soumettant l'Asie à la Gréce. Comment osez-vous parler de ses successeurs ? Il est vrai que selon les diverses conjonctures comme ils ont fait du bien aux uns, ils ont souvent causé beaucoup de maux à d'autres. Mais ces maux, il vous convient moins qu'à personne de vous en souvenir : à vous, dis-je, dont personne ne se loue, & dont bien des gens se plaignent. Qui a poussé Antigonus à perdre la République des Achéens ? Qui est-ce qui à traité avec Alexandre d'Epire pour subjuguer & partager l'Acarnanie, si ce n'est vous ? Qui, sinon vous, a donné le commandement des troupes à ces gens audacieux, qui ont eu la témérité de porter leurs mains sur les lieux les plus sacrez ? Témoins Timée, qui à Ténare a pillé le Temple de Neptune & à Lyse celui de Diane : Pharyce & Polycrite, dont l'un a dépouillé le Temple de Junon à Argos, & l'autre n'a pas plus respecté celui de Neptune à Mantinée. Témoins encore Lattabe & Nicostrate, qui, aussi perfides que les Scythes & les Gaulois, ont au milieu de la paix insulté l'assemblée des Béotiens. Jamais les successeurs d'Alexandre n'en ont tant fait. Et après tant d'horreurs que vous ne pouvez justifier, vous osez encore vous vanter d'avoir soutenu l'effort des Barbares à l'invasion de Delphes, & dire que les Grecs doivent vous avoir obligation ! Mais si l'on doit vous sçavoir gré de ce seul service, que ne devons-nous pas aux Macédoniens qui emploient la plus grande partie de la vie à défendre la Gréce contre les Barbares ? Car qui ne voit qu'elle seroit dans un très-grand péril, si nous n'avions à oppose à nos ennemis, & les Macédoniens & la passion pour la belle gloire dont leurs Rois sont animez ? En voulez-vous une preuve convaincante ? Dès que les Gaulois, après la défaite de Ptolémée surnommé le Foudre, ne craignirent plus les Macédoniens, ils ne se soucièrent plus des autres Grecs, & se jettérent, Brennus à leur tête, au milieu de la Gréce : malheur qui seroit arrivé bien des fois, si les Macédoniens n'eussent été à l'entrée de la Gréce. Je pourrois m'étendre davantage sur leurs anciens

exploits, mais je crois en avoir dit assez. On accuse Philippe d'impiété, & on lui reproche la destruction d'un Temple : & on se taît sur les sacriléges que commirent les Etoliens dans les Temples & dans les bois sacrez de Die & de Dodone. C'est cependant par où l'on devoit commencer. Mais loin de cela les maux que vous avez soufferts, vous les rapportez d'abord en les faisant beaucoup plus grands qu'ils n'ont été en effet ; & ceux dont vous êtes les premiers auteurs, vous n'en faites nulle mention, pourquoi cela ? Parce que vous sçavez que l'on est porté naturellement à attribuer les injustices & les pertes que l'on a souffertes à ceux qui ont attaqué les premiers. A l'égard d'Antigonus, je n'ai dessein d'en parler qu'autant qu'il le faut pour ne point paroître mépriser ce qu'il a fait, ni regarder comme rien le service important qu'il vous a rendu. Je ne crois pas qu'il se trouve un plus grand bienfait dans l'Histoire. Il me paroît tel qu'on ne pouvoit y rien ajouter. Faisons-le voir. Ce Prince fait la guerre contre vous, il vous défait en bataille rangée, & devient par-là maître du païs & de la ville. Il pouvoit alors user des droits de conquête. Cependant il fut si fort éloigné de le faire, quoique ce fût contre vos intérêts, qu'entre autres graces aiant chassé le Tyran, & aboli ses loix, il vous rétablit dans la forme de gouvernement que vous aviez reçue de vos péres. En reconnoissance dequoi, en pleine assemblée des Grecs vous l'avez déclaré votre bienfaiteur & votre libérateur. Que falloit-il donc que vous fassiez ? Je vous dirai, Lacédémoniens, ce qu'il m'en semble, & vous ne m'en voudrez point de mal : car ce ne sera pas pour vous rien reprocher mal à propos, mais parce que la conjoncture présente m'oblige à vous faire sentir ce que le bien commun demande de vous. Que vous dirai-je donc ? Que dans la derniére guerre ce n'étoit pas avec les Etoliens, mais avec les Macédoniens que vous deviez vous joindre, & qu'aujourd'hui que vous en êtes sollicitez, vous devez plutôt vous joindre à Philippe qu'aux Etoliens. Cela ne se peut, direz-vous, sans violer la foi des Traitez. Mais lequel des deux est plus criminel, ou de rompre un Traité fait en particulier entre vous & les Etoliens, ou d'en rompre un autre fait en présence de tous les Grecs, écrit sur une colonne & mis au nombre des monumens sacrez ? Comment craignez-vous de mépriser un peuple à qui vous n'avez aucune obligation, pendant que vous n'avez nul égard pour Philippe & les Macédoniens, de qui vous

tenez la liberté même, que vous avez à préſent, de délibérer ſur cette affaire ? Croiez-vous qu'il ſoit néceſſaire de garder fidélité à ſes amis, & qu'on ne ſoit pas dans la même obligation à l'égard de ceux à qui l'on doit ce que l'on eſt ? Certes ce n'eſt pas une action ſi pieuſe d'être fidéles à des conventions écrites, que ç'en eſt une impie de prendre ſes armes contre ceux qui nous ont ſauvez. C'eſt néanmoins ce que les Etoliens demandent que vous faſſiez. Mais je conſens que tout ce que j'ai dit juſqu'ici paſſe chez certains eſprits trop prévenus, pour étranger au ſujet qui nous aſſemble. Je reviens donc à ce qui en fait le principal chef, ſçavoir que, ſi les affaires ſont à préſent au même état que quand vous fîtes alliance avec les Etoliens, vous devez demeurer fidéles à cette alliance, car c'eſt ce que nous avons propoſé d'abord : mais que ſi l'état de la Gréce n'eſt plus le même, il eſt juſte que vous délibériez ſur ce à quoi nous vous exhortons, comme ſi vous n'aviez ci-devant contracté aucun engagement. Or je voudrois bien ſçavoir, Cléonice & Chléneas, quels étoient vos alliez, lorſque vous pouſſiez les Lacédémoniens à ſe joindre à vous ? N'étoient-ce pas alors tous les Grecs ? Mais à préſent à qui êtes-vous joints ? Dans quelle alliance cherchez-vous à engager les Lacédémoniens, ſi ce n'eſt dans celle des Barbares ? Il vous ſied vraiment bien de dire que vos affaires ſont aujourd'hui au même état qu'elles étoient autrefois, & qu'il n'y a point de changement. Alors vous diſputiez le premier rang & l'honneur de commander, avec les Achéens & les Macédoniens, gens de même nation, & Philippe Roi de ces derniers ; & dans la guerre que les Grecs ont maintenant à ſoutenir, il s'agit de ſe délivrer de la ſervitude dont ils ſont menacez par des étrangers, que vous n'avez appellez, il eſt vrai, que contre Philippe, mais que vous n'avez pas prévûs qui viendroient, & contre vous-mêmes & contre toute la Gréce. En tems de guerre lorſqu'en certaines occaſions, pour mettre une ville à couvert d'inſulte, on y jette une garniſon plus forte que ſes propres troupes, on fait à la fois deux choſes, on ſe délivre de la crainte des ennemis & on ſe ſoumet au pouvoir de ſes amis. C'eſt ce qui eſt arrivé aux Etoliens. Ils n'avoient en vûe que de ſe mettre au-deſſus de Philippe & d'humilier les Macédoniens, mais ſans y penſer ils ont attiré d'Occident une nuée, qui peut-être à préſent ne couvrira d'abord que la Macédoine, mais qui dans la ſuite s'étendra ſur toute la

Gréce & lui cauſera de grands maux. C'eſt à tous les Grecs à prévoir la tempête qui les menace, mais c'eſt principalement à vous, Lacédémoniens. Car quelles croiez-vous que furent les vûes de vos péres lorſqu'ils pouſſérent dans un puits & qu'ils jettérent de la terre ſur l'Ambaſſadeur que Xerxès leur avoit envoié pour leur demander de l'eau & de la terre, & qu'ils renvoiérent dire à ſon Maître qu'il avoit obtenu des Lacédémoniens ce qu'il avoit eu ordre de leur demander? Pourquoi penſez-vous que Léonides couroit de lui-même à une mort certaine & inévitable? N'eſt-ce pas pour faire voir que ce n'étoit pas ſeulement pour ſa liberté qu'il s'expoſoit, mais pour celle de tous les autres Grecs? Il ſeroit beau que les décendans de ces grands hommes ſe joigniſſent à des Barbares pour faire avec eux la guerre aux Epirotes, aux Achéens, aux Acarnaniens, aux Béotiens, aux Theſſaliens, en un mot, aux Etoliens près, à preſque tous les Grecs. Je reconnois là les Etoliens. Ce qu'il y a de plus honteux leur paroît légitime, pourvû qu'ils contentent l'avidité qu'ils ont de s'enrichir. Mais ce n'eſt pas là votre caractére, Lacédémoniens. Que ne feront-ils pas après leur jonction avec les Romains, eux qui aiant obtenu un ſecours de la part des Illyriens ont oſé contre toutes les loix ſe ſaiſir par force de Pyle du côté de la mer, aſſiéger par terre Clitorie, & faire paſſer les Cynéthéens ſous le joug? Et qui après un Traité fait d'abord avec Antigonus pour perdre les Achéens & les Acarnaniens, en font maintenant un avec les Romains contre toute la Gréce? Après cela qui ne s'attendoit pas à une irruption de la part des Romains? Qui n'auroit en horreur l'imprudence des Etoliens qui ont l'audace de conclure de pareils Traitez? Déjà ils ont enlevé Oéniade & Naxe aux Acarnaniens; avant cela ils étoient entrez avec violence dans Anticyre, & conjointement avec les Romains en avoient réduits en ſervitude les Citoiens: les Romains emmenant avec eux les femmes & les enfans pour leur faire ſouffrir tous les maux auſquels on eſt expoſé ſous une domination étrangére, & les Etoliens partageant entre eux les terres de ce peuple malheureux. Ne convient-il pas bien d'entrer dans une telle alliance? Mais cela conviendroit-il ſur tout aux Lacédémoniens, qui avoient fait un décret que s'ils étoient vainqueurs, ils immoleroient aux Dieux chaque dixiéme des Thébains, parce que ce peuple, au tems de l'irruption des Perſes, avoit, ſeul d'entre les Grecs, réſolu

de demeurer neutre, quoique ce fût par néceſſité qu'ils avoient pris cette réſolution. Je finis, Lacédémoniens, en vous recommandant comme une choſe digne de vous, de vous rappeller l'exemple de vos ancêtres, d'être toujours ſur vos gardes contre l'irruption des Romains, d'avoir pour ſuſpectes les pernicieuſes intentions des Etoliens, de n'oublier pas ſurtout ce qu'Antigonus a fait en votre faveur, d'haïr toujours les méchans, de fuir toute ſociété avec les Etoliens, & de vous joindre à l'Achaïe & à la Macédoine. Que ſi quelqu'un de ceux qui ont parmi vous le plus de crédit & d'autorité, n'eſt pas de ce dernier avis, au moins tenez-vous en repos & ne prenez point de part à l'injuſtice des Etoliens.....

CHAPITRE VIII.

Siége d'Egine.

LE deſſein pris de faire l'attaque d'Egine par les deux tours, Philippe fit mettre devant chacune une tortue & un belier. D'un belier à l'autre vis-à-vis l'entre-deux des tours, on conduiſit une gallerie paralléle à la muraille. A voir cet ouvrage on l'eût pris lui-même pour une muraille: car les claies qu'on avoit élevées ſur les tortues formoient, par la maniére dont elles étoient diſpoſées, un édifice tout ſemblable à une tour; & ſur la gallerie qui joignoit les deux tours, on avoit dreſſé d'autres claies où l'on avoit pratiqué des créneaux. Au pied des tours étoient les travailleurs, qui avec des terres applaniſſoient les inégalitez du chemin: là étoient auſſi ceux qui ſervoient le belier. Au ſecond étage, outre les catapultes, on avoit porté de grands vaiſſeaux & les autres munitions néceſſaires contre tout embraſement. Enfin dans le troiſiéme, qui étoit d'égale hauteur avec les tours de la ville, étoient nombre de ſoldats pour tenir tête à ceux qui auroient voulu s'oppoſer à l'effort du belier. Depuis la gallerie, qui étoit entre les deux tours, juſqu'au mur qui joignoit celles de la ville, on creuſa deux tranchées, où l'on dreſſa trois batteries de baliſtes, dont une jettoit des pierres du poids d'un talent, & les deux autres des pierres de trente mines. Et pour mettre à l'abri des traits des aſſiégez tant ceux qui venoient de l'armée aux travaux, que ceux qui.

qui retournoient des travaux à l'armée, on conduiſit des tranchées blindées depuis le camp juſqu'aux tortues. En peu de jours tous ces ouvrages furent entiérement finis, parce que le païs en fourniſſoit abondamment les matériaux. Car Égine eſt ſituée ſur le golfe de Malée, vers le midi, vis-à-vis les Throniens, & la terre y eſt très-fertile; ce qui donna la facilité à Philippe de trouver tout ce qu'il falloit pour ſes préparatifs, qu'il mit en œuvre dès qu'il furent achevez.

CHAPITRE IX.

Source de l'Euphrate, & les païs que ce fleuve parcourt.

L'Euphrate a ſa ſource dans l'Armenie. Il traverſe la Syrie & tout le païs qui eſt depuis là juſqu'à Babilone. On croiroit qu'il ſe décharge dans la mer rouge. Mais il ne s'y decharge pas. Différens ruiſſeaux conduits dans les terres l'épuiſent avant qu'il ſe jette dans la mer. C'eſt un fleuve tout différent de la plûpart des autres. Ceux-ci s'augmentent à meſure qu'ils parcourent plus de païs, ſe groſſiſſent en hiver, & baiſſent beaucoup au fort de l'été. L'Euphrate au contraire eſt fort haut au lever de la canicule, & il n'eſt nulle part plus grand que dans la Syrie. Plus il avance, plus il diminue. La raiſon en eſt que ſes accroiſſemens ne viennent pas des pluies d'hiver, mais de la fonte des neiges: & il diminue, parce qu'on le détourne & qu'on le partage pour ainſi dire par ruiſſeaux pour lui faire arroſer les terres. C'eſt ce qui rend ſi long le tranſport des armées par l'Euphrate, parce que les vaiſſeaux ſont fort chargez & le fleuve très-bas; de ſorte que la force de ſes eaux n'eſt preſque d'aucun ſecours pour la navigation.

HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE DIXIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Situation avantageuſe de Tarente.

QUOIQUE cette côte d'Italie qui regarde la mer de Sicile & qui s'avance vers la Gréce ſoit longue depuis le détroit & Rhége juſqu'à Tarente de plus de deux mille ſtades, elle n'a cependant d'autre port que celui de Tarente. Elle eſt occupé par beaucoup de peuples barbares, & les Grecs y poſſédent des villes célébres. Les Brutiens, les Lucaniens, une partie des Samnites, les peuples de la Calabre & pluſieurs autres habitent ce côté de l'Italie : & les Grecs y ont Rhége, Caulon, Locre, Crotone, Métaponte.

& Thyre. De ſorte que tous ceux, qui de Sicile ou de Gréce viennent à quelques-unes de ces villes, ſont obligez d'aborder au port de Tarente, & de décharger là toutes les marchandiſes qu'ils apportent pour tous les peuples de cette côte. On peut juger, combien cette ville eſt avantageuſement ſituée par la fortune qu'ont faite les Crotoniates, qui n'aiant que quelques mouillages d'été où peu de vaiſſeaux abordent, ont néanmoins amaſſé de grandes richeſſes. Or la ſeule ſituation de cette ville a été cauſe de ce bonheur, ſituation cependant qui n'a rien de comparable à celle de Tarente. Elle eſt auſſi heureuſement placée par rapport aux ports de la mer Adriatique. Mais elle tiroit de là beaucoup plus d'avantages autrefois. Car comme Brindes n'étoit pas alors bâtie, tout ce qui venoit des endroits qui ſur la côte oppoſée ſont entre le cap d'Iapige & Siponte, paſſoit par Tarente pour entrer dans l'Italie, & l'on ſe ſervoit de cette ville comme d'un marché pour faire les échanges & tout autre commerce. C'eſt pour cela que Fabius, qui faiſoit grand cas de ce paſſage, ne s'appliquoit à rien tant qu'à le bien garder.

CHAPITRE II.

Diverſes actions de Publius Scipion.

AYant deſſein de raconter les exploits que Scipion a faits en Eſpagne, & de donner en racourci toute l'hiſtoire de ſa vie, je crois qu'il eſt à propos de commencer par faire connoître l'eſprit & le caractére de ce Conſul. Car comme il a ſurpaſſé tout ce qu'il avoit paru avant lui de perſonnages illuſtres, il n'y a perſonne qui ne ſoit en peine de ſçavoir quelles étoient les qualitez naturelles ou aquiſes d'un homme qui s'eſt ſignalé en tant d'occaſions. Or c'eſt ce que ſes Hiſtoriens n'apprennent pas, ou du moins l'on ne peut chez eux s'en former qu'une fauſſe idée, tant ils ont mal rencontré ſur ce point. Pour peu qu'on ſoit capable de mettre le prix aux actions que je vais rapporter, on verra que le jugement, que je porte de ces Hiſtoriens, n'eſt pas mal fondé.

Tous ſans exception nous le dépeignent comme un de

ces ſavoris de la fortune, leſquels réuſſiſſent dans toutes leurs entrepriſes, quoique la plûpart du tems le hazard y ait plus de part que la bonne conduite. Selon eux, il y a dans cette eſpéce de Héros quelque choſe de plus ſurprenant & de plus divin, pour ainſi dire, que dans ceux qui ſuivent la raiſon pour guide en toutes choſes. La diſtinction que l'on doit mettre entre le louable & l'heureux leur eſt inconnue. Cependant celui-ci eſt commun même parmi le vulgaire ; l'autre ne convient qu'aux hommes judicieux & ſolides. Ce ſont ces derniers qu'il faut regarder comme divins au ſupréme degré, & comme chéris des Dieux.

Il me paroît que Scipion & Lycurgue, ce fameux Légiſlateur des Lacédémoniens, ſe reſſemblent tout-à-fait & pour le caractére & pour la conduite. Car ne croions pas que ce fut en conſultant ſuperſtitieuſement en toutes choſes une Prêtreſſe d'Apollon que Lycurgue établit le gouvernement de Lacédémone ; que Scipion ſe ſoit fondé ſur des ſonges & ſur des augures pour reculer les bornes de l'Empire Romain : mais tous les deux voiant que la plûpart des hommes ne donnent pas aiſément dans les projets extraordinaires, craignent de s'expoſer aux grands dangers, à moins qu'ils ne croient avoir lieu d'eſpérer l'aſſiſtance des Dieux : l'un ne propoſoit jamais rien qu'il n'autoriſât d'un oracle de la Pythie, & par là rendoit ſes propes penſées plus reſpectables & plus dignes de foi ; & l'autre par la même adreſſe faiſant paſſer tous ſes deſſeins pour inſpirez des Dieux, donnoit à ceux qu'il commandoit plus de confiance & d'ardeur à entreprendre ce qu'il projettoit de plus difficile.

Que la raiſon & la prudence aient conduit tous le pas de Scipion, & que ſes entrepriſes n'aient été heureuſes que parce qu'elles devoient l'être, c'eſt ce qui ſe connoîtra clairement par tout ce que nous avons à dire de ce grand homme. On convient d'abord qu'il étoit bienfaiſant & magnanime. Pour la pénétration d'eſprit, la ſobriété & l'application aux affaires, il n'y a que ceux qui ont vécu avec lui & qui l'ont parfaitement connu, qui lui accordent ces vertus. Caius Lælius étoit de ce nombre. C'eſt lui qui m'en a donné cette idée, qui m'a paru d'autant plus juſte, qu'aiant été, depuis la plus tendre jeuneſſe juſqu'à la mort de Scipion, témoin perpétuel de toutes ſes actions & de toutes ſes paroles, il ne me diſoit rien qui ne répondît exactement aux actions de ce Conſul.

La premiére occaſion, m'a-t-il dit, où il ſe diſtingua, fut au combat de cavalerie que ſon pére livra à Annibal ſur le bord du Pô. Il n'avoit alors que dix-ſept ans, & c'étoit ſa premiére campagne : on lui avoit donné pour ſa garde une turme de bonne cavalerie. Dans ce combat appercevant ſon pére enveloppé par les ennemis avec deux ou trois cavaliers & dangereuſement bleſſé, d'abord il exhorte ſa turme à courir au ſecours. Celle-ci aiant peur & héſitant d'avancer, lui-même s'élance avec fureur ſur les ennemis. Sa ſuite eſt obligée malgré elle de le ſoutenir, le gros des ennemis s'ouvre épouvanté, & le pére ſauvé contre toute eſpérance reconnoît à haute voix devant tout le monde qu'il doit la vie à ſon fils.

Cette action lui aiant mérité la réputation d'homme, ſur l'intrépidité duquel on pouvoit compter, dans la ſuite il n'y eut pas de périls où il ne ſe jettât, toutes les fois que la patrie lui remit le ſoin de ſa défenſe & ſes intérêts. Cette conduite n'eſt pas ce ſemble d'un Capitaine qui ſe repoſe de tout ſur la fortune, elle ſuppoſe dans lui toutes les parties néceſſaires pour commander.

Une autre action brillante ſuivit de près la premiére. Son frére aîné Lucius Scipion briguoit l'Edilité. C'eſt chez les Romains la dignité la plus honorable où les jeunes gens puiſſent aſpirer, & l'uſage demande que les deux à qui l'on donne cette charge ſoient patriciens. Il y en avoit alors un grand nombre qui briguoient. D'abord Publius n'oſa pas demander cette Magiſtrature pour ſon frére. Mais quand le tems des comices approcha, faiſant réflexion d'un côté que le peuple ne panchoit pas en faveur de Lucius, & de l'autre qu'il en étoit lui-même fort aimé, il penſa que le ſeul moien de procurer l'Edilité à ſon frére étoit de la demander tous deux enſemble. Pour faire entrer ſa mére dans ce ſentiment, car il ne s'agiſſoit de gagner que la mére, parce que le pére étoit alors parti pour aller commander en Eſpagne, il s'aviſa de cet expédient. Pendant qu'elle alloit dévotement de temple en temple, qu'elle faiſoit aux Dieux des ſacrifices pour ſon aîné, qu'en un mot elle étoit dans une grande inquiétude ſur l'effet de ſes priéres, il lui dit que déja deux fois le même ſonge lui étoit arrivé, qu'il lui ſembloit que faits Ediles ſon frére & lui, ils étoient revenus tous deux de la place au logis, qu'elle étoit venue au-devant d'eux juſqu'à la porte, & qu'elle les avoit tendrement embraſſez. Un cœur de mére ne put être

inſenſible à ces paroles. Puiſſai-je, s'écria-t-elle, puiſſai-je voir un ſi grand jour. Voudriez-vous, ma mére, que nous fiſſions une tentative, lui dit Scipion. Elle y conſentit, ne s'imaginant pas qu'il fût aſſez hardi pour cela, & prenant ce qu'il avoit dit pour une plaiſanterie de jeune homme. Cependant Scipion donna ordre qu'on lui fît une robe blanche, telle qu'ont coutume de la porter ceux qui briguent des charges; & un matin que ſa mére, encore au lit, ne penſoit plus à ce qui s'étoit paſſé, il ſe revêt pour la premiére fois de cette robe, & ſe préſente en cet état ſur la place. Le peuple qui dès auparavant le conſidéroit & lui vouloit du bien, fut agréablement ſurpris d'une démarche ſi extraordinaire. Il s'avance au lieu marqué pour les Candidats, il ſe met à côté de ſon frére, & auſſitôt tous les ſuffrages ſe réuniſſent non ſeulement en ſa faveur, mais encore en faveur de ſon frére à ſa conſidération. Ils retournent au logis. La mére eſt avertie du fait. Tranſportée de joie elle vient à la porte recevoir ſes deux fils, & vole entre leurs bras pour les embraſſer.

Après cet événement tous ceux qui avoient ouï parler des ſonges de Scipion, crurent d'abord que jour & nuit il avoit des entretiens avec les Dieux. Cependant les ſonges n'y étoient entrez pour rien. Naturellement bienfaiſant, magnifique en ſes largeſſes, affable & careſſant, il jugea bien que par ces qualitez il s'étoit concilié la faveur du peuple. Il ſçut avec cela prendre finement ſon tems auprès de ſa mére & auprès de ſes concitoiens. Voilà tout le myſtére. De là l'Edilité, de là encore la réputation d'homme inſpiré des Dieux. Car c'eſt l'ordinaire. Quand ou faute d'eſprit, ou par défaut d'expérience, ou par nonchalance on ne peut ni ſe connoître en occaſions, ni pénétrer les cauſes & les différens biais de chaque choſe, on ne manque pas d'attribuer aux Dieux & à la fortune des actions, qui ne ſont dûes qu'à la ſagacité que donnent les réflexions & la prévoiance. C'eſt dequoi il étoit bon d'avertir mes lecteurs, de peur que trompez par la fauſſe idée que l'on s'eſt faite de Scipion, ils ne faſſent pas aſſez d'attention à ce qu'il y avoit dans lui de plus beau & de plus eſtimable, je veux dire la dextérité & l'application infatigable aux affaires, vertus qui dans la ſuite ſeront miſes encore dans un plus grand jour.

Pour revenir aux affaires d'Eſpagne, aiant fait aſſembler les troupes, il leur dit: Qu'il ne falloit pas s'épouvanter du

dernier échec que l'on avoit reçu ; que ce n'étoit point par la valeur des Carthaginois que les Romains avoient été vaincus, mais par la trahiſon des Celtibériens, ſur la foi deſquels les Chefs s'étoient trop légérement ſéparez les uns des autres ; que les ennemis ſe trouvoient aujourd'hui dans les mêmes circonſtances ; qu'ils s'étoient partagez pour différentes expéditions ; que les traitemens indignes qu'ils faiſoient à leurs Alliez les avoient tous aliénez, & leur en avoient fait autant d'ennemis ; qu'une partie de ceux-ci avoit déja traité avec lui par députez ; que le reſte non pas à la vérité par amitié, mais pour tirer vengeance des inſultes des Carthaginois, viendroit avec joie, à la premiére lueur d'eſpérance & dès qu'on verroit les Romains au-delà de l'Ebre ; que les Chefs des ennemis n'étant pas d'accord entre eux, ne voudroient pas ſe joindre pour le venir combattre, & que combattant ſéparément ils plieroient au premier choc ; que toutes ces raiſons devoient les animer à paſſer le fleuve avec confiance, qu'ils ſe repoſaſſent du reſte ſur les autres Chefs & ſur lui-même.

Après ce diſcours, aiant laiſſé à Marcus, qui commandoit avec lui, cinq mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux pour ſecourir les Alliez d'en-deçà du fleuve, il paſſa de l'autre côté avec le reſte de l'armée ſans rien découvrir à perſonne de ſon deſſein, étant dans la réſolution de ne rien faire de ce qu'il avoit dit aux ſoldats. Or ce deſſein étoit d'emporter d'emblée la nouvelle Carthage.

Premier trait, mais en même tems trait des mieux marquez du tableau que nous faiſions tout à l'heure de Scipion. Il n'a encore que vingt-ſept ans, & les affaires dont il ſe charge ſont des affaires dont les diſgraces précédentes ne laiſſoient eſpérer aucun ſuccès. Engagé à les ſoutenir, il laiſſe les routes fraiées & connues de tout le monde, & s'en fait de nouvelles que ni ſes ennemis, ni ceux qui le ſuivent, ne peuvent deviner. Et ces nouvelles routes il ne les prend que ſur des réflexions très-ſolides.

Informé avant que de partir de Rome que ſon pére n'avoit été vaincu que par la trahiſon des Celtibériens & parce que l'armée Romaine avoit été partagée, il commença dès-lors à ne plus craindre les Carthaginois, comme quantité de gens faiſoient, & à s'animer par l'eſpérance d'un meilleur ſort. Aiant appris enſuite que les Alliez d'en-deçà de l'Ebre n'a-

voient pas changé à l'égard des Romains, que les Chefs des Carthaginois ne s'accordoient pas entre eux, & traitoient durement ceux qui leur étoient ſoumis, il ne craignit plus rien pour le ſuccès de cette guerre. Et cette confiance n'étoit pas fondée ſur la faveur de la fortune, c'étoit le fruit de ſes réflexions. A peine eſt-il arrivé en Eſpagne, qu'il met tout le monde en mouvement, qu'il fait des queſtions à tout le monde ſur l'état où étoient les affaires des ennemis. On lui dit que de leurs troupes ils avoient fait trois corps d'armée: que Magon à la tête d'un de ces corps étoit au-delà des colonnes d'Hercule chez les Coniens; qu'Aſdrubal fils de Giſcon campoit avec l'autre dans la Luſitanie proche l'embouchure du Tage, & que l'autre Aſdrubal avec le troiſiéme aſſiégoit quelque ville des Carpétaniens: qu'enfin il n'y avoit aucun d'eux qui ne fût au moins à dix journées de la nouvelle Carthage.

Là-deſſus il jugea d'abord qu'il n'étoit pas à propos de tenter une bataille rangée; qu'en prenant ce parti il faudroit ou combattre tous les ennemis raſſemblez, & alors ce ſeroit tout hazarder, tant à cauſe des pertes précédentes, que parce qu'il avoit beaucoup moins de troupes que les ennemis; ou n'en attaquer qu'un détachement, auquel cas il craignoit que celui-ci mis en fuite & les autres venant à ſon ſecours, il ne fût enveloppé & ne tombât dans les mêmes malheurs que Caius ſon oncle & Publius ſon pére. Il ſe tourna donc d'un autre côté.

Sçachant déja que la nouvelle Carthage fourniſſoit des ſecours infinis aux ennemis, & qu'elle étoit un très-grand obſtacle au ſuccès de la guerre préſente; il ſe fit inſtruire pendant le quartier d'hiver par des priſonniers de tout ce qui la regardoit. Il apprit que c'étoit preſque la ſeule ville d'Eſpagne qui eût un port propre à recevoir une flote & une armée navale, qu'elle étoit ſituée de maniére que les Carthaginois pouvoient commodément y venir d'Afrique, & faire le trajet de mer qui les en ſepare; qu'on y gardoit une grande quantité d'argent, que tous les équipages des armées y étoient, & les ôtages de toute l'Eſpagne: & ce qui étoit le plus important, qu'on n'y avoit levé que mille hommes pour garder ſeulement la citadelle, parce qu'il ne venoit dans l'eſprit à perſonne, que les Carthaginois étant maîtres de preſque toute l'Eſpagne, quelqu'un oſât ſonger à mettre le ſiége devant cette ville;

ville ; qu'il y avoit à la vérité d'autre monde dans la ville même en grand nombre, mais artiſans pour la plûpart, ouvriers, gens de mer, tous très-neufs en matiére de guerre, & qui ne ſerviroient qu'à avancer la priſe de la ville, ſi tout d'un coup il ſe préſentoit devant.

Il n'ignoroit non plus ni la ſituation de la ville, ni les munitions qu'elle renfermoit, ni la diſpoſition de l'étang dont elle eſt environnée. Quelques pêcheurs l'avoient informé qu'en général cet étang étoit marécageux, guéable en beaucoup d'endroits, & que fort ſouvent ſur le ſoir la marée ſe retiroit. Tout cela lui fit conclure que s'il venoit à bout de ſon deſſein, il incommoderoit autant les ennemis qu'il avanceroit ſes propres affaires : que ſi cela manquoit, il lui ſeroit aiſé, tenant la mer, de ſe retirer ſain & ſauf, pourvû ſeulement qu'il mît ſon camp en ſureté : choſe qui n'étoit pas difficile, vû l'éloignement où étoient les troupes des ennemis. Ainſi laiſſant tout autre deſſein, il ne penſa plus pendant le quartier d'hiver qu'à faire les préparatifs de ce ſiége ; & ce qui eſt à remarquer dans un homme de ſon âge, il ne s'ouvrit ſur cette entrepriſe à perſonne qu'à C. Lælius, juſqu'à ce qu'il crût qu'il étoit à propos de la faire connoître à tout le monde.

Les Hiſtoriens tombent d'accord que ce fut ſur ces réflexions que Scipion dreſſa le plan de ſa campagne ; & cependant quand ils en ont fait le récit, ſans apporter de raiſon plauſible, bien plus, contre le témoignage de ceux qui ont vécu avec ce Général, ils rapportent je ne ſçai comment le ſuccès de cette campagne, non à la prudence de celui qui l'a conduite, mais aux Dieux & à la fortune. Cela eſt encore formellement contraire à la lettre que Publius écrivit à Philippe, & dans laquelle il dit nettement que tout ce qu'il a fait en général dans l'Eſpagne, & en particulier le ſiége de la nouvelle Carthage, il l'a fait ſur les réflexions que nous avons rapportées. Revenons.

Après avoir donné ordre en ſecret à C. Lælius, qui devoit commander la flote, & à qui ſeul il avoit fait part de ſon deſſein, de cingler vers la nouvelle Carthage, il ſe mit à la tête des troupes de terre, & s'avança à grandes journées. Son armée étoit de vingt-cinq mille hommes de pied & de deux mille cinq cens chevaux. Après ſept jours de marche il parut devant la ville, & campa du côté qui regardoit le Sep-

tentrion. Derriére ſon camp il fit conduire un foſſé & un double retranchement d'une mer à l'autre. Du côté de la ville il ne fit aucune fortification, la ſeule ſituation du poſte le mettant à couvert de toute inſulte.

Comme nous avons à rapporter le ſiége & la priſe de cette ville, il faut en faire connoître la ſituation & celle des environs. Carthage la neuve eſt ſituée vers le milieu de la côte d'Eſpagne dans un golfe tourné du côté du vent d'Afrique. Ce golfe a environ vingt ſtades de profondeur & dix de largeur à ſon entrée. Il forme une eſpéce de port, parce qu'à l'entrée s'éléve une île qui des deux côtez ne laiſſe qu'un paſſage étroit pour y aborder. Les flots de la mer viennent ſe briſer contre cette île, ce qui donne à tout le golfe une parfaite tranquillité, excepté lorſque les vents d'Afrique ſoufflant des deux côtez agitent la mer. Ce port eſt fermé à tous les autres vents par le continent qui l'environne. Du fond du golfe s'éléve une montagne en forme de peninſule ſur laquelle eſt la ville, qui du côté de l'Orient & du Midi eſt défendue par la mer, & du côté d'Occident par un étang qui s'étend auſſi au Septentrion; en ſorte que depuis l'étang juſqu'à la mer il ne reſte qu'un eſpace de deux ſtades, qui joint la ville au continent. La ville vers le milieu eſt baſſe & enfoncée. Au midi on y va de la mer par une plaine, le reſte eſt environné de collines, deux hautes & rudes, & trois autres beaucoup plus douces, mais caverneuſes & difficiles à approcher. La plus grande de ces trois eſt à l'Orient, & l'on voit au deſſus le Temple d'Eſculape. Celle qui lui eſt oppoſée à l'Occident a une ſituation ſemblable. Sur celle-ci ſe voit un ſuperbe palais, qu'Aſdrubal, dit-on, poſſédé de la paſſion de régner, a fait bâtir. Les autres collines couvrent la ville du côté du Septentrion. Celle des trois qui eſt à l'Orient, s'appelle la colline de Vulcain; l'autre qui en eſt proche, porte le nom d'Alête, celui qui pour avoir trouvé les mines d'argent a mérité les honneurs divins; la troiſiéme ſe nomme la colline de Saturne. Pour la commodité des artiſans qui travaillent ſur les vaiſſeaux, on a fait en ſorte qu'il y eût communication de l'étang à la mer, & ſur la langue de terre qui ſépare la mer de l'étang, on a bâti un pont pour les bêtes de charge & les chariots qui apportent de la campagne les choſes néceſſaires à la vie. Par cette ſituation des lieux la tête du camp des Romains étoit en ſûreté, défendue qu'elle étoit

par l'étang & par la mer qui étoit à l'autre côté. Scipion ne s'étoit pas non plus fortifié vis-à-vis l'eſpace qui eſt entre l'un & l'autre & qui joint la ville au continent, quoique cet eſpace répondît au milieu de ſon camp ; ſoit que par-là il eût deſſein d'épouvanter les aſſiégez, ſoit que diſpoſé à attaquer il voulût que rien ne l'arrêtât en ſortant de ſon camp ou en ſe retirant. L'enceinte de la ville n'étoit autrefois que de vingt ſtades, quoique pluſieurs Auteurs lui en aient donné quarante. Mais cela n'eſt point exact. J'en parle avec connoiſſance de cauſe. Car je n'ai pas ſeulement entendu parler de cette ville, je l'ai vûe de mes propres yeux. Aujourd'hui l'enceinte eſt encore plus petite.

La flote étant arrivée à propos, Scipion aſſembla ſon armée. Dans la harangue qu'il lui fit, il ne ſe ſervit pour l'encourager que des raiſons qui lui avoient perſuadé à lui-même d'entreprendre le ſiége, & que nous avons rapportées. Après avoir montré que l'entrepriſe étoit poſſible, & avoir fait voir en peu de mots combien cette affaire, ſi elle réuſſiſſoit, ſeroit préjudiciable aux ennemis & avantageuſe aux Romains, il promit des couronnes d'or à ceux qui les premiers ſeroient montez ſur la muraille, & les préſens accoutumez à quiconque ſe ſignaleroit dans cette occaſion. Enfin il ajoûta que ce deſſein lui avoit été inſpiré par Neptune, que ce Dieu lui aiant apparu pendant le ſommeil lui avoit promis qu'au tems de l'attaque il le ſecoureroit infailliblement & avec tant de force, que toute l'armée reconnoîtroit les effets de ſa préſence. La juſteſſe & la ſolidité des raiſons qu'il apporta, les couronnes qu'il promit, & par deſſus tout cela l'aſſiſtance de Neptune, inſpirérent aux ſoldats une ardeur tout-à-fait grande.

Le lendemain aiant garni la flotte de traits de toute eſpéce, il donna ordre à Lælius qui la commandoit, de ſerrer la ville du côté de la mer. Par terre il détacha deux mille de ſes plus forts ſoldats, leur donna des gens pour porter des échelles, & commença l'attaque à la troiſiéme heure du jour. Magon qui commandoit dans la ville, aiant partagé ſa garniſon, laiſſa cinq cens hommes dans la citadelle, & avec les cinq cens autres alla camper ſur la colline qui eſt à l'Orient. Deux mille habitans, à qui il diſtribua les armes qui ſe trouvérent dans la ville, furent poſtez à la porte qui conduit à cet endroit qui joint la mer au continent, & qui par conſéquent

conduiſoit auſſi au camp des Romains : & le reſte des habitans eut ordre de venir au ſecours en quelque endroit que la muraille fût inſultée.

Dès que Scipion eut fait donner par les trompettes le ſignal de l'aſſaût, Magon fit marcher les deux mille hommes qui gardoient la porte, perſuadé que cette ſortie effraieroit les ennemis & renverſeroit leur deſſein. Ces troupes fondent avec impétuoſité ſur ceux des Romains qui étoient rangez en bataille au bout de l'Iſthme. Il ſe donne là un grand combat : On s'anime de part & d'autre à bien faire. De l'armée & de la ville on accourt pour ſecourir les ſiens : mais le ſecours n'étoit point égal ; les Carthaginois ne pouvant ſortir que par une porte & aiant un chemin de deux ſtades à faire, au lieu que les Romains étoient à portée & venoient de pluſieurs côtez. Ce qui rendoit le combat ſi inégal, c'eſt que Scipion avoit mis ſes gens en bataille près de ſon camp, afin que ce ſpectacle frapât de loin les aſſiégez, voiant bien que ſi ceux qui gardoient la porte & qui étoient comme l'élite des habitans, étoient une fois défaits, tout ſeroit en confuſion dans la ville, & que perſonne n'auroit plus la hardieſſe de ſortir de la porte. Comme de part & d'autre ce n'étoient que des troupes choiſies qui combattoient, la victoire fut quelque tems à ſe déclarer. Enfin les Carthaginois obligez de ſuccomber pour ainſi dire ſous le poids des ſoldats légionnaires qui venoient du camp, furent repouſſez. Grand nombre perdirent la vie ſur le champ de bataille & en ſe retirant, mais la plus grande partie fut écraſée en entrant dans la porte : ce qui jetta les habitans dans une ſi grande conſternation, que les murailles furent abandonnées. Peu s'en fallut que les Romains n'entraſſent dans la ville avec les fuiars, mais du moins cette déroute leur donna moien d'appliquer ſans crainte leurs échelles.

Scipion ſe trouva dans la mêlée, mais tant qu'il put avec ſûreté de ſa perſonne. Trois ſoldats l'accompagnoient par tout, & le couvrant de leurs boucliers contre les traits qui venoient de la muraille, le préſervoient de tout danger. Ainſi tantôt voltigeant ſur les côtez, tantôt montant ſur les lieux plus élevez, il contribua beaucoup à l'heureux ſuccès de ce combat. Car de cette maniére il voioit tout ce qui ſe paſſoit & étoit vû de tout le monde, ce qui animoit le courage de combattans. Cela fut auſſi cauſe que dans le combat rien de

ce qui ſe devoit faire ne fut négligé. Dès que l'occaſion ſe préſentoit d'exécuter quelque choſe, il étoit toujours prêt à la ſaiſir.

Ceux qui les premiers montérent aux échelles, n'eurent pas tant à ſouffrir de la part des aſſiégez, que de la hauteur des murailles. Les ennemis s'apperçurent de l'embarras où elle les jettoit, & leur réſiſtance en devint plus vigoureuſe. En effet comme ces échelles étoient fort hautes, grand nombre y montoient à la fois & les briſoient par la peſanteur du fardeau. Si quelques-unes réſiſtoient, les premiers qui montoient juſqu'au bout étoient éblouis par la profondeur du précipice, & pour peu qu'ils fuſſent repouſſez, ſe précipitoient du haut en bas. Si l'on jettoit par les créneaux des poutres ou quelque autre choſe ſemblable, tous enſemble étoient renverſez & briſez contre terre. Malgré ces difficultez, les Romains ne laiſſérent pas que de continuer l'eſcalade avec la même ardeur & le même courage. Les premiers culbutez, les ſuivans prenoient leur place juſqu'à ce que le jour commençant à tomber, & les ſoldats n'en pouvant plus de fatigue, le Général fît enfin ſonner la retraite.

Pendant que les aſſiégez triomphoient & croioient avoir détourné le danger, Scipion en attendant que la mer ſe retirât, diſpoſa cinq cens hommes avec des échelles ſur le bord de l'étang. Il poſte à l'endroit, où le combat s'étoit donné, des troupes fraîches, il les exhorte de bien faire leur devoir, & leur donne plus d'échelles qu'auparavant pour attaquer la muraille d'un bout à l'autre. Le ſignal ſe donne, on applique les échelles, on eſcalade la muraille dans toute ſa longueur. Grand trouble, grande confuſion parmi les Carthaginois. Ils s'imaginoient n'avoir plus rien à craindre, & voilà qu'un nouvel aſſaut les rejette dans le même péril. D'un autre côté les traits leur manquoient, & le nombre des morts leur abattoit le courage. Leur embarras étoit extréme, cependant ils ſe défendirent du mieux qu'ils pûrent.

Pendant le plus grand feu de l'eſcalade, la mer commença à ſe retirer, & les eaux à s'écouler des bords de l'étang : mais par l'embouchure elles ſe jettoient avec rapidité dans la mer qui y étoit jointe, en ſorte que ceux qui ne ſçavoient pas la cauſe de cet écoulement, ne pouvoient aſſez l'admirer. Alors Scipion, qui avoit eu ſoin de tenir des guides tout prêts, commanda aux troupes qu'il avoit poſtées de ce côté-là,

d'entrer dans l'étang, & de ne rien appréhender. Car un de ſes grands talens étoit d'élever le courage de ceux qu'il exhortoit, & de les faire entrer dans toutes ſes inclinations. Les ſoldats obéirent & ſe jettérent à l'envi dans l'étang. Ce fut alors que toute l'armée crut que quelque divinité conduiſoit ce ſiége, & qu'on ſe rappella tout ce que Scipion dans ſa harangue avoit promis du ſecours de Neptune ; & ce ſouvenir enflamma tellement le courage des ſoldats, que faiſant la tortue ils fondirent juſqu'à la porte, & tâchérent de la briſer à coups de haches. Ceux qui s'étoient approchez de la muraille à travers de l'étang, voiant les créneaux abandonnez, non ſeulement ne trouvérent aucun obſtacle à appliquer leurs échelles, mais encore s'emparérent du haut de la muraille ſans combattre : les aſſiégez s'étant répandus dans les autres endroits, & ſurtout vers le bout de l'Iſthme & vers la porte qui y conduiſoit, & perſonne ne s'attendant que les ennemis attaqueroient la muraille du côté de l'étang : outre que les cris confus que jettoit la populace effraiée ne leur permettoient ni d'entendre ni de rien voir de ce qu'il y avoit à faire.

Les Romains ne ſe furent pas plutôt rendus maîtres de la muraille, qu'ils coururent de côté & d'autre pour attirer les ennemis ; leur façon de s'armer leur donnant pour cela beaucoup d'avantage. Arrivez à la porte les uns décendirent & briſérent les gons, les autres qui étoient au dehors entrérent dans la ville. Ceux qui eſcaladoient du côté du bout de l'iſthme, aiant repouſſé les aſſiégez, s'emparérent des créneaux. C'eſt ainſi que la ville fut priſe. La colline du côté de l'Orient fut emportée par ceux qui étoient entrez par la porte, après en avoir chaſſé les Carthaginois qui la gardoient.

Quand Scipion crut qu'il étoit entré aſſez de ſoldats dans la ville, il en détacha la plus grande partie contre les habitans, ſelon que les Romains ont coutume de faire après les ſiéges, avec ordre de tuer tous ceux qu'ils rencontreroient, de ne faire quartier à perſonne, & de ne penſer point à piller que le ſignal n'en fût donné. Je m'imagine qu'ils ne font ce grand carnage que pour donner de la terreur, & que c'eſt pour cela que ſouvent dans les priſes des villes non ſeulement ils paſſent les hommes au fil de l'épée, mais encore coupent en deux les chiens & mettent en piéces les autres animaux : coutume qu'ils obſervérent ſurtout ici, à cauſe du grand nombre

d'animaux qu'ils avoient pris. Scipion enſuite à la tête de mille ſoldats s'avança vers la citadelle. A ſon arrivée, Magon voulut d'abord ſe mettre ſur la défenſive. Mais faiſant réflexion que la ville étoit entiérement au pouvoir des Romains, il envoia demander la vie à Scipion, & lui remit la citadelle. Après quoi le ſignal du pillage fut donné, & on ceſſa de tuer. La nuit venue, ceux qui avoient ordre de reſter dans le camp, y reſtérent. Le Général & ſes mille ſoldats prirent leur logement dans la citadelle. Le reſte eut ordre par les Tribuns de ſortir des maiſons & de raſſembler par cohortes ſur la place tout le butin qu'ils avoient fait, & de paſſer la nuit auprès. Les armez à la légére furent amenez du camp & poſtez ſur la colline qui regarde l'Orient. Ainſi fut réduite en la puiſſance des Romains la nouvelle Carthage.

Le lendemain, tout ce qui s'étoit pris tant ſur la garniſon que ſur les citoiens & les artiſans aiant été raſſemblé ſur le marché, les Tribuns le diſtribuérent à leurs légions, ſelon l'uſage établi chez les Romains. Or telle eſt la maniére d'agir de ce peuple dans les priſes de villes. Chaque jour on tire tantôt des légions en général, tantôt des cohortes en particulier, un certain nombre de troupes ſelon que la ville eſt grande ou petite, mais jamais plus de la moitié. Les autres demeurent dans leur poſte, ſoit hors de la ville, ſoit au dedans, ſelon qu'il eſt beſoin. Comme leur armée pour l'ordinaire eſt compoſée de deux légions Romaines & autant d'Alliez, quelquefois même de quatre légions, quoique rarement; toutes ces troupes ſe diſperſent pour butiner, & on porte enſuite ce que l'on a pris chacun à ſa légion. Le butin vendu à l'encan, ces Tribuns en partagent le prix en parties égales, qui ſe donnent non ſeulement à ceux qui ſont aux différens poſtes, mais encore à ceux qui ont été laiſſez à la garde du camp, aux malades & aux autres qui ont été détachez pour quelque fonction que ce ſoit. Et de peur qu'il ne ſe commette quelque infidélité dans cette partie de la guerre, on fait jurer aux ſoldats avant qu'ils ſe mettent en campagne & le premier jour qu'ils ſont aſſemblez, qu'ils ne mettront rien à part du butin, & qu'ils apporteront fidélement tout ce qu'ils auront gagné, comme nous l'avons dit plus au long quand nous avons traité du Gouvernement.

Au reſte par cet uſage de partager l'armée & d'en emploier

une moitié au pillage & de laiſſer l'autre à la garde des poſtes, les Romains ſe ſont précautionnez contre les mauvais effets de la paſſion d'aquérir. Car l'eſpérance d'avoir part au butin ne pouvant être fruſtrée à l'égard de perſonne, & étant auſſi certaine pour ceux qui reſtent aux poſtes que pour ceux qui font le pillage, la diſcipline eſt toujours exactement gardée : au lieu que parmi les autres nations, faute d'obſerver cette méthode, il arrive ſouvent de grands déſordres. Pour l'ordinaire ce qui donne de la fermeté dans les peines de la vie & fait mépriſer les dangers, c'eſt l'eſpérance du gain. Il n'eſt donc pas poſſible que, quand l'occaſion de gagner ſe préſente, ceux qui reſtent dans le camp ou qui montent quelque garde, ne ſoient très-fâchez de la perdre, quand on a pour maxime, comme la plûpart des peuples, que tout ce qui ſe prend appartient à celui qui a pris. Car alors un Roi ou un Général a beau ordonner avec ſoin que tout ce que l'on butine ſoit apporté à une même maſſe, on ne manque pas de s'approprier tout ce que l'on a pû mettre de côté. Et comme le plus grand nombre court à ce but, quand on ne peut réprimer cette ardeur, il y a beaucoup à craindre pour l'Etat. On a vû plus d'une fois des Capitaines, qui après avoir conduit leurs deſſeins avec beaucoup de ſuccès, quelquefois prêts à tomber ſur le camp des ennemis, quelquefois même après avoir pris des villes, non ſeulement ont manqué leurs entrepriſes, mais encore ont été malheureuſement défaits, ſans autre raiſon que celle que je viens de rapporter. Les Généraux ne peuvent donc trop faire attention à ce que toutes les troupes, autant qu'il ſe pourra, eſpérent que le butin, lorſqu'il y en aura, leur ſera également diſtribué.

Pendant que les Tribuns faiſoient la diſtribution des dépouilles, le Conſul aiant aſſemblé les priſonniers, qui étoient près de dix mille, ordonna qu'on en fît deux bandes, une des citoiens, de leurs femmes & de leurs enfans, & l'autre des artiſans. Après avoir exorté les premiers à s'attacher aux Romains, & à ne jamais perdre le ſouvenir de la grace qu'il alloit leur accorder, il les renvoia chacun chez eux. Ils ſe proſternérent devant lui & ſe retirérent fondant en larmes, mais en larmes de joye, qu'exprimoit de leurs yeux un événement qu'ils attendoient ſi peu. Pour les artiſans, il leur dit qu'ils étoient maintenant eſclaves du peuple Romain, mais que s'ils s'affectionnoient à ce peuple & lui rendoient chacun

ſelon

elon ſa profeſſion les ſervices qu'ils devoient, ils pouvoient compter qu'on les mettroit en liberté, dès que la guerre contre les Carthaginois ſeroit heureuſement terminée. Ils étoient au nombre de deux mille, qui eurent ordre d'aller donner leurs noms au Queſteur, & on les partagea en bandes de trente, ſur chacune deſquelles on propoſa un Romain pour y veiller.

Parmi le reſte des priſonniers, Scipion choiſit ceux qui avoient meilleure mine & le plus de vigueur, pour en groſſir le nombre de ſes rameurs, lequel par ce moien s'accrut de moitié. Il en fournit auſſi les galéres qu'il avoit priſes, de façon qu'il en eut preſque le double de ce qu'il avoit auparavant. Car il prit dix-huit galéres, & il en avoit trente-cinq. Il fit à ces rameurs la même promeſſe qu'aux artiſans, ſçavoir qu'après qu'il auroit vaincu les Carthaginois, ils leur donneroient la liberté, s'ils ſervoient les Romains avec zéle & avec affection. Cette conduite à l'égard des priſonniers lui gagna & à la République l'amitié & la confiance des citoiens, & par l'eſpérance de la liberté qu'il fit concevoir aux artiſans, il leur inſpira une grande ardeur pour ſon ſervice : ſans compter ſes forces de mer, qu'il augmenta de moitié par ſa maniére d'agir douce & affable.

Il mit enſuite à quartier Magon & ceux des Carthaginois qui avoient été faits priſonniers avec lui, deux deſquels étoient du conſeil des Anciens & quinze du Sénat. Il les donna en garde à C. Lælius, lui enjoignant d'en avoir tout le ſoin poſſible. Puis s'étant fait amener tous les ôtages qui étoient au nombre de plus de trois cens, il commença par flatter & careſſer les enfans les uns après les autres, leur promettant, pour les conſoler, que dans peu ils reverroient leurs parens. Il exhorta les autres à ne pas ſe laiſſer abattre par la douleur, & à mander chacun dans leur ville à leurs amis, qu'ils étoient ſains & ſaufs, que rien ne leur manquoit, & que les Romains étoient prêts de les renvoier chacun dans leur patrie, pourvû que leurs compatriotes vouluſſent bien prendre leur parti & faire alliance avec eux. Après cela aiant choiſi entre les dépouilles celles qui convenoient le plus à ſon deſſein, il en fit des préſens à chacun ſelon ſon ſexe & ſon âge. Il donna aux petites filles des petits portraits & des bracelets, & aux jeunes garçons des poignards & des épées.

Sur ces entrefaites la femme de Mandonius, frére d'Indi-

bilis Roi des Ilergétes, vint ſe jetter aux pieds de Scipion, pour le conjurer les larmes aux yeux de faire garder les Dames faites priſonniéres avec plus d'égards & de bienſéance que n'avoient fait les Carthaginois. Scipion fut touché de voir à ſes genoux cette Dame qui étoit avancée en âge, & qui à ſon air paroiſſoit de grande conſidération, & lui demanda dequoi elle avoit beſoin. Comme elle ne répondoit pas, il fit appeller ceux qui avoient été chargez du ſoin des femmes, leſquels lui dirent que les Carthaginois ne les avoient laiſſé manquer de rien. Cependant cette Dame embraſſant toujours ſes genoux, & ne ceſſant de lui répéter la même choſe, Scipion embaraſſé & ſoupçonnant que le rapport qu'on lui avoit fait étoit faux, & qu'apparemment les femmes avoient été négligées, il conſola ces Dames, & les aſſûra qu'il nommeroit d'autres perſonnes pour avoir ſoin d'elles, & qui leur fourniroient abondamment tous leurs beſoins. Vous ne prenez pas bien ma penſée, reprit la Dame après un moment de ſilence, ſi vous croiez que nous nous jettons à vos pieds pour ſi peu de choſe. Alors Scipion comprit ce que la Dame vouloit dire, & voiant la jeuneſſe des filles d'Indibilis & de pluſieurs Dames illuſtres, il ne put s'empêcher de répandre des larmes. Le mot ſeul de cette Dame ſuffit pour lui faire concevoir tout ce que ces perſonnes avoient à ſouffrir. Il lui fit connoître qu'il étoit entré dans ſa penſée, puis lui prenant la main, il la conſola elle & toutes les autres, & leur promit qu'il veilleroit autant ſur elles que ſi elles étoient ſes ſœurs ou ſes enfans, & qu'il les donneroit en garde à des gens de la probité deſquels il étoit aſſûré.

Cela fait, il mit entre les mains des Queſteurs tout l'argent qui avoit été pris ſur les Carthaginois, & qui ſe montoit à plus de ſix cens talens, leſquels joints aux quatre cens qu'il avoit apportez de Rome, lui donnoient plus de mille talens pour fournir aux frais de la guerre.

Ce fut en cette occaſion que quelques jeunes ſoldats Romains, bien inſtruits du foible de leur Général, lui amenérent une fille d'une rare beauté, & le priérent d'agréer le préſent qu'ils lui en faiſoient. Scipion frapé des charmes de cette jeune perſonne : ſi j'étois ſimple particulier, leur dit-il, vous ne me pourriez faire un préſent plus agréable ; mais dans la place où je ſuis rien n'eſt moins capable de me tenter, faiſant entendre par-là que dans certains momens de loiſir les

jeunes gens trouvent un agréable amuſement avec le ſexe ; mais qu'en tems d'affaires cet amuſement-là même troubloit trop la tranquillité du corps & de l'eſprit. Il remercia cependant ces ſoldats, & aiant fait venir le pére de la fille, il la lui remit entre les mains, & l'exorta de la marier avec tel de ſes citoiens qu'il jugeroit à propos. Cette modération & cet éloignement des plaiſirs fit beaucoup d'honneur à Scipion.

Toutes choſes étant ainſi réglées, il mit à la garde des Tribuns le reſte des priſonniers. Enſuite il fit monter à C. Lælius une galére à cinq rangs, lui joignit quelques Carthaginois & les plus diſtinguez d'entre ceux qui avoient été pris, & les envoia à Rome pour y apprendre la nouvelle conquête qu'il venoit de faire : perſuadé que comme on n'y eſpéroit rien du côté de l'Eſpagne, on n'y auroit pas plutôt appris les avantages qu'il avoit remportez, que l'on reprendroit courage & qu'on penſeroit plus ſérieuſement que jamais à pouſſer cette guerre. Pour lui il reſta quelque tems dans la nouvelle Carthage pour y exercer ſon armée navale, & montrer aux Tribuns de quelle maniére ils devoient exercer celle de terre.

Le premier jour il commanda aux légions de courir en armes l'eſpace de quatre mille pas ; le ſecond de fourbir, de nettoier & d'examiner leurs armes devant leurs tentes ; le troiſiéme de ſe repoſer & de ſe divertir ; le quatriéme de combattre avec des épées de bois couvertes de cuir, & au bout deſquelles il y avoit un bouton, & de lancer des javelots garnis auſſi d'un bouton à la pointe ; le cinquiéme de recommencer la courſe qu'ils avoient faite le premier jour. Il eut ſurtout grand ſoin d'avoir des ouvriers, afin qu'on ne manquât d'aucunes armes, ſoit pour les exercices ſoit pour les batailles. C'eſt pour cela que quoiqu'il eût commis des gens pour prendre garde à leurs beſoins, il ne laiſſoit pas de les viſiter lui-même pendant le jour, & de leur fournir tout ce qui leur étoit néceſſaire. A voir les légions s'exercer à la guerre ſous les murailles de la ville, les troupes de mer faire eſſai de leur agilité & de leur force à manier les rames, les artiſans dans la ville partie aiguiſer, partie travailler en bois ou en fer, tout le monde en un mot s'occuper à fabriquer des armes, il n'y avoit perſonne qui ne pût appliquer à la nouvelle Carthage le mot de Xénophon, que cette ville étoit une vraie manufacture d'armes.

Quand il crut ſes troupes ſuffiſamment exercées, & la ville à couvert de toute inſulte par les gardes qu'il y avoit miſes & les fortifications qu'il y avoit faites, il ſe mit en route avec ſes deux armées, & marcha vers Tarragone, aiant avec lui les ôtages qu'il avoit reçûs.

A l'égard de la cavalerie, les mouvemens qu'il croioit les plus utiles en tout tems & auſquels il falloit qu'elle s'exerçât, étoient de tourner le cheval à gauche, puis à droit, enſuite de le faire reculer. Pour les eſcadrons entiers, il les inſtruiſoit à ſe mouvoir d'un côté, puis à ſe remettre, à tourner le dos à l'ennemi en deux tems, à lui faire volteface en trois, à partir promptement des aîles ou du centre un ou deux pelotons enſemble, à revenir à leur poſte ſans ſe déſunir & ſans perdre leurs rangs; à ſe ranger à l'une & à l'autre aîle, ou lorſqu'on poſe le camp, ou lorſqu'il faut tourner par derriére l'armée. Il ne leur apprenoit point à ſe détourner de côté & d'autre par bandes ſéparées, parce qu'il croioit ce mouvement inutile & peu différent de celui de l'armée en marche. Il les exerçoit encore à avancer à l'ennemi & à faire retraite de maniére, que même en courant on ne quittât pas ſes rangs, & que le même intervalle ſe trouvât toujours entre les eſcadrons. Car rien n'eſt plus inutile & plus dangereux que de mettre aux mains une cavalerie qui a rompu ſes rangs.

Après avoir ainſi inſtruit les ſoldats & les Officiers, il parcourut les villes pour y examiner, premiérement ſi le peuple entroit bien dans ce qu'il avoit ordonné, & en ſecond lieu ſi ceux qui y commandoient étoient capables de donner & de bien faire entendre ſes ordres. Car il étoit dans ce ſentiment, que rien n'étoit plus néceſſaire à l'heureux ſuccès des entrepriſes que l'habileté des Officiers particuliers.

Après avoir ainſi diſpoſé toutes choſes, il fit ſortir des villes ſa cavalerie, & l'aſſembla dans un lieu où lui-même lui montroit tous les mouvemens qu'elle devoit faire, & faiſoit lui-même tous les exercices des armes. Pour cela il ne ſe tenoit pas toujours à la tête, comme nos Capitaines font aujourd'hui, s'imaginant que la premiére place eſt la ſeule qui leur convienne. C'eſt ne pas ſçavoir ſon métier & expoſer le ſervice que d'être vû de tout le monde & de ne voir perſonne. Il ne s'agit pas de faire voir que l'on a de l'autorité ſur des ſoldats, il faut montrer qu'on s'entend à les conduire, & ſe trouver par conſéquent tantôt à la tête, tantôt à la queue, tantôt au

centre. C'eſt ce que faiſoit Scipion, voltigeant d'eſcadrons en eſcadrons, voiant tout par lui-même, inſtruiſant ceux qui n'étoient pas aſſez inſtruits, & corrigeant d'abord ce qui n'avoit pas été bien fait. Mais il étoit rare qu'il eût beſoin d'inſtruire ou de corriger, ou ſi cela arrivoit c'étoit l'affaire d'un moment, tant ſes troupes avoient auparavant été exercées en particulier. Un mot de Demetrius de Phalére fait voir l'excellence de cette méthode. Il en eſt, diſoit-il, d'une armée comme d'un édifice. Comme celui-ci eſt ſolide, lorſqu'on a ſoigneuſement travaillé en détail ſur toutes les parties qui le compoſent, de même une armée eſt forte, lorſque chaque compagnie, chaque ſoldat a été inſtruit avec ſoin de tout ce qu'il doit faire.

CHAPITRE III.

Plainte des Etoliens contre les Romains.

DAns la conjoncture préſente, diſoient-ils, on ſe conduit à notre égard comme ſi l'on rangeoit une armée en bataille. Ici l'on place pour l'ordinaire à la tête ce qu'il y a de plus léger & de plus brave dans les troupes, & cette partie de l'armée périt la premiére, pendant que la phalange & les peſamment armez ont tout l'honneur de la victoire. De même les Etoliens & les peuples du Péloponéſe qui ſoutiennent leur parti, ſont les premiers expoſez; les Romains, comme la phalange, ſe réſervent pour le ſecours. Si les Etoliens ſont vaincus, les Romains feront retraite & ſe ſauveront ſans avoir couru aucun riſque. Que ſi les Etoliens ſont vainqueurs, ce qu'à Dieu ne plaiſe, les Romains ne manqueront pas de les ſoumettre eux & tous les autres peuples de la Gréce.

CHAPITRE IV.

Forces de la Médie plus grandes que celles de toutes les autres Dynasties de l'Asie. Richesses surprenantes du palais du Roi des Mèdes à Ecbatane. Expédition d'Antiochus contre Arsacès, un des premiers fondateurs de l'Empire des Parthes.

LA Médie est le plus puissant Roiaume de l'Asie, soit que l'on considére l'étendue du païs, soit qu'on la regarde par le nombre & la force des hommes, ou même des chevaux qu'on y trouve. C'est elle qui fournit toute l'Asie de ces sortes d'animaux, & ses pâturages sont si bons, que les autres Rois y mettent leurs haras. Elle est environnée tout autour de villes Gréques. C'est une précaution que prit Alexandre pour la mettre à couvert des insultes des Barbares qui en sont proche. Il n'y a qu'Ecbatane qui ne soit pas de ce nombre. Cette ville est bâtie au Nord de la Médie, & commande aux païs qui sont le long des Palus-Méotides & du Pont-Euxin. Elle étoit dès le commencement la capitale du Roiaume. Les richesses & la magnificence des édifices passent de beaucoup tout ce que l'on voit dans les autres villes. Située dans un païs de montagnes sur le penchant du mont Oros, elle n'est point fermée de murailles, mais on y a fait une citadelle d'une force surprenante, & sous laquelle est le palais du Roi. Je ne sçai si je dois parler en détail de ce qui se voioit dans cette ville, ou m'en taire tout-à-fait. C'est un sujet sur lequel pourroient beaucoup s'étendre ces sortes d'Historiens qui aiment à débiter du merveilleux, à exagérer chaque chose, & à faire des digressions. Mais quand on croit ne devoir parler des choses qui passent l'ordinaire qu'avec beaucoup de retenue, on est fort embaraſſé. Je dirai cependant que ce palais a sept stades de tour, & que la grandeur & la beauté des bâtimens particuliers donne une grande idée de la puissance de ceux qui les ont élevez les premiers. Car quoique tout ce qu'il y avoit en bois fût de cedre & de cyprès, on n'y avoit rien laissé à nud. Les poutres, les lambris & les colonnes qui soutenoient les portiques & les péristiles étoient revêtus les unes de lames d'argent, les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étoient d'argent. La plûpart de ces ri-

richeſſes furent enlevées par les Macédoniens du tems d'Alexandre, Antigone & Séleucus Nicanor pillérent le reſte. Cependant lorſqu'Antiochus entra dans ce Roiaume, le Temple d'Ena étoit encore environné de colonnes dorées, & on trouva dedans quantité de tuiles d'argent, quelque peu de briques d'or, & beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnoie au coin d'Antiochus, laquelle monta à la ſomme de quatre mille talens.

Arſacès s'attendoit bien qu'Antiochus viendroit juſqu'à ce Temple, mais il ne pouvoit s'imaginer que ce Prince auroit la hardieſſe de traverſer avec une ſi grande armée un païs déſert tel que celui qui eſt proche, & où ſurtout l'on ne trouve d'eau nulle part. En effet ſur la ſurface de la terre on n'en voit point du tout; il eſt vrai qu'il y a ſous terre des ruiſſeaux & des puits, mais il faut ſçavoir le païs pour les découvrir. Sur cela les habitans du païs débitent une choſe qui eſt vraie, que les Perſes, lorſqu'ils ſe rendirent maîtres de l'Aſie, donnérent à ceux qui feroient venir de l'eau dans les lieux où il n'y en auroit point eu auparavant, l'uſufruit de ces lieux-là mêmes juſqu'à la cinquiéme génération incluſivement, & que les habitans, animez par cette promeſſe, n'avoient épargné ni travaux ni dépenſes pour conduire ſous terre des eaux depuis le mont Taurus, d'où il en découle une grande quantité, juſques dans ces déſerts; de ſorte que même à préſent ceux qui ſe ſervent de ces eaux ne ſçavent pas où commencent les ruiſſeaux ſouterrains qui les leur fourniſſent. Lorſqu'Arſacès vit qu'Antiochus traverſoit le déſert malgré les difficultez qu'il croioit devoir l'arrêter, ſur le champ il marcha pour combler les puits. Le Roi en fut averti, & fit partir auſſitôt Nicoméde avec mille chevaux. Mais Arſacès s'étoit déja retiré, on ne trouva que quelque cavalerie qui bouchoit les ouvertures par leſquelles on décendoit aux ruiſſeaux, & qui prit la fuite dès qu'elle s'apperçut qu'on venoit à elle.

Nicoméde aiant rejoint l'armée, Antiochus après avoir traverſé le déſert, vint à Hécatompyle, ville ſituée au milieu du païs des Parthes, & à qui l'on a donné ce nom, parce qu'elle a des iſſues pour aller en tous les lieux qui ſont alentour. Là il fit faire alte à ſes troupes, & aiant fait réflexion que ſi Arſacès ſe ſentoit en état de le combattre, il ne quitteroit pas ſon païs & ne chercheroit pas un endroit plus avan-

tageux pour cela que la plaine d'Hécatompyle, & qu'en ſe retirant il donnoit aſſez à connoître qu'il n'avoit nulle envie de ſe battre, il prit le parti de paſſer dans l'Hircanie. Arrivé à Tages, il apprit des habitans que le chemin qu'il avoit à faire pour monter au ſommet du mont Labute, d'où l'on décend dans l'Hircanie, étoit extrémement difficile, & qu'il étoit tout bordé d'une grande multitude de Barbares. Sur ces avis il partagea ſes armez à la légére en différentes troupes, il partagea auſſi leurs Chefs & marqua quelle route chacun devoit tenir. Il fit la même choſe à l'égard des pionniers, qui devoient ſuivre par tout les armez à la légére, & diſpoſer de telle ſorte chaque endroit où ils arriveroient, que les peſamment armez & les bêtes de charge pûſſent y paſſer.

Il donna donc l'avantgarde à Diogéne. Elle étoit compoſée d'archers, de frondeurs & de montagnars, qui habiles à lancer des traits & des pierres, ſont d'une très-grande utilité dans les détroits, parce que ſans garder aucun rang ils ſe battent d'homme à homme dès que l'occaſion ſe préſente, & que tout lieu leur eſt propre. Il leur joignit deux mille Candiots armez de leurs boucliers, ſous la conduite de Polixénide Rhodien. L'arriéregarde que compoſoient les peſamment armez étoit commandée par Nicoméde & Nicolas, le premier de l'Iſle de Cos, & l'autre d'Etolie.

On n'eut pas fait quelque chemin en avant, que l'on s'apperçut que les endroits, où l'on devoit aller, étoient beaucoup plus difficiles à aborder qu'on ne s'attendoit. La montée avoit trois cens ſtades de longueur. Il falloit faire une bonne partie de cette route par un chemin creuſé par la chûte des torrens, & rempli d'arbres & de pierres qui étoient tombées d'elles-mêmes du haut des rochers eſcarpez qui le bordoient; les Barbares avoient encore rendu ce chemin plus difficile par les abattis d'arbres qu'ils y avoient faits, & par la quantité de pierres qu'ils y avoient jettées : ajoutez qu'ils s'étoient poſtez le long de cette ravine ſur les hauteurs les plus avantageuſes & les plus ſûres pour défendre le paſſage : de ſorte que s'il eût fallu néceſſairement que toute l'armée d'Antiochus traverſât ce chemin, ils avoient tellement pris leurs meſures que ce Prince eût été obligé d'abandonner ſon entrepriſe. Mais ils n'avoient pas pris garde à tout. Il étoit vrai que la phalange & le bagage ne pouvoient paſſer que par là, & que les montagnes voiſines leur étoient inacceſſibles ; mais les armez à la légére

Adelfilé du mont la haute B. infanterie C. *infanterie*
d'Antiochus combattant en colonne dans le vers de la plaine

BIBLIOTECA

légére étoient gens à monter par les rochers mêmes. Auſſi Diogéne, aiant pris pour monter un autre chemin que la ravine, ne fut pas plutôt tombé ſur le premier corps de garde des ennemis, que tout changea de face. A peine en fut-on venu aux mains, que Diogéne ſaiſit l'occaſion de gagner le deſſus, & en marchant par des routes détournées de ſe poſter plus haut que les ennemis, qu'il fit alors accabler de traits & de pierres lancées à la main. Ce qui incommoda le plus ces Barbares furent les pierres jettées de loin avec les frondes. Les premiers chaſſez & leur poſte emporté, les pionniers à meſure que l'on avance nettoient & applaniſſent les chemins, ce qui étoit bientôt fait, parce qu'on y emploioit un grand nombre d'ouvriers. Auſſitôt les frondeurs, les archers & ceux qui lançoient des javelots courent de côté & d'autre ſur le haut, s'aſſemblent & s'emparent des meilleurs poſtes, pendant que les peſamment armez montent en bon ordre par la ravine. Les Barbares effraiez ſe retirent & ſe ramaſſent ſur le ſommet de la montagne, & Antiochus ſort enfin du détroit ſans coup ferir, avec lenteur cependant & beaucoup de peine, car il ne parvint qu'au bout de huit jours au ſommet. Les Barbares s'y étant aſſemblez dans l'eſpérance d'empêcher que leurs ennemis n'en approchaſſent, il ſe donna là un combat fort opiniâtre, où les Barbares furent repouſſez, parce qu'encore qu'ils combattiſſent ſerrez de front & avec beaucoup de valeur contre la phalange, dès qu'ils virent que les armez à la légére étoient arrivez par un long circuit pendant la nuit, & qu'ils s'étoient poſtez derriére eux ſur des endroits plus élevez, la fraieur les ſaiſit & ils prirent la fuite. Antiochus ne voulut pas qu'on les pourſuivît & fit ſonner la retraite, dans le deſſein de décendre ſerré & en bon ordre dans l'Hircanie. Aiant donc réglé ſa marche comme il ſouhaitoit, il arrive à Tambrace, ville qui, quoique ſans murailles, eſt cependant conſidérable tant par le palais du Roi que par l'étendue de ſon enceinte. Il campa en cet endroit: mais comme la plûpart des Barbares après le combat, auſſi bien que les peuples du voiſinage s'étoient retirez à Syringe, ville peu éloignée de Tambrace, & qui pour ſa force & les autres commoditez eſt comme la capitale de l'Hircanie, il prit le deſſein de la réduire en ſa puiſſance. Il fait donc avancer là ſon armée, il campe tout autour & commence le ſiége. La plûpart de ces approches conſiſtoient en tortues pour

mettre à couvert les travailleurs. Car la ville étoit entourée de trois foſſez, larges chacun de trente coudées & profonds de quinze, ſur les deux bords deſquels il y avoit double retranchement, & au-delà une forte muraille. C'étoient là des combats continuels, à peine pouvoit-on ſuffire de part & d'autre à tranſporter les morts & les bleſſez : car on ne combattoit pas ſeulement ſur terre, mais encore deſſous dans les mines qu'on y avoit creuſées. Cependant à force de monde & de valeur de la part d'Antiochus, les foſſez furent bientôt comblez, & la muraille ne tarda pas à crouler ſur les mines qu'on avoit faites deſſous. Alors les Barbares ne voiant plus de reſſource, tuérent tous les Grecs qui étoient dans la ville, & après avoir pillé tout ce qu'il y avoit de meubles précieux, en ſortirent pendant la nuit. Antiochus leur mit en queue Hyperbaſis avec les étrangers ſoudoiez. Ils ne l'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils jettérent leurs bagages & revinrent dans la ville : mais les peſamment armez montant par la bréche, ils perdirent toute eſpérance & ſe rendirent.

CHAPITRE V.

Claud. Marcellus & Criſpinus Conſuls tuez faute de connoiſſance de la guerre. Un Chef pour l'ordinaire ne doit pas ſe trouver aux combats particuliers. Eloge d'Annibal.

M. Claudius Marcellus & T. Quintius Criſpinus voulant reconnoître par eux-mêmes le penchant de la montagne qui regardoit le camp des ennemis, après avoir donné ordre à ceux qui étoient dans le camp d'y demeurer, ils prirent avec eux deux bandes de cavalerie, des Vélites & environ trente Licteurs, & s'avancérent ſur les lieux pour les bien examiner. Par hazard quelques Numides accoutumez à tendre des embûches à ceux qui marchent devant pour eſcarmoucher, & en général à tous ceux qui ſortent les premiers du retranchement, s'étoient tapis au pied de la montagne. Ils furent avertis par un homme, qui étoit à la découverte, que quelques troupes étoient montées ſur le haut de la montagne. Auſſitôt ils ſortent de leur embuſcade, & marchant par des ſentiers détournez ils ſurprennent les Conſuls, & leur ferment le paſſage qui conduiſoit à leur camp.

On en vient aux mains, Marcellus eſt d'abord jetté ſur le carreau avec quelques autres, le reſte tout couvert de bleſſures fut obligé de prendre la fuite par des lieux eſcarpez, les uns d'un côté, les autres d'un autre. Le fils de Marcellus y fut auſſi bleſſé, il ne ſe tira de ce danger qu'avec peine, & ce fut une eſpéce de miracle qu'il en échappât. Les Romains de leur camp voioient ce qui ſe paſſoit ſur la montagne, mais ils ne pûrent aller au ſecours. On y cria, on y fut épouvanté, on brida les chevaux, on prit ſes armes, mais pendant ce tems-là l'action ſe termina. Marcellus parut en cette occaſion plus ſimple & plus imprudent qu'habile Capitaine, & c'eſt ce qui lui attira cette diſgrace.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ſouvent de ces ſortes de fautes : car entre celles que je vois commettre aux Généraux, celle-ci eſt une des plus ordinaires. Cependant c'eſt celle de toutes où paroît le plus l'ignorance d'un Général. Car que peut-on attendre d'un Chef qui ne ſçait pas, qu'un homme qui commande une armée, ne doit pas ſe mêler dans de petites actions qui ne décident pas des affaires capitales ? A quoi eſt bon un Général, qui ignore que quand même les conjonctures demanderoient qu'il entreprît quelque action particuliére, il faut qu'il périſſe beaucoup de ceux qu'il conduit, avant qu'il s'expoſe lui-même au dernier péril ? S'il y a quelque choſe à hazarder, c'eſt l'affaire d'un avanturier, & non d'un Général. Car dire après avoir manqué ſon coup qu'on n'y avoit pas penſé, & qu'on n'avoit pas prévû que la choſe tourneroit de certaine maniére, c'eſt à mon ſens la marque la plus évidente qu'un Général puiſſe donner de ſon peu d'expérience & de ſon incapacité.

Annibal par bien des endroits me paroît un grand Capitaine. Mais en quoi je trouve qu'il a excellé, c'eſt que pendant tant d'années qu'il a fait la guerre, quoique les conjonctures ne lui aient pas toujours été favorables, il a eu l'adreſſe d'engager ſouvent ſes ennemis dans des actions particuliéres, ſans que jamais ſes ennemis aient pû le tromper lui-même, malgré le grand nombre de combats, & de combats conſidérables qu'il a donnez : tant étoient grandes les précautions qu'il prenoit pour la ſûreté de ſa perſonne. Et l'on ne peut en cela que louer ſa prudence. Toute une armée périroit, que tant qu'un Général ſubſiſte & peut agir, la fortune lui fait naître quantité d'occaſions de réparer ſes

pertes. Mais lui mort, l'armée n'eſt plus que comme un vaiſſeau qui a perdu ſon pilote. Quand elle ſeroit aſſez heureuſe pour remporter la victoire & abattre ſes ennemis, ce bonheur ne lui ſerviroit de rien, parce que toutes les eſpérances ſont fondées ſur les Chefs. Ceci ſoit dit pour ces Généraux, qui ou par vanité, ou par une légéreté puérile, ou par ignorance, ou par mépris pour leurs ennemis, tombent dans de pareilles fautes. Car il eſt ſûr que les mauvaiſes ſuites de la mort d'un Général qui s'eſt mal à propos expoſé, n'arrivent que par quelqu'un de ces défauts.

CHAPITRE VI.

Comment Scipion pendant un quartier d'hiver gagne les Eſpagnols au peuple Romain. Edecon, Indibilis & Mardonius Rois dans l'Eſpagne. Il faut plus d'habileté & de prudence pour bien uſer de la victoire, que pour vaincre. Réflexions de Polybe ſur ce ſujet. De quelle maniére Aſdrubal frére d'Annibal, après avoir été vaincu par Scipion, ſortit d'Eſpagne. Généroſité de Scipion en refuſant le Roiaume d'Eſpagne, que lui déféroient les peuples de cette contrée.

EN Eſpagne Scipion étant en quartier d'hiver à Tarragone, comme nous avons dit plus haut, commença par gagner au peuple Romain l'amitié des Eſpagnols en leur rendant les ôtages qu'il en avoit reçus. Edecon, un des Rois du païs, fut en cette occaſion d'un grand ſecours. Ce Prince, après la priſe de Carthage-la-neuve, voiant ſa femme & ſes enfans au pouvoir de Scipion, & ſe doutant bien que les Eſpagnols ne tarderoient pas à ſe ranger au parti des Romains, forma le deſſein d'être un des principaux auteurs de ce changement, porté à cela par l'eſpérance de recouvrer ſa famille, & de ſe faire un mérite auprès du Conſul d'avoir pris de bon gré les intérêts des Romains ſans attendre que la néceſſité l'y contraignît. Le ſuccès répondit à ſes eſpérances. Dès que les armées eurent été diſtribuées dans leurs quartiers, il vint à Tarragone accompagné de quelques-uns de ſes amis. Il parle à Scipion & lui dit, qu'il rendoit graces aux Dieux de ce qu'il étoit le premier des Seigneurs du païs qui fût venu ſe rendre à lui, que les autres à la vérité ten-

doient les mains aux Romains, mais que malgré cela ils envoioient ſouvent des Ambaſſadeurs aux Carthaginois & entretenoient des correſpondances avec eux ; que lui au contraire non ſeulement venoit lui-même ſe rendre, mais amenoit encore ſes parens & ſes amis ; que ſi le Conſul vouloit bien le reconnoître pour ami & pour allié, il en tireroit de grands ſervices, & à préſent & dans la ſuite : qu'à préſent les Eſpagnols ne le verroient pas plutôt entrer dans l'amitié du peuple Romain & obtenir ce qu'il demandoit, qu'ils imiteroient ſur le champ ſon exemple, par le deſir qu'ils avoient de recouvrer leurs parens & de ſe joindre au parti des Romains : & que dans la ſuite ces mêmes Eſpagnols gagnez par l'honneur & l'amitié qu'on leur auroit faite, ſeroient toujours prêts à prendre les armes pour l'aider dans tout ce qui lui reſtoit à exécuter : qu'il le prioit de lui remettre ſa femme & ſes enfans, de le compter au nombre de ſes amis, & en cette qualité de lui permettre de retourner dans ſon païs, juſqu'à ce que l'occaſion ſe préſentât de montrer combien ſes amis & lui avoient à cœur & ſes intérêts & ceux des Romains.

Ce diſcours fini, Scipion qui depuis longtems étoit diſpoſé à ce que lui conſeilloit Edecon, & qui rouloit dans ſon eſprit les mêmes penſées, rendit à ce Prince ſa femme & ſes enfans, lia amitié avec lui, eut avec lui des converſations familiéres, ſe l'attacha par différens endroits, & aiant fait concevoir de grandes eſpérances à tous les amis qu'il avoit amenez, il les renvoia dans leur païs. Le bruit de cet événement s'étant bientôt répandu, tous les Eſpagnols d'en-deçà de l'Ebre, qui auparavant ne vouloient pas de bien aux Romains, ſe jettérent dans leur parti d'un conſentement unanime, comme Scipion l'avoit projetté. Après le départ d'Edecon, le Conſul ne voiant rien à craindre du côté de la mer, congédia ſon armée navale, il en retint cependant les plus beaux hommes & les plus propres au ſervice pour en augmenter ſes troupes de terre, & les diſtribua dans les compagnies.

Dans ce tems-là Indibilis & Mandonius, deux des plus grands Seigneurs d'Eſpagne, quoiqu'en apparence très-attachez aux Carthaginois, couvoient cependant depuis longtems le deſſein de les abandonner, & n'en cherchoient que l'occaſion, aigris de ce qu'Aſdrubal, ſous prétexte de s'aſſûrer de leur fidélité, leur avoit demandé en ôtage de groſſes ſommes

d'argent, leurs femmes & leurs filles, comme nous l'avons déja rapporté. L'occaſion leur paroiſſant alors favorable, ils ſont ſortir leurs troupes du camp des Carthaginois, & ſe retirent de nuit dans des endroits fortifiez, où leurs ennemis ne pouvoient pas les inſulter. Cette déſertion fut ſuivie de celle de quantité d'autres Eſpagnols, qui déja rebutez de la hauteur & de la fierté des Carthaginois, n'attendoient que ce moment pour faire voir quelles étoient leurs diſpoſitions.

Ce n'eſt pas le ſeul exemple que nous aions de pareille déſertion. Nous l'avons déja dit pluſieurs fois, il eſt beau de conduire une guerre de façon, qu'on remporte une pleine victoire ſur ſes ennemis; mais il faut encore plus d'habileté & de prudence pour bien uſer de la victoire. Beaucoup de gens ſçavent vaincre; peu ſçavent bien ſe ſervir de cet avantage. Les Carthaginois ne ſçûrent que vaincre. Après avoir défait les armées Romaines & tué les deux Conſuls Publius & Caius Scipion, ſe flattant qu'on ne pouvoit plus leur diſputer l'Eſpagne, ils n'eurent plus aucun ménagement pour les peuples de cette contrée. Que leur en arriva-t-il? Au lieu d'amis & d'alliez ils en firent des ennemis. C'eſt un malheur qu'ils ne pouvoient éviter, penſant, comme ils faiſoient, qu'on gagne les Empires d'une autre façon qu'on ne les garde. Ils devoient ſçavoir que la meilleure maniére de les garder eſt de ſuivre conſtamment les maximes qui ont ſervi à les conquérir. Or il eſt évident, & on peut le prouver par une infinité d'exemples, que le vrai moien de ſe rendre maître d'un peuple, c'eſt de lui faire du bien & de lui en faire eſpérer davantage. Mais ſi après l'avoir conquis, on le maltraite & on le gouverne deſpotiquement, on ne doit pas être ſurpris, que ce changement de maximes, dans ceux qui gouvernent, entraîne après lui le changement de ceux qu'ils avoient ſoumis.

Dans des conjonctures ſi fâcheuſes, Aſdrubal avoit l'eſprit extrémement agité & inquiet ſur les ſuites funeſtes dont il étoit menacé. D'un côté la déſertion d'Indibilis le chagrinoit, & de l'autre la mauvaiſe intelligence qui régnoit parmi les principaux Officiers, & la diſpoſition où ils étoient de ne le plus ſuivre. Il trembloit ſurtout que Scipion alors ne ſe préſentât. Enfin jugeant que bientôt ce Conſul ſe mettroit en marche, & ſe voiant abandonné des Eſpagnols, qui tous à l'envi étoient allez ſe joindre aux Romains, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que de ramaſſer toutes ſes forces & de donner ba-

taille aux ennemis. Sa raiſon étoit que ſi le bonheur vouloit qu'il fût vainqueur, il pourroit tranquillement délibérer ſur ce qu'il auroit à faire dans la ſuite ; & que s'il étoit vaincu, il ſe retireroit dans les Gaules avec ceux qui ſe ſeroient ſauvez de la mêlée, & qu'emmenant de là une troupe de Barbares il paſſeroit en Italie pour ſecourir Annibal ſon frére & partager ſes eſpérances. Pendant qu'Aſdrubal méditoit ce projet, C. Lælius arriva de Rome, & inſtruiſit Scipion des volontez du Sénat. Auſſitôt le Conſul fit ſortir ſes troupes de leurs quartiers, & rencontra ſur ſa route les Eſpagnols, qui venoient à lui avec beaucoup de joie & d'empreſſement.

Indibilis entre autres, qui lui avoit déja auparavant envoié de ſes nouvelles, le voiant approcher, ſortit du camp & le vint joindre avec ſes amis. Dans l'entretien qu'il eut avec Scipion, il lui parla de l'union qu'il avoit eue avec les Carthaginois, des ſervices qu'il leur avoit rendus, de la fidélité qu'il leur avoit gardée, des injuſtices qu'ils lui avoient faites, des mauvais traitemens qu'il en avoit reçus, & le pria d'être juge entre les Carthaginois & lui : que ſi c'étoit à tort qu'il ſe plaignoit d'eux, cela devoit faire conclure à Scipion qu'il ne ſeroit pas plus fidéle aux Romains ; que ſi au contraire il ne les avoit quittez, que parce qu'il y avoit été comme forcé par la maniére outrageante dont ils l'avoient traité, il devoit eſpérer qu'après avoir embraſſé le parti des Romains, il auroit pour eux un attachement inviolable. Il dit encore quantité de choſes ſur ce ſujet ; après quoi Scipion prenant la parole répondit qu'il ne doutoit nullement de ſa ſincérité, qu'il ne vouloit d'autre preuve du mauvais procédé des Carthaginois à l'égard des autres Eſpagnols, que l'inſolence dont ils avoient uſé envers ſa femme & ſes filles qu'ils avoient priſes en ôtage : au lieu que lui, qui ne les avoit pas à ce titre, mais comme priſonniéres & eſclaves, les avoit gardées avec autant de ſoin qu'il auroit fait lui-même, lui qui étoit leur pére. Indibilis témoigna qu'il en étoit perſuadé, ſe proſterna devant lui & lui donna le nom de ROI. Tous ceux qui étoient préſens applaudirent à ce mot, mais Scipion le rejetta & ſe contenta de leur dire qu'ils ne craigniſſent rien, & qu'ils recevroient de la part des Romains toutes les marques d'amitié qu'ils pourroient ſouhairer ; & ſur le champ il leur mit entre les mains leurs femmes & leurs filles. Le lendemain on fit un Traité, dans lequel on convint qu'ils marcheroient ſous les

ordres des Officiers Romains, & qu'ils obéiroient à tout ce qui leur ſeroit commandé de leur part. Enſuite ils retournérent au camp des Carthaginois, où aiant pris ce qu'ils avoient de troupes, ils revinrent à Scipion, joignirent leurs tentes aux ſiennes, & marchérent avec lui contre Aſdrubal.

Ce Général des Carthaginois campoit alors dans la campagne de Caſtulon vers la ville de Betule, aſſez près des mines d'argent qui ſont là. Averti de l'approche des Romains, il s'alla poſter dans un endroit, où couvert par ſes derriéres d'une bonne riviére, il avoit devant lui une plaine, qui enfermée tout autour d'une colline, avoit aſſez de profondeur pour y être à couvert, & aſſez d'étendue pour y ranger une armée en bataille. Aſdrubal ne bougea de là, ſe contenant de mettre ſur la colline des corps de garde avancez. D'abord en approchant Scipion ne ſouhaitoit rien tant que de combattre : mais la ſituation avantageuſe du poſte des ennemis l'embaraſſoit. Il ſurſit deux jours, après leſquels craignant que Magon & Aſdrubal fils de Geſcon ne vinſſent l'envelopper de tous côtez, il ſe réſolut d'hazarder quelque choſe & de tenter un peu l'ennemi. Aiant donc averti ſon armée de ſe tenir prête, il retient ſes légions dans les retranchemens, il envoie les Velites & quelque infanterie choiſie pour inſulter les quartiers établis ſur la colline. Cet ordre s'exécute avec vigueur. Le Général des Carthaginois attendoit d'abord l'événement ſans ſe mouvoir : mais voiant ſes gens preſſez, il s'ébranle, & plein de confiance en l'avantage de ſon poſte, il range ſon armée ſur le haut de la colline.

En même tems Scipion lâche tous ſes armez à la légére pour ſoutenir ceux qui avoient commencé l'attaque, puis partage ſes troupes en deux corps égaux. Il en donne un à Lælius, avec ordre de gagner par derriére la colline qui étoit à la droite des ennemis, & lui il prend l'autre, fait le tour de la colline & vient fondre ſur leur gauche. Ce fut alors qu'Aſdrubal fit ſortir tout de bon du camp toutes ſes troupes, car juſqu'alors il ſe fioit tant ſur ſon poſte, qu'il ne croioit pas que jamais les Romains oſaſſent l'attaquer. Mais il s'y prit trop tard pour ranger ſon armée. Les Romains profitent de cette faute, tombent ſur les pointes avant qu'elles euſſent occupé leurs poſtes, & non ſeulement montent ſans péril ſur la colline, mais avançant pendant que les ennemis étoient encore en mouvement pour ſe ranger, tombent ſur le flanc de

ceux

ceux qui marchoient, & obligent à tourner le dos tous ceux qui étoient rangez. Quand Aſdrubal vit ſes troupes plier & prendre la fuite, il ſuivit le plan qu'il s'étoit fait d'abord. Il ne voulut pas tenir juſqu'à l'extrémité, il prit tout ce qu'il avoit d'argent & d'éléphans, & ralliant les fuiars, il ſe retira vers le Tage pour de là paſſer les Pyrénées & décendre chez les Gaulois qui habitent dans ces quartiers-là.

Scipion ne crut pas qu'il fût à propos de le pourſuivre, de crainte que les autres Généraux ne vinſſent le ſurprendre, il abandonna ſeulement le camp des ennemis au pillage. Le lendemain, tous les priſonniers aſſemblez au nombre de dix mille fantaſſins & de plus de deux mille chevaux, il penſa comment il en devoit diſpoſer. Tout ce qu'il y avoit d'Eſpagnols, qui dans cette occaſion avoient pris les armes pour les Carthaginois, vinrent alors ſe rendre aux Romains, & dans les entretiens qu'ils avoient avec eux, ils donnoient à Scipion la qualité de Roy. Edecon avoit été le premier à la lui donner en le ſaluant, & Indibilis avoit ſuivi ſon exemple. Scipion d'abord n'y avoit pas fait d'attention. Mais après la bataille tout le monde le ſaluant ſous ce titre, il y penſa ſérieuſement. C'eſt pourquoi aiant fait aſſembler les Eſpagnols, il leur dit qu'il vouloit bien paſſer chez eux pour un homme d'un cœur vraiment roial & être tel en effet : mais qu'il ne vouloit pas que perſonne l'appellât Roi, & qu'il leur ordonnoit de ne le traiter que de Général.

Qui n'admirera ici la grandeur d'ame de ce Conſul ? Il eſt encore fort jeune, & la fortune le favoriſe tellement, que tous ceux, à la tête deſquels il ſe trouve, ſe portent d'eux-mêmes à le traiter de Roi ; cependant il ne perd pas de vûe ce qu'il eſt, & rejette loin le titre flatteur dont on veut l'honorer. Mais cette grandeur d'ame ſurprendra bien davantage, ſi l'on jette les yeux ſur les derniers tems de ſa vie. Car après les grands exploits qu'il avoit faits en Eſpagne, après avoir domté les Carthaginois, réduit ſous la puiſſance de ſa patrie la plus grande & la plus belle partie de l'Afrique, depuis les autels de Philæne juſques aux colonnes d'Hercule ; après avoir conquis l'Aſie, vaincu les Rois des Aſſyriens, aſſujetti aux Romains la plus grande & la plus conſidérable partie de l'univers, dans combien d'occaſions s'eſt-il trouvé de ſe faire Roi ? On peut dire qu'il n'avoit qu'à choiſir le païs qui lui plaiſoit le plus. Une fortune ſi rapide & ſi conſtante, qui étoit capable

d'inſpirer un orgueil exceſſif, je ne dis pas ſeulement à un homme, mais à une Divinité, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, ne tenta point Scipion. Il étoit ſi fort au deſſus des autres hommes par ſa grandeur d'ame, qu'il n'eut que du mépris pour la Souveraineté, bien cependant au-delà duquel on n'oſe rien demander aux Dieux. Il préféra ſa patrie & la fidélité qu'il lui devoit à une puiſſance ſi éclatante & ſi heureuſe.

Pour revenir à mon ſujet, Scipion aiant ſéparé les Eſpagnols du reſte des priſonniers, les renvoia tous ſans rançon dans leur païs. Il fit préſent à Indibilis de trois cens chevaux qu'il lui ordonna de choiſir, le reſte il le donna à ceux qui n'en avoient point. Il paſſa enſuite dans le camp des Carthaginois, à cauſe des avantages de ſa ſituation, & y reſta pour y attendre les autres Généraux des Carthaginois; & après avoir envoié quelque monde ſur les Pyrénées pour y obſerver les démarches d'Aſdrubal, l'été étant ſur ſa fin, il ſe retira à Tarragone, & mit là ſes troupes en quartier d'hiver.

CHAPITRE VII.

Expédition de Philippe contre Attalus. Digreſſion ſur les ſignaux.

LEs Etoliens ſe promettant beaucoup des Romains & du Roi Attalus qui arrivoient à leur ſecours, jettoient l'épouvante parmi tous les Grecs & leur faiſoient la guerre par terre, pendant que P. Sulpitius & Attalus la faiſoient par mer. Ce qui fit que les Achéens vinrent prier Philippe de les ſecourir, parce qu'ils ne craignoient pas ſeulement les Etoliens, mais encore Machanidas, qui commandoit une armée ſur les frontiéres des Argiens. Les Béotiens menacez par la flote des ennemis, lui demandérent auſſi un Chef & des troupes. Ceux qui implorérent ſon ſecours avec le plus d'inſtance furent les Eubéens; les Acarnaniens firent les mêmes prieres; il vint encore des Ambaſſadeurs de la part des Epirotes. Le bruit couroit auſſi que Scerdilaidas & Pleurat mettoient des troupes en campagne, & que les Thraces qui confinent à la Macédoine, & ſurtout les Médes, avoient deſſein de ſe jetter dans ce Roiaume, pour peu que Philippe s'en éloignât. De plus les Etoliens s'étoient emparez du pas des Termopyles, l'avoient fortifié de foſſez & d'un retranche-

ment, & y avoient mis une forte garde, ſe flattant par-là de boucher le paſſage à Philippe, & de l'empêcher de porter du ſecours à ſes alliez d'en-deçà des Pyles.

Des conjonctures ſi difficiles & ſi propres à mettre à l'épreuve les forces de l'eſprit & du corps des grands Capitaines, piqueront ſans doute la curioſité des lecteurs. Car comme on ne connoît jamais mieux la force & la vigueur des animaux que l'on pourſuit à la chaſſe, que lorſqu'ils ſont preſſez de tous côtez : la même choſe arrive à l'égard des Chefs. Philippe nous en va donner un bel exemple. Il congédia ces Ambaſſades, en leur promettant à toutes qu'il feroit tout ſon poſſible pour les contenter : il donna tous ſes ſoins à la guerre, & ne penſa plus qu'à voir en quel endroit & contre qui il falloit d'abord marcher.

Peu après étant informé qu'Attalus avoit paſſé en Europe, qu'il avoit abordé à l'île de Peparéthe, & qu'il étoit maître de la campagne, il envoia des troupes pour garder la ville. Il fit partir Polyphante avec un nombre ſuffiſant de ſoldats pour défendre les Phocéens & les terres de la Béotie. Menippe alla par ſon ordre à Chalcis & dans le reſte de l'Eubée avec mille ſoldats peſamment armez & cinq cens Agrianiens. Lui-même s'avança vers Scotuſe, où il avoit donné rendez-vous aux Macédoniens. Aiant appris là qu'Attalus avoit mouillé l'ancre à Nicée, & que les Chefs des Etoliens s'étoient aſſemblez à Héraclée pour conférer enſemble ſur les affaires préſentes, il partit de Scotuſe dans le deſſein de répandre parmi eux la confuſion & la terreur. Mais ils étoient partis quand il arriva. Ainſi après avoir fait le dégât dans le païs, & pris ce qu'il put de vivres parmi les peuples qui habitent autour du golfe des Eniens, il retourna à Scotuſe & y fit camper ſon armée. Il en repartit quelque tems après, ſuivi ſeulement de ſes armez à la légére & d'une troupe de cavalerie de ſa garde, & alla décendre à Demétriade, où il reſta pour obſerver ce que les ennemis tenteroient. Et pour être mieux inſtruit de tout ce qui ſe paſſeroit, il envoia ordre à Peparéthe dans la Phocide & dans l'Eubée de l'avertir de tout par des fanaux allumez ſur le Tiſée, montagne ſituée dans la Theſſalie, & d'où ces peuples peuvent très-commodément informer de ce qui ſe fait chez eux. Comme cette maniére de donner des ſignaux, quoique d'un grand uſage dans la guerre, n'a pas été juſqu'à préſent traitée avec exactitude, il eſt bon

que nous nous y arrêtions un peu pour en donner une connoiſſance plus parfaite.

C'eſt une choſe reconnue de tout le monde, que l'occaſion qui a une grande part dans toutes les entrepriſes, en a une très-grande dans celles qui regardent la guerre. Or de tout ce qui s'eſt inventé pour la ſaiſir, rien n'eſt plus utile que les ſignaux par le feu. Que les choſes viennent de ſe paſſer, ou qu'elles ſe paſſent actuellement, on peut par ce moien les apprendre à trois ou quatre journées de là, & quelquefois même à une plus grande diſtance, de ſorte qu'on eſt ſurpris de recevoir le ſecours dont on avoit beſoin. Autrefois cette maniére d'avertir étoit trop ſimple, & perdoit par-là beaucoup de ſon utilité. Car pour en faire uſage, il falloit être convenu de certains ſignaux; & comme il y a une infinité de différentes affaires, la plûpart ne pouvoient ſe connoître par des fanaux. Il étoit aiſé par exemple d'avertir ceux avec qui l'on étoit convenu, qu'il étoit arrivé une armée à Orée, à Pepaparéthe ou à Chalcis; mais des événemens qui arrivent ſans qu'on s'y attende, & qui demandent qu'on tienne conſeil ſur le champ & qu'on y apporte du reméde, comme une révolte, une trahiſon, un meurtre ou autre choſe ſemblable, ces ſortes d'événemens, dis-je, ne pouvoient s'annoncer par le moien des fanaux. Car il n'eſt pas poſſible de convenir d'un ſignal pour des événemens qu'il n'eſt pas poſſible de prévoir.

Enée, cet Auteur dont nous avons un Ouvrage ſur l'art de conduire les armées, s'eſt efforcé de remédier à cet inconvénient, mais il s'en faut beaucoup qu'il ne l'ait fait avec tout le ſuccès qu'on auroit ſouhaité. On en va juger. Ceux, dit-il, qui veulent s'informer mutuellement par des fanaux de ce qui ſe paſſe, n'ont qu'à prendre des vaſes de terre également larges, profonds & percez en quelques endroits; ce ſera aſſez qu'ils aient trois coudées de hauteur & une de profondeur: qu'ils prennent enſuite des morceaux de liége un peu plus petits que l'ouverture des vaiſſeaux, qu'ils fichent au milieu de ce liége un bâton diſtingué de trois doigts en trois doigts par quelque enveloppe fort apparente, & qu'ils écrivent ſur chacune de ces enveloppes les choſes qui arrivent le plus ordinairement pendant une guerre. Sur l'une par exemple, *Il eſt entré de la cavalerie dans le païs*; ſur l'autre, *Il eſt arrivé de l'infanterie peſamment armée*; ſur une troiſiéme, *De l'infanterie légére*, ſur la ſuivante, *De l'infanterie & de la cavalerie*. Sur une autre

encore, *Des vaiſſeaux*, enſuite, *Des vivres*, & de même ſur toutes les autres enveloppes, tous les autres événemens qu'ils prévoiront par bonnes raiſons devoir arriver, eu égard à la guerre qu'on aura à ſoutenir : que de part & d'autre on attache à ces vaiſſeaux des petits tuiaux d'une exacte égalité, enſorte qu'il ne s'écoule ni plus ni moins d'eau des uns que des autres ; qu'on rempliſſe les vaſes d'eau, qu'on poſe deſſus les morceaux de liége avec leurs bâtons, & qu'enſuite on ouvre les tuiaux. Cela fait, il eſt clair que les vaſes étant égaux, le liége décendra & les bâtons s'enfonceront dans les vaſes à proportion que ceux-ci ſe vuideront : qu'après avoir fait cet eſſai avec une égale promtitude & de concert, on porte les vaiſſeaux aux endroits où l'on doit donner & obſerver les ſignaux & qu'on y mette le liége, & à meſure qu'il arrivera quelqu'une de ces choſes qui auront été écrites ſur les bâtons, qu'on léve un fanal & qu'on le tienne élevé juſqu'à ce que de l'autre côté on en leve un autre ; qu'alors on baiſſe le fanal & qu'on ouvre les tuiaux : quand l'enveloppe, ou la choſe dont on veut avertir eſt écrite, ſera décendue au niveau des vaſes, qu'on léve le flambeau, & que de l'autre côté ſur le champ on bouche les tuiaux & qu'on regarde ce qui eſt écrit ſur la partie du bâton qui touche à l'ouverture du vaiſſeau ; alors ſi tout a été exécuté de part & d'autre avec la même promtitude, de part & d'autre on lira la même choſe.

Mais cette méthode, quoiqu'un peu différente de celle qui emploioit, avec les fanaux, des ſignes dont on étoit convenu, ne paroît pas encore ſuffiſante. Car on ne peut pas prévoir toutes les choſes qui peuvent arriver, & quand on pourroit les prévoir, il ſeroit impoſſible de les marquer toutes ſur un bâton. D'ailleurs quand il arrivera quelque choſe à laquelle on ne s'attendoit pas, comment en avertir ſelon cette méthode ? Ajoutons que ce qui eſt écrit ſur le bâton n'eſt point du tout précis & déterminé. On n'y voit pas combien il eſt entré de cavalerie & d'infanterie, ni en quel endroit du païs ſont ces troupes, ni combien de vaiſſeaux ou combien de vivres ſont arrivez. Car pour marquer ces ſortes de particularitez ſur le bâton, il auroit fallu les prévoir avant qu'elles arrivaſſent, & cela n'eſt pas poſſible. Cependant ces particularitez c'eſt ce qu'il importe le plus de ſçavoir. Car le moien d'envoier du ſecours, ſi l'on ne ſçait ni combien on aura d'en-

nemis à combattre, ni où ils ſont ? Comment avoir confiance en ſes forces ou s'en défier, en un mot comment prendre ſon parti, ſans ſçavoir combien de vaiſſeaux ou combien de vivres il eſt venu de la part des alliez ?

La derniére méthode a pour auteur Cléoxéne, d'autres l'atttribuent à Démoclite, mais nous l'avons perfectionnée. Elle fixe tout, & par ce moien on peut avertir de tout ce qui ſe paſſe. Elle demande ſeulement beaucoup de vigilance & d'attention. La voici. Que l'on prenne toutes les lettres de l'alphabet & qu'on en faſſe cinq parties, cinq lettres dans chacune. Il y en aura une qui n'aura que quatre lettres, mais cela eſt ſans conſéquence. Que ceux qui ſeront déſignez pour donner & recevoir les ſignaux écrivent ſur cinq tablettes ces cinq parties de lettres, & conviennent enſuite entre eux que celui qui devra donner le ſignal, levera d'abord deux fanaux à la fois, & qu'il les tiendra levez juſqu'à ce que de l'autre côté on en ait auſſi levé deux, afin que de part & d'autre on ſoit averti que l'on eſt prêt. Que les fanaux baiſſez, celui qui donnera le ſignal élevera des fanaux par ſa gauche pour faire connoître quelle tablette il doit regarder ; enſorte que ſi c'eſt la premiére il n'en éléve qu'un, ſi c'eſt la ſeconde il en éléve deux, & ainſi du reſte, & qu'il en fera de même par ſa droite pour marquer à celui qui reçoit le ſignal quelle lettre d'une tablette il faudra qu'il obſerve & qu'il écrive. Après ces conventions chacun s'étant mis à ſon poſte, il faudra que celui qui donne le ſignal ait une alidade garnie de deux tuiaux, afin que celui qui le donne connoiſſe par l'un la droite, & par l'autre la gauche de celui qui doit lui répondre. Qu'on plante droites les tablettes proche de l'alidade, & qu'à droit & à gauche on éléve un ſolide de dix pieds de largeur & environ de la hauteur d'un homme, afin que les fanaux élevez auprès faſſent une lumiére ſûre, & qu'en les baiſſant on les puiſſe cacher. Tout cela diſpoſé de part & d'autre, ſuppoſé par exemple qu'on veuille annoncer, qu'*environ cent hommes ſe ſont retirez chez les ennemis*, on choiſira d'abord les mots qui marqueront cela en moins de lettres qu'il ſera poſſible, comme *Krétois cent nous ont quittez*, ce qui exprime la même choſe avec moitié moins de lettres. On écrira donc cela ſur une petite tablette, & enſuite on l'annoncera de cette maniére. La premiére lettre eſt un K. qui eſt dans la ſeconde partie & ſur la ſeconde tablette : on élevera donc à gauche

deux fanaux pour marquer à celui qui reçoit le ſignal que c'eſt la ſeconde tablette qu'il doit examiner, & à droite cinq qui lui feront connoître que c'eſt un K, la cinquiéme lettre de la ſeconde partie qu'il doit écrire ſur une petite tablette. Enſuite quatre à gauche pour marquer le P. qui eſt dans la quatriéme partie, puis deux à droite pour l'avertir que cette lettre eſt la ſeconde de la quatriéme partie & qu'il doit écrire, & ainſi de la même façon pour les lettres ſuivantes. Par cette méthode il n'arrive rien qu'on ne puiſſe annoncer d'une maniére fixe & déterminée. Si l'on y emploie pluſieurs fanaux, c'eſt parce que chaque lettre demande d'être indiquée deux fois : mais d'un autre côté, ſi l'on y apporte les précautions néceſſaires, on en ſera ſatisfait. L'une & l'autre méthode ont cela de commun, qu'il faut s'y être exercé avant que de s'en ſervir, afin que l'occaſion ſe préſentant, on ſoit en état, ſans faire de faute, de ſe donner réciproquement des nouvelles de ce qu'il importe de ſçavoir.

Au reſte on ſçait que les choſes, qui ſe propoſent pour la premiére fois, ſont fort différentes d'elles-mêmes, lorſqu'on y eſt accoutumé. Ce qui paroiſſoit d'abord non ſeulement difficile, mais même impoſſible, devient par le tems & par l'habitude le plus aiſé du monde à pratiquer. Mille exemples ſont foi de ce que j'avance, mais le plus convainquant de tous eſt la lecture. Suppoſons un homme qui n'ait jamais ſçû lire, quoiqu'il ait d'ailleurs beaucoup d'eſprit : qu'on ordonne devant lui à un enfant, qui a l'uſage de la lecture, de lire quelque choſe ; certainement cet homme ne pourra pas ſe perſuader qu'il faut pour lire que l'on arrête ſes yeux, premiérement ſur la forme des lettres, ſecondement ſur leur puiſſance, troiſiémement ſur la liaiſon que les unes ont avec les autres, toutes choſes qui chacune demandent un certain tems. C'eſt pourquoi quand il verra cet enfant lire ſans s'arrêter & tout d'une haleine ſix ou ſept lignes de ſuite, il aura toutes les peines du monde à ne pas croire que cet enfant a lû, avant que de venir, ce qu'on lui fait lire. Mais ſi la lecture eſt accompagnée de geſtes, ſi les diſtinctions & les eſprits doux ou rudes y ſont marquez, jamais on ne le perſuadera que l'enfant ne s'eſt pas préparé. Cela nous apprend que les difficultez qui ſe préſentent d'abord ne doivent pas nous détourner de ce qui eſt utile. Par l'habitude il n'y a rien de beau ni d'honnête où l'homme ne puiſſe atteindre, il faut l'aquérir, mais ſurtout

lorſqu'il s'agit de choſes d'où dépend notre conſervation & notre ſalut. J'ai fait ici cette réflexion à l'occaſion de ce que j'ai dit plus haut, que les ſciences dans notre ſiécle avoient été portées à un ſi haut degré de perfection, qu'il n'y en avoit preſque point dont on ne pût inſtruire avec régle & avec méthode, ce qui fait une des plus utiles parties d'une Hiſtoire bien compoſée.

CHAPITRE VIII.

Comment les Aſpaſiens & les Numides paſſent par terre dans l'Hircanie.

LEs Aſpaſiens Numides habitent entre l'Oxus & le Tanaïs, deux fleuves, dont le premier ſe décharge dans la mer d'Hircanie, & l'autre dans les Palus-Méotides, tous deux aſſez grands pour être navigables. Il eſt étonnant que les Numides traverſent l'Oxus, & entrent par terre dans l'Hircanie avec des chevaux. Cela ſe peut faire, dit-on, de deux maniéres, dont l'une eſt vraiſemblable, l'autre tient du prodige, quoiqu'abſolument elle ne ſoit pas impoſſible. Celle-ci eſt fondée ſur ce que l'Oxus prend ſa ſource au mont Caucaſe. Groſſi enſuite par les eaux qu'il reçoit de la Bactriane, il roule impétueuſement ſes flots bourbeux dans la plaine. De là il paſſe dans un déſert par deſſus des rochers eſcarpez, dont la hauteur jointe avec l'abondance des eaux fait que ces eaux ſe précipitent en bas avec tant de force, qu'elles tombent à plus d'un ſtade du rocher. On dit que c'eſt le long de ce rocher, & pour ainſi parler, ſous ce fleuve même que les Aſpaſiens paſſent à cheval pour entrer par terre dans l'Hircanie. L'autre maniére a plus de vraiſemblance. Car on aſſûre qu'à l'endroit où tombe le fleuve ſont de grandes pierres plates qu'il fend & creuſe par la violence de ſa chûte, qu'il parcourt un peu de chemin ſous terre, qu'enſuite il reparoît, & que les Barbares fort inſtruits de la route du fleuve, entrent par cet endroit, où il ne paroît point, dans l'Hircanie avec leurs chevaux.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE IX.

Victoire d'Antiochus ſur Euthydéme, qui s'étoit révolté.

ANtiochus averti qu'Euthydéme étoit campé proche de Tigurie, & que dix mille chevaux ſur le bord de l'Arie en défendoient le paſſage, prit le parti de faire lever le ſiége, de paſſer le fleuve & de marcher droit aux ennemis. Après avoir fait deux jours de marche aſſez modérée, au troiſiéme aiant après le ſouper donné ordre à la phalange de lever le camp dès le point du jour, il prend ſa cavalerie, ſes armez à la légére & mille rondachers, & marche la nuit en diligence pour arriver à la riviére, ſur l'avis qu'il avoit eu que la cavalerie ennemie qui en gardoit le bord pendant le jour, ſe retiroit la nuit dans une ville qui en étoit éloignée au moins de vingt ſtades. N'aiant à traverſer qu'un païs plat & fort commode pour la cavalerie, quand le jour commença à paroître, il avoit déja fait paſſer l'Arie à la plus grande partie de ſes troupes. La cavalerie Bactrienne informée de la choſe par ſes eſpions, court au fleuve & fond ſur les ennemis qu'elle rencontre ſur ſa route. Antiochus ſe voiant dans la néceſſité d'eſſuier le premier choc de cette cavalerie, encourage les deux mille chevaux qui avoient coutume de combattre autour de lui, ordonne aux autres de ſe ranger par enſeignes & par eſcadrons, & de prendre chacun le poſte où ils avoient accoutumé de ſe mettre, & allant au-devant des Bactriens avec ſes deux mille chevaux, il en vient aux mains avec les premiers qui ſe préſentent. Il ſe diſtingua plus qu'aucun des ſiens pendant ce combat. De part & d'autre on perdit beaucoup de monde, mais la premiére troupe des Bactriens fut rompue. La ſeconde & la troiſiéme étant venues à la charge, le Roi fut preſſé, & le deſordre commençoit à ſe mettre dans ſes troupes. Mais lorſque Panetole marchoit à ſon ſecours avec le reſte de la cavalerie, dont la plûpart étoit déja en ordre de bataille, il le tira lui & ſes gens du danger où ils étoient, & contraignit ceux des Bactriens qui combattoient tumultuairement & ſans ordre, de prendre la fuite. Ils ne s'arrêtérent, Panetole les pourſuivant toujours, que lorſqu'ils eurent joint Euthydéme, & qu'après avoir perdu beaucoup

de leurs gens. La cavalerie du Roi aiant fait un grand carnage des ennemis & pris un grand nombre de priſonniers, fit retraite & campa ce jour-là même ſur le bord du fleuve. Antiochus dans ce combat eut un cheval tué ſous lui. Il fut lui-même bleſſé à la bouche, & perdit quelques-unes de ſes dents. De toutes les actions où il s'eſt trouvé, aucune ne lui a fait une plus grande réputation de valeur que celle-ci. Pour Euthydéme, il fut ſi effraié de cette bataille, qu'il s'enfuit à Zariaſpe, ville de la Bactrianne, avec toute ſon armée.

HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE ONZIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Victoire des Romains ſur Aſdrubal, frére d'Annibal. Ce grand homme meurt glorieuſement dans le combat. Sage réflexion de l'Hiſtorien ſur cet événement. Butin que font les Romains après la bataille.

ASDRUBAL ne trouvant rien dans tout cela qui le contentât, & voiant d'ailleurs qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, puiſque les ennemis rangez en bataille s'avançoient déja vers lui, fut obligé de mettre en bataille ſes Eſpagnols & ce qu'il avoit de Gaulois. Il mit à leur tête ſes dix éléphans, augmenta la hauteur de ſes lignes, renferma toute ſon armée dans un petit terrain, ſe mit lui-même au centre derriére les éléphans, & attaqua la gauche des Romains, bien réſolu de vaincre ou de mourir dans cette occaſion. M. Livius s'avança fiérement & ſe bat-

tit avec vigueur. Claudius qui commandoit la droite, ne pouvoit ni approcher ni déborder les ennemis, à cauſe de la difficulté des chemins, difficulté qui avoit porté Aſdrubal à commencer le combat par l'attaque de la gauche. Dans la peine que lui faiſoit cette inaction, il prend conſeil du train où il voioit l'affaire, ſe met à la tête de ſes troupes, tourne par derriére le champ de bataille, paſſe au-delà de la gauche de l'armée Romaine, & charge en flanc ceux des Carthaginois qui combattoient deſſus les éléphans. Juſques-là le combat avoit été fort douteux. On combattoit de part & d'autre avec beaucoup de courage, parce qu'il ne reſtoit plus de reſſource au parti qui auroit été vaincu. Le ſervice des éléphans étoit pour l'un comme pour l'autre. Car reſſerez au milieu des deux armées & percez de traits, ils troubloient également les rangs des Romains & ceux des Eſpagnols. Mais quand Claudius fut tombé ſur les ennemis par leurs derriéres, il ſe fit un grand changement. Les Eſpagnols furent alors chargez de front & en queue, & taillez en piéces pour la plûpart. Six éléphans furent tuez avec ceux qui les conduiſoient, & les quatre autres, qui avoient rompu les rangs, furent pris enſuite ſeuls & ſans les Indiens leurs conducteurs. Aſdrubal lui-même, qui s'étoit déja ſignalé dans pluſieurs occaſions, ſe ſignala encore dans celle-ci, & y perdit la vie glorieuſement. Arrêtons-nous un moment à conſidérer ce grand homme, c'eſt une juſtice que nous lui devons.

Nous avons remarqué plus haut qu'il étoit frére d'Annibal, & que celui-ci partant pour l'Italie lui avoit laiſſé le ſoin des affaires d'Eſpagne. Nous avons vû auſſi combien de combats il eut à ſoutenir contre les Romains, dans combien d'embarras l'ont jetté les Chefs qu'on envoioit de tems en tems de Carthage en Eſpagne, combien il s'eſt toujours montré digne fils de Barcas, & avec quelle force d'eſprit il a toujours ſoutenu ſes malheurs & ſes défaites. Nous ne parlerons ici que des divers combats, où il s'eſt trouvé, & c'eſt à cet égard qu'il eſt digne ſur tout qu'on le conſidére & qu'on s'étudie à l'imiter.

La plûpart des Généraux & des Rois, lorſqu'il s'agit de donner une bataille générale, n'aiment à ſe repréſenter que la gloire & l'utilité qu'ils tireront de la victoire; ils ne penſent qu'à la maniére dont ils en uſeront avec chacun, en cas que

les choſes réuſſiſſent ſelon leurs ſouhaits : jamais ils ne ſe mettent devant les yeux les ſuites malheureuſes d'une défaite, jamais ils ne s'occupent de la conduite qu'ils devront garder dans les revers de fortune ; & cela parce que l'un ſe préſente de ſoi-même à l'eſprit, & que l'autre demande beaucoup de prévoiance. Cependant cette négligence à faire des réflexions ſur les malheurs qui peuvent arriver, a ſouvent été cauſe que des Chefs, malgré le courage & la valeur des ſoldats, ont été honteuſement vaincus, ont perdu la gloire qu'ils avoient aquiſe par d'autres exploits, & ont paſſé le reſte de leurs jours dans la honte & dans l'ignominie. Il eſt aiſé de ſe convaincre qu'il y a un grand nombre de Généraux qui ſont tombez dans cette faute, & que c'eſt au ſoin de l'éviter que l'on reconnoît ſurtout combien un homme eſt différent d'un autre. Le tems paſſé nous en fournit une infinité d'exemples.

Aſdrubal a tenu tout un autre conduite. Tant qu'il a pû ſur de bonnes raiſons eſpérer faire quelque choſe qui fût digne de ſes premiers exploits, il n'a ſongé à rien plus dans les combats qu'à ſe conſerver lui-même. Mais depuis que la fortune lui eut ôté toute eſpérance pour l'avenir, & qu'elle l'eut comme renfermé dans le dernier moment, ſans rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à la victoire, ſoit dans la diſpoſition de ſon armée, ſoit dans le combat même, il ne laiſſa pas que de prévoir comment, en cas qu'il fût défait, il céderoit à la néceſſité préſente, ſans rien ſouffrir qui pût deshonorer ſes premiéres actions. Bel exemple pour ceux qui ſont chargez de la conduite d'une guerre. Ils doivent apprendre de là deux choſes : la premiére à ne pas tromper, en s'expoſant témérairement, les eſpérances de ceux qui ont mis en eux leur confiance ; & la ſeconde à ne point joindre l'infamie aux malheurs par un trop grand amour pour la vie.

Les Romains après cette victoire pillérent le camp des ennemis. Quantité de Gaulois y étoient couchez ſur de la paille & y dormoient d'ivreſſe ; ils les égorgérent comme des victimes. Ils aſſemblérent auſſi tous les priſonniers, & il en revint au tréſor public plus de trois cens talens. On compte qu'il reſta ſur le champ de bataille au moins dix mille hommes tant Carthaginois que Gaulois, & deux mille ſeulement de la part des Romains. Quelques-uns des principaux Carthaginois furent faits priſonniers, tout le reſte fut paſſé au fil de l'épée.

Cette nouvelle venue à Rome, on ſouhaitoit tant qu'elle

fut vraie, que d'abord on ne pouvoit la croire. Mais quand pluſieurs courriers eurent appris non ſeulement la victoire, mais encore le détail de l'action, toute la ville fut tranſportée de joie, chacun s'empreſſa à orner les lieux ſacrez, les Temples furent remplis de gateaux & de victimes pour les ſacrifices. En un mot on reprit tant de confiance, que l'on crut qu'Annibal, qu'on redoutoit ſi fort auparavant, n'étoit déja plus en Italie.

CHAPITRE II.

Harangue faite aux Etoliens ſur leur guerre avec Philippe.

IL me ſemble, Etoliens, que Ptolémée & les villes de Rhode, de Byſance, de Chio & de Mityléne, ont aſſez fait voir combien ils avoient à cœur de n'être plus en guerre avec vous. Ce n'eſt ni pour la premiére ni pour la ſeconde fois que nous venons vous parler de cette paix. Depuis que vous avez entrepris la guerre, nous n'avons laiſſé échapper aucune occaſion de vous remontrer combien il étoit important de la finir: portez à cela tant par la ruine prochaine dont vous êtes menacez; vous & les Macédoniens, que par les maux que nous prévoions devoir tomber ſur votre patrie & ſur toute la Gréce. Quand on a mis le feu à quelque matiére combuſtible, on n'eſt plus maître d'en arrêter les funeſtes effets, l'embraſement s'étend ſelon que le vent pouſſe & que la matiére jette de flammes, ſouvent même celui qui l'a cauſé eſt le premier à en éprouver la violence. Il en eſt de même de la guerre. Une fois allumée, elle commence par conſumer ceux qui en ſont les auteurs, de là elle ſe répand & réduit en cendres tout ce qu'elle rencontre, portée de proche en proche & prenant toujours de nouvelles forces par la ſottiſe des peuples. Figurez-vous donc, Etoliens, que tous les Inſulaires & tout ce qu'il y a de Grecs dans l'Aſie ſont ici préſens, & vous conjurent de finir la guerre; le mal a paſſé juſqu'à eux, revenez à vous-mêmes, & ſuivez avec docilité les conſeils que l'on vous donne.

En effet ſi la guerre que vous faites ne vous étoit que préjudiciable, comme la plûpart des guerres ont coutume de l'être, & que d'ailleurs elle vous fût glorieuſe ou par le mo-

tif qui vous a pouſſez à l'entreprendre, ou par l'honneur qui devroit vous en revenir, on pourroit peut-être vous la pardonner en faveur d'une ſi louable diſpoſition ; mais ſi c'eſt la plus honteuſe de toutes les guerres, ſi elle ne peut que vous couvrir de confuſion, ſi elle n'eſt capable que de vous attirer le blâme & la cenſure de tous les hommes, ne mérite-t-elle pas que vous y faſſiez de ſérieuſes réflexions ? Je vous dirai franchement ce que j'en penſe, & ſi vous êtes ſages, vous ne me ſçaurez pas mauvais gré de cette liberté. Un reproche fait à propos, & qui vous tire d'un péril évident, vous eſt infiniment plus avantageux, qu'un diſcours flatteur, qui ſeroit ſuivi de votre ruine entiére & de celle de tout le reſte des Grecs. Souffrez donc que je vous mette devant les yeux l'erreur où vous êtes.

Vous dites que vous ne prenez les armes contre Philippe que pour empêcher que les Grecs ne tombent ſous ſa domination, mais cette entrepriſe ne tend qu'à perdre la Gréce & à la réduire en ſervitude. Les conditions du Traité que vous avez fait avec les Romains ne permettent pas d'en douter, conditions qui n'étoient d'abord qu'écrites, mais dont on voit aujourd'hui l'exécution. Dès le tems même qu'elles n'étoient qu'écrites, elles vous couvroient déja de honte, aujourd'hui qu'elles s'accompliſſent, elles mettent dans le plus grand jour votre infamie. D'ailleurs Philippe n'eſt ici qu'un vain nom & un pur prétexte. Car dans cette guerre il ne court aucun riſque. Vos conventions ne portent préjudice qu'à ſes Alliez, aux peuples de la plûpart du Péloponéſe, de la Béotie, de l'Eubée, de la Phocide, aux Locriens, aux Theſſaliens & aux Epirotes, puiſqu'elles portent *que les hommes & les bagages pris appartiendront aux Romains, & que les villes & les terres ſeront pour vous.* Après la priſe d'une ville, vous ne pourriez ſouffrir qu'on outrageât des citoiens libres, vous auriez horreur de brûler des places que vous auriez conquiſes, une telle cruauté ne vous paroîtroit digne que des Barbares : & cependant vous faites un Traité qui abandonne aux Barbares toute la Gréce, & la livre en proie aux outrages les plus honteux. D'abord on ne ſoupçonnoit pas qu'il dût avoir des ſuites ſi funeſtes, mais ce qui vient d'arriver aux Orites & aux infortunez Eginétes met la choſe en évidence. La fortune ſemble avoir pris plaiſir à expoſer en plein théâtre votre imprudence. Tel a été le commencement de votre guerre, tel

juſqu'à préſent en a été l'événement. Que devons-nous attendre de ſa fin, ſi tout vous réuſſit ſelon vos ſouhaits, ſinon qu'elle ſera l'époque malheureuſe des maux extrêmes dont toute la Gréce ſera accablée ? Car quand les Romains auront une fois mis fin à leur guerre d'Italie, ce qui ne peut pas tarder longtems, Annibal étant déja reſſerré dans un coin de la Brettie, il eſt hors de doute qu'ils ne manqueront pas de venir avec toutes leurs forces ſe jetter ſur la Gréce, en apparence pour vous apporter du ſecours, mais au fond pour en groſſir le nombre de leurs conquêtes. Si, après s'en être rendus les maîtres, ils nous traitent favorablement, ils remporteront tout l'honneur & toute la reconnoiſſance du bienfait : que ſi au contraire ils uſent contre nous du droit de la guerre à la rigueur, ils s'enrichiront des dépouilles de ceux qu'ils auront tuez, & réduiront les autres à leur obéiſſance. Vous prendrez alors les Dieux à témoins, & ni Dieu ne voudra ni homme ne pourra vous ſecourir.

Voilà, Etoliens, ce que vous deviez prévoir dès le commencement, rien n'étoit plus digne de vous ; mais puiſqu'il y a pluſieurs choſes dans l'avenir, où il n'eſt pas poſſible à l'homme de pénétrer, au moins aujourd'hui que vous voiez les maux que vous cauſez, prenez de plus ſages meſures pour éviter ceux qui ſuivront. Pour nous, nous n'avons rien oublié de ce que des vrais amis devoient dire ou faire ſur les conjonctures préſentes, & nous vous avons dit librement ce que nous penſions de l'avenir. Il ne nous reſte plus qu'à vous exhorter & à vous prier de ne pas vous envier & à vous-mêmes & à toute la Gréce la liberté & la vie.

Comme on ſe fut apperçu que cet Ambaſſadeur avoit fait quelque impreſſion ſur l'eſprit de pluſieurs, on fit entrer ceux de Philippe, qui ſans grand diſcours ſe contentérent de dire qu'ils n'avoient reçu que deux ordres de leur Maître, le premier d'accepter tout d'un coup la paix de la part des Etoliens en cas qu'ils la propoſaſſent ; ou, s'ils refuſoient de la faire, de ſe retirer après avoir pris à témoins les Dieux & les Ambaſſadeurs de la Gréce là préſens, que ce n'étoit pas à Philippe, mais aux Etoliens qu'il faudroit imputer les malheurs que cette guerre attireroit à toute la Gréce.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

Sentimens de Philopœmen ſur la façon des armes. Bataille de Mantinée.

C'Etoit une maxime de Philopœmen, que l'éclat & le brillant des armes contribuoit beaucoup à épouvanter les ennemis, & que l'on tiroit des armes d'autant plus de ſervice qu'elles étoient mieux travaillées; qu'il ſeroit ſurtout avantageux que l'on tranſportât aux armes le ſoin qu'on avoit d'être bien vêtu, & qu'au contraire l'on fît auſſi peu de cas de la propreté des habits qu'on en avoit fait juſqu'alors de la propreté des armes; que par-là on épargneroit de grands frais aux particuliers, & qu'on ſeroit plus en état de fournir aux beſoins de l'Etat. Il vouloit qu'un homme prêt à marcher pour quelque expédition ou à ſuivre l'armée, prît garde que ſes bottines ſerraſſent bien ſes jambes & fuſſent plus brillantes que le reſte de ſa chauſſure, & que quand il prend le bouclier, la cuiraſſe & le caſque, il fît attention que ces armes fuſſent plus propres & plus riches que ſon manteau & ſa tunique, parce qu'en voiant une armée où les choſes qui ſervent à la pompe & à l'oſtentation ſont plus recherchées que celles qui ſont d'uſage, on pouvoit juger ſûrement qu'à la premiére bataille qui ſe donnera elle ſeroit défaite. Pour tout dire en un mot, il ſouhaitoit que l'on fût perſuadé, que l'affectation de propreté en fait d'habits n'eſt digne que d'une femme, & d'une femme encore qui n'eſt pas fort ſage; au lieu que le travail & la beauté des armes marque dans un bon citoien le zéle & la paſſion qu'il a de s'emploier avec gloire à ſon propre bien & à celui de ſa patrie.

Il n'y avoit perſonne de ſes auditeurs qui n'applaudît à ce diſcours & qui n'en admirât la ſageſſe, de ſorte que l'on n'étoit pas plutôt ſorti du Conſeil, que l'on montroit au doigt ceux que l'on voioit vêtus proprement, & qu'on en chaſſoit quelques-uns de la place publique. Mais c'étoit ſurtout dans les expéditions & quand on ſe mettoit en campagne que l'on s'étudioit à obſerver ces judicieuſes maximes. Tant une exortation, faite à propos par un homme reſpectable, a de force, non ſeulement pour détourner les hommes du mal, mais en-

core pour les porter au bien, ſurtout quand ſa vie répond à ſes paroles, car alors on ne peut preſque pas ne point ſe rendre à ſes conſeils. C'étoit là le caractére de Philopœmen, ſimple dans ſes habits, frugal dans ſes repas, nul ſoin de ce qui regardoit ſon corps, dans les converſations parlant peu & de maniére à ne pouvoir être repris. Il ſe fit une étude particuliére toute ſa vie de ne parler que vrai. Auſſi ſes moindres paroles étoient toujours écoutées avec reſpect, & on n'héſitoit point à y ajouter foi. Et il n'avoit pas beſoin de beaucoup de paroles pour perſuader, ſa conduite étant un modéle de tout ce que l'on devoit faire. Peu de mots joints à l'autorité qu'il s'étoit aquiſe & à la ſolidité de ſes conſeils, ſuffiſoient pour réfuter les longs diſcours que faiſoient ſouvent ceux qui lui étoient oppoſez dans le gouvernement, quelque vraiſemblables qu'ils fuſſent.

L'aſſemblée congédiée, tous retournérent dans leurs villes, pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avoïent entendu dire à Philopœmen, perſuadez que tant qu'il ſeroit à la tête des affaires, il n'arriveroit rien de fâcheux à la République. Il partit auſſitôt lui-même pour viſiter les villes & donner ordre à tout. Il aſſembla le peuple, lui marqua ce qu'il étoit à propos qu'il fît, & leva des troupes. Après avoir paſſé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il aſſembla une armée à Mantinée, pour y défendre contre Machanidas la liberté de tout le Péloponéſe.

Ce Tyran de Sparte, plein de confiance en ſes forces, ne fut non plus émû de ce ſoulévement des Achéens que s'il l'eût ſouhaité. Dès qu'il eut appris qu'ils étoient à Mantinée, il fit à Tégée un diſcours aux Lacédémoniens tel que la conjoncture préſente le demandoit, & le lendemain à la pointe du jour il ſe mit en marche à la pointe droite de la phalange, les étrangers ſoudoiez de l'un & de l'autre côté ſur la même ligne, & enſuite des chariots chargez de catapultes & de traits. En même tems Philopœmen fit ſortir de la ville ſon armée partagée en trois corps. Les Illyriens, les cuiraſſiers, les étrangers & les armez à la légére ſortirent par la porte qui conduit au Temple de Neptune; la phalange par une autre qui regarde l'Occident, & la cavalerie de la ville par une troiſiéme qui en eſt proche. Les armez à la légére s'emparérent d'une colline aſſez grande qui eſt devant la ville, & qui commande le chemin appellé Xenis & le Temple de Neptune. Il leur joignit

les cuiraſſiers du côté du Midi, & auprès d'eux les Illyriens. Derriére ces troupes la phalange ſur une ligne droite, & diſtinguée par cohortes avec les intervalles, étoit poſtée le long du foſſé qui va au Temple de Neptune, à travers la plaine de Mantinée, & qui joint les montagnes qui la ſéparent du païs des Eliſphaſiens. La pointe droite étoit compoſée de la cavalerie des Achéens qu'Ariſtenéte commandoit, & la gauche de tout ce qu'il y avoit d'étrangers qui étoient diſpoſez en pluſieurs rangs ſans intervalle. Ce fut à la tête de ceux-ci que ſe mit Philopœmen.

L'heure du combat étant proche & les ennemis en préſence, ce Général voltigeant dans les intervalles de la phalange, encouragea ſes gens en peu de paroles, mais très-fortes. La plûpart même ne furent pas entendues. Car ſes ſoldats l'aimoient tant & avoient tant de confiance en lui, qu'ils ſe portoient d'eux-mêmes à combattre avec un empreſſement & une ardeur incroiable. Eux-mêmes avec une eſpéce de tranſport animoient leur Général & le preſſoient de les mener à la charge. Tout ce qu'il tâchoit de leur faire entendre étoit que le tems étoit venu où leurs ennemis alloient être réduits à une honteuſe ſervitude, & eux remis dans une liberté glorieuſe & à jamais mémorable.

Machanidas faiſoit d'abord ſoupçonner qu'il attaqueroit l'aîle droite avec ſa phalange diſpoſée en long. Mais quand il fut plus proche, dans une diſtance cependant convenable à ſon deſſein, il tourne court à droite, & étendant ſon armée il donne à ſa droite un front égal à la gauche des Achéens, & poſte devant elle les catapultes à quelque diſtance les unes des autres. Philopœmen vit bien que ſon but n'étoit autre que de lancer des pierres ſur les cohortes de la phalange, & d'y jetter le déſordre. C'eſt pourquoi il ne lui en donna pas le loiſir, mais fit commencer vigoureuſement le combat par les Tarentins vers le Temple de Neptune, païs plat & comme fait exprès pour la cavalerie. Sur ce début, Machanidas fut obligé de faire la même choſe & de mettre aux mains ſes Tarentins. Le premier choc fut violent. Les armez à la légére étant venus peu après pour ſoutenir, en un moment on vit tous les étrangers engagez de part & d'autre. Et comme dans cette mêlée on ſe battoit d'homme à homme, le combat fut fort longtems douteux. On ne pouvoit pas même parmi le reſte des troupes diſtinguer de quel côté voloit la pouſſiére, parce que les combattans couroient

de part & d'autre, & avoient quitté les poſtes qu'ils tenoient au commencement. Cependant les étrangers de la part du Tyran eurent l'avantage, leur nombre & la dextérité qu'une grande habitude leur avoit aquiſe, l'emporta.

Cela ne devoit pas manquer alors, & il eſt rare que cela manque. Car autant que les ſoldats Républicains ſont dans les combats ſupérieurs à ceux qui ſervent un Tyran, autant les étrangers qui ſont à la ſolde des Tyrans ſont au-deſſus de ceux qui ſe mettent au ſervice des Républiques. C'eſt que les ſoldats Républicains combattent pour la liberté, & les ſujets d'un Tyran pour la ſervitude, & que les étrangers à la ſolde d'une République ne ſont animez que par l'eſpérance du ſalaire dont on eſt convenu; au lieu que les autres, s'ils manquent à leur devoir, courent riſque de n'être plus emploiez. Car un peuple libre, après la défaite de ceux qui en vouloient à ſa liberté, ne ſe ſert point d'étrangers pour la conſerver; un Tyran au contraire a d'autant plus beſoin d'eux qu'il aſpire à plus de conquêtes. Plus il y a de gens qui ſouffrent de ſes injuſtices, plus il a d'embûches à craindre. En un mot la ſûreté des Tyrans dépend toute des liaiſons qu'il entretient avec les étrangers, & des forces qu'il en tire. C'eſt la raiſon pourquoi les étrangers de Machanidas témoignérent tant de valeur en cette occaſion. Leur choc fut ſi rude, que les Illyriens & les cuiraſſiers qui ſoutenoient les étrangers ne pûrent y réſiſter. Ils furent entiérement rompus & s'enfuirent en hâte à Mantinée, quoique cette ville fût à ſept ſtades de la bataille.

Ce fut alors que l'on vit avec évidence une vérité dont quelques-uns ſont difficulté de convenir, que la plûpart des événemens militaires ne ſont heureux ou malheureux qu'à proportion de l'habileté ou de l'ignorance des Chefs. C'eſt être habile, je le veux, que de faire en ſorte, après avoir bien commencé une action, que la fin ne démente pas le commencement; mais la gloire eſt bien plus grande, lorſqu'après avoir eu du pire au premier choc, loin d'en être ébranlé & de perdre tête, on réfléchit ſur les fautes que les bons ſuccès font commettre à ſon ennemi, & qu'on les tourne à ſon avantage. Il eſt aſſez ordinaire de voir des gens, à qui tout ſemble proſpérer au commencement d'un combat, tourner le dos peu de tems après & être vaincus; & d'autres au contraire, qui après des commencemens très-deſavantageux, ſçavent, par leur bonne conduite, changer la face des choſes & remporter la victoire, lorſqu'on

s'y attendoit le moins. Nos deux Généraux nous fourniſſent un exemple des plus ſenſibles de l'un & de l'autre.

Après la déroute des étrangers & la défaite de l'aîle gauche, Machanidas au lieu de ſuivre ſon premier deſſein, de déborder de ce côté-là & de changer en flanc & de front les Achéens, s'amuſe en jeune homme à ſe mêler avec ſes troupes étrangéres & à pourſuivre ſans ordre les fuiards; comme ſi après avoir plié, la crainte ſeule n'eût point été capable de les faire courir juſqu'aux portes de la ville. Au contraire le Général des Achéens, après avoir fait d'abord ſon poſſible pour arrêter ſes étrangers, en appellant leurs Officiers chacun par leur nom & en les encourageant à faire ferme, voiant que l'épouvante étoit trop grande, il ne s'épouvanta pas pour cela lui-même, il ne prit pas la fuite, il ne perdit pas eſpérance. Loin de là, il ſe mit à une aîle de ſa phalange, & dès que l'ennemi à la queue des fuiards eut laiſſé le champ de bataille vuide, il tourne ſur ſa gauche avec les premiéres cohortes, & courant en bon ordre vient ſe ſaiſir du poſte que Machanidas avoit abandonné. Par-là, outre qu'il coupoit le chemin au retour de ceux qui pourſuivoient, il débordoit l'aîle des ennemis de beaucoup. En cet état il exhorta ſa phalange de ne rien craindre, & de demeurer là juſqu'à ce que l'ordre lui vînt de charger. Il m'ordonna auſſi de rallier tout ce qu'il étoit reſté d'Illyriens, de cuiraſſiers & d'étrangers, & avec ces troupes de me poſter derriére la pointe de la phalange pour arrêter l'ennemi au retour de la pourſuite.

Alors les Lacédémoniens enflez de leurs premiers ſuccès, avancent vers les Achéens ſans ordre & piques baiſſées. Quand ils furent ſur le bord du foſſé, ſoit qu'étant ſi proche des ennemis il ne fût plus tems de changer de réſolution, ſoit qu'un foſſé dont la décente étoit aiſée, ſans eau pendant l'été & ſans aucune haie, ne leur parût que mépriſable, ils ſe jettérent dedans ſans héſiter. A ce moment fatal aux Lacédémoniens, & auquel Philopœmen s'attendoit depuis longtems, on ſonne la charge, on court ſur eux avec des cris épouvantables. Les Lacédémoniens, qui en décendant dans le foſſé avoient rompu leurs rangs, ne virent pas plutôt les ennemis au-deſſus d'eux, qu'ils prirent la fuite; mais il en reſta un grand nombre dans le foſſé, tué partie par les Achéens, partie par leurs propres gens.

On feroit mal d'attribuer cet événement au hazard ou à l'occaſion; l'habileté du Général en a tout l'honneur. Car dès le commencement Philopœmen s'étoit couvert du foſſé, non pour

éviter le combat, comme quelques-uns ſe l'imaginoient ; mais parce qu'en homme judicieux & en grand Capitaine il avoit penſé en lui-même que ſi Machanidas faiſoit franchir le foſſé à ſon armée ſans l'avoir auparavant reconnu, il arriveroit à ſa légion ce qui lui eſt effectivement arrivé ; ou que ſi arrêté par le foſſé il changeoit de ſentiment & rompoit par crainte ſon ordre de bataille, il ſeroit regardé comme le plus malhabile des hommes d'avoir, ſans rien faire de mémorable, abandonné la victoire à ſon ennemi, & de n'avoir remporté d'une action que la honte d'une entiére défaite. Sotiſe où bien d'autres ſont déja tombez, qui après s'être rangez en bataille, ne ſe croiant pas aſſez forts pour en venir aux mains, ſoit à cauſe de l'avantage du poſte qu'occupoient les ennemis, ſoit à cauſe de leur nombre, ou pour d'autres raiſons, ont rompu leur ordre, dans l'eſpérance ou de vaincre à la faveur de leur arriéregarde, ou du moins de s'éloigner des ennemis ſans danger. Il n'y a pas de faute plus groſſiére & plus honteuſe à un Général.

Pour Philopœmen, tout ce qu'il avoit prévû, arriva ; les Lacédémoniens s'enfuirent à vauderoute. Voiant enſuite ſa phalange victorieuſe & tout lui réuſſir à ſouhait, il penſa au point déciſif, c'eſt-à-dire à empêcher que le Tyran ne lui échappât. Sçachant donc qu'il étoit lui & ſes étrangers ſur le bord du foſſé du côté de la ville où il s'étoit imprudemment engagé en pourſuivant les fuiards, & qu'on lui coupoit le chemin de ſon premier poſte, il attendit qu'il revînt. Machanidas en revenant s'apperçut que ſon armée fuioit, & ſentant alors la faute qu'il avoit faite & que tout étoit perdu, il commanda à ce qu'il avoit de troupes de ſerrer leurs rangs, & tenta de paſſer dans cet ordre au travers des Achéens qui étoient répandus çà & là en pourſuivant. Quelques-uns de ſes gens le ſuivirent d'abord, dans l'eſpérance que cet expédient les tireroit d'affaire. Mais quand en approchant ils virent les Achéens qui gardoient le pont qui étoit ſur le foſſé, alors perdant courage ils s'écoulérent, & chacun chercha à ſe ſauver du mieux qu'il pourroit.

Machanidas lui-même ne voiant pas de reſſource par le pont, court le long du foſſé pour trouver quelque paſſage. Philopœmen le reconnoît à ſon manteau de pourpre & à l'équipage de ſon cheval, il quitte auſſitôt Anaxidame, après lui avoir donné ordre de ne pas branler de ſon poſte & de ne faire quartier à aucun étranger, puiſque c'étoit par leur moien que Sparte étendoit ſa tyrannie, & prenant avec lui Polyéne & Simias,

deux de ſes amis, il paſſe de l'autre côté du foſſé pour arrêter au paſſage le Tyran & deux hommes qui le ſuivoient, Anaxidame & un des étrangers. Machanidas aiant enfin rencontré un endroit où le foſſé étoit aiſé à franchir, pique ſon cheval & ſaute le foſſé. Mais dans ce moment-là même Philopœmen lui lance ſa javeline, puis l'achéve avec la hampe. Anaxidame fut tué par les deux amis; le troiſiéme, pendant qu'on tuoit les deux autres, déſeſpérant de paſſer prit la fuite. Simias dépouilla les deux morts, enleva les armes & la tête du Tyran, & courut la montrer à ceux qui pourſuivoient, afin que la voiant ils ne pûſſent plus douter de ſon ſort, & pourſuiviſſent avec plus d'ardeur les fuiards juſqu'à Tégée. Ce ſpectacle fit tout l'effet que l'on s'étoit propoſé. Car ils entrérent d'emblée dans cette ville, & dès le lendemain maîtres de la campagne ils campérent ſur le bord de l'Eurotas. Ainſi ce peuple, qui depuis long-tems n'avoit pû chaſſer les ennemis de ſon païs, ſe vit alors en état de ravager ſans crainte toute la Laconie. Cette bataille ne coûta pas beaucoup de monde aux Achéens, mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, ſans compter les priſonniers, qui étoient encore en plus grand nombre. Le bagage & les armes tombérent auſſi entre les mains des Achéens.

CHAPITRE IV.

Eloge d'Annibal.

ON ne peut conſidérer le nombre d'années qu'Annibal a commandé, les batailles générales & les petits combats où il s'eſt trouvé, les ſiéges qu'il a faits, la révolte des villes qu'il avoit conquiſes, les conjonctures fâcheuſes où il s'eſt rencontré, la grandeur & l'importance de la guerre qu'il a faite aux Romains dans le ſein même de l'Italie pendant ſeize ans, ſans jamais donner de relâche à ſes troupes, que l'on ne ſoit tranſporté d'admiration. Quelle habileté dans l'art de conduire les armées! quel courage! quel uſage & quelle expérience dans la guerre! Comme un ſage Gouverneur, il a ſçû tellement ſe ſoumettre & contenir ſes gens dans le devoir, que jamais ils ne ſe remuérent contre lui, & que jamais il ne s'éleva entre eux aucune ſédition. Quoique ſon armée ne fût compoſée que de ſoldats de divers païs, Africains, Eſpagnols, Gaulois, Carthaginois, Italiens, Grecs, qui n'avoient de commun entre eux ni loix, ni coutumes, ni langage; cependant il vint à bout par ſon habileté de réunir toutes ces différentes nations, de les réduire au commandement d'un ſeul Chef, & de leur faire prendre les mêmes vûes que lui. On en ſeroit peut-être moins ſurpris, ſi la fortune, toujours conſtante à ſon égard, ne lui eût jamais fait éprouver aucun revers; mais non: ſi ſouvent il a eu le vent en poupe, quelquefois auſſi il a eu des tempêtes à eſſuier. Quelle idée tout cela ne doit-il pas donner de l'habileté d'Annibal dans le métier de la guerre! On peut aſſûrer, ſans rien riſquer, que ſi ce grand homme n'étoit venu chez les Romains, qu'après avoir eſſaié ſes forces dans les autres parties du monde, il n'auroit pas manqué un ſeul de ſes projets; mais parce qu'il commença par où il devoit finir, comme les Romains furent le premier objet de ſes exploits, ils en furent auſſi l'écueil.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Défaite d'Aſdrubal fils de Giſcon par Pub. Scipion.

ASdrubal aiant raſſemblé ſes troupes des villes où elles étoient en quartier, ſe mit en marche & fut camper aſſez proche d'une ville appellée Elinge, au pied d'une montagne, où il ſe fortifia d'un retranchement, & où il avoit devant lui une plaine très-propre pour une bataille. Il avoit ſoixante-dix mille hommes de pied, quatre mille chevaux & & trente-deux éléphans. Auſitôt Scipion envoia Junius Syllanus à Coleas pour en recevoir les troupes qu'il lui avoit deſtinées, & qui conſiſtoient en trois mille hommes d'infanterie & cinq cens chevaux. Il prit le reſte des alliez, & commença à marcher contre l'ennemi. Il rencontra auprès de Caſtulon & de Bocyle les troupes que Syllanus lui amenoit de la part de Coleas. Mais une choſe lui donnoit beaucoup d'inquiétude. D'un côté les troupes Romaines, ſans alliez, n'étoient pas aſſez fortes pour donner une bataille déciſive, & de l'autre il ne lui paroiſſoit pas prudent d'hazarder ſur la foi des alliez une action de cette conſéquence. Après quelque délibération, il prit le parti d'emploier de façon les Eſpagnols, que l'ennemi crût qu'il s'en ſerviroit, & cependant de ne mettre aux mains que ſes propres légions. Il ſe met enſuite en marche, aiant quarante-cinq mille hommes de pied & trois mille chevaux. Quand il fut près des Carthaginois & en préſence, il campa ſur des hauteurs qui étoient vis-à-vis des ennemis. Magon croiant que c'étoit juſtement là le tems de charger les Romains pendant qu'ils campoient, il prit avec lui la plus grande partie de ſa cavalerie, & Maſſaniſſa les Numides, & ils fondirent ſur le camp, comme aſſûrez qu'ils prendroient Scipion au dépourvû. Mais il avoit prévû de loin cet événement, & avoit mis en embuſcade derriére une hauteur un nombre de cavalerie égal à celui des Carthaginois. Cette cavalerie ſe montrant tout d'un coup & lorſqu'on ne s'y attendoit pas, étonna ſi fort les ennemis, que pluſieurs en fuiant tombérent de leurs cheveaux; les autres à la vérité ſe battirent avec vigueur, mais l'adreſſe des Romains à ſauter en bas de leurs chevaux leur faiſoit perdre courage. Ils ne ſoutinrent que fort peu de tems, & tournérent le dos, laiſſant beaucoup

de leur monde ſur le champ de bataille. D'abord ils ſe retiroient en aſſez bon ordre, mais chargez en queue par les Romains, ils rompirent bientôt leurs rangs & s'enfuirent à vauderoute juſqu'à leur camp. Ce ſuccès augmenta l'ardeur que les Romains avoient de combattre, & ralentit beaucoup celle des Carthaginois. Cependant les armées reſtérent pendant quelques jours en ordre de bataille dans la plaine, ſans rien faire autre choſe que s'eſſaier les uns les autres par des eſcarmouches & les armez à la légére.

Scipion s'aviſa alors de deux ſtratagémes. Comme il ſe retiroit d'ordinaire & rentroit dans ſon camp plus tard qu'Aſdrubal, il avoit obſervé que ce Général mettoit ſes Africains au centre, & les éléphans ſur les aîles. Là-deſſus, le jour qu'il s'étoit propoſé de combattre étant venu, au lieu de ranger, comme il avoit coutume de faire, les Romains au centre & les Eſpagnols aux aîles, il fit tout le contraire, & donna à ſes troupes par ce nouvel ordre un grand avantage ſur celles des ennemis.

Dès le grand matin il envoia ordre aux Tribuns & aux ſoldats de repaître, de ſe mettre ſous les armes & de ſortir du camp. Chacun aiant obéï avec joie, ſe doutant bien de ce qui alloit ſe paſſer, il fit marcher devant la cavalerie & les armez à la légére, avec ordre d'approcher du camp des ennemis & d'eſcarmoucher hardiment, & marcha enſuite lui-même à la tête de l'infanterie. Il ne fut pas plutôt au milieu de la plaine, que contre l'ordre où il avoit coutume de ſe ranger, il mit les Eſpagnols au centre & les Romains ſur les aîles. La cavalerie arriva au camp des Carthaginois, & l'armée étoit en bataille à la vûe de leur camp, qu'ils avoient à peine eu le tems de prendre leurs armes : de ſorte qu'Aſdrubal fut contraint d'envoier à la hâte & à jeûn ſa cavalerie & ſes armez à la légére contre la cavalerie Romaine, & de ranger à l'ordinaire ſon infanterie dans la plaine aſſez près du pied de la montagne.

Pendant l'eſcarmouche, les Romains demeurérent quelque tems ſimples ſpectateurs ; mais comme le jour s'avançoit, & que le combat des armez à la légére ne décidoit rien de part ni d'autre, parce qu'à meſure qu'ils étoient preſſez, ils ſe retiroient vers leurs gens qui en détachoient d'autres pour prendre leur place ; enfin Scipion fit paſſer les ſiens par les intervalles des cohortes, & les diſtribua ſur chacune des aîles

derriére ceux qui étoient en ordre de bataille, les armez à la légére devant & la cavalerie enſuite, puis marcha de front vers les ennemis. Quand il en fut environ à un ſtade, il commanda aux Eſpagnols d'avancer toujours dans le même ordre, à l'infanterie & à la cavalerie de l'aîle droite de tourner à droit, & à celle de la gauche de tourner à gauche. Il prit enſuite lui-même à l'aîle droite les trois premiéres bandes de cavalerie & les trois premiéres manipules d'infanterie, c'eſt à-dire une cohorte. Lucius Marcius & M. Junius en prirent autant à l'aîle gauche, & les Vélites marchant à la tête ſelon la coutume, ils tournérent, Scipion à gauche & les autres à droit, & tombérent en colonne ſur les ennemis, le reſte des aîles ſuivant de près & toujours ſelon le même mouvement. Pendant que les aîles approchoient ainſi, les Eſpagnols au front marchoient lentement & reſtoient derriére à une certaine diſtance. De cette maniére Scipion exécuta ſon projet, qui étoit de combattre par ſes deux aîles avec les toupes Romaines contre les colonnes qui étoient aux aîles des ennemis. Les mouvemens qui ſe firent enſuite, & par le moien deſquels ceux qui ſuivoient ſe joignoient ſur une ligne droite à ceux qui étoient devant, ſembloient oppoſez les uns aux autres, ſoit qu'on en jugeât en général d'aîle à aîle, ſoit que l'on conſidérât en particulier l'infanterie par rapport à la cavalerie. Car à l'aîle droite la cavalerie ſe joignant par la droite aux armez à la légére, s'efforçoit de déborder les ennemis, & l'infanterie au contraire ſe joignoit par la gauche: au lieu qu'à l'aîle gauche, l'infanterie ſe joignoit par la droite, & la cavalerie avec les armez à la légére par la gauche. De ſorte que par cette évolution la cavalerie & les armez à la légére changérent d'aîle, & que l'aîle droite devint la gauche.

Ce mouvement n'étoit pourtant pas ce qui occupoit le plus Scipion, il ſe mettoit bien plus en peine de déborder l'ennemi. Et avec raiſon. Car ce n'eſt point aſſez de ſçavoir les mouvemens qui doivent ſe faire, il en faut faire uſage lorſque l'occaſion s'en préſente. Dans cette mêlée les éléphans percez de dards par la cavalerie & les Vélites, & inquiétez de tous côtez, ſouffrirent beaucoup & n'incommodérent pas moins leurs amis que leurs ennnemis. Car courant çà & là ſans ordre ils écraſoient tous ceux qui venoient à leur rencontre. Pour les aîles des Carthaginois elles furent enfoncées ſans pouvoir tirer aucun ſecours du centre

où étoient les Africains, l'élite de leur armée. Car la crainte que les Eſpagnols ne vinſſent les attaquer les empêchoit de quitter leur poſte pour ſecourir les aîles ; & ils ne pouvoient non plus rien faire dans leur poſte, parce que les Eſpagnols n'étoient pas aſſez près pour engager l'action avec eux.

Les aîles ſur qui rouloit toute la bataille ſe battirent pendant quelque tems avec courage ; mais la chaleur étant devenue fort grande, les Eſpagnols, qui avoient été obligez de ſortir du camp ſans avoir pris de nourriture, étoient d'une foibleſſe à ne pouvoir ſoutenir leurs armes, tandis que les Romains pleins de force & de vigueur avoient encore cet avantage ſur eux, que par la prudence de leur Général ce qu'il y avoit de plus fort dans leur armée n'avoit eu affaire qu'à ce qu'il y avoit de plus foible dans celle des ennemis. Aſdrubal ſe voiant preſſé ſe battit d'abord en retraite, mais peu après toute ſon armée s'enfuit & courut au pied de la montagne. De là, comme les Romains la pourſuivoient à outrance, elle fuit en deſordre juſques dans ſes retranchemens, d'où même elle auroit été bientôt chaſſée, ſi quelque Dieu ne fût venu à ſon ſecours. Mais un orage s'étant élevé, il tomba une pluie ſi abondante & ſi continuelle, qu'à peine les Romains pûrent gagner leur camp.

CHAPITRE VI.

Scipion réprime une ſédition qui s'étoit formée parmi ſes ſoldats.

QUoique Scipion ſe fût acquis une aſſez grande expérience dans les affaires, cependant il ſe trouva dans un très-grand embarras, quand il ſe vit abandonné, par une déſertion, d'une partie de ſon armée. Et l'on ne doit point en être ſurpris. Car comme entre les incommoditez du corps, il eſt aiſé de ſe précautionner contre celles qui lui viennent du dehors comme le chaud, le froid, la laſſitude ou les bleſſures, & y remédier quand elles ſont arrivées ; & qu'au contraire celles qui s'engendrent dans le corps même, telles que ſont les ulcéres & les maladies, ne peuvent aiſément ni ſe prévoir ni ſe guérir lorſqu'on en eſt une fois attaqué ; il en eſt de même d'une République &

d'une armée. Pour peu que l'on veille à leur conſervation, il eſt facile de ſe mettre en garde contre les mauvais deſſeins de dehors, ou de les ſecourir quand on les attaque. Mais il eſt difficile d'apporter reméde aux maux qui ſe produiſent au dedans d'elles-mêmes, comme aux partis, aux ſéditions, aux émeutes populaires. Il faut pour cela une dextérité, une adreſſe extraordinaire. Il eſt néanmoins une regle qui me paroît très-propre pour maintenir les armées, les Républiques & les corps en bon état, c'eſt de ne pas laiſſer les hommes dans un repos & une oiſiveté trop longue, ſurtout lorſqu'ils ſont dans la proſpérité & qu'ils jouiſſent avec abondance de toutes les commoditez de la vie.

Pour arrêter les ſuites que cette ſédition pouvoit avoir, Scipion, qui à une extréme vigilance joignoit beaucoup d'adreſſe & d'activité, s'aviſa de cet expédient. Il fut d'avis que l'on promît aux ſoldats qu'on leur paieroit leur ſolde, & afin qu'ils ne doutaſſent point de la ſincérité de cette promeſſe, qu'on levât avec éclat & en diligence les taxes qui avoient été pour cet effet impoſées aux villes, voulant par-là leur faire croire que ces levées ne ſe faiſoient que pour les paier. Il voulut encore que les ſept Tribuns qu'il avoit déja envoiez aux ſoldats révoltez, y retournaſſent pour les exorter de rentrer dans leur devoir, & de venir à lui pour recevoir leur ſolde en corps, s'ils le jugeoient à propos, ou chacun en particulier. Cet avis aiant paſſé, il ajouta que le tems & les conjonctures apprendroient ce qu'il reſtoit à faire. Toutes les meſures ainſi priſes, on donna tous ſes ſoins à amaſſer de l'argent. Dès que les Tribuns eurent exécuté l'ordre qu'ils avoient reçu, & que Scipion en eut été averti, il aſſembla ſon conſeil pour délibérer ſur le parti qu'il y avoit à prendre : tous convinrent qu'il falloit fixer le jour que chacun devoit ſe trouver auprès du Général, & quand tout le monde ſeroit arrivé, qu'on accorderoit une amniſtie à la multitude, mais que les mutins ſeroient punis avec ſévérité. Ces mutins étoient au nombre de trente-cinq.

Le jour venu & les ſéditieux approchant de la ville, tant pour obtenir le pardon de leur faute, que pour recevoir leur ſolde, Scipion donna ſecrétement ordre aux ſept Tribuns d'aller au-devant d'eux, de prendre chacun cinq des auteurs de la ſédition, de leur faire beaucoup d'amitiez, de les inviter à loger avec eux, ou, ſi cela ne ſe pouvoit pas, du moins

à prendre avec eux leurs repas. Trois jours auparavant, il avoit ordonné aux troupes qu'il avoit avec lui, de faire proviſion de vivres pour pluſieurs jours, parce qu'il devoit marcher avec Syllanus contre Indibilis, qui avoit quitté le parti des Romains. Cette nouvelle rendit encore les ſéditieux plus fiers & plus hardis, ils ſe flattérent qu'ils diſpoſeroient preſque de tout à leur gré avec un Général qui n'auroit pas d'autres ſoldats qu'eux.

Quand ils furent aſſez près de la ville, il fit dire aux troupes qui étoient dedans de partir avec leurs équipages le lendemain dès qu'il feroit jour; & aux Tribuns & aux Préfets, quand ils ſeroient ſortis de la ville, d'envoier devant les premiers équipages, mais de faire faire alte aux ſoldats à la porte, de ſe partager enſuite à chaque porte, & de veiller à ce qu'aucun des ſéditieux ne ſortît de la ville. Les Tribuns qui avoient ordre d'aller au-devant d'eux ne manquérent pas d'y obéir. Ils furent les joindre dès qu'ils arrivérent, & leur firent beaucoup de careſſes. Il leur avoit été ordonné de s'en ſaiſir d'abord, & après le repas de les lier & garder, ſans permettre à perſonne de ſortir de l'endroit où ils auroient mangé, excepté à celui qui devoit porter au Général la nouvelle de ce qui ſe ſeroit paſſé. Tout cela aiant été exécuté, le lendemain au point du jour, Scipion voiant ces ſéditieux ramaſſez dans la place publique, il convoqua l'aſſemblée. Sur le champ tous accoururent ſelon la coutume, tous dans l'attente de voir leur Général & d'entendre ce qu'il avoit à leur dire ſur les affaires préſentes. Alors Scipion envoia ordre aux Tribuns qui étoient aux portes d'amener les ſoldats en armes, & d'envelopper l'aſſemblée. Il s'avança enſuite, & au premier coup d'œil que tous jettérent ſur lui, ils furent extrémement ſurpris de le voir dans une parfaite ſanté, lui qu'ils croioient encore pouvoir à peine ſe ſoutenir.

Il commença par leur dire qu'il ne pouvoit comprendre quels mécontentemens ou quelles eſpérances les avoient portez à ſe révolter : que les révoltes contre la patrie & contre les Chefs ne venoient ordinairement que de trois cauſes, ou de ce que l'on avoit lieu de ſe plaindre de ſes Officiers, ou de ce que l'on n'étoit pas content de la ſituation préſente des affaires, ou de ce que l'on aſpiroit à quelque choſe de plus grand & de plus illuſtre que ce que l'on avoit.

» Or dites-moi, je vous prie, laquelle de ces trois cauſes

» vous a pouſſez à la révolte ? M'auriez-vous ſçû mauvais gré » de ce que votre ſolde ne vous a pas été paiée ? Mais la faute » ne doit pas m'en être imputée, car tant que la choſe a été en » mon pouvoir, l'argent qui vous étoit dû ne vous a jamais man- » qué. Que ſi c'eſt Rome qui eſt cauſe que vous n'avez pas reçu » ce que l'on vous doit depuis longtems, falloit-il pour cela » vous déclarer contre votre patrie, qui juſqu'à préſent a fourni » à tous vos beſoins, & dans le ſein de laquelle vous avez été » élevez ? Ne valloit-il pas mieux me faire vos plaintes & prier » vos amis de vous ſecourir & de vous ſoulager dans vos peines ? » Quand pour pareil ſujet des ſoldats, qui font du ſervice un » métier mercénaire, quittent ceux à la ſolde deſquels ils ſer- » vent, ils ne ſont pas ſi criminels ; mais que des gens qui ne » font la guerre que pour eux-mêmes, pour leurs femmes & » pour leurs enfans, tombent dans cette infidélité, c'eſt un cri- » me impardonnable. C'eſt comme ſi un fils ſe plaignant que » ſon pére l'a trompé dans un compte qu'ils avoient à régler » enſemble, s'en alloit en armes arracher la vie à celui dont il » a reçu la ſienne. Direz-vous que je vous ai commandé des » travaux plus pénibles qu'aux autres, que je vous ai expoſé à » plus de dangers, & que je leur ai fait plus de part qu'à vous » du butin & des autres émolumens de la guerre ? Mais vous » n'oſeriez m'accuſer d'avoir fait cette diſtinction & cette dif- » férence, ou quand vous ſeriez aſſez hardis pour cela, vous ne » pourriez le perſuader à perſonne. Quel ſujet vous ai-je donc » donné de vous éloigner de moi ? Je voudrois le ſçavoir, car » il me ſemble que vous n'avez rien à dire, rien même à penſer » contre la conduite que j'ai tenue à votre égard.

» Vous ne pouvez pas non plus vous jetter ſur la ſituation » des affaires préſentes. Jamais ont-elles été en meilleur état ? » Jamais Rome a-t-elle remporté de plus grands avantages ſur » ſes ennemis ? Jamais le ſoldat a-t-il eu de plus grandes eſpé- » rances ? Quelque eſprit défiant dira peut-être qu'il y a pour » vous plus à gagner & plus à eſpérer chez les ennemis. Et quels » ſont ces ennemis ? Indibilis & Mandonius ? Quoi, ne ſçavez- » vous pas qu'ils ne ſont venus de notre côté qu'après avoir » violé la foi qu'ils devoient aux Carthaginois, & qu'ils ne ſont » retournez chez les Carthaginois qu'après avoir foulé aux pieds » la fidélité qu'ils nous avoient jurée ? Après cela de ſi honnêtes » gens ne méritent-ils pas bien qu'on ajoute foi à leurs promeſ- » ſes, & qu'on prenne les armes en leur faveur contre ſa propre

» patrie ? Vous n'eſpériez pas non plus apparemment que com-
» battant ſous leurs enſeignes vous vous rendriez maîtres de
» l'Eſpagne. Ni en joignant vos forces avec celles d'Indibilis, nī
» par vous-mêmes, vous n'étiez aſſez forts pour vous oppoſer à
» nos conquêtes. Quelles ont donc été vos vûes ? Ne pourrois-
» je pas les ſçavoir de vous-mêmes ? Eſt-ce l'expérience, la va-
» leur, l'habileté de ces grands Capitaines, que vous vous êtes
» choiſis, qui a gagné votre confiance ? Sont-ce les faiſceaux
» & les haches qu'ils font marcher devant eux qui vous en ont
» impoſé ? Mais j'aurois honte de m'arrêter là-deſſus davan-
» tage. Ce n'eſt rien de tout cela, Romains, vous n'avez rien
» de juſte à reprocher, ni à votre patrie, ni à votre Général.
» Je n'ai pour juſtifier votre faute & auprès de Rome & auprès
» de moi, ſinon que la multitude eſt aiſée à tromper, & qu'il
» eſt facile de la pouſſer où l'on veut. Elle eſt ſuſceptible des
» mêmes agitations que la mer. Et comme celle-ci, quoique
» douce, tranquille & ſtable par elle-même, ſe conforme &
» reſſemble en quelque ſorte aux vents qui la bouleverſent & la
» tourmentent, quand elle eſt agitée de quelque tempête ; de
» même la multitude eſt telle qu'il plaît à ceux qui la condui-
» ſent & aux conſeils deſquels elle ſe livre & s'abandonne. C'eſt
» pour cela que tous les Officiers de l'armée & moi nous voulons
» bien vous pardonner votre révolte, & que nous vous promet-
» tons ſolemnellement d'en bannir à jamais le ſouvenir. Mais
» il n'y a pas de pardon à eſpérer pour ceux qui vous l'ont inſ-
» pirée, nous ſerons inexorables, & l'attentat qu'ils ont commis
» contre leur patrie & contre nous ſera puni ſelon ſon mérite.

A peine Scipion eut-il fini, que les troupes qui environnoient l'aſſemblée, frappérent de leurs épées contre leurs boucliers, ſelon l'ordre qui leur en avoit été donné. Auſſitôt on amena liez & dépouillez les auteurs de la ſédition. La multitude fut ſi effraiée & des ſoldats qui l'enveloppoient, & du triſte ſpectacle qu'elle avoit devant les yeux, que pendant qu'on déchiroit de verges les uns & que l'on maſſacroit à coups de haches les autres, perſonne ne changea de viſage & n'oſa proférer la moindre parole, & que tous demeurérent comme immobiles d'étonnement & de crainte. On traîna à travers l'aſſemblée ces criminels, & enſuite le Général & les autres Officiers engagérent leur parole aux autres que jamais on ne rappelleroit leur faute. Ceux-ci jurérent auſſi l'un après l'autre aux Tribuns qu'ils ſeroient obéiſſans aux ordres de leurs Chefs,

&

& que jamais ils ne concevroient aucun deſſein contre Rome. C'eſt ainſi que Scipion réprima par ſa prudence une ſédition qui auroit pû cauſer de grands maux, & qu'il rétablit ſon armée dans les diſpoſitions où elle étoit avant que ce ſoulévement arrivât.

CHAPITRE VII.

Indibilis eſt défait en bataille rangée.

SCipion aiant ramaſſé ſon armée dans Carthage même, convoqua une aſſemblée, & lui fit un diſcours ſur la hardieſſe & la perfidie d'Indibilis. Il s'étendit fort ſur ce ſujet, & les raiſons dont il ſe ſervit animérent puiſſamment la multitude à tirer vengeance de l'infidélité de ce Prince. Il rappella enſuite les combats que les Romains avoient donnez aux Eſpagnols & aux Carthaginois tout enſemble, tandis que c'étoient des Carthaginois qui commandoient; qu'après avoir toujours été vainqueurs dans ces combats, il ſeroit honteux de douter que combattant contre les Eſpagnols commandez par Indibilis, ils ne remportaſſent la victoire; que par cette raiſon il ne vouloit ſe ſervir du ſecours d'aucun Eſpagnol, & que les Romains feroient ſeuls cette expédition, afin que toute la terre connût que ce n'étoit point par le ſecours des Eſpagnols qu'ils avoient chaſſé d'Eſpagne les Carthaginois, mais que leur valeur ſeule & leur courage avoient défait leurs troupes & celles des Celtibériens. Soions ſeulement d'accord entre nous, ajouta-t-il, & ſi jamais nous avons entrepris quelque guerre avec confiance, marchons de même à celle-ci. Ne vous inquiétez pas du ſuccès, je m'en charge avec l'aide des Dieux immortels. A ces mots les troupes conçûrent tant d'ardeur & d'aſſûrance, qu'à les voir on eût cru qu'elles étoient en préſence des ennemis, & qu'elles étoient prêtes d'en venir aux mains.

Le lendemain de cette aſſemblée, Scipion ſe mit en marche. Au bout de dix jours il arriva à l'Ebre, & quatre jours après il l'avoit paſſé. Il campa d'abord à la vûe des ennemis, dans une vallée qui étoit entre eux & lui. Le jour d'après aiant donné ordre à C. Lælius de tenir ſa cavalerie toute prête;

& à quelques Tribuns de diſpoſer au combat les Velites, il fit jetter dans cette vallée quelques beſtiaux qui étoient à la ſuite de ſon armée. LesEſpagnols ne furent pas plutôt tombez ſur cette proie, que l'on détacha quelques Velites contre eux. L'action s'engage, on envoie de part & d'autre du monde pour ſoutenir, il ſe fait dans la vallée une vive eſcarmouche d'infanterie. Lælius avec ſa cavalerie ſaiſit cette occaſion de fondre ſur ceux qui eſcarmouchoient, leur coupe le chemin du pied de la montagne, & renverſe la plûpart de ceux qui étoient répandus dans le vallon. Cet avantage irrite les Barbares, qui pour ne point paroître effraiez & entiérement vaincus, font marcher toute leur armée dès le point du jour & la mettent en bataille. Scipion ſoupiroit après ce moment; mais voiant les Eſpagnols décendre imprudemment dans la vallée, & ranger dans la plaine & cavalerie & infanterie, il différa quelque tems d'aller à eux, pour leur donner le tems de ranger tout le plus de gens de pied qu'ils pourroient. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe fiât à ſa cavalerie, mais il comptoit beaucoup plus ſur ſon infanterie, qui dans les combats concertez & de pied ferme étoit fort ſupérieure à celle des Eſpagnols, ſans parler des armes & du courage qui la mettoit encore fort au deſſus de l'autre. Quand il y eut autant de gens de pied qu'il ſouhaitoit, il ſe mit lui-même en bataille contre ceux qui étoient poſtez au pied de la montagne, & fit marcher quatre cohortes ſerrées contre ceux qui étoient décendus dans la vallée. En même tems Lælius avança avec ſa cavalerie par les collines, qui du camp s'étendoient juſques dans le vallon, tomba ſur la cavalerie ennemie par ſes derriéres, & la retint à combattre avec lui. Par-là l'infanterie, qui n'étoit décendue dans la vallée que ſur l'eſpérance qu'elle avoit d'être ſoutenue par la cavalerie, étant privée de ſon ſecours, eſt preſſée & aux abois. La cavalerie n'eſt pas plus à ſon aiſe. Priſe dans un détroit & ne ſçachant où ſe tourner, elle tue plus de ſes gens que les Romains n'en tuent; elle étoit d'autant plus à l'étroit, que ſon infanterie l'incommodoit en flanc, l'infanterie Romaine en tête & la cavalerie par derriére. Dans ce combat preſque tout ce qui étoit décendu dans la vallée fut paſſé au fil de l'épée, & ceux qui étoient au pied de la montagne furent mis en déroute, c'étoient les armez à la légére, qui faiſoient un tiers de toute l'armée. Indibilis ſe ſauva avec eux, & ſe mit à couvert dans un lieu fortifié. Les affaires d'Eſ-

pagne finies, Scipion revint à Tarragone, pour aller de là dans ſa patrie, recevoir l'honneur du triomphe qu'il avoit mérité. Pour y arriver au tems de l'élection des Conſuls, après avoir donné ordre à tout ce qu'il y avoit à faire en Eſpagne, il s'embarqua pour Rome avec Caius & d'autres amis, laiſſant le ſoin de l'armée à Syllanus & à Marcius.

CHAPITRE VIII.

Antiochus rétablit Euthydéme dans ſa premiére dignité. Expéditions d'Antiochus dans les hautes provinces de l'Aſie.

EUthydéme tâchoit de ſe juſtifier auprès de l'Ambaſſadeur d'Antiochus, en lui remontrant que ce Prince n'avoit pas raiſon de vouloir le chaſſer de ſon Roiaume; que loin d'avoir quitté ſon parti, il ne s'étoit rendu maître de la Bactriane qu'en faiſant mourir les décendans de ceux qui lui avoient manqué de fidélité. Après avoir parlé longtems ſur ce ſujet, il pria Téleas de ſe rendre médiateur entre Antiochus & lui, & de faire en ſorte par ſes remontrances & ſes priéres, que ce Prince ne lui enviât pas le nom & la dignité de Roi; que s'il ne ſe rendoit pas, il n'y auroit de ſûreté ni pour l'un ni pour l'autre; qu'un grand nombre de Numides étoit prêt à tomber ſur le païs, qui les menaçoit l'un & l'autre d'un péril égal, & qui une fois entrez infecteroient tous les habitans de leur barbarie.

Téleas fut enſuite porter ces paroles à Antiochus, qui cherchant depuis longtems à finir la guerre, accepta volontiers les propoſitions de paix que Téleas apportoit de la part d'Euthydéme. Après pluſieurs autres voiages de cet Ambaſſadeur, Euthydéme envoia Demetrius ſon fils pour ratifier le Traité. Antiochus le reçut bien, & jugeant ſur ſa bonne mine, ſur ſes diſcours & ſur l'air de majeſté qui régnoit dans toute ſa perſonne qu'il étoit digne d'être Roi, il lui promit une de ſes filles en mariage, & accorda à ſon pére le nom de Roi. Les autres articles du Traité furent mis par écrit, & l'on confirma l'alliance par ſermens.

Cette affaire conclue, Antiochus aiant fait diſtribuer des vivres à ſon armée & pris les éléphans d'Euthydéme, ſe mit

en marche. Après avoir paſſé le Caucaſe, il entra chez les Indiens, & y fit de nouveau amitié avec le Roi Sophagazone. Il y reçut encore des éléphans, de ſorte qu'il en eut en tout cent cinquante. Il partit de là après avoir fait une nouvelle proviſion de vivres, & y laiſſa Androſténes de Cyſique pour avoir ſoin d'emporter l'argent que ce Roi étoit convenu de lui donner. Quand il eut traverſé l'Arachoſie, il paſſa la riviére d'Erymanthe, & entra par la Drangiane dans la Carmanie, où à cauſe que l'hiver approchoit, il mit ſes troupes en quartiers. Telle fut l'expédition d'Antiochus dans les hautes provinces, expédition par laquelle il réduiſit à ſon obéiſſance non ſeulement les Satrapes de ces contrées, mais encore les villes maritimes & les Puiſſances qui étoient en deçà du mont Taurus, mit ſon Roiaume à couvert de toute incurſion, & tint en reſpect par ſon courage tous les peuples qu'il s'étoit ſoumis. Enfin il fit voir par-là & aux peuples de l'Aſie & à ceux de l'Europe, qu'il étoit véritablement digne de regner.

HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE DOUZIÉME.

OU L'ON VOIT UNE CENSURE JUDICIEUSE de Timée & de Callisthéne.

CHAPITRE PREMIER.

Réfutation de ce que dit Timée sur l'Afrique & sur l'Isle de Corse.

L'AFRIQUE est un païs dont on ne peut trop admirer la fertilité. Mais Timée a parlé de cette belle partie du monde en homme qui n'en avoit aucune connoissance, sans lumiéres, sans jugement, & uniquement sur la foi d'anciennes traditions qui ne méritent aucune créance : comme par exemple, que ce sont toutes terres sablonneuses, séches, & qui ne produisent aucun fruit. Ce que l'on en dit par rapport aux animaux est tout aussi mal fondé. Il y a dans l'Afrique des chevaux, des beufs, des moutons, des chévres en si grande quantité, que je ne sçai

ſi l'on en pourroit trouver autant dans tout le reſte de l'univers. Et c'eſt pour cela que, comme la plûpart des peuples de ce grand païs ne ſçavent ce que c'eſt que de cultiver la terre, ils ne vivent que de la chair des bêtes, & qu'avec les bêtes. Qui ne ſçait qu'on y voit des éléphans, des lions, des leopards en quantité & d'une force prodigieuſe, des bufles très-beaux, & des autruches d'une grandeur prodigieuſe? Tous animaux dont on ne trouve aucun dans l'Europe. Timée cependant garde ſur tout cela un profond ſilence, & ſemble n'avoir pris à tâche que de nous débiter des ſables.

Il n'eſt pas plus fidéle ſur l'Iſle de Corſe. Sur ce qu'il en dit dans ſon ſecond Livre, on diroit que tout eſt ſauvage dans cette Iſle, chévres, moutons, beufs, cerfs, liévres, loups, & encore d'autres animaux. Les habitans, ſelon lui, ne ſont autre métier que d'aller à la chaſſe de ces ſortes de bêtes. Il eſt cependant certain qu'il n'y a dans l'Iſle de Corſe aucun de ces animaux qui ſoit ſauvage, mais ſeulement des renards, des lapins & des moutons. Le lapin vû de loin reſſemble à un liévre; mais quand on le prend, on s'apperçoit qu'il n'a du liévre ni la figure ni le goût. Il naît pour l'ordinaire ſous terre. La raiſon pourquoi tous les animaux paroiſſent là être ſauvages, c'eſt que comme l'Iſle eſt couverte d'arbres, & qu'elle eſt pleine de rochers & de précipices, les pâtres ne peuvent pas ſuivre leurs beſtiaux dans les paccages Quand ils trouvent quelque lieu propre pour les faire paître, ils ſonnent d'une trompette, & chaque troupeau accourt au ſon de celle de ſon pâtre, ſans jamais prendre l'une pour l'autre. Quand on décend dans l'Iſle, & que voiant des chévres ou des beufs paître ſeuls, on veut les ſurprendre, ces animaux qui ne ſont pas accoutumez à ſe laiſſer approcher, prennent d'abord la fuite. Si le pâtre ſonne alors de ſa trompette, ils accourent à toutes jambes à lui. Là-deſſus les étrangers les croient ſauvages, & Timée faute d'examen, s'y eſt trompé comme les autres.

Au reſte ce n'eſt pas une choſe fort ſurprenante que de voir ces animaux dociles au ſon d'une trompette. En Italie ceux qui nourriſſent des porcs ne le font pas dans des pâturages ſéparez. Ils ne ſuivent pas leurs troupeaux comme on fait dans la Gréce. Ils marchent devant, & de tems en tems

ſonnent d'un cornet. Les porcs ſuivent & courent au ſon de cet inſtrument, & chaque troupeau a tellement l'habitude de diſtinguer le ſon du cornet de celui à qui il appartient, que cela paroît incroiable à ceux à qui on en parle pour la premiére fois. Comme on fait en Italie un grand uſage des porcs, on en éléve une grande quantité, (moindre cependant que dans l'ancienne Italie chez les Etruſques & les Gaulois ;) de ſorte qu'une truie ſeule en nourrit mille, & quelquefois davantage. On les conduit hors des étables, les mâles ſéparez des femelles ou diſtinguez ſelon leur âge. Mais pluſieurs troupeaux ſe trouvant aſſemblez dans le même lieu, comme il n'eſt pas poſſible de les garder en particulier, & qu'ils ſe confondent enſemble ou dès en ſortant des étables, ou dans les pâturages, ou en revenant d'où ils ſont partis, pour les diſtinguer ſans peine les porchers ont inventé le cornet, au ſon duquel ils ſe ſéparent d'eux-mêmes de quelque côté que ſe tournent ceux qui les conduiſent, & les ſuivent avec tant de vîteſſe qu'il n'y a point de force ni de violence qui puiſſe les arrêter. En Gréce, lorſque les troupeaux cherchant à paître ſe ſont mêlez les uns avec les autres, celui qui en a un plus nombreux, au premier moment favorable, en enveloppe celui de ſon voiſin & l'emméne avec le ſien, ou quelque voleur en embuſcade le détourne & s'en ſaiſit, ſans que le porcher s'en apperçoive, parce qu'il en eſt fort éloigné, & que ſon bétail s'écarte trop par l'ardeur de manger le gland quand il commence à tomber des chênes. Mais ç'en eſt aſſez ſur ce point.

CHAPITRE II.

Particularitez ſur les Locriens.

J'Ai fait pluſieurs voiages chez les Locriens, & je leur ai même rendu des ſervices conſidérables. C'eſt par mon moien qu'ils furent exemts de marcher en Eſpagne avec les Romains. Pendant la guerre de Dalmatie, par Traité fait avec les Romains, ils devoient leur envoier du ſecours par mer, j'obtins encore qu'ils fuſſent diſpenſez d'en envoier. Auſſi m'ont-ils ſçû beaucoup de gré de leur avoir épargné les peines, les dangers & les dépenſes que ces deux expé-

ditions leur auroient coûté, & il n'y a point d'honneurs & d'amitiez qu'ils ne m'aient faites pour m'en témoigner leur reconnoiſſance. Je devrois donc être beaucoup plus porté à parler honorablement de ce peuple, qu'à en dire des choſes deſavantageuſes. Mais malgré tout cela, je ne puis diſſimuler que ce que dit Ariſtote de cette colonie, me paroît plus véritable que ce que Timée en raconte. Les Locriens eux-mêmes reconnoiſſent que ce qu'ils en ont appris de leurs ancêtres eſt conforme à ce qu'Ariſtote, & non pas à ce que Timée en rapporte.

Ils le prouvent premiérement parce que tout ce qu'il y a chez eux de noble & d'illuſtre par la naiſſance, vient des femmes & non pas des hommes. Par exemple on paſſe chez eux pour noble, lorſqu'on tire ſon origine des cent familles. Or le titre de nobleſſe avoit été accordé à cent familles par les Locriens avant qu'ils vinſſent s'établir en Italie, & ce ſont celles dont un oracle avoit ordonné de tirer au ſort les cent filles que l'on devoit envoier tous les ans à Troie. Quelques-unes de ces filles ſe trouvérent dans la colonie, & ceux qui en décendent ſont encore regardez comme nobles, & on les appelle les enfans des cent familles.

Autre preuve; il y a chez eux une fille à qui le miniſtére auquel elle eſt emploiée fait donner le nom de *Phialephore*. La raiſon qu'ils donnent de cet établiſſement, la voici. Dans le tems qu'ils chaſſérent les Siciliens de l'endroit d'Italie qu'ils occupent aujourd'hui, ces peuples avoient à la tête de leurs ſacrifices un de leurs plus nobles & de leurs plus illuſtres citoiens. Les Locriens qui n'avoient reçu de leurs péres aucune loi ſur les ſacrifices, prirent des Siciliens cette coutume, comme la plûpart des autres de la même nation, & l'ont depuis toujours gardée, avec ce changement néanmoins, qu'au lieu d'un jeune homme, c'eſt une jeune fille qui eſt Phialephore, parce que chez eux la nobleſſe vient des femmes.

Ils ajoutent qu'ils n'ont aucune alliance avec les Locriens de Gréce, & qu'ils n'ont pas oüi dire qu'ils en aient jamais eu; au lieu qu'ils ſçavent par tradition qu'ils en avoient avec les Siciliens. Ils diſent même la maniére dont on s'y prit pour traiter avec ce peuple, qui eſt qu'en arrivant dans le païs, les Siciliens épouvantez n'aiant pû ſe défendre de les recevoir, les Locriens leur jurérent qu'ils vivroient de bonne amitié avec eux, & que le païs ſeroit commun aux deux nations,

tant

tant qu'ils marcheroient ſur cette terre & qu'ils porteroient des têtes ſur les épaules : mais qu'avant de faire ce ſerment ils avoient mis de la terre ſous la ſemelle de leurs ſouliers, & ſur leurs épaules des têtes d'ail qui ne paroiſſoient point, & qu'aiant enſuite ſecoué la terre de leurs ſouliers & les têtes d'ail de deſſus leurs épaules, ils avoient à la premiére occaſion qu'ils avoient crue favorable, chaſſé les Siciliens de cette contrée.

CHAPITRE III.

Deux ſortes de fauſſetez à diſtinguer dans une Hiſtoire.

TImée dit que comme une régle ne laiſſe pas d'être régle & de mériter ce nom, quoiqu'elle ſoit ou trop courte ou trop étroite, pourvû qu'elle ſoit droite ; & qu'au contraire on doit l'appeller de tout autre nom, lorſqu'elle manque de cette propriété qui lui eſt eſſentielle ; il en eſt de même de l'Hiſtoire. Que le ſtile n'en ſoit pas tel qu'il devroit être, que la diſpoſition en ſoit défectueuſe, qu'elle péche en quelque autres des parties qui lui ſont propres, ſi l'on s'y eſt étudié à rapporter la vérité, tous ces défauts n'empêchent pas que le nom d'Hiſtoire ne lui ſoit donné à juſte titre ; mais elle eſt indigne de ce nom, lorſque la vérité ne s'y trouve pas. Pour moi je ſuis perſuadé que la vérité eſt ce qu'un Hiſtorien doit principalement avoir en vûe. J'ai dit même quelque part dans cet Ouvrage qu'une Hiſtoire ſans vérité étoit comme un animal ſans yeux, parfaitement inutile. Mais je crois en même tems que l'on doit diſtinguer deux ſortes de fauſſetez, l'une qui vient de l'ignorance de la vérité, l'autre qui ſe dit de propos délibéré ; que celle-ci eſt la choſe du monde la plus odieuſe & la plus haïſſable, mais qu'il faut excuſer ceux qui ne s'écartent de la vérité, que parce qu'elle ne leur étoit pas connue.

CHAPITRE IV.

Timée ne merite aucune créance ni ſur Democharés, ni ſur Agathocles, Tyran de Syracuſe.

QUand des perſonnes ſenſées veulent tirer vengeance de leurs ennemis, la premiére choſe qu'ils examinent n'eſt pas ce que leurs ennemis méritent qu'on leur faſſe, mais ce qu'il leur convient à eux-mêmes de faire. On doit tenir la même conduite lorſqu'on a du mal à dire de quelqu'un. Il faut d'abord prendre garde non à ce que nos ennemis ſont dignes d'entendre, mais à ce qu'il nous ſied de leur dire. Car quand on ne ſuit alors que les mouvemens de la colére ou de la haine, les excès ſont inévitables.

C'eſt la raiſon pour laquelle nous ferons bien de ne pas ajouter foi aux choſes que Timée rapporte contre Democharés. Il n'eſt en cette occaſion ni excuſable ni croiable. Son caractére médiſant s'y fait trop ſentir, & le jette trop viſiblement au-delà des bornes de la bienſéance. Je ne m'en fie pas plus à cet Hiſtorien ſur le chapitre d'Agathocles; je veux que ce Tyran ait porté l'impiété juſqu'à ſon comble, mais Timée devroit-il pour cela dire à la fin de ſon Hiſtoire qu'Agathocles, dès ſa plus tendre jeuneſſe, ſe proſtituoit au premier venu & s'abandonnoit aux plus outrez débauchez, que c'étoit un geai, une buſe qui ſe livroit à quelque infamie que l'on demandât de lui, & que quand il mourut ſa femme s'écrioit fondant en larmes: que ne vous ai-je pas?..... Que ne m'avez-vous pas?.... Qui ne ſent point ici cette paſſion de médire dont nous parlions tout à l'heure, ou plutôt qui ne ſera ſurpris de l'excès où cette paſſion a jetté cet Hiſtorien? Car les faits qu'il raconte lui-même d'Agathocles, font connoître que la nature en avoit fait un grand homme. Pour quitter la roue, la fumée & l'argile où il étoit deſtiné par ſa naiſſance, aller à l'âge de dix-huit ans à Syracuſe, ſubjuguer la Sicile, menacer les Carthaginois d'une ruine entiére, vieillir dans la puiſſance ſouveraine qu'il s'étoit aquiſe & mourir Roi, ne falloit-il pas qu'il fût né un grand perſonnage & qu'il eût des talens extraordinaires pour les grandes entrepriſes? Timée devoit donc raconter non ſeulement ce qui pouvoit desho-

norer & décrier Agathocles dans la poſtérité, mais encore ce qui étoit propre à lui faire honneur. C'eſt là ce qu'on attend de l'Hiſtoire. Mais Timée aveuglé par l'humeur noire & mordante qui le domine, prend un plaiſir malin à montrer les défauts & à les exagérer, au lieu qu'il ne fait nulle mention des beaux endroits; cependant il devoit ſçavoir qu'un Hiſtorien péche autant à cacher ce qui s'eſt fait, qu'à dire ce qui ne s'eſt point fait.

CHAPITRE V.

Loi de Zaleucus.

DEux jeunes gens avoient enſemble un procès au ſujet d'un domeſtique. L'un d'eux l'avoit gardé longtems chez lui, l'autre deux jours avant le procès étoit venu dans une compagnie l'enlever en l'abſence du maître & l'avoit mené de force dans ſa maiſon. Le maître averti de la choſe court à cette maiſon, ſe ſaiſit du domeſtique, le conduit devant les Magiſtrats, & dit qu'il en devoit être le maître en donnant une caution, puiſque la loi de Zaleucus portoit que la choſe conteſtée demeureroit en la poſſeſſion de celui à qui on l'avoit priſe, juſqu'à ce que le procès fût terminé. L'autre ſoutient par la même loi que le domeſtique devoit lui reſter, puiſqu'il en étoit poſſeſſeur au tems que l'on étoit venu le prendre, & que ce domeſtique avoit été pris chez lui pour être amené devant les Juges. Ceux-ci ne ſçachant que décider menent le valet au Coſmopole, & lui racontent le fait. Ce premier Magiſtrat expliqua la loi en diſant que quand Zaleucus avoit ſtatué que *la choſe conteſtée demeureroit en la poſſeſſion de celui à qui on l'avoit priſe*, il avoit entendu cela du dernier poſſeſſeur & d'une poſſeſſion qui pendant un certain tems n'auroit pas été conteſtée. Mais que ſi quelqu'un aiant emporté de force une choſe chez lui, le premier maître intentoit action pour la ravoir, cette action étoit juſte. Le jeune homme fut choqué de ce jugement, & nia que ce fût l'eſprit du Légiſlateur. Alors le Coſmopole demanda s'il y avoit quelqu'un dans la compagnie qui voulût diſputer ſur l'intention de la Loi ſelon la formule preſcrite par Zaleucus. Cette for-

mule étoit que les deux diſputans parlaſſent la corde au col ; en préſence de mille perſonnes, à cette condition, que celui des deux qui détourneroit à un mauvais ſens l'intention du Légiſlateur, ſeroit étranglé devant toute l'aſſemblée. Le jeune homme répondit à cela que la condition n'étoit pas égale, que le Coſmopole aiant près de quatre-vingt-dix ans n'avoit plus que deux ou trois ans à vivre, au lieu que lui ſelon toutes les apparences avoit encore à vivre beaucoup plus qu'il n'avoit vécu. Ce bon mot tourna l'affaire en plaiſanterie, & les Juges décidérent ſuivant l'avis du Coſmopole.

CHAPITRE VI.

Contradictions où eſt tombé Calliſthene en racontant une des batailles d'Alexandre contre Darius.

DIſons en paſſant quelque choſe de la bataille donnée en Cilicie entre Alexandre & Darius, bataille célébre, qui n'eſt pas fort éloignée du tems dont nous parlons, &, ce qui eſt de principal, à laquelle Calliſthene ſe trouvoit. Cet Hiſtorien raconte qu'Alexandre avoit déja paſſé les détroits & ce que l'on appelle dans la Cilicie les Pyles, & que Darius aiant pris ſa route par les Pyles Amaniques étoit entré avec ſon armée dans la Cilicie, lorſque ce Prince averti par les habitans du païs qu'Alexandre tournoit vers la Syrie, ſe mit à le ſuivre ; qu'arrivé près des détroits il campa ſur le Pyrame ; que le poſte qu'il occupoit, n'avoit pas depuis la mer juſqu'au pied de la montagne plus de quatorze ſtades ; que le fleuve venant des montagnes entre des côtez eſcarpez traverſoit obliquement cet eſpace & alloit de là par une plaine ſe décharger dans la mer, coulant entre des hauteurs fort roides & inacceſſibles.

Après cette deſcription il dit qu'Alexandre étant revenu ſur ſes pas pour aller au-devant des ennemis, Darius & ſes Officiers avoient rangé leur phalange en bataille dans le camp même qu'il avoit pris d'abord, qu'il s'étoit couvert du Pinare qui couloit proche du camp, qu'il avoit rangé ſa cavalerie ſur le bord de la mer, auprès d'elle les étrangers ſoudoiez le long du fleuve, & les Peltaſtes joignant le pied des montagnes.

Digitized by Google

Mais comment ces troupes pouvoient-elles être poſtées devant la phalange, le fleuve paſſant auprès du camp? Cela n'eſt pas concevable, ces troupes étoient trop nombreuſes. Car au rapport même de Calliſthene il y avoit trente mille chevaux & autant d'étrangers ſoudoiez. Or il eſt aiſé de ſçavoir combien ce nombre de troupes devoit occuper d'eſpace. La cavalerie ſe range pour l'ordinaire ſur huit de hauteur, & c'eſt la meilleure méthode. Entre les turmes il faut laiſſer ſur le front une diſtance raiſonnable pour la commodité des différens mouvemens. Ainſi un ſtade ne peut contenir que huit cens chevaux; dix ſtades, huit mille; quatre ſtades, trois mille deux cens; de ſorte que dans quatorze ſtades il ne peut tenir que 11200. chevaux. De plus pour loger dans ce terrain trente mille chevaux, il faudroit en faire trois corps les uns ſur les autres ſans intervalle. Et cela poſé, où étoient donc les étrangers ſoudoiez? Derriére la cavalerie peut-être. Mais Calliſthene ne dit point cela, puiſque ſelon lui au contraire les étrangers eurent affaire dans le combat aux Macédoniens; d'où l'on doit néceſſairement conclure que la moitié du terrain du côté de la mer étoit occupée par la cavalerie, & l'autre moitié du côté des montagnes par les étrangers ſoudoiez. On peut encore juger de là ſur quelle hauteur étoit rangée la cavalerie, & combien le fleuve étoit éloigné du camp.

Il dit enſuite que les Macédoniens s'étant avancez, Darius, qui étoit au centre de ſon armée, appella à lui les étrangers d'une des aîles. Cela ne paroît pas encore trop aiſé à comprendre. Car il falloit que la cavalerie & les étrangers fuſſent joints enſemble au milieu de ce terrain. Or Darius ſe trouvant là parmi les étrangers, comment & pourquoi les appelloit-il? Il ajoûte que la cavalerie de l'aîle droite fondit ſur Alexandre, & que celui-ci ſoutint avec vigueur, qu'il vint auſſi contre elle, & que le combat fut vif & opiniâtre. Mais cet Hiſtorien a oublié qu'entre Darius & Alexandre il y avoit un fleuve & un fleuve tel qu'il le décrit un moment auparavant.

Il n'eſt pas plus judicieux ſur ce qui regarde Alexandre. Selon lui ce Prince paſſa en Aſie avec quarante mille hommes de pied, & quatre mille cinq cens chevaux, & pendant qu'il ſe diſpoſoit à entrer dans la Cilicie, il lui vint de Macédoine un renfort de cinq mille hommes d'infanterie & de huit cens de cavalerie. Otons de ce nombre trois mille fantaſſins & trois

cens chevaux pour différens uſages, c'eſt le plus qu'on puiſſe détacher de l'armée pour cela, il lui reſtoit donc quarante-deux mille hommes de pié. Alexandre avec cette armée aiant paſſé les détroits, apprit que Darius étoit dans la Cilicie & qu'il n'étoit éloigné de lui que de cent ſtades. Auſſi-tôt il rebrouſſe chemin, & repaſſe les détroits, la phalange faiſant l'avantgarde, la cavalerie le corps de bataille, & les équipages l'arriére garde. Auſſi-tôt qu'il fut dans la plaine il forma la phalange & la mit ſur trente-deux de profondeur, après avoir marché quelque tems ſur ſeize ; & quand il fut près des ennemis, ſur huit.

Or tout ce récit eſt encore plus abſurde que le précédent. Car en marchant ſur dix-huit de hauteur avec les intervalles ordinaires de ſix pieds entre chaque rang, un ſtade tient ſeize cens hommes, par conſéquent dix ſtades en tiendront ſeize mille, & vingt ſtades trente-deux mille. De là on voit que lorſqu'Alexandre mit ſon armée ſur ſeize de hauteur, il falloit que le terrain fût de vingt ſtades ; & cependant il lui reſtoit encore à poſter toute ſa cavalerie & dix mille fantaſſins.

Il ajoute que quand Alexandre fut à quarante ſtades des ennemis, il mena contre eux ſon armée de front. On auroit peine à imaginer une plus grande abſurdité Car où trouver, ſurtout dans la Cilicie, une plaine de vingt ſtades de largeur, & longue de quarante ſtades ? Or il n'en faut pas moins pour faire marcher de front une phalange armée de ſarriſſes. Et d'ailleurs à combien d'embarras cette ſorte d'ordonnance n'eſt-elle pas ſujette ? Je ne veux pour le prouver que le témoignage même de Calliſthene, qui dit que les torrens qui ſe précipitent des montagnes creuſent tant d'abîmes dans la plaine, que la plûpart des Perſes y périrent en fuiant.

En vain diroit-il qu'Alexandre vouloit par là faire face aux ennemis en quelque endroit qu'ils paruſſent. Car rien n'eſt moins en état de faire face qu'une phalange dont le front eſt deſuni & rompu. Il étoit beaucoup plus aiſé de ſe ranger en ordre de marche, que de préſenter de front & ſur une ſeule ligne droite une armée éparſe & diviſée, & de la mettre aux mains dans un terrain couvert de haies & plein de ravins. Il devoit donc plutôt former deux ou quatre phalanges, à la queue les unes des autres. On auroit pû leur trouver des paſſages, & il n'auroit pas fallu grand tems pour les ranger en

bataille : & d'ailleurs qui empêche qu'on ne ſe faſſe informer par des avant-coureurs de l'arrivée des ennemis longtems avant qu'ils ſoient en préſence ? Il fait encore ici une autre faute, car il mene l'armée de front dans une plaine & ne fait pas marcher devant la cavalerie. Elle marche ſur une même ligne avec les gens de pied.

Mais voici la plus grande de toutes les abſurditez. Quand, dit-il, Alexandre fut près des ennemis, il ſe rangea ſur huit de hauteur. Il falloit donc de toute néceſſité que la phalange eût quarante ſtades de longueur. Que l'on ſerre, ſi l'on veut, les rangs de telle ſorte qu'ils ſe touchaſſent les uns les autres, il faudra toujours que le terrain qu'elle occupoit fût long de vingt ſtades. Et cependant il dit qu'il n'en avoit pas quatorze, & outre cela qu'une partie étoit proche de la mer, l'autre partie ſur l'aîle droite, & qu'entre la bataille & les montagnes on avoit laiſſé un eſpace raiſonnable pour n'être pas ſous le corps qui étoit poſté au pied de la montagne. Il eſt vrai que pour couvrir l'armée contre ce corps, il lui en oppoſe un autre en forme de tenaille. Mais auſſi nous lui laiſſons pour cela dix mille hommes de pied, ce qui eſt plus qu'il ne demande. Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire que ſelon cet Hiſtorien la phalange avoit tout au plus onze ſtades de longueur, & par une conſéquence néceſſaire qu'on avoit logé dans cet eſpace trente-deux mille hommes ſur trente de hauteur. Cependant à l'heure du combat la phalange étoit ſur huit de hauteur au rapport de Calliſthene. Comment excuſer des contradictions ſi manifeſtes ? L'impoſſibilité des faits qu'il rapporte ſaute d'abord aux yeux. Après avoir marqué l'intervalle qu'il y avoit entre chaque homme, déterminé la grandeur du terrain, compté le nombre des troupes, il ne pouvoit mentir ſans ſe rendre inexcuſable.

Je ſerois trop long, ſi je voulois montrer toutes les abſurditez où il eſt tombé. J'en toucherai ſeulement quelques-unes. Il dit qu'Alexandre en mettant ſon armée en bataille prit garde qu'il pût combattre avec le corps que commandoit Darius, & de même que Darius vouloit ſe battre contre Alexandre, mais qu'enſuite il changea de ſentiment, & il ne dit ni comment l'un & l'autre pouvoient connoître en quel quartier de leurs armées ils étoient, ni où Darius ſe retira après avoir changé de réſolution. De plus comment la phalange en bataille eſt-elle montée ſur le bord d'un fleuve, qui

preſque par tout eſt eſcarpé & couvert de buiſſons ? Il n'eſt pas permis de mettre une ſi grande ignorance ſur le compte d'Alexandre que l'on reconnoît avoir dès ſon enfance appris & exercé le métier des armes. On ne doit donc s'en prendre qu'à l'Hiſtorien, qui étoit ſi neuf dans les choſes de la guerre, qu'il n'y ſçavoit diſtinguer ce qui ſe pouvoit de ce qui ne ſe pouvoit pas. Mais laiſſons-là enfin Ephore & Calliſthene.

CHAPITRE VII.

Motifs qui doivent porter à la paix.

ON doit d'abord faire remarquer à l'Aſſemblée que pendant la guerre c'eſt le bruit des trompettes qui éveille le matin, & dans la paix, le chant des cocqs. Enſuite qu'Hercule en inſtituant les jeux Olympiques a montré quelle étoit en cela ſon intention, qu'en faiſant la guerre il n'avoit fait de mal à perſonne que par néceſſité & par ordre, & que volontairement il n'avoit jamais porté à perſonne aucun préjudice : en troiſiéme lieu, que Jupiter dans Homere ne peut ſouffrir le Dieu Mars. *De tous les Dieux*, lui dit-il, *qui habitent le haut Olympe vous êtes celui que je hais le plus, parce que vous ne reſpirez que querelles, que guerres & que batailles.* Que dans le même Poëte le plus ſage des Héros dit, que *qui aime la guerre & ſe plaît dans ſes deſordres, n'a ni famille, ni amour de la juſtice, ni foier.* Qu'Euripide s'accorde en cela avec Homére, puiſqu'il s'écrie, *O paix, mere des richeſſes la plus aimable des Divinitez, que je vous déſire avec ardeur ! Que vous tardez à venir ! Que je crains que la vieilleſſe ne me ſurprenne avant que je puiſſe voir ce tems heureux où tout retentira de nos chanſons, & où couronnez de fleurs nous célébrerons des feſtins !* Il faut encore comparer la guerre à la maladie, & la paix à la ſanté. Pendant la paix ceux qui ſont malades ſe rétabliſſent, pendant la guerre ceux qui ſont ſains périſſent. Dans la paix les vieillards ſont enſevelis par les jeunes gens, dans la guerre les jeunes gens le ſont par les vieillards. Mais le principal motif que l'on apporte, c'eſt que dans la guerre on n'eſt pas en ſureté dans ſes propres murailles,

murailles, au lieu que dans la paix les extrémitez mêmes du païs jouiſſent d'une ſécurité parfaite.

CHAPITRE VIII.

Ce qu'il a manqué à Timée pour être bon Hiſtorien.

DEs deux organes que la nature nous a donnez pour nous informer & nous inſtruire à fond des choſes, l'ouïe & la vûe, celui-ci quoiqu'incomparablement plus certain ſelon Héraclite (car les yeux ſont des témoins tout autrement exacts que les oreilles,) n'eſt cependant pas la voie dont Timée s'eſt ſervi pour parvenir à la connoiſſance des faits dont il parle. Il a pris la plus douce quoiqu'elle fût la moins ſûre. Il n'a rien examiné par ſes yeux, il n'a emploié que ſes oreilles. Bien plus, car des deux maniéres dont l'ouïe ſert à nous inſtruire des choſes, ſçavoir la lecture des Livres & nos propres recherches, il n'a fait aucun uſage de la derniére : nous l'avons prouvé plus haut. Si l'on veut ſçavoir pourquoi il s'en eſt tenu à la lecture, c'eſt que par ce moien on ne court aucun riſque, & qu'on n'a rien à ſouffrir en apprenant. Il n'eſt beſoin pour cela que de ſe loger dans une ville où il y ait grand nombre de Livres, ou d'avoir auprès de ſoi une bibliothéque bien fournie. Avec ce ſecours on peut à l'aiſe dans un cabinet, ſans rien perdre de ſon repos & de ſa tranquillité, s'inſtruire de ce que l'on cherche, comparer enſemble les Ecrivains paſſez & obſerver leurs fautes. Mais pour faire des recherches exactes il en coûte des travaux & de la dépenſe. Auſſi c'eſt ce qui perfectionne l'Hiſtoire & qui lui donne ſon prix. On le voit par le témoigange de ceux qui ſe ſont exercez dans ce genre d'écrire. Ephore dit que s'il étoit poſſible que ceux qui écrivent des faits, en fuſſent témoins oculaires, ce ſeroit la meilleure maniére de les connoître. Et Théopompe, que celui-là eſt d'autant plus habile dans les choſes de la guerre, qu'il s'eſt trouvé à un plus grand nombre de combats, comme le plus éloquent Orateur eſt celui qui a plaidé le plus de cauſes. Il en eſt de même de la Médecine & de l'art de conduire des vaiſſeaux. Homére nous apprend la même vérité avec encore plus de force & d'énergie, lorſque voulant nous montrer en la perſonne d'Ulyſſe quelles doivent être les qualitez d'un

homme propre aux grandes affaires, *Muſe*, dit-il, *faites-moi l'éloge de cet homme ſubtil & ruſé qui a couru tant de païs, qui a vû tant de villes & connu les mœurs de tant de nations, qui a eſſuié ſur mer tant de travaux & de peines, qui s'eſt trouvé dans tant de guerres, & a tant de fois été expoſé à la violence des flots.* C'eſt un Ecrivain de ce genre-là que la dignité de l'Hiſtoire demanderoit. Comme Platon dit que les hommes ſeroient heureux ſi les Philoſophes étoient Rois, ou ſi les Rois étoient Philoſophes, je dirois volontiers moi qu'il ne manqueroit rien à l'Hiſtoire, ſi les perſonnes emploiées dans les grandes affaires l'écrivoient eux-mêmes, non par maniére d'acquit, comme on fait aujourd'hui, mais avec le ſoin qu'on prendroit ſi l'on étoit perſuadé, que de tous les devoirs de la vie, le plus néceſſaire & le plus noble ſeroit de s'y appliquer, ſans que jamais rien pût en détourner; ou ſi ceux qui ſe mêlent de l'écrire regardoient l'uſage & l'expérience des affaires comme une diſpoſition néceſſaire à un Hiſtorien. Juſques-là on doit s'attendre à voir bien des fautes dans les Hiſtoires. Or Timée ne s'eſt nullement mis en peine de l'aquérir cette diſpoſition. Il n'eſt jamais ſorti du lieu où il demeuroit. Affaires, guerre, politique, voiages, recherches, il ſembloit avoir voulu renoncer à tout. Malgré cela il eſt en réputation de bon Hiſtorien. Je ne conçois pas ce qui lui a mérité cet honneur. Car il convient lui-même qu'un Hiſtorien doit avoir les qualitez dont nous venons de parler; témoin ce qu'il dit dans l'exorde de ſon ſixiéme Livre, que quelques-uns ſont du ſentiment que le genre démonſtratif demande plus de talens naturels, plus de travail & d'appareil que l'Hiſtoire, & que ce ſentiment avoit embaraſſé Ephore. Mais comme il ne pouvoit réfuter ſolidement cette penſée, il tâche de faire voir que l'Hiſtoire a beaucoup de rapport avec le genre démonſtratif.

HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE TREIZIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Avarice comparée à l'hydropiſie. Franchiſe & droiture des Achéens dans les affaires publiques. Telle étoit auſſi autrefois la maniére des Romains.

LA paſſion d'aquérir eſt ſemblable à l'hydropiſie. Comme dans celle-ci les liqueurs dont on uſe au dehors n'adouciſſent ni n'étanchent pas la ſoif, à moins qu'on ne guériſſe au dedans ce qui la cauſe & l'irrite ; de même on s'efforceroit en vain de raſſaſier la paſſion de s'enrichir, ſans avoir auparavant remédié par la raiſon au vice de l'eſprit qui la produit.

Quoique la fraude & la tromperie dans le maniement des affaires publiques ne ſoient pas dignes d'un Roi, on en a cependant vû qui ne faiſoient nul ſcrupule de s'en ſervir. Il y en a même qui à force de les voir en uſage, ont été juſqu'à ſoutenir qu'elles étoient néceſſaires. Les Achéens

étoient fort éloignez de cette penſée. Loin de tromper leurs amis pour augmenter leur puiſſance, ils ne vouloient pas même que la tromperie eût la moindre part aux victoires qu'ils remportoient ſur leurs ennemis. La victoire ſelon eux n'avoit rien d'éclatant ni de ſolide, ſi l'on ne combattoit ouvertement & ſi l'on ne devoit ſes ſuccès à ſon courage. Ils s'étoient fait une loi de ne jamais cacher les traits dont ils devoient ſe ſervir, ni d'en lancer de loin, ſe perſuadant que le ſeul combat légitime eſt celui qui ſe fait de près & de pied ferme. C'eſt pour cela qu'en guerre non ſeulement ils s'avertiſſoient les uns les autres du combat qu'ils avoient réſolu de donner, mais encore du lieu où il ſe donneroit. Et aujourd'hui on ne fait aucun cas d'un Général qui ne cache pas ſes deſſeins. On voit encore chez les Romains quelques légéres traces de cette ancienne maniére de faire la guerre. Car ils la déclarent à leurs ennemis, ils ſe ſervent rarement d'embuſcades, & ſe battent de près, & de main à main. Maintenant les choſes ſont bien changées. Il y a parmi les Chefs une eſpéce d'émulation à ſe tromper les uns les autres, ſoit dans les affaires civiles, ſoit dans les militaires, & ce ſont les excès où l'on tombe ſur ce ſujet qui m'ont fait venir ces réflexions.

CHAPITRE II.

Portrait d'Héraclide.

PHilippe, comme pour donner à Héraclide un ſujet de s'exercer, lui ordonna de chercher comment il pourroit nuire à la flote des Rhodiens & la faire périr, & en même tems il envoia en Créte des Ambaſſadeurs pour irriter les Candiots contre ce peuple & les porter à lui déclarer la guerre. Héraclide, homme naturellement malfaiſant, reçoit cet ordre avec joie. Il penſe aux moiens de l'exécuter, met à la voile & arrive à Rhodes. Il étoit originaire de Tarente, né de parens du plus petit peuple, & qui gagnoient leur vie du travail de leurs mains. Il avoit apporté en naiſſant toutes les diſpoſitions imaginables pour devenir un grand ſcélérat. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il ſe livra à la plus infame proſtitution. Beaucoup d'eſprit au reſte & une grande mémoire. Terrible à ceux qui lui étoient inſé-

rieurs & oſant tout contre eux : bas & rampant adulateur à l'égard de ceux qui étoient au-deſſus de lui. Accuſé autrefois d'avoir voulu livrer Tarente aux Romains, il avoit été envoié en exil. Ce n'eſt pas qu'il eût aucune autorité dans ſa patrie, mais parce qu'étant Architecte, ſous prétexte de réparer quelque bréche aux murailles de la ville, il avoit trouvé le moien de s'emparer des clefs de la porte d'où l'on paſſoit dans les terres. Il ſe retira chez les Romains, & de là il écrivit à Tarente & à Annibal. Mais quand il ſe vit découvert, craignant les ſuites de ſa trahiſon, il ſe refugia chez Philippe, dont il gagna tellement la confiance, & auprès de qui il ſe mit en ſi grand crédit, qu'il fut preſque la cauſe de la ruine entiére d'un ſi puiſſant Roiaume.

CHAPITRE III.

Force de la vérité.

JE ſuis perſuadé que la plus grande déeſſe qu'il y ait parmi les hommes, celle qui a le plus de force & de pouvoir, c'eſt la vérité. On a beau de tous côtez s'élever contre elle, en vain toutes les probabilitez ſemblent favoriſer le menſonge, elle s'inſinue & entre par elle-même je ne ſçai comment dans l'ame. Quelquefois elle fait éclater d'abord ſa puiſſance, il arrive auſſi quelquefois qu'elle demeure longtems obſcurcie & comme étouffée ſous les ténébres ; mais enfin elle reprend le deſſus par ſes propres forces & triomphe glorieuſement de ſon ennemi.

CHAPITRE IV.

Cruauté inouïe de Nabis, Tyran de Lacédémone.

DEpuis la défaite des Lacédémoniens par Machanidas, Nabis Tyran de ce peuple dominoit depuis trois ans dans Sparte, ſans oſer rien entreprendre de conſidérable. Il ne s'occupoit qu'à jetter des fondemens ſolides d'une longue & inſupportable tyrannie. Pour cela il s'attacha à perdre tout ce qui étoit reſté dans cette République. Il en chaſſa les plus diſtinguez en richeſſes & en naiſſance, & il abandonna leurs biens & leurs femmes aux principaux de ſon parti & aux étrangers qui étoient à ſa ſolde, tous aſſaſſins, & capables de toutes ſortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette eſpéce de gens, que leur ſcélérateſſe avoit fait chaſſer de leur patrie, s'aſſembloient de tous les coins du monde auprès du Tyran, qui vivoit au milieu d'eux comme leur protecteur & leur Roi, en faiſant d'eux ſes ſatellites & ſa garde, & fondant ſur eux une réputation d'impiété & une puiſſance qui fût inébranlable. Il ne ſe contenta point de reléguer les citoiens, il fit enſorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvaſſent aucun lieu ſûr, aucune retraite aſſûrée. Les uns étoient maſſacrez dans les chemins par ſes émiſſaires, il ne rappelloit les autres d'exil que pour les faire mourir. Enfin dans les villes où quelques-uns d'eux demeuroient, il faiſoit louer des maiſons voiſines des leurs par des perſonnes non ſuſpectes, & y envoioit des Candiots, qui par les ouvertures qu'ils faiſoient aux murs & par les fenêtres les perçoient de traits, ſoit qu'ils fuſſent debout ou couchez : il n'y avoit ni lieu ni tems où les pauvres Lacédémoniens fuſſent en ſûreté, & la plûpart d'entre eux périrent miſérablement.

Outre cela il inventa une machine, ſi on peut l'appeller de ce nom, qui repréſentoit une femme revêtue d'habits magnifiques, & qui reſſembloit tout-à-fait à la ſienne. Toutes les fois qu'il faiſoit venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parloit avec beaucoup de douceur & d'honnêteté du péril dont le païs & Sparte en particulier étoit menacée par les Achéens, du nombre des étrangers qu'il étoit obligé d'entretenir pour la ſûreté de l'Etat, des dépenſes qu'il

Digitized by Google

faiſoit pour le culte des Dieux & pour le bien commun. Si on ſe laiſſoit toucher par ces diſcours, il n'alloit pas plus loin, c'étoit tout ce qu'il ſe propoſoit. Mais quand quelqu'un refuſoit de ſe rendre & ſe défendoit de donner, il diſoit, *Peut-être n'ai-je pas le talent de vous perſuader, mais je penſe qu'Apega vous perſuadera.* Apega étoit le nom de ſa femme. A peine avoit-il fini ces paroles que la machine paroiſſoit. Nabis la prenant par la main la levoit de ſa chaiſe, puis paſſoit à ſon homme, l'embraſſoit, le ſerroit entre ſes bras & l'amenoit bientôt contre la poitrine de la ſtatue, dont les bras, les mains & le ſein étoient hériſſez de gros cloux cachez ſous les habits; lui appuiant enſuite les mains ſur le dos de la femme, & l'attirant par je ne ſçai quels reſſorts il le ſerroit contre le ſein de la prétendue Apega, & l'obligeoit par ce ſupplice de dire tout ce qu'il vouloit. Il fit périr de cette maniére quantité de ceux dont il n'avoit pû extorquer autrement ce qu'il demandoit.

HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE QUATORZIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Stratagême de Scipion pour ruiner, ſans combattre, les armées d'Aſdrubal & de Syphax Roi des Numides.

PENDANT que les Conſuls donnoient tous leurs ſoins à ces affaires, Scipion en quartier d'hiver dans l'Afrique aiant appris que les Carthaginois préparoient une flote, penſa auſſi à s'en préparer une, ſans néanmoins quitter le deſſein qu'il avoit de mettre le ſiége devant Utique. Eſpérant auſſi toujours d'attirer Syphax à ſon parti, il profita du voiſinage des armées pour lui députer continuellement du monde, perſuadé qu'il viendroit

droit enfin à bout de le détacher de l'alliance des Carthaginois. Deux raiſons le portoient à ſe flatter que ce Prince n'auroit pas longtems la même paſſion pour la jeune perſonne qui lui avoit fait embraſſer leurs intérêts, la légéreté naturelle avec laquelle les Numides paſſent de la poſſeſſion au dégoût, & leur facilité à violer la foi qu'ils ont jurée aux Dieux & aux hommes. Il ſe repaiſſoit de cette penſée & rouloit dans ſon eſprit de grandes eſpérances de l'avenir, lorſque craignant d'en venir à un combat avec des ennemis qui lui étoient de beaucoup ſupérieurs, il s'aviſa pour s'en défaire d'un autre expédient.

Quelques-uns de ceux qu'il avoit députez à Syphax, lui avoient rapporté que les Carthaginois dans leurs quartiers ſe logeoient ſous des hutes faites uniquement de bois & de branchages; que celles des Numides qui d'abord s'étoient enrollez n'étoient que de joncs; que celles des autres que les villes avoient fourni depuis, n'étoient que de feuillage; & que les uns étoient dedans & les autres hors du foſſé & du retranchement. Mettre le feu à ces hutes, étoit une affaire à laquelle les ennemis ne s'attendoient pas & d'un avantage infini, Scipion ne penſa plus qu'à l'entreprendre. Juſques-là il avoit toujours rejetté les propoſitions qu'on lui apportoit de la part de Syphax, qui étoient qu'il falloit que les Carthaginois fortifſent de l'Italie & les Romains de l'Afrique, gardant les uns & les autres ce qu'ils avoient entre ces deux Etats avant la guerre. Mais alors il laiſſa entrevoir à ce Prince que ce qu'il propoſoit n'étoit pas impoſſible. Syphax charmé de cette nouvelle, ne prit plus garde de ſi près à ceux qui alloient & venoient. Ce qui fit que Scipion envoioit dans ſon camp & plus ſouvent & plus de monde à la fois, & que pendant même quelques jours on reſta dans le camp les uns des autres ſans défiance & ſans précaution. Ce fut alors que Scipion fit partir avec ces députez quelques perſonnes intelligentes & des Officiers déguiſez en eſclaves, pour obſerver les entrées & les iſſues des deux camps. Car il y en avoit deux, celui d'Aſdrubal où l'on comptoit trente mille hommes de pied & trois mille chevaux, & celui des Numides, où il y avoit dix mille chevaux & cinquante mille hommes d'infanterie. Celui-ci n'étoit qu'à dix ſtades de l'autre, & il étoit plus aiſé à forcer & à brûler, les hutes des Numides n'étant faites, comme nous avons dit, que de roſeaux & de feuillages, ſans terre & ſans bois.

A l'entrée du printems, toutes les meſures étant priſes pour exécuter le projet de brûler le camp des ennemis, Scipion fit mettre des vaiſſeaux en mer & dreſſer deſſus des machines comme pour aſſiéger Utique par mer. Il détacha deux mille hommes de pied pour s'emparer d'une hauteur qui commandoit la ville, & la fortifier par un bon foſſé conduit tout autour. Par-là il donnoit à croire aux ennemis qu'il en vouloit à Utique, mais ſon véritable deſſein étoit de mettre là un corps, qui dans le tems de l'expédition empêchât qu'après le départ de l'armée, la garniſon d'Utique n'entreprît d'attaquer le camp qui n'en étoit pas loin, & d'aſſiéger ceux qu'il y auroit laiſſez pour le garder.

Pendant ces préparatifs, il députoit à Syphax pour ſçavoir de lui s'il étoit toujours dans les mêmes ſentimens, ſi les Carthaginois conſentoient à la paix, s'ils ne demanderoient pas de nouvelle délibération ſur ce point, & il avoit donné ordre aux députez de ne pas revenir qu'ils ne lui apportaſſent réponſe ſur chacun de ces articles. Cette défenſe de retourner ſans réponſe, cette inquiétude ſur la diſpoſition où étoient les Carthaginois, perſuadérent au Numide que Scipion ſongeoit ſérieuſement à conclure la paix. Dans cette penſée il envoie avertir Aſdrubal de ce qui ſe paſſoit & l'exorter à finir la guerre, vivant pendant ce tems-là ſans ſouci & ne s'embaraſſant pas que les Numides qui venoient de nouveau ſe logeaſſent hors du camp. Scipion affectoit la même tranquillité, mais au fond il ne perdoit point de vûe ſon projet.

Syphax averti de la part des Carthaginois qu'il n'avoit qu'à traiter avec les Romains, tranſporté de joie en donne avis aux députez, qui ſur le champ portérent cette nouvelle à Scipion. Ce Général lui renvoia dire auſſitôt que pour lui il ne demandoit pas mieux que de faire la paix, mais que ſon conſeil étoit du ſentiment qu'il falloit continuer la guerre. C'étoit de peur que s'il faiſoit quelque acte d'hoſtilité pendant que l'on traitoit de paix, il ne parût aller contre la bonne foi: au lieu qu'après cette déclaration il croioit être à couvert de tout reproche, quelque choſe qu'on entreprît contre les ennemis.

Ce changement fit beaucoup de peine à Syphax, qui avoit déja conçu de grandes eſpérances de la paix. Il fut s'aboucher avec Aſdrubal, & lui annonça ce qu'il venoit d'apprendre de la part des Romains. Dans l'inquiétude où cette nouvelle les

jetta, ils tinrent conſeil entre eux ſur les meſures qu'ils avoient à prendre : mais ils ne penſérent à rien moins qu'au péril dont ils étoient menacez, & ne ſongérent point du tout aux précautions qui étoient néceſſaires pour l'éviter. Toutes leurs vûes ſe bornérent à tâcher d'attirer les Romains en raſe campagne pour les combattre, ce qu'ils ſouhaitoient avec une extréme paſſion.

Juſqu'alors ſur les préparatifs que faiſoit Scipion & ſur les ordres qu'il donnoit, on avoit cru qu'il vouloit ſurprendre Utique, mais enfin il s'ouvrit ſur ſon deſſein à un certain nombre de Tribuns choiſis, & les avertit vers le milieu du jour de ſouper à l'heure ordinaire, & après que toutes les trompettes enſemble auroient ſonné, ſelon la coutume, de faire ſortir l'armée du camp. C'eſt l'uſage chez les Romains que toutes les trompettes ſonnent vers l'heure du ſouper proche la tente du Général, parce que c'eſt le tems que toutes les gardes ſe diſtribuent. Enſuite aiant aſſemblé tous ceux qu'il avoit envoiez reconnoître les deux camps des ennemis, il examina & compara enſemble tout ce qu'ils lui diſoient des routes & des entrées de ces camps, conſultant ſurtout Maſſiniſſa, à qui les lieux étoient fort connus. Quand tout fut diſpoſé & qu'il eut laiſſé pour la garde du camp un nombre ſuffiſant de bonnes troupes, il ſe met en marche avec le reſte de l'armée ſur la fin de la premiére veille, & arrive aux ennemis, qui étoient à ſoixante ſtades de ſon camp, vers la fin de la troiſiéme. A quelque diſtance de l'ennemi, il fit deux corps de ſon armée. Il en donna la moitié & tous les Numides à Lælius & à Maſſiniſſa, avec ordre d'attaquer le camp de Syphax, les exortant de ſignaler leur courage dans cette occaſion & de ne rien faire qu'avec prudence ; qu'ils ſçavoient bien qu'en fait d'expéditions nocturnes, il falloit trouver dans ſon intelligence & ſa valeur les reſſources que les ténébres ne permettent pas de trouver par les yeux ; puis il s'avança avec le reſte des troupes vers le camp d'Aſdrubal ; au petit pas cependant, parce qu'il étoit réſolu de ne pas fondre deſſus, que du côté de Lælius on n'eût mis le feu à celui des Numides.

Lælius partage ſes troupes en deux corps & leur fait mettre en même tems le feu aux hutes : il n'y fut pas plutôt, que les premiéres furent d'abord embraſées & que le mal devint irre-

médiable, tant parce qu'elles ſe touchoient les unes les autres, qu'à cauſe de la quantité de matiére qui brûloit. Tandis que Lælius comme en réſerve attendoit le tems de porter du ſecours, Maſſiniſſa poſta ſes gens dans tous les endroits par où il ſçavoit que les Numides devoient paſſer pour ſe ſauver de l'incendie. Aucun des Numides, pas même Syphax, ne ſoupçonnant d'où venoit ce grand feu, on crut qu'il avoit pris au camp par quelque hazard. Sans penſer à autre choſe les uns endormis ſe réveillent, les autres ſe lévent de table où ils s'étoient enivrez & ſautent hors de leurs hutes; ceux-ci ſe foulent aux pieds les uns les autres aux portes du camp, ceux-là ſont gagnez par le feu & dévorez par des flammes, & ceux qui s'en échappent ſont maſſacrez par les Romains, ſans ſçavoir ni ce qu'ils ſouffroient ni ce qu'ils faiſoient.

A la vûe de ce feu, dont la flamme s'élevoit à une hauteur prodigieuſe, les Carthaginois crurent que cet embraſement s'étoit fait par hazard, il y en eut quelques-uns qui coururent d'abord au ſecours; mais tout le reſte ſortant ſans armes de leur camp regardoient de devant le retranchement l'incendie avec une ſurpriſe extréme. Alors tout réuſſiſſant à Scipion ſelon ſes deſirs, il tombe ſur ceux qui étoient ſortis, paſſe les uns au fil de l'épée, pourſuit les autres & met en même tems le feu à leurs hutes. En un moment voilà dans le camp des Carthaginois le même embraſement & le même carnage que dans celui des Numides. Aſdrubal ne ſongea point à éteindre le feu, il vit bien alors que l'incendie du camp des Numides n'étoit pas venu par hazard, comme il l'avoit cru, mais de la ruſe & de la hardieſſe des Romains, il ne penſa qu'à ſe ſauver, malgré le peu de jour qu'il voioit à la fuite. Car le feu avoit bientôt pris & s'étoit répandu par tout, d'ailleurs les iſſues du camp étoient remplies de chevaux, de bêtes de charge & d'hommes partie demi morts & conſumez par le feu, partie ſaiſis d'étonnement & de fraieur. Le deſordre, la confuſion étoit ſi grande, que quelque courage qu'on ſe ſentît alors, on ne pouvoit eſpérer de ſe dérober à travers tant d'obſtacles. Les autres Chefs étoient dans le même embarras. Cependant Aſdrubal & Syphax trouvérent moien de s'échapper avec quelques cavaliers. Mais un nombre innombrable d'hommes, de chevaux, de bêtes de charge furent miſérablement réduits en cendre, & quelques autres non ſeulement ſans armes, mais même ſans habits, en ſe dérobant

au feu, furent égorgez par les Romains. Ce n'étoit dans les deux camps que hurlemens pitoiables, que bruit confus, que faiſiſſement, qu'un fracas extraordinaire, & avec cela un feu horrible & une flamme épouvantable. Une ſeule de ces choſes étoit capable d'effraier, à plus forte raiſon tant d'accidens joints enſemble. Tout ce qu'on a vû juſqu'à préſent d'événemens ſurprenans n'approche pas de celui-ci, nous ne connoiſſons rien qui puiſſe nous en former l'image. C'eſt auſſi le plus beau & le plus hardi de tous les exploits de Scipion, quoique ſa vie n'ait été qu'une ſuite d'un grand nombre de beaux exploits.

Le jour venu, malgré la défaite des ennemis, dont les uns étoient morts & les autres en fuite, Scipion ne laiſſa pas d'exorter les Tribuns à en pourſuivre les reſtes. Aſdrubal ſe fiant en la forte ſituation de la ville où il s'étoit retiré, l'attendit d'abord de pied ferme, quoiqu'il ſçût qu'il venoit: mais voiant les habitans ſe ſoulever, il craignit de tomber entre les mains de ce Général, & s'enfuit avec ceux qui s'étoient ſauvez avec lui de l'incendie, & qui étoient au nombre de cinq cens maitres & de deux mille fantaſſins. Auſſitôt le ſoulévement ceſſa & la ville ſe rendit aux Romains. Scipion lui pardonna, mais deux autres villes voiſines furent données au pillage. Après quoi il reprit la route de ſon premier camp.

Cet événement déconcerta les Carthaginois, & renverſa tous leurs projets. Après avoir eſpéré d'aſſiéger les Romains en bloquant par terre & par mer la hauteur voiſine d'Utique, ſur laquelle ils avoient établi leurs quartiers, & avoir déja fait pour cela tous leurs préparatifs, ils ſe voient, par un accident imprévû, obligez d'abandonner honteuſement le plat païs, & de craindre pour eux-mêmes & pour leur patrie une ruine totale. On peut juger quelle devoit être leur fraieur & leur conſternation. Comme cependant les affaires demandoient que l'on penſât ſérieuſement à l'avenir, le Sénat s'aſſembla pour en délibérer. Les ſentimens furent partagez. Les uns furent d'avis qu'on rappellât Annibal d'Italie, comme ne leur reſtant plus d'eſpérance qu'en lui & en ſon armée. Les autres qu'il falloit demander à Scipion une tréve pendant laquelle on traiteroit de la paix. Il y en eut, & leur ſentiment l'emporta, qui dirent qu'il n'y avoit encore rien à déſeſpérer, qu'on n'avoit qu'à lever de nouvelles troupes, députer à Syphax, qui s'étoit retiré à Abbe dans le voiſinage,

& raſſembler tout ce que l'on pourroit de ceux qui avoient échappé à l'incendie. On fit donc partir Aſdrubal pour faire des levées, & l'on députa à Syphax pour le prier de ne pas refuſer ſon ſecours & de ne pas ſe déſiſter de ſon premier projet, qu'inceſſamment Aſdrubal le joindroit avec ſon armée.

Scipion penſoit toujours à faire le ſiége d'Utique, mais dès qu'il apprit que Syphax demeuroit dans le parti des Carthaginois, & que ceux-ci aſſembloient de nouveau une armée, il ſe mit en marche & ſut camper devant cette ville. Il fit en même tems diſtribuer le butin aux ſoldats, & leur envoia des marchands pour l'acheter. C'étoit pour lui un profit conſidérable. Car le dernier avantage faiſant eſpérer aux ſoldats qu'ils ſeroient indubitablement les maîtres de l'Afrique, ils ne faiſoient point de cas du butin qu'ils venoient de gagner, & le donnoient preſque pour rien aux marchands.

Syphax & ſes amis vouloient d'abord continuer leur route & ſe retirer chez eux; mais aiant rencontré autour d'Abbe plus de quatre mille Celtibériens que les Carthaginois avoient levez, ce ſecours leur releva un peu le courage, & ils n'allérent pas plus loin. Syphax étoit encore arrêté par ſa femme, qui, étant fille d'Aſdrubal, le ſupplioit avec inſtance de continuer à ſuivre le parti des Carthaginois & de ne pas les abandonner dans ces conjonctures. Il ſe laiſſa gagner, & ſe rendit à ce qu'on demandoit de lui. D'un autre côté les Carthaginois fondoient de grandes eſpérances ſur les Celtibériens. Au lieu de quatre mille on diſoit qu'il en arrivoit dix mille, tous ſoldats invincibles & par leur courage & par l'excellence de leurs armes. A cette nouvelle que l'on répandoit de toutes parts, les Carthaginois reprirent courage & ſe diſpoſérent plus que jamais à ſe remettre en campagne. Au bout de trente jours ils s'aſſemblérent dans ce qu'on appelle les Grandes-plaines, & campérent là avec les Numides & les Celtibériens : ce qui faiſoit une armée d'environ trente mille hommes.

Scipion n'en fut pas plutôt averti qu'il penſa à marcher contre eux. Il donne ſes ordres aux troupes qui par mer & par terre aſſiégeoient Utique, & part avec tout ce qu'il avoit de légérement armez. Après cinq jours de marche, il arrive aux Grandes-plaines, & dès le premier jour il campe ſur une hauteur à trente ſtades des ennemis. Le jour ſuivant il dé-

cend dans la plaine, & fait avancer ſa cavalerie juſqu'à ſept ſtades devant lui. On reſta là deux jours à s'eſſaier les uns les autres par des eſcarmouches. Au quatriéme de part & d'autre on ſe mit en bataille. Du côté de Scipion les Haſtaires d'abord ſelon la coutume, enſuite les Princes, & derriére eux les Triaires, la cavalerie Italienne à l'aîle droite, les Numides & Maſſiniſſa à l'aîle gauche. De l'autre côté les Celtibériens au centre oppoſez aux Romains, les Numides ſur l'aîle gauche & les Carthaginois ſur la droite. Dès la premiére charge la cavalerie Italienne renverſa les Numides, & Maſſiniſſa les Carthaginois. On ne devoit pas attendre plus de réſiſtance de la part de gens découragez & abattus par tant de défaites. Mais les Celtibériens combattirent avec beaucoup de valeur, & comme ne pouvant ſe ſauver que par la victoire. Car ne connoiſſant pas le païs, ils ne pouvoient eſpérer de trouver leur ſalut dans la fuite; & la perfidie qui leur avoit fait prendre les armes contre les Romains, quoique pendant la guerre d'Eſpagne on n'eût commis contre eux aucun acte d'hoſtilité, leur ôtoit toute eſpérance d'en obtenir quartier. Cependant les aîles rompues, ils furent bientôt enveloppez par les Princes & les Triaires. On en fit un carnage horrible, dont il n'y en eut que fort peu qui échappérent. Ils ne laiſſérent pas d'être fort utiles aux Carthaginois. Car non ſeulement ils ſe battirent avec courage, mais ils favoriſérent encore beaucoup leur retraite. Si les Romains ne les euſſent pas eus en tête & qu'ils euſſent d'abord pourſuivi les ennemis, à peine en ſeroit-il reſté quelqu'un. Le combat qu'il fallut leur donner fut cauſe que Syphax avec ſa cavalerie ſe retira ſans riſque chez lui, & Aſdrubal à Carthage avec ce qui s'étoit ſauvé de la bataille.

Le Général des Romains après avoir mis ordre aux dépouilles & aux priſonniers, aſſembla ſon conſeil, ſur ce qu'il y avoit à faire dans la ſuite. Il y fut réſolu que pendant que Scipion & une partie de l'armée parcoureroient les villes pour ſe les ſoumettre, Lælius & Maſſiniſſa avec les Numides & une partie des légions Romaines pourſuivroient Syphax pour ne lui pas donner le tems de penſer à ſes affaires & de réparer ſes pertes. Le conſeil fini, on ſe ſépara, & on exécuta d'abord ce dont on y étoit convenu. Il y eut des villes qui n'attendirent pas qu'on les forçât de ſe rendre, tant la crainte des armes de Scipion leur abattoit le courage, les autres furent priſes

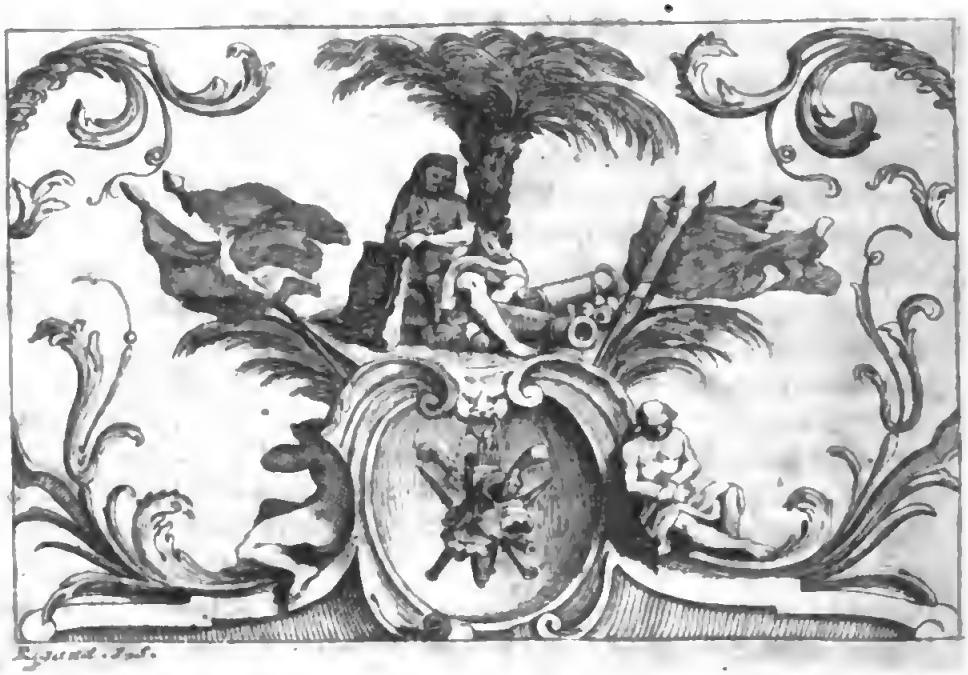
d'emblée. Tout le païs étoit prêt à ſe ſoulever contre les Carthaginois, accablé qu'il étoit des longues guerres qui s'étoient faites en Eſpagne, & des impôts qu'il avoit fallu paier pour les ſoutenir.

A Carthage quoique l'incendie des deux camps eût beaucoup ébranlé les eſprits, la confuſion devint bien plus grande par la perte de la bataille. Ce ſecond coup les conſterna & leur fit perdre toute eſpérance. Cependant il ſe trouva de généreux Sénateurs qui furent d'avis qu'on allât par mer attaquer les Romains qui étoient devant Utique, de tâcher de leur faire lever le ſiége, & de leur préſenter un combat naval pendant qu'ils ne s'attendoient à rien moins & qu'ils n'avoient rien de prêt pour le ſoutenir. Ils vouloient de plus qu'on dépêchât à Annibal, & que ſans délai on tentât encore cette voie de faire tête aux Romains, que ſelon toutes les apparences ces deux moiens auroient un heureux ſuccès. D'autres cependant ſoutinrent qu'ils n'étoient pas pratiquables dans les conjonctures préſentes, qu'il valloit mieux fortifier Carthage & ſe tenir prêt à en ſoutenir le ſiége, qu'il ſe préſenteroit aſſez d'occaſions de ſe tirer d'embarras pourvû que l'on fût bien d'accord, que cependant on devoit délibérer ſur les moiens de faire la paix, ſur les conditions que l'on voudroit accepter, ſur la maniére dont on ſe pourroit délivrer des maux dont on étoit accablé. Après une longue diſcuſſion, on approuva l'un & l'autre ſentiment, de ſorte qu'auſſitôt après le conſeil ceux qui devoient partir pour l'Italie ſe mirent en mer, l'Amiral monta ſur ces vaiſſeaux, les uns travaillérent aux fortifications de la ville, & les autres tinrent de fréquens conſeil ſur ce que chacun avoit à faire,

Comme l'armée Romaine ne trouvoit rien qui lui réſiſtât, & que tout au contraire plioit ſous la terreur de ſes armes, elle regorgeoit de butin. C'eſt pourquoi Scipion jugea à propos d'en faire porter la plus grande partie dans ſon prémier camp, d'aller avec les armez à la légére s'emparer d'une forteresſe qui étoit au-deſſus de Tunis, & de camper à la vûe des Carthaginois, dans la penſée que cela jetteroit l'épouvante parmi eux. Ceux-ci aiant mis en peu de jours ſur leurs vaiſſeaux l'équipage & les vivres néceſſaires, ſe diſpoſoient à mettre à la voile pour exécuter leur projet, lorſque Scipion arriva à Tunis. Ceux qui gardoient cette place craignirent d'en être attaquez, & prirent la fuite. Tunis eſt environ à

ſix

ſix vingt ſtades de Carthage, d'où on le voit preſque de quelque endroit de la ville qu'on le regarde. Nous avons déja dit que c'étoit un poſte que la nature & l'art avoient de concert rendu imprenable. Les Romains étoient à peine campez, que les Carthaginois levérent l'ancre & vinrent par mer à Utique Scipion en fut frappé, dans la crainte que ſon armée navale qui ne s'attendoit pas à cette entrepriſe & qui ne s'y étoit pas préparée, ne ſouffrît quelque échec. Il quitte auſſitôt Tunis & ſe hâte de porter du ſecours de ce côté-là. Il y trouva des vaiſſeaux de guerre propres, il eſt vrai, à éloigner ou à approcher des machines, en un mot à faire un ſiége, mais nullement en état de combattre ; au lieu que les ennemis avoient travaillé tout l'hiver à y diſpoſer leur flotte. Déſeſpérant donc de pouvoir réſiſter à l'ennemi dans une bataille, il prit le parti d'environner ces bâtimens de trois ou quatre rangs de vaiſſeaux de charge, & enſuite. . . . *Voiez la ſuite de cet événement dans le trentiéme Livre de Tite-Live.*



HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE QUINZIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Perfidie des Carthaginois à l'égard des Ambaſſadeurs que Scipion leur avoit envoiez. Retour d'Annibal en Afrique. Bataille de Zama.

SCIPION touché de l'enlévement de ſon convoi & de l'abondance où étoient les ennemis, beaucoup plus touché encore de l'infidélité des Carthaginois, qui contre le religion du ſerment & la foi des Traitez, recommençoient tout de nouveau la guerre, leur députa L. Servilius, L. Bœbius & L. Fabius, pour leur porter ſes plaintes & leur apprendre en

même tems la nouvelle qu'on lui avoit mandée de Rome, que le peuple Romain avoit ratifié le Traité. Les Ambaſſadeurs furent d'abord conduits devant le Sénat, & de là devant l'aſſemblée du peuple. Là & ici ils parlérent ſur les affaires préſentes avec beaucoup de force & de liberté. Ils commencérent par repréſenter aux Carthaginois ce qu'avoient fait à Tunis les Ambaſſadeurs envoiez de leur part; qu'en entrant dans le Conſeil ils ne s'étoient pas contentez d'offrir des libations & d'adorer la terre, ſelon l'uſage obſervé chez les autres nations, qu'ils s'étoient encore proſternez ſervilement contre terre & avoient baiſé les piés à toute l'aſſemblée: que s'étant levez enſuite ils avoient avoué le tort qu'ils avoient eu de violer les Traitez faits ci-devant entre les Romains & les Carthaginois, que c'étoit une perfidie pour laquelle ils ſe reconnoiſſoient dignes de toute la vengeance qu'il plairoit aux Romains d'en tirer: que cependant ils prioient au nom de la fortune qu'au lieu de les traiter à la rigueur, on fît de leur infidélité, en la leur pardonnant, un exemple à jamais mémorable de la clémence & de la généroſité des Romains. Ils ajoutérent que Scipion & ſon conſeil, à qui tout cela étoit encore préſent, ne pouvoient comprendre ſur quoi fondez les Carthaginois avoient oublié ce qui s'étoit dit alors, & avoient oſé violer les ſermens & la tréve dont on étoit convenu: qu'on étoit preſque certain que c'étoit le retour d'Annibal qui leur avoit inſpiré cette hardieſſe, mais que rien n'étoit moins ſenſé; qu'il y avoit déja plus d'un an qu'Annibal ſorti d'Italie s'étoit retiré auprès de Lacinium, qu'enfermé là & preſqu'aſſiégé il n'avoit pû qu'à peine s'eſquiver pour repaſſer en Afrique: que quand même il ſeroit revenu victorieux & donneroit bataille aux Romains, après les deux qu'ils avoient perdues, ils devroient ſe défier des ſuccès qu'ils ſe promettoient de l'avenir; & qu'en ſe flattant de vaincre, il falloit auſſi penſer que l'on pourroit bien être encore vaincu. En ce cas quels Dieux auroient-ils à invoquer, que diroient-ils pour toucher de compaſſion leurs vainqueurs? qu'après tant de fourberie & d'imprudence il ne leur reſteroit plus rien à eſpérer ni des Dieux ni des hommes. Après ce diſcours, les Ambaſſadeurs ſe retirerent.

Il y eut peu de Carthaginois pour l'exécution du Traité. La plûpart tant de ceux qui gouvernoient la République que de ceux qui compoſoient le Conſeil, déja choquez de la dureté

des loix qu'on leur avoit impoſées, ſouffroient impatiemment les hauteurs & la fierté des Ambaſſadeurs. D'ailleurs on ne pouvoit ſe réſoudre à reſtituer les vaiſſeaux qui avoient été pris, & à ſe défaire des munitions dont ces vaiſſeaux étoient chargez. Mais la principale raiſon étoit qu'aiant Annibal à oppoſer aux Romains, ils ne doutoient preſque pas que la victoire ne ſe tournât de leur côté. La multitude fut donc du ſentiment de renvoier les Ambaſſadeurs ſans daigner leur répondre; mais comme ceux qui étoient à la tête des affaires vouloient de quelque maniére que ce fût renouveller la guerre, ils tinrent conſeil enſemble, dont le réſultat fut de dire qu'il falloit avoir ſoin que les Ambaſſadeurs retournaſſent en ſûreté dans leur camp. Ils firent équiper en effet deux galéres pour les eſcorter: mais en même tems ils envoiérent à Aſdrubal qui commandoit la flote des Carthaginois dans le voiſinage d'Utique, pour l'avertir de tenir des vaiſſeaux prêts non loin du camp des Romains, afin que quand les galéres d'eſcorte auroient quitté les Ambaſſadeurs, il tombât ſur le vaiſſeau qui les conduiſoit & le coulât à fond. Ils les renvoiérent enſuite, donnant ordre à ceux qui montoient les galéres, auſſitôt qu'ils auroient paſſé l'embouchure de la Macre, d'où l'on pouvoit voir le camp des ennemis, de les laiſſer là & de revenir à Carthage. L'eſcorte, ſuivant cet ordre, ne fut pas plutôt arrivée à l'endroit marqué, qu'elle prit honnêtement congé des Romains, les embraſſa & reprit la route de Carthage. Les Ambaſſadeurs, ſans rien ſoupçonner de ce départ précipité, eurent ſeulement quelque peine qu'on les eût quittez ſitôt, dans la penſée que c'étoit par mépris qu'on l'avoit fait. Dès que l'eſcorte ſe fut ſéparée, les Carthaginois ſortent de leur embuſcade & viennent les attaquer avec trois galéres. Ils ne pouvoient de l'éperon frapper leurs vaiſſeaux, parce qu'il couloit au deſſous, ni venir à l'abordage, parce qu'on les repouſſoit avec vigueur; mais voltigeant tout autour ils tuérent & bleſſérent beaucoup de gens de l'équipage, juſqu'à ce qu'enfin les Romains voiant de leurs troupes, qui fourrageoient ſur la côte, accourir ſur le rivage à leur ſecours, ils pouſſérent leur vaiſſeau à terre. La plûpart de ceux qui le montoient périrent en cette occaſion, mais par un bonheur tout extraordinaire les Ambaſſadeurs en ſortirent ſains & ſaufs.

Voilà la guerre allumée avec plus de chaleur & de haine

que jamais. D'un côté les Romains ſe voiant trompez mirent tout en uſage pour ſe venger de cette perfidie, & de l'autre les Carthaginois, qui ſe ſentoient coupables, ſe réſolurent à ſouffrir tout plutôt que de tomber en la puiſſance des Romains. Dans cette diſpoſition de part & d'autre, il étoit évident que l'affaire ne ſe décideroit que par une bataille; de ſorte que non ſeulement l'Italie & l'Afrique, mais encore l'Eſpagne, la Sicile & la Sardaigne, étoient en ſuſpens & attendoient cet événement avec inquiétude. Comme Annibal manquoit de cavalerie, il députa à Tychée, Numide, ami & allié de Syphax, & qui avoit la meilleure cavalerie d'Afrique, pour l'engager à venir à ſon ſecours & à ſaiſir l'occaſion qui s'offroit de ſe maintenir dans ſes Etats, ce qu'il ne pouvoit faire, qu'autant que les Carthaginois auroient le deſſus, & que ſans cela il couroit riſque de ſa propre vie, aiant en tête un Prince auſſi ambitieux que Maſſiniſſa. Tychée ſe rendit à ces raiſons, & vint joindre Annibal avec deux mille chevaux.

Scipion aiant pourvû à la ſûreté de ſa flote & laiſſé Bœbius pour la commander, ſe mit en marche pour ſe rendre maître des villes, & il n'attendit plus qu'elles ſe rendiſſent d'elles-mêmes, il y entra par force, fit paſſer tous les habitans ſous le joug, & fit éclater tout le reſſentiment dont il étoit animé contre la perfidie des Carthaginois. Il dépêcha auſſi courrier ſur courrier à Maſſiniſſa, pour lui apprendre de quelle maniére ils avoient rompu la tréve, & pour le preſſer de lever une armée la plus nombreuſe qu'il pourroit, & de le venir joindre en diligence. Car ce Prince, comme nous l'avons déja dit, auſſitôt après la publication de la tréve, étoit parti avec ſes propres troupes, dix compagnies tant de cavalerie que d'infanterie Romaine & des Ambaſſadeurs de la part de Scipion, non ſeulement pour recouvrer le Roiaume de ſes péres, mais encore pour l'aggrandir, avec le ſecours des Romains, de celui de Syphax: ce qu'il exécuta en effet.

Cependant les Ambaſſadeurs revenant de Rome abordérent au camp de l'armée navale. Sur le champ Bœbius envoia ceux de Rome à Scipion, & retint auprès de lui ceux de Carthage, qui triſtes & chagrins, depuis qu'ils avoient appris l'inſulte faite aux Ambaſſadeurs des Romains, croioient toucher au dernier moment. Ils ne doutoient pas qu'on ne ſe vengeât ſur eux d'une ſi noire perfidie. Scipion aiant appris que le Sénat

d'un jet de trait. De là il envoia dire au Général des Carthaginois qu'il étoit prêt à l'écouter.

Annibal à cette nouvelle leva le camp, & s'approchant juſqu'à environ trente ſtades des Romains, campa ſur une hauteur qui lui paroiſſoit fort avantageuſe, à cela près qu'elle étoit trop éloignée de l'eau, ce qui faiſoit beaucoup ſouffrir ſes troupes. Le jour d'après les deux Généraux ſortent chacun de leur camp avec quelques cavaliers, qu'ils firent enſuite retirer. Il s'approchent l'un de l'autre, n'aiant avec eux que chacun un truchement. Annibal ſalue le premier, & commence ainſi: » Je voudrois de tout mon cœur que les » Romains & les Carthaginois n'euſſent jamais penſé à étendre » leurs conquêtes, ceux-là au-delà de l'Italie, ceux-ci au-delà » de l'Afrique, & qu'ils ſe fuſſent renfermez les uns & les » autres dans ces deux beaux Empires que la nature ſembloit » avoir elle-même ſéparez. Mais nous avons d'abord pris les » armes pour la Sicile, nous nous ſommes enſuite diſputé la » domination de l'Eſpagne, enfin aveuglez par la fortune nous » avons été juſqu'à nous faire la guerre chacun pour notre » propre patrie, & c'eſt encore là que nous en ſommes au- » jourd'hui. Appaiſons enfin la colére des Dieux, ſi cela peut ſe » faire; banniſſons enfin de nos cœurs cette jalouſie opiniâtre, » qui nous a juſqu'à préſent armez les uns contre les autres. » Pour moi inſtruit par l'expérience combien la fortune eſt » inconſtante, combien il faut peu de choſe pour tomber » dans ſa diſgrace ou mériter ſes faveurs, comme elle ſe joue » des hommes, je ſuis très-diſpoſé à la paix. Mais je crains » fort, Scipion, que vous ne ſoiez pas dans les mêmes ſen- » timens. Vous êtes dans la fleur de votre âge, tout vous a » réuſſi ſelon vos ſouhaits en Eſpagne & en Afrique, rien » juſqu'à préſent n'a traverſé le cours de vos proſpéritez; » quelques fortes raiſons dont je me ſerve pour vous porter à » la paix, vous ne vous laiſſerez pas perſuader. Cependant » conſidérez je vous prie combien l'on doit peu compter ſur » la fortune. Vous n'avez pas beſoin pour cela de chercher » des exemples dans l'antiquité, jettez les yeux ſur moi. Je » ſuis cet Annibal, qui après la bataille de Cannes, maître » de preſque toute l'Italie, allai quelque tems après à Rome » même, & qui campé à quarante ſtades de cette ville délibé- » rois déja ce que je ferois de vous & de votre patrie. Et aujour- » d'hui de retour en Afrique, me voilà obligé de traiter avec un

» Romain de mon ſalut & de celui des Carthaginois. Que cet » exemple vous apprenne à ne vous pas enorgueillir, à penſer » que vous êtes homme, & par conſéquent à choiſir toujours » le plus grand des biens & le plus petit des maux. Qui eſt » l'homme ſenſé qui voulût s'expoſer au péril qui vous me- » nace ? Quand vous remporteriez la victoire, vous n'ajoute- » riez pas beaucoup ni à votre gloire ni à celle de votre pa- » trie ; au lieu que ſi vous êtes vaincu, vous perdez par vous- » même tout ce que vous avez juſqu'à préſent aquis de gloire » & d'honneur. Mais à quoi tend ce diſcours ? A vous faire » convenir de ces articles, que la Sicile, la Sardaigne & l'Eſ- » pagne, qui ont fait ci-devant le ſujet de nos guerres, de- » meureront aux Romains, que jamais les Carthaginois ne » prendront contre eux les armes pour ces Roiaumes ; & que » tout ce qu'il y a d'autres Iſles entre l'Italie & l'Afrique ap- » partiendront auſſi aux Romains. Il me ſemble que ces con- » ditions, en mettant les Carthaginois en ſûreté pour l'avenir, » vous ſont en même tems très-glorieuſes à vous en particulier, » & à toute votre République. Ainſi parla Annibal.

Scipion répondit que ce n'étoient pas les Romains, mais les Carthaginois, qui avoient été la cauſe de la guerre de Sicile & de celle d'Eſpagne, qu'Annibal lui-même le ſçavoit très-bien, & que les Dieux en avoient penſé ainſi, puiſqu'ils avoient favoriſé non les Carthaginois, qui avoient entrepris une guerre injuſte, mais les Romains, qui n'avoient fait que ſe défendre : que cependant ces ſuccès ne lui faiſoient pas perdre de vûe l'inconſtance de la fortune & l'incertitude des choſes humaines. » Mais, ajouta-t-il, ſi, avant que les Ro- » mains paſſaſſent en Afrique, vous fuſſiez ſorti de l'Italie & » euſſiez propoſé ces conditions, je ne crois pas qu'on eût re- » fuſé de les écouter. Aujourd'hui que vous êtes venu d'Italie » malgré vous, & que nous ſommes en Afrique les maîtres de » la campagne, les affaires ne ſont plus ſur le même pied. Bien » plus, quoique vos citoiens fuſſent vaincus, nous avons bien » voulu à leur priére faire une eſpéce de Traité avec eux. » Nos articles ont été mis par écrit, leſquels, outre ceux que » vous propoſez, étoient que les Carthaginois nous rendroient » nos priſonniers ſans rançon, qu'ils nous livreroient leurs » vaiſſeaux pontez, qu'ils nous paieroient cinq mille talens, » & qu'ils fourniroient ſur tout cela des ôtages. Telles ſont » les conditions dont nous étions convenus. Nous avons envoié

à

» à Rome les uns & les autres pour les faire ratifier par le Sé-
» nat & par le peuple, témoignant que nous les approuvions,
» & les Carthaginois demandant avec inſtance qu'elles leur
» fuſſent accordées. Et après que le Sénat & le peuple Romain
» ont donné leur conſentement, les Carthaginois manquent
» à leur parole & nous trompent. Que faire après cela? Met-
» tez-vous en ma place & répondez. Faut-il les décharger de
» ce qu'il y a de plus rigoureux dans le Traité? Certes l'ex-
» pédient ſeroit merveilleux pour leur apprendre à tromper
» dans la ſuite ceux qui les auroient obligez. S'ils obtiennent
» ce qu'ils demandent, direz-vous, ils n'oublieront jamais
» un ſi grand bienfait. Mais ce qu'ils nous ont demandé
» en ſupplians ils l'ont obtenu; cependant ſur la foible eſ-
» pérance que votre retour leur a fait concevoir, ils nous ont
» d'abord traitez en ennemis. En un mot, ſi aux conditions
» qui vous ont été impoſées on en ajoutoit quelque autre
» encore plus rigoureuſe, en ce cas on pourroit porter une
» ſeconde fois notre Traité devant le peuple Romain; mais
» puiſqu'au contraire vous retranchez de celles dont on étoit
» tombé d'accord, il n'y a plus de rapport à lui en faire.
» A quoi tend auſſi ce diſcours? A vous faire entendre
» qu'il faut que vous vous rendiez vous & votre patrie à diſ-
» crétion, ou qu'une bataille décide en votre faveur. Ces
diſcours finis ſans rien conclure pour la paix, les deux Géné-
raux ſe ſéparérent.

Le lendemain dès le point du jour on fit ſortir les armées de leurs camps & l'on ſe diſpoſa à combattre, les Carthaginois pour leur propre ſalut & la conſervation de l'Afrique, les Romains pour s'aſſûrer l'empire de l'univers. Qui en liſant avec réflexion ce que je vais raconter ne ſe ſentira pénétré de compaſſion. Jamais nations plus belliqueuſes, jamais Chefs plus habiles & plus exercez dans le métier de la guerre n'étoient venus aux mains les uns contre les autres, jamais la fortune n'avoit propoſé de plus grands prix aux combattans. Car il ne s'agiſſoit ni de l'Afrique ni de l'Europe, le vainqueur devoit devenir maître de toutes les autres parties du monde connu, comme il le devint en effet peu après. Voici de quelle maniére Scipion rangea ſes troupes en bataille. Il mit à la premiére ligne les Haſtaires, laiſſant des intervalles entre les cohortes; à la ſeconde les Princes, poſtant leurs cohortes non vis-à-vis les eſpaces de la premiére ligne, comme

c'eſt la coutume chez les Romains, mais les unes derriére les autres avec des intervalles entre elles, à cauſe du grand nombre d'éléphans qui étoient dans l'armée ennemie. Les Triaires formoient la réſerve. Sur l'aîle gauche étoit C. Lælius avec la cavalerie d'Italie, & ſur la droite Maſſiniſſa avec ſes Numides. Il jetta dans les eſpaces de la premiére ligne des Velites & leur donna ordre de commencer le combat, de maniére pourtant que s'ils étoient pouſſez ou ne pouvoient ſoutenir le choc des éléphans, ils ſe retiraſſent, ceux qui courroient le mieux, derriére toute l'armée par les intervalles directs, & ceux qui ſe verroient enveloppez, par les eſpaces de traverſe à droit & à gauche.

Il courut enſuite dans tous les rangs pour animer en peu de mots ſes troupes à bien faire leur devoir dans l'occaſion préſente : » Qu'ils ſe ſouvinſſent de leurs premiers exploits & » qu'ils ſoutinſſent leur gloire & celle de leur patrie ; qu'ils » fiſſent attention que s'ils remportoient la victoire ils ne ſe» roient pas ſeulement les maîtres de l'Afrique, mais qu'ils » aſſûreroient à leur patrie l'empire de tout le reſte de l'uni» vers ; que s'ils étoient vaincus, ceux qui mourroient ſur le » champ de bataille auroient la gloire d'avoir répandu leur » ſang pour la patrie, gloire préférable à tous les honneurs de » la ſépulture, au lieu que ceux qui tourneroient le dos paſſe» roient le reſte de leurs jours dans l'infamie & dans la miſére ; » qu'en effet il n'y avoit pas d'endroit dans l'Afrique qui pût » leur donner une retraite ſûre, qu'ils ne pourroient ſe déro» ber à la pourſuite des Carthaginois, & que tombant entre » leurs mains il étoit aiſé de prévoir quelle ſeroit leur deſti» née. A Dieu ne plaiſe, dit-il, que ce malheur vous arrive. » Une domination univerſelle ou une mort glorieuſe ſont les » prix que la fortune nous propoſe : ne ſerions-nous pas les » plus lâches & les plus inſenſez des hommes, ſi par un hon» teux amour de la vie laiſſant là les plus grands biens nous » étions capables de choiſir les plus grands maux ? En mar» chant aux ennemis, n'aiez dans l'eſprit que la victoire ou » la mort, ſans vous arrêter à l'eſpérance de ſurvivre au com» bat. Venez aux mains dans cette diſpoſition, & la victoire » eſt à nous. C'eſt ainſi que Scipion exhorta ſes troupes.

L'ordre d'Annibal étoit : devant toute l'armée plus de quatre-vingt éléphans, enſuite les étrangers ſoudoiez au nombre d'environ douze mille. Liguriens, Gaulois, Baleares,

Maures : derriére cette ligne les Afriquains & les Carthaginois, & à la troiſiéme ligne, qu'il éloigna de la ſeconde de plus d'un ſtade, les troupes qui étoient venues d'Italie avec lui. Il mit ſur l'aîle gauche la cavalerie des alliez Numides, & ſur la droite celle des Carthaginois, ordonnant aux Officiers d'encourager chacun ſes propres ſoldats, en les exhortant de bien eſpérer de la victoire, puiſqu'ils avoient avec eux Annibal & l'armée qu'il avoit amenée d'Italie : mais ſurtout de bien peindre aux Carthaginois les maux qui fondront ſur leurs femmes & ſur leurs enfans s'ils perdent la bataille. Pendant que les Officiers exécutent cet ordre, Annibal voltigeant ſur toute la troiſiéme ligne crioit à ſes ſoldats : » Souvenez-» vous, camarades, qu'il y a dix-ſept ans que nous ſervons » enſemble, ſouvenez-vous de ce grand nombre de batailles » que vous avez pendant ce tems-là livrées aux Romains. Vic-» torieux dans toutes, vous n'avez pas laiſſé ſeulement aux » Romains la moindre eſpérance de pouvoir jamais vous vain-» cre. Aiez toujours devant les yeux la bataille de la Trébie » contre le pére de celui qui commande aujourd'hui l'armée » que nous allons combattre, & celles du Thraſyméne contre » Flaminius, & de Cannes contre Paul Emile, ſans compter les » petits combats & les avantages ſans nombre que vous avez » remportez. Quelle comparaiſon entre la bataille d'aujour-» d'hui & ces trois grandes batailles, ſoit qu'on regarde le » nombre ou la valeur des troupes ! Jettez les yeux ſur l'ar-» mée des ennemis. Non ſeulement ils ſont en plus petit nom-» bre, à peine ſont-ils une petite partie de ceux que nous » avions alors contre nous. Pour la valeur, ils ne méritent » pas d'entrer en comparaiſon. Les premiers avoient été juſ-» qu'alors invincibles, & avoient toutes leurs forces à nous » oppoſer : ceux-ci ne ſont ou que les enfans de ceux-là, ou » les reſtes de ceux que nous avons vaincus en Italie, & qui » ont pluſieurs fois pris la fuite devant nous. Prenez donc » garde de ne pas perdre ici la gloire que vous & moi nous » avons aquiſe, mais combattez en gens de cœur pour vous » aſſûrer à jamais la réputation que vous vous êtes faite » d'hommes invincibles. Telle fut à peu près la harangue d'Annibal.

Tout étant prêt pour le combat, & les cavaliers Numides aiant longtems eſcarmouché les uns contre les autres, Annibal donna ordre de mener les éléphans aux ennemis. Le ſon

des trompettes effraia tellement quelques-uns de ces animaux, que reculant en arriére ils mirent le déſordre dans les Numides auxiliaires des Carthaginois, déſordre dont Maſſiniſſa profita pour renverſer leur aîle gauche. Le reſte des éléphans s'avança entre les deux armées dans la plaine, & fondit ſur les Velites des Romains. Ils ſouffrirent là beaucoup & firent beaucoup ſouffrir, mais enfin épouvantez ils ſe retirérent partie par les eſpaces que Scipion avoit prudemment ménagez pour qu'ils ne nuiſiſſent pas à ſon ordonnance, partie le long de l'aîle droite, d'où la cavalerie à coup de traits les chaſſa juſqu'hors du champ de bataille. Lælius prit le tems de ce tumulte pour courir ſur la cavalerie Carthaginoiſe, qui tourna le dos & s'enfuit à toute bride. Lælius la pourſuivit avec ardeur, pendant que Maſſiniſſa faiſoit la même choſe de ſon côté.

Pendant ce tems-là l'infanterie de part & d'autre s'avançoit à pas lents & en bonne poſture, à l'exception de celle qu'Annibal avoit amenée d'Italie, laquelle demeura dans le poſte qui lui avoit d'abord été donné. Quand on fut proche, les Romains criant ſelon leur coutume & frappant de leurs épées ſur leurs boucliers ſe jettent ſur les ennemis. Du côté des Carthaginois, les étrangers ſoudoiez comme compoſez de différentes nations jettent des cris confus tous différens les uns des autres. Comme on ne pouvoit ſe ſervir ni des javelines ni même des épées, & que l'on combattoit main à main, les étrangers eurent d'abord quelque avantage ſur les Romains par leur agilité & leur hardieſſe. Cependant ceux-ci l'emportant par leur ordre & la nature de leurs armes gagnent du terrain, encouragez par la ſeconde ligne qui les ſuivoit: au lieu que les étrangers n'étant ni ſuivis ni ſecourus des Carthaginois perdent courage, lâchent pié, & ſe croiant abandonnez tombent en ſe retirant ſur ceux qui étoient derriére eux & les tuent. Ceux-ci ſe trouvent contraints de défendre courageuſement leur vie, de ſorte que les Carthaginois attaquez par les étrangers ſe virent contre leur attente deux ennemis à combattre, leurs propres troupes & les Romains, & dans cette confuſion il y en eut un aſſez bon nombre qui perdirent la vie: ce qui jetta auſſi le déſordre parmi les Haſtaires.

Alors les Officiers des Princes oppoſérent leurs troupes pour les arrêter & les rallier: d'où il arriva que la plûpart

des étrangers & des Carthaginois périrent en cet endroit, taillez en piéces partie par eux-mêmes, partie par les Haſtaires. Annibal ne voulut pas ſouffrir que les fuiards ſe mêlaſſent parmi ceux qui reſtoient. Loin de là il ordonna au premier rang de leur préſenter la pique, ce qui les obligea de ſe retirer le long des aîles dans la plaine. L'eſpace entre les deux armées étant alors tout couvert de ſang, de morts & de bleſſez, Scipion ſe trouva dans un aſſez grand embarras. Car comment faire marcher ſes troupes en bon ordre par deſſus cet amas confus d'armes & de cadavres encore ſanglans & entaſſez les uns ſur les autres? Cependant Scipion ordonne qu'on porte les bleſſez derriére l'armée, il fait ſonner la retraite pour les Haſtaires qui pourſuivoient, les poſte vis-à-vis le centre des ennemis en attendant une nouvelle charge, fait ſerrer les rangs aux Princes & aux Triaires ſur l'une & l'autre aîle, & leur ordonne d'avancer à travers les morts. Quand ils ſurent ſur le même front que les Haſtaires, l'infanterie de part & d'autre s'ébranle & charge avec beaucoup de courage & de vigueur. Comme des deux côtez le nombre, la réſolution, les armes étoient égales, & que l'opiniâtreté étoit ſi grande que l'on mouroit ſur la place où l'on combattoit, on ſut longtems ſans pouvoir juger qui avoit l'avantage, lorſque Maſſiniſſa & Lælius revenant de la pourſuite rejoignirent le gros & le plus à propos du monde, & tombant ſur les derriéres d'Annibal paſſérent au fil de l'épée la plus grande partie de ſes phalanges, ſans que très-peu pûſſent ſe dérober par la fuite à une cavalerie qu'ils avoient dans une plaine à leurs trouſſes. Les Romains perdirent dans cette bataille plus de quinze cens hommes, mais il demeura ſur la place plus de vingt mille Carthaginois, & l'on ne fit guéres moins de priſonniers. Ainſi finit cette grande action, qui rendit les Romains les maîtres du monde.

Après la bataille, Scipion pourſuivit ce qui s'étoit échappé de Carthaginois, pilla leur camp & ſe retira enſuite dans le ſien. Quant à Annibal, il ſe retira ſans perdre de tems avec quelques maitres, & ſe ſauva à Adruméte. On peut dire qu'il fit dans cette occaſion tout ce qu'il étoit poſſible de faire, & tout ce qu'on devoit attendre d'un brave homme & d'un grand Capitaine. Premiérement il entra en conférence pour tâcher de finir la guerre par lui-même. Ce n'étoit pas deshonorer ſes premiers exploits, c'étoit ſe défier de la fortune & ſe

mettre en garde contre l'incertitude & la bizarrerie des armes. Dans le combat il ſe conduiſit de façon, qu'aiant à ſe ſervir des mêmes armes que les Romains il ne pouvoit mieux s'y prendre. L'ordonnance des Romains eſt très-difficile à rompre, chez eux l'armée en général & chaque corps en particulier combat de quelque côté que l'ennemi ſe préſente, parce que leur ordre de bataille eſt tel, que les cohortes les plus proches du péril ſe tournent toujours toutes enſemble du côté qu'il faut. D'ailleurs leur armure leur donne beaucoup d'aſſûrance & de hardieſſe, la grandeur de leurs boucliers & la force de leurs épées fait acheter bien cher la victoire. Cependant Annibal emploia tout ce qui ſe pouvoit humainement trouver de moiens pour vaincre tous ces obſtacles. Il avoit amaſſé grand nombre d'éléphans, & les avoit mis à la tête pour troubler & rompre l'ordonnance des Romains. En poſtant à la premiére ligne les étrangers ſoudoiez, & après eux les Charthaginois, il avoit en vûe de laſſer d'abord les ennemis & d'émouſſer leurs épées à force de tuer: de plus mettant les Carthaginois entre deux lignes, il les réduiſoit à la néceſſité de combattre, ſuivant la maxime d'Homére. Les plus braves & les plus fermes, ils les avoit rangez à une certaine diſtance, afin que voiant de loin l'événement & aiant toutes leurs forces, quand le bon moment ſeroit venu, ils tombaſſent avec valeur ſur les ennemis. Si ce Héros juſqu'alors invincible, après avoir fait pour vaincre tout ce qui ſe pouvoit faire, n'a pas laiſſé d'être vaincu, on ne doit pas le lui reprocher. La fortune quelquefois s'oppoſe aux deſſeins des grands hommes, & d'ailleurs il eſt aſſez ordinaire qu'un habile homme ſoit vaincu par un plus habile.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Zama.

§. I.

Ordre de bataille des deux armées.

CES deux ordres de bataille ſont uniques & fort ſinguliers. Celui de Scipion eſt très-remarquable & digne de l'admiration des Sçavans dans la tactique, & dans l'étude de l'infanterie. Si l'on veut bien faire attention à cette diſpoſition du Général Romain, on conviendra qu'il ne s'eſt rien pratiqué dans l'antiquité de plus merveilleux & de plus parfait dans la diſpoſition de l'infanterie, dans l'art de la faire combattre & de ſe ranger.

Ce n'eſt pas la ruſe & la valeur des troupes qui décident d'une action ſi fameuſe, c'eſt l'intelligence, c'eſt l'habileté du Général qui connoît parfaitement la force de l'infanterie & la méthode de la faire combattre. Annibal, à qui cette maniére de combattre & de ſe ranger étoit auparavant inconnue, pouvoit dire comme Lyſandre, qu'il avoit été vaincu non faute de courage, mais d'art. L'on peut dire que cette journée eſt de toutes celles de l'antiquité où il ſe ſoit paſſé des choſes plus extraordinaires, autant dans ce qui regarde l'obſtination des combattans, que dans l'art & la conduite des Généraux.

Scipion eſt le premier, après les Grecs, qui ait connu la colonne & la maniére de combattre dans cet ordre : car bien que Régulus ait préſenté une ligne de colonnes contre Xantippe, il ne paroît pas qu'il ſe fût rangé de la ſorte pour enfoncer ſon ennemi par le poids & la peſanteur de ſes corps & la profondeur de ſes files, mais uniquement pour réſiſter contre les éléphans : outre qu'il ne laiſſa que fort peu d'intervalle entre eux pour laiſſer des retraites ou des paſſages ſuffiſans à ſes animaux, il ne ſongea pas à profiter de l'avantage de ſes corps rangez de la ſorte. Il n'avoit donc en vûe que les éléphans, contre leſquels les corps les plus épais n'auroient jamais pû ſoutenir. L'ordonnance de Cannes étoit toute ſemblable à celle de Régulus, mais l'ignorance des Chefs la rendit inutile. Par les corps qu'on tira des aîles ſans néceſſité, on y mit le trouble & la confuſion, & les colonnes ſe confondirent en ſe trouvant trop près à près, le front de l'infanterie ſe trouva diminué, & Annibal l'enveloppa de ſes aîles qui le ſurpaſſoient.

Il eſt ſurprenant que de tant d'Hiſtoriens Grecs & Latins anciens & modernes, qui ont parlé de cette bataille, aucun ne ſoit entré dans les raiſons qui obligérent le Général Romain de combattre ſur de tels principes. Il y a plus que ce que j'avance, aucun ſemble n'avoir compris une diſpoſition ſi ſçavante & ſi remarquable.

Polybe, qui nous donne une deſ-

cription ſi exacte & ſi nette d'une ſi mémorable journée, qu'il décrit avec tout l'art d'un guerrier conſommé dans les armes, loue extrémement la diſpoſition des deux armées. Il me paroît que celle du Général Romain eſt plus digne de ſes réflexions que celle du Carthaginois. Il n'en fait pourtant aucune, il ſe contente de diſtribuer également ſon encens à l'un & à l'autre, & cependant le dernier m'en paroît peu digne, comme je le ferai voir en ſon lieu.

Le Prince Louis Guillaume de Naſſau nous a donné un plan de cette bataille dans un Ouvrage * de ſa façon, je doute ſi le Prince Maurice n'en eſt pas l'Auteur. Quoiqu'il en ſoit, il paroît qu'il n'a pas fait réflexion à cette maniére de combattre. Comme mon Auteur ne l'a pas remarqué non plus, & encore moins dans l'action de Régulus contre Xantippe, ni dans celle de Cannes, il ne faut pas s'étonner que le Prince Louis ne l'ait pas fait non plus. Il paroît pourtant qu'il a obſervé cet ordre, mais que la découverte des colonnes lui eſt échappée, puiſqu'il a cru que cette diſpoſition ſi ſinguliére, les cohortes preſſées & comme unies les unes à la queue des autres, & ces eſpaces entre elles n'étoient que pour faciliter l'écoulement ou la retraite des éléphans, & pour empêcher qu'ils n'apportaſſent du trouble & ne rompiſſent les corps, s'ils euſſent eu moins d'intervalles entre eux, & que les corps de la ſeconde ſe trouvant vis-à-vis de la premiére, comme ceux de la troiſiéme entre ceux de la ſeconde, les éléphans ne les renverſaſſent dans leur chemin, ſi ces rues, comme Polybe les appelle, n'euſſent pas été droites.

Véritablement ces eſpaces directs entre les colonnes qui donnoient un libre paſſage à ces animaux, ſans trouver rien qui pût leur faire obſtacle & les effaroucher, furent d'un grand ſecours à Scipion ; mais ce ne fut pas uniquement dans cette vûe qu'il avoit imaginé cette merveilleuſe diſpoſition à ſon infanterie, il avoit de plus hautes penſées.

Les deux armées combattirent dans une plaine raſe & découverte, & par conſéquent dans un égal avantage à l'égard des lieux, & les aîles n'étant appuiées nulle part, il falloit que l'habileté & une tactique ſçavante & ruſée dans le plus foible des deux Généraux décidât de la victoire : car la partie n'étoit pas égale à l'égard du nombre. Elle l'étoit ſi peu & la diſproportion dans les deux armées ſi grande, qu'elle ſembloit exclure tout équilibre, ſi ce n'eſt dans la valeur des troupes autant que dans leur diſcipline, & dans une égale confiance en leurs Généraux. Tout cela ſembloit pronoſtiquer la ruine entiére de Scipion, qui n'avoit à oppoſer à ſon ennemi qu'une armée de vingt-deux mille hommes contre cinquante mille, & cependant rien n'eſt plus trompeur, puiſqu'il eſt certain par l'évidence des exemples anciens & modernes, dont l'Hiſtoire eſt toute remplie, que le nombre ne fait rien contre une armée commandée par un grand Capitaine contre un autre qu'il ſurpaſſe par une plus grande habileté & par un plus grand art & plus d'artifice dans la maniére de ſe ranger & de combattre, & qui ajoute encore des armes plus avantageuſes, bien qu'il puiſſe vaincre indépendamment de cela, tant la bonne diſpoſition

* *Annibal & Scipion, ou les grands Capitaines. A la Haie chez Stencker.*

diſpoſitions a de pouvoir & de force.

Scipion obſerva avec une extréme attention l'ordonnance de ſon ennemi, qui ſe préſenta le premier en bataille dans la plaine, pour donner plus de terreur par l'opinion de ſes forces; ce qui n'étonna ni les Romains ni leur Général. Celui-ci vit qu'Annibal s'étoit formé ſur trois lignes A. B. C. ou pour mieux dire ſur trois phalanges. La cavalerie D. E. ſur les aîles de la premiére ligne, car les anciens ne la faiſoient combattre que ſur une ſeule ligne ſans être ſoutenue d'une ſeconde.

Scipion aiant obſervé cette diſpoſition d'Annibal, jugea que l'ordonnance Romaine étoit trop foible pour ſoutenir le poids & le choc d'une maſſe d'infanterie qui lui parut impénétrable, ſi la ſeconde ligne s'uniſſoit à la premiére & n'en formoit qu'une ſeule en doublant ſes files. Réflexions judicieuſes que les Généraux Romains oppoſez à Annibal ne firent jamais pendant tout le cours de la guerre en Italie.

Le Général Romain craignit encore quelque mouvement ſubit & imprévû à la troiſiéme C. qui pouvoit ſe partager à droit & à gauche, s'étendre, lui gagner le flanc, & l'envelopper totalement à ſes aîles.

Il crut devoir les aſſûrer par une diſpoſition à ſon infanterie qui pût ſoutenir une attaque uniforme & vigoureuſe ſur tout ſon front. Il crut devoir porter ſa prévoiance dans une affaire de ſi grande importance au-delà des choſes néceſſaires pour ne rien oublier ni négliger de ce qui pouvoit l'aider à la victoire; enfin il ſe précautionna ſur tout ce que ſon ennemi pouvoit & devoit faire, afin d'être préparé à tout ce qui pouvoit arriver.

Il voioit en même tems ſur tout le front de cette armée une ligne d'éléphans F. cela n'étoit pas à mépriſer. La défaite de Régulus, * cauſée en partie par ces animaux & par la mauvaiſe diſpoſition de ſes colonnes, qu'il rangea trop près-à-près les unes des autres, devoit lui ſervir de leçon pour ne point tomber dans de ſemblables défauts; il ſongea bien moins à leur réſiſter & à les combattre qu'à les rendre inutiles, & ſon ordre de bataille le tira d'inquiétude de ce côté-là.

Scipion ne ſe fondoit pas tant ſur ce qu'il voioit qu'il ne ſongeât en même tems à aller au-devant de ce qui pouvoit lui être caché. Il avoit beſoin contre un tel ennemi d'une prévoiance plus habile & plus rafinée qu'avec tous les autres Généraux contre leſquels il avoit combattu. Il connoiſſoit parfaitement l'eſprit fin & ruſé du Carthaginois, plein d'expédiens & de reſſources profondes, auſſi habile à ſe tirer du péril qu'adroit à y précipiter les autres.

Annibal étoit en ſituation de ruſer à toutes ſes lignes, de réduire ſon ennemi aux derniéres extrémitez, & de rendre inutiles les précautions & les meſures qu'il pouvoit prendre, ou du moins les rendre peu aſſûrées par des mouvemens promts, ſubits & fort ſimples, qui pouvoient être facilement cachez aux Romains; mais il ne paroît pas dans le commencement non plus que dans les ſuites du combat, qu'Annibal ait jamais connu les avantages qu'il pouvoit tirer de ſon ordre de bataille à ſon infanterie. Il ne combattit ſur trois lignes que dans le deſſein de faire

* *A la bataille qu'il perdit contre Xantippe.*

en ſorte qu'elles ſe ſuccédaſſent les unes aux autres, & que la premiére renverſée fît place à la ſeconde, & celle-ci à la troiſiéme, ſans prendre garde que cela ne pouvoit arriver qu'en laiſſant des retraites aux troupes qui avoient combattu.

Scipion, tout au contraire d'Annibal, ne douta nullement qu'il n'y eût quelque ſtratagéme de tactique dans cet ordre de bataille. Il voioit aſſez que l'exécution des mouvemens que ſon ennemi pouvoit faire à ſa ſeconde & à ſa troiſiéme ligne B. C. étoient fort aiſez à faire, & très-dangereux par la conſidération de ſa foibleſſe, & cependant le Carthaginois ne penſa jamais à ruſer à ſes deux lignes; ce qu'on auroit de la peine à concevoir, ſi le commencement & la ſuite de cette action mémorable n'en étoient une preuve manifeſte, & ne nous apprenoient en même tems que les plus habiles Généraux & les plus renommez dont l'Hiſtoire faſſe mention, n'ont pas penſé toujours juſte dans les affaires les plus importantes, & qui décident des grands Empires; ce qui démontre en même tems que l'intelligence du Général Romain étoit fort au-deſſus de celle du Général de Carthage, qui ne fit rien qui fût d'un Général même au-deſſous du médiocre. Les meſures que le Romain prit pour s'empécher d'être vaincu, enveloppé & doublé à ſes aîles, font aſſez juger qu'il voioit clair dans ce que ſon ennemi pouvoit faire; mais il ne vint jamais en penſée à Annibal d'en profiter, & de connoître la grandeur de ſes avantages. Infiniment ſupérieur aux Romains, & combattant dans une plaine raſe & découverte, comment ne penſa-t-il pas à les combattre ſur un plus grand front? Scipion crut bien que cela ne pouvoit manquer d'arriver, ce qui le détermina à ranger ſon infanterie d'une façon où il ne pût rien craindre à ſes aîles, quelque ſurpaſſé qu'il pût être, & à tirer de l'excellence de ſon ordre de bataille tout ce qu'il pouvoit raiſonnablement en attendre: car à l'égard de la valeur de ſes troupes, il n'en doutoit nullement, non plus que de leur confiance.

Il s'agiſſoit du tout dans cette bataille, & la prévoiance dans ces ſortes d'affaires ne ſçauroit être portée trop loin. C'eſt commencer de vaincre, dit Tite-Live, que de commencer à n'être pas vaincu.

Cette troiſiéme ligne d'Annibal, ſi fort éloignée des deux autres, parut digne de la plus ſérieuſe attention au Général de l'armée Romaine, & lui donna extrémement à penſer ſur l'uſage qu'il en pouvoit faire. En effet le Carthaginois pouvoit remporter une victoire complette par celle-là malgré la défaite de ſa cavalerie, ſur laquelle il ne comptoit pas beaucoup; mais il ne ſçut jamais en faire l'uſage auquel Scipion s'étoit attendu. Il joignoit aux conſidérations & aux réflexions ſur celle-ci ce qu'il avoit déja penſé des deux autres A. B, quoique celles-ci fuſſent moins expérimentées que la troiſiéme, qui étoit compoſée des vieilles bandes d'Italie. Il ne douta point qu'elles n'attaquaſſent avec confiance & n'augmentaſſent de courage & de hardieſſe ſous les ordres d'un Capitaine ſi fameux. Tout cela lui parut ſérieux. Il comptoit véritablement ſur la valeur & la confiance de ſes troupes; mais cela ne ſuffiſoit pas. Il falloit, comme je l'ai dit ailleurs, que ſon ordre de bataille l'emportât ſur celui de ſon

ennemi par un plus grand art, & qu'il pût ſuppléer à ſa foibleſſe; ainſi tout dépendoit d'une diſpoſition plus ſçavante, plus ſûre & plus parfaite. Cet habile Romain ne trouva pas de meilleur expédient que de combattre dans l'ordre que je vais décrire, qui eſt tout ce que la guerre peut offrir de plus redoutable, de plus fin & de plus profond.

Polybe dit que le nombre & le courage étoient égaux dans les deux armées. Il eſt viſible qu'il s'eſt trompé à l'égard du nombre, comme je l'ai dit plus haut, & ſûrement il y a faute au texte? car ſi l'infanterie Carthaginoiſe eût été égale à celle des Romains, Annibal n'eût pû ſe former ſur trois phalanges & ſans intervalles entre les bataillons ſans diminuer extraordinairement le front de ſon armée, ſans s'expoſer à être ſurpaſſé à ſes aîles; il étoit trop habile pour donner cet avantage à ſon ennemi.

Scipion ne s'attacha pas ſeulement à obſerver les phalanges redoublées de ſon ennemi, il avoit quelque choſe de plus important à conſidérer: c'étoit de ſçavoir quelles étoient les troupes qui devoient combattre aux deux premiéres lignes; il remarqua bientôt qu'il auroit d'abord affaire aux troupes d'Afrique, qui bien que braves & aguerries, ne valloient pas à beaucoup près les vieilles bandes d'Italie, qui formoient la troiſiéme ligne où Annibal étoit en perſonne, & ſur la valeur & l'expérience deſquelles il comptoit beaucoup. Cette ligne étoit éloignée d'un ſtade des deux autres, comme je l'ai dit, & c'étoit celle-là qui inquiétoit extrémement le Général Romain.

Qui auroit jamais cru qu'un Chef d'armée auſſi célébre & auſſi ruſé que notre Carthaginois, n'eût eu d'autres vûes à ſes deux premiéres lignes que de laſſer & d'épuiſer les forces des Romains, & qu'après la déroute de ſes deux premiéres ſur leſquelles il ſembloit compter, la troiſiéme ſurvenant toute fraîche & en bon ordre, il attaqueroit le victorieux las, recru & dans cette eſpéce de déſordre aſſez ordinaire aux troupes qui ont combattu, quelle viſion!

L'eſpace qu'il avoit laiſſé entre ſes deux premiéres lignes & la troiſiéme, n'étoit pas un moien fort ſûr pour faciliter la retraite des fuiards, & pour débaraſſer le champ de bataille.

Il devoit avoir prévû qu'ils iroient tous devant eux, qu'il en ſeroit accablé, & qu'il s'en ſauveroit très-peu du côté des aîles. Il ne falloit pas un grand effort d'eſprit pour juger que cela devoit arriver.

Scipion parut d'abord en bataille en préſence de l'ennemi ſur trois lignes à ſon infanterie, ſelon la coutume Romaine, afin qu'Annibal ne connût rien de ſon deſſein que lorſqu'il n'y auroit plus de reméde, & qu'il ne pût changer ſon ordre ſi aiſément. La cavalerie G. K, couvroit les aîles. Les Haſtaires faiſoient la premiére, les Princes la ſeconde, les Triaires la troiſiéme: les corps de la ſeconde vis-à-vis les eſpaces de ceux des Haſtaires, & les Triaires vis-à-vis ceux des Princes; mais un peu avant le combat, il renverſa tout ſon ordre par un mouvement ſi ſimple & ſi rapide, qu'il étoit difficile de s'en appercevoir & d'y rien comprendre.

Il ſe rangea ſur une ſeule ligne de colonnes, comme on voit en I. Voici ſelon mes conjectures les commandemens qu'on fit aux trois lignes des cohortes Romaines pour

cette évolution, qui ſe fit tout d'un tems & d'un même mouvement pour combattre au moment ſur une ligne de colonnes. Cette connoiſſance peut être un jour de quelque utilité, car le tems & la guerre nous obligeront un jour d'avoir recours à cette maniére, comme je l'ai déja prédit en pluſieurs endroits de cet Ouvrage, & je ne doute nullement que les étrangers ne commencent les premiers.

L'armée Romaine étant en bataille dans l'ordre ordinaire, on fit ce commandement général à l'infanterie, une moitié faiſant à droit & l'autre à gauche, les cohortes marchant par leur flanc.

Haſtaires (a) *ne bougez.*

A vous Princes (b) *à gauche pour doubler ſous les Haſtaires.*

A vous Triaires (c) *à droit pour doubler ſous les Princes.*

Marche.

Comme il y avoit une cohorte des Princes qui débordoit les Haſtaires à la droite, & une des Triaires à la gauche, à cauſe que le nombre des cohortes ou manipules étoit égal à chaque ligne; toutes celles des Princes firent à gauche & les Triaires à droit, comme je l'ai dit plus haut, & marchant par leur flanc ſe mirent à la queue des cohortes des Haſtaires, & les Triaires, par le même mouvement, gagnérent la queue des cohortes des Princes, & par ce mouvement tous les corps ſe trouvérent en ligne droite à la queue les uns des autres; mais comme les eſpaces des uns aux autres ſe trouvoient trop larges pour former des colonnes parfaites ſur trois ſections, c'eſt-à-dire ſur trois corps, on fit ce commandement:

Haſtaires ne bougez.

A vous Princes & Triaires.

Marche.

Les cohortes des Princes garderont quatre pas d'intervalle entre celles des Haſtaires, de même que les cohortes des Triaires garderont le même intervalle entre celles des Princes.

Scipion laiſſa cet intervalle M. pour que les armez à la légére N. ſe retiraſſent entre l'intervalle des ſections.

Le Général Romain ſe rangea ainſi, c'eſt-à-dire en colonnes parfaites, jugeant que le gain de la bataille dépendoit uniquement de la profondeur de ces corps, de la peſanteur du premier choc & de la défaite de la premiére ligne Carthaginoiſe, qui étant rompue & pouſſée vigoureuſement, ſe renverſeroit infailliblement ſur la ſeconde: que comme celle-ci étoit rangée en phalange ſans aucun intervalle entre les corps & ne formoit qu'une maſſe unie & ſerrée, non plus que la troiſiéme, les fuiards ne manqueroient pas d'y jetter le trouble & la confuſion, & que par cet ordre admirable il paſſeroit ſur le ventre de ces trois lignes: tant la diſpoſition de ſon ennemi lui parut foible & peu ſenſée, quoique redoutable en apparence.

(a) *Premiére ligne.*
(b) *Seconde ligne.*
(c) *Troiſiéme ligne.*

§. II.

Combat.

SCipion parut tout d'un coup dans cet ordre, ce qui dut étonner Annibal, qui fit avancer ſes éléphans F. les armez à la légére N. leur allérent au-devant, & leur gagnant la croupe les détournérent dans les intervalles P. d'entre les colonnes, pour les obliger de ſortir par ces intervalles : que s'ils euſſent été trop petits, comme ceux de Régulus contre Xantippe, ces animaux fuſſent infailliblement tombez ſur les colonnes, & les euſſent renverſées.

Cer expédient de Scipion d'empêcher que les éléphans ne miſſent le déſordre dans ſon infanterie, & de les obliger par ſon infanterie légére de s'écouler entre les eſpaces P. eut tout l'effet que ce Général pouvoit en attendre. Ils furent chaſſez & ſuivis par les armez à la légére, ils ne firent aucun mal & gagnérent la campagne, ſans que leurs conducteurs pûſſent les détourner à droit ou à gauche ſur les colonnes, & pendant qu'ils s'écouloient par les eſpaces d'entre les colonnes, une partie des armez à la légére leur lançoient des dards & des fléches par les petits intervalles d'entre les ſections qu'on avoit laiſſé à ce deſſein pour les fermer au moment du choc.

Les éléphans aiant été chaſſez ſans peine ſur les derriéres de la ligne, & bien au loin dans la campagne, les cohortes ſe reſſerrérent à la queue les unes des autres pour ne former qu'un ſeul corps & une ſeule maſſe dans un très-grand ordre, & les légérement armez gagnérent la queue de la ligne.

Les choſes s'étant paſſées de la ſorte aux éléphans, comme je viens de le dire, les colonnes attaquérent & choquérent de tête avec cette impétuoſité qui eſt toute naturelle à cette excellente maniére de combattre ; les derniers rangs, comme dit l'Auteur, s'excitant & s'animant par leurs cris, & pouſſant ceux qui les devançoient avec cette violence que nul effort ne peut ſoutenir, ſi l'on ne combat dans un ordre ſemblable.

Les Romains trouvérent une ſi grande réſiſtance, que l'Hiſtoire ne nous apprend rien de ſemblable dans une bataille rangée en plaine raſe & pelée : la valeur, le nombre & l'audace déſeſpérée combattoient d'un côté, & de l'autre l'avantage de l'ordre & la ſcience du Général : celle-ci l'emporta ſur le nombre. Les Romains percérent enfin la premiére ligne des Carthaginois par le poids de leurs colonnes avec tant de force & de vigueur, qu'elle ſe renverſa ſur la ſeconde, qui ſe trouvant ſans aucuns intervalles entre les corps pour recevoir les fuiards, fut miſe en confuſion & dans un déſordre épouvantable, & enfin elle fut emportée par la foule, preſſée & ſuivie par les victorieux.

Polybe qui fait un ample récit de cette journée, & des circonſtances qui la précédérent, nous fait connoître parfaitement l'excellence de l'ordre de bataille de Scipion.

En combattant ſur une telle diſpoſition il n'y avoit aucune confuſion, chaque colonne agiſſoit & ſe ſoutenoit indépendamment de l'autre. Il falloit les briſer & les rompre totalement pour être aſſûré de la victoire, ce qui me paroît & m'a toujours paru impoſſible dans des

troupes bien diſciplinées, braves, aguerries & conduites par des Officiers habiles & expérimentez. Il n'y a qu'un ordre ſemblable qui puiſſe eſpérer de réuſſir & de ſoutenir l'effort d'un autre qui lui offre la même diſpoſition, & lorſque cela arrive des deux côtez & une une valeur égale, le nombre l'emporte ſur le foible, comme il fût infailliblement arrivé, ſi Annibal eût combattu dans cet ordre, ou qu'il eût du moins laiſſé des intervalles entre ſes lignes, & en ce cas la ſupériorité du nombre l'eût peut-être emporté ſur les Romains par la profondeur de ſes files & l'audace déſeſpérée de ſes troupes: cela ſeul pouvoit aider à la victoire, ou du moins les Romains euſſent perdu tant de monde à vaincre la premiére & la ſeconde ligne, qu'ils n'euſſent pas été en état de ſoutenir le choc contre une troiſiéme, compoſée de tout ce que le Général Carthaginois avoit de troupes d'élite, formées des vieilles bandes qu'il avoit amenées d'Italie.

J'ai dit plus haut, & particuliérement dans mon Traité de la Colonne, qu'il n'y a qu'un corps d'infanterie rangé de la ſorte qui puiſſe en combattre un autre formé ſur ce principe, & par conſéquent une ligne rangée en phalange ſur dix ou douze de profondeur, comme pouvoient être celles d'Annibal, étoit trop foible pour réſiſter contre les colonnes de Scipion, bien ordonnées & en état de charger avec plus de force, de légéreté & d'égalité que la phalange ne pouvoit faire.

Scipion ne ſongeoit qu'à vaincre la premiére ligne, ce qui lui ſuffiſoit pour être aſſûré de la déroute des deux autres.

Une phalange ou une ligne ſans intervalles doit agir uniformément ſur une ligne droite, c'eſt-à-dire ſans flottement & tout d'une piéce; de peur qu'en donnant le moindre jour elle ne tombe dans le déſordre; au lieu que les colonnes ſéparées les unes des autres ne ſont ſujettes à aucun de ces défauts-là, elles ſe meuvent ſans peine & conſervent parfaitement leur ordre; & lorſqu'une d'entre elles s'eſt ouvert un paſſage au travers d'une ligne, qu'elle ſe partage en deux, ou qu'une ſection avance en-delà pour faire tête à une ſeconde, & que l'autre choque de flanc ou de pointe à droit ou à gauche, il n'eſt pas poſſible qu'on puiſſe y réſiſter ni y remédier le moins du monde, ſinon par un ordre ſemblable.

On pourroit peut-être m'objecter contre l'ordonnance de Scipion, qu'Annibal auroit pû l'embaraſſer & deſordonner ſes colonnes, s'il eût ouvert pendant le combat le nombre de files qui ne combattoient pas, & qui ſe trouvoient vis-à-vis l'eſpace de ces colonnes, que ces files coulant & s'enchâſſant entre ces eſpaces elles les euſſent priſes en flanc.

Il ne faut pas être fort éclairé pour s'appercevoir que c'étoit expoſer ces troupes à une perte manifeſte. La raiſon eſt que les colonnes étant également fortes aux flancs ou faces qu'à la tête, ce qui ſeroit entré entre les eſpaces des deux colonnes A. eût été infailliblement embraſſé & attaqué par une force ſupérieure.

En ſecond lieu, cette portion B. enchâſſée comme dans un étui, eût trouvé en tête les armez à la légére C. qui étoient poſtez à la queue entre les eſpaces des colonnes A. A.

Il fût arrivé la même choſe, ſi une des colonnes eût été entiére-

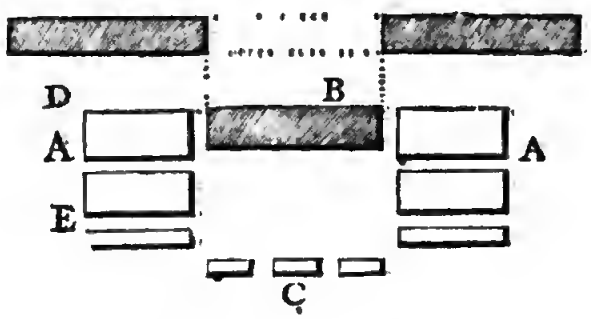
ment rompue & briſée ; l'ennemi B. ne pouvoit s'engager trop avant entre les deux autres qu'il avoit à ſes flancs. Il falloit les rompre toutes, ou tout au moins un certain nombre, pour attaquer avec plus de ſûreté.

J'ai dit en une infinité d'endroits de ce grand Ouvrage, & qu'on ne ſçauroit trop répéter, que les colonnes agiſſoient indépendamment les unes des autres, que la défaite de l'une ne contribuoit nullement à celle de l'autre : avantage dont nos bataillons ſont entiérement dépourvûs. Il y a plus encore, car comme la colonne eſt ſubdiviſée par autant de ſections qu'il y a de bataillons, comme celles de Scipion, ſi la premiére D. vient à être rompue, la ſeconde E. paroît comme un ſecond mur & un autre ennemi qu'il faut combattre, & qui ſe trouve en état non ſeulement de ſe défendre, mais d'attaquer ſans ſe ſentir du déſordre de celui qui le précéde. Les fuiards ne ſçauroient ſentir aucun trouble, ils ſe retirent à droit & à gauche entre les eſpaces des colonnes, & l'ennemi ne ſçauroit non plus joindre les Princes ſans s'expoſer à ſes flancs par ceux qui ſont à côté & par les armez à la légére, qui peuvent ſe détacher, ainſi que les Triaires.

§. III.

Fautes d'Annibal à la journée de Zama.

SI l'on veut réfléchir ſur ce que je viens de dire dans le Paragrafe précédent, & l'examiner indépendamment de toute prévention, on ne pourra s'empêcher de convenir que l'ordre de bataille par colonnes, ou pour mieux dire ſur une ligne de colonnes & une réſerve compoſée de tous les dragons ſans ſe ſoucier d'être débordé, eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de mieux & de plus parfait dans la tactique pour combattre avec avantage, & que cette méthode eſt infiniment meilleure, plus ſimple & plus ſûre que celle dont nous nous ſervons aujourd'hui.



Il faut avouer auſſi qu'il étoit très-difficile à Annibal de s'appercevoir & de prévoir même la diſpoſition du Général Romain, juſqu'alors inconnue, & d'en démêler le mouvement, qui ſuivit d'un moment le combat.

Rien ne marque plus l'adreſſe, l'expérience & l'habileté d'un Général d'armée, que de ſçavoir bien cacher ſes mouvemens & la diſpoſition de ſon ordre de bataille, & l'on peut dire qu'il eſt de deux Généraux comme de deux joueurs, dont celui qui ne couvre point ſon jeu donne priſe & avantage à l'autre ; au lieu que celui qui ſçait le cacher vient plus ſûrement à bout de la partie.

Parmi les belles & grandes qualitez de Scipion pour la guerre, il excelloit particuliérement dans celle de cacher la connoiſſance de ſes mouvemens & de ſon ordre de bataille.

On peut remarquer dans toute ſa conduite qu'il s'éloigna preſque toujours de la commune opinion de la tactique des armées, qu'il s'écarta preſque toujours des maximes communément reçûes. Ses mouvemens & ſes évolutions générales étoient ſi ſimples, ſi légéres & ſi nouvelles, qu'on ne pouvoit s'en appercevoir que lorſqu'il n'y avoit plus de moien de changer & de ſe mouvoir ſans un danger & une perte aſſûrée.

Annibal vit avec étonnement ſa premiére ligne dans une entiére déroute, & fort peu après la ſeconde, dont la défaite vint uniquement des fuiards, qui la renverſérent & l'enveloppérent eux-mêmes dans leur deſordre, & ainſi péle-mêle ils fuirent à travers dans la plaine avec tout le trouble & la confuſion de gens qu'on taille en piéces.

Il n'étoit pas difficile à Annibal de réparer au plutôt le deſordre de ſa premiére ligne, lorſqu'il s'apperçut qu'elle commençoit à plier : car ſans parler des eſpaces qu'il pouvoit ouvrir à ſa ſeconde ligne pour donner paſſage aux fuiards en pouſſant en arriére un certain nombre de files, il avoit deux moiens plus aſſûrez, ſi la tête ne lui eût tourné. Qu'avoit-il fait alors de ſon eſprit, de ſon bon ſens & de ſon expérience ? Il devoit bien prévoir que la défaite de la premiére entraîneroit infailliblement celle de la ſeconde. Elle lui devenoit donc inutile. Il eut tout le tems de faire cette réflexion & de donner ſes ordres. Pourquoi ne le fit-il pas ? Un eſprit médiocre l'eût pû faire.

Les choſes étant en ces termes, il n'avoit plus d'autre reſſource que dans une grande réſolution. Il pouvoit ouvrir en deux ſa ſeconde ligne, lorſqu'il s'apperçut du mauvais état de ſa premiére, & étendre ſes aîles de telle ſorte, que laiſſant un libre paſſage aux fuiards, il enveloppoit totalement les Romains à leurs aîles, & ſe jettoit ſur leurs flancs & ſur leurs derriéres, pendant que ſa troiſiéme, qui étoit toute fraîche, eût marché pour remplacer la premiére, & de cette maniére les Romains ſe fuſſent vûs attaquez de front & de tous les côtez ; il les eût trouvé fatiguez & recrus d'un combat fort opiniâtre ; ce qui pouvoit lui donner la victoire, malgré la défaite de ſa cavalerie, que Lælius & Maſſiniſſa pourſuivoient ſottement & ſans jugement.

Je dis plus, il pouvoit encore ſauver ſa ſeconde ligne, lorſque la premiére fut défaite. Le combat y fut longtems douteux, il eût pû ſe ſervir de ce moment, & partager ſa troiſiéme de la même maniére que j'ai dit qu'il pouvoit faire à ſa ſeconde.

Sa premiére & ſa ſeconde ligne aiant été renverſées & miſes en déroute, Annibal, qui étoit à ſa troiſiéme, vit avancer cette nuée de fuiards,

NAPOLI

fuiards, ſans qu'il lui fût déſormais poſſible de remédier à un mal qui venoit purement de lui & de la mauvaiſe diſpoſition de ſon ordre de bataille, & non pas de la faute de ſes ſoldats, qui furent plutôt trompez que vaincus.

Les Romains qui étoient bien ordonnez, preſſant & chaſſant ces fuiards devant eux, les jettérent ſur la troiſiéme ligne; ce qui produiſit pluſieurs événemens: car on attaquoit aux endroits où l'ennemi s'en étoit débaraſſé. De l'autre part les Carthaginois dans la crainte d'être rompus par leurs propres gens, les traitérent en ennemis, baiſſérent leurs piques ſur eux, & les rejettérent ſur les Romains pour s'ouvrir un paſſage ſur eux & les joindre.

Le combat fut vif & obſtiné à cette troiſiéme ligne, & le ſuccès fort balancé, lorſque Lælius & Maſſiniſſa parurent revenant de la chaſſe de la cavalerie qu'ils avoient battue.

Ce ſecours ralluma l'ardeur & le courage des Romains, qui enfoncent cette ligne compoſée de troupes d'élite, & enveloppée de toutes parts, & la taillent en piéces.

Lælius & Maſſiniſſa firent une faute groſſiére, & fort ordinaire à ceux qui s'échauffent avec trop d'ardeur à pourſuivre l'ennemi, au lieu de détacher ſeulement quelques troupes après les fuiards, pendant que le reſte tombe ſur l'aîle. Cette faute a cauſé la perte de pluſieurs batailles, & les Généraux ne ſçauroient être trop attentifs à donner leurs ordres là-deſſus.

La fortune peut bien dérober la victoire aux plus grands Capitaines, mais non pas la gloire qu'ils méritent, lorſqu'ils ont fait tout ce qui dépend du courage & de l'habileté; mais je ne vois pas que le Général Carthaginois ait rien fait ici qui puiſſe mériter les éloges & l'admiration des gens qui ont quelque connoiſſance dans la guerre.

Annibal étoit ſupérieur en infanterie, on ne ſçauroit le révoquer en doute, comme je l'ai dit, & cela ne peut être autrement, puiſque les deux armées combattirent ſur un front égal, & que les Carthaginois ſe formérent ſur trois lignes en phalange, & c'eſt peut-être ſur cette égalité de front entre les deux armées que Polybe l'entend.

Annibal eût encore pû ſe former ſur un plus grand front, en combattant même ſur trois lignes & déborder bien au-delà les aîles des Romains, s'il eût ſeulement laiſſé des intervalles à ſes deux derniéres pour recevoir les fuiards. Par ce moien la ſeconde eût pû recommencer un nouveau combat. La troiſiéme, compoſée de ſes meilleures troupes, eût ſuccédé aux deux autres.

S'il eût bien penſé à ce qu'il pouvoit faire & pris des meſures juſtes, il ſe fût apperçu de l'inutilité de ſa troiſiéme ligne par l'imperfection des deux autres. Il pouvoit, par ce que j'ai dit, ſauver ſa cavalerie d'une entiére défaite: car outre qu'il pouvoit déborder les Romains, ne pouvoit-il pas entremêler ſa cavalerie de ſes armez à la légére, qui lui futent inutiles? Cette méthode ne lui étoit pas inconnue. Que dirai-je encore? Il avoit mille moiens qui lui échappérent, il eût pû cacher un corps d'infanterie derriére les aîles de ſon infanterie pour tourner ſur les flancs de celles des Romains. Il s'étoit ſervi de cette ruſe à la bataille de la Trébie. Il n'y avoit rien de

mieux penſé que cet expédient, parmi tous ceux que j'ai dit ; d'où vient qu'il n'en emploia aucun ? Enfin il ne fit rien de ce qu'il pouvoit faire, il fut battu, & il devoit l'être

Polybe, Tite-Live, & un grand nombre d'Auteurs fort éclairez parmi les modernes, ne peuvent s'empêcher d'admirer la merveilleuſe diſpoſition d'Annibal dans cette bataille : paſſe pour Tite-Live, & pour ces derniers ils n'ont pas cru devoir ſe morfondre à faire l'analyſe de ces deux ordres de bataille. Ils ont ſuivi le ſentiment général ſans pénétrer plus loin ; mais que Polybe, qui étoit un homme judicieux, grand Hiſtorien, & tout enſemble un excellent homme de guerre ; que Polybe, dis-je, ſoit le premier qui ait été de ce ſentiment, & qu'il ait donné le branle à celui de tous les autres, voilà ce qui me ſurprend. Seroit-ce en vûe de relever la gloire de Scipion, qui étoit ſon ami, ou prévenu par les grandes actions d'Annibal, ou faute de réflexions ? Je ne ſçai ; mais la maniére dont il en parle, & ſa franchiſe ordinaire me feroient croire qu'il a manqué dans le dernier.

Un Auteur * poli & généralement eſtimé, qui ne manquoit ni d'expérience ni de connoiſſance de la guerre, eſt tombé dans la même erreur que les autres. Les éloges qu'il donne à Annibal ſur ſon ordre de bataille à Zama, me font connoître qu'il n'en a pas ſenti le faux, non plus que les autres.

» Le jour que cette bataille fut » donnée, dit-il, Annibal ſe ſur» paſſa lui même, ſoit à diſpoſer » ſon armée, ſoit à donner ſes or» dres dans le combat. Mais enfin » le génie de Rome l'emporta ſur » celui de Carthage, & la défaite » des Carthaginois laiſſa pour jamais » l'Empire aux Romains.

Pour peu qu'on ait de connoiſſance de la guerre, on verra qu'Annibal ne ſe ſurpaſſa jamais moins que dans cette bataille. Je ne ſçai même dans quel Auteur Saint-Evremont a trouvé, *à donner ſes ordres dans le combat.* Il ne paroît pas qu'il en ait donné aucun, & qu'il ait paru même aux endroits où ſa préſence étoit le plus néceſſaire.

» Quant au Général Carthagi» nois, pourſuit cet Auteur, il » fut admiré de Scipion, qui au» milieu de ſa gloire portoit en» vie à la capacité du vaincu. Quoiqu'il ſoit toujours dangereux d'être ſingulier dans ſon opinion, & d'attaquer, comme j'ai fait, un ſentiment généralement reçu, je ne puis que je ne diſe que cet ordre de bataille eſt très peu digne d'envie & de l'éloge de Scipion. Je ne ſuis pas étonné qu'il l'ait tant vanté, car en pareille rencontre on loue volontiers ſon ennemi. L'amour-propre ſe dédommage de part & d'autre. Les éloges qu'on lui donne relévent la gloire du vainqueur, & diminuent la honte du vaincu.

Annibal, quoique d'ailleurs admirable, n'a pas été au-deſſus du reſte des hommes pour ne commettre aucune faute. Il en a commis même d'aſſez groſſiéres. Il ſe déméla des plus grandes par la ruſe & par l'artifice, dont on n'eût tenu aucun compte, s'il eût eu en oppoſition des Généraux plus habiles. Il ne fit pas les autres impunément, il fut battu en pluſieurs rencontres, & ſur la fin de ſa guerre en Italie il marcha un peu plus la

* *Saint Evremont.*

ſonde à la main, & lorſque les Généraux Romains ſçûrent tirer des leçons de leurs défaites paſſées, c'eſt-à-dire lorſqu'ils ſe rendirent plus habiles.

Quoiqu'il ſoit généralement eſtimé & admiré des Anciens & des Modernes, & de Scipion même, & qu'en effet il ſoit digne de ſes éloges, ces autoritez toutes reſpectables qu'elles paroiſſent, ne ſont d'aucune conſéquence pour moi dans la recherche de la vérité, & dans les choſes où il paroît que ſa conduite n'étoit pas la plus réguliére.

J'avoue qu'il n'y a qu'une voix ſur l'excellence de ſon dernier ordre de bataille à Zama; mais ce ne doit pas être une raiſon pour me ſoumettre à l'opinion de ces gens-là. Ils ont profondément examiné cette méthode, dira-t-on, fort bien: cela ne doit pas m'empêcher d'examiner à mon tour, & voir s'ils ne ſe ſont pas trompez. Il eſt aiſé de juger ſi la choſe méritoit d'être examinée. Il n'y a rien qui doive empêcher de reconnoître des fautes dans un homme extraordinaire, ainſi que dans un autre. Perſonne n'eſt exemt de fautes, & le plus parfait eſt celui qui en a le moins commis. Annibal peut être mis de ce nombre.

CHAPITRE II.

Traité de paix conclu entre les Romains & les Carthaginois.

QUand les malheureux, pour exciter la compaſſion, font plus qu'on n'a coutume de faire, s'ils agiſſent ſincérement & de bonne foi, on ne peut ni les voir, ni les entendre, ſans être attendris. Mais ſi l'on s'apperçoit que la douleur n'eſt que feinte & qu'on n'en affecte les apparences que pour tromper, alors loin d'être touché de compaſſion, l'on eſt indigné contre l'impoſteur. C'eſt ce qui arriva aux Ambaſſadeurs des Carthaginois. La réponſe que leur fit Scipion ne fut pas longue. Il leur dit qu'après l'aveu qu'ils venoient de faire que le ſiége de Sagonte avoit été une entrepriſe contre les Traitez, & que depuis peu ils avoient encore violé les ſermens & les articles de paix dont on étoit convenu, leur République ne devoit pas s'attendre qu'on eût pour elle quelque égard, & que par elle-même elle ne méritoit que d'être traitée avec la derniére rigueur : que cependant les Romains en uſeroient avec leur généroſité ordinaire, tant pour eux-mêmes, que pour ne point paroître inſenſibles aux malheurs de la condition humaine : que ſi les Carthaginois vouloient ſe rendre juſtice, ils conviendroient eux-mêmes qu'ils ne ſont dignes d'aucune faveur ; que quelque peine qu'on leur fît ſouffrir, quelque choſe qu'on les obligeât de faire, quelque exaction dont on les chargeât, ils ne s'en plaindroient pas comme d'un traitement rigoureux ; qu'au contraire il leur paroîtroit étrange, ce ſeroit pour eux une eſpéce de prodige, qu'après avoir par leur perfidie irrité la fortune juſqu'au point d'être livrez à leurs ennemis, on eût encore quelque indulgence & quelque bonté pour eux. Après ce petit diſcours, il leur donna les articles qui contenoient & les graces qu'il vouloit leur faire, & les conditions qu'il exigeoit d'eux. Les voici en ſubſtance.

» Qu'ils garderoient dans l'Afrique les places qu'ils avoient » avant la derniére guerre qu'ils avoient faite aux Romains : » qu'ils auroient encore les terres, les eſclaves, & tous les au- » tres biens dont ils étoient auparavant en poſſeſſion : qu'à » compter dès ce jour il ne ſeroit fait contre eux aucun acte

» d'hoſtilité, qu'ils vivroient ſelon leurs loix & leurs cou-
» tumes, & qu'on ne leur donneroit point de garniſons.
Tels étoient les articles de douceur, ceux de rigueur portoient :

» Que les Carthaginois reſtitueroïent aux Romains tout
» ce qu'ils avoient injuſtement pris ſur ceux-ci pendant les
» tréves ; qu'ils leur remettroient tous les priſonniers de guerre
» & les fuiards qu'ils avoient pris en quelque tems que ce fût ;
» qu'ils leur abandonneroient tous leurs longs vaiſſeaux, à
» l'exception de dix galéres ; qu'ils leur livreroient tous leurs
» éléphans ; qu'ils ne feroient aucune guerre ni au dehors ni
» au dedans de l'Afrique ſans l'ordre du peuple Romain ;
» qu'ils rendroient à Maſſiniſſa les maiſons, terres, villes &
» autres biens qui lui avoient appartenu ou à ſes ancêtres
» dans toute l'étendue de païs qu'on leur montreroit ; qu'ils
» fourniroient de vivres l'armée Romaine pendant trois mois ;
» qu'ils paieroient ſa ſolde juſqu'à ce que l'on eût reçu ré-
» ponſe des Romains ſur les articles qui leur avoient été en-
» voiez ; qu'ils donneroient dix mille talens d'argent en cin-
» quante ans, en paiant chaque année deux cens talens d'Eu-
» bée ; que pour aſſûrance de leur fidélité ils donneroient
» cent ôtages que le Conſul choiſiroit dans leur jeuneſſe, de-
» puis quatorze ans juſqu'à trente.

La lecture de ces articles achevée, les Ambaſſadeurs partirent au plutôt pour Carthage, & en firent part au Sénat. Pendant qu'ils parloient, un des Sénateurs, qui n'en étoit pas content, aiant commencé à ſe déclarer, Annibal, dit-on, s'avança, ſaiſit le perſonnage & le jetta hors de ſon ſiége. Comme toute la compagnie paroiſſoit indignée d'une action ſi contraire au reſpect dû à un Sénateur, Annibal ſe léve & dit qu'il étoit excuſable s'il commettoit quelque faute contre les uſages ; que l'on ſçavoit qu'il étoit ſorti de ſa patrie dès l'âge de neuf ans ; & qu'il n'y étoit revenu qu'après plus de trente-ſix ans d'abſence ; que l'on ne prît pas garde s'il péchoit contre la coutume, mais s'il prenoit, comme il devoit, les intérêts de la patrie. Que c'étoit pour les avoir eus à cœur qu'il étoit tombé dans la faute qu'on lui reprochoit ; qu'il lui paroiſſoit ſurprenant & tout-à-fait extraordinaire, qu'un Carthaginois inſtruit de ce que l'Etat en général & chaque particulier avoit entrepris contre les Romains, ne rendît pas graces à la fortune, de ce qu'étant tombé en leur puiſſance

il en étoit traité ſi favorablement : que ſi quelques jours avant la bataille on eût demandé aux Carthaginois quels maux la République auroit à ſouffrir en cas que les Romains remportaſſent la victoire, ils n'auroient pû les exprimer, tant ils leur auroient paru grands & formidables : qu'il demandoit en grace que l'on ne délibérât pas ſur ces articles, qu'on les reçût avec joie, que l'on fît des ſacrifices aux Dieux, & qu'on les priât tous de faire en ſorte que le peuple Romain ratifiât le Traité. On trouva cet avis très-ſenſé & tout-à-fait convenable aux intérêts de l'Etat ; on réſolut de faire la paix aux conditions propoſées, & ſur le champ le Sénat fit partir des Ambaſſadeurs pour la conclure.

CHAPITRE III.

Procédé injuſte de Philippe & d'Antiochus contre le fils de Ptolémée.

CHoſe étonnante ! Pendant que Ptolémée vivoit & qu'il pouvoit ſe paſſer du ſecours de Philippe & d'Antiochus, ces deux Princes étoient toujours prêts à le ſecourir : à peine eſt-il mort, laiſſant après lui un jeune enfant à qui les loix de la nature les obligeoient de conſerver le Roiaume, qu'ils s'animent l'un l'autre à partager cette ſucceſſion & à ſe défaire du légitime héritier. Encore ſi comme les Tyrans ils avoient mis leur honneur à couvert par quelque prétexte au moins léger : mais ils ſe conduiſirent en cela d'une maniére ſi féroce & ſi brutale, qu'on leur appliqua ce que l'on dit ordinairement des poiſſons, qu'entre ces animaux, quoique de même eſpéce, les plus petits ſervent de nourriture aux plus gros. Peut-on jetter les yeux ſur le Traité que font enſemble ces deux Rois, que l'on ne voie clairement leur impiété, leur inhumanité, leur ambition & leur avarice exceſſive ? Que ſi quelqu'un ſçait mauvais gré à la fortune de ſe jouer ainſi des pauvres mortels, qu'il prenne à ſon égard des ſentimens plus modérez : elle eut ſoin de punir ces deux Rois comme ils méritoient, & en fit un exemple qui ſervira dans les ſiécles à venir à contenir dans le devoir ceux qui voudroient les imiter. Pendant qu'ils ne cherchoient qu'à ſe

tromper l'un l'autre, & qu'ils déchiroient par morceaux le Roiaume du jeune Roi, la fortune ſuſcitant contre eux les Romains, fit retomber juſtement ſur eux & tourna contre eux-mêmes toutes les fraudes qu'ils méditoient contre les autres. Vaincus l'un & l'autre, non ſeulement ils ne pûrent plus convoiter le bien d'autrui, mais ils furent encore obligez de paier tribut aux Romains & de ſe ſoumettre aux ordres qu'ils en recevoient. Pour finir, en très-peu de tems elle releva le Roiaume de Ptolémée; elle renverſa ceux de Philippe & d'Antiochus, & fit ſentir à leurs ſucceſſeurs des maux preſque auſſi grands, que ceux dont ces deux Princes avoient accablé le jeune pupile.

CHAPITRE IV.

Mauvaiſe foi de Philippe à l'égard des Cianiens.

SI les Cianiens ſont tombez dans de ſi grandes calamitez, ils ne doivent pas s'en prendre à la fortune. Ils n'ont pas même à ſe reprocher de ſe les être attirées par quelque injuſtice à l'égard de leurs voiſins. Leur imprudence & leur mauvaiſe politique en eſt ſeule la cauſe. Pour envahir les biens les uns des autres, quand on n'éléve aux premiéres dignitez que ce que l'on a de plus mauvais citoiens, & que l'on reſpecte leurs déciſions juſqu'à maltraiter ceux qui s'y oppoſent, c'eſt ſe précipiter ſoi-même & de plein gré dans les plus grands maux. C'eſt cependant une faute que l'on voit tous les jours commettre, ſans qu'on ouvre les yeux ſur une conduite ſi irréguliere, ſans ſe mettre tant ſoit peu ſur ſes gardes, ſans entrer dans la moindre défiance. L'on peut dire qu'en cela certains animaux ſont plus ſages que les hommes. On ne les méne pas aiſément où ils ont eu quelque peine à ſe défendre d'un appas, ou à ſe décharger d'un filet. C'eſt aſſez même qu'ils aient vû un autre animal en péril dans un endroit, pour que cet endroit leur ſoit ſuſpect & qu'ils ſe defient de tout ce qui ſe préſente à leurs yeux. Les hommes ne prennent pas tant de précautions. Quoiqu'ils aient entendu dire, quoiqu'ils voient que des Etats ſe perdent par le mauvais choix qu'on fait des Chefs, on n'a qu'à les flatter de l'eſpérance de s'agrandir au préjudice d'autrui, d'abord ils mordent ſottement à

l'hameçon ; comme s'ils ne ſçavoient pas que perſonne n'y a mordu ſans y trouver ſa perte, & que cette politique a toujours été funeſte à quiconque s'en eſt ſervi.

Lorſque Philippe ſe fut rendu maître de la ville des Cianiens ; ſa joie fut extréme. Il croioit avoir fait la plus belle & la plus mémorable de toutes les actions, aiant ſecouru Pruſias ſon gendre, épouvanté ceux qui avoient quitté ſon parti, & acquis légitimement une grande quantité d'eſclaves & d'argent. Bien des raiſons devoient le détromper ; mais il ne les vit pas, quoiqu'elles ſautaſſent aux yeux. Premiérement il venoit au ſecours d'un gendre, qui loin d'avoir été maltraité, avoit uſé de mauvaiſe foi. En ſecond lieu, en faiſant injuſtement ſouffrir à une ville Gréque les maux les plus horribles, il confirmoit les peuples dans l'opinion qu'ils avoient de la cruauté avec laquelle il traitoit ſes alliez, & il ne falloit que ces deux choſes pour le faire paſſer pour un homme ſans reſpect pour les Dieux. D'ailleurs c'étoit faire une inſulte atroce aux Ambaſſadeurs de ces villes. Ils étoient venus pour délivrer les Cianiens des maux dont ils étoient menacez, ils n'y étoient venus que parce que lui-même les y avoit exortez & preſſez même avec inſtance, & ils ne ſont pas plutôt arrivez qu'il les rend ſpectateurs des choſes qu'ils craignoient le plus. Ajoutez à cela qu'il indiſpoſa tellement les Rhodiens contre lui, qu'ils ne pûrent plus en entendre parler. Et le hazard aida beaucoup à leur inſpirer cette haine. Car pendant que ſon Ambaſſadeur tâchoit dans le théatre de juſtifier ſa conduite, & leur vanter fort la généroſité de Philippe, qui maître en quelque ſorte de leur ville les avoit laiſſez jouïr de leur liberté, tant pour détruire les calomnies que ſes ennemis avoient répandues, que pour donner aux Rhodiens des preuves du bien qu'il leur vouloit : je ne ſçai quel homme arrivant de la flote dans le Prytanée annonça la priſe de la ville des Cianiens, & les cruautez que Philippe y avoit exercées. Cette nouvelle apportée au milieu du diſcours de l'Ambaſſadeur, par le premier Magiſtrat des Rhodiens, ſurprit ſi étrangement l'aſſemblée, qu'on ne pouvoit ſe perſuader que Philippe eût été capable d'une ſi étrange perfidie. Cependant ce Prince après s'être plus trompé lui-même qu'il n'avoit trompé les Cianiens, s'aveugla de telle ſorte, qu'au lieu de rougir & mourir de honte de ce qu'il avoit fait, il s'en glorifioit comme de la plus belle action de ſa vie. Auſſi depuis ce jour-là

jour-là les Rhodiens le regardérent comme leur ennemi, & firent des préparatifs pour s'en venger. Cette même action lui attira auſſi la haine des Etoliens. Il s'étoit depuis peu remis en paix avec eux, & leur tendoit les mains ; peu de tems auparavant il avoit fait alliance avec les Etoliens, les habitans de Lyſimachie, les Chalcédoniens & les Cianiens. Malgré cela, il commença par éloigner ſans aucun prétexe les Lyſimachiens de l'alliance qu'ils avoient avec les Etoliens, il fit enſuite paſſer ſous le joug les Chalcédoniens, & après eux les Cianiens, quoique celui qui commandoit dans la ville & qui gouvernoit tout, y fût de la part des Etoliens. A l'égard de Pruſias, il eut beaucoup de joie de voir ſon entrepriſe heureuſement terminée ; mais voiant qu'un autre en emportoit tout l'avantage, & qu'il n'avoit pour ſa part qu'une ville dont il ne reſtoit plus que le terrain, il en fut ſenſiblement touché. Mais le mal étoit ſans reméde.

CHAPITRE V.

Fin tragique d'Agathocles & de toute ſa famille.

AGathocles aiant fait appeller les principaux d'entre les Macédoniens, entra dans leur aſſemblée avec le Roi & Agathoclée. D'abord il feignit de ne pouvoir parler, il avoit le viſage baigné de larmes. A force de s'eſſuier avec ſon manteau, il arrêta enfin ces pleurs ; puis prenant l'enfant entre ſes mains : » Recevez, dit-il, Macédoniens, cet enfant, que » Ptolémée ſon pére en mourant a laiſſé entre les mains de » ma ſœur, mais qu'il a confié à votre fidélité. La tendreſſe » que ma ſœur a pour lui ne peut lui être que d'un très-petit » ſecours, il n'a d'eſpérance qu'en vous, tous ſes intérêts ſont » entre vos mains. Il y a longtems que ceux, qui connoiſſent à » fond Tlépoléme, s'apperçoivent qu'il cherche à s'élever plus » qu'il ne convient à un homme de ſa ſorte. Mais maintenant » il a marqué le jour & l'heure qu'il doit prendre le diadéme. » Ne m'en croiez pas, croiez ceux qui ſçavent la vérité & » qui viennent actuellement de l'endroit où tout eſt préparé » pour cela. En même tems il fit approcher Critolaüs, qui dit qu'il avoit vû l'autel dreſſé & les victimes que la multitude diſpoſoit pour cette cérémonie. Les Macédoniens entendirent

ces paroles; non ſeulement ſans être touchez de compaſſion, mais encore ſans faire attention à ce qui ſe diſoit. Ils l'écoutoient d'un air moqueur, ſe parlant à l'oreille, & folâtrant de telle façon, qu'Agathocles ne ſçavoit pas lui-même comment il étoit ſorti de cette aſſemblée. Il fut reçu de la même maniére par les autres corps de l'Etat.

Pendant qu'il ſe donnoit tous ces mouvemens, il arrivoit des armées des hautes provinces quantité de gens qui animoient les uns leurs parens, les autres leurs amis à ſe tirer de l'état miſérable où ils étoient, & à ne pas ſouffrir que de ſi indignes perſonnages les outrageaſſent impunément. Mais ce qui piqua davantage la populace à ſe venger de ceux qui étoient à la tête des affaires, fut que Tlépoléme avoit en ſon pouvoir tout ce qu'il arrivoit de proviſions & de vivres à Alexandrie, & qu'elle voioit dans quelle extrémité elle alloit tomber, ſi elle le laiſſoit plus longtems le maître.

Agathocles fit en même tems une action qui lui aida beaucoup à irriter la colére & du peuple & de Tlépoléme. Il arracha Danaé ſa bellemére du Temple de Cérés, la traîna le viſage découvert tout au travers de la ville, & la jetta dans une priſon. Il vouloit par-là faire connoître à tout le monde le différend qu'il avoit avec Tlépoléme, & il y réuſſit. La populace animée par cette action fit éclater toute la haine qu'elle avoit dans le cœur contre les Magiſtrats. Les uns affichoient pendant la nuit leurs ſentimens dans tous les quartiers de la ville, les autres pendant le jour s'aſſembloient par bandes, & s'ameutoient les uns les autres. Agathocles mécontent de ce ſoulévement & n'en concevant pas pour lui de grandes eſpérances, tantôt penſoit à prendre la fuite, & puis changeoit de ſentiment, parce qu'il avoit eu l'imprudence de ne rien diſpoſer pour l'exécution; tantôt il formoit avec d'autres une conſpiration pour aller ſur le champ égorger une partie de ſes ennemis, ſe ſaiſir de l'autre, & enſuite uſurper la tyrannie.

Sur ces entrefaites, le bruit court que Méragéne, un de ſes gardes, découvroit toutes choſes à Tlepoléme & s'entendoit avec lui, à cauſe de la liaiſon qu'il avoit avec Adée Gouverneur de Bybaſte. D'abord Agathocles donne ordre à Nicoſtrate ſon Sécretaire de s'aſſûrer de Méragéne, de l'interroger avec ſoin, & de le menacer même de la queſtion la plus rigoureuſe. Nicoſtrate obéit ſur le champ. Il méne l'eſ-

pion dans l'appartement du palais le plus enfoncé ; là il interroge Méragéne ſur ce dont il s'agiſſoit ; celui-ci n'avouant rien, on le dépouille. Pendant que les uns diſpoſent les inſtrumens néceſſaires à la queſtion, & que les autres, les verges à la main, lui ôtent ſes habits, un exprès vient trouver Nicoſtrate, lui ſouffle je ne ſçai quoi à l'oreille & auſſitôt ſe retire. Nicoſtrate le ſuit ſans rien dire, mais ſe frappant continuellement la cuiſſe. Il arriva ici à Méragéne une choſe fort ſinguliére. On avoit déja preſque levé les verges pour le battre, on préparoit les inſtrumens de la torture ſous ſes yeux, & quand Nicoſtrate ſe fut retiré, les ſatellites reſtérent là dévant lui immobiles ſe regardant l'un l'autre & attendant le retour de ce Sécretaire. Comme il reſtoit quelque tems à revenir, ils s'en allérent tous, & laiſſérent là Méragéne, qui nû comme il étoit, traverſa heureuſement le palais & entra dans une tente des Macédoniens qui ſe rencontra auprès. Ils étoient aſſemblez pour dîner. Il leur conte ce qui lui étoit arrivé, & la façon ſurprenante dont il s'étoit ſauvé. On ne pouvoit d'abord le croire, mais comme on le voioit encore tout nû, on ne put s'en défendre. Méragéne délivré de ce danger, prie avec larmes les Macédoniens de prendre non ſeulement ſa défenſe, mais encore celle du Roi, & la leur propre ; qu'il étoit évident qu'ils alloient tous périr, s'ils ne ſaiſiſſoient le moment que la haine de la multitude contre Agathocles étoit dans ſa force, & que tout le monde étoit prêt à ſe ſoulever contre lui : que ce moment étoit venu, & qu'il ne s'agiſſoit plus que d'avoir quelqu'un qui entamât la choſe. Les Macédoniens s'échauffent à ce diſcours & ſe laiſſent perſuader. Ils paſſent enſuite dans les tentes des autres ſoldats, leſquelles ſe touchent les unes les autres & ſont toutes tournées du même côté de la ville.

Comme depuis longtems on ne demandoit qu'à ſe révolter, & qu'il ne falloit plus que quelqu'un pour pouſſer les autres & ſe mettre à leur tête, ce fut un feu qui éclata dans le moment qu'il commença à prendre. Il n'y avoit pas encore quatre heures que l'on parloit de ſe ſoulever, lorſque tous les ordres tant de la guerre que de la Magiſtrature ſe trouvérent réunis dans le même ſentiment. Un accident vint alors tout à propos pour favoriſer l'entrepriſe. On remit une lettre à Agathocles, & on lui amena des eſpions. La lettre étoit de Tlépoléme, qui mandoit qu'il joindroit inceſſamment l'armée,

& les eſpions annoncent qu'il en étoit déja proche. Cette nouvelle le mit tellement hors de lui-même, que toute affaire, tout conſeil ceſſant, il s'en alla prendre ſon repas à l'heure ordinaire, & s'y divertit comme il avoit coutume de faire.

Mais Œnanthe pénétrée de douleur fut dans le Theſmophore, ou le Temple de Cérés & de Proſerpine, lequel étoit ouvert pour quelque ſacrifice qui ſe faiſoit tous les ans à pareil jour. D'abord elle tomba ſur ſes genoux, & adreſſa aux Déeſſes les priéres les plus preſſantes. Elle s'aſſit enſuite au pié de l'autel, & reſta là tranquille. Quantité de femmes voioient avec plaiſir la triſteſſe & l'affliction où elle étoit, & demeuroient en ſilence. Mais les parentes de Polycrate & quelques autres des plus illuſtres, ne ſçachant pas les raiſons de ſa douleur, s'approchérent d'elle & tâchérent de la conſoler. Alors Œnanthe jettant un grand cri: Ne m'approchez pas, dit-elle, bêtes farouches que vous êtes, je vous connois bien, vous nous êtes contraires, vous priez les Déeſſes de nous envoier les plus grands maux. Mais j'eſpére qu'elles permettront que vous mangiez vos propres enfans. Enſuite elle ordonna à ſes femmes de chaſſer les autres qui étoient venues, & de frapper celles qui refuſeroient de ſe retirer. A ces mots les Dames s'en allérent levant les mains au ciel, & les priant de faire retomber ſur Œnanthe les maux dont elle menaçoit les autres.

Quoique la réſolution de changer le gouvernement eût été déja priſe par les hommes, leur haine cependant redoubla, lorſqu'ils virent chacun leur femme dans une ſi grande colére. A peine le jour fut-il tombé, que l'on ne vit dans la ville que tumulte, que flambeaux, que gens qui couroient de côté & d'autre. Ceux-ci s'aſſembloient en criant dans le Stade, ceux-là s'animoient les uns les autres; il y en avoit qui, pour n'être pas expoſez aux ſuites de ce ſoulévement, ſe cachoient dans des maiſons ou des lieux où l'on ne pouvoit ſoupçonner qu'ils fuſſent. Déja tout le terrain d'autour du palais, le Stade, la place étoit couverte de toute ſorte de gens, & de ceux ſurtout qui fréquentent le théâtre de Bacchus, lorſqu'on fut informer Agathocles de ce qui ſe paſſoit. Il n'y avoit pas longtems qu'il étoit ſorti de table, il s'éveille encore plein du vin qu'il avoit bû, il prend toute ſa famille, excepté Philon, vient au Roi, lui dit quelques paroles ſur ſa mauvaiſe fortune, le prend par la main & monte dans une galerie

qui eſt entre le Mœandre & la Paleſtre, & qui conduit à l'entrée du théâtre. Les deux premiéres portes il les fait bien aſſûrer, & paſſe juſqu'au-delà de la troiſiéme avec deux ou trois gardes, le Roi & ſa famille. Ces portes étoient à jour, & elles ſe fermoient à deux leviers.

Il s'étoit alors aſſemblé de toute la ville une populace infinie, non ſeulement les rues & les places en étoient couvertes, mais encore les eſcaliers & les toits. Il s'élevoit un bruit confus de voix de femmes & d'enfans mêlées avec celles des hommes. Car à Alexandrie comme à Chalcédoine c'eſt la coutume, dans ces ſortes de troubles les enfans ne font pas moins de bruit que les hommes. Quand le jour fut venu, quelque grande que fût la confuſion des voix, on entendoit cependant ſurtout que c'étoit le Roi que l'on demandoit. D'abord les Macédoniens ſortant de leurs tentes, s'emparent de l'endroit du palais où ſe tenoient les conſeils. Peu après aiant appris où étoit le Roi, ils y furent & enfoncérent les deux premiéres portes de la premiére galerie. A la ſeconde ils demandérent le Roi à grands cris. Agathocles comprit alors le danger qu'il couroit, il pria les gardes d'aller trouver les Macédoniens, & de leur dire de ſa part, qu'il quittoit le gouvernement, qu'il renonçoit à ſa puiſſance & aux honneurs qu'il poſſédoit, qu'il ſe défaiſoit même de tous les biens & revenus qu'il avoit, qu'il ne demandoit que la vie & le petit ſecours néceſſaire pour la ſoutenir, que rentrant ainſi dans ſon premier état il ne pourroit faire de peine à perſonne, quand même il le voudroit.

Il n'y eut perſonne des gardes qui voulût ſe charger de cette commiſſion, hors un certain Ariſtoméne, qui quelque tems après eut la principale part dans le gouvernement. Cet homme étoit Acarnanien. Avancé en âge & devenu maître des affaires, il ſe fit une grande réputation par la ſage & prudente conduite qu'il tint à l'égard du Roi & du Roiaume: auſſi habile en cela qu'il l'avoit été à flatter Agathocles, pendant que celui-ci étoit dans ſa plus grande proſpérité. Il fut le premier, qui l'aiant invité à dîner chez lui, le diſtingua des autres conviez juſqu'à lui mettre une couronne d'or ſur la tête, ce que la coutume ne permet d'accorder qu'aux Rois. Il oſa auſſi le premier porter ſon portrait ſur une bague. Une fille lui étant née, il lui donna le nom d'Agathoclée. En voilà aſſez pour le faire connoître.

Ariſtoméne aiant donc reçu cet ordre, ſort par une petite porte & vient aux Macédoniens. A peine eut-il dit quelques paroles & expliqué les intentions d'Agathocles, qu'ils voulurent lui paſſer leurs épées au travers du corps. Mais défendu par certains de la troupe, qui demandoient que l'on fît main-baſſe ſur la multitude, il retourna vers Agathocles, avec ordre de lui dire, qu'il leur amenât le Roi, ou qu'il prît garde de ne pas ſortir lui-même. Dès qu'il fut parti les Macédoniens avancérent à la ſeconde porte & l'enfoncérent. Agathocles jugeant par-là & par la réponſe qu'on lui avoit apportée, de la colére où ils étoient, leur tendit les mains en ſuppliant. Agathoclée de ſon côté ſe découvrit le ſein dont elle diſoit qu'elle avoit nourri le Roi. Tous deux les conjuroient par tout ce qu'ils pouvoient dire de plus touchant de leur accorder au moins la vie. Leurs larmes & leurs gémiſſemens ne ſervant de rien, enfin ils envoiérent le jeune Roi avec les gardes. Les Macédoniens le prennent, le mettent ſur un cheval & le conduiſent au Stade. Dès qu'il parut, toute la place retentit de cris de joie & d'applaudiſſement. On arrêta le cheval, on en décendit le Roi, & on le conduiſit juſqu'à l'endroit d'où les Rois ont coutume de ſe faire voir.

Parmi la multitude on étoit partagé entre la joie & la douleur. On étoit très-content que le Roi eût été amené, mais on étoit en même tems chagrin que l'on n'eût pas pris ceux qui étoient la cauſe de tous les troubles, & qu'ils ne reçuſſent pas un châtiment proportionné à leur crime. C'eſt pourquoi l'on ne ceſſoit de crier & de commander que l'on ſe ſaisît de ces ſcélérats, & que l'on en fît un exemple. Le jour aiant paru & la populace ne ſçachant ſur qui faire éclater ſon reſſentiment, un des gardes nommé Soſibe s'aviſa d'un expédient fort heureux pour tirer le Roi d'embarras & pour appaiſer le tumulte. Voiant que la colére du peuple ne ſe calmoit point, & la peine où étoit le jeune Prince d'être environné de gens qu'il ne connoiſſoit pas, & d'entendre le bruit qu'une multitude de peuple faiſoit à ſes oreilles, il demanda au Roi s'il n'abandonnoit pas au peuple ceux qui en avoient mal agi à ſon égard & à celui de ſa mére. Le Roi dit qu'il le vouloit bien. Soſibe donna ordre à quelques gardes de publier quelles étoient les intentions du Roi, & enleva en même tems ce jeune Prince pour le conduire dans ſa maiſon qui étoit proche & lui ſervir à manger.

Digitized by Google

La volonté du Roi aiant été hautement déclarée, on n'entendit par tout que cris de joie, que des applaudiſſemens. Alors Agarthocles & ſa ſœur ſe ſéparent & ſe retirent chacun chez ſoi. Quelques ſoldats, les uns de leur propre mouvement, les autres pouſſez par la populace, ſe mirent en devoir de les chercher. Le maſſacre ſuivit bientôt, mais ce ne fut que par un pur hazard. Un homme de la maiſon d'Agathocles & un de ſes flatteurs nommé Philon, entrant plein de vin dans le Stade & voiant la diſpoſition de la populace contre ſon Maître, dit à ceux qui étoient autour de lui, qu'à préſent comme auparavant, ils ne verroient pas plutôt Agathocles qu'ils changeroient de ſentiment. A ces mots, les uns le chargent d'injures, les autres le pouſſent avec violence; comme il fait effort pour ſe défendre, on lui déchire ſon manteau, on le perce à coups de lance, on le traîne avec ignominie encore tout palpitant. Dès que l'on eut commencé à goûter le ſang, on n'attendit plus ſinon que les autres fuſſent amenez. Agathocles parut peu de tems après, chargé chaînes. A peine fut-il entré dans la foule, que quelques-uns coururent à lui & le percérent d'abord. C'étoit lui rendre un ſervice d'ami, car par-là on le déroba à la triſte cataſtrophe qui devoit terminer ſa vie. On amena avec lui Nicon, Agathoclée nûe avec ſes ſœurs, & enſuite tous les parens. On arracha auſſi du Theſmophore Œnanthe, on la mit nûe ſur un cheval, & on la fit venir dans le Stade. Toutes ces perſonnes furent livrées à la populace, dont les uns les mordirent, les autres leur paſſoient l'épée au travers du corps, & d'autres encore leur arrachoient les yeux, & à meſure qu'ils tomboient de cheval, on leur arracha les membres juſqu'à ce qu'ils fuſſent tous déchirez par morceaux. Car c'eſt le vice naturel des Egyptiens, leur colére eſt toujours accompagnée de cruauté. Dans le même tems, quelques jeunes filles qui avoient été élevées avec Arſinoé, aiant appris que Philammon, qui avoit commiſſion de tuer la Reine, étoit arrivé depuis trois jours de Cyréne, entrérent par force dans la maiſon de cet Officier, & à coups de pierres & de bâtons le mirent à mort, elles étranglérent ſon fils, qui étoit encore dans l'âge le plus tendre, & aiant traîné ſa femme toute nûe ſur la place, elles la maſſacrérent.

Telle fut la fin tragique d'Agathocles, de ſa ſœur, & de toute ſa famille. Je ſçai les efforts d'eſprit qu'ont fait ceux

ciliens, Agathocles & Denis. C'eſt ſur des perſonnages de ce mérite qu'il faut arrêter ſes lecteurs, leur faire enviſager les viciſſitudes de la fortune, & les porter à faire ſur ces événemens des réflexions ſalutaires. Mais pour cet autre Agathocles, dont nous parlions plus haut, ce ſeroit lui faire trop d'honneur. C'eſt là raiſon pourquoi je me ſuis étudié à raconter ſimplement la maniére tragique dont il avoit fini ſa carriére. Une autre raiſon a été, que l'unique avantage que l'on puiſſe procurer par le récit des événemens terribles, c'eſt d'en donner la connoiſſance. Une deſcription trop longue, un tableau trop étudié de ces triſtes objets, non ſeulement eſt inutile, mais fait encore quelque peine aux ſpectateurs. Quand on veut inſtruire ou par les yeux ou par les oreilles, deux choſes ſont à conſidérer, le plaiſir & l'utilité, & ces deux choſes doivent être ſurtout le but de l'Hiſtorien. Or un détail trop étendu de ces ſortes de faits n'eſt ni agréable ni utile. Il n'eſt point utile, car il n'y a perſonne qui voulût imiter ce qui arrive contre la raiſon. Il n'eſt pas non plus agréable, car quel plaiſir y a-t-il à voir des choſes qui répugnent à la nature & aux notions ordinaires? On a d'abord quelque envie de les voir ou de les entendre pour s'aſſûrer qu'elles ſont poſſibles. Mais on s'en tient là, & l'on n'aime point à s'y arrêter longtems. Que ce que l'on raconte ſoit donc propre ou à produire quelque utilité, ou à faire quelque plaiſir. Toute deſcription exagérée & qui s'écarte de ce but, peut avoir lieu dans une tragédie, mais elle ne convient point du tout à l'Hiſtoire. Je ne pardonne ces exagérations qu'à des Hiſtoriens qui n'ont jamais étudié la nature, & qui ne ſçachant rien de ce qui s'eſt paſſé dans le reſte de l'univers, s'imaginent que les événemens dont ils ſont témoins ou qui leur ont été racontez, ſurpaſſent tout ce qui eſt arrivé de plus extraordinaire & de plus admirable dans les ſiécles paſſez. C'eſt pour cela que ſans y penſer ils décrivent avec beaucoup d'emphaſe des faits qui ont déja été décrits par d'autres, & qui n'apportent à leurs lecteurs ni utilité ni plaiſir.

HISTOIRE
DE
POLYBE.

LIVRE SEIZIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Bataille navale entre Philippe Roi de Macédoine & Attalus.

PHILIPPE n'étoit pas tranquille ſur l'avenir. Le ſiége qu'il faiſoit n'avançoit pas autant qu'il l'auroit ſouhaité, & les ennemis avoient à l'ancre un grand nombre de vaiſſeaux pontez. Comme les conjonctures ne lui permettoient pas même de choiſir entre deux partis, il prit celui de lever l'ancre & de diſparoître. Les ennemis qui s'attendoient à lui voir pouſſer ſes mines plus loin, furent fort ſurpris d'un départ ſi précipité. Mais Philipppe avoit ſes raiſons pour ne pas différer. Ses vûes étoient de gagner le devant ſur les ennemis, & de paſſer ſûrement à Samos en rangeant la côte. Mais toute ſa diligence ne lui ſervit de rien. Dès qu'Attalus & Théophiliſque apperçûrent qu'il

s'ébranloit, ils réſolurent de le ſuivre & de le combattre. Leur flotte ne marchoit pas fort ſerrée, parce que comptant que Philippe ſuivroit ſon premier projet, ils n'avoient pas pris ſoin de la tenir en état. Cependant à force de rames ils l'atteignirent, & attaquérent, Attalus l'aîle droite, & Théophiliſque la gauche. Philippe preſſé de tous côtez donne à ſa droite le ſignal du combat, commande de faire face aux ennemis & de combattre avec courage, puis avec quelques eſquifs il ſe retire dans de petites Iſles qui ſont au milieu du trajet, & attend là le ſuccès de la bataille. Sa flote étoit compoſée de cinquante trois vaiſſeaux pontez, de quelques autres découverts & de cent cinquante bâtimens légers avec des fuſtes. Il étoit reſté à Samos des vaiſſeaux qu'il n'avoit pû équiper. Celle des ennemis étoit de ſoixante-cinq vaiſſeaux pontez, en comptant ceux que les Byſantins leur avoient fournis, de neuf galiotes & de trois trirémes.

L'action commença par le vaiſſeau que montoit Attalus, & auſſitôt, ſans autre ſignal, tous les autres, qui étoient proche, chargérent. Attalus tomba ſur une octiréme, l'ouvrit par l'impétuoſité du choc & la coula à fond, quelque réſiſtance que fiſſent les troupes, qui de deſſus le pont la défendoient. La decemréme de Philippe, laquelle étoit l'Amirale, tomba en la puiſſance des ennemis par un accident très-ſingulier. Elle choqua ſi violemment une petite galiote qui s'en approchoit, & enfonça ſi avant ſon éperon ſous le banc des Thranites, que ce petit bâtiment y demeura attaché, ſans que le pilote ait pû arrêter le cours impétueux de ſon vaiſſeau. Sur ces entrefaites arrivent deux quinquirémes, qui percent des deux côtez ce grand bâtiment que le petit qui y étoit comme ſuſpendu empêchoit de ſe tourner & d'agir, & le coulent à fond avec tous ceux qui le montoient, au nombre deſquels étoit Démocrate Général de l'armée.

D'un autre côté Dionyſidore & Dinocrate ſon frére, les deux premiers Officiers de la flote d'Attalus, couroient un grand péril, combattant le premier ſur un ſeptiréme, & l'autre ſur un octiréme. Dinocrate aiant le corps de ſa galére conſidérablement ouvert au-deſſus de l'eau, en avoit percé un des ennemis au-deſſous, & y tenoient tellement qu'il ne pouvoit s'en détacher, quelque effort qu'il fît pour reculer. Dans cet état il avoit d'autant plus à craindre, que les Macédoniens l'attaquoient avec plus d'acharnement. Attalus

vint fort à propos à ſon ſecours. Il fondit ſur la galére ennemie & la ſépara de celle de Dinocrate, qui par ce moien fut délivré; tout l'équipage du vaiſſeau Macédonien fut égorgé, & le vaiſſeau même reſta en la puiſſance des vainqueurs. A l'égard de Dyoniſidore, comme il ſe portoit avec force contre un autre vaiſſeau pour le percer de l'éperon, il manqua ſon coup. De là tombant parmi les ennemis il vit les bancs des rameurs du côté droit de ſa galére enlevez, les tours abattues. Les Macédoniens l'enveloppérent de tous les côtez avec de grands cris, le vaiſſeau & l'équipage furent ſubmergez. Heureuſement il ſe ſauva lui-méme en ſe jettant avec deux autres à la nage pour gagner une galiote qu'on amenoit à ſon ſecours.

Dans le reſte de la flote on ſe battoit à forces égales. Car ſi d'un côté Philippe avoit plus de vaiſſeaux légers, de l'autre Attalus étoit plus fort en vaiſſeaux couverts. A la droite des Macédoniens l'on combattoit de maniére, que, quoique la choſe ne fût pas encore décidée, il étoit aiſé de juger que la victoire ſe déclareroit en faveur d'Attalus. Je diſois tout à l'heure que les Rhodiens, preſque au ſortir du port, avoient été jettez loin des ennemis; mais comme leur chiourme étoit meilleure, ils eurent bientôt atteint l'arriéregarde des Macédoniens. Là ils commencérent par ſe jetter dans les vaiſſeaux qui ſe retiroient, & à briſer tous leurs bancs. Les Macédoniens viennent au ſecours. L'eſcadre Rhodienne ſe joint à Théophiliſque, & l'une & l'autre tournent la proue vers la flote de Philippe, le combat s'échauffe au ſon des trompettes, on s'anime les uns les autres par de grands cris de guerre. Si les Macédoniens n'euſſent pas mêlé des petits bâtimens parmi les vaiſſeaux pontez, la bataille eût été bientôt terminée. Mais ces petits bâtimens incommodoient les Rhodiens en bien des maniéres. Car dès que les flotes ſe furent ébranlées ſelon l'ordre de bataille qu'on avoit pris d'abord, tous les vaiſſeaux combattoient péle-mêle: de ſorte qu'on ne pouvoit ni couler entre les rangs, ni ſe tourner, ni mettre à profit ſes avantages: ces eſquifs tombant tantôt ſur les rameurs dont ils arrêtoient la manœuvre, tantôt ſur la proue, tantôt ſur la poupe des galéres, & embaraſſant également les pilotes & la chiourme. Quand on combattoit de front & la proue tournée vers l'ennemi, ce n'étoit pas ſans deſſein. Alors les coups que l'on recevoit n'ouvroient le vaiſſeau

qu'au deſſus de l'eau ; au lieu que ceux que l'on portoit faiſoient ouverture au-deſſous & perdoient ſans reſſource les vaiſſeaux ainſi frappez. Mais les Rhodiens n'uſérent que rarement de ce ſtratagéme. Il y avoit trop à riſquer par la valeur avec laquelle les Macédoniens ſe défendoient de deſſus leurs ponts. On évitoit au contraire avec grand ſoin de les approcher. On gagnoit plus à briſer les bancs des rameurs en ſe coulant entre les galéres, & en voltigeant de côté & d'autre. Par cette manœuvre tantôt on fondoit ſur les ennemis par la proue, tantôt pendant qu'ils ſe tournoient on les accabloit de bleſſures, ou l'on fracaſſoit quelque piéce utile au ſervice du vaiſſeau. Cette maniére de combattre fit perdre aux Macédoniens un très-grand nombre de leurs galéres.

Dans cette occaſion il arriva à trois quinquerémes des Rhodiens une avanture fort remarquable. Théophiliſque montoit la premiére, qui étoit la Capitane ; Philoſtrate étoit ſur la ſeconde ; la troiſiéme portoit Nicoſtrate, & étoit commandée par Autolyque. Celle-ci avoit été donner de ſon éperon dans une des ennemis, laquelle coulant à fond avec l'équipage entraînoit avec elle celle qui l'avoit ouverte & qui y avoit laiſſé ſon éperon. Autolyque, ſur cette galére qui ſe rempliſſoit d'eau par la proue, ne laiſſa pas d'abord que de charger courageuſement les ennemis qui l'environnoient : mais couvert de bleſſures il tomba enfin dans la mer, où il fut bientôt ſuivi de ſon monde, qui comme lui s'étoit défendu avec valeur juſqu'à la fin. Dans ce moment Théophiliſque arrive pour le ſecourir. Il ne lui eſt pas poſſible de ſauver la galére, qui étoit déja pleine d'eau ; mais il en ouvre deux des ennemis & en chaſſe ceux qui les défendoient. Sur le champ le voilà environné d'eſquifs & de gros vaiſſeaux ennemis. Malgré cela, & quoiqu'il eût perdu la plûpart de ſes gens dans ce choc, quoiqu'il eût reçu trois bleſſures, il charge avec tant de vigueur qu'il ſauve ſon vaiſſeau, aidé par Philoſtrate, qui étoit venu fort à propos à ſon ſecours. De là il va joindre le reſte de la flote, entre de nouveau dans l'action, ſe met aux priſes avec les Macédoniens ; ſans force & ſans vigueur, à la vérité, parce qu'il perdoit tout ſon ſang par ſes bleſſures, mais avec plus de courage, plus de préſence d'eſprit, & par conſéquent plus de gloire que dans tout le reſte du combat. Au reſte il ſe donna dans cette journée

deux batailles navales à quelque diſtance l'une de l'autre. Car l'aîle droite de Philippe, qui n'avoit pas quitté la côte qu'elle avoit raſée d'abord, n'étoit pas loin de l'Aſie; & la gauche, qui s'étoit tournée pour ſecourir l'arriéregarde, étoit aux mains avec les Rhodiens aſſez près de Chio.

Attalus vainqueur à ſon aîle droite s'approchoit des petites Iſles où Philippe, à l'ancre, attendoit quel ſeroit le ſuccès de la bataille. Chemin faiſant il apperçoit une de ſes quinquerémes, qui hors du combat avoit été ouverte, & que les Macédoniens tâchoient de ſubmerger. Il court pour la tirer de ce danger avec deux quadrirémes. Le vaiſſeau ennemi abandonne ſa proie & ſe retire vers la terre. Attalus le ſuit vivement pour s'en rendre le maître. Philippe, qui le voit éloigné du reſte de ſa flote, prend quatre quinquerémes, trois galiotes & ce qu'il y avoit d'eſquifs auprès de lui, il ſe poſte entre Attalus & ſes vaiſſeaux pour lui couper le retour, & l'oblige de ſe jetter ſur la côte, tout tremblant encore du danger dont il étoit échappé. Attalus ſe retira dans Erythrée avec ce qu'il avoit de troupes, & laiſſa Philippe ſe ſaiſir des vaiſſeaux qui l'accompagnoient & de tout le bagage roial qu'ils portoient. Ce n'étoit pas ſans deſſein que le Roi de Pergame avoit étalé tout ce qu'il avoit de riche & de magnifique ſur le tillac de ſon vaiſſeau, & les Macédoniens donnérent dans le piége qu'il leur tendoit par cet étalage. Car les premiers qui le joignirent voiant une grande quantité de vaſes précieux, un habit de pourpre & les autres meubles dont ceux-là ſont ordinairement accompagnez, ceſſérent de pourſuivre, ſe mirent à piller, & laiſſérent Attalus ſe retirer tranquillement à Erythrée.

Philippe, quoique vaincu, fit beaucoup valoir ce petit avantage. Il ſe mit en haute mer, raſſembla ſes vaiſſeaux, & releva le courage de ſes troupes en les flattant qu'elles avoient remporté la victoire. Quelques-uns en effet furent portez à le croire en voiant ce Prince traîner après lui le vaiſſeau même d'Attalus. A la vûe de ce vaiſſeau Dionyſidore conjectura ce qui étoit arrivé au Roi ſon maître. Il leva un ſignal, rappella autour de lui ſes galéres, & ſe retira ſans courir aucun riſque dans les ports de l'Aſie. En même tems ceux des Macédoniens qui étoient aux mains avec les Rhodiens, & qui en étoient maltraitez, ſe retirérent du combat les uns après les autres, ſous prétexte d'aller au plus

vîte au ſecours de leurs vaiſſeaux. Pour les Rhodiens, après avoir lié à leurs galéres une partie de celles, qu'ils avoient priſes, & coulé à fond les autres, ils s'en allérent à Chio.

Du côté de Philippe il périt dans le combat contre Attalus une galére à dix, une à neuf, une à ſept, & une à ſix rangs de rame, dix autres vaiſſeaux pontez, & quarante vaiſſeaux légers, à quoi il faut ajouter deux quadrirémes & ſept petits bâtimens qui furent pris. La perte d'Attalus fut d'une galiote & de deux quinquerémes qui furent coulées à fond, & du vaiſſeau même qu'il montoit. A l'égard des Rhodiens, ils perdirent deux quinquerémes & deux trirémes, qui furent miſes hors de combat. On ne fit aucune priſe ſur eux, & l'on ne leur tua que ſoixante hommes, & au Roi de Pergame que ſoixante & dix. Les morts, dans l'armée de Philippe, montérent au nombre de trois mille Macédoniens & de ſix mille Alliez: & l'on fit priſonniers tant de Macédoniens que d'Alliez deux mille hommes & ſept cens Egyptiens.

Ainſi finit la bataille navale donnée à la hauteur de Chio. Philippe s'en attribua toute la gloire, & cela ſur ces deux raiſons: la premiére, qu'aiant pouſſé Attalus ſur le rivage, il s'étoit rendu maître du vaiſſeau de ce Prince: l'autre, qu'aiant jetté l'ancre près du promontoire d'Argenne, il s'étoit arrêté parmi les débris mêmes de ſes ennemis. Le lendemain il ſoutint par ſa maniére d'agir ce qu'il avoit prétendu la veille. Il raſſembla les reſtes des vaiſſeaux briſez, & fit donner la ſépulture à ce que l'on avoit pû reconnoître des ſiens parmi les morts. Tout cela ne ſe faiſoit que pour perſuader au peuple qu'il étoit victorieux, car l'on ne doit pas croire qu'il en fût perſuadé lui-même. Il fut aiſé de s'en appercevoir, lorſque, pendant le tems même qu'il jouoit le perſonnage de vainqueur, les Rhodiens & Dionyſidore vinrent avec leur flote ſe préſenter en bataille devant lui. Il ne ſe montra point & ſouffrit, ſans branler, que ſes ennemis repriſſent la route de Chio.

Jamais ce Prince, ni ſur terre ni ſur mer, n'avoit perdu une ſi grande quantité de monde en un ſeul jour. Il en étoit pénétré de douleur, & il avoit bien rabattu de ſa premiére vivacité. Cependant au dehors il faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour cacher ſa honte & ſon chagrin. Mais comment auroit-il pû cacher ſa défaite? Outre ce qui s'étoit paſſé pendant l'action, l'état de ſon armée après cette bataille faiſoit horreur.

Tout le trajet de mer, où le combat s'étoit donné, étoit teint de ſang & couvert de corps morts, d'armes & de débris de vaiſſeaux, & les jours ſuivans on voioit de toutes ces choſes un mêlange affreux ſur les rivages voiſins. Ce n'étoit pas Philippe ſeul qui en étoit frappé, tous les Macédoniens en étoient dans une confuſion extréme. Théophiliſque, le lendemain de cette bataille, en écrivit le ſuccès à ſa patrie, mit en ſa place à la tête des troupes Cléonée, & mourut ce même jour de ſes bleſſures. Il s'étoit extrémement ſignalé dans cette action, & il ne peut être trop loué d'avoir engagé Attalus & les Rhodiens à l'entreprendre. Sans lui, Philippe étoit tellement redouté, que tous les autres auroient laiſſé échapper cette occaſion de le défaire. Ce fut lui qui commença la guerre, qui obligea ſa patrie de prendre les armes contre les Macédoniens, & qui força le Roi de Pergame d'agir vigoureuſement, ſans différer & ſans perdre le tems en préparatifs. Après ſa mort, les Rhodiens par reconnoiſſance lui décernérent de honneurs ſi grands, qu'ils étoient capables d'inſpirer, non ſeulement à ceux qui vivoient alors, mais encore aux ſiécles à venir, une vive ardeur de ſe rendre utiles à leur patrie.

CHAPITRE II.

Raiſon pourquoi pluſieurs abandonnent leurs entrepriſes.

SI l'on cherche pourquoi l'on quitte un deſſein où l'on ſembloit être entré avec beaucoup de vivacité, il eſt aiſé de répondre qu'il n'y a point d'autre cauſe de ce changement, que la nature même des choſes qu'on vouloit entreprendre. En regardant de loin l'objet de nos deſirs, nous ne nous appercevons pas que ce que nous ſouhaitons eſt au-deſſus de nos forces. L'utilité que nous eſpérons en tirer nous cache la difficulté de l'aquerir. La paſſion d'y parvenir nous aveugle & nous trouble l'eſprit. Mais quand il s'agit de l'exécution, on eſt arrêté par les obſtacles invincibles qui ſe préſentent, on ne ſçait plus quelles meſures on doit prendre, on s'embaraſſe dans ſes idées, & l'on abandonne l'entrepriſe.

CHAPITRE III.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Stratagéme de Philippe pour s'emparer de Prinaſſe.

PHilippe, après quelques attaques, voiant que la petite ville qu'il aſſiégeoit étoit fortifiée de façon à rendre tous ſes efforts inutiles, prit le parti de lever le ſiége, & ſe contenta de ruiner les châteaux & les villages qui étoient aux environs. De là il vint camper devant Prinaſſe, où après avoir promtement diſpoſé les claies & fait tous les préparatifs ordinaires d'un ſiége, il commença par faire creuſer des mines. Comme le travail n'avançoit point, parce que le terrain étoit pierreux, il eut recours à ce ſtratagéme. Il donna ordre de faire grand bruit ſous terre pendant le jour pour donner à penſer qu'on creuſoit des mines, & d'apporter de la terre pendant la nuit aux endroits où l'on faiſoit ſemblant de creuſer. On amaſſa là tant de terre, qu'enfin les aſſiégez en furent effraiez. Ils ſoutinrent cependant avec aſſez de courage les premiers jours. Mais dès que Philippe leur eut fait dire qu'il y avoit deux arpens de leurs murailles ſappez, & qu'il leur eut laiſſé le choix ou de ſortir ſains & ſaufs de la place, ou de périr tous avec leur ville quand les bois debout auroient été conſumez, ils crurent ce qu'on leur avoit dit de ſa part, & lui ouvrirent leurs portes.

CHAPITRE IV.

Choſes à remarquer dans la ville d'Iaſſe.

IAſſe, en Aſie, eſt une ville ſituée dans le golfe qui eſt terminé d'un côté par cet endroit de la Miléſie où eſt le Temple de Neptune, & de l'autre par la ville de Myndes. Ce golfe s'appelle communément Bargylietique, nom qu'il reçoit des villes qui ſont à ſon extrémité. Les habitans d'Iaſſe ſe vantent d'avoir double origine, la premiére des Argiens, & l'autre des Miléſiens. La raiſon qu'ils rendent de cette derniére, c'eſt qu'après la perte de citoiens que leurs ancêtres

avoient faite dans la guerre de Carie, ils avoient attiré chez eux le fils de Nelée, qui avoit amené une colonie à Milet. La grandeur de cette ville eſt de dix ſtades. On débite chez les Bargylietes, bien plus on y croit que jamais il ne tombe ni neige ni pluie ſur la ſtatue de Diane Cyndiade, quoiqu'elle ſoit en lieu découvert. On accorde à Veſta le même privilége chez les Iaſſéens. Il eſt auſſi des Hiſtoriens chez qui l'on trouve cette prétendue merveille. Pour moi je ne ſçai pourquoi je ne puis m'empêcher de bannir de mon Hiſtoire ces ſortes de particularitez. Il me ſemble que c'eſt une foibleſſe puérile que d'ajouter foi à des choſes qui non ſeulement ſont hors de toute vraiſemblance, mais ne ſont pas même poſſibles. Il ne faut pas avoir le ſens commun pour dire par exemple que certains corps expoſez au ſoleil ne ſont pas d'ombre. Théopompe a cependant la ſimplicité d'aſſûrer que ceux-là n'en ſont pas, qui en Arcadie entrent dans le Temple de Jupiter. Ce que nous rapportions plus haut n'eſt pas moins incroiable. Quand certains prodiges ou certains faits extraordinaires peuvent contribuer à conſerver parmi le peuple le reſpect & l'obéiſſance qu'il doit à la divinité, je ne trouve pas mauvais que les Hiſtoriens nous en entretiennent; mais encore faut-il qu'ils ſe contiennent dans de juſtes bornes. J'avoue qu'il n'eſt pas toujours aiſé de fixer celles où l'on doit ſe renfermer, mais enfin ce n'eſt pas une choſe impoſſible. Pour dire ce que j'en penſe, juſqu'à certain degré il eſt excuſable d'ignorer le vrai ou de croire le faux; mais quand l'ignorance ou la crédulité vont juſqu'à l'excès, cela eſt intolérable.

CHAPITRE V.

Retour de Scipion à Rome, & ſon triomphe. Mort de Syphax.

CE fut environ vers ce tems-là que Scipion quitta l'Afrique pour revenir à Rome. Un Conſul, qui s'étoit illuſtré par tant de grands exploits, ne pouvoit manquer d'y être attendu avec une extréme impatience. Son entrée fut pompeuſe, & il reçut du peuple toutes les marques d'eſtime & d'affection imaginables. Il les méritoit, & l'on ne faiſoit en cela que lui rendre juſtice. La joie fut extréme, lorſqu'on

revit un homme qui non ſeulement avoit chaſſé Annibal d'Italie & détourné de deſſus la patrie la tempête qui la menaçoit, deux avantages qu'on n'avoit pas juſqu'alors oſé même eſpérer, mais encore avoit rétabli la tranquillité publique & domté les ennemis qui l'avoient troublée. Quand il entra triomphant dans la ville, ce fut alors ſurtout que l'appareil & les ornemens du triomphe rappellant à la mémoire des citoiens les dangers dont ils avoient été délivrez, ils éclatérent en actions de graces, & qu'ils firent paroître combien ils aimoient l'auteur d'un pareil changement. Syphax Roi des Maſeſyliens ſuivoit le char de ſon vainqueur avec les autres priſonniers, & mourut quelque tems après dans la priſon. Pendant pluſieurs jours ce ne fut à Rome que jeux & que ſpectacles; aux frais deſquels Scipion fourniſſoit avec une magnificence digne de lui.

CHAPITRE VI.

Philippe rétablit ſes affaires, & fait heureuſement la guerre contre Attalus & les Rhodiens.

IL eſt aſſez ordinaire de voir des gens capables de commencer bien une affaire & de la ſuivre avec la même ardeur juſqu'à un certain point : mais on voit peu de perſonnes qui ſçachent la conduire juſqu'à la fin, & regagner par la force de l'eſprit ce que la fortune, en traverſant leur deſſein, leur auroit fait perdre de vivacité. Autant que l'on peut juſtement blâmer Attalus & les Rhodiens de leur nonchalance, autant on doit louer Philippe pour la nobleſſe de ſes projets, l'élevation de ſon eſprit, & la conſtance dans ſes réſolutions. Je croi devoir avertir que je ne prétens pas que cet éloge s'étende à toute la vie de ce Prince. Il n'eſt ici queſtion que de la fermeté qu'il eut dans les conjonctures préſentes. Cet avis étoit néceſſaire. Sans cela l'on me reprocheroit peut-être de ne pas m'accorder avec moi-même, parce qu'après avoir loué plus haut Attalus & les Rhodiens & blâmé Philippe, je tiens ici un langage contraire. C'eſt pour prévenir ce reproche, que j'ai dit dès le commencement de cet Ouvrage, qu'il étoit néceſſaire de louer quelquefois & de cenſurer les mêmes per-

ſonnes, parce que ſouvent, ſelon les circonſtances où l'on ſe trouve, on prend un bon ou un mauvais parti, & qu'indépendamment même des circonſtances, l'homme ſe porte de lui-même quelquefois à ce qui lui importe de faire, & quelquefois à ce qui lui eſt préjudiciable. Philippe nous fournit un exemple de ces états différens que l'on remarque dans les hommes. Chagrin de ſes pertes paſſées, il ne ſuivoit que les mouvemens de ſa colére. Cependant il ſe conduiſit dans l'occaſion préſente avec une préſence d'eſprit qui paſſe les forces ordinaires de la nature. Auſſi après avoir déclaré de nouveau la guerre à Attalus & aux Rhodiens, il vint heureuſement à bout de ſon entrepriſe. Ce qui m'a donné lieu de faire cette petite digreſſion, c'eſt que j'ai vû des gens qui comme de mauvais courreurs s'arrêtoient au milieu de la carriére & abandonnoient des affaires déja avancées, & d'autres qui pour ne s'être point rebutez ont glorieuſement exécuté leurs deſſeins.

CHAPITRE VII.

Deſcription d'Abyde & de Seſte. Siége de cette premiére ville par Philippe.

LA ſituation d'Abyde & de Seſte, les commoditez que l'on trouve dans ces deux villes, ſont ſi connues, même parmi le vulgaire, qu'il me paroît fort inutile d'en faire ici une longue deſcription. Cependant il ſera bon, pour une plus grande intelligence de ce que je vais rapporter, qu'en peu de mots j'en rappelle à mes lecteurs le ſouvenir, & je parlerai de maniére de ces deux places, qu'en comparant enſemble ce que j'en dirai, on les connoîtra mieux que ſi l'on étoit ſur les lieux. Comme de l'Océan ou de la mer Atlantique il n'eſt pas poſſible d'entrer dans notre mer ſans traverſer le détroit des colonnes d'Hercule, de même on ne peut aller de notre mer dans la Propontide & le Pont, qu'on ne paſſe entre Abyde & Seſte. Et ce n'eſt pas ſans raiſon que la fortune, en formant ces deux détroits, a voulu que celui des colonnes d'Hercule fût de ſoixante ſtades, & que celui de l'Héleſpont ne fût que de deux; c'eſt, à ce que je puis conjecturer, parce que la mer extérieure eſt beaucoup plus grande

que la nôtre. Au reſte le détroit d'Abyde eſt plus avantageuſement ſitué que l'autre. Car il eſt habité de l'un & de l'autre côté, & il ſert comme de porte pour la communication des deux peuples. Les gens de pied paſſent d'un continent à l'autre ſur un pont, on y va auſſi par mer, & ce paſſage eſt très-fréquenté : au lieu que l'on fait très-peu d'uſage du détroit des colonnes d'Hercule, premiérement parce que peu de gens ſont en commerce avec les peuples qui habitent les extrémitez de l'Afrique & de l'Europe, en ſecond lieu parce que la mer extérieure eſt inconnue. Abyde eſt environnée des deux côtez par des promontoires d'Europe, & il y a un port où les vaiſſeaux ſont à l'abri de toutes ſortes de vents, & hors du port, il eſt impoſſible de jetter l'ancre proche de la ville, tant eſt grande la rapidité & la violence du cours de l'eau dans le détroit.

Philippe aſſiégeoit cette ville par mer & par terre. Par mer en hériſſant de pieux le port, & par terre en conduiſant autour de la ville des retranchemens. Quoique les préparatifs du ſiége fuſſent grands, que l'appareil en fût terrible, & que de part & d'autre on n'omit rien de ce qui ſe pratique ordinairement, ſoit pour attaquer ou pour ſe défendre; ce n'eſt point par-là que ce ſiége eſt digne d'admiration. Mais ſi l'on conſidére le courage & la conſtance inébranlable avec laquelle les Abydéniens l'ont ſoutenu, il n'y en a point dont l'hiſtoire mérite plus d'être tranſmiſe à la poſtérité. D'abord pleins de confiance en leurs forces, ils repouſſérent vivement les premiéres approches du Roi de Macédoine. Du côté de la mer, les machines ne pouvoient approcher qu'elles ne fuſſent auſſitôt démontées par les baliſtes, ou conſumées par le feu. Les vaiſſeaux mêmes qui les portoient étoient en péril, & les aſſiégeans avoient toutes les peines du monde à les ſauver. Du côté de la terre les Abydéniens ſe défendirent auſſi quelque tems avec beaucoup de valeur, & ils ne déſeſpéroient pas même de rebuter les ennemis. Mais voiant la muraille extérieure ſapée, & que les Macédoniens pouſſoient leurs mines ſous l'intérieure qu'on avoit élevée pour tenir la place de l'autre, ils envoiérent Iphiade & Pantanocte pour traiter avec Philippe de la reddition de leur ville, à ces conditions, que les troupes qui leur avoient été envoiées par les Rhodiens & par Attalus retourneroient à leurs maîtres ſous ſa ſauvegarde, & que les perſonnes libres ſe retireroient où elles voudroient, & avec les habits qu'elles avoient ſur le corps.

Philippe leur aiant répondu que les Abydéniens n'avoient qu'un de ces des deux partis à prendre, ou de ſe rendre à diſcrétion, où de continuer à ſe défendre vaillamment, les Ambaſſadeurs ſe retirérent. Sur leur rapport, les aſſiégez au déſeſpoir s'aſſemblent & délibérent ſur ce qu'ils avoient à faire. Il fut réſolu premiérement qu'on donneroit la liberté aux eſclaves pour les animer à la défenſe de la ville : en ſecond lieu qu'on renfermeroit toutes les femmes dans le Temple de Diane, & tous les enfans avec leurs nourrices dans le Gymnaſe : enſuite que l'on raſſembleroit tout ce qu'il y avoit dans la ville d'or & d'argent dans la place, & tout ce qu'on avoit d'autres effets précieux dans la quadriréme des Rhodiens & dans la triréme des Cyſicéniens. Cet avis aiant paſſé tout d'une voix, on fit encore une autre aſſemblée, où l'on choiſit cinquante des plus anciens & des plus graves citoiens, aſſez vigoureux cependant pour exécuter ce qui ſeroit réſolu, & on leur fit prêter ſerment en préſence de tous les habitans, que dès qu'ils verroient l'ennemi maître de la muraille intérieure, ils égorgeroient les femmes & les enfans, mettroient le feu aux deux galéres chargées des effets, & jetteroient dans la mer tout l'or & tout l'argent ramaſſé. Enſuite aiant appellé leurs Prêtres ils jurérent tous ou qu'ils vaincroient, ou qu'ils mourroient les armes à la main : & après avoir immolé des victimes, ils obligérent les Prêtres & les Prêtreſſes de prononcer, des autels, mille exécrations contre ceux qui manqueroient à leur ſerment. Cela fait on ceſſa de contremine, & l'on prit la réſolution, dès que la muraille ſeroit tombée, de ſe porter ſur la bréche & d'y combattre juſqu'à la mort.

Après cela ne peut-on pas dire que le déſeſpoir des Phocéens & la fermeté des Acarnaniens ſont au-deſſous du courage que les Abydéniens témoignérent en cette occaſion ? Il eſt vrai que les Phocéens portérent le même décret contre leurs familles, mais leurs affaires n'étoient pas ſi déſeſpérées, puiſqu'ils devoient combattre en bataille rangée contre les Theſſaliens. Les Acarnaniens avoient auſſi la même reſſource, lorſqu'apprenant que les Etoliens venoient les attaquer, ils firent un décret ſemblable à celui des Phocéens. Mais les Abydéniens étoient enveloppez de tous les côtez & ne voioient nul jour à ſe ſauver, lorſqu'ils réſolurent de mourir plutôt avec leurs femmes & leurs enfans, que de penſer d'avance que leurs femmes & leurs enfans tomberoient entre

les mains de leurs ennemis. La fortune fut moins équitable à l'égard de ce peuple qu'elle ne l'avoit été à l'égard des deux autres. Elle eut compaſſion de la mort de ceux-ci, rétablit leurs affaires, & par une victoire complette les délivra de leurs ennemis lorſqu'ils attendoient le moins une ſi grande faveur : mais elle ne traita pas ſi favorablement les Abydéniens. Car ils perdirent la vie, leur ville fut priſe, & les enfans avec leurs méres furent la proie des Macédoniens. Voici comme la choſe arriva. Après la chûte de la muraille intérieure, les aſſiégez ſur la bréche, fidéles à leur ſerment, combattoient avec tant de courage, que quoiqu'à tout moment Philippe eût ſoutenu juſqu'à la fin du jour par des troupes fraîches celles qui étoient montées à l'aſſaut, lorſque la nuit ſépara les combattans, il ne ſçavoit encore qu'eſpérer du ſuccès de ſon ſiége. Les premiers Abydéniens qui ſe préſentérent ſur la bréche en paſſant ſur les corps morts ne ſe battoient pas ſeulement avec fureur, ils ne ſe ſervoient pas ſeulement de leurs épées & de leurs javelines : mais quand leurs armes avoient été rompues, ou qu'elles leur avoient été arrachées des mains, ils ſe jettoient à corps perdu ſur les Macédoniens, renverſoient les uns, briſoient les fariſſes des autres, & avec les morceaux leur frappoient le viſage & tout ce qu'ils trouvoient de leur corps à découvert, & les réduiſoient au déſeſpoir. Quand la nuit mit fin au carnage, la bréche étoit toute couverte d'Abydéniens morts, & ce qui étoit échappé pouvoit à peine ſe ſoutenir, accablez qu'ils étoient de laſſitude & de bleſſures. Les choſes étoient en cette ſituation, lorſque Glaucide & Théognéte ſe départirent lâchement de la belle réſolution qu'ils avoient priſe avec les autres citoiens. Eſclaves de leurs propres intérêts, ils convinrent enſemble que, pour recouvrer leurs femmes & leurs enfans, ils envoieroient à Philippe, dès le point du jour, les Prêtres & les Prêtreſſes revêtus de leurs habits de cérémonie, pour les lui demander & lui livrer la ville.

Attalus alors, ſur la nouvelle du ſiége d'Abyde, étoit venu par la mer Egée à Ténedos, & les Ambaſſadeurs Romains aiant appris à Rhodes la même choſe, & voulant notifier à Philippe les intentions de leur République, lui avoient député M. Emilius, le plus jeune d'entre eux, qui arriva à Abyde dans le tems même de la trahiſon. Emilius dit à Philippe qu'il avoit ordre de la part du Sénat de l'exorter à ne-

faire la guerre à aucun peuple de la Gréce, à n'envahir rien de ce qui appartenoit à Ptolémée, & à mettre en juſtice réglée les prétentions qu'il avoit contre Attalus & les Rhodiens; que s'il ſe rendoit à ces remontrances, il vivroit en paix, & que s'il refuſoit de s'y ſoumettre, il auroit guerre avec les Romains. Philippe voulut faire voir que les troubles avoient commencé par les Rhodiens. Mais Émilius l'interrompant: » Que vous ont fait les Athéniens, lui dit-il, qu'avez-vous à » vous plaindre des Cianiens & des Abydéniens? Qui de ces » peuples vous a le premier attaqué? Le Roi embaraſſé de ces queſtions, s'en tira en diſant à l'Ambaſſadeur qu'il lui pardonnoit pour trois raiſons la hauteur & l'orgueil avec lequel il lui avoit parlé; la premiére, parce qu'il étoit jeune & ſans expérience; la ſeconde, parce qu'il étoit le plus beau des jeunes gens de ſon âge; & la troiſiéme, parce qu'il portoit un nom Romain. Au reſte, ajouta-t-il, je ſouhaite que votre République garde fidélement les Traitez qu'elle a faits avec moi, & que jamais elle ne prenne les armes contre les Macédoniens: que ſi elle agit autrement, nous prendrons les Dieux à témoins de ſon infidélité, & nous nous défendrons en braves gens. Après cette entrevûe ils ſe ſéparérent. Enſuite Philippe entra dans la ville, & ſe ſaiſit, ſans aucun obſtacle, de toutes les richeſſes que les Abydéniens avoient raſſemblées dans un même lieu. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'il vit les uns étouffer, les autres poignarder, ceux-ci étrangler, ceux-là jetter dans des puits, d'autres encore précipiter du haut des toits leurs femmes & leurs enfans! Ce triſte ſpectacle le pénétra de douleur, & il fit publier qu'il accordoit trois jours à ceux qui vouloient ſe pendre & ſe donner la mort. Mais les Abydéniens avoient diſpoſé de leur ſort. Ils auroient cru dégénérer de ceux qui avoient généreuſement combattu juſqu'à la mort pour leur patrie, ils ne pûrent ſurvivre à ces illuſtres citoiens. Tous dans chaque famille ſe tuérent les uns les autres, & il n'échappa de cette meurtriére expédition que ceux à qui les mains furent liées, ou que l'on empêcha de quelque autre maniére de ſe défaire eux-mêmes.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE VIII.

Expédition de Philopœmen contre Nabis, Tyran de Lacédémone.

PHilopœmen ſe diſpoſant à marcher contre Nabis, commença par examiner la diſtance qu'il y avoit entre les ville de l'Achaïe, & quelles étoient celles où l'on pouvoit aller par le même chemin. Enſuite il écrivit une lettre à chaque ville, & donna ordre qu'elles fuſſent portées aux plus éloignées, les diſtribuant de façon, que chacune ne recevoit pas ſeulement chaque jour celle qui lui étoit adreſſée, mais celles qui étoient écrites à toutes les autres villes qui ſe rencontroient ſur la même route. La premiére s'adreſſoit au Gouverneur, & portoit : » Auſſitôt la préſente reçue, » vous aſſemblerez ſur la place tout ce que vous avez d'hom- » mes propres à la guerre, vous leur donnerez des vivres » pour cinq jours, de l'argent & des armes, & vous les con- » duirez à la ville voiſine. Quand vous y ſerez arrivé, rendez » au Gouverneur la lettre que je vous envoie pour lui, & ſui- » vez exactement ce qui y eſt marqué. Cette ſeconde lettre étoit conçûe en mêmes termes que la premiére, il n'y avoit de différent que le nom de la ville où l'on devoit marcher. La même choſe s'obſervant pour toutes les villes, il tira de là deux avantages. Car perſonne ne ſçavoit pour quelle expédition ces troupes étoient en marche, & les troupes elles-mêmes ne connoiſſoient de leur route, que la premiére ville où l'on les conduiſoit. On ſe joignoit les uns aux autres, ſans ſçavoir dequoi il s'agiſſoit, & cependant l'on marchoit toujours en avant. Et comme les villes les plus éloignées de Tégée n'en étoient pas à égale diſtance, les lettres ne furent pas données à toutes en même tems, mais à proportion de leur éloignement. D'où il arriva que ſans que les Tégéates ni ceux qui arrivoient chez eux ſçuſſent ce qui ſe trâmoit, tous les Achéens en armes entrérent de tous les endroits dans Tégée. Philopœmen avoit imaginé cet expédient pour dérober ſon deſſein à la connoiſſance des eſpions du Tyran de Sparte, & de gens avides de nouvelles qu'il apoſtoit de tous côtez. Le jour que tous les Achéens devoient arriver à Tégée, il donna

ordre aux troupes choiſies de paſſer la nuit autour de Sellaſie, dès que le jour paroîtroit de ſe jetter ſur la Laconie, en cas que celles qui étoient à la ſolde des Lacédémoniens les incommodaſſent, de ſe retirer à Scotite, & pour le reſte d'obéir en tout à Didaſcondas de Créte, à qui il avoit fait connoître ſes intentions & développé tout ſon projet. Cet ordre exécuté, il commanda aux Achéens de ſouper de bonne heure. Il partit enſuite de Tégée, & forçant ſa marche, il arriva au point du jour aux environs de Scotite, & y campa. Cette ville eſt entre Tégée & Lacédémone. Le lendemain la garniſon de Pelléne, qui étoit compoſée de ſoldats mercénaires, ne fut pas plutôt avertie que les Achéens faiſoient des courſes dans le païs, qu'elle ſortit pour les arrêter, comme elle avoit coutume de faire, & pour les combattre. Les Achéens ſe battent en retraite, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçu. La garniſon les pourſuit vivement, elle vient où les ennemis étoient en embuſcade, les Achéens paroiſſent, en taillent en piéces une partie, & le reſte fut fait priſonnier.

HISTOIRE
DE
POLYBE.

LIVRE DIX-SEPTIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Le Sénat Romain déclare la guerre à Philippe Roi de Macédoine.

LE jour venu pour la conférence, Philippe montant une fuſte accompagnée de cinq vaiſſeaux légers, arriva de Démétriade dans le golfe de Malée. Il avoit avec lui deux de ſes Sécretaires Apollodore & Démoſthénes, l'un & l'autre Macédoniens; de la Béotie, Brachylles; de l'Achaïe, Cycliadas, qui pour les raiſons que nous avons dites, avoit été exilé du Péloponéſe. Titus Flaminius ſe trouva auſſi au même endroit avec Amynandre Roi des Athamaniens. On y voioit encore de la part d'Attalus, Dionyſodore. Les Ambaſſadeurs des différens peuples étoient; pour les Achéens, Ariſtenéte & Xénophon; pour les Rhodiens,

Aceſimbrote leur Amiral ; pour les Etoliens, leur Capitaine général Phéneas, & pluſieurs autres membres du Conſeil de ce peuple. Quand on fut proche de Nicée, Flaminius ſe mit ſur le bord de la mer. Philippe approcha auſſi de la terre, mais il n'y décendit pas & ſe tint à l'ancre. L'Ambaſſadeur Romain lui ordonna de décendre ; du haut de ſa proue il répondit qu'il n'en ſeroit rien. On lui demanda qui il craignoit. » Perſonne, repliqua-t-il, ſinon les Dieux immortels ; mais » je me défie de la plûpart de vous tous, & principalement » des Etoliens. Flaminius ſurpris lui dit que le danger étoit égal pour tous. » Cela n'eſt pas tout-à-fait ainſi, reprit Phi» lippe ; Phéneas mort, les Etoliens ne manqueront pas d'au» tres Capitaines : mais ſi le même accident m'arrivoit, il n'y » a perſonne en Macédoine pour prendre ma place. Ce début ne parut pas de bon augure. Flaminius ne laiſſa pas que de lui demander qu'il s'expliquât ſur l'affaire préſente, & il n'eut d'autre réponſe du Roi, ſinon que ce n'étoit point à lui de commencer, mais au Romain : que cependant il ſeroit bien aiſe de ſçavoir ce qu'il auroit à faire pour obtenir la grace de vivre en paix. » Ce que l'on veut que vous faſſiez, répon» dit Flaminius, eſt ſimple & clair, je vous ordonne de reti» rer vos troupes de toute la Gréce, de rendre à chacun les » tranſfuges & les priſonniers que vous retenez, de livrer aux » Romains toutes les places d'Illyrie que vous avez envahies » depuis la paix faite en Epire, & de rendre à Ptolémée tou» tes les villes dont vous vous êtes emparé depuis la mort de » Ptolémée Philopator. Puis ſe tournant vers les autres Ambaſſadeurs, il leur dit de déclarer les ordres qu'ils avoient reçus de ceux qui les avoient envoiez. Dionyſodore parla le premier, & demanda que Philippe rendît à Attalus les vaiſſeaux & les priſonniers qu'il avoit pris à la bataille de Chio, & qu'il réparât en entier le Temple de Venus & le Nicéphore qu'il avoit renverſez. Après lui, Aceſimbrote Amiral des Rhodiens, voulut que Philippe reſtituât aux Rhodiens la Perée qu'il leur avoit enlevée ; de faire ſortir d'Iaſſe, de Bargyle & d'Euromée les garniſons qu'il avoit miſes dans ces trois villes ; qu'il rétablît les Pérenthiens dans la forme de gouvernement qui leur étoit commune avec les Byſantins, & enfin qu'il ſe retirât de Seſte, d'Abyde & de tous les ports de l'Aſie. Les Achéens parlérent enſuite, & demandérent Corinthe & Argos. Après eux Phéneas dit qu'il falloit que Philippe ſortît de toute

la Gréce, comme les Romains l'avoient demandé; & qu'il rendît aux Etoliens ſaines & entiéres les villes qui auparavant vivoient ſous les mêmes loix qu'eux.

Alexandre ſurnommé l'Iſien prit enſuite la parole. C'étoit un homme en réputation d'éloquence & d'habileté dans les affaires. » Le Roi de Macédoine ne fait, dit-il, ni la paix » avec droiture, ni la guerre avec honneur. Dans les confé- » rences & les négociations il n'eſt occupé qu'à tendre des » piéges, à épier vos endroits foibles, à vous ſaiſir par-là » comme feroit un ennemi. S'il eſt queſtion de guerre, » rien de plus injuſte & de plus lâche que ſa maniére de » combattre. Il ne ſe préſente pas de front aux ennemis, » il leur tourne le dos, & en fuiant réduit en cendres ou » met au pillage les villes qui ſont ſur ſa route, & par cet » odieux procédé, vaincu il enléve aux vainqueurs le prix » & la récompenſe de leurs victoires. Quelle différence entre » cette conduite & celle de ſes prédéceſſeurs! C'étoit toujours » à découvert & en bataille rangée qu'ils combattoient, rare- » ment on les voioit détruire & renverſer les villes. Je n'en » veux d'autre preuve que la guerre qu'Alexandre fit à Darius » dans l'Aſie, & celle que ſes ſucceſſeurs eurent contre Anti- » gonus pour l'Empire de l'Aſie qu'il leur avoit laiſſé. Juſqu'à » Pyrrhus, on remarque toujours dans la Maiſon de Macé- » doine la même générosité, les mêmes maximes. C'eſt tou- » jours en pleine campagne qu'ils ſe battent, ils n'omettent » rien pour vaincre par les armes; mais ils épargnent les » villes, afin que les victorieux y régnent & y aient des ſu- » jets dont ils ſoient honorez. Au fond c'eſt être inſenſé & » furieux que de ruiner ce pourquoi l'on fait la guerre, & » de ne la point faire. Telle eſt cependant la maniére d'agir » de ce Roi. Quoiqu'allié & ami des Theſſaliens, lorſqu'il » ſortit des détroits de l'Epire, il leur a détruit plus de villes, » que n'en ont jamais détruit tous ceux contre qui ils ont été » en guerre. Après quelques autres reproches ſemblables, il finit en demandant à Philippe pourquoi il avoit chaſſé de Lyſimachie, ville alliée des Etoliens, le Préteur qui y étoit de la part de ce peuple, & y avoit mis garniſon? Comment étant ami des Etoliens il avoit eu le front de réduire en ſervitude les Cianiens qui ſe gouvernoient ſelon les mêmes loix? Quelle raiſon il avoit de retenir Echine, Thébes, Phties, Pharſale & Lariſſe?

Après ce diſcours, Philippe s'approcha de la terre, & droit ſur ſon vaiſſeau : » On ne devoit attendre d'un Etolien, dit-il en parlant d'Alexandre, » qu'une déclamation de théâtre. Car » qui ne ſçait que perſonne de ſoi-même ne ſe porte à faire » tort à ſes propres Alliez ; mais que les Chefs ſe rencontrent » quelquefois dans des conjonctures, où ils ſont fâchez d'a- » gir contre leurs inclinations ? Il parloit encore, lorſque Phéneas, qui avoit la vûe très-foible, l'interrompit durement, en lui diſant qu'il extravaguoit & qu'il devoit ou vaincre en combattant, ou recevoir la loi des vainqueurs. » Un aveugle même voit clair dans cette vérité, reprit vivement Philippe, qui étoit naturellement railleur, & qui juſques dans cette occaſion, où il n'avoit pas ſujet de rire, ſe laiſſa aller à ſon penchant. Enſuite ſe tournant vers Alexandre : » Vous me demandez, dit-il, pourquoi je me ſuis em- » paré de Lyſimachie : c'eſt de peur que les Thraces ne s'en » rendiſſent les maîtres & ne la renverſaſſent, malheur qui » ne lui ſeroit point arrivé, ſi cette guerre ne m'eût obligé » d'en rappeller les troupes que j'y avois miſes, non pour y » avoir garniſon, comme vous le dites, mais pour la mettre » à couvert d'invaſion. Je n'ai pas fait non plus la guerre » aux Cianiens ; mais allant au ſecours de Pruſias, qui étoit » en guerre avec eux, je lui ai aidé à les défaire. Mais c'eſt » vous, Etoliens, qui êtes la cauſe de leur ruine. Nous vous » avons demandé pluſieurs fois les autres peuples de la Gréce » & moi, par nos Ambaſſadeurs, que vous abrogeaſſiez la loi » qui vous permet DE PRENDRE DES DÉPOUILLES DES » DÉPOUILLES MÉMES. Et vous nous avez répondu que » vous ôteriez plutôt l'Etolie de l'Etolie, que de révoquer » cette loi. Flaminius fut fort étonné d'entendre ce langage, & pour le lui faire concevoir, le Roi dit » que parmi les Eto- » liens il étoit permis de piller le païs non ſeulement de ceux » avec qui ils ſont en guerre, mais encore des peuples qui ſe » font la guerre les uns aux autres, quoique ces peuples ſoient » leurs amis & leurs Alliez. Il leur eſt, dis-je, permis, quoi- » qu'il n'y ait pas là-deſſus de Decret public, de porter les » armes pour les uns & pour les autres, & de butiner ſur les » terres des uns & des autres. Chez eux tous les droits de » l'amitié & de la haine ſont confondus : qu'il naiſſe un dif- » férend chez leurs voiſins, on eſt ſûr de les avoir pour en- » nemis. Ne leur ſiéd-il pas bien après cela de me reprocher

» qu'étant ami des Etoliens & allié de Prusias, j'aie fait quel-
» que tort aux Cianiens en secourant un de mes Alliez ? Mais
» ce qui me choque à l'excès, c'est que ces orgueilleux vont
» de pas égal avec les Romains, ils ordonnent, comme eux,
» que les Macédoniens vuident la Gréce. Je pardonne aux Ro-
» mains ce ton impérieux : mais que les Etoliens le prennent,
» cela n'est pas supportable. Mais dites-moi, je vous prie,
» qu'entendez-vous par la Gréce dont vous voulez que je
» sorte ? Dans quelles bornes la renfermez-vous ? Car la plû-
» part des Etoliens ne sont pas Grecs. Le païs des Agraiens,
» celui des Apodotes, celui des Amphiloques, ne sont pas
» dans la Gréce, m'abandonnez-vous ces peuples ? Flaminius
ne put ici s'empêcher de rire. » Mais finissons, continua Phi-
» lippe, sur l'article des Etoliens. A l'égard des Rhodiens &
» d'Attalus, à un tribunal équitable ils seroient plutôt con-
» damnez à nous rendre les vaisseaux qu'ils nous ont pris, que
» nous à leur remettre ceux que nous leur avons enlevez. Nous
» n'avons pas été les premiers à attaquer Attalus & les Rho-
» diens, la guerre a commencé par eux, tout le monde en
» convient. Cependant puisque vous le voulez, Alexandre, je
» consens de rendre aux Rhodiens la Pérée, & à Attalus les
» vaisseaux & les prisonniers qui se trouveront. Pour le Nice-
» phore & le Temple de Vénus, je ne suis pas maintenant en
» état de les rétablir ; mais j'y envoierai des plants & des jar-
» diniers, qui en cultiveront le terrain, & y planteront plus
» d'arbres qu'il n'en a été coupé. Cette plaisanterie réjouit
encore Flaminius, & le fit éclater de rire. Des Etoliens le Roi
passa ensuite aux Achéens. Il détailla d'abord les bienfaits
qu'ils avoient reçus d'Antigonus, & ceux qu'ils avoient reçûs
de lui-même. Il vint ensuite aux honneurs qui avoient été dé-
cernez par les Achéens aux Rois des Macédoniens, enfin il lut
le Décret qu'ils avoient fait d'abandonner ces Princes & de se
ranger au parti des Romains ; & à cette occasion il s'étendit
beaucoup sur leur perfidie & leur ingratitude. » Cependant,
» dit-il, je veux bien leur rendre Argos. Pour Corinthe, j'en
» délibérerai avec Flaminius.

Après cela adressant la parole à ce Romain, il lui demanda
de quels lieux ou de quelles villes de la Gréce le Sénat vouloit
qu'il se retirât, de celles qu'il avoit conquises, ou de celles qui
lui avoient été laissées par ses péres. Flaminius ne répondant
pas, Aristenéte se disposoit à parler encore pour les Achéens ;

& Phéneas pour les Etoliens ; mais la nuit approchant, on fut obligé de terminer la conférence. Philippe demanda qu'on lui donnât par écrit tous les articles ſur leſquels on devoit faire la paix ; que ſeul il n'avoit point là de qui prendre conſeil, & qu'il examineroit chez lui ce qu'il auroit à faire ſur ce qui lui étoit ordonné. Flaminius écoutoit avec plaiſir les plaiſanteries de ce Prince, & ne voulant pas qu'il fût dit de lui qu'il n'avoit eu rien à lui répondre, il railla Philippe à ſon tour : » Comment voudriez-vous n'être pas ſeul, lui dit-» il, après avoir fait mourir tout ce que vous aviez d'amis ca-» pables de vous donner les meilleurs conſeils ? A ce mot le Roi fit un ſourire forcé & ne repliqua point. On lui donna par écrit toutes les conditions auſquelles on vouloit faire la paix avec lui, & qui étoient toutes conformes à ce qui s'étoit dit dans la conférence ; on ſe ſépara enſuite, après être convenu que le lendemain l'on ſe raſſembleroit au même endroit.

Flaminius y vint en effet, tous les autres s'y trouvérent, hors Philippe, qui ſur le ſoir, lorſqu'on ne l'attendoit preſque plus, arriva ſuivi de ceux qui l'accompagnoient le jour précédent. Il dit, pour s'excuſer, que les conditions qu'on exigeoit de lui étoient ſi embaraſſantes, qu'il ne lui avoit pas fallu moins que toute la journée pour en délibérer. Les autres crurent que la vraie raiſon étoit, qu'il n'avoit point voulu que les Achéens & les Etoliens, qu'il avoit vûs la veille diſpoſez à diſputer avec lui, euſſent le tems de faire leurs plaintes. Il les confirma lui-même dans cette penſée, lorſque s'approchant il pria le Conſul de lui permettre avec lui une conférence particuliére, de peur que les Ambaſſadeurs de ces deux peuples n'emploiaſſent le tems en paroles inutiles, & afin que l'on terminât enfin les conteſtations. Comme il demandoit ce tête à tête avec beaucoup d'empreſſement, Flaminius conſulta la compagnie ſur ce qu'il devoit faire. On lui dit d'accorder au Roi cet entretien & d'écouter ſes propoſitions. Il prend donc avec lui Appius Claudius, alors Tribun, dit aux autres de s'éloigner un peu de la mer & de reſter-là, & à Philippe de décendre à terre. Le Roi décendit avec Apollodore & Démoſthénes, joignit Flaminius & conféra longtems avec lui. Ce qui ſe dit là de part & d'autre, il ſeroit difficile d'en inſtruire mes lecteurs. Mais quand Flaminius eut rejoint les autres Ambaſſadeurs, il leur dit que Philippe rendroit

Pharſale

Pharſale & Lariſſe aux Etoliens, & non pas Thébes ; aux Rhodiens la Pérée, mais garderoit Iaſſe & Bargyle ; aux Achéens Corinthe & Argos ; aux Romains la côte d'Illyrie & tous les priſonniers qu'il avoit faits ſur eux, & au Roi de Pergame ſes vaiſſeaux & tout ce qu'il avoit de priſonniers. Tous rejettérent une paix faite à ces conditions, & dirent qu'il falloit que Philippe commençât par exécuter ce que toute l'Aſſemblée avoit ordonné, c'eſt-à-dire qu'il ſe retirât de toute la Gréce ; que ſans cela tout ce qu'il accordoit aux particuliers ne ſeroit point écouté, & n'auroit aucun effet. Le Roi voiant que la diſpute s'échauffoit, & craignant d'entendre les accuſations qu'on lui préparoit, pria le Conſul d'indiquer une troiſiéme conférence pour le lendemain, qu'il ſe faiſoit tard, qu'il perſuaderoit à l'aſſemblée d'accepter ſes propoſitions, ou qu'il ſe laiſſeroit perſuader de ſe rendre aux conditions qu'on lui impoſoit. Flaminius y conſentit, on convint de ſe joindre ſur le rivage à Thronie, & l'on ſe ſépara.

Le jour ſuivant tous ſe trouvérent de bonne heure au lieu marqué. Philippe, après un petit diſcours, pria tous les Ambaſſadeurs, & ſurtout le Conſul, de ne pas interrompre la négociation, puiſque la plûpart panchoient à la paix, qu'ils tâchaſſent de s'accorder par eux-mêmes ſur les ſujets de conteſtation ; que ſi cela ne ſe pouvoit pas, qu'il dépêcheroit des Ambaſſadeurs au Sénat, & qu'il en obtiendroit ce qu'il ſouhaitoit, ou qu'il en paſſeroit par tout ce qui lui ſeroit commandé. L'aſſemblée fut partagée ſur cette propoſition. Les uns furent d'avis que l'on reprît les armes & qu'on n'eût aucun égard aux priéres du Roi. Flaminius dit qu'il ſçavoit que Philippe ne feroit rien de ce qu'on exigeoit de lui, qu'il n'y avoit même nulle apparence qu'il en fît rien ; mais qu'après tout la grace qu'il ſouhaitoit ne faiſant aucun tort aux affaires, on devoit la lui accorder : que d'ailleurs on ne pouvoit rien ſtatuer ſur les articles propoſez ſans l'autorité du Sénat ; que la ſaiſon étoit propre & donnoit tout le tems néceſſaire pour ſonder ſes intentions ; que les armées pendant l'hiver ne pouvoient entrer en campagne ; qu'ainſi en emploiant cette ſaiſon à informer le Sénat de l'état préſent des affaires, loin d'en reculer le ſuccès, on l'avanceroit beaucoup. Comme Flaminius, par ce diſcours, faiſoit voir que ſon intention étoit qu'on inſtruisît le Sénat de ce qui ſe paſſoit, tous les

ſuffrages ſe réunirent bientôt pour ſon ſentiment, & l'on conclut qu'il ſeroit permis à Philippe d'envoier à Rome des Ambaſſadeurs. On convint auſſi qu'il en iroit de la part de tous les autres intéreſſez pour défendre leurs droits devant le Sénat, & y porter leur plainte contre le Roi de Macédoine.

Flaminius aiant tiré des conférences tout l'avantage qu'il avoit projetté d'abord d'en tirer, travailla ſur le champ à faire en ſorte que les ſuites en fuſſent également heureuſes. Il eut grand ſoin de prendre toutes ſes ſûretez, il n'accorda rien à Philippe dont il pût profiter. Il voulut que pendant les deux mois de tréve qu'il lui donnoit, il envoiât ſon Ambaſſade à Rome, & lui ordonna de retirer inceſſament ſes garniſons de la Phocide & de la Locride. Ses ſoins s'étendirent auſſi ſur ſes alliez. Il eut une extréme attention qu'il ne leur fût fait aucun tort par les Macédoniens, pendant le tems de la tréve. Après avoir marqué par écrit à Philippe les conditions de la tréve, il exécuta par lui-même ce qui lui reſtoit à faire. Il fit partir pour Rome Amynandre, Prince qu'il connoiſſoit d'un eſprit flexible & d'un caractére à vouloir aiſément tout ce que ſes amis de Rome voudroient, quelque choſe qu'on lui demandât : comptant d'ailleurs que le nom de Roi ajouteroit beaucoup de poids à l'Ambaſſade & feroit une grande impreſſion ſur le Sénat. Il députa enſuite Quintus Fabius ſon neveu, & Quintus Fulvius, & avec eux Appius Claudius ſurnommé Néron. De la part des Etoliens partirent pour Rome Alexandre l'Iſien, Damocryte de Calydoine, Diroarque Trichonien, Polemarque d'Arſinoé, Lamius d'Ambracie, & Nicomaque Acarnanien. Ceux qui s'étoient enfuis de Thurium & qui s'étoient refugiez dans Ambracie, députérent Théodote de Pherée, qui avoit été banni de Theſſalie & qui demeuroit à Strate. L'Ambaſſadeur des Achéens fut Xénophon d'Egée ; celui d'Attalus, Alexandre tout ſeul ; & celui des Athéniens, Céphiſodore.

Toutes ces Ambaſſades arrivérent à Rome avant que le Sénat ſe fût déterminé ſur le choix des Magiſtrats de l'année. On y délibéroit encore ſi l'on envoieroit les deux Conſuls dans les Gaules, ou ſi l'on en feroit partir un contre le Roi de Macédoine. Comme les amis de Flaminius étoient perſuadez que les deux Conſuls ne ſortiroient pas d'Italie, à cauſe de la crainte où l'on étoit des Gaulois ; ils entrerent

tous dans le Sénat avec les Ambaſſadeurs, & y déclamérent amérement contre Philippe. On répéta là beaucoup de choſes qui lui avoient auparavant été dites à lui-même ; mais ce que l'on tâcha d'imprimer profondément dans l'eſprit des Sénateurs, c'eſt que jamais il n'y auroit de liberté chez les Grecs, tant que Philippe auroit Chalcis, Corinthe & Démétriade ſous ſa domination : ce Roi diſant lui-même, ce qui étoit très-vrai, que ces trois places étoient les entraves de la Gréce : que tant qu'il auroit garniſon dans Corinthe, le Péloponéſe ſeroit toujours dans l'oppreſſion : que ſi l'on le laiſſoit dans Chalcis & dans le reſte de l'Eubée, les Locriens, les Béotiens & les Phocéens n'auroient rien à eſpérer : qu'enfin ç'en étoit fait auſſi de la liberté des Theſſaliens & des Magnétes, ſi l'on ſouffroit que Philippe & ſes Macédoniens reſtaſſent dans Démétriade : que quand ce Roi offroit de ſortir des autres endroits, ce n'étoit que dans le deſſein d'éluder pour le préſent leurs pourſuites : que maître des païs, dont on avoit parlé, il remettroit les Grecs ſous le joug le plus aiſément du monde & le jour qu'il lui plairoit ; qu'il ne leur reſtoit donc plus qu'à prier le Sénat, ou de réduire Philippe à ſortir des places qu'on lui avoit marquées, ou de laiſſer les choſes dans l'état où elles étoient, & de continuer la guerre contre ce Prince avec vigueur : réſolution que le Sénat devoit d'autant moins héſiter de prendre, que le plus fort de cette guerre étoit terminé, puiſque les Macédoniens avoient déja perdu deux batailles ſur mer, & que ſur terre toutes leurs munitions étoient conſumées. Ils conclurent en ſuppliant le Sénat de ne pas permettre que les Grecs euſſent eſpéré en vain de rentrer dans leur ancienne liberté, & de ne pas ſe priver lui-même, s'ils y rentrent, du glorieux titre de Libérateur, qu'il doit attendre de leur reconnoiſſance. Après eux, les Ambaſſadeurs de Philippe ſembloient diſpoſez à faire une longue harangue, mais on leur ferma d'abord la bouche. Interrogez s'ils ſe retiroient de Chalcis, de Corinthe & de Démétriade, ils répondirent qu'ils n'avoient point reçu d'ordre à ce ſujet, & les reproches qu'on leur en fit leur impoſérent ſilence.

Le Sénat envoia dans les Gaules les deux Conſuls, comme nous diſions tout à l'heure, & il fut réglé que l'on continueroit la guerre contre Philippe, & que Flaminius ſeroit chargé des affaires de la Gréce. Ces nouvelles portées chez

les Grecs, firent que tout enſuite réuſſit au gré de Flaminius. On peut dire que la fortune ne contribuoit que fort peu à ſon bonheur. Il n'en étoit redevable qu'à la prudence avec laquelle il conduiſoit toutes ſes entrepriſes; habile & intelligent autant qu'autre Romain l'ait jamais été, & gouvernant les affaires de ſa République & les ſiennes propres avec tant d'adreſſe & de dextérité, qu'il n'avoit pas ſon égal. Alors cependant il étoit encore très-jeune, car il n'avoit pas plus de trente ans. Il eſt le premier qui ait paſſé avec une armée dans la Gréce.

CHAPITRE II.

L'homme eſt pire que les bêtes.

QUoique l'homme ſemble être fort au-deſſus des autres animaux en fineſſe & ſubtilité, il y a cependant bien des raiſons qui portent à croire qu'il eſt le plus miſérable de tous. Car les autres, aſſujettis aux mouvemens & aux paſſions du corps, ne péchent du moins que par-là: au lieu que l'homme eſclave de ſes opinions & de ſes ſens, ne fait pas moins de fautes pas ſon inconſidération, que par les défauts naturels.

CHAPITRE III.

Réflexions de l'Hiſtorien ſur les pieux des Romains. Deux batailles entre Philippe & Flaminius. Obſervations ſur la phalange Macédonienne.

FLaminius ne pouvoit découvrir au juſte où les ennemis étoient campez: mais comme il ſçavoit qu'ils étoient arrivez dans la Theſſalie, il donna ordre aux troupes de couper des pieux, pour s'en ſervir au beſoin. Cet uſage, qui chez les Romains eſt aiſé à pratiquer, paſſe chez les Grecs pour impraticable. A peine dans les marches peuvent-ils ſoutenir leur corps: pendant que les Romains, malgré le bouclier qu'ils portent ſuſpendu à leurs épaules & les javelots qu'ils tiennent à la main, ſe chargent encore de pieux, & ces

pieux ſont fort différens de ceux des Grecs. Chez ceux-ci, les meilleurs ſont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du tronc. Les Romains au contraire n'en laiſſent que deux ou trois, tout au plus quatre, & ſeulement d'un côté. De cette maniére un homme peut en porter deux ou trois liez en faiſceau, & l'on en tire beaucoup plus de ſervice. Ceux des Grecs ſont très-aiſez à arracher. Si le pieu planté eſt ſeul, comme les branches en ſont fortes & en grand nombre, deux ou trois ſoldats l'enleveront fort facilement, & voilà une porte ouverte à l'ennemi; ſans compter que tous les pieux voiſins ſeront ébranlez, parce que les branches en ſont trop courtes pour être entrelaſſées les unes dans les autres. Il n'en eſt pas ainſi chez les Romains. Les branches ſont tellement mêlées & inferées les unes entre les autres, qu'à peine peut-on diſtinguer le pié d'où elles ſortent. Il n'eſt pas non plus poſſible de fourer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que ſerrées & tortillées enſemble elles ne laiſſent aucune ouverture, & que d'ailleurs les bouts en ſont ſoigneuſement aiguiſez. Quand même on pourroit les prendre, il ne ſeroit pas facile d'en chercher le pié, & cela pour deux raiſons; la premiére, parce qu'il entre ſi avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable; & la ſeconde, parce que par les branches ils ſont tellement liez les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un qu'on n'en enléve pluſieurs. En vain deux ou trois hommes réuniroient leurs efforts pour l'arracher. Que ſi cependant à force de l'agiter & de le ſecouer, on vient à bout de le tirer de ſa place, l'ouverture qu'il laiſſe eſt preſque imperceptible. Trois avantages donc de ces fortes de pieux, on les trouve en quelque endroit que l'on ſoit, ils ſont faciles à porter, & c'eſt pour le camp une barriére ſûre & qui ne peut être rompue aiſément. A mon ſens il n'eſt pas de pratique militaire chez les Romains, qui mérite plus qu'on l'imite & qu'on la prenne.

Quand le Général Romain ſe fut ainſi précautionné, il ſe mit en marche à la tête de toutes ſes troupes. Il alla d'abord à petites journées, & lorſqu'il fut à cinquante ſtades de Pherée, il poſa là ſon camp. Le lendemain au point du jour, il envoia à la découverte pour ſçavoir où étoient les ennemis & ce qu'ils faiſoient. Philippe de ſon côté aiant appris que les ennemis étoient campez autour de Thébes, partit de Lariſſe avec toute ſon armée & prit la route de Pherée. A trente ſtades

de cette ville, il campa & donna ordre aux troupes de repaître. Avant le jour, il envoia ſon avantgarde occuper les hauteurs qui ſont autour de Phérée, & dès que le jour parut, il fit ſortir l'armée de ſes retranchemens. Peu s'en fallut que ceux qu'on avoit détachez de part & d'autre ne ſe rencontraſſent ſur les hauteurs & n'en vinſſent aux mains. A travers l'obſcurité ils s'apperçûrent les uns les autres, s'arrêtérent à une certaine diſtance, & dépêchérent aux Généraux pour ſçavoir quel parti ils prendroient. Ces Généraux jugérent à propos de ne pas ſortir de leur camp, & de rappeller ceux qu'ils avoient envoiez devant. Le jour d'après ils firent un détachement de trois cens chevaux & d'autant de Vélites pour aller aux nouvelles. Flaminius ſe ſervit pour cela de deux turmes d'Etoliens, parce qu'ils étoient au fait du païs. Les deux détachemens ſe rencontrérent ſur le chemin de Pherée à Lariſſe, & il ſe donna là un combat fort vif. Eupoléme Etolien s'y diſtingua par ſa valeur, il engagea les Italiens dans l'action, & les Macédoniens furent battus. Après une longue eſcarmouche, chacun ſe retira dans ſon camp.

Le lendemain les deux Généraux ne s'accommodant pas d'un terrain auſſi couvert d'arbres, de haies & de jardinages que celui de Pherée, ils levérent le camp. Philippe tourna vers Scotuſe pour s'y fournir de toutes les munitions néceſſaires & choiſir enſuite un terrain plus convenable. Mais Flaminius ſoupçonnant que c'étoit là ſon deſſein, ſe mit en marche en même tems que lui, & fit grande diligence pour ravager tout ce qu'il y avoit de maiſons dans la campagne de Scotuſe. Une chaîne de montagnes, qui ſur la route ſe trouvoit entre les deux armées, fit que ni les Romains ne pûrent ſçavoir quel chemin tenoient les Macédoniens, ni ceux-ci celui des Romains. Après avoir marché tout le jour, le Général Romain campa dans un lieu qu'on appelle Eretrie de Pherée, & Philippe proche la riviére d'Ancheſte, ſans que l'un des deux connût où étoit le camp de l'autre. On ſe remit en marche le jour ſuivant. Philippe campa à Melombie dans le territoire de Scotuſe; & Flaminius à Thétidie autour de Pharſale, l'un & l'autre ignorant encore où campoit ſon Antagoniſte. Une groſſe pluie accompagnée de tonnerre effroiable étant tombée ce jour-là, le lendemain matin le tems étoit ſi couvert & ſi ſombre qu'à peine voioit-on à deux pas du lieu où l'on étoit. Cela n'empêcha pas que Philippe, qui

avoit ſon projet en tête, ne décampât : mais incommodé dans ſa marche par l'obſcurité du tems, après avoir fait quelque peu de chemin, il ſe retrancha, & détacha un corps de troupes avec ordre de s'emparer du ſommet des hauteurs qui ſéparoient ſon camp de celui des Romains. Flaminius campé à Thétidie n'étoit pas moins en peine de découvrir où il trouveroit les Macédoniens. Il fit partir dix turmes de cavalerie & environ mille armez à la légere, leur ordonnant de reconnoître avec ſoin les endroits où ils paſſeroient & de piller la campagne. Ce détachement tomba, ſans y penſer, ſur celui des Macédoniens qui étoit en embuſcade, n'aiant pû l'appercevoir à travers l'obſcurité. D'abord on fut de part & d'autre un peu ſurpris de cette rencontre, enſuite on ſe tâta les uns les autres. Des deux côtez on envoia apprendre aux Généraux ce qui ſe paſſoit. Les Romains mal menez dépêchérent à leur camp pour demander du ſecours. Flaminius exorta fort Archidame & Eupoléme, l'un & l'autre Etoliens, d'y courir. Il les fit accompagner de deux Tribuns avec cinq cens chevaux & deux mille hommes de pié, qui joints à ceux qui eſcarmouchoient, firent bientôt changer de face au combat. Les premiers ſe voiant ſecourus ſe battirent avec beaucoup plus de courage & de confiance. De la part des Macédoniens on ne manquoit pas non plus de valeur, mais accablez ſous le poids de leurs armes, ils ſe ſauvérent par la fuite ſur les hauteurs, & de là envoiérent au Roi pour en obtenir du ſecours.

Philippe, qui, pour les raiſons qu'on a vûes plus haut, ne s'attendoit à rien moins qu'à une bataille générale, avoit détaché pour un fourrage la plus grande partie de ſon monde. Inſtruit du danger où étoient ſes premiéres troupes, & l'obſcurité commençant à ſe diſſiper, il fit partir Héraclide, qui commandoit la cavalerie Theſſalienne, Léon ſous les ordres duquel étoit celle de Macédoine, & Athenagore qui avoit ſous lui tous les ſoldats ſoudoiez, à l'exception des Thraces. Ce renfort ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent de nouvelles forces, retournérent à la charge, & à leur tour chaſſérent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complette, ſans la réſiſtance qu'ils rencontrérent dans la cavalerie Etolienne, qui combattit avec un courage & une hardieſſe étonnante. C'eſt auſſi ce qu'il y a de meilleur chez les Grecs que cette cavalerie, ſurtout dans les

rencontres & les combats particuliers. Mais l'infanterie Etolienne n'eſt pas eſtimée. Ses armes & l'ordre dans lequel on la range ne ſont nullement propres pour une bataille générale. Pour revenir à cette cavalerie, elle ſoutint de façon le choc & l'impétuoſité des Macédoniens, qu'elle empêcha que les Romains ne fuſſent pouſſez juſques dans le vallon. A quelque diſtance de l'ennemi ils prirent un peu haleine, & rétournérent enſuite au combat. Flaminius s'appercevant non ſeulement que les armez à la légére & la cavalerie plioient, mais encore que cet échec épouvantoit toute l'armée, il ſortit du camp à la tête de toutes ſes troupes & la rangea en bataille proche des hauteurs. Dans ce tems-là même, de l'embuſcade des Macédoniens il venoit à Philippe meſſager ſur meſſager, qui crioient : » Prince, les ennemis ſont en fuite, » ne laiſſez pas échapper cette occaſion, les Barbares ne » peuvent nous réſiſter, c'eſt pour vous aujourd'hui le jour » & le moment de vaincre. Quoique le terrain ne plût pas à Philippe, il ne pouvoit cependant pas ſe refuſer à ces cris redoublez. Les hauteurs, dont il eſt queſtion, s'appellent Cynoſcéphales ou têtes de chien. Elles ſont rudes, rompues en différens endroits, & conſidérablement élevées. Philippe voioit bien que cette diſpoſition n'étoit nullement avantageuſe, & c'eſt pour cela qu'il avoit beaucoup de répugnance à donner là une bataille. Mais animé par la confiance que témoignoient ceux qui étoient venus lui apporter les premiéres nouvelles du combat, il ordonna enfin à l'armée de ſortir de ſes retranchemens.

Flaminius fit la même choſe de ſon côté. Il mit ſon armée en ordre de bataille, aſſigna aux eſcarmoucheurs leur poſte, & parcourant les lignes fit une harangue à ſes ſoldats, courte à la vérité, mais perſuaſive & à la portée de ſes auditeurs. » Compagnons, ne ſont-ce pas là ces Macédoniens, leur dit-il en les leur montrant, » qui s'étoient emparez des hautes » montagnes d'Eordée, où vous avez monté en graviſſant, » Sulpicius à votre tête, que vous avez chaſſez de ce poſte, » & dont vous avez taillé en piéces un très-grand nombre? » Ne ſont-ce pas là ces Macédoniens, qui s'étoient poſtez » dans ces détroits de l'Epire où l'on deſeſpéroit de pouvoir » vous conduire, que votre valeur a mis en fuite, & qui jettant honteuſement leurs armes ne ceſſérent de fuir devant » vous que lorſqu'ils ſe virent dans la Macédoine? Craindrez-

» vous

» vous maintenant ces mêmes Macédoniens, lorſque vous » avez à les combattre à forces égales ? Le ſouvenir du paſſé » vous feroit-il peur ? Ne doit-il pas au contraire vous inſ- » pirer plus de confiance ? Romains, animez-vous les uns les » autres, & marchez à l'ennemi avec votre valeur ordinaire. » Je compte, avec l'aide des Dieux, que cette bataille vous » ſera auſſi glorieuſe que vous l'ont été les précédentes. Cela dit, il commande à l'aîle droite de ne pas branler de ſon poſte, place les éléphans devant cette aîle, & marchant d'un pas fier & aſſuré, méne lui-même l'aîle gauche aux ennemis. Les eſcarmoucheurs ſe voiant appuiez des légions, retournent à la charge & en viennent aux mains.

Quand Philippe eut, devant ſon camp, rangé en bataille la plus grande partie de ſon armée, il ſe fit ſuivre des rondachers & de l'aîle droite de ſa phalange, ſe hâta d'arriver ſur les montagnes, & donna ordre à Nicanor ſurnommé l'Eléphant de marcher inceſſamment après lui avec le reſte de l'armée. Les premiéres troupes arrivées au ſommet, il tourne à gauche, fait ſon ordonnance de bataille, & s'empare des hauteurs, qui de ce côté-là étoient alors abandonnées, parce que dans le premier combat les Macédoniens avoient repouſſé les Romains juſques ſur l'autre côté des montagnes. Le Roi étoit encore occupé à l'ordonnance de ſa droite, lorſqu'arrivérent à lui en déſordre ſes ſoldats ſoudoiez à qui les Romains avoient fait tourner le dos. Car, comme je le diſois tout à l'heure, quand les armez à la légére ſe virent ſoutenus des légionnaires qui combattoient avec eux, reprenant alors de nouvelles forces, ils retournérent à l'ennemi avec fureur & firent un très-grand carnage. Philippe, qui d'abord en arrivant aſſez près du camp des Romains, voioit aux mains ſes armez à la légére, prenoit beaucoup de plaiſir à ce ſpectacle : mais quand il les vit plier & dans un beſoin extréme d'être ſecourus, il fallut les ſoutenir & entrer dans une action générale, quoique la plus grande partie de ſa phalange fût encore en marche pour venir ſur les hauteurs où il étoit. Il reçoit cependant les combattans repouſſez, il les raſſemble tous, tant infanterie que cavalerie, à ſon aîle droite, & donne ordre aux rondachers & à la phalange de doubler leurs files & de ſerrer leurs rangs ſur la droite. Cela fait, comme les Romains étoient proche, il commande à la phalange de marcher à eux piques baiſſées, & aux armez à la

légére de les déborder. Flaminius avoit auſſi en même tems reçu dans ſes intervalles ceux qui avoient commencé le combat, & chargeoit les Macédoniens.

Pendant le choc, qui étoit des plus violens, on jettoit de part & d'autre des cris épouvantables ; ceux qui étoient hors du combat joignoient les leurs à ceux des combattans, jamais ſpectacle ne fut plus terrible & plus effraiant. L'aîle droite de Philippe avoit viſiblement tout l'avantage. Le poſte élevé d'où elle combattoit, le poids de ſon ordonnance, l'excellence de ſes armes, tout cela lui donnoit une grande ſupériorité. A l'égard du reſte de l'armée Macédonienne, une partie à la ſuite des combattans ſe tenoit à quelque diſtance de l'ennemi, & l'aîle gauche, qui ne faiſoit que d'arriver, ſe montroit ſur les hauteurs. Déja les Romains avoient peine à ſoutenir le choc de la phalange, déja une partie de l'aîle gauche avoit été taillée en piéces & l'autre prenoit la fuite. Flaminius, pour remédier à ce déſordre, courut au plus vîte à l'aîle droite, qui ſeule pouvoit être de quelque reſſource. Là il voit qu'entre les ennemis, les uns ſe joignoient aux combattans, & les autres décendoient des montagnes, & quelques autres ſe tenoient ſur le ſommet ; ſur le champ il place les éléphans à la tête de ſa ligne & marche à l'ennemi. Les Macédoniens alors ſans Chef qui leur donnât le ſignal, & ne pouvant ſe ranger en phalange, tant à cauſe de la diſpoſition du terrain qui ne lui étoit pas propre, que parce que ſuivant ceux qui combattoient, ils étoient plutôt en ordre de marche qu'en ordre de bataille, lâchérent le pié, rompus d'ailleurs par les éléphans, & prirent la fuite à l'approche des Romains, dont la plûpart ſe mirent à leurs trouſſes & ne firent quartier à aucun.

En cette occaſion un Tribun qui n'avoit pas avec lui plus de vingt compagnies, fit un mouvement qui contribua beaucoup à la victoire. Voiant que Philippe fort éloigné du reſte de l'armée preſſoit vivement l'aîle gauche des Romains, il quitte la droite où il étoit, & qui certainement victorieuſe n'avoit nul beſoin de ſon ſecours, marche vers les combattans, arrive ſur leurs derriéres, & les charge de toutes ſes forces. Or tel eſt l'ordre en phalange, qu'on ne peut ni ſe tourner en arriére, ni combattre d'homme à homme. Le Tribun enfonce donc toujours en tuant à meſure qu'il avançoit, & les Macédoniens ne pouvant eux-mêmes ſe défendre jettent leurs armes & prennent la fuite. Le déſordre fut d'autant

plus grand, que ceux des Romains qui avoient plié s'étant ralliez étoient venus en même tems attaquer en front la phalange.

Philippe, qui d'abord jugeant du reſte de la bataille par l'avantage qu'il remportoit de ſon côté, comptoit ſur une pleine victoire, lorſqu'il vit ſes ſoldats jetter leurs armes & les Romains fondre ſur eux par les derriéres, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec quelques maîtres & quelques fantaſſins, & de là il conſidéra en quel état ſe trouvoient toutes choſes. Et quand il s'apperçut que les Romains, qui pourſuivoient ſon aîle gauche, touchoient preſque au ſommet des montagnes, il raſſembla ce qu'il put de Thraces & de Macédoniens, & chercha ſon ſalut dans la fuite. Flaminius ſe met à la queue des fuiards. Il rencontre ſur les hauteurs & ſur l'aîle gauche des Macédoniens quelques troupes qui y étoient tout récemment arrivées, il s'avance pour les combattre, mais il s'arrêta quand il vit qu'elles tenoient la pique levée : c'eſt l'uſage parmi les Macédoniens quand ils ſe rendent ou qu'ils paſſent du côté des ennemis. S'étant informé de la vérité du fait, il retint les ſiens, & ſe fit un devoir d'épargner des gens que la peur lui livroit. Malgré cela, quelques-uns des premiers rangs tombant d'en haut ſur eux, en tuérent une grande partie, & il n'y en eut qu'un petit nombre qui par la fuite put leur échapper.

Après le combat, où de tous les côtez la victoire s'étoit déclarée en faveur des Romains, Philippe ſe retira à Tempé. Le premier jour de ſa retraite il arriva au lieu qu'on appelle la tour d'Alexandre, & le lendemain à Gonnes au voiſinage de Tempé, où il s'arrêta pour y attendre ceux qui s'étoient ſauvez de la défaite. Les Romains pourſuivirent ces fuiards pendant quelque tems. Enſuite les uns dépouillérent les morts, les autres raſſemblérent les priſonniers, la plûpart ſe jettérent ſur le camp des ennemis & le pillérent. Les Etoliens y étoient arrivez avant les Romains, qui croiant être fruſtrez d'un butin qui leur appartenoit, s'en plaignirent hautement au Général : *Vous nous commandez*, lui dirent-ils, *de nous expoſer aux dangers, mais le butin vous l'accordez à d'autres.* Ils retournérent cependant au camp & y paſſérent la nuit. Le lendemain après avoir ramaſſé les priſonniers & le reſte des dépouilles, on prit le chemin de Lariſſe. La perte des Romains dans cette bataille fut d'environ ſept cens hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes, dont huit mille reſtérent ſur le champ de bataille, & cinq mille furent faits priſon-

niers. Ainſi ſe termina la journée de Cynoſcéphales.

Dans mon ſixiéme Livre j'ai promis de ſaiſir la premiére occaſion qui ſe préſenteroit de comparer enſemble les armes dès Macédoniens & celles des Romains, l'ordre de bataille des uns & des autres, & de marquer en quoi l'un eſt ſupérieur ou inférieur à l'autre : l'action que je viens de raconter me l'offre cette occaſion, il faut que je tienne ma parole.

Autrefois l'ordonnance des Macédoniens ſurpaſſoit celle des Aſiatiques & des Grecs. C'eſt un fait que les victoires qu'elle a produites ne nous permettent pas de révoquer en doute : & il n'étoit pas d'ordonnance en Afrique ni en Europe qui ne le cédât à celle des Romains. Aujourd'hui que ces différens ordres de bataille ſe ſont ſouvent trouvez oppoſez les uns aux autres, il eſt bon de rechercher en quoi ils différent, & pourquoi l'avantage eſt du côté des Romains. Apparemment que quand on ſera bien inſtruit ſur cette matiére, on ne s'aviſera plus de rapporter le ſuccès des événemens à la fortune, & qu'on ne louera pas les vainqueurs ſans connoiſſance de cauſe, comme ont coutume de faire les perſonnes non éclairées ; mais qu'on s'accoutumera enfin à les louer par principes & par raiſon.

Je ne crois pas devoir avertir qu'il ne faut pas juger de ces deux maniéres de ſe ranger par les combats qu'Annibal a livrez aux Romains, & par les victoires qu'il a gagnées ſur eux. Ce n'eſt ni par la façon de s'armer ni par celle de ſe ranger qu'Annibal a vaincu, c'eſt par ſes ruſes & par ſa dextérité. Nous l'avons fait voir clairement dans le récit que nous avons donné de ces combats. Si l'on en veut d'autres preuves, qu'on jette les yeux ſur le ſuccès de la guerre. Dès que les troupes Romaines eurent à leur tête un Général d'égale force, elles furent auſſitôt victorieuſes. Qu'on en croie Annibal lui-même, qui auſſitôt après la premiére bataille abandonna l'armure Carthaginoiſe, & qui aiant fait prendre à ſes troupes celles des Romains, n'a jamais diſcontinué de s'en ſervir. Pyrrhus fit encore plus, car il ne ſe contenta pas de prendre les armes, il emploia les troupes mêmes d'Italie. Dans les combats qu'il donna aux Romains, il rangeoit alternativement une de leurs compagnies & une cohorte en forme de phalange. Encore ce mêlange ne lui ſervit-il de rien pour vaincre : tous les avantages qu'il a remportez ont toujours été très-équivoques. Il étoit néceſſaire que je prévinſſe ainſi mes lecteurs, afin qu'il ne ſe préſente rien à leur eſprit qui paroiſſe peu conforme à ce que je dois dire dans

la ſuite. Je viens donc à la comparaiſon des deux différens ordres de bataille.

C'eſt une choſe conſtante & qui ſe peut juſtifier par mille endroits, que tant que la phalange ſe maintient dans ſon état propre & naturel, rien ne peut y réſiſter de front ni ſoutenir la violence de ſon choc. Dans cette ordonnance, on donne au ſoldat en armes trois piés de terrain. La ſariſſe étoit longue de ſeize coudées. Depuis elle a été accourcie de deux pour la rendre plus commode, & après ce retranchement il reſte, depuis l'endroit où le ſoldat la tient juſqu'au bout qui paſſe derriére lui & qui ſert comme de contrepoids à l'autre bout, quatre coudées; & par conſéquent ſi la ſariſſe eſt pouſſée des deux mains contre l'ennemi, elle s'étend dix coudées devant le ſoldat qui la pouſſe. Ainſi quand la phalange eſt dans ſon état propre, & que le ſoldat qui eſt à côté ou par derriére joint ſon voiſin autant qu'il le doit, les ſariſſes du ſecond, troiſiéme & quatriéme rang s'avancent au-delà du premier plus que celles du cinquiéme qui n'ont au-delà de ce premier rang que deux coudées. Ce preſſement de la phalange eſt décrit dans Homére en ces termes: *Les boucliers joignent les boucliers, les caſques touchent les caſques, le ſoldat appuie le ſoldat, & l'on voit flotter au-deſſus des caſques les brillantes pennaches dont ils ſont ornez, tant les ſoldats ſe ſont ſerrez les uns contre les autres.* Cette peinture eſt auſſi belle qu'élégante; & de là il s'enſuit qu'avant le premier rang il y en a cinq de ſariſſes, plus courtes les unes que les autres de deux coudées, à meſure qu'elles s'éloignent du premier rang au cinquiéme. Or comme la phalange eſt rangée ſur ſeize de profondeur, on peut aiſément ſe figurer quel eſt le choc, le poids & la force de cette ordonnance. Il eſt vrai cependant qu'au-delà du cinquiéme rang les ſariſſes ne ſont d'aucun uſage pour le combat. Auſſi ne les allonge-t-on pas avant, mais on les appuie ſur les épaules du rang précédent la pointe en haut, afin que preſſées elles rompent l'impétuoſité des traits, qui paſſent au-delà des premiers rangs & pourroient tomber ſur ceux qui les ſuivent. Ces rangs poſtérieurs & reculez ont cependant leur utilité. Car en marchant à l'ennemi ils pouſſent & preſſent ceux qui les précédent, & ôtent à ceux qui ſont devant eux tout moien de retourner en arriére. On a vû la diſpoſition tant du corps entier que des parties de la phalange. Voions maintenant ce qui eſt propre de l'armure & de l'ordonnance des Romains, pour en faire la comparaiſon avec celle des Macédoniens.

Le ſoldat Romain n'occupe non plus que trois piés de terrain : mais comme pour ſe couvrir de leurs boucliers & frapper d'eſtoc & de taille, ils ſont dans la néceſſité de ſe donner quelque mouvement, il faut qu'entre chaque légionnaire, ſoit à côté ou par derriére, il reſte au moins trois piés d'intervalle, ſi l'on veut qu'ils ſe remuent commodément. Chaque ſoldat Romain combattant contre une phalange a donc deux hommes & dix ſariſſes à forcer. Or quand on en vient aux mains, il ne les peut forcer ni en coupant, ni en rompant, & les rangs qui le ſuivent ne lui ſont pour cela d'aucun ſecours. La violence du choc lui ſeroit également inutile & ſon épée ne feroit nul effet. J'ai donc eu raiſon de dire que la phalange, tant qu'elle ſe conſerve dans ſon état propre & naturel, eſt invincible de front, & que nulle autre ordonnance n'en peut ſoutenir l'effort. D'où vient donc que les Romains ſont victorieux ? Pourquoi la phalange eſt-elle vaincue ? C'eſt que dans la guerre le tems & le lieu des combats ſe varient en une infinité de maniéres, & que la phalange n'eſt propre que dans un tems & d'une ſeule façon. Quand il s'agit d'une action déciſive, ſi l'ennemi eſt forcé d'avoir affaire à la phalange dans un tems & dans un terrain qui lui ſoient convenables, nous l'avons déja dit, il y a toute ſorte d'apparence que tout l'avantage ſera du côté de la phalange. Mais ſi l'on peut éviter l'un & l'autre, comme il eſt aiſé de le faire, qu'y a-t-il de ſi redoutable dans cette ordonnance ? Que pour tirer parti d'une phalange, il ſoit néceſſaire de lui trouver un terrain plat, découvert, uni, ſans foſſez, ſans fondriéres, ſans gorges, ſans éminences, ſans riviéres ; c'eſt une choſe avouée de tout le monde. D'un autre côté l'on ne diſconvient pas qu'il eſt impoſſible ou du moins très-rare de rencontrer un terrain de vingt ſtades ou plus, qui n'offre quelqu'un de ces obſtacles. Quel uſage ferez-vous de votre phalange, ſi votre ennemi, au lieu de venir à vous dans cet heureux terrain, ſe répand dans le païs, ravage les villes & fait le dégât dans les terres de vos alliez ? Ce corps reſtant dans le poſte qui lui eſt avantageux, non ſeulement ne ſera d'aucun ſecours à vos amis, il ne pourra ſe conſerver lui-même. L'ennemi maître de la campagne, ſans trouver perſonne qui lui réſiſte, lui enlevera ſes convois de quelque endroit qu'ils lui viennent. S'il quitte ſon poſte, pour entreprendre quelque choſe, ſes forces lui manquent, & il devient le jouet de ſes ennemis. Accordons encore qu'on ira l'attaquer ſur ſon terrain ; mais ſi l'ennemi ne préſente

pas à la phalange toute ſon armée en même tems, & qu'au moment du combat il l'évite en ſe retirant, qu'arrivera-t-il de votre ordonnance ?

Il eſt facile d'en juger par la manœuvre que font aujourd'hui les Romains. Car nous ne nous fondons pas ici ſur de ſimples raiſonnemens, mais ſur des faits qui ſont encore tout récens. Les Romains n'emploient pas toutes leurs troupes pour faire un front égal à celui de la phalange, mais ils en mettent une partie en réſerve & n'oppoſent que l'autre aux ennemis. Alors ſoit que la phalange rompe la ligne qu'elle a en tête, ou qu'elle ſoit elle-même enfoncée, elle ſort de la diſpoſition qui lui eſt propre. Qu'elle pourſuive des fuiards, ou qu'elle fuie devant ceux qui la preſſent, elle perd toute ſa force. Car dans l'un & l'autre cas, il ſe fait des intervalles que la réſerve ſaiſit, pour attaquer non de front, mais en flanc & par les derriéres. En général, puiſqu'il eſt facile d'éviter le tems & toutes les autres circonſtances qui donnent l'avantage à la phalange, & qu'il ne lui eſt pas poſſible d'éviter toutes celles qui lui ſont contraires, n'en eſt-ce pas aſſez pour nous faire concevoir combien cette ordonnance eſt au-deſſous de celle des Romains ?

Ajoutons que ceux qui rangent en phalange ſe trouvent dans le cas de marcher par toutes ſortes d'endroits, de camper, de s'emparer des poſtes avantageux, d'aſſiéger, d'être aſſiégez, de tomber ſur la marche des ennemis lorſqu'ils ne s'y attendoient pas. Car tous ces accidens ſont partie d'une guerre, ſouvent la victoire en dépend, quelquefois du moins ils y contribuent beaucoup. Or dans toutes ces occaſions il eſt difficile d'emploier la phalange, ou l'on l'emploieroit inutilement, parce qu'elle ne peut alors combattre ni par cohortes ni d'homme à homme : au lieu que l'ordonnance Romaine, dans ces rencontres mêmes, ne ſouffre aucun embarras. Tout lieu, tout tems lui convient, l'ennemi ne la ſurprend jamais de quelque part qu'il ſe préſente. Le ſoldat Romain eſt toujours prêt à combattre, ſoit avec l'armée entiére, ſoit avec quelqu'une de ſes parties, ſoit par compagnies, ſoit d'homme à homme. Avec un ordre de bataille dont toutes les parties agiſſent avec tant de facilité, doit-on être ſurpris que les Romains, pour l'ordinaire, viennent plus aiſément à bout de leurs entrepriſes, que ceux qui combattent dans un autre ? Au reſte je me ſuis cru obligé de traiter au long cette matiére ; parce qu'aujourd'hui la plûpart des Grecs s'imaginent que c'eſt une eſpéce de

prodige que les Macédoniens aient été défaits, & que d'autres ſont encore à ſçavoir comment & pourquoi l'ordonnance Romaine eſt ſupérieure à la phalange.

Pour reprendre la ſuite du combat, Philippe y aiant été vaincu malgré tous ſes efforts, rallia le plus grand nombre qu'il put de ceux qui en avoient échappé, & prit la route de Tempé pour aller de là dans la Macédoine. Dès le premier gîte, attentif juſques dans le plus grand revers à ce que le devoir demandoit de lui, il envoia un de ſes gardes à Lariſſe avec ordre d'y brûler tous les papiers qui le regardoient : attention vraiment digne du Roi. Car il ſçavoit que ſi les Romains avoient pû mettre la main ſur ces papiers, ils y auroient trouvé mille prétextes de l'inquiéter lui & ſes amis. Il n'eſt pas le ſeul à qui il ſoit arrivé d'oublier dans la proſpérité, qu'on eſt homme, & dans les plus grandes diſgraces de ne point être ébranlé & de ne perdre jamais de vûe ſes devoirs. Mais Philippe s'eſt fait remarquer plus que perſonne dans ces deux états, comme nous ferons voir dans la ſuite. Car comme après l'avoir repréſenté plein d'ardeur & de vivacité pour les belles actions au commencement de ſon régne, nous avons montré quand, comment & pourquoi il s'étoit fait du changement dans ces belles actions ; nous ne manquerons pas non plus de raconter comment il s'eſt reconnu, & avec quelle prudence, profitant pour ſon inſtruction des malheurs qu'il s'étoit attirez, il s'eſt conduit dans toutes les affaires qui lui ſont arrivées depuis. Pour Flaminius, aiant mis ordre aux priſonniers & au butin, il ſe retira à Lariſſe.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

On eſt trompé, quelque fin que l'on ſoit, quand on croit facilement.

QUoique ſouvent trompez par les mêmes artifices & par les mêmes perſonnes, nous n'en devenons pas cependant plus circonſpects & plus précautionnez. Il eſt telle fineſſe que nous avons vû pluſieurs fois emploier, ſans qu'il nous vienne en penſée de nous en défier. Que certaines gens y ſoient pris, cela n'eſt pas fort étonnant : mais que ceux-là mêmes s'y laiſſent ſurprendre, qui ſont, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, la ſource de ces frauduleuſes ſubtilitez, cela eſt à peine concevable. C'eſt qu'on n'a point aſſez préſent à l'eſprit cette maxime d'un de nos Poëtes,

A la ſévérité joignez la défiance,
Ce ſont les nerfs de la prudence.

CHAPITRE V.

Conférence, à Lyſimachie, entre le Roi Antiochus & les Ambaſſadeurs Romains.

PUblius Lentulus & Lucius Terentius avec Publius Villius de Taſſe, accompagnez de dix autres, étant venus de Bargyle, & aiant fait ſçavoir à Antiochus leur arrivée, en peu de jours ils ſe raſſemblérent tous à Lyſimachie, où Hégéſianax & Lyſias envoiez à Elaminius ſe rencontrérent en même tems. Dans les entretiens particuliers qu'eut le Roi avec les Ambaſſadeurs, tout ſe paſſa en civilitez qui paroiſſoient ſincéres. Mais quand tout le monde aſſemblé il fut queſtion d'affaires, les choſes changérent de face. Lucius Cornelius demanda qu'Antiochus cédât à Ptolémée toutes les villes de l'Aſie qu'il avoit uſurpées ſur ce Prince, & qu'il ſe retirât de toutes celles qui avoient appartenu à Philippe, prenant les Dieux & les hommes à témoins de la juſtice de ſes demandes. Car quoi de plus ridicule, diſoit-il, que de voir Antiochus ſe rendre maître des fruits & des récompenſes d'une guerre que les Romains avoient eue avec Philippe. Il l'exortoit de plus de ne plus toucher aux villes qui jouiſſoient de leur liberté. Il ajoutoit qu'il étoit fort ſurpris qu'Antiochus fût paſſé en Europe avec deux armées ſi nombreuſes de terre & de mer; qu'à penſer juſte ſur cette expédition, on n'en pouvoit imaginer un autre motif que celui d'attaquer les Romains.

Le Roi répondit à ce diſcours, qu'il ne concevoit pas comment on lui faiſoit une querelle ſur les villes de l'Aſie qu'il poſſédoit, qu'il convenoit moins aux Romains qu'à perſonne de le chicaner là-deſſus : qu'il les prioit de ne ſe pas plus mêler des affaires de l'Aſie qu'il ſe mêloit lui-même de celles d'Aſie; qu'il étoit paſſé en Europe pour reconquérir la Cherſonéſe & les villes de la Thrace; que perſonne n'avoit plus droit que lui de régner ſur ces païs; qu'ils avoient été d'abord ſoumis à Lyſimachus; que ce Prince dans une guerre avoit été vaincu par Séleucus, que ſon Roiaume par conſéquent appartenoit par le droit de la guerre au victorieux; que dans la ſuite des tems ſes péres occupez

d'autres affaires avoient laiſſé Ptolémée & Philippe s'approprier ſucceſſivement ces conquêtes ; que lui maintenant ne les aquéroit pas en abuſant du mauvais état où ſe trouvoit Philippe, mais ſe les revendiquoit en ſe ſervant des moiens que les conjonctures préſentes lui offroient ; qu'en rétabliſſant les Lyſimachiens dans leur ville, dont ils avoient été indignement chaſſez par les Thraces, & en peuplant cette colonie, il ne faiſoit nulle injuſtice aux Romains ; qu'en cela il n'avoit point eu en vûe de prendre les armes contre eux, mais ſeulement de faire de cette place une capitale pour Séleucus ſon fils ; que les villes de l'Aſie, qui étoient gouvernées ſelon leurs loix, ne devoient pas des Romains tenir leur liberté, mais de ſa pure libéralité : qu'à l'égard de Ptolémée & des démêlez qu'ils avoient enſemble, il en paſſeroit par tout ce qu'il plairoit à ce Prince ; & que ſon deſſein étoit non ſeulement de lier amitié avec lui, mais encore d'entrer dans ſon alliance.

Lucius aiant été d'avis qu'il falloit appeller les Lampſacéniens & les Smyrnéens & demander leur ſentiment, on les appella. Parmenion & Pythodore entrérent de la part des premiers, & Cœranus de la part des autres. Comme ils parloient avec beaucoup de liberté, le Roi chagrin de paroître, devant les Romains, rendre compte de ſes actions à des gens qui lui diſputoient quelque choſe, interrompit Parmenion en diſant que ce n'étoient pas les Romains, mais les Rhodiens qu'il vouloit qui fuſſent les juges de leurs différens. Là-deſſus l'aſſemblée ſe ſépara ſans que l'on fût convenu de rien.

CHAPITRE VI.

Mort de Scopas.

ON voit peu de perſonnes qui ne ſouhaitent ſe diſtinguer par des actions de courage, mais il en eſt peu qui aient la hardieſſe de les entreprendre. Scopas, pour échapper à ſa diſgrace par un coup de vigueur, a eu plus de ſecours que Cléoméne, qui ſurpris & prévenu n'avoit pour toute reſſource que ſes propres domeſtiques & ſes amis. Cependant celui-ci ſe défendit juſqu'à la derniére extrémité, & aima mieux mourir glorieuſement que vivre deshonoré. Scopas au contraire, quoiqu'il eût un nombreux corps de troupes en ſa diſpoſition, & que, ſous un Roi enfant, l'occaſion ne lui manquât point, ſe laiſſa prévenir à force de différer & de délibérer. Sur l'avis qu'Ariſtoméne avoit reçu qu'il avoit aſſemblé chez lui ſes amis & qu'il les conſultoit ſur le parti qu'il auroit à prendre, il envoia quelques gardes pour l'avertir de la part du Roi qu'on l'attendoit dans le Conſeil. A ce ſeul mot Scopas fut ſi déconcerté, qu'il n'oſa ni rien exécuter de ce qu'il méditoit, ni obéir à ſon Prince. C'étoit être inſenſé au dernier point. Ariſtoméne averti de ſa ſottiſe, fait environner la maiſon de ſoldats & d'éléphans, & envoie Ptolémée fils d'Euméne avec quelques ſoldats pour lui réïtérer les ordres du Roi, & en cas de refus de l'amener par force au Conſeil. Ptolémée entre & dit à Scopas que le Roi le demandoit. Celui-ci ne fait pas attention à ce qu'on lui dit, il attache ſes regards ſur Ptolémée, comme lui faiſant des menaces & admirant ſa hardieſſe. Ptolémée s'approche & le ſaiſit par le manteau. Scopas crie au ſecours. Mais les ſoldats étant entrez, & quelqu'un aiant dit que la maiſon étoit environnée, il céda à ſa mauvaiſe fortune, & ſuivit avec ſes amis ceux qui le conduiſoient au Conſeil. Là le Roi commença l'accuſation en peu de mots, Polycrate arrivé depuis peu de Cypre la continua, & après lui Ariſtoméne. Nous avons déja rapporté tous les chefs de cette accuſation. Il n'y fut alors rien ajouté que les aſſemblées d'amis qu'il faiſoit dans ſa maiſon, & le refus qu'il venoit de faire d'obéir aux ordres du Roi. Il fut ſur le champ condamné non ſeulement

par le Conſeil, mais encore par ceux des Ambaſſadeurs qui y aſſiſtoient. Car Ariſtoméne, qui devoit l'accuſer, avoit eu ſoin d'y mener pluſieurs des plus illuſtres Grecs, & les Ambaſſadeurs qui de la part des Etoliens étoient venus pour négocier une paix. Dorymaque fils de Nicoſtrate étoient de ce nombre. Quand les accuſateurs eurent ceſſé de parler, Scopas tâcha d'alléguer quelque choſe pour ſa défenſe; mais les faits dont il avoit été chargé étoient en ſi grand nombre qu'on ne daigna pas l'écouter. On le jetta dans une priſon avec ſes amis. La nuit venue, Ariſtoméne fit mourir par le poiſon Scopas, ſes parens & tous ſes amis. Dicearque fut fouetté de verges, & finit ſa vie dans les tourmens, punition digne de ſes crimes & que toute la Gréce demandoit. Ce Dicearque étoit cet homme que Philippe, voulant contre la foi des Traitez opprimer les Iſles Cyclades, fit Amiral de toute la flote & chef de toute l'entrepriſe. Envoié pour une expédition auſſi évidemment impie que celle-là, il ne ſe contenta pas de commettre un ſi grand crime, il porta l'inſolence juſqu'à vouloir effraier les Dieux & les hommes. Arrivé dans le port, il érigea deux autels, dont il conſacra l'un à l'Impiété & l'autre à l'Injuſtice, fit des ſacrifices ſur l'un & ſur l'autre, & adora ces deux monſtres comme ſi ç'eût été des Divinitez. Auſſi les Dieux & les hommes lui firent-ils porter la peine qu'il méritoit. Car il étoit juſte qu'un homme, qui pendant ſa vie s'étoit fait une régle de violer toutes les loix de la nature, ne finît pas ſa vie par une mort naturelle. Parmi les autres Etoliens ceux qui voulurent retourner dans leur patrie, le Roi les y renvoia & leur permit d'emporter avec eux tout ce qu'ils avoient.

Pour revenir à Scopas, de ſon vivant on ne s'entretenoit d'autre choſe que de ſon inſatiable avidité pour les richeſſes, & en effet il n'y avoit perſonne qu'il ne ſurpaſſât de ce côté-là: mais on en parla bien davantage après ſa mort quand on ſçut la quantité d'or & de meubles précieux qui s'étoit trouvée dans ſa maiſon. Il ſe faiſoit aider dans ſon brigandage par des gens qu'il connoiſſoit livrez à toutes ſortes de débauches, & avec leur ſecours il n'étoit dans le Roiaume ni muraille ni barriére qu'il ne forçât pour s'enrichir.

Quand les affaires des Etoliens furent réglées, les Courtiſans ſe diſpoſérent à célébrer la fête des Anacleteries pour le Roi. Ce Prince n'avoit cependant pas encore atteint l'âge où

cette fête a coutume de ſe faire. Mais l'on crut que lorſqu'il auroit été proclamé Roi, le gouvernement prendroit une meilleure forme, & que de là enſuite les affaires iroient toujours de mieux en mieux. Il ſe fit pour cela de grands préparatifs, & la fête ſe célébra avec une pompe & une magnificence digne d'un ſi beau Roiaume. Polycrates paſſa dans le tems pour avoir été dans cette occaſion d'un grand ſecours aux Courtiſans. Ce Polycrates, quoique jeune du tems que le pére du Roi vivoit, s'étoit fait une ſi belle réputation par ſa probité & par ſes actions, que dans la Cour il n'avoit pas ſon égal. Il avoit le même crédit ſous le fils. Il ſe l'étoit aquis par la fidélité avec laquelle il avoit gouverné l'Iſle de Cypre. Envoié dans des tems délicats & difficiles pour la régir & en recevoir tous les revenus, non ſeulement il la garda au Roi mineur, mais il y amaſſa des richeſſes conſidérables qu'il apporta au Prince, après avoir laiſſé le gouvernement de l'Iſle à Ptolémée de Mégalopolis. Il fut reçu à la Cour avec de grands applaudiſſemens, & ſe rendit fort puiſſant dans la ſuite. Mais plus avancé en âge il s'abandonna aux plus affreux deſordres. Ptolémée fils d'Agéſandre deshonora ſa vieilleſſe de la même maniére, à en croire du moins la renommée. Quand l'occaſion s'en préſentera, nous ne manquerons pas de faire connoître les actions honteuſes que ces ſortes de gens, pendant qu'ils étoient en crédit & dans l'opulence, n'ont pas eu honte de commettre.

AMBASSADES

EXTRAITES

DE

POLYBE:

Par l'ordre de Conſtantin Porphyrogénéte.

AMBASSADES

AMBASSADES EXTRAITES DE POLYBE,

Par l'ordre de Conſtantin Porphyrogénete.

I.

Hiéronyme de Syracuſe partie par ſa propre imprudence, partie par de mauvais conſeils, rompt le Traité qu'Hiéron ſon aieul avoit fait avec les Romains, & fait alliance avec les Carthaginois.

APRE'S la conjuration qui s'étoit formée contre la vie d'Hiéronyme Roi de Syracuſe & la mort de Thraſon, Zoïppe & Andranadore perſuadérent à ce Prince de dépêcher ſans délai des Ambaſſadeurs à Annibal. On jetta les yeux pour cela ſur Polycréte de Cyréne & Philodéme d'Argos, & on les fit partir pour l'Italie avec ordre de traiter d'alliance avec les Carthaginois. Le Roi envoia en même tems ſes fréres à Alexandrie. Annibal reçut gracieuſement les Ambaſſadeurs, leur vanta fort les avantages que le jeune Roi tireroit de l'alliance qu'il projettoit, & les renvoia avec des Ambaſſadeurs de ſa part, qui étoient Annibal de Carthage, alors Commandant des galéres, Hippocrate &

Epicyde ſon frére puîné, tous deux Syracuſains. Ces deux fréres portoient les armes depuis longtems ſous Annibal; ils étoient même établis à Carthage, parce que leur aieul aiant été accuſé d'avoir attenté ſur la vie d'Agatharque, le plus jeune des fils d'Agathocles, avoit été obligé de ſortir de ſa patrie. Ces deux Ambaſſades arrivent à Syracuſe, & Annibal de Carthage fait part au Roi des ordres que lui avoit donnez le Général des Carthaginois. Hiéronyme, qui étoit déja diſpoſé à ſe lier avec cette République, dit à Annibal qu'il falloit au plutôt qu'il partît pour Carthage, & promit d'y envoier avec lui des Ambaſſadeurs pour traiter de ſa part avec les Carthaginois.

On apprend à Lilybée les nouvelles de cette alliance. Le Préteur, qui y étoit de la part des Romains, députe auſſitôt au Roi de Syracuſe pour l'engager à renouveller les Traitez que ſes ancêtres avoient faits avec Rome. Le Prince ne goûtoit point cette Ambaſſade. » Je plains fort le ſort des Ro» mains, répondit-il, il eſt fâcheux qu'un méchant peuple » ſoit taillé en piéces en Italie par les Carthaginois. Les Ambaſſadeurs étonnez d'une réponſe ſi peu ſenſée, lui demandérent ſur la foi de qui il parloit de la ſorte : » C'eſt, dit-il, » ſur la foi des Carthaginois que vous voiez, convainquez» les de m'avoir accuſé faux. Les Ambaſſadeurs repliquérent que ce n'étoit pas la coutume des Romains d'ajouter foi au rapport de leurs ennemis, qu'au reſte ils lui conſeilloient de ne pas enfraindre les anciens Traitez, & que non ſeulement la juſtice, mais encore ſon propre intérêt demandoient de lui qu'il les obſervât fidélement. » Je délibérerai là-deſſus, re» prit le Roi, & je vous ferai ſçavoir ma derniére réſolution. » Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi avant la mort de » mon aieul vous êtes revenus à Syracuſe, après que vous en » étiez partis avec cinquante vaiſſeaux, & que vous étiez mê» me arrivez au promontoire de Pachin. En effet les Romains, quelque tems avant cette Ambaſſade, aiant entendu dire qu'Hiéron étoit mort, étoient revenus à Syracuſe, dans la crainte que le peu de reſpect qu'on auroit pour un Roi enfant ne donnât lieu à quelques nouveautez, & informez enſuite qu'Hiéron vivoit, avoient repris la route de Lilybée. Les Ambaſſadeurs avouérent le fait, & dirent qu'en revenant à Syracuſe ils n'avoient eu d'autre deſſein que de ſecourir ſa jeuneſſe & de lui conſerver ſon Roiaume.» Et bien, repliqua le Roi,

» ſouffrez donc, Romains, que pour me conſerver le Roiau-
» me, je change de route & que je me rejette du côté des
» Carthaginois. A ces mots, les Ambaſſadeurs ne doutant plus qu'il n'eût pris ſon parti, prirent congé ſans rien répondre, retournérent à Lilybée, & apprirent au Préteur tout ce qu'ils avoient entendu. Depuis ce tems-là les Romains épiérent les démarches de ce Prince, & s'en défiérent comme d'un ennemi déclaré.

Hiéronyme aiant choiſi pour ſes Ambaſſadeurs auprès des Carthaginois Agatharque, Onégiſéne & Hippoſthéne, il les fit partir avec Annibal de Carthage, & leur ordonna de faire un Traité avec la République, qui portoit: » Que les Car-
» thaginois lui fourniroient des troupes de terre & de mer,
» & qu'après avoir, avec leur ſecours, chaſſé les Romains de
» la Sicile, il partageroit avec eux l'Iſle de telle ſorte, que
» l'Himére, qui la traverſe preſque par le milieu, ſerviroit de
» bornes entre les provinces des Carthaginois & les ſiennes. Les Ambaſſadeurs propoſérent ces conditions, auſquelles les Carthaginois conſentirent volontiers, & le Traité fut conclu.

Hippocrate faiſoit aſſidûment ſa cour à ce jeune Prince, & lui repaiſſoit l'eſprit de menſonges & de flatteries. Il lui racontoit de quelle maniére Annibal étoit paſſé en Italie, les batailles & les combats qu'il y avoit livrez. Il lui faiſoit entendre qu'il n'appartenoit plus à perſonne qu'à lui de régner ſur toute la Sicile, premiérement parce qu'il étoit fils de Néreis fille de Pyrrhus, que les Siciliens, par choix & par inclination, avoient mis à leur tête & nommé leur Roi; en ſecond lieu, parce qu'Hiéron ſon aieul y avoit régné ſeul. Il ſçut enfin charmer tellement ce jeune Roi, que nul autre qu'[illegible]i n'en étoit écouté. Le caractére du Prince naturellement léger & inconſtant avoit beaucoup de part à ce défaut, mais on le doit ſurtout imputer à ce flatteur, qui nourriſſoit ſa vanité des eſpérances les plus ambitieuſes. Agatharque négocioit encore à Carthage le Traité, lorſqu'Hiéronyme envoia de nouveaux Ambaſſadeurs pour y dire qu'il prétendoit régner ſeul ſur toute la Sicile, qu'il lui paroiſſoit juſte que les Carthaginois lui aidaſſent à rentrer dans tous les droits qu'il avoit ſur cette Iſle; mais qu'en récompenſe il promettoit aux Carthaginois de les aider dans l'exécution des projets qu'ils avoient formez ſur l'Italie. On ſentit bien à Carthage qu'il n'y avoit nul fond à faire ſur ce Prince; mais parce que, pour pluſieurs raiſons,

il étoit important à la République d'avoir la Sicile de ſon côté, on lui accorda tout ce qu'il voulut; & comme il y avoit déja des vaiſſeaux équippez & des troupes levées, on ne s'occupa plus que du ſoin de tranſporter au plutôt une armée dans la Sicile.

Sur cette nouvelle, les Romains députérent de nouveau au Roi de Sicile pour l'avertir de ne pas ſe départir des Traitez que ſes péres avoient faits avec la République Romaine. Le Roi aſſembla ſon Conſeil. Les naturels du païs craignant les fougues du Prince, ſe diſpoſérent de dire le leur. Mais Ariſtomaque de Corinthe, Damippe de Lacédémone, & Autone Theſſalien opinérent qu'il falloit reſter dans l'alliance des Romains. Il n'y eut qu'Andranadore qui dit que l'occaſion étoit trop belle pour la laiſſer échapper, & que c'étoit dans cette conjoncture ſeule qu'il pouvoit établir ſa domination dans la Sicile. On conſulta enſuite Hippocrate, qui répondit ſimplement qu'il étoit de l'avis d'Andranadore. Là finit ce Conſeil, & ainſi fut priſe la réſolution de déclarer la guerre aux Romains. Le Roi ne voulut cependant pas rompre les Traitez ſans donner de ſon changement au moins des prétextes apparens: mais il en allégua de tels, que les Romains, loin de s'en contenter, devoient en être vivement offenſez. Il dit qu'il tiendroit ces Traitez, pourvû qu'on lui rendît premiérement l'or qu'on avoit reçu d'Hiéron ſon aieul; ſecondement le bled & tous les autres préſens qu'Hiéron leur avoit donnez depuis le commencement de l'alliance; & que l'on reconnût que toutes les terres & les villes, qui ſont en-deçà de l'Himére, appartiennent aux Syracuſains. On congédia là-deſſus les Ambaſſadeurs Romains, & l'aſſemblée ſe ſépara. Hiéronyme enſuite fit ſes préparatifs de guerre, leva des troupes, & fit proviſion de toutes les autres munitions néceſſaires.

II.

Ambaſſade des Romains à Ptolémée pour en avoir des grains.

DAns la diſette des grains où ſe voioient les Romains; les armées aiant ravagé tout ce qu'il y en avoit dans l'Italie juſqu'aux portes de Rome, ils eurent recours à Ptolémée & lui envoiérent des Ambaſſadeurs pour le prier de leur en fournir. Car il n'y avoit pas de ſecours à eſpérer même des provinces hors de l'Italie. Tout l'univers, à l'exception de l'Egypte, étoit en armes & couvert de ſoldats. La famine cependant étoit ſi extrême à Rome, que le médimne de Sicile valloit quinze dragmes. Malgré une conjoncture ſi fâcheuſe, on n'y laiſſa pas que de continuer toujours la guerre avec la même chaleur.

III.

Attalus, après une bataille navale donnée à Philippe, vient à Athénes & perſuade aux Athéniens de ſe liguer avec lui contre ce Prince. Honneurs qu'il reçoit dans cette ville.

LEs Athéniens dépêchérent au Roi Attalus des Ambaſſadeurs, tant pour le remercier de ce qu'il avoit fait en leur faveur, que pour le prier de venir à Athénes, & délibérer avec eux ſur le parti que l'on prendroit dans les circonſtances préſentes. Quelques jours après, ce Prince, ſur la nouvelle qu'il avoit appriſe que des Ambaſſadeurs Romains étoient abordez au Pirée, crut qu'il étoit néceſſaire qu'il s'abouchât avec eux & partit ſans délai pour ſe rendre à Athénes. Au bruit de ſon arrivée les Athéniens réglérent comment on iroit au-devant de lui, & avec quelle pompe & quel appareil on le recevroit. Entré dans le Pirée il paſſa tout le premier jour avec les Ambaſſadeurs Romains, & fut très-content de les entendre parler de l'ancienne alliance qu'ils avoient faite avec lui, & de la diſpoſition où il les vit de faire la guerre à Philippe. Le lendemain avec les Ambaſſadeurs Romains & les

Magiſtrats il monta dans la ville ſuivi d'un cortége très-nombreux. Car non ſeulement les Magiſtrats & les Prêtres, mais encore tous les citoiens avec leurs femmes & leurs enfans, lui étoient venus au-devant. Dès que cette multitude l'eut joint, on ne peut exprimer les marques de bienveillance & d'amitié qu'elle donna aux Romains, & plus encore à Attalus. Il entra dans le Dipyle aiant à ſa droite les Prêtres & les Prêtreſſes à ſa gauche, enſuite tous les Temples lui furent ouverts, à tous les autels on avoit dipoſé des victimes, & l'on demandoit qu'il les immolât. Enfin les honneurs qu'on lui décerna furent tels, que perſonne de ceux qui auparavant leur avoient été utiles, n'en avoit reçu de pareils. Car outre tous ceux dont nous venons de parler, ils donnérent ſon nom à une de leurs Tribus, & le comptérent parmi ceux de leurs premiers auteurs dont les Tribus portent le nom. On convoqua enſuite une aſſemblée, où il fut appellé. Il s'excuſa d'y aller, ſur ce qu'il n'étoit pas de la bienſéance qu'il entrât dans cette aſſemblée & qu'il fît en face le détail des ſervices qu'il avoit rendus. On le pria donc de donner par écrit ce qu'il jugeoit à propos que l'on fît dans les conjonctures préſentes. Il y conſentit, & écrivit une lettre que les Magiſtrats portérent au peuple. Cette lettre rouloit ſur trois chefs. On y voioit d'abord un détail des bienfaits que les Athéniens avoient reçus du Roi; enſuite le récit de ce qu'il avoit fait contre Philippe, & en dernier lieu il exortoit les Athéniens de déclarer la guerre à ce Prince, & de faire ſerment d'entrer dans toute la haine dont les Rhodiens, les Romains & lui étoient animez contre cet ennemi. Il finiſſoit en les avertiſſant que ſi laiſſant échapper cette occaſion, ils ſe joignoient à quelque Traité de paix fait par d'autres, ils agiroient contre les vrais intérêts de leur patrie. Après la lecture de cette lettre, la multitude gagnée par les raiſons qu'elle venoit d'entendre, & plus encore par l'amitié qu'elle avoit pour Attalus, étoit déja toute diſpoſée à faire ſon Décret pour la guerre, lorſque les Rhodiens entrérent dans l'aſſemblée. Ils parlérent longtems ſur le même ſujet, & quand ils eurent fini, les Athéniens ſtatuérent que l'on prendroit les armes contre Philippe. On décerna auſſi de grands hónneurs aux Rhodiens. On accorda à ce peuple la couronne dont on récompenſe la vertu. On lui fit part des mêmes droits dont jouiſſoient les citoiens d'Athénes, & cela pour reconnoître le plaiſir que les Rhodiens avoient fait aux Athéniens,

en leur rendant les vaiſſeaux & les ſoldats qu'ils avoient pris priſonniers. Après quoi les Ambaſſadeurs Rhodiens montérent ſur leurs vaiſſeaux & voguérent vers Chio pour paſſer de là dans les autres Iſles.

IV.

Ordres que les Romains envoiérent à Philippe en faveur des Grecs & d'Attalus.

PEndant que les Ambaſſadeurs Romains étoient à Athénes, Nicanor un des Généraux de Philippe faiſoit le dégât dans l'Attique, & avoit pénétré juſqu'à l'Académie. Les Romains, après lui avoir auparavant dépêché des hérauts, furent le trouver eux-mêmes, & lui dirent d'avertir le Roi ſon Maître que les Romains l'exortoient de ne faire tort à aucun des Grecs, & de rendre compte devant des juges équitables de la conduite injuſte qu'il avoit tenue à l'égard d'Attalus : qu'en agiſſant de la ſorte il auroit les Romains pour amis, & pour ennemis s'il ne ſuivoit pas leur conſeil. Après avoir reçu ces odres, Nicanor ſe retira. Les Ambaſſadeurs tinrent ſur Philippe les mêmes diſcours aux Epirotes ſur la côte de Phénice, dans l'Athamanie à Amynandre, aux Etoliens à Naupacte, aux Achéens à Egium, & ils s'en allérent vers Ptolémée & Antiochus, pour pacifier les différens que ces deux Princes avoient enſemble.

V.

Ambaſſades des Achéens & des Romains aux Rhodiens.

APrès la priſe d'Abydé, il vint de la part des Achéens des Ambaſſadeurs à Rhodes, pour y exorter le peuple à faire la paix avec Philippe. Il en arriva en même tems d'autres de Rome pour l'en détourner. Le peuple, aiant entendu les derniers, jugea qu'il falloit ſe tenir attaché aux Romains & rechercher leur amitié.

V I.

Les Romains & les Etoliens commencent à ſe brouiller enſemble après la bataille de Cynoſcéphales. Conférence entre Flaminius & tous les alliez pour délibérer ſi l'on feroit la paix avec Philippe. Autre conférence entre les alliez & Philippe, où la paix fut conclue. Indignation des Etoliens à ce ſujet.

L'Avidité avec laquelle les Etoliens ſe jettoient ſur le butin étoit inſupportable à Flaminius, qui d'ailleurs ne vouloit pas que, Philippe chaſſé du trône, les Etoliens commandaſſent aux Grecs. Il ne pouvoit ſans impatience les voir ſe louer ſans ceſſe, s'attribuer tout l'honneur de la victoire & remplir toute la Gréce du bruit de leurs exploits. C'eſt pour cela que dans les entretiens qu'il avoit avec eux il les traitoit avec hauteur, ne leur communiquoit rien des affaires publiques, & régloit tout par ſoi-même & par ſes amis. Les Romains & les Etoliens étoient ainſi indiſpoſez les uns contre les autres, lorſqu'à quelques jours de là vinrent de la part de Philippe trois Ambaſſadeurs, ſçavoir Démoſthéne, Cycliadas & Limnée. Après une aſſez longue converſation qu'il eut avec eux en préſence des Tribuns, il ſe fit une tréve de quinze jours, pendant laquelle il prit deſſein d'aller trouver Philippe & de s'entretenir avec lui ſur les affaires préſentes. La douceur & les égards que Flaminius eut pour le Roi de Macédoine dans cette occaſion, augmentérent extrémement les ſoupçons qu'on avoit déja formez contre ce Général. Car la contagion des préſens gâtoit toute la Gréce: on y avoit pour maxime que perſonne ne faiſoit rien pour rien; & comme cette maxime étoit ſurtout en crédit chez les Etoliens, ils ne pouvoient ſe perſuader que Flaminius fût devenu ami de Philippe, ſans que ce Prince eût par des préſens acheté ſon amitié. Ne ſçachant quelle étoit à cet égard la coutume des Romains, ils en jugeoient par eux-mêmes, & prétendoient que le Roi de Macédoine, pour ſe tirer de l'embarras où il ſe trouvoit, avoit offert quelque groſſe ſomme d'argent, & que Flaminius s'en étoit laiſſé ébloüir. Ce Général étant convenu avec Philippe qu'à certain jour ils ſe joindroient à l'entrée de Tempé, il écrivit auſſitôt aux alliez pour leur apprendre

prendre le jour & le lieu de la conférence, & quelques jours après il partit pour s'y rendre.

Les Alliez réunis & le Conſeil aſſemblé, il ordonna que chacun dît à quelles conditions il falloit faire la paix avec Philippe. Amynandre Roi des Athamaniens dit ſon ſentiment en peu de mots. Il ſe contenta de demander que l'on fît attention à ce qui le regardoit, qu'il étoit à craindre qu'après que les Romains ſeroient ſortis de la Gréce, Philippe n'épanchât ſur lui toute ſa colére, & que les Macédoniens avoient d'autant plus de facilité à envahir ſon Roiaume, qu'il étoit foible & voiſin de la Macédoine.

Alexandre Etolien prit enſuite la parole, & dit que l'on ne pouvoit que louer Flaminius d'avoir convoqué les Alliez & de prendre leur avis ſur la paix : mais que s'il penſoit qu'en faiſant la paix avec Philippe il procureroit ou la paix aux Romains, ou aux Grecs une liberté durable, il ſe mécomptoit étrangement, & que jamais il ne parviendroit ni à l'un ni à l'autre : mais que s'il vouloit ne pas laiſſer les projets de ſa patrie imparfaits & tenir les promeſſes que lui-même avoit faites aux Grecs, il n'y avoit qu'une maniére de finir la guerre avec les Macédoniens, qui étoit d'expulſer Philippe de ſon Roiaume ; que la choſe étoit maintenant très-aiſée, pourvû qu'il profitât de l'occaſion qui ſe préſentoit. Il appuia ſon avis de pluſieurs autres raiſons, & s'aſſit.

Flaminius parla enſuite, & apoſtrofant Alexandre : » Vous » ne connoiſſez rien, lui dit-il, aux vûes des Romains, ni à » mes deſſeins, ni aux intérêts des Grecs. Ce n'eſt pas l'uſage » des Romains, quand ils ont fait la guerre à une Puiſſance, » de la détruire entiérement. Annibal & les Carthaginois ſont, » de ce que j'avance, une preuve convaincante. Quoique » les Romains, après avoir été réduits par ce peuple aux der- » niéres extrémitez, ſe ſoient mis enſuite en état de ſe venger » comme il leur plairoit, l'on ne voit cependant pas qu'ils » aient exercé contre lui la moindre inhumanité. Mon deſſein » n'a jamais été non plus de faire à Philippe une guerre irré- » conciliable. J'ai été au contraire toujours diſpoſé à lui ac- » corder la paix, dès qu'il ſe ſoumettroit aux conditions qui » lui ſeroient impoſées. D'où vient donc, Etoliens, que vous » trouvant dans un Conſeil qui n'a été aſſemblé que pour » mettre fin à la guerre, vous témoignez tant d'éloignement » pour la paix ? Eſt-ce parce que nous ſommes victorieux ?

» Mais ce motif ne ſeroit pas raiſonnable. Dans le combat
» un homme de courage doit tomber ſur l'ennemi avec force
» & avec vigueur, & s'il eſt vaincu marquer dans ſa défaite de
» la conſtance & de la grandeur d'ame : mais le devoir du
» vainqueur eſt de faire paroître de la modération, de la dou-
» ceur & de l'humanité. Enfin pour venir aux intérêts des
» Grecs, il eſt de conſéquence pour eux que le Roiaume de
» Macédoine ſoit moins puiſſant qu'autrefois, mais il leur
» importe également qu'il ne ſoit pas tout-à-fait détruit ; c'eſt
» pour eux une barriére contre les Thraces & les Gaulois,
» ſans laquelle, comme ils ont déja fait ſouvent, ils ne man-
» queroient pas de fondre ſur la Gréce. Flaminius conclut en
diſant que ſon avis & celui du Conſeil étoit, ſi Philippe pro-
mettoit d'obſerver fidélement tout ce qui lui avoit été aupa-
ravant ordonné par ſes Alliez, de lui accorder la paix, après
qu'on auroit ſur cela conſulté le Sénat, & que les Etoliens
pouvoient là-deſſus prendre telle réſolution qu'ils jugeroient
à propos.

Phéneas Etolien s'étant enſuite aviſé de dire que l'on s'étoit
en vain donné juſqu'à préſent tant de mouvemens contre le
Roi de Macédoine, & que délivré du péril préſent il ne tar-
deroit pas à former d'autres projets & à donner occaſion à une
nouvelle guerre : Flaminius, du haut de ſon ſiége & d'un ton
de colére, » Ceſſez, lui dit-il, Phéneas, de nous fatiguer les
» oreilles de vos impertinences, je cimenterai la paix de telle
» ſorte, que quand Philippe le voudroit, il ne pourra rien
» entreprendre contre les Grecs. Ici le Conſeil ſe ſépara. Le
lendemain Philippe arriva au lieu de la Conférence, & trois
jours après le Conſeil s'étant raſſemblé, il y entra, & parla
avec tant de ſageſſe & de prudence, qu'il adoucit tous les eſ-
prits. Il dit qu'il aceptoit & exécuteroit tout ce que les Ro-
mains & les Alliez lui ordonnoient, & que pour le reſte il
s'en remettoit entiérement à la diſcrétion du Sénat. A ces
mots il ſe fit un grand ſilence dans le Conſeil. Il n'y eut que
l'Etolien Phéneas qui demanda au Roi pourquoi donc il ne
leur rendoit pas Lariſſe, Pharſale, Thébes & Échine ? » Pre-
» nez-les, repondit Philippe, j'y conſens. Non pas toutes,
» reprit le Conſul, mais Thébes ſeulement. Car étant allé à
» Thébes à la tête de mes troupes, j'en ai exorté les habitans
» de ſe rendre aux Romains, & comme ils ont refuſé de le
» faire, le droit de la guerre m'en rend le maître, & c'eſt

» à moi d'en diſpoſer à mon gré. Phéneas indigné de cette réponſe, dit que les villes qui avant la guerre étoient de leur dépendance & vivoient ſous leurs loix, devoient leur revenir par deux raiſons ; la premiére, parce qu'ils avoient pris les armes avec les Romains ; & la ſeconde, parce que tel étoit le Traité d'alliance fait d'abord entre les Romains & les Etoliens, que dans le partage des choſes priſes pendant la guerre, les meubles ſeroient pour les premiers & les villes pour les derniers. Le Conſul lui répondit qu'il étoit dans l'erreur ſur l'un & ſur l'autre point ; que le Traité d'aillance n'avoit plus lieu, depuis que les Etoliens, abandonnant les Romains, avoient fait leur paix avec Philippe : que ſi cependant il vouloit que le Traité ſubſiſtât, il n'y étoit pas marqué que les Etoliens auroient les villes, qui d'elles-mêmes & de plein gré ſe ſeroient miſes ſous la protection des Romains, comme avoient fait toutes celles de la Theſſalie ; mais celles-là ſeulement dont on auroit fait le ſiége. Cette replique du Conſul plut à toute l'aſſemblée, les ſeuls Etoliens n'en furent pas contens, & de là vinrent dans la ſuite de très-grands maux. C'eſt cette diſpute, cette étincelle qui alluma peu de tems après la guerre que les Romains firent aux Etoliens & à Antiochus.

Au reſte ce qui engageoit Flaminius à preſſer la concluſion de la paix, c'eſt que la nouvelle lui étoit venue qu'Antiochus avec une armée partoit de Syrie pour faire une irruption dans l'Europe. Il craignoit que Philippe ne ſaisît cette occaſion pour défendre les villes qu'il avoit envahies, & ne traînât le guerre en longueur. Un autre motif encore, c'eſt que ſi un autre Conſul venoit prendre ſa place, on ne manqueroit pas de lui attribuer tout l'honneur de cette guerre. C'eſt pourquoi il accorda au Roi ce qu'il demandoit, quatre mois de tréve, reçut de lui quatre cens talens, prit pour ôtages Demetrius ſon fils & quelques autres de ſes amis, & lui permit d'envoier à Rome & d'y abandonner tout à la diſpoſition du Sénat. On ſe ſépara enſuite, après s'être donné réciproquement les aſſûrances néceſſaires, que ſi la paix ne ſe faiſoit pas, Flaminius rendroit à Philippe les talens & les ôtages. Après cela tous les intéreſſez dépêchérent des Ambaſſadeurs à Rome, les uns pour ſolliciter la paix, les autres pour y mettre obſtacle.

VII.

La paix avec Philippe eſt ratifiée à Rome. Création de dix Commiſſaires pour regler les affaires de la Grèce. Les Achéens demandent en vain de faire alliance avec les Romains.

C Laudius Marcellus aiant été fait Conſul, arrivérent à Rome, de la part de Philippe, de Flaminius & des Alliez, des Ambaſſadeurs au ſujet de la paix qu'on ſe propoſoit de faire avec le Roi de Macédoine. Il ſe tint dans le Sénat de longs diſcours ſur cette paix, mais enfin il ſe déclara pour les conditions auſquelles Philippe s'étoit engagé. L'affaire rapportée au peuple, Marcellus qui ſouhaitoit avec paſſion d'aller commander les armées dans la Gréce, y mit oppoſition, & fit tous ſes efforts pour que le Traité fût rompu : mais il ne put empêcher que le peuple n'approuvât le projet de Flaminius, & ne ratifiât les conditions. Le Sénat nomma enſuite dix des plus illuſtres citoiens pour aller en Gréce, en régler les affaires avec Flaminius & aſſurer la liberté aux Grecs. Damoxéne d'Attalée, Ambaſſadeur des Achéens, ſe préſenta en même tems dans le Sénat pour le prier de recevoir les Achéens parmi les Alliez du peuple Romain. Mais on trouva de la difficulté à leur accorder cette grace, parce que les Eléens étoient en différend avec eux pour la Triphylie, les Meſſéniens déja alliez des Romains pour Aſine & Pyle, & les Etoliens pour Erée. On renvoia cette affaire aux dix Commiſſaires ; il ne ſe paſſa rien autre choſe alors dans le Sénat.

VIII.

Les Béotiens commencent à ſe détacher des Romains. Brochylles, Général des Béotiens, eſt tué par les partiſans des Romains.

EN Gréce, après la bataille de Cynoſcéphales, pendant que Flaminius étoit en quartier d'hiver à Elatée, les Béotiens députérent au Conſul, pour lui demander le retour des ſoldats de leur nation qui avoient ſervi dans l'armée de Philippe. Flaminius qui ſe précautionnoit contre Antiochus, ſe fit un plaiſir, pour gagner leur amitié, de renvoier leurs ſoldats, entre leſquels étoit un nommé Brachyles. Mais à peine les eurent-ils reçus, qu'ils firent de ce Brachylles leur Général. Ils témoignérent auſſi faire un cas particulier des autres amis de la Maiſon de Macédoine, & ne les élevoient pas moins aux dignitez qu'auparavant. Bien plus, ils pouſſérent l'ingratitude, juſqu'à envoier des Ambaſſadeurs à Philippe pour le remercier de leur avoir rendu leurs ſoldats. Ce procédé choqua Zeuxippe, Piſiſtrate & tous les autres amis du peuple Romain, qui prévoiant l'avenir craignirent pour leur famille & pour eux-mêmes. En effet, les Romains une fois ſortis de la Gréce, quelle ſûreté devoit-il y avoir pour eux dans la Béotie, pendant que Philippe ſeroit à portée de ſoutenir & d'appuier leurs ennemis? Ils députérent donc de concert à Flaminius. Les Députez entretinrent longtems le Conſul ſur la haine dont la populace étoit animée contre eux, & ſur l'ingratitude de la nation. Ils allérent juſqu'à lui dire que ſi pour effraier les autres on ne faiſoit mourir Brachylles, les amis du peuple Romain ne pourroient vivre en ſûreté dans la Béotie, dès que les armées en ſeroient ſorties. Flaminius dit qu'il ne prendroit point de part à ce deſſein, mais qu'au reſte il ne leur défendoit pas de l'exécuter, qu'ils communiquaſſent cette affaire à Alexaméne Général des Etoliens. Zeuxippe obéit, parle à ce Général, qui aquieſçant au projet, donne ordre à trois Etoliens & à trois Italiens de tuer Brachylles.

IX.

Sénatuſconſulte ſur la paix faite avec Philippe. Les Etoliens ſeuls en ſont mécontens, & le décrient. Un héraut dans les jeux Iſthmiques publie le Senatuſconſulte fait pour la liberté des Grecs. Réponſe de Flaminius & des dix Commiſſaires aux Ambaſſadeurs d'Antiochus, de Philippe & des Etoliens.

VErs ce tems-là vinrent de Rome les dix Commiſſaires qui devoient régler les affaires de la Gréce. Ils apportérent avec eux le Sénatuſconſulte ſur la paix avec Philippe. En voici les articles : » Tous les Grecs tant ceux d'Aſie que » ceux d'Europe ſeront libres, & ſe gouverneront ſelon leurs » loix. Philippe livrera aux Romains tous les Grecs qui ſont » en ſa puiſſance, & toutes les villes où il tient garniſon, & » cela avant la fête des jeux Iſthmiques : Il tirera les garni» ſons d'Eurome, de Pedaſſe, de Bagile, de Jeſſe, d'Abyde, » de Thaſe, de Myrine, de Perinthe, & les laiſſera jouir de » la liberté. Sur la délivrance des Cianiens Titus écrira au » Roi Pruſias quelles ſont les intentions du Sénat. Philippe » rendra aux Romains les priſonniers & les transfuges dans » le même tems, & outre cela les vaiſſeaux pontez, à l'ex» ception de cinq felouques & de la galére à ſeize bans de » rameurs. Il donnera mille talens moitié inceſſamment, & » l'autre moitié en dix ans, cinquante chaque année en forme » de tribut.

Quand ce Sénatuſconſulte ſe fut répandu parmi les Grecs, la confiance qu'il leur inſpira, la joie qu'il leur donna ne ſe peut exprimer. Les ſeuls Étoliens, mécontens de n'avoir point obtenu ce qu'ils avoient eſpéré, affectoient de le décrier, diſant qu'il ne contenoit que des paroles & rien davantage. Pour indiſpoſer les eſprits contre ce Decret, ils fondoient leur médiſance ſur certaines probabilitez qu'ils tiroient de la maniére même dont il étoit conçu. Ils diſoient, qu'au ſujet des villes où Philippe avoit garniſon, le Sénatuſconſulte ordonnoit deux choſes, la premiére qu'il retirât ces garniſons & livrât les villes aux Romains ; l'autre, qu'en retirant les garniſons, il mît les villes en liberté : que celles qui reprenoient leur liberté étoient nommées par leur nom, & que c'étoient

celles de l'Aſie ; & que celles qui étoient données aux Romains, étoient celles de l'Europe, ſçavoir Orée, Eretrie, Chalcis, Demétriade, Corinthe. D'où il étoit aiſé de voir, que les Romains ne faiſoient maintenant que tenir la place de Philippe ; que la Gréce n'étoit pas délivrée de ſes chaînes, & que tout au plus elle avoit changé de maître. Voilà ce que les Etoliens diſoient & répétoient ſans ceſſe.

Flaminius & les dix Commiſſaires, d'Elatée s'en allérent à Anticyre & de là à Corinthe où ils tinrent de fréquens conſeils ſur l'état préſent des affaires. Pour empêcher les mauvais effets des bruits que les Etoliens répandoient dans toute la Gréce, & dont quelques-uns étoient frappez, le Conſul ſe crut obligé de mettre cette affaire en délibération. Il n'y eut pas de raiſons qu'il n'emploiât pour faire voir aux Commiſſaires, que s'ils vouloient chez les Grecs immortaliſer le nom Romain & les perſuader tous qu'en venant chez eux, ce n'étoit pas le propre intérêt, mais la liberté de la Gréce qu'on s'étoit propoſée, il falloit ſortir de tous les lieux & mettre en liberté toutes les villes où Philippe avoit garniſons. Cela ne laiſſoit pas que d'avoir ſes difficultez. Car ce qui regardoit les autres villes avoit déja été agité à Rome par les dix Commiſſaires, & ils avoient ſur ce point reçu des ordres exprès du Sénat : mais à l'égard de Chalcis, de Corinthe & de Démétriade, comme on avoit des précautions à prendre contre Antiochus, on leur avoit donné pouvoir de diſpoſer de ces trois villes ſelon qu'ils jugeroient à propos, eu égard aux conjonctures où ils ſe verroient. Car l'on ne doutoit point qu'Antiochus ne ſe diſpoſât depuis longtems à fondre ſur l'Europe. Enfin Flaminius gagna ſur le Gonſeil, que Corinthe ſeroit miſe en liberté & entre les mains des Achéens, mais l'on retint l'Acrocorinthe, Démétriade & Chalcis.

On étoit alors au tems où les jeux Iſthmiques devoient ſe célébrer, & l'attente de ce qui alloit arriver y avoit amené de preſque toutes les parties de l'univers des perſonnes de la plus grande conſidération. Le Traité de paix futur étoit là le ſujet de toutes les converſations, & l'on en parloit différemment. Les uns diſoient qu'il n'y avoit nulle apparence que les Romains ſe retiraſſent de tous les lieux & de toutes les places qu'ils avoient conquiſes : les autres, qu'ils ſortiroient des places les plus célébres, mais qu'ils garderoient celles qui avec moins de nom leur procureroient les mêmes avantages. Ils croioient

même les connoître ces places, & les déſignoient dans les converſations. Tout le monde étoit dans cette incertitude, lorſque, la multitude étant aſſemblée dans le Stade pour le ſpectacle de paix, un héraut s'avance, fait faire ſilence par une trompette, & publie à haute voix: *Le Sénat Romain & Titus Quintius Conſul, après avoir vaincu Philippe & les Macédoniens, met en liberté, ſans garniſon, ſans tribut, & laiſſe vivre ſous leurs propres loix les Corinthiens, les Phocéens, les Locriens, les Eubéens, les Achéens Phtiotes, les Magnétes, les Theſſaliens & les Perrébiens.*

Le héraut n'eut pas prononcé les premiéres paroles, qu'il s'éleva un ſi grand bruit dans le peuple, que quelques-uns n'entendirent pas la ſuite, & que d'autres voulurent l'entendre une ſeconde fois. La plûpart n'en croioient pas leurs propres oreilles; la choſe leur paroiſſoit ſi extraordinaire, qu'il leur ſembloit ne l'avoir entendue que comme en ſonge. Quelqu'un plus impatient cria qu'on fît revenir le héraut, que la trompette impoſât ſilence & qu'on répétât le Sénatuſconſulte. Ce n'étoit pas tant, à mon avis, pour entendre que pour voir celui qui annonçoit une nouvelle ſi difficile à croire. Le héraut reparoît, la trompette ſonne, la nouvelle ſe republie, les applaudiſſemens recommencent & avec tant d'éclat, qu'il ſeroit difficile aujourd'hui de donner une juſte idée de cet événement. Quand le bruit fut ceſſé, les athlétes entrérent dans la lice, mais on n'y fit aucune attention. Les uns s'entretenoient avec leurs voiſins de ce qui venoit de ſe paſſer, les autres en étoient profondément occupez & ſembloient être hors d'eux-mêmes. Après le ſpectacle, la foule tranſportée de joie s'approcha du Conſul pour le remercier. La preſſe étoit telle qu'il penſa en être étouffé. On vouloit voir ſon viſage, ſaluer ſon libérateur, & toucher ſa main. On lui jettoit des couronnes & des guirlandes, enfin peu s'en fallut qu'il ne fût écraſé. Mais quelque éclatantes que fuſſent ces marques de reconnoiſſance, on peut dire hardiment qu'elles étoient encore beaucoup au deſſous du bienfait. Qu'il eſt beau de voir les Romains concevoir le deſſein de venir à leurs frais & à travers mille périls dans la Gréce pour la tirer de ſervitude! Qu'il eſt grand d'y conduire de forces capables d'exécuter une ſi grande entrepriſe! Mais ce qu'il y a de plus prodigieux, c'eſt que la fortune n'y ait pas apporté le moindre obſtacle, & qu'elle ait tout favoriſé juſqu'à cet heureux moment,

ment, où à la ſeule voix d'un héraut tous les Grecs tant ceux d'Aſie que ceux d'Europe, ſe ſont vûs libres, ſans garniſons, ſans tribut, & ſous leurs propres loix.

La fête paſſée, les Députez donnérent audiance aux Ambaſſadeurs d'Antiochus, & ordonnérent que ce Prince n'entreprît rien ſur les villes d'Aſie qui étoient libres, qu'il ſe retirât de toutes celles qu'il avoit envahies ſur Ptolémée & ſur Philippe. Ils lui défendirent de paſſer en Europe avec une armée, puiſque les Grecs n'avoient plus de guerre à ſoutenir contre perſonne, & qu'ils jouiſſoient d'une entiére liberté. Ils finirent en promettant qu'il iroit quelqu'un de leur part vers Antiochus. Hégéſianax & Lyſias ſe retirérent avec ces ordres. On fit appeller enſuite les Ambaſſadeurs des nations & des villes, & on leur déclara les réſolutions du Conſeil. On remit en liberté les Macédoniens appellez Oreſtes, parce que pendant la guerre ils s'étoient joints aux Romains. La même grace fut accordée aux Perrhébiens, aux Dolopes & aux Magnétes. Outre la liberté, les Theſſaliens obtinrent que les Achéens Phtiotes fuſſent unis à leur territoire; on en excepta néanmoins Thébes, Pharſale & Leucade, trois villes que les Etoliens reclamérent en vertu du premier Traité. Mais le Conſeil différa de les leur abandonner, & les renvoia pour cela au Sénat. Il permit ſeulement que les Phocéens & les Locriens fiſſent, comme avant la guerre, un même Etat avec les Etoliens. On rendit aux Achéens Corinthe, Triphylie & Hérée. Les Députez donnoient Orée & Eretrie à Euméne; mais Flaminius ne fut pas de cet avis. C'eſt pourquoi peu de tems après le Sénat accorda auſſi la liberté à ces villes, & celle de Caryſte eut le même privilége. On donna à Pleurate Lychais & Parthe, deux villes d'Illyrie, à la vérité, mais qui étoient ſous la domination de Philippe. Enfin on laiſſa le Roi Amynandre maître de tous les châteaux qu'il avoit pris pendant la guerre ſur le Roi de Macédoine.

Les choſes ainſi réglées, les Députez partirent chacun pour les villes qu'il devoit mettre en liberté. Publius Lentulus fut à Bargyle; Lucius Stertinius à Hépheſtie, à Thaſe & aux villes de Thrace; Publius Villius & Lucius Terentius chez Antiochus; & Gneus Cornelius chez Philippe, qu'il rencontra à Tempé. Là il lui fit part des ordres qu'il avoit pour lui, & lui conſeilla d'envoier des Ambaſſadeurs à Rome, de peur qu'on ne le ſoupçonnât de différer à deſſein & d'at-

tendre qu'Antiochus fût arrivé. Le Roi aiant promis d'en envoier au plutôt, Cornelius vint à l'assemblée des Grecs qui se tenoit aux Thermopyles. Il y fit un long discours pour exorter les Etoliens à demeurer fermes dans le parti qu'ils avoient pris, & à ne se départir jamais du Traité d'alliance qu'ils avoient fait avec les Romains. Il y écouta aussi leurs plaintes. Les uns se plaignoient, quoiqu'avec modestie & politesse, de ce qu'on n'avoit donné à leur nation aucune part dans l'heureux succès de la guerre, & de ce que les Romains n'avoient pas à son égard observé le Traité. Les autres lui reprochoient en face, que sans les Etoliens, jamais les Romains n'auroient mis le pied dans la Gréce, ni par conséquent vaincu Philippe. Mais Cornelius ne jugea pas à propos de répondre sur tous ces chefs; il se contenta de renvoier les mécontens au Sénat, leur promettant qu'il leur seroit rendu justice. Son conseil fut suivi. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

X.

Lucius Cornelius arrive auprès d'Antiochus.

TOut réussissoit à Antiochus selon ses désirs, & déjà il étoit entré dans la Thrace, lorsque Lucius Cornelius prit port à Selymbrie. Il étoit envoié de la part du Sénat pour négocier la paix entre Antiochus & Ptolémée.

XI.

Réponse des Béotiens aux Ambassadeurs de Philippe.

PHilippe aiant envoié des Ambassadeurs aux Béotiens, ceux-ci leur répondirent : *quand le Roi viendra chez nous, alors nous verrons ce que nous aurons à faire.*

XII.

Ambaſſades des Epirotes & des Eléens auprès d'Antiochus.

PEndant qu'Antiochus ſéjournoit à Chalcis, vers le commencement de l'hiver il lui vint des Ambaſſadeurs de la part des Epirotes & des Eléens, Charope pour les premiers, & Calliſtrate pour les autres. Charope le ſupplia de ne pas engager les Epirotes à avoir les premiers la guerre avec les Romains, & de faire attention que leur Etat étoit le premier qu'ils rencontreroient en venant d'Italie dans la Gréce : que ſi commandant dans l'Epire il étoit en état de les défendre, tous les ports & toutes les villes lui ſeroient ouvertes : que s'il ſe voioit dans l'impuiſſance de les ſecourir, il voulût bien leur pardonner le refus qu'ils faiſoient de le recevoir, & n'imputer ce refus qu'à la crainte qu'ils avoient d'être accablez par les Romains. Pour Calliſtrate, il pria le Roi d'envoier aux Eléens du ſecours contre les Achéens, qui avoient pris la réſolution de leur déclarer la guerre, & de la part deſquels ils craignoient une irruption. Le Roi répondit à Charope qu'il députeroit chez les Epirotes pour délibérer avec eux ſur ce qu'il convenoit de faire, & il envoia aux Eléens mille hommes de pied, à la tête deſquels il mit Euphane Crétois.

XIII.

Après la priſe d'Héraclée par les Romains, les Etoliens envoient pluſieurs fois à Rome des Ambaſſadeurs, & ſont enfin obligez de ſe rendre à la foi des Romains. Trompez par le mot de Foi, *& inſtruits enſuite de la force de ce mot, ils en ſont effraiez & rompent le Traité. Retour de Nicandre envoié par les Etoliens à Antiochus, & ſa conférence avec Philippe.*

PHéneas Préteur des Etoliens voiant, après la priſe d'Héraclée, le danger qui menaçoit l'Etolie, & ſe repréſentant les maux qui devoient fondre ſur les autres villes, ſe hâta de députer à Manius pour demander une tréve & la paix. Ces

Ambaſſadeurs furent Archédame, Pantaléon & Chaléſe, qui abordérent le Conſul bien diſpoſez à lui faire un long diſcours. Mais Manius ne leur en donna pas le loiſir, il les interrompit ſous prétexte qu'il étoit trop occupé de la diſtribution des dépouilles d'Héraclée. Il leur accorda une tréve de dix jours, & leur dit qu'il feroit partir avec eux Lucius, à qui ils n'auroient qu'à déclarer leurs intentions. Lucius arrive avec eux à Hypate, les conférences ſe tiennent : les Etoliens, pour juſtifier leur mécontentement, rappellent les ſervices qu'ils avoient rendus aux Romains. Mais Lucius les interrompant, leur dit que cette ſorte d'apologie n'étoit plus de ſaiſon, qu'ils avoient rompu avec les Romains, qu'ils s'étoient attirez eux-mêmes la haine qu'on avoit pour eux, que leurs ſervices paſſez leur étoient maintenant inutiles, qu'il ne leur reſtoit qu'un moien de ſe remettre bien avec les Romains, qui étoit de recourir aux priéres & de ſupplier le Conſul d'oublier & de pardonner les excès où ils étoient tombez. Les Etoliens, après avoir longtems délibéré ſur cette affaire, réſolurent enfin de laiſſer le tout à la diſcrétion de Manius & de s'abandonner à la foi des Romains, ſans ſçavoir à quoi ils s'engageoient, & ne prétendant par-là que ſe rendre Lucius plus favorable. En quoi ils s'abuſoient lourdement; car chez les Romains *s'abandonner à la foi*, c'eſt ſe ſoumettre abſolument au vainqueur.

Le Décret ratifié, ils envoiérent Phéneas avec Lucius pour faire connoître au Conſul ce qui avoit été réſolu. Préſenté à Manius, après avoir dit quelque choſe pour la défenſe des Etoliens, il conclut en diſant, qu'il avoit été réglé chez eux qu'ils s'abandonneroient à la foi des Romains. *Cela eſt-il ainſi*, reprit le Conſul ? Quand ils l'en eurent aſſûré : *Hé bien*, continua le Conſul, *il faudra donc qu'il ne paſſe en Aſie aucun Etolien ſoit comme particulier ſoit comme homme public : en ſecond lieu, que vous me livriez Dicéarque & Ménéſtrate Epirote*, qu'on diſoit être entré dans Naupacte avec des troupes, *& avec eux Amynandre & ceux des Athamaniens qui l'ont ſuivi dans ſa révolte contre les Romains.* Phéneas ne lui permit pas d'aller plus loin : *Ce que vous demandez*, lui dit-il, *n'eſt ni juſte ni ſelon l'uſage des Grecs.* Ici Manius hauſſant le ton, moins par colére, que pour faire ſentir aux Députez à quoi les Etoliens étoient réduits & leur inſpirer une extréme terreur : *Il vous ſied bien vraiment, petits Grecs*, répondit-il, *de m'alléguer vos uſages, & de m'avertir de ce qu'il me convient de faire, après vous être abandonnez à ma foi. Sçavez-vous*

qu'il dépend de moi de vous charger de chaînes? Et ſur le champ il en fit apporter & un collier de fer qu'il ordonna qu'on leur mît au col. Phéneas & les autres Députez furent ſi effraiez, que les genoux leur plioient, & qu'ils étoient tout hors d'eux-mêmes. Lucius & quelques autres Tribuns qui étoient préſens, priérent Manius d'avoir des égards pour le caractére d'Ambaſſadeurs dont ces Grecs étoient revêtus, & de ne pas les traiter en rigueur. Le Conſul ſe radoucit & laiſſa parler Phéneas, qui dit que les Magiſtrats des Etoliens feroient tout ce qui leur étoit ordonné; mais que les ordres devoient être portez au peuple, ſi l'on vouloit qu'ils fuſſent exécutez, & qu'il demandoit pour cela une nouvelle tréve de dix jours. Cela lui fut accordé, & l'on ſe ſépara.

Les Ambaſſadeurs, de retour à Hypate, rapportent aux Magiſtrats tout ce qui leur étoit arrivé & tout ce qui leur avoit été dit. Et ce fut alors que les Etoliens ſentirent à quoi ils étoient expoſez faute d'avoir connu ce qu'ils faiſoient en s'abandonnant à la foi des Romains. Auſſitôt on écrivit aux villes, on convoqua la nation pour délibérer ſur les ordres qu'on leur donnoit. Mais le bruit des mauvais traitemens qu'avoient reçus les Ambaſſadeurs, avoit prévenu les lettres, & toute la multitude en avoit été indignée au point, que perſonne ne voulut ſe trouver à l'aſſemblée, & qu'il fut par conſéquent impoſſible de délibérer. Une autre choſe encore ralentit les négociations. Dans ce tems-là Nicandre arriva d'Aſie à Phalére dans le golfe de Malée d'où il étoit parti, & dès qu'il fait connoître au peuple la bonne volonté qu'Antiochus avoit pour lui & les promeſſes qu'il étoit chargé de faire de la part de ce Prince, ç'en fut aſſez, on ne penſa plus à la paix, & on laiſſa tranquillement paſſer les dix jours de tréve ſans rien conclure pour finir la guerre.

Il arriva à ce Nicandre, en revenant, une avanture ſinguliére, je ne puis la paſſer ſous ſilence. Il y avoit douze jours qu'il avoit fait voile d'Ephéſe lorſqu'il entra dans le port de Phalare. Sur la route aiant découvert que les Romains étoient à Héraclée & que les Macédoniens, quoiqu'hors de Lamie, campoient cependant aſſez près de cette ville, il fut aſſez heureux pour porter, ſans être apperçu, tout ce qu'il avoit d'argent dans Lamie. La nuit venue, il voulut paſſer entre les deux camps pour gagner Hypate, mais il tomba dans le quartier d'une élite de Macédoniens qui le ſaiſirent & le menérent

à Philippe, qui étoit alors à table. Il ſembloit ne pouvoir éviter un de ces deux maux, ou d'eſſuier toute la colére du Roi de Macédoine, ou d'être livré aux Romains. On annonce Nicandre à Philippe, qui commande qu'on ait ſoin de lui & qu'on ne le laiſſe manquer de rien. Au ſortir du repas il joint Nicandre, & après s'être plaint que les Etoliens euſſent été aſſez inſenſez pour donner entrée dans la Gréce aux Romains & enſuite à Antiochus, il l'exorta d'avertir les Magiſtrats, au moins dans les circonſtances préſentes, d'oublier le paſſé, de rechercher ſon amitié, & de faire en ſorte qu'eux & les Macédoniens ne travaillaſſent pas à ſe détruire réciproquement les uns les autres. A l'égard de Nicandre, il lui commanda de n'oublier jamais la bonté qu'il avoit aujourd'hui pour lui, il le renvoia avec bonne garde, & ordonna à ceux qui devoient le conduire, de ne le pas quitter qu'il ne fût entré dans Hypate. Cela fut ponctuellement exécuté. Nicandre revint ſain & ſauf dans ſa patrie, non ſans être extrémement ſurpris du bonheur extraordinaire qu'il avoit eu dans cette occaſion. Depuis ce tems-là il garda toujours une forte inclination pour la Maiſon de Macédoine. Sa reconnoiſſance lui coûta cher du tems de Perſès. Car comme il ne s'oppoſoit qu'à contrecœur aux entrepriſes de ce Prince, il fut ſoupçonné & accuſé d'avoir avec lui des intelligences. Il fut appellé à Rome pour y rendre compte de ſa conduite, & il y mourut.

XIV.

Ambaſſade des Lacédémoniens auprès du Sénat Romain.

LEs Ambaſſadeurs envoiez à Rome par les Lacédémoniens arrivérent alors, ſans y avoir rien obtenu de ce qu'ils eſpéroient. Il s'agiſſoit des ôtages & des bourgs. Sur le dernier point, le Sénat répondit qu'il donneroit ſes ordres aux Députez qui devoient aller dans la Laconie, & à l'égard des ôtages, qu'il vouloit examiner encore cette affaire. Il fut encore queſtion des bannis, ſur quoi la réponſe du Sénat fut qu'il étoit fort ſurpris que les Achéens ne les rétabliſſent point dans leur patrie, puiſque Sparte avoit été remiſe en liberté.

XV.

Le Sénat Romain reconnoît les ſervices que Philippe avoit rendus à la République pendant la guerre contre Antiochus.

LEs Ambaſſadeurs de Philippe étant entrez dans le Sénat, firent valloir tant qu'ils pûrent le zéle & la vivacité avec laquelle leur Maître avoit défendu contre Antiochus les intérêts de la République, & ils n'eurent pas fini, que le Sénat par reconnoiſſance permit à Demetrius, qui étoit à Rome en ôtage, de retourner chez le Roi ſon pére; il promit encore que Philippe ſeroit déchargé du tribut qu'on avoit exigé de lui, ſi dans la guerre préſente il demeuroit conſtamment fidéle aux Romains. On donna auſſi la liberté de ſe retirer aux ôtages des Lacédémoniens; on ne retint qu'Armenas fils de Nabis; mais quelque tems après il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta.

XVI.

Fêtes des Romains après une victoire. Réponſe du Sénat aux Ambaſſadeurs Etoliens.

A Rome, dès qu'on eut appris la victoire qui avoit été remportée ſur mer, on ordonna au peuple une fête de neuf jours, c'eſt-à-dire qu'il y eût ordre de ne pas travailler & d'offrir aux Dieux des ſacrifices en reconnoiſſance de l'heureux ſuccès qu'ils avoient accordé aux armes des Romains. Enſuite on écouta les Ambaſſadeurs des Etoliens & ceux de Manius. Après les avoir entendus, le Sénat propoſa aux Etoliens cette alternative, ou qu'ils remiſſent ſans reſtriction tout ce qui les regardoit en la diſpoſition des Romains, ou qu'ils paiaſſent ſans délai mille talens, & qu'ils euſſent les mêmes amis & les mêmes ennemis qu'avoient les Romains. Les Etoliens priérent qu'il leur fût expliqué quelles choſes on vouloit qu'ils remiſſent en la diſpoſition des Romains; mais le Sénat ne voulut point entendre à cette diſtinction, & l'on reſta en guerre avec eux.

XVII.

Ambaſſade des Athéniens auprès des Romains pour les Etoliens. Embarras où les propoſitions des Romains jettent les Etoliens.

PEndant que le Conſul Manius faiſoit le ſiége d'Amphiſe, les Athéniens informez de l'extrémité où ſe trouvoit cette place, & que Publius Scipion venoit d'y arriver, députérent Echedéme au camp des aſſiégeans, avec ordre de ſaluer de leur part les deux Scipions Lucius & Publius, & de les engager, ſi cela ſe pouvoit, à ne plus faire la guerre aux Etoliens. Publius prévoiant que cet Ambaſſadeur lui ſeroit utile dans la ſuite, le reçut avec beaucoup de politeſſe & de bonté. Son deſſein étoit de conduire les affaires des Etoliens à un accommodement, ou s'ils refuſoient d'y entrer, de ne point s'arrêter là & de paſſer en Aſie. Car il ſentoit bien que pour terminer cette guerre & venir glorieuſement à bout de cette expédition, le ſeul moien étoit, non de ſubjuguer les Etoliens, mais de vaincre Antiochus & de ſe rendre maître de l'Aſie. Il écouta donc volontiers ce que lui dit l'Ambaſſadeur ſur la paix, & il lui ordonna d'aller ſonder les Etoliens ſur le même ſujet. Echedéme part, arrive à Hypate & confére avec les Magiſtrats d'Etolie, on l'entend avec plaiſir parler de paix, & l'on nomme des Ambaſſadeurs avec qui il revint trouver Publius, qui étoit campé à huit ſtades d'Amphiſe. Après un long détail qu'ils lui firent des ſervices que les Romains avoient tirez des Etoliens, Publius à ſon tour leur parlant avec beaucoup de douceur & d'amitié, raconta ce qu'il avoit fait en Eſpagne & en Afrique, & de quelle maniére il s'étoit conduit à l'égard de ceux qui l'avoient fait maître de leur ſort, & enfin il leur déclara qu'il falloit qu'ils ſe ſoumiſſent auſſi & qu'ils s'abandonnaſſent aux Romains. D'abord ces Ambaſſadeurs eſpéroient que la paix alloit ſe conclure; mais quand ils ſe furent informez des conditions, & qu'on leur eut dit qu'ils n'obtiendroient la paix qu'en ſe remettant ſans reſtriction à tout ce qu'il plairoit aux Romains, ou qu'en paiant ſans délai mille talens, & qu'en aimant ou haïſſant ceux que Rome aimoit ou haïſſoit, ils furent indignez d'entendre un langage ſi peu conforme au premier qu'en

qu'on leur avoit tenu. Ils dirent cependant qu'ils communiqueroient ces ordres aux Etoliens, & prirent congé. Echedéme reparle aux Magiſtrats Etoliens, on remet l'affaire en délibération. Comme la premiére des conditions étoit impraticable, & que la ſomme immenſe que l'on demandoit étoit au-delà de leur pouvoir ; & que la ſeconde les effraioit, parce qu'après s'y être autrefois ſoumis ils ſavoient penſé être jetté dans les fers ; inquiets & embaraſſez ſur le parti qu'ils avoient à prendre, ils renvoiérent les Ambaſſadeurs pour prier ou qu'on diminuât la ſomme, afin qu'on pût l'aquiter, ou que les Magiſtrats & les femmes ne fuſſent pas comptez parmi ceux que les Romains avoient en leur diſpoſition. Avec ces inſtructions ils reviennent à Publius, mais Lucius leur dit qu'il n'avoit pouvoir de traiter de paix avec eux qu'aux conditions qu'il leur avoit marquées. Ils retournent à Hypate, Echedéme les accompagne, nouvelle délibération. Il leur conſeille, puiſque la paix ne pouvoit actuellement ſe faire, de demander une tréve pour reſpirer un peu de l'accablement où ils étoient, & d'envoier des Ambaſſadeurs au Sénat, que peut-être il ſeroit plus indulgent à leur égard ; ou s'ils les ménageoient auſſi peu, qu'ils épieroient l'occaſion que le tems leur préſenteroit de ſe délivrer des maux qu'ils ſouffroient ; que leur état ne pouvoit devenir pire qu'il étoit, mais que pour bien des raiſons il avoit lieu d'eſpérer qu'il deviendroit meilleur. On trouva ces avis très-judicieux, & l'on députa encore à Lucius pour en obtenir ſix mois de tréve, pendant leſquels on envoieroit une Ambaſſade au Sénat. Publius qui brûloit depuis longtems d'aller en Aſie, perſuada bientôt à ſon frére de leur accorder cette grace. Les conventions couchées par écrit, Manius léve le ſiége, remet toutes ſes troupes à Lucius, & prend avec les Tribuns la route de Rome.

XVIII.

Ambaſſades des Phocéens auprès d'Antiochus.

SEleucus campoit ſur les frontiéres de la Phocide, lorſque les Magiſtrats de cette contrée, craignant que la diſette où l'on étoit ne ſoulevât la multitude & que les partiſans

d'Antiochus ne lui inſpiraſſent leurs ſentimens, envoiérent à ce Prince des Ambaſſadeurs, pour le prier de ne pas approcher de Phocée, parce que leur réſolution étoit de reſter tranquilles, & d'attendre quel ſeroit le ſuccès de la guerre, qu'alors ils ſe ſoumettroient à tout ce qui leur ſeroit ordonné. Entre ces Ambaſſadeurs, Ariſtarque, Caſandre & Rhodon étoient portez pour Séleucus ; Hégias & Gélias panchoient pour Antiochus. Le Roi reçut les trois premiers poliment & leur fit beaucoup de careſſes, & n'eut que très-peu d'égards pour les autres. Informé des diſpoſitions du peuple & de la famine qu'il ſouffroit, ſans entendre les Ambaſſadeurs, ſans leur donner aucune réponſe, il ſe mit en marche & s'avança vers la ville.

XIX.

Lettres du Conſul Lucius.

SEleucus & Euméne reçurent à Samos des lettres de la part de Lucius Conſul & de Publius Scipion, par leſquelles on leur apprenoit que la tréve demandée par les Etoliens leur avoit été accordée, & que l'armée Romaine marchoit vers l'Héleſpont. Les Etoliens mandérent les mêmes nouvelles à Antiochus & à Séleucus.

XX.

Traité d'alliance entre Euméne & les Achéens.

DAns la Gréce, Euméne aiant député aux Achéens pour les engager à s'unir avec lui, il ſe fit une aſſemblée dans l'Achaïe, où l'on conclut & ratifia cette alliance, & les Achéens fournirent au Roi mille hommes de pied & cent chevaux, à qui ils donnérent pour Chef Diophane de Mégalopolis.

XXI.

Euméne aſſiégé dans Pergame détourne les Romains d'accepter la paix propoſée par Antiochus.

ANtiochus s'étant répandu dans la campagne de Pergame, apprit là qu'Euméne arrivoit. Dans la crainte que toutes les troupes de terre & de mer ne fondiſſent ſur lui ; pour éviter cet inconvénient, il ſe réſolut de propoſer la paix aux Romains, à Euméne & aux Rhodiens. Il leva donc le camp & s'en fut à Elée. Vis-à-vis la place s'élevoit une hauteur, il y poſta ſon infanterie. La cavalerie au nombre de plus de ſix mille chevaux, il la fit camper dans la plaine ſous les murailles de la ville. Il prit ſon quartier entre l'une & l'autre, & de là il députa à Lucius, qui étoit dans la place, pour traiter de la paix. Auſſitôt le Général Romain aſſemble Euméne & les Rhodiens, & demande leur avis. Eudéme & Pamphilidas n'étoient point éloignez de la paix: mais Euméne dit qu'il n'étoit ni décent ni poſſible de la faire actuellement. » Car, dit-il, où eſt la décence de faire des conventions quand » on eſt enfermé de murailles? Cela n'eſt pas non plus poſ» ſible, puiſque le Conſul n'eſt pas ici, & que ſans ſon autho» rité, nos conventions ſeroient ſans force & ne pourroient » ſubſiſter. Et d'ailleurs quand du côté d'Antiochus il y au» roit quelque apparence de paix, il ne nous ſeroit pas per» mis, avant que le peuple & le Sénat Romain eût ratifié » notre Traité, de nous retirer avec nos troupes tant de mer » que de terre. Il ne nous reſte donc qu'une choſe à faire, » qui eſt, en attendant leur déciſion, de nous mettre dans » ce païs-ci en quartiers d'hiver, de ne rien entreprendre les » uns ſur les autres, & de conſumer les vivres & munitions » que nous trouverons chez nos Alliez. En cas qu'il ne plaiſe » pas au Sénat de finir la guerre, nous la recommencerons » tout de nouveau, & avec l'aide des Dieux nous ſommes en » état de la terminer. Ainſi parla Euméne, & ſur cet avis, Lucius fit réponſe aux Ambaſſadeurs d'Antiochus, qu'avant l'arrivée du Proconſul, la paix ne pouvoit ſe faire. Antiochus n'eut pas reçu cette réponſe qu'auſſitôt il fit le dégât dans la campagne d'Elée, & laiſſant Séleucus dans le païs

il s'avança jusques dans la plaine de Thébes, plaine fertile & abondante en toutes sortes de biens, & ses troupes s'y gorgérent de butin.

XXII.

Antiochus & les Romains attirent Prusias dans leur alliance.

APrès l'expédition que nous venons de raconter, Antiochus arrivé à Sardes députoit coup sur coup à Prusias pour l'exorter de faire alliance avec lui. Jusqu'alors Prusias, qui craignoit que les Romains ne passassent en Asie & n'en soumissent toutes les Puissances à leur domination, avoit assez de penchant à s'unir avec Antiochus : mais une lettre qu'il reçut des deux Scipions Lucius & Publius, fixa ses incertitudes & lui ouvrit les yeux sur les suites de la guerre qu'Antiochus entreprenoit contre les Romains. Car Publius s'étoit servi des raisons les plus fortes & les plus capables de le persuader, & de le tirer de l'erreur où il étoit. Pour lui montrer que ni lui ni la République n'avoient pas en vûe de le dépouiller de ce qui lui appartenoit, il lui faisoit voir que les Romains, loin de chasser du trône les Rois qui l'occupoient légitimement, avoient eux-mêmes fait des Rois & augmenté beaucoup la puissance de quelques autres : témoins dans l'Espagne, Indibilis & Colchas ; dans l'Afrique, Massinissa ; & dans l'Illyrie, Pleurate, qui tous, de petits Dynastes devenus Rois par le secours des Romains, étoient maintenant reconnus pour tels. Qu'il jettât encore les yeux sur Philippe & Nabis : que quoique les Romains eussent vaincu le premier & l'eussent obligé de donner des ôtages & de paier un tribut, après avoir reçu quelques marques très-légéres de son amitié, ils lui avoient rendu son fils & les autres jeunes Seigneurs qui étoient à Rome en ôtage avec lui, l'avoient déchargé du tribut qui lui avoit été imposé, & avoit ajouté à son Roiaume plusieurs villes qui avoient été prises pendant la guerre : qu'à l'égard de Nabis, bien qu'ils fussent en droit de le perdre entiérement, ils l'avoient cependant épargné, quoique ce fût un Tyran, & s'étoient contentez d'en tirer les assûrances ordinaires : qu'il cessât donc de craindre pour son Roiaume, qu'il prît avec confiance les intérêts des Romains, & que jamais il

n'auroit lieu de ſe repentir de les avoir pris. Cette lettre fit une telle impreſſion ſur l'eſprit de Pruſias, qu'auſſitôt qu'il eut parlé aux Ambaſſadeurs qui lui étoient venus de la part de C. Livius, il renonça à toutes les eſpérances dont le Roi de Syrie, pour la gagner, l'avoit juſqu'alors flatté. Antiochus ne voiant plus de reſſource de ce côté-là, prit la route d'Ephéſe, & jugeant que le ſeul moien qui lui reſtoit, pour arrêter les Romains & empêcher la guerre en Aſie, étoit de ſe rendre puiſſant & redoutable ſur mer, il réſolut de décider les affaires par un combat naval.

XXIII.

Après le paſſage des Romains en Aſie, Antiochus épouvanté envoie des Ambaſſadeurs pour demander la paix. Les inſtructions qu'il leur donne tant pour le Conſeil que pour Publius Scipion en particulier.

ANtiochus, après ſa défaite ſur mer, s'arrêtoit autour de Sardes & délibéroit lentement ſur ce qu'il devoit entreprendre, lorſque la nouvelle lui vint que les Romains étoient paſſez en Aſie. Alors conſterné & ne voiant plus rien à eſpérer, il députa Héraclide de Byſance aux deux Scipions pour demander la paix à ces conditions, qu'il ſe retireroit de Lampſaque, de Smyrne, d'Alexandrie, les trois villes qui avoient donné occaſion à la guerre : qu'il ſortiroit auſſi de celles d'Eolie & d'Ionie, qui dans l'affaire préſente s'étoient jointes aux Romains : qu'il dédommageroit de la moitié des frais qu'ils avoient faits pour cette guerre. Telles étoient les inſtructions d'Héraclide pour le Conſeil, il en avoit d'autres pour Publius que nous rapporterons bientôt. Cet Ambaſſadeur arrive à l'Héleſpont & y trouve les ennemis campez à l'endroit même où ils avoient mis leur camp après avoir traverſé le détroit. D'abord cela lui fit plaiſir, car il ſe flattoit que c'étoit une diſpoſition favorable pour la paix, que les ennemis n'euſſent encore rien tenté dans l'Aſie. Mais quand il apprit que Publius étoit reſté au-delà de la mer, il fut déconcerté, parce qu'il comptoit que ce Romain lui ſeroit d'un grand ſecours dans cette négociation. La raiſon pourquoi Publius étoit demeuré dans le premier camp, c'eſt

qu'il étoit Salien, c'eſt-à-dire, comme nous l'avons expliqué dans notre Traité du Gouvernement, membre d'un de ces trois Colléges qui à Rome ont le ſoin des principaux ſacrifices qui s'offrent aux Dieux, & qui en quelque endroit qu'ils ſe trouvent, quand la fête arrive, ſont obligez d'y reſter pendant trente jours. Or comme l'armée devoit traverſer dans ce tems-là même, Publius ne l'avoit pas ſuivie, & étoit reſté en Europe. C'eſt auſſi pour cette même raiſon que l'armée s'arrêtoit près de l'Héleſpont en attendant que Publius l'eût jointe. Il arriva peu de jours après, & Héraclide fut appellé au Conſeil, où après avoir fait connoître les conditions auſquelles Antiochus ſe ſoumettoit pour avoir la paix, il exorta les Romains de ne pas oublier qu'ils étoient hommes, de ſe défier de la fortune, de ne pas ambitionner une puiſſance ſans bornes, & de la contenir du moins dans l'étendue de l'Europe ; que leur domination, quoique renfermée dans cette partie du monde, ne laiſſeroit pas que de paroître incroiable, puiſque jamais perſonne ne s'en étoit aquiſe une pareille. Que ſi peu ſatisfaits du nombre de villes que leur abandonnoit Antiochus, ils vouloient encore lui retrancher quelque choſe de ce qu'il poſſédoit en Aſie, ils déclaraſſent ce qu'ils ſouhaitoient, que le Roi étoit prêt de faire pour la paix tout ce qu'on lui preſcriroit de poſſible.

Quand il eut fini, l'avis du Conſeil fut que le Général Romain répondroit à l'Ambaſſadeur, qu'on demandoit d'Antiochus qu'il indemniſât non ſeulement de la moitié, mais de tous les frais de la guerre, puiſque c'étoit lui-même, & non les Romains, qui avoit pris le premier les armes ; & qu'en laiſſant en liberté les villes d'Eonie & d'Ionie, il ſe retirât encore de tout le païs qui étoit en-deçà du mont Taurus. Héraclide n'eut aucun égard pour des propoſitions qui excédoient ſi fort les ordres dont il étoit chargé, & ne ſe préſenta plus au Conſeil ; mais il faiſoit aſſidûment ſa cour à Publius. Un jour entre autres qu'il pouvoit lui parler confidemment, il lui dit que ſi par ſon moien la paix ſe pouvoit obtenir, premiérement ſon fils, qui dès le commencement de la guerre avoit été fait priſonnier, lui ſeroit rendu ſans rançon ; en ſecond lieu, il n'avoit qu'à dire quelle ſomme d'argent il ſouhaitoit, qu'Antiochus étoit prêt de la lui donner, quelle qu'elle fût : & enfin ce Prince partageroit avec lui les revenus de ſon Roiaume. De toutes ces offres, Publius n'accepta

que celle qui regardoit ſon fils, & dit qu'il ſeroit obligé à Antiochus, ſi ſur ce point il tenoit parole : mais qu'à l'égard des autres, tant de celles qu'il avoit faites dans le Conſeil, que de celles qu'il venoit de lui faire en particulier, il entendoit tout-à-fait mal ſes intérêts : que peut-être les propoſitions d'Antiochus euſſent été écoutées, s'il les eût envoiées pendant qu'il étoit à Lyſimachie & maître de l'entrée de la Cherſonéſe ; ou encore ſi, après avoir quitté ces deux poſtes, il avoit paru à la tête d'une armée ſur les bords de l'Héleſpont pour empêcher que nous ne paſſaſſions dans l'Aſie. Mais à préſent que nos troupes y ſont campées, ſans qu'il s'y ſoit oppoſé ; à préſent que nous avons mis un frein à ſon ambition & que nous ſommes ſes maîtres, il ne lui convient pas de traiter avec nous à des conditions égales, & il eſt juſte que ſes propoſitions ſoient rejettées : qu'il prît dont de plus ſages meſures, & qu'il fît ſérieuſement attention à l'extrémité où il étoit réduit : que pour lui témoigner combien il étoit reconnoiſſant de l'offre qu'il lui avoit faite de lui rendre ſon fils, il l'exortoit de ſe rendre à tout ce que les Romains exigeroient de lui, & de ne les attaquer en nulle maniére. Héraclide s'en retourna vers Antiochus, qui aiant entendu la réponſe des Romains, ne penſa plus à la paix. Comme pris les armes à la main il n'avoit rien à craindre de plus triſte que ce qu'on lui ordonnoit, il donna tous ſes ſoins à ſe préparer à une nouvelle bataille.

XXIV.

Paix entre Antiochus & les Romains, & à quelles conditions.

LEs Romains aiant gagné la victoire contre Antiochus & pris Sardes avec quelques citadelles, Muſée en qualité de Héraut vint le trouver de la part de ce Prince. Reçu gracieuſement par Publius, il dit que le Roi ſon Maître vouloit leur envoier des Ambaſſadeurs pour traiter avec eux, & qu'il venoit lui pour demander un ſaufconduit, qu'on lui accorda. Quelques jours après ces Ambaſſadeurs arrivérent, c'étoit Zeuxis autrefois Satrape de la Lydie & Antipater ſon neveu. Le premier avec qui ils tâchérent d'abord de s'abou-

cher, étoit Euméne; ils craignoient que les anciens démêlez qu'il avoit eus avec Antiochus ne le portaſſent à indiſpoſer le Conſeil contre eux. Mais contre leur attente ils le trouvérent doux & modéré; ainſi ils ne penſérent plus qu'à la conférence. Appellez au Conſeil, entre autres choſes ſur leſquelles ils s'étendirent beaucoup, ils exortérent les Romains de profiter de leurs avantages avec ſageſſe & avec modération, que ces vertus n'avoient pas lieu dans Antiochus, mais qu'elles devoient être précieuſes aux Romains que la fortune avoit fait les maîtres de l'univers. Enſuite ils demandérent ce qu'il falloit que ce Prince fît pour obtenir la paix & être ami des Romains. Après quelque délibération, Publius par ordre du Conſeil répondit que les Romains victorieux n'impoſeroient pas des loix plus dures qu'avant la victoire, qu'ainſi les conditions ſeroient les mêmes qui leur avoient été marquées, lorſqu'avant le combat ils étoient venus le trouver ſur le bord de l'Héleſpont. Sçavoir » qu'Antiochus ſe retireroit de » l'Europe, & dans l'Aſie, de tout le païs qui eſt en-deçà » du mont Taurus : qu'il donneroit aux Romains quinze » mille talens Euboïques pour les frais qu'ils avoient faits dans » cette guerre, cinq cens actuellement, deux mille cinq cens » lorſque le peuple Romain aura ratifié le Traité, & le reſte » en douze ans mille talens chaque année : qu'il paieroit à » Euméne les quatre cens talens qu'il lui devoit & ce qui reſ- » toit de vivres, ainſi que portoit le Traité fait avec ſon pére; » qu'il livreroit aux Romains Annibal de Carthage, Théas » Etolien, Mnaſiloque d'Acarnanie, Philon & Eubulide de » Chalcis, & que pour aſſûrances il donneroit à préſent vingt » ôtages dont on lui marquoit les noms par écrit. Telle fut la réponſe que fit Publius Scipion au nom du Conſeil, & les conditions furent acceptées par Zeuxis & par Antipater. On réſolut enſuite unanimement de députer à Rome pour engager le peuple & le Sénat à confirmer le Traité, & l'on ſe ſépara. Les troupes furent diſtribuées en quartiers d'hiver, & quelques jours après les ôtages étant arrivez à Ephéſe, Euméne, les deux Scipions, les Rhodiens, les Smyrnéens, preſque tous les peuples d'en-deçà du mont Taurus, ſe diſpoſérent à envoier inceſſamment leurs Ambaſſadeurs à Rome.

XXV.

XXV.

Demandes d'Euméne & des Ambaſſadeurs, dans le Sénat, réponſes qu'ils en reçoivent.

EUméne, les Ambaſſadeurs d'Antiochus, ceux des Rhodiens & de tous les autres peuples arrivérent à Rome ſur la fin du printems. Car preſque toutes les nations de l'Aſie, auſſitôt après la bataille, y avoient député, parce qu'il n'y en avoit pas une ſeule dont le ſort ne dépendît du Sénat. Ils furent tous reçus avec beaucoup de politeſſe, mais on traita Euméne avec grande diſtinction. On alla au-devant de lui & l on lui fit des préſens magnifiques. Après lui les Rhodiens reçurent les plus grands honneurs. Le jour de l'audience venu, Euméne fut le premier introduit dans le Sénat, & on lui dit de déclarer avec pleine liberté ce qu'il en ſouhaitoit. Le Roi répondit que s'il avoit quelque grace à attendre d'un ami, il prendroit conſeil des Romains; de peur qu'il ne lui arrivât ou de ſouhaiter quelque choſe contre la juſtice, ou de demander au-delà de ce qu'il conviendroit: mais maintenant que c'étoit aux Romains qu'il avoit à demander, il croioit n'avoir rien de mieux à faire, que de remettre ſes intérêts & ceux de ſes fréres entre leurs mains. A ces mots un Sénateur ſe léve & lui dit de ne rien craindre & de s'expliquer hardiment ſur ce qu'il vouloit, parce que l'intention du Sénat étoit de lui accorder tout ce dont il pourroit diſpoſer. Mais Euméne, quelque inſtance qu'on lui fît, refuſa toujours de parler & ſe retira. Le Sénat, après avoir délibéré ſur ce qu'il étoit à propos de faire, fut d'avis qu'on rappellât Euméne, & qu'on le preſſât encore d'expliquer librement pourquoi il étoit venu, puiſqu'il ſçavoit mieux que perſonne ce qui lui convenoit, & qu'il étoit au fait des affaires de l'Aſie. Le Roi rentra donc de nouveau dans le Sénat, & quelqu'un de cette compagnie lui aiant dit ce qui venoit d'y être réſolu, il ne put ſe diſpenſer de dire ce qu'il penſoit ſur la ſituation préſente des affaires.

» Sur ce qui me regarde en particulier, dit-il, je perſiſte, » Péres conſcrits, dans la réſolution que j'ai priſe de vous » laiſſer pleine liberté d'en décider comme il vous plaira. Mais

» une choſe m'inquiéte à l'égard des Rhodiens, & je ne puis
» vous la diſſimuler. Ils viennent ici non avec moins de zéle
» & d'ardeur pour les intérêts de leur patrie que j'en ai pour
» ceux de mon Roiaume : mais le diſcours qu'ils vous pré-
» parent donne des choſes une idée bien différente de ce
» qu'elles ſont en effet. Il vous eſt aiſé de vous en convaincre
» vous-mêmes. Car ils commenceront par vous dire, qu'ils
» ne ſont venus à Rome ni pour vous rien demander, ni
» dans le deſſein de vous porter le moindre préjudice, mais
» ſeulement pour obtenir de vous la liberté des Grecs qui ſont
» établis dans l'Aſie. Ils ajouteront que ce bienfait, quelque
» agréable qu'il doive leur être, ſera encore plus digne de
» vous & de la généroſité que vous avez déja eue pour les au-
» tres Grecs. Voilà de beaux dehors, de belles apparences,
» mais dans le fond rien n'eſt moins conforme à la vérité. Car
» ſi ces villes ſont miſes en liberté, comme ils vous en ſolli-
» citent, leur puiſſance en ſera infiniment augmentée, & la
» mienne en quelque ſorte anéantie. Dès qu'il ſera public
» dans nos contrées que vous aimez que les villes ſoient libres ;
» ce nom ſeul de liberté, cet avantage d'être gouverné par
» ſes propres loix ſouſtraira de ma domination non ſeulement
» les peuples qui ſeront mis en liberté, mais encore ceux qui
» auparavant m'étoient ſoumis. Car tel eſt le train que pren-
» dra cette affaire. On croira leur devoir ſa liberté, on fera
» profeſſion d'être leurs Alliez, & par reconnoiſſance pour un
» ſi grand bienfait on ſe croira obligé d'obéir à tous les ordres
» qu'ils envoieront. Je vous prie donc, Péres conſcrits, de
» vous obſerver ſoigneuſement ſur ce point, de peur que ſans
» y penſer, vous n'ajoutiez trop à la puiſſance de quelques-
» uns, & que vous ne retranchiez imprudemment de celle de
» vos amis ; que vous ne faſſiez du bien à ceux qui ont pris
» les armes contre vous, & que vous ne paroiſſiez négliger ou
» mépriſer ceux qui toujours vous ont été conſtamment atta-
» chez. En toute autre occaſion je céderai ſans diſputer à qui-
» conque voudra l'emporter ſur moi ; mais en amitié & en af-
» fection pour vous, autant que je le pourrai, jamais je ne cé-
» derai à perſonne. Mon pére, s'il vivoit, vous parleroit dans
» les mêmes ſentimens. Il fut le premier, entre les Aſiatiques
» & les Grecs, qui rechercha votre amitié & votre alliance ;
» juſqu'au dernier moment de ſa vie il s'eſt conſervé dans
» l'une & dans l'autre : & ce n'étoit pas une ſimple diſpoſi-

» tion du cœur. Vous n'avez pas fait de guerre dans la Gréce
» où il ne ſoit entré. Pas un de vos Alliez ne vous a plus fourni
» de troupes de terre & de mer, plus de vivres, plus de mu-
» nitions, pas un ne s'eſt expoſé à de plus grands dangers.
» Enfin ſa vie même il la perdit pour vous, puiſqu'il mourut
» pendant qu'il tâchoit d'attirer les Béotiens dans votre parti.
» Héritier de ſon Roiaume j'ai auſſi ſuccédé à ſes ſentimens
» pour les Romains. Je ne puis vous aimer plus que lui, il
» n'eſt pas poſſible de le ſurpaſſer en ce point; mais j'ai fait
» pour vous plus qu'il n'a fait, parce que les conjonctures ont
» mis ma conſtance à de plus grandes épreuves. Quoiqu'An-
» tiochus m'eût preſſé de prendre ſa fille en mariage, m'eût
» promis de me faire part de tout ce qui lui appartenoit;
» qu'il me livrât ſur le champ toutes les villes qui avoient été
» démembrées de mon Roiaume, & qu'il me permît de tout
» entreprendre dans la ſuite pour moi, ſi je me joignois avec
» lui contre vous; cependant j'ai été ſi éloigné de rien accep-
» ter de tout ce qu'il m'offroit, que je lui ait fait la guerre
» avec vous, que je vous ai amené par terre & par mer plus
» de troupes qu'aucun de vos autres Alliez; que je vous ai
» ſecouru de plus de munitions, & dans les tems où vous en
» aviez le plus grand beſoin; que ſans héſiter je me ſuis jetté
» avec vos Généraux dans les plus grands périls, & qu'enfin
» par amitié pour votre peuple, je me ſuis vû enfermé & aſ-
» ſiégé dans ma Capitale au riſque de perdre & mon Roiaume
» & la vie. Pluſieurs d'entre vous, Péres conſcrits, ont été
» témoins oculaires de ces faits, & il n'eſt perſonne dans cette
» compagnie qui les ignore, il eſt donc juſte que vous preniez
» mes intérêts avec autant de chaleur que j'ai pris les vôtres.
» Hé ne ſeroit-il pas étrange, que Maſſiniſſa qui avoit été
» votre ennemi, & qui s'étoit ſauvé dans votre camp avec
» quelques cavaliers, pour vous avoir été fidéle pendant une
» guerre contre les Carthaginois, ait été fait Roi de la plus
» grande partie de l'Afrique: que Pleurate, qui n'a jamais
» rien fait pour vous, ait été pour une raiſon ſemblable ren-
» du le plus puiſſant de tous les Princes d'Illyrie, & que vous
» n'euſſiez aucun égard pour moi après les grands & mémo-
» rables exploits que nous avons faits mon pére & moi pour
» vous ſecourir? Quel eſt enfin le but de ce diſcours, & que
» ſouhaité-je obtenir de vous? Je vous le dirai franchement,
» puiſque vous le voulez ainſi. Si vous avez deſſein de retenir

» quelques-unes de ces places de l'Aſie qui ſont en-deçà du » mont Taurus, & qui ci-devant obéiſſoient à Antiochus, » rien ne me fera plus de plaiſir que de vous y voir ; vous » aiant pour voiſins, & ſurtout participant à votre puiſſance, » je régnerai tranquillement & je croirai mon Roiaume à cou- » vert de toute inſulte. Mais ſi vous ne voulez rien garder » dans l'Aſie, il me ſemble qu'il n'y a perſonne à qui vous » puiſſiez plus juſtement céder qu'à moi les païs qui ont été » conquis pendant la guerre. N'eſt-il pas plus beau, me di- » riez-vous, de mettre en liberté des villes qui ſont en ſervi- » tude ? Oui ſans doute, ſi elles n'ont point eu l'audace de ſe » joindre avec Antiochus contre vous. Mais puiſque vous avez » cette faute à leur reprocher, il y a plus de gloire à rendre à » ſes vrais amis bienfait pour bienfait, qu'à favoriſer ſes enne- » mis. Euméne aiant ainſi parlé ſe retira, laiſſant le Sénat fort touché de ſon diſcours & très-diſpoſé à ne rien négliger pour le ſatisfaire.

Après le Roi de Pergame, on vouloit entendre les Rhodiens ; mais quelqu'un de ces Ambaſſadeurs étant abſent, on appella les Smyrnéens, qui juſtifiérent par un grand nombre de faits l'attachement qu'ils avoient eu pour les Romains pendant la derniére guerre, & la vivacité avec laquelle ils étoient accourus à leur ſecours. Mais comme il eſt conſtant que de tous les Grecs, qui vivent dans l'Aſie ſous leurs propres loix, il n'eſt aucun peuple qui ait marqué plus d'ardeur & de fidélité pour les Romains, il ſeroit inutile de rapporter ici en détail tout ce qu'ils dirent dans le Sénat.

Les Rhodiens entrérent après eux, & commencérent par les ſervices qu'ils avoient rendus aux Romains. Ils ne furent pas longs ſur cet article, ils vinrent bientôt à ce qui touchoit leur patrie. » Il eſt bien triſte pour nous, dirent-ils, que la » nature même des affaires ne nous permette pas de penſer » dans cette occaſion comme un Prince, avec qui d'ailleurs » nous ſommes très-unis. Nous ſommes dans cette perſuaſion » que les Romains ne peuvent rien faire de plus honorable » pour notre patrie, de plus glorieux pour eux-mêmes que » de délivrer de la ſervitude tous les Grecs de l'Aſie, & de » les faire jouir de la liberté, de ce bien que tous les mortels » chériſſent comme le plus grand de tous les biens. Mais c'eſt » dequoi Euméne & ſes fréres ne veulent pas convenir. La » Monarchie ne ſouffre point l'égalité entre les hommes ; elle

» prétend que tous, ou du moins la plûpart, lui ſoient ſou-
» mis & lui obéiſſent. Malgré cela, nous ne doutons cependant
» pas que vous ne nous accordiez cette grace, non que nous
» nous flattions d'avoir plus de crédit ſur vous qu'Euméne ;
» mais parce qu'il eſt évident que nos demandes ſont plus
» juſtes que les ſiennes & plus conformes aux intérêts de tous
» les Alliez. A la vérité ſi vous ne pouviez autrement témoi-
» gner votre reconnoiſſance à Euméne, qu'en lui livrant les
» villes qui ſont en poſſeſſion de ne ſuivre que leurs loix, il
» y auroit plus à héſiter. Car alors vous vous trouveriez dans
» la fâcheuſe néceſſité ou de n'avoir nul égard pour un Prince
» véritablement ami, ou de manquer à ce que la juſtice & le
» devoir exige de vous, & d'obſcurcir par-là, d'effacer entié-
» rement la gloire que vous vous êtes aquiſe par vos exploits.
» Mais puiſqu'il vous eſt aiſé de ſatisfaire en même tems à l'un
» & à l'autre, qu'y a-t-il à délibérer ? Nous ſommes ici comme
» à une table richement ſervie, d'où chacun peut tirer dequoi
» ſe raſſaſier, & beaucoup même au-delà. Vous pouvez diſpoſer
» en faveur de qui il vous plaira de la Lycaonie, de la Phrygie
» près de l'Héleſpont, de la Piſidie, de la Cherſonéſe & des
» païs qui touchent à l'Europe ; païs dont un ſeul ajouté au
» Roiaume d'Euméne lui donnera dix fois plus d'étendue qu'il
» n'en a maintenant. Que ſi vous les lui accordez tous, ou du
» moins la plûpart, il ne ſera pas de Roiaume plus grand &
» plus puiſſant que le ſien. Il vous eſt donc permis, Romains,
» de gratifier magnifiquement vos amis, ſans que pour cela
» vous négligiez les intérêts de votre gloire, & que vous man-
» quiez à ce qui donne le plus d'éclat à votre entrepriſe. Car le
» but que vous vous y propoſez n'eſt pas celui que ſuppoſent
» les autres conquérans. Ceux-ci ne ſe mettent en campagne
» que pour ſubjuguer & envahir les villes, les munitions, les
» vaiſſeaux : mais vous, après avoir ſoumis l'univers entier à vo-
» tre domination, vous vous êtes mis en état de vous paſſer de
» toutes ces choſes. Dequoi donc avez vous maintenant beſoin ?
» Que devez-vous maintenant rechercher avec plus d'empreſ-
» ſement & de ſoin ? Les louanges & la gloire, deux choſes
» qu'on aquiert difficilement, & qu'il eſt encore plus difficile
» de conſerver. En voulez-vous être convaincus ? Vous avez
» fait la guerre à Philippe, vous vous êtes expoſez à toutes ſor-
» tes de dangers, uniquement pour mettre les Grecs en liber-
» té, c'eſt l'unique fruit que vous vous êtes propoſez de tirer

» de cette expédition. Cela ſeul cependant vous a fait plus de » plaiſir que les peines terribles par leſquelles vous vous êtes » vangez des Carthaginois. Nous n'en ſommes nullement ſur- » pris. L'argent que vous en avez exigé eſt un bien commun à » tous les hommes ; mais l'honneur, les louanges, la gloire ne » convient qu'aux Dieux & aux hommes qui approchent le plus » de la divinité. Le plus beau de vos exploits, c'eſt d'avoir mis » les Grecs en liberté ; ſi vous faites la même grace aux Grecs » de l'Aſie, votre gloire eſt à ſon comble, elle eſt parvenue au » plus haut degré qu'elle puiſſe atteindre : mais ſi vous man- » quez à couronner la premiére action par la derniére, vous » perdrez beaucoup de la gloire que la premiére vous avoit » aquiſe. Pour nous, Romains, qui ſommes entrez dans vos » vûes, & qui pour les faire réuſſir avons partagé avec vous les » plus grands périls, nous gardons toujours à votre égard les » mêmes ſentimens, & c'eſt par cette raiſon que nous n'avons » pas craint de vous dire ce qui nous a paru vous être plus con- » venable & plus avantageux. Notre propre intérêt ne nous » touche pas, nous n'avons rien à cœur que ce qu'il vous con- » vient de faire. Ainſi parlérent les Ambaſſadeurs des Rho- diens, & la ſolidité jointe à la modeſtie de leur diſcours leur attira les applaudiſſemens de tout le Conſeil.

Antipater & Zeuxis, Ambaſſadeurs d'Antiochus, entré- rent enſuite, & ſe bornérent à demander, à ſupplier que la paix faite en Aſie par les deux Scipions fût confirmée : ce qui fut exécuté ſur le champ par le Sénat. Quelques jours après le peuple aiant ratifié le Traité, on fit à Antipater les ſermens qu'on a coutume de faire dans ces occaſions. On appella en- ſuite les autres Ambaſſadeurs qui étoient venus d'Aſie. L'au- dience qu'ils eurent ne fut pas longue. On leur fit à tous la même réponſe, qui étoit que l'on nommeroit dix Députez pour aller ſur les lieux connoître des différens que les villes avoient entre elles. On les nomma en effet, & on leur donna pouvoir de régler à leur gré les affaires particuliéres. Pour les générales, le Sénat ordonna que tous les peuples qui étoient en-deçà du mont Taurus & qui obéiſſoient à Antio- chus, reconnoîtroient déſormais Euméne pour leur Roi, à l'exception de la Lycie, & de la Carie juſqu'au Meandre, qui ſeroient données aux Rhodiens ; que celles des villes Gréques qui auparavant paioient tribut à Attalus, le paieroient doré- navant à Euméne, & que toutes celles qui ne le paioient

qu'à Antiochus, en ſeroient exemtes. Telles furent les diſpoſitions dont furent chargez les dix Députez qui furent envoiez dans l'Aſie au Conſul Gnœus.

Les affaires ainſi reglées, les Rhodiens vinrent au Sénat pour traiter de la ville de Soles qui eſt dans la Cilicie, faiſant entendre qu'il étoit de leur devoir de veiller à ſes intérêts, que les habitans étoient comme eux une colonie des Argiens, que pour cette raiſon ils ſe regardoient comme fréres, & conſervoient entre eux une union vraiment fraternelle, & qu'il étoit juſte qu'à la faveur des Rhodiens ils obtinſſent auſſi leur liberté. Le Sénat ſur cette demande fit appeller les Ambaſſadeurs d'Antiochus, & voulut que ce Prince ſortît de la Cilicie. Antipater & Zeuxis aiant refuſé de ſe rendre à cette condition, qui étoit contre le Traité, le Sénat leur propoſa de laiſſer en liberté la ville de Soles; mais comme les Ambaſſadeurs ſe roidiſſoient contre, il les renvoia, & fit rentrer les Rhodiens, à qui il dit ce que les Ambaſſadeurs d'Antiochus oppoſoient à leur demande. Il leur ajouta que ſi abſolument ils vouloient que Soles fût libre, il paſſeroit par-deſſus tout pour qu'ils euſſent cette ſatisfaction. Mais ils furent ſi charmez de cette empreſſement du Sénat pour les obliger, qu'ils dirent qu'ils s'en tenoient à ce qu'il leur avoit accordé, & Soles reſta dans ſon premier état. Les dix Députez & les autres Ambaſſadeurs étoient prêts de partir, lorſque Publius & Lucius Scipion abordérent à Brunduſe dans l'Italie. Ces deux vainqueurs d'Antiochus entrérent quelques jours après dans Rome, & eurent les honneurs du triomphe.

XXVI.

Amynandre rétabli dans ſon Roiaume, envoie des Ambaſſadeurs aux Scipions à Ephéſe. Les Etoliens ſe rendent maîtres de l'Amphilochie, de l'Aperantie & de la Dolopie. Ils tâchent après la défaite d'Antiochus, d'appaiſer la colére des Romains.

AMynandre Roi des Athamaniens ſe croiant alors tranquille poſſeſſeur de ſon Roiaume, envoia des Ambaſſadeurs à Rome & aux deux Scipions, qui étoient encore autour d'Ephéſe. Ces Ambaſſadeurs avoient ordre premiérement de

l'excuſer ſur ce que c'étoit par les Etoliens qu'il avoit recouvré ſes Etats; en ſecond lieu de porter ſes plaintes contre Philippe, & enfin de prier qu'on le reçût au nombre des Alliez.

Les Etoliens crurent alors avoir trouvé l'occaſion favorable pour entrer dans l'Amphilochie & dans l'Aperantie. Ils ſe propoſent d'en aller faire le ſiége, Nicandre leur Général aſſemble une grande armée & ſe jette dans l'Amphilochie, d'où ne trouvant nulle réſiſtance, il paſſe dans l'Aperantie, dont les peuples, comme ceux de l'autre province, ſe rendirent d'eux-mêmes & de bon gré. De là il entra dans la Dolopie, où l'on ſembla d'abord vouloir ſe défendre & demeurer attaché à Philippe; mais quand on eut fait réflexion à ce qui étoit arrivé aux Athamaniens & à la ſuite de Philippe, on changea bien vîte de ſentiment & l'on ſe joignit aux Etoliens. Après des ſuccès ſi heureux, Nicandre retourna dans l'Etolie bien content d'avoir par ſes conquêtes mis ſa patrie en état de ne rien craindre du dehors, au moins il ſe l'imaginoit ainſi. Mais pendant que les Etoliens ſe glorifioient auſſi de cette expédition, la nouvelle vint qu'il s'étoit donné une bataille en Aſie, & qu'Antiochus y avoit été entiérement défait. L'allarme auſſitôt ſe répand par tout. En même tems Damotéle arrive de Rome, & annonce qu'ils ont encore la guerre avec les Romains, & que M. Fulvius Conſul vient à eux avec une armée. Leur inquiétude s'augmente, ils ne ſçavent comment ils pourront détourner la tempête qui les menace. Ils prennent enfin la réſolution de députer aux Rhodiens & aux Athéniens, pour les prier d'envoier à Rome des Ambaſſadeurs, qui appaiſant la colére des Romains ſoulagent un peu les maux dont l'Etolie alloit être accablée. Ils en dépêchérent auſſi de leur part, & ils choiſirent pour cela Alexandre ſurnommé l'Iſien, Phéneas, Charops, Alype, d'Ambracie & Lycope.

XXVII.

XXVII.

Les Romains assiégent Ambracie. Avarice d'un des trois Ambassadeurs Etoliens.

LE Consul s'entretint avec les Ambassadeurs, qui l'étoient venus trouver de la part des Epirotes, sur l'expédition dont il étoit chargé contre les Etoliens, & demanda leur avis. Comme alors les Ambraciens suivoient les loix des Etoliens, les Ambassadeurs lui conseillérent de faire le siége d'Ambracie. Ils apportoient pour raison, que si les Etoliens vouloient accepter une bataille, la campagne d'Ambracie étoit très-propre pour une action, & que s'ils craignoient de s'y engager, il lui seroit aisé d'assiéger la ville : que le païs lui fourniroit abondamment tout ce qui lui seroit nécessaire tant pour la subsistance de ses troupes que pour les approches ; que l'Arethonte qui coule le long des murailles de la ville lui seroit d'un grand secours, tant pour mettre son camp dans l'abondance de toutes choses, que pour couvrir ses ouvrages.

M. Fulvius aiant trouvé que le parti qu'on lui conseilloit de prendre étoit en effet le meilleur, leva le camp & conduisit par l'Epire son armée devant Ambracie. Quand il y fut arrivé, les Etoliens n'osant se présenter devant lui, il fit le tour de la ville, en reconnut toutes les fortifications, & en pressa vivement l'attaque.

Avant qu'il partît, les Ambassadeurs Etoliens, qui avoient été envoiez à Rome, aiant été découverts dans la Céphallénie par Siberte fils de Pétrate, furent conduits à Charandre. D'abord les Epirotes étoient d'avis de les transférer à Bulet, & de les garder là avec soin. Mais quelques jours après ils leur proposérent de se racheter, parce qu'alors ils étoient en guerre avec les Etoliens. Alexandre, un de ces Ambassadeurs, étoit l'homme le plus opulent de la Gréce ; les deux autres étoient riches aussi, mais ils n'approchoient pas du premier. On leur demanda d'abord à chacun cinq talens. Les deux derniers, loin de rejetter cette proposition, l'acceptoient de tout leur cœur, regardant leur salut & leur liberté comme le bien le plus précieux qu'ils eussent au monde.

Mais Alexandre dit qu'il ne vouloit pas acheter ſi cher ſa liberté, que cinq talens étoit une ſomme exorbitante. Pendant les nuits il ne fermoit pas l'œil, il les paſſoit à gémir & à pleurer ſur la perte dont il étoit menacé. Cependant les Epirotes faiſoient des réflexions ſur l'avenir. Ils craignirent que les Romains avertis de la détention d'Ambaſſadeurs qui leur étoient envoiez, ne leur écriviſſent pour les prier ou plutôt pour leur ordonner de les relâcher. Cette crainte les rendit plus traitables, & ils ſe contentérent de demander à chacun trois talens. Les deux moins riches conſentent de les paier, & aiant donné caution retournent dans leur païs. Mais Alexandre dit qu'il ne donneroit qu'un talent, & que c'étoit encore beaucoup. Il refuſa de ſe ſauver à ce prix, & demeura dans la priſon. Je crois que ce vieillard, qui étoit riche de plus de deux cens talens, auroit mieux aimé perdre la vie, que d'en débourſer trois. Tels ſont les excès où la fureur d'accumuler porte ceux qu'elle poſſéde. Et cependant il fut ſi heureux dans ſon avarice, que dans la ſuite il fut applaudi & loué du refus déraiſonnable qu'il avoit fait; car peu de jours après, les lettres qu'on craignoit de la part des Romains arrivérent à Charandre, & il fut le ſeul qui recouvra ſa liber é ſans rançon. Les Etoliens informez de ſon avanture, choiſirent une ſeconde fois Damoréle pour leur Ambaſſadeur à Rome, qui aiant appris à Leucade que M. Fulvius alloit par l'Epire à Ambracie, deſeſpéra du ſuccès de ſon Ambaſſade & retourna dans l'Etolie.

XXVIII.

Ambracie après un aſſez long ſiége ſe rend au Conſul. Paix entre les Etoliens & les Romains. Articles du Traité.

IL étoit venu au camp des Romains des Ambaſſadeurs de la part des Athéniens & des Rhodiens, pour porter M. Fulvius à faire la paix avec les Etoliens. Amynandre Roi des Athamaniens avoit auſſi demandé un ſauf-conduit au Conſul pour y venir. Au tems de ſa fuite il avoit ſéjourné longtems dans Ambracie, il en aimoit les habitans & il avoit fort à cœur de les délivrer de l'extrémité où ils ſe trouvoient. Peu de jours après il vint encore des Ambaſſadeurs d'Acarnanie

qui amenoient Damotéle avec eux. Car le Conſul aiant été averti de l'accident, qui étoit arrivé aux Ambaſſadeurs Etoliens, avoit écrit aux Tyriens de les lui amener. Toutes ces Ambaſſades raſſemblées, on travailla vivement à la paix. Amynandre ne ceſſoit d'y exorter les Ambraciens, qu'elle n'étoit pas éloignée, pourvû qu'ils vouluſſent ſuivre de meilleurs conſeils. Souvent il s'approchoit du pied des murailles, & de là s'entretenoit avec les aſſiégez. Enſuite comme ils jugérent à propos qu'il entrât dans la ville, il en demanda la permiſſion au Conſul, qui la lui accorda : il entra donc & délibéra avec les Ambraciens ſur l'affaire préſente.

D'un autre côté les Ambaſſadeurs d'Athénes & de Rhodes, dans les fréquentes converſations qu'ils avoient avec le Conſul, tâchoient par toutes ſortes de voies de l'appaiſer & de l'adoucir en faveur des Ambraciens. Quelqu'un alors ſuggéra à Damotéle & à Phéneas de voir & de cultiver C. Valerius fils de ce Marcus Lœvinus, qui le premier avoit fait un Traité d'alliance avec les Etoliens, & frére de mére de Marcus Fulvius, jeune Officier plein d'eſprit & de vivacité, qui avoit auprès du Conſul beaucoup d'accès & de crédit. Damotéle ne manqua pas de lui recommander cette affaire, & Valerius la regardant comme la ſienne propre & ſe faiſant un devoir de protéger les Etoliens, s'emploia avec tout le zéle imaginable pour les remettre bien avec les Romains. Il ſe donna pour cela tant de mouvemens, qu'il en vint heureuſement à bout. Les Ambraciens cédérent aux exortations d'Amynandre, ſe rendirent à diſcrétion & ouvrirent au Conſul les portes de la ville ; à condition cependant, car ils ne ſe départirent point de la foi qu'ils devoient à leurs alliez, à condition, dis-je, que les Etoliens ſortiroient bagues ſauves pour ſe retirer dans leur patrie. Le Traité de paix fut dreſſé du conſentement du Conſul, & il portoit en ſubſtance : » Que les Etoliens paie-
» roient actuellement deux cens talens Euboïques, & trois cens
» en ſix ans en paiemens égaux, cinquante chaque année ;
» que de là en ſix mois ils rendroient ſans rançon tous les
» priſonniers & tous les transfuges qu'ils avoient pris ſur les
» Romains ; qu'ils n'auroient aucune ville ſoumiſe à leurs
» loix & à leur gouvernement ; qu'ils n'y en ſoumettroient
» aucune de celles qui avoient été priſes par les Romains de-
» puis que Titus Quintius étoit paſſé dans la Gréce, ou qui
» avoient fait alliance avec les Romains, & que les Céphallé-

» niens ne ſeroient pas compris dans le préſent Traité. Ce n'étoit là que la premiére ébauche de ce Traité, qui ne pouvoit être ratifié avant que les Etoliens y euſſent donné leur conſentement, & que le rapport en eût été fait au Sénat. Les Ambaſſadeurs d'Athénes & de Rhodes reſtérent à Ambracie en attendant le retour de Damotéle, qui étoit allé annoncer aux Etoliens dequoi on étoit convenu. Ils y conſentirent d'autant plus volontiers, qu'ils ne s'attendoient pas à être ſi fort ménagez. Le retranchement des villes qui vivoient auparavant avec eux ſous les mêmes loix, leur fit d'abord quelque peine, mais enfin ils y donnérent encore les mains.

Ambracie rendue, le Conſul renvoia les Etoliens, comme il avoit été réglé : mais il en fit tranſporter tous les ornemens, les ſtatues & les tableaux, qui étoient en grand nombre, parce qu'Ambracie avoit été la Capitale & le lieu de la réſidence de Pyrrhus. On fit auſſi préſent à Fulvius d'une couronne de la valeur de cent cinquante talens. Il pénétra enſuite dans les terres de l'Etolie, où il fut ſurpris de ne rencontrer aucun Etolien qui lui vînt au-devant. Arrivé à Argos d'Amphilochie, ville diſtante d'Ambracie de cent ſoixante ſtades, il y campa, & apprit là de Damotéle que les Etoliens avoient confirmé le Traité. Après quoi les Ambaſſadeurs Etoliens retournérent chez eux, & Fulvius revint à Ambracie, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il en partit pour aller dans la Céphallénie.

En Etolie on choiſit pour Ambaſſadeurs Phéneas & Nicandre, qui devoient aller à Rome pour y faire ratifier le Traité de paix par le peuple, ſans l'approbation duquel rien ne ſe pouvoit conclure. Ces Ambaſſadeurs aiant pris avec eux ceux d'Athénes & de Rhodes, mirent à la voile. Le Conſul de ſon côté y envoia auſſi pour le même ſujet Caius Valerius & quelques autres de ſes amis. En arrivant à Rome, ces Ambaſſadeurs y trouvérent tout le peuple ſoulevé par Philippe contre les Etoliens. Ce Prince croiant qu'ils lui avoient fait une injuſtice en ſe rendant maîtres de l'Athamanie & de la Dolopie, avoit envoié prier les amis, qu'il avoit à Rome, d'entrer dans ſon reſſentiment, & de ne pas conſentir à la paix. Ils ſçûrent tellement prévenir les eſprits, que le Sénat d'abord ne daigna qu'à peine prêter l'oreille à ce que diſoient les Ambaſſadeurs Etoliens. Mais à la priére des Rhodiens & des Athéniens on revint en leur faveur, & on les écouta avec

attention. Damis, un des Ambaſſadeurs d'Athénes, mérita les applaudiſſemens de toute l'aſſemblée, qui dans ſon diſcours admira entre autres choſes une comparaiſon dont il ſe ſervit, & qui convenoit tout-à-fait à la conjoncture préſente. Il dit que c'étoit avec raiſon que le Sénat étoit irrité contre les Etoliens ; qu'ils avoient été comblez de bienfaits par les Romains, ſans que jamais ils en euſſent témoigné la moindre reconnoiſſance ; qu'au contraire en allumant la guerre contre Antiochus, ils avoient jetté l'Empire Romain dans un péril éminent : mais que le Sénat avoit tort d'imputer ces fautes à la nation : que dans les Etats la multitude étoit en quelque choſe ſemblable à la mer ; que celle-ci de ſa nature étoit toujours paiſible & tranquille, toujours telle, qu'on peut en approcher & voiager deſſus ſans crainte & ſans danger : mais que quand des vents impétueux fondent ſur ſes eaux, & la tirent en les agitant hors de ſon état naturel, rien alors n'eſt plus terrible ni plus formidable ; que la même choſe étoit arrivée dans l'Etolie ; que tant que les Etoliens n'avoient ſuivi que leurs propres lumiéres, les Romains n'avoient trouvé nulle part dans la Gréce plus d'attachement, plus de fermeté, plus de ſecours ; mais que quand Thoas & Dicearque furent venus d'Aſie, que Maneſtas & Damocrite furent venus d'Europe, qu'ils eurent ſoulevé la multitude & qu'ils eurent changé ſa diſpoſition naturelle juſqu'à l'engager à tout dire & à tout faire, alors aveuglée par leurs mauvais conſeils en voulant nuire aux Romains, elle s'étoit elle-même précipitée dans un abîme de malheurs : que c'étoit contre ces bouteſeux que la colére du Sénat devoit éclater, & non contre la nation Etolienne, qui étoit plutôt digne de ſa compaſſion : qu'en la délivrant par la paix du péril où elle étoit, on pouvoit compter que revenant à elle-même elle ſeroit ſi ſenſible à ce nouveau bienfait, que les Romains la verroient comme autrefois la plus fidéle & la plus affectionnée de toutes les nations de la Gréce. Ce diſcours réconcilia les Etoliens avec le Sénat, qui approuva le Traité de paix & le fit ratifier par le peuple. En voici tous les articles.

» Les Etoliens auront un reſpect ſincére & ſans réſerve » pour l'Empire & la domination Romaine. Ils ne donneront » paſſage par leur païs ni par leurs villes à aucunes troupes » qui marcheroient contre les Romains, ou contre leurs Al- » liez, ou contre leurs amis, & ne leur fourniront aucun

» ſecours par autorité du Conſeil public. Les amis & les en-
» nemis du peuple Romain ſeront les leurs, & ils feront la
» guerre à quiconque les Romain la feront. Ils rendront tous
» les transfuges & les priſonniers des Romains & de leurs Al-
» liez ; à l'exception de ceux qui pris pendant la guerre au-
» roient été pris une ſeconde fois après être retournez dans
» leur partie : à l'exception encore de ceux qui étoient enne-
» mis des Romains, pendant que les Etoliens étoient du nom-
» bre de leurs alliez. Ces priſonniers & ces transfuges ſeront
» remis aux Magiſtrats de Corcyre dans l'eſpace de cent jours,
» en comptant depuis la ratification du Traité. Si quelques-
» uns ne ſe trouvent pas pendant ce terme, quand ils paroî-
» tront, ils ſeront rendus ſans fraude, & il ne leur ſera plus
» permis de retourner dans l'Etolie. Les Etoliens donneront
» inceſſamment en argent auſſi bon que celui de l'Attique au
» Proconſul qui eſt en Gréce deux cens talens Euboïques. La
» troiſiéme partie de cet argent, ils pourront, s'ils veulent,
» la paier en or, pourvû que pour dix mines d'argent, ils en
» donnent une d'or. Du jour du Traité en ſix ans, ils paie-
» ront chaque année cinquante talens, qu'ils envoieront à
» Rome. Ils livreront dans le terme de ſix ans au Conſul qua-
» rante ôtages, dont aucun ne ſera ni au-deſſous de neuf ni
» au-deſſus de quarante ans, tous au choix des Romains. Il
» n'y en aura aucun ni Préteur, ni Général de la cavalerie, ni
» Scribe public, ni qui ait été auparavant en ôtage à Rome.
» Ils auront ſoin que ces ôtages ſoient tranſportez à Rome.
» Si quelqu'un de ces ôtages vient à mourir, ils le remplace-
» ront par un autre. La Céphallénie ne ſera pas compriſe dans
» le préſent Traité. Dans les terres, les villes & ſur les hommes,
» qui étoient ſous la puiſſance des Etoliens du tems des Con-
» ſuls Titus Quintius & Cn. Domitius & depuis, ou qui ont
» été de nos alliez, les Etoliens n'y auront aucun droit. La
» ville & le territoire des Eniades appartiendront aux Acar-
» naniens. Les ſermens faits ſur ces articles, la paix fut ar-
rêtée. Ainſi furent réglées les affaires des Etoliens, & en gé-
néral de tous les Grecs.

XXIX.

En quel tems le Conſul Manlius fit la guerre aux Galates.

CEtte guerre ſe termina en Aſie pendant qu'on traitoit à Rome de la paix avec Antiochus, que tous les Ambaſſadeurs qui étoient venus d'Aſie travailloient à la faire conclure, & que dans la Gréce la guerre étoit allumée contre les Etoliens.

XXX.

Moagétes Tyran de Cibyre ne ſe réſout qu'à peine à préférer ſon ſalut à ſon argent.

CE Tyran étoit un homme cruel & qui ne s'étudioit qu'à tromper. Cependant à l'approche du Conſul, qui pour le ſonder avoit déja envoié devant C. Helvius, il députa vers cet Helvius pour le prier d'empêcher qu'on ne pillât ſes terres, parce qu'il étoit ami du peuple Romain, & qu'il étoit prêt de faire tout ce qu'on lui ordonneroit. Il avoit en même tems donné ordre qu'on lui offrît une couronne de la valeur de quinze talens. Helvius, après avoir promis que l'on ne toucheroit point à ſes terres, lui commanda de dépêcher une Ambaſſade au Conſul, qui approchoit, & qu'il auroit inceſſamment ſur les bras. Moagétes fit partir en effet des Ambaſſadeurs, auſquels il joignit ſon frére. Sur la route ils rencontrérent le Conſul, qui leur parlant d'un ton ferme & menaçant, leur dit qu'il n'y avoit pas de Puiſſance dans l'Aſie qui fût plus ennemie des Romains que Moagétes; qu'il avoit contribué autant qu'il avoit pû au renverſement de l'Empire Romain: que loin d'en mériter l'amitié, il n'étoit digne que de ſa colére & de ſon indignation. Ces Ambaſſadeurs épouvantez, laiſſant tous les ordres dont ils étoient chargez, ſe bornérent à le prier de conférer avec Moagétes, & aiant obtenu cette grace ils revinrent à Cibyre. Le lendemain le Tyran ſortit de la ville acompagné de ſes amis, vêtu ſimplement, ſans cortége, dans un état à faire compaſſion. Il commença

par gémir ſur ſa pauvreté & ſur la miſére des villes de ſon petit Etat, qui conſiſtoit en trois villes, Cibyre, Sylée & Alinde, & pria le Conſul de ſe contenter de quinze talens. Cnæus Manlius étonné de l'impudence de ce Tyran, lui dit que s'il ne ſe faiſoit pas un plaiſir d'en donner cinq cens, non ſeulement il ravageroit ſes terres, mais encore aſſiégeroit & mettroit Cibyre au pillage. Ces menaces effraiérent Moagétes, qui pria qu'on n'en vînt pas à l'exécution, & qui fit ſi bien, en ajoutant toujours quelque choſe à ſes premiéres offres, qu'il aquit l'amitié du peuple Romain, & qu'il ne lui en coûta pour l'aquerir que cent talens & dix mille meſures de froment.

XXXI.

Exploits de Manlius dans la Pamphylie & la Carie pendant la guerre des Gallo-Grecs.

APrès que Cn. Manlius eut traverſé le Colobate, il lui vint des Ambaſſadeurs de la ville appellée Iſonde pour le prier de les ſecourir contre les Telmeſſiens, qui avec les Philoméliens avoient partagé leurs campagnes, pillé leur ville, & aſſiégeoient actuellement la citadelle, où tous les habitans s'étoient refugiez avec leurs femmes & leurs enfans. Manlius leur promit obligeamment qu'il iroit à leur ſecours, & prévoiant tous les avantages que cette affaire lui produiroit, il prit ſa route vers la Pamphylie, & fit alliance avec les Telmeſſiens & les Aſpendiens moiennant cinquante talens qu'il en exigea. Il reçut là des Ambaſſadeurs de la part d'autres villes, à qui il inſpira les mêmes ſentimens qu'il avoit déja inſpirez ailleurs, & après avoir fait lever le ſiége d'Iſonde il revint dans la Pamphylie.

XXXII.

Suites de l'expédition contre les Gallo-Grecs.

LA ville de Cyrmaſe priſe avec un butin conſidérable, comme Manlius côtoioit un marais, il rencontra des Ambaſſadeurs que lui envoioient les habitans de Lyſinoé, pour

pour ſe rendre à diſcrétion. De là il ſe jetta ſur les terres des Salaguſſiens, y fit un grand butin ; & attendit à quoi la ville ſe détermineroit. On lui députa pour demander à quelles conditions il voudroit accorder la paix. Il exigea une couronne de la valeur de cinquante talens, deux mille medimnes d'orge & deux mille de froment. On lui donna ce qu'il vouloit, & la paix fut conclue.

XXXIII.

Epoſognat Roi dans la Gallo-Gréce exorte en vain les autres Rois du même païs de ſe ſoumettre aux Romains.

MAnlius envoia des Ambaſſadeurs à Epoſognat pour l'engager à députer aux autres Rois de la Gallo-Gréce, & il en reçut peu après de la part d'Epoſognat, qui le priérent de ne pas ſe hâter de décamper & de ne point attaquer les Gaulois Toliſtoboges ; qu'il iroit lui-même trouver leurs Rois, qu'il tâcheroit de les porter à la paix, & qu'il leur perſuaderoit d'accepter les conditions qu'on leur propoſeroit pour peu qu'elles paruſſent ſupportables Mais pendant que Manlius étoit auprès de la petite ville de Gorde, Epoſognat lui envoia dire qu'il avoit vû les Rois des Gaulois, qui loin de conſentir à aucun accommodement, avoient aſſemblé ſur le mont Olympe leurs femmes & leurs enfans, y avoient tranſporté tous leurs effets, & y étoient prêts à ſe défendre.

XXXIV.

Piége que les Gaulois Tectoſages tendirent à Manlius ſous prétexte d'une conférence.

APrès la défaite des Gaulois, dans le tems que Manlius campé auprès d'Ancyre ſe diſpoſoit à pénétrer plus avant, il lui arriva des Ambaſſadeurs de la part des Tectoſages pour le prier, ſans retirer ſes troupes d'où elles étoient, de s'avancer lui-même le lendemain entre les deux camps, où leurs Rois ſe rencontreroient en même tems pour traiter

de la paix. Le Conſul y conſentit, & ſe rendit au lieu marqué avec cinq cens chevaux : mais les Rois aiant manqué au rendez-vous, il retourna dans ſon camp. Les Ambaſſadeurs Tectoſages revinrent, & après avoir ſous différens prétextes excuſé leurs Princes, ils priérent encore le Conſul de venir au lieu indiqué, où ils trouveroit les principaux du païs qui conféreroient avec lui ſur la maniére de finir la guerre. Manlius promit de faire ce qu'ils demandoient ; mais il ne ſortit pas du camp, & en ſa place il fit aller Attalus au lieu de la conférence avec quelques Tribuns & trois cens chevaux. Quelques Tectoſages des plus diſtinguez vinrent en effet, comme on étoit convenu, on parla d'affaire ; mais ils dirent qu'ils n'avoient pas pouvoir de rien conclure ; & que leurs Rois viendroient inceſſamment pour convenir des articles, ſi Manlius vouloit ſe trouver au même endroit avec eux. Attalus promit que le Conſul s'y trouveroit, & l'on ſe ſépara. Tous ces délais étoient affectez. Le but en étoit de gagner du tems pour tranſporter au-delà du Halys leurs familles & leurs effets ; mais ſurtout de prendre priſonnier le Conſul, ſi cela ſe pouvoit, ou du moins de l'égorger. Dans cette vûe ils viennent le lendemain au lieu marqué, à la tête d'environ mille chevaux, & attendirent que les Romains y arrivaſſent. Le Conſul, ſur le rapport d'Attalus, perſuadé que les Rois viendroient, ſortit du camp comme la premiére ſois avec cinq cens maitres. Il faut remarquer que quelques jours auparavant les fourrageurs de l'armée Romaine avoient été dans un endroit, où le détachement de cavalerie, qui ſuivoit le Conſul à la conférence, ſervoit à les ſoutenir. Or le jour même de la conférence les Tribuns ordonnérent aux fourrageurs, qui ſortoient en grand nombre, d'aller où il étoit, & leur joignirent un autre pareil détachement. Ce qui ſe fit alors ſans deſſein, fut d'un grand uſage quelques heures après.

XXXV.

Ambaſſades de toutes les nations de l'Aſie vers Manlius. Traitez de paix entre Antiochus & les Romains.

PEndant que Cn. Manlius étoit en quartier d'hyver à Ephéſe, & la derniére année de la préſente olympiade, les villes Gréques de l'Aſie & pluſieurs autres envoiérent des Ambaſſadeurs à ce Conſul pour le féliciter de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Gaulois, & lui apporter des couronnes. La joie de tous les peuples qui ſont en-deçà du mont Taurus n'étoit pas tant fondée ſur ce qu'Antiochus vaincu, ils étoient délivrez les uns des impôts dont ils étoient chargez, les autres des garniſons qu'ils avoient chez eux, tous de la néceſſité d'obéir aux ordres de ce Prince, que ſur ce qu'ils n'avoient plus rien à craindre des Barbares, & qu'ils ne ſouffriroient plus de leur part les inſultes & les injuſtices qu'ils avoient coutume d'en ſouffrir. Antiochus, les Gaulois & Ariarathe Roi de Cappadoce députérent auſſi au Conſul pour ſçavoir à quelles conditions la paix leur ſeroit accordée. Ariarathe s'étoit joint à Antiochus, & il s'étoit trouvé à la bataille que les Romains venoient de gagner. Il craignoit d'en être puni, & dans l'inquiétude où il étoit, il envoioit députez ſur députez pour apprendre ce qu'on vouloit qu'il donnât ou qu'il fît pour obtenir le pardon de ſa faute. Toutes les Ambaſſades des villes furent reçûes avec bonté, le Conſul les loua fort & les renvoia. Enſuite il répondit aux autres. Il dit aux Gaulois qu'il attendoit à faire la paix avec eux qu'Euméne fût arrivé: à ceux d'Ariarathe, qu'ils euſſent à paier ſix cens talens: à Muſée Ambaſſadeur d'Antiochus, que ſon Maître, avant que de parler de paix, vînt avec ſon armée ſur les frontiéres de la Pamphylie, qu'il y apportât deux mille cinq cens talens & le blé qui ſe devoit diſtribuer aux ſoldats, ſelon le Traité fait auparavant avec Lucius Scipion. Et dès que la belle ſaiſon lui permit d'entrer en campagne, aiant expié ſon armée par des ſacrifices, il partit avec Attalus, & en huit jours de marche il arriva à Apamée. Il n'y ſéjourna que trois jours. Le troiſiéme il leva le camp, & marchant à grandes journées il campa trois jours après dans l'endroit où il avoit

marqué aux Ambaſſadeurs d'Antiochus de le venir joindre. Muſée s'y rencontra en effet, & pria Manlius d'y reſter juſqu'à ce que les chariots & les bêtes de charge, qui apportoient le blé & l'argent, fuſſent arrivées. Elles entrérent dans le camp au bout de trois jours. Le blé fut diſtribué aux troupes, & les talens, par l'ordre du Proconſul, furent conduits par un Tribun à Apamée. Après quoi ſur l'avis que Manlius reçut que le Commandant de la garniſon de Perga n'avoit pas évacué la place, & que lui-même y demeuroit encore, il s'en approcha avec ſon armée. Il en étoit déja proche, lorſque le Commandant vint à ſa rencontre, pour le ſupplier de ne lui ſçavoir pas mauvais gré d'être reſté dans Perga, que ſon devoir avoit demandé qu'il n'abandonnât point cette place; qu'y aiant été mis par Antiochus, il avoit voulu la conſerver juſqu'à ce qu'il ſçût de celui qui la lui avoit confiée, ce qu'il avoit à faire; que juſqu'à préſent perſonne ne lui avoit encore déclaré ſes intentions, qu'il lui accordât trente-neuf jours pour s'informer & apprendre du Roi ce qu'il falloit qu'il fît. Manlius eut d'autant moins de peine à conſentir à ce délai, qu'en toutes choſes il trouvoit Antiochus très-fidéle à ſa parole. Quelques jours après Perga fut remiſe en liberté.

Au commencement de l'été les dix Commiſſaires & Euméne débarquérent à Ephéſe, ils s'y repoſérent deux jours & allérent enſuite à Apamée. Manlius en étant averti, envoia Lucius ſon frére avec quatre mille hommes chez les Oroandiens pour les porter ou les forcer à paier les taxes qui leur avoient été impoſées. Il ſe mit enſuite en marche & ſe hâta de joindre le Roi Euméne. Arrivé à Apamée, il tint conſeil avec ce Prince & les dix Commiſſaires ſur la paix dont il s'agiſſoit. On la conclut enfin, & voici quels furent les articles du Traité.

» L'amitié ſubſiſtera toujours entre Antiochus & les Ro» mains aux conditions ſuivantes.

» Le Roi Antiochus ne permettra le paſſage ſur ces terres » ni ſur celles de ſes ſujets à aucune armée ennemie du peuple » Romain, & ne lui fournira aucun ſecours: & réciproque» ment ni Rome ni ſes Alliez ne ſouffriront aucune armée » paſſer ſur leurs terres pour faire la guerre à Antiochus ou à » ſes ſujets.

» Antiochus ne portera point la guerre dans les Iſles, & » il renoncera à ſes prétentions en Europe.

» Il retirera ſes troupes de toutes les villes, les bourgades » & les châteaux qui ſont en-deçà du mont Taurus juſqu'au » fleuve Halys, & de la plaine juſqu'aux hauteurs qui ſont » vers la Lycaonie.

» Les troupes Syriennes en évacuant les places n'en tranſ- » porteront point leurs armes, & ſi elles en ont tranſporté, » elles les reſtitueront.

» Antiochus ne recevra dans ſes Etats ni ſoldat du Roi » Euméne, ni qui que ce ſoit.

» Si quelques habitans des villes que les Romains ſéparent » du Roiaume d'Antiochus, ſe rencontrent dans ſon armée, » il les renvoiera à Apamée.

» Il ſera permis à ceux du Roiaume d'Antiochus qui ſe trou- » veront ſoit chez les Romains ſoit chez leurs Alliez, ou de » s'en retirer ou d'y reſter.

» Antiochus & ſes ſujets rendront aux Romains & à leurs » Alliez les eſclaves, les priſonniers, les fugitifs qu'ils auront » pris ſur eux.

» Le Roi de Syrie, s'il eſt en ſon pouvoir, remettra entre » les mains du Proconſul, le Carthaginois Annibal fils d'Amil- » car, l'Acarnanien Mnéſilocus, l'Etolien Thoas, Eubulis & » Philon, tous deux Chalcidiens, & quiconque aura eu quel- » que Magiſtrature dans l'Etolie.

» Il livrera tous les éléphans qu'il a dans Apamée, & il ne » lui ſera plus permis d'en avoir aucun.

» Il mettra les Romains en poſſeſſion de toutes ſes galéres » armées en guerre avec leur équipage, & ne pourra mettre » en mer que dix vaiſſeaux, dont la chiourme ne ſera que de » trente rames, les eût-il mis pour une guerre qu'il commen- » çoit.

» Il bornera ſa navigation au promontoire de Calycadne, » ſi ce n'eſt lorſqu'il faudra conduire de l'argent, des Ambaſ- » ſadeurs ou des ôtages.

» Il ne lui ſera pas permis de lever des troupes mercénaires » dans le païs Romain, ni d'en recevoir même de volon- » taires.

» Les maiſons qui dans la Syrie appartenoient aux Rhodiens » ou à leurs Alliez, demeureront en leur puiſſance comme » avant que la guerre leur fût déclarée.

» S'il leur eſt dû de l'argent, ils ſeront en droit de l'exiger, » & on leur rendra ce qu'ils prouveront leur avoir été enlevé.

» Les biens des Rhodiens ſeront exemts de toute charge & » de tout impôt, comme ils étoient avant la guerre.

» Si Antiochus a donné à d'autres les villes qu'il doit livrer » aux Romains, il en retirera la garniſon, & il ne recevra » point celles qui après la paix voudroient rentrer ſous ſon » obéiſſance.

» Il paiera aux Romains durant douze ans, par chaque an- » née, mille talens en argent le plus pur, tel que celui d'A- » thénes, chaque talent peſant quatre-vingt livres, poids Ro- » main, & cinq cens quarante mille boiſſeaux de froment.

» Il délivrera au Roi Euméne dans l'eſpace de cinq ans trois » cens cinquante-neuf talens en paiemens égaux, pour le blé » qui lui eſt dû cent vingt-ſept talens, ce qui ſe laiſſe à l'eſti- » mation d'Antiochus, & douze cens huit dragmes, ſomme » qu'il a accordée à Euméne & dont ce Roi ſe contente.

» Il remettra aux Romains vingt ôtages & les changera de » trois ans en trois ans, leſquels ôtages ne ſeront que depuis » l'âge de dix-huit, juſqu'à quarante-cinq ans.

» S'il manque quelque choſe à la ſomme qu'il paiera tous les » ans, il y ſatisfera l'année ſuivante.

» Si quelques villes ou quelques-unes des nations à qui l'on » défend par le préſent Traité de faire la guerre à Antiochus, » s'aviſe de la lui faire, il aura droit de ſe défendre, ſans l'a- » voir cependant de prendre aucune de ces villes ou de les » compter parmi ſes Alliez.

» Les démêlez qui arriveront, on les terminera en juſtice » réglée.

» Si l'on jugeoit de part & d'autre devoir ajouter quelques » articles à ceux-ci, ou en retrancher quelques-uns, on le » pourra faire d'un conſentement mutuel.

Les ſermens prêtez à l'ordinaire, le Proconſul fit partir pour la Syrie Lucius Municius Thermus & Lucius ſon frére, qui avoient apporté l'argent des Oroandiens, & leur donna ordre de prendre le ſerment d'Antiochus pour aſſûrer les articles de la paix. Il envoia enſuite des courriers à Quintus Fabius, & lui ordonna de revenir dans le port de Patare & d'y brûler tous les vaiſſeaux du Roi de Syrie.

XXXVI.

Les dix Commiſſaires réglent les affaires de l'Aſie.

LE Général Romain & les dix Commiſſaires aiant écouté à Apamée les différens qu'avoient entre eux les particuliers, les uns pour des terres, les autres pour de l'argent ou pour quelque autre ſujet, renvoiérent les plaideurs à certaines villes qu'ils acceptérent, & où leurs procès devoient être terminez. Ils s'appliquérent enſuite à ranger les affaires générales. Toutes les villes libres, qui autrefois tributaires d'Antiochus, avoient été fidéles au peuple Romain dans la derniére guerre, furent exemtées de tout tribut. Celles qui en paioient à Attalus, furent chargées de les payer à Euméne; & toutes celles qui avoient quitté les Romains pour ſe joindre à Antiochus, on leur ordonna de donner à Euméne ce qu'elles donnoient au Roi de Syrie. On accorda une franchiſe entiére aux Colophoniens qui étoient établis dans Notium, auſſibien qu'aux Cyméens & aux Mylaſſiens. La ville de Clazoméne, outre l'immunité, obtint la ſouveraineté ſur l'Iſle Drimuſe. Les Miléſiens n'avoient pû garder pendant la guerre le champ ſacré, on les y rétablit. Chio, Smyrne & Erythrée, qui s'étoient diſtinguées par leur attachement au parti Romain, reçûrent les terres que chacun ſouhaitoit & croioit lui convenir. Les Phocéens rentrérent en poſſeſſion de leur premier gouvernement & de leur ancien domaine.

On vint enſuite aux Rhodiens. La Lycie & la Carie juſqu'au Méandre, à l'exception de Telmeſſe, leur furent attribuées. A l'égard d'Euméne & de ſes fréres, on ne ſe contenta pas de ce que l'on avoit reglé en leur faveur dans le Traité de paix, on leur donna encore Lyſimachie avec la Cherſonéſe en Europe, & les terres avec les châteaux qui y confinent, & qui obéiſſoient à Antiochus : & en Aſie, les deux Phrygies, la petite proche l'Héleſpont & la grande, la Myſie qu'ils avoient déja conquiſe, la Lycaonie & la Lydie, les villes de Mylias, de Trallis, d'Ephéſe, de Telmeſſe. Le Roi de Pergame eut quelques conteſtations avec les Ambaſſadeurs d'Antiochus, prétendant que la Pamphylie eſt en-deçà du mont Taurus. Le procès fut renvoié au Sénat. Toutes les affaires,

ou du moins la plûpart & les plus néceſſaires étant ainſi réglées, le Proconſul prit la route de l'Héleſpont, & chemin faiſant confirma tout ce qui avoit été fait avec les Gaulois.

XXXVII.

Les Achéens ſe brouillent avec les Romains. Ambaſſades mutuelles de Ptolémée aux Achéens, & des Achéens à Ptolémée.

LEs Lacédémoniens irritez du meurtre qui s'étoit fait à Compaſium de pluſieurs de leurs citoiens, & croiant que par cette action Philopœmen avoit bravé la puiſſance & inſulté à la majeſté de la République Romaine, envoiérent à Rome des Ambaſſadeurs pour ſe plaindre de ce Préteur & de ſon gouvernement. Marcus Lépidus qui étoit alors Conſul, & qui fut depuis Grand-Prêtre, écrivit par ces Ambaſſadeurs aux Achéens, & leur fit des plaintes du procédé qu'ils avoient tenu à l'égard des Lacédémoniens. Philopœmen avoit en même tems député à Rome Nicoméde d'Elée. Ce fut auſſi dans ce tems-là que l'Athénien Demetrius vint en Achaïe de la part de Ptolémée pour renouveller l'alliance que ce Prince avoit autrefois faite avec les Achéens. Ceux-ci ſe firent un grand plaiſir de la renouveller, & députérent au Roi Lycortas mon pére Théodoridas & Poſitéles, tous deux Sicyoniens, pour lui prêter ſerment & recevoir les ſiens. C'eſt ici la place d'un événement qui paroîtra peut-être étranger à mon ſujet, mais qui cependant eſt digne d'être raconté. L'alliance renouvellée, Philopœmen aiant reçû un Ambaſſadeur de Ptolémée & l'aiant fait manger à ſa table, la converſation tomba ſur ce Prince. Dans l'éloge qu'en fit l'Ambaſſadeur, il s'étendit beaucoup ſur la dextérité & la hardieſſe qu'il faiſoit paroître à la chaſſe, ſur l'adreſſe avec laquelle il manioit un cheval, ſur la vigueur & la force avec laquelle il ſe ſervoit de ſes armes : & pour faire voir combien ce qu'il diſoit étoit vrai, il dit que ce Roi de deſſus ſon cheval avoit en chaſſant tué un taureau d'un coup de trait.

XXXVIII.

Les Béotiens indiſpoſent peu à peu contre eux les Romains & les Achéens.

DEpuis la paix faite avec Antiochus, les eſprits inquiets perdirent toute eſpérance d'innover & de brouiller, & le gouvernement changea de face. Mais comme depuis vingt-ſix ans il ne s'étoit pas rendu de jugement, il ſe répandit dans les villes qu'il falloit que les procès des particuliers fuſſent enfin décidez. Comme il y a plus de perſonnes peu avantagez des biens de la fortune que de gens riches, il y eut beaucoup de conteſtations ſur ce point. Mais il arriva par hazard un événement, qui favoriſa beaucoup ceux qui tenoient pour le meilleur parti.

Depuis longtems Titus Flaminius tâchoit de faire rentrer Zeuxippe dans la Béotie, par reconnoiſſance pour les ſervices qu'il en avoit tirez pendant les guerres d'Antiochus & de Philippe. Il obtint alors du Sénat qu'il écriroit aux Béotiens pour leur ordonner de rappeller chez eux Zeuxippe & ceux qui avec lui étoient exilez de leur patrie. Mais ces lettres ne gagnérent rien ſur les Béotiens, ils craignirent que ces exilez, à leur retour, ne les détachaſſent des Macédoniens; & pour confirmer l'arrêt rendu contre Zeuxippe & ſes adhérans, & auquel ils avoient déja ſouſcrit, on convoqua une aſſemblée, où l'on remit ſur le tapis tous les chefs d'accuſation qu'on avoit auparavant contre Zeuxippe. On l'accuſa d'abord de ſacrilege, prétendant qu'il avoit enlevé des lames de la table de Jupiter, laquelle étoit d'argent. L'autre crime étoit d'avoir tué Brachylles. Après quoi ils députérent Callicrite à Rome pour dire qu'il ne leur étoit pas permis de déroger à ce qui avoit été une fois établi ſelon leurs loix. Zeuxippe étant arrivé en même tems à Rome pour y ſoutenir ſon droit, le Sénat écrivit aux Etoliens & aux Achéens la réſiſtance que faiſoient les Béotiens à ſes ordres, & leur commanda de mener Zeuxippe dans ſa patrie. Les Achéens ne jugeant pas à propos d'emploier pour cela des troupes, envoiérent aux Béotiens des députez, qui les exortérent d'obéir aux ordres du Sénat, & de reculer le jugement des affaires qu'ils avoient entre eux,

comme ils reculoient la déciſion des procès qu'avoient intentez contre eux les Achéens, qui depuis longtems plaidoient contre les Béotiens pour certains contrats. On promit d'abord aux Députez qu'on ſuivroit leur avis, mais on oublia bientôt ſes promeſſes. Hippias étoit alors Préteur dans la Béotie. Quand Alcetas lui eut ſuccédé, Philopœmen accorda, à quiconque la lui demanda, la permiſſion de reprendre ſur les Béotiens tout ce qui lui avoit été enlevé par eux; ce qui ne fut pas un léger ſujet de guerre entre ces deux peuples. Sur le champ on prit à Mirrique & à Simon une partie de leurs troupeaux. Il y eut combat entre ceux qui prétendoient que cette proie leur appartenoit, & ce fut le commencement non d'un procès de citoien à citoien, mais d'une haine qui n'auroit pas manqué de dégénérer en une guerre ſanglante entre les deux nations, ſi le Sénat eût perſiſté à vouloir que Zeuxippe fût rétabli dans ſa patrie. Mais par bonheur il n'inſiſta pas davantage. Et les Mégariens pacifiérent les différens en priant Philopœmen de révoquer la permiſſion qu'il avoit donnée à ceux de ſa contrée qui avoient contracté avec les Béotiens.

XXXIX.

Diſpute entre les Lyciens & les Rhodiens.

VOici quel en fut le ſujet. Pendant que les dix Commiſſaires mettoient ordre aux affaires de l'Aſie, Théetéte & Philophron vinrent de la part des Rhodiens demander qu'en récompenſe de leur attachement au parti des Romains & de l'empreſſement avec lequel ils les avoient ſervis dans la guerre contre Antiochus, on leur donnât la ſouveraineté ſur la Lycie & ſur la Carie. En même tems Hypparque & Satyre prioient qu'en conſidération de la liaiſon que les Iliens, au nom deſquels ils parloient, avoient avec les Lyciens, on voulût bien pardonner à ces derniers les fautes où ils étoient tombez. Les Commiſſaires aiant entendu les deux partis, pour contenter, autant qu'il leur étoit poſſible, l'un & l'autre peuple, ne ſtatuérent rien de trop rigoureux contre les Iliens, & firent préſent de la Lycie aux Rhodiens. De là naquit entre les Lyciens & les Rhodiens une guerre fâcheuſe. D'un côté les Iliens parcourant les villes de Lycie, publioient que c'étoient

eux qui avoient adouci les Romains en leur faveur, & à qui elles étoient redevables de leur liberté. De l'autre Théetéte & Philophron répandoient chez les Rhodiens, que la Lycie & la Carie juſqu'au Méandre leur avoient été attribuées par les Romains. Les Lyciens donc ſe croiant libres, députent à Rhodes pour propoſer une alliance entre les deux peuples, les Rhodiens au contraire ſe croiant maîtres envoient quelques-uns de leurs citoiens pour ranger les affaires des deux provinces qui leur avoient été données. Quoique de part & d'autre on penſât fort différemment, tout le monde cependant n'étoit pas encore inſtruit du véritable état des choſes. Mais quand les Lyciens eurent fait à Rhodes leur demande dans le Conſeil, & que Pothion un des Prytanes ou Sénateurs des Rhodiens eut colligé les voix & fait ſentir aux Lyciens combien ce qu'ils propoſoient étoit abſurde, ce fut alors qu'éclata la différence des ſentimens. Car les Lyciens proteſtérent que quelque choſe qu'il arrivât, jamais ils ne ſe ſoumettroient & n'obéiroient aux Rhodiens.

XL.

Ambaſſades de différentes nations à Rome contre Philippe. Ambaſſade des Romains vers le même Prince.

LE Roi Euméne envoia vers ce tems-là des Ambaſſadeurs à Rome pour y faire connoître les violentes exactions que Philippe faiſoit ſur les villes de Thrace. Les Maronites exilez y furent auſſi porter leurs plaintes contre ce Prince, & l'accuſérent d'avoir été cauſe de leur exil. Les Athamaniens, les Perrhébiens, les Theſſaliens y députérent pour demander les villes que Philippe leur avoit enlevées pendant la guerre d'Antiochus. Enfin le Roi lui-même fit auſſi partir des Ambaſſadeurs pour le défendre contre les accuſations dont on devoit le charger. Après de longues conteſtations qu'eurent entre eux tous ces Députez, le Sénat ordonna qu'il ſeroit envoié des Ambaſſadeurs en Macédoine pour examiner tout ce qui concernoit Philippe, & ſervir comme de ſauvegarde à tous ceux qui voudroient faire des plaintes contre ce Prince. On choiſit pour cette Ambaſſade Quintus Cæcilius, Marcus Bœbius & Tiberius Sempronius.

XLI.

Conſeil tenu chez les Achéens pour différentes affaires, & pour répondre à des Ambaſſadeurs envoiez de pluſieurs endroits. Deux factions parmi les Achéens, leſquelles avoient pour Chefs : l'une, Ariſténe & Diophane ; l'autre, Philopœmen & Lycortas.

VEnons maintenant aux affaires du Péloponéſe. Nous avons déja dit que, ſous le gouvernement de Philopœmen, les Achéens avoient envoié à Rome des Ambaſſadeurs au ſujet de Lacédémone, & au Roi Ptolémée pour renouveller l'alliance faite autrefois avec lui. Ariſténe aiant été choiſi pour Préteur après Philopœmen, on reçut à Mégalopolis, où ſe tenoit alors le Conſeil des Achéens, des Ambaſſadeurs de la part d'Euméne, qui promettoit à la République ſix vingt talens, dont l'intérêt ſeroit deſtiné à l'entretien de ceux qui compoſoient le Conſeil public. Il en vint d'autres encore de Séleucus, qui au nom de leur Maître offrirent dix vaiſſeaux armez en guerre, & qui demandérent que l'ancienne alliance faite avec ce Prince fût renouvellée. Le Conſeil aſſemblé, le premier qui y entra fut Nicodéme d'Elée, qui fit le rapport de ce qu'il avoit dit dans le Sénat Romain ſur l'affaire de Lacédémone, & de ce qui lui avoit été répondu. On jugea par les réponſes qu'à la vérité le Sénat n'étoit content ni de la deſtruction du gouvernement de Sparte, ni du démoliſſement des murs de cette ville, ni du meurtre fait à Compaſium ; mais qu'il n'annulloit rien de ce qui avoit été ſtatué. Et comme il ne ſe rencontra perſonne qui parlât pour ou contre les réponſes du Sénat, il n'en fut plus fait mention. On donna enſuite audiance aux Ambaſſadeurs d'Euméne, qui après avoir renouvellé l'alliance faite autrefois avec Attalus pére du Roi, & propoſé les offres que faiſoit Euméne de ſix vingt talens, vantérent fort la bienveillance & l'amitié qu'avoit leur Maître pour les Achéens. Quand ils eurent fini, le Sicyonien Apollonius ſe leva & dit que le préſent que le Roi de Pergame offroit, à le regarder en lui-méme, étoit digne des Achéens ; mais que ſi l'on faiſoit attention au but qu'Euméne ſe propoſoit & à l'utilité qu'il ſe promettoit de tirer de ſa libéralité, la République ne pouvoit accepter ce préſent ſans ſe couvrir

d'infamie, & ſans commettre le plus énorme des crimes : que ce dernier inconvénient étoit hors de doute, puiſque la loi défendant à tout particulier, ſoit du peuple ſoit d'entre les Magiſtrats, de rien recevoir d'un Roi, ſous quelque prétexte que ce ſoit ; la tranſgreſſion ſeroit beaucoup plus criminelle ſi la République en corps acceptoit les offres d'Euméne : qu'à l'égard de l'infamie, elle étoit ſenſible & ſautoit aux yeux : car quoi de plus honteux pour un Conſeil que de recevoir d'un Roi chaque année dequoi ſe nourrir, & de ne s'aſſembler, pour délibérer ſur les affaires publiques, qu'après s'être pour ainſi dire enivrez à ſa table ; que cela nuiroit auſſi beaucoup aux affaires de la patrie ; qu'après Euméne Pruſias ne manqueroit pas auſſi de faire des largeſſes, & Séleucus après Pruſias : que les intérêts des Rois étant d'une autre nature que ceux des Républiques, & dans celles-ci les délibérations les plus importantes roulant preſque toujours ſur des conteſtations qu'on avoit avec les Rois, il arriveroit néceſſairement de deux choſes l'une, ou que les Achéens feroient l'avantage de ces Princes au préjudice de la nation, ou qu'ils ſe rendroient coupables d'une noire ingratitude envers leurs bienfaiteurs. Il finit en exortant les Achéens non ſeulement de refuſer le préſent qu'on leur offroit, mais encore de déteſter Euméne pour s'être aviſé de cet expédient pour les corrompre.

Après Apollonius, l'Eginéte Caſſandre prit la parole, & fit convenir les Achéens, que ſes compatriotes n'étoient tombez dans le malheureux état où ils ſe voioient, que parce qu'ils vivoient ſous leurs loix. Nous avons vû en effet que Publius Sulpicius étant venu à Egine en avoit vendu tous les habitans, & que les Etoliens, en vertu d'un Traité fait entre eux & les Romains, devenus maîtres de cette ville, l'avoient livrée à Attalus pour la ſomme de trente talens. D'où Caſſandre concluoit qu'Euméne, au lieu d'acheter à prix d'argent l'amitié des Achéens, avoit, en leur rendant Egine, un moien ſûr de ſe gagner tous les cœurs de la nation. Il conjura enſuite les Achéens de ne pas ſe laiſſer toucher par les offres d'Euméne ; que s'ils avoient la foibleſſe de les accepter, les Eginétes perdoient toute eſpérance d'être jamais remis en liberté. Ces deux diſcours firent une ſi forte impreſſion ſur la multitude, que perſonne n'oſa prendre la défenſe du Roi de Pergame. Tous rejettérent avec de grands cris ſa propoſition, quelque éblouiſſante que fût la ſomme d'argent qu'il offroit.

On appella enſuite Lycortas & les autres Ambaſſadeurs qui avoient été envoiez à Ptolémée, & l'on fit la lecture du Decret fait par ce Prince pour le renouvellement de l'alliance. Lycortas, après avoir dit qu'il avoit prêté ſerment au Roi au nom des Achéens & reçu les ſiens, ajouta qu'il apportoit de la part de Ptolémée à la République ſix mille boucliers d'airain pour armer les Peltaſtes, & deux cens talens d'airain monnoié; & il finit par un court éloge de la bienveillance & de l'amitié que ce Prince avoit pour la nation Achéenne. Après quoi le Préteur Ariſténe ſe levant demanda à l'Ambaſſadeur de Ptolémée & à ceux qui avoient été envoiez à ce Roi par les Achéens, quelle alliance il venoit renouveller. Perſonne n'aiant rien à répondre à cette queſtion, on s'informoit les uns des autres, tout le Conſeil fut fort embaraſſé. La difficulté venoit de ce qu'il s'étoit fait entre les Achéens & Ptolémée pluſieurs Traitez d'alliance, qui étoient très-différens les uns des autres ſelon les conjonctures où ils avoient été faits, & que l'Ambaſſadeur de Ptolémée, en renouvellant l'alliance, n'avoit parlé de renouvellement qu'en général & ſans aucune diſtinction. Les Ambaſſadeurs Achéens étoient tombez dans la même faute en prêtant & recevant les ſermens accoutumez, comme ſi jamais il n'y eût eu qu'un Traité d'alliance. C'eſt pourquoi le Préteur aiant étalé tous les Traitez & fait voir en détail les différences importantes qu'il y avoit entre eux, la multitude voulut ſçavoir lequel de tous on étoit venu renouveller. Comme ni Philopœmen, pendant la Préture duquel le renouvellement s'étoit fait, ni Lycortas qui avoit été pour cela envoié à Alexandrie, ne pûrent rendre raiſon de leur conduite, ils furent convaincus d'avoir procédé dans cette affaire avec trop peu de prudence & de maturité: au lieu que leur faute fit concevoir une grande idée du mérite d'Ariſténe, on le regarda comme le ſeul homme qui ſçût parler avec connoiſſance de cauſe. Il empêcha que le Décret ne fût ratifié, & remit la déciſion à un autre tems.

Après cela on donna audience aux Ambaſſadeurs de Séleucus. On renouvella l'alliance qu'on avoit avec lui, mais on ne crut pas devoir accepter pour lors les vaiſſeaux dont il faiſoit préſent. L'aſſemblée enſuite ſe ſépara, & chacun ſe retira dans la ville d'où il étoit venu. Un autre jour qu'il ſe célébroit une grande fête, Quintus Cæcilius, au retour de Macédoine, où il étoit allé comme Ambaſſadeur auprès de Phi-

lippe, vint dans l'Achaïe. Ariſténe aſſembla auſſitôt tous les principaux membres de la République dans Argos, & Quintus Cæcilius étant entré dans ce Conſeil, dit que les Achéens devoient d'autant moins uſer de rigueur avec les Lacédémoniens, que la conduite qu'on avoit tenue à leur égard paſſoit les bornes d'une juſte modération, & que l'on feroit bien de réformer tout ce qui s'étoit imprudemment fait contre eux dans cette occaſion, à quoi il exorta les Achéens de tout ſon pouvoir.

Il parut bien alors que ce qui avoit été ſtatué contre les Lacédémoniens n'étoit pas du goût d'Ariſténe, & qu'il s'entendoit avec Cæcilius, ſon ſilence le trahit, il ne repliqua pas un ſeul mot. Diophanes de Mégalopolis, homme plus guerrier que politique, ſe leva enſuite. Ce ne fut pas pour défendre ou excuſer le procédé des Achéens, il n'ouvrit pas la bouche ſur ce point, mais pour ſe venger de Philopœmen, qu'il n'aimoit pas, en intentant une autre accuſation contre les Achéens. Il dit qu'on avoit injuſtement agi non ſeulement avec Lacédémone, mais encore avec Meſſéne. Ce reproche étoit fondé ſur ce que les Meſſéniens n'étoient d'accord entre eux ni ſur le Decret qu'avoit fait Titus Quintius pour le rappel des exilez, ni ſur la maniére dont Philopœmen l'avoit mis à exécution. Cæcilius ſe voiant des partiſans parmi les Achéens mêmes, trouva encore plus mauvais que tout le Conſeil ne ſe ſoumît pas à ſon ſentiment.

Alors Philopœmen, Lycortas & Archon prirent hautement la défenſe de la République, ils firent voir que tout ce qui avoit été fait au ſujet de Sparte avoit été ſagement fait & même à l'avantage des Lacédémoniens, & que l'on n'y pouvoit rien changer ſans violer tous les droits humains & le reſpect que l'on devoit aux Dieux. Le Conſeil touché de leur diſcours, ordonna qu'il ne ſeroit rien changé à ce qui avoit été réglé, & que l'on donneroit cette réponſe à l'Ambaſſadeur Romain. Quand on la porta à Cæcilius, il demanda que l'on convoquât les Comices du païs. Les Magiſtrats répondirent qu'il falloit pour cela qu'il produisît une lettre du Sénat de Rome, par laquelle on priât les Achéens de s'aſſembler. Comme il n'en avoit point, on lui dit nettement qu'on ne s'aſſembleroit pas; ce qui le mit en ſi grande colére, qu'il partit d'Achaïe ſans vouloir entendre ce que les Magiſtrats avoient à lui dire. On crut que ce Député, & avant lui Marcus Ful-

vius, n'auroient pas parlé avec tant de liberté, s'ils n'euſſent été ſûrs qu'Ariſténe & Diophanes étoient pour eux. Auſſi furent-ils accuſez d'avoir attiré ces Romains dans le païs par haine pour Philopœmen, & paſſérent-ils pour ſuſpects dans l'eſprit de la multitude. Tel étoit l'état des affaires dans le Péloponéſe.

XLII.

Différentes Ambaſſades vers les Romains. Ambaſſades des Romains auprès de Philippe & des Grecs.

CÆcilius, de retour à Rome, fit au Sénat le rapport de tout ce qui lui étoit arrivé dans la Gréce. On fit enſuite entrer les Ambaſſadeurs de Macédoine & du Péloponéſe. Ceux de Philippe & d'Euméne furent introduits les premiers, après eux les exilez d'Ænum & de Maronée, qui répétérent ce qui avoit été dit ci-devant à Cæcilius à Theſſalonique. Le Sénat, après les avoir entendus, jugea qu'il falloit envoier de nouveaux Ambaſſadeurs à Philippe, pour examiner ſur les lieux s'il s'étoit retiré, ſelon qu'il l'avoit promis à Cæcilius, des villes de la Perrhébie, & pour lui ordonner d'évacuer Ænum & Maronée; & de ſortir en un mot de tous les châteaux, terres & villes qu'il occupoit ſur la côte maritime de la Thrace. On écouta enſuite Apollonidas, Ambaſſadeur que les Achéens avoient envoié pour les juſtifier de n'avoir point donné de réponſe à Cæcilius, & pour informer le Sénat de tout ce qui avoit été fait au ſujet de Lacédémone, qui de ſon côté avoit député à Rome Arée & Alcibiade, tous deux de ces anciens exilez que Philopœmen & les Achéens avoient rétablis dans leur patrie. Ces deux ingrats, malgré un bienfait ſi précieux & ſi récent, ſe chargérent de l'odieuſe commiſſion d'accuſer ceux qui les avoient ſauvez contre toute eſpérance, & qui leur avoient procuré le bonheur de revoir leurs foiers. Rien n'irrita plus les Achéens que cette ingratitude. Apollonidas prouva qu'il n'étoit pas poſſible de régler mieux les affaires de Lacédémone que Philopœmen & les Achéens ne les avoient réglées. De leur côté Arée & Alcibiade tâchérent de faire voir au contraire que les habitans aiant été chaſſez par force de Lacédémone, toutes les forces de la ville étoient épuiſées; que

que réduite à un très-petit nombre de citoiens, & ſes murs abattus, on n'y pouvoit plus vivre en ſûreté; qu'elle avoit perdu ſon ancienne liberté; qu'elle n'étoit pas ſeulement ſoumiſe aux Decrets publics des Achéens, mais qu'elle étoit encore forcée d'obéir à leurs Préteurs. Le Sénat aiant comparé & peſé les raiſons de part & d'autre, nomma pour Ambaſſadeur Appius Claudius, & lui donna des inſtructions ſur ce démêlé comme pour les autres affaires de la Gréce. Apollonidas excuſa encore les Achéens ſur le crime qu'on leur faiſoit de n'avoir pas convoqué les Comices pour Cæcilius. Il dit qu'en cela ils n'étoient pas condamnables, que c'étoit une loi chez eux de n'aſſembler le Conſeil que lorſqu'il étoit queſtion d'alliance ou de guerre, à moins qu'on ne produisît des lettres de la part du Sénat; que les Magiſtrats avoient donc eu raiſon de délibérer ſi l'on aſſembleroit le Conſeil de la nation, & qu'ils n'avoient point eu tort de n'en rien faire, puiſque Cæcilius n'apportoit point de lettre du Sénat Romain, & qu'il refuſoit de donner des ordres par écrit. Cæcilius ne laiſſa pas cette apologie ſans replique, il s'éleva contre Philopœmen, contre Lycortas, contre les Achéens en général, & contre la rigueur dont ils avoient uſé envers les Lacédémoniens. La réponſe du Sénat aux Ambaſſadeurs Achéens fut qu'il ſeroit envoié des Députez ſur les lieux pour examiner les choſes de plus près, & il leur recommanda d'avoir pour ces Députez tous les égards qu'il avoit lui-même pour ceux qui venoient à Rome de la part des Achéens.

XLIII.

Conſeil des Achéens donné aux Députez Romains à Clitor en Arcadie.

CEt événement arriva dans la cent quarante-huitiéme olympiade. Polybe raconte au long tout ce qui ſe dit de part & d'autre dans ce Conſeil ſur l'affaire de Lacédémone, & ce que les Achéens jugérent devoir faire ſur ce ſujet. Nous nous contentons d'en avertir.

XLIV.

Cruauté de Philippe à l'égard des Maronites. Il envoie ſon fils Demetrius à Rome.

QUand Philippe eut appris de ſes Ambaſſadeurs, qui lui avoient été renvoiez de Rome, qu'il falloit abſolument qu'il vuidât les villes de la Thrace, irrité juſqu'à la fureur de voir de tous les côtez ſa domination reſſerrée, il déchargea ſa rage ſur les habitans de Maronée. Par ſon ordre, Onomaſte qui avoit le gouvernement de la Thrace, l'étant venu trouver, ils concertérent enſemble la cruelle vengeance qu'il avoit projettée. Caſſandre avoit vécu longtems dans cette ville, & y étoit fort connu. C'étoit aſſez la maxime de Philippe d'envoier ſes Courtiſans dans les villes pour accoutumer les habitans à les y voir. Ce Caſſandre fut l'homme dont ſe ſervit Onomaſte pour exécuter la barbare ordonnance du Prince. Il fit entrer de nuit un corps de Thraces dans la ville, qui firent main-baſſe ſur les citoiens & en maſſacrérent un grand nombre. Philippe ainſi vengé de ceux qui n'étoient pas de ſa faction, attendoit tranquillement l'arrivée des Commiſſaires, perſuadé que perſonne n'auroit la hardieſſe de ſe déclarer ſon accuſateur. Quelque tems après arrive Appius, qui bientôt informé du traitement fait aux Maronites, en fait de vifs reproches au Roi de Macédoine, qui ſoutint qu'il n'avoit point de part à ce maſſacre, & qui le rejetta ſur une émotion populaire. Les uns, dit-il, inclinant pour Euméne, les autres pour moi, la querelle s'échauffa, & ils s'égorgérent les uns les autres. Il porta la confiance juſqu'à ordonner qu'on amenât devant lui quiconque voudroit l'accuſer. Mais qui auroit oſé le faire ? La punition auroit ſuivi de près, & le ſecours qu'on auroit pû attendre des Romains étoit trop éloigné. *Il eſt inutile*, lui dit Appius, *que vous vous excuſiez, je ſçai ce qui s'eſt paſſé & qui en eſt l'auteur.* Ce mot jetta Philippe dans de grandes inquiétudes. On ne pouſſa cependant pas la choſe plus loin dans cette premiére entrevûe. Mais le lendemain Appius lui commanda d'envoier ſans délai Onomaſte & Caſſandre à Rome, pour être interrogez par le Sénat ſur le fait en queſtion. A cet ordre Philippe changea de

couleur, chancela, héſita longtems à répondre. Enfin il dit qu'il envoieroit Caſſandre, auteur du maſſacre, à ce que les Commiſſaires croioient; mais il s'obſtina à retenir auprès de ſoi Onomaſte, qui, diſoit-il, étoit ſi peu à Maronée dans le tems de cette ſanglante tragédie, qu'il n'étoit pas même dans le voiſinage. Dans le fond, c'eſt qu'il craignoit qu'un homme qui avoit ſa confiance, & à qui il n'avoit rien caché, ne trahît devant le Sénat tous ſes ſecrets. Pour Caſſandre, dès que les Commiſſaires furent ſortis de la Macédoine, il le fit embarquer; mais il envoia des gens à ſa ſuite qui l'empoiſonnérent en Epire.

Après le départ des Commiſſaires, qui s'en allérent bien convaincus que Philippe avoit ordonné le maſſacre de Maronée, & qu'il étoit près de rompre avec les Romains; le Roi de Macédoine faiſant réflexion, ſeul & avec ſes amis Apelles & Philocles, que ſa haine contre les Romains & le déſir de s'en vanger commençoit à éclater, auroit bien voulu prendre inceſſamment les armes & leur faire ouvertement la guerre: mais comme ſes préparatifs n'étoient pas encore faits, il imagina un expédient pour gagner du tems. Il prit le deſſein d'envoier à Rome ſon fils Demetrius, qui aiant été longtems en ôtage dans cette ville & s'y étant acquis de l'eſtime, lui parut très en état ou de le défendre contre les accuſations qu'on pourroit intenter contre lui devant le Sénat, ou de l'excuſer ſur les fautes qu'il auroit en effet commiſes. Il diſpoſa donc tout ce qui étoit néceſſaire pour cette Ambaſſade, & avertit les amis dont il vouloit que le Prince ſon fils fût accompagné. Il promit en même tems aux Byſantins de les ſecourir, non qu'il prît beaucoup d'intérêt à leur défenſe, mais parce qu'allant à leur ſecours, il jetteroit la terreur parmi les petits Souverains de la Thrace qui régnent auprès de la Propontide, & les empêcheroit de mettre obſtacle au deſſein qu'il avoit de faire la guerre aux Romains.

XLV.

Les Commiſſaires Romains arrivent en Créte & mettent ordre aux affaires de cette Iſle.

DAns l'Iſle de Créte, pendant que Cydates fils d'Anticalces faiſoit à Gortyne la fonction de premier Magiſtrat, les Gortyniens tâchant par toutes ſortes de voies de diminuer la puiſſance des Cnoſſiens & de reſſerrer leur domaine, avoient donné Lycaſtion aux Ranciens & Diatonion aux Lyctiens. Sur ces entrefaites arrivérent en Créte avec Appius les Commiſſaires qui avoient été envoiez de Rome pour pacifier les différens qu'avoient entre eux les habitans de cette Iſle. Après quelque diſcuſſion, les Crétois s'étant laiſſez perſuader de prendre les Commiſſaires pour arbitres, ceux-ci rétablirent les Cnoſſiens dans la poſſeſſion de leur ancien territoire, & ordonnérent aux Cydoniates de reprendre les ôtages qu'ils avoient donnez & laiſſez à Charmion, & de ſortir de Phalaſarne ſans rien enlever de ce qui appartenoit aux habitans. Ils leur laiſſérent auſſi la liberté de faire partie du Conſeil public ou de n'y pas entrer, ſelon qu'ils trouveroient l'un plus avantageux que l'autre, pourvû qu'au reſte ils ſe contiſſent dans les bornes de leur domaine. Ils accordérent auſſi la même permiſſion aux Phalaſarniens, qui avoient été bannis de la ville pour avoir tué Menoetius un des plus illuſtres de leurs citoiens.

XLVI.

Plaintes des Ambaſſadeurs de la Gréce contre Philippe. Réponſes que le Sénat Romain leur donna & à Demetrius fils du Roi de Macédoine.

IL ne ſe vit peut-être jamais tant d'Ambaſſadeurs de Gréce à Rome qu'on en vit dans la cent quarante-neuviéme olympiade. Le bruit ne ſe fut pas plutôt répandu que Philippe étoit obligé de porter devant des Juges les démêlez qu'il avoit avec ſes voiſins, que les Romains écoutoient les plaintes

qu'on avoit à faire contre ce Prince, & qu'ils prenoient ſous leur protection les peuples qui avoient contre lui leurs droits ou leurs intérêts à défendre ; ce bruit, dis-je, ne ſe fut pas plutôt répandu, que de tous les environs de la Macédoine on ne vit à Rome que des accuſateurs contre Philippe, les uns pour eux-mêmes, les autres au nom de leur ville, d'autres encore au nom des nations auſquelles ils s'étoient joints. Il en vint auſſi de la part d'Euméne, à la tête deſquels étoit Athénée frére du Roi, pour ſe plaindre de ce que Philippe n'avoit pas évacué les villes de la Thrace, & de ce qu'il avoit envoié du ſecours à Pruſias. Il en étoit encore venu de Lacédémone, & chaque faction de cette ville y avoit ſes députez. Pour Philippe, il n'avoit auprès du Sénat pour défenſeur que ſon fils Demetrius, qu'il avoit fait accompagner de Philocles & d'Apelles, deux amis en qui il avoit une confiance entiére. Le premier que le Sénat fit appeller fut Athenée, dont il reçut une couronne du prix de quinze mille piéces d'or. Auſſi fit-il de grands éloges d'Euméne & de ſes fréres, les exortant de perſiſter toujours dans les mêmes ſentimens. Les Conſuls introduiſirent enſuite Demetrius & tous les accuſateurs de Philippe, les uns après les autres. Ils étoient en ſi grand nombre que trois jours entiers ſe paſſérent à les entendre, & que le Sénat ne ſçavoit comment ſatisfaire à tous. Car il en étoit venu de la Theſſalie non ſeulement au nom du Roiaume en général, mais de la part de chaque ville. Les Perrhébiens, les Athéniens, les Épirotes, les Illyriens y en avoient auſſi envoiez. Les uns reprochoient à Philippe d'avoir empiété ſur des terres hors de ſon diſtrict, d'autres d'avoir enlevé des hommes & des beſtiaux ſur le domaine d'autrui, ceux-ci d'avoir empêché que la juſtice ne fût rendue ſelon les loix, ceux-là d'avoir corrompu les Juges. Enfin il ſe faiſoit des plaintes en ſi grand nombre, qu'il n'étoit pas poſſible de les retenir toutes, ni de les ranger dans un certain ordre. Le Sénat lui-même ne pouvoit pas approfondir & éclaircir tant de faits de différente nature, & il diſpenſa Demetrius de juſtifier le Roi ſon pére ſur tout. Il aimoit ce Prince, qui étoit alors fort jeune, & nullement en état de répondre aux ſubtilitez & aux chicanes dont ſe ſervoient les accuſateurs. D'ailleurs Demetrius n'avoit que des paroles pour défendre ſon pére, & le Sénat vouloit connoître à fond les diſpoſitions de Philippe. On ſe contenta donc de demander au jeune Prince & à ſes

deux amis, ſi le Roi ne leur avoit pas mis entre les mains quelque mémoire. Demetrius répondit qu'il en avoit un, & en même tems produiſit un petit livre, où l'on lui ordonna de lire toutes les réponſes que Philippe avoit faites en général à toutes les plaintes qu'on pourroit porter contre lui. Le Roi diſoit dans ce livre qu'il avoit exécuté les ordres des Romains; que ſi quelquefois il y avoit manqué, l'on ne devoit s'en prendre qu'à ſes accuſateurs. Preſque ſur chaque article il répétoit: *Quoiqu'en cela Cæcilius & les autres Commiſſaires ne nous aient pas rendu la juſtice qu'ils nous devoient.* Et encore: *Quoiqu'en nous donnant ces ordres, on n'ait eu nul égard à la juſtice.* Ainſi finiſſoient preſque toutes les réponſes de Philippe. C'eſt pourquoi le Sénat, après avoir entendu les accuſations, ſatisfit en général à toutes, en diſant par le miniſtére du Conſul, que ſur ce qu'avoit dit ou lû Demetrius, il étoit perſuadé que Philippe ne s'étoit pas écarté & ne s'écarteroit pas dans la ſuite de ce que la juſtice demandoit de lui; mais qu'on ne lui faiſoit cette grace qu'à la conſidération du Prince ſon fils; & afin qu'il n'en doutât point, qu'on envoieroit en Macédoine des Ambaſſadeurs, tant pour examiner s'il ſe conformeroit en tout à la volonté du Sénat, que pour lui faire connoître que c'étoit à Demetrius qu'il étoit redevable de l'indulgence dont on avoit uſé à ſon égard: réponſe qui devoit d'autant plus flatter le jeune Prince, qu'elle étoit aſſaiſonnée des marques les plus tendres & les plus ſincéres d'eſtime & d'amitié, & qu'on ne lui demandoit pour tant de déférences, ſinon qu'il fût ami du peuple Romain.

Cette affaire conclue, on donna audiance aux Ambaſſadeurs d'Euméne, leſquels ſe plaignirent que Philippe eût envoié du ſecours à Pruſias, & de ce qu'il n'avoit point évacué les villes de la Thrace. Philocles qui avoit été Ambaſſadeur de la part de Philippe auprès de Pruſias, & qui étoit venu à Rome pour ces deux affaires par l'ordre du Roi de Macédoine, voulut dire quelque choſe pour l'excuſer; mais le Sénat, après l'avoir écouté quelque tems, répondit, que ſi les Députez, en arrivant dans la Macédoine, ne trouvoient pas ſes ordres exécutez & toutes les villes de Thrace remiſes au Roi de Pergame, il auroit raiſon de cette déſobéiſſance, & ne ſouffriroit pas qu'on l'amuſât plus longtems par des promeſſes frivoles. Il paroît de là que ſi l'indignation des Romains n'éclata point alors contre Philippe, ils ne furent arrê-

tez que par la préſence du Prince ſon fils. Mais ſi cette Ambaſſade lui fut avantageuſe d'un côté, de l'autre elle ne contribua pas peu à la ruine entiére de la Maiſon de Macédoine. La grace que le jeune Demetrius avoit obtenue du Sénat lui enfla le cœur. Perſée ſon frére & Philippe conçûrent une jalouſie furieuſe de la préférence qu'on avoit donnée ſur eux au jeune Prince. Leurs ſoupçons furent conſidérablement augmentez par la converſation ſecréte qu'eut avec Demetrius je ne ſçai quel inconnu, qui lui fit entendre que bientôt les Romains le mettroient ſur le trône de Macédoine, & qui en même tems écrivit à Philippe qu'il étoit important pour lui d'envoier une ſeconde fois à Rome ſon fils & ſes amis. Ces deux incidens vinrent fort à propos à Perſée pour engager Philippe à conſentir à la mort de Demetrius. Nous verrons dans la ſuite de quelle maniére l'arrêt fut exécuté.

Les Ambaſſadeurs des Lacédémoniens entrérent après ceux d'Euméne. Quelques-uns demandérent que leurs bannis fuſſent remis en liberté, & qu'on leur rendît tous les biens qu'on leur avoit ôtez au tems de leur exil. Mais Arée & Alcibiade dirent que c'étoit aſſez qu'on leur en rendît la valeur d'un talent, & qu'il falloit en partager le reſte entre les citoiens qui étoient les plus utiles à l'Etat. Un autre Député, c'étoit Serippe, demanda que la République fût rétablie dans la forme de gouvernement qu'elle avoit, lorſqu'elle étoit du corps des Achéens. Chaſon prit la défenſe de ceux qui avoient été condamnez à mort ou bannis par les Achéens. Il ſollicita le retour des exilez, & demanda que la République fût remiſe dans ſon premier état. Chacun d'eux avoit à l'égard des Achéens des vûes particuliéres, & parloit ſelon ſes vûes. Le Sénat ne pouvant éclaircir tous ces différens, choiſit trois citoiens qui avoient déja été députez dans le Péloponéſe pour les mêmes affaires, & qui étoient Titus * Quintius & Cæcilius. On plaida longtems devant eux toutes ces cauſes, & l'on convint que les bannis retourneroient dans leur patrie, que ceux qui avoient été condamnez à mort l'avoient été injuſtement, & que Lacédémone continueroit d'être du corps des Achéens. Reſtoit à décider ſi l'on rendroit aux bannis tous leurs biens, ou ſi l'on réduiroit ces biens à la valeur d'un talent, mais c'eſt ſur quoi l'on ne s'accorda point. Au reſte afin qu'on ne revînt pas à diſputer ſur tous les points, on mit par écrit ce dont on étoit convenu, & les Commiſſaires

ordonnérent que les parties ſignaſſent l'acte qui en avoit été dreſſé. Les Achéens ne l'avoient pas ſigné. Titus pour les y engager, fit appeller Xenarque, qui étoit venu de leur part tant pour renouveller l'alliance de ce peuple avec les Romains, que pour ſoutenir la cauſe des Achéens contre les Ambaſſadeurs de Lacédémone. Sans l'avoir averti dequoi il s'agiſſoit, il lui demanda bruſquement s'il approuvoit ce qui avoit été décidé. Xenarque embaraſſé ne ſçavoit pas trop ce qu'il devoit répondre. Le retour des exilez & la réhabilitation des morts ne lui plaiſoient pas trop. Ces deux articles étoient formellement contraires à un décret de ſa nation, décret gravé ſur une colonne. D'un autre côté il goutoit fort ce qui avoit été conclu que la ville de Sparte ſeroit du Conſeil des Achéens. Dans cette incertitude, moitié faute de ſçavoir à quoi s'en tenir, moitié par crainte, il ſigna l'acte. Après quoi le Sénat envoia Q. Marcius en Macédoine & dans le Péloponéſe pour y faire exécuter ſes ordres.

XLVII.

Philopœmen rompt les meſures que Titus & ſes ennemis avoient priſes contre lui.

DInocrates de Meſſéne arrivant à Rome, fut extrémement content d'y voir que le Sénat avoit jetté les yeux ſur Titus pour l'envoier auprès de Pruſias & de Seleucus. Il comptoit que ce Romain, auprès de qui il avoit un libre accès pendant la guerre de Lacédémone, & qui l'aimoit autant qu'il aimoit peu Philopœmen, régleroit, en paſſant par la Gréce, les affaires de Meſſéne ſelon les vûes qu'il voudroit & qu'il auroit ſoin de lui inſpirer. Il lui faiſoit donc aſſidûment ſa cour, & fondoit ſur lui toutes ſes eſpérances. Il arrive dans la Gréce avec Titus, bien ſûr, à ce qu'il s'imaginoit, que ſur les intérêts de ſa patrie le Romain ne ſuivroit d'autres lumiéres que les ſiennes. Philopœmen les attendit, ſans s'inquiéter, parce qu'il ſçavoit, à n'en pouvoir douter, que Titus, ſur les affaires de la Gréce, n'avoit aucun ordre de la part du Sénat. Quand ils eurent pris terre à Naupacte, Titus écrivit au Préteur & aux autres membres du Conſeil des Achéens de s'aſſembler. On lui fit réponſe qu'on attendoit,

doit, pour convoquer la multitude, qu'il mandât quelle affaire il avoit à communiquer, que c'étoit une condition ſans laquelle les loix ne permettoient pas d'aſſembler le Conſeil pour lui. Par-là Philopœmen fit tomber toutes les eſpérances de Dinocrates & des anciens bannis, & rendit inutile l'arrivée de Titus, qui n'oſa ſuppoſer des ordres qu'il n'avoit pas reçus.

XLVIII.

Philippe ſort des villes Gréques de la Thrace. Expédition de ce Prince contre les Barbares.

DEs que Q. Marcius fut arrivé dans la Macédoine, Philippe à la vérité ſortit de toutes les villes de Thrace où des Grecs s'étoient établis & en retira les garniſons; mais ce ne fut pas ſans regret & ſans chagrin, qu'il ſe vit obligé de ſe dépouiller ainſi lui-même. Il eut dans tout le reſte la même ſoumiſſion pour les ordres des Romains. Il lui importoit de cacher la haine qu'il avoit pour eux, & de gagner du tems pour ſe diſpoſer à la guerre qu'il ſe propoſoit de leur déclarer. Ce fut dans cette vûe qu'il marcha contre les Barbares, traverſa la Thrace, & ſe jetta ſur le païs des Odryſiens, des Beſſiens & des Denthelétes. Il entra d'emblée dans Philippopolis. Les habitans, à ſon approche, s'étoient enfuis ſur les montagnes. Il fit enſuite des courſes dans le plat païs, ravageant les uns, recevant les autres à compoſition. Il mit enfin garniſon dans la ville, & revint dans ſon Roiaume. Cette garniſon fut chaſſée quelque tems après par les Odryſiens, qui ne gardérent pas la foi qu'ils avoient promiſe à ce Prince.

XLIX.

Députation à Rome de la part des Lacédémoniens exilez.

LEs exilez de Lacédémone firent à Rome une députation, dans laquelle ſe trouvoient Arcéſilas & Agéſipolis, qui dans ſon enfance avoit été Roi de Sparte. Ces Députez furent pris par des pirates qui les tuérent. On leur en ſubſtitua d'autres qui arrivérent ſains & ſaufs à Rome.

L.

Commencement des malheurs de Demetrius fils de Philippe.

DEmetrius de retour en Macédoine fit connoître la réponſe que le Sénat lui avoit faite. Quand les Macédoniens y virent que c'étoit en conſidération de ce Prince qu'ils avoient été ſi favorablement traitez, qu'on lui étoit redevable de la grace qu'on avoit reçue, & que dans la ſuite il n'y auroit rien que les Romains ne fiſſent pour l'obliger, ils le regardérent comme le libérateur de la patrie. Car la maniére dont Philippe ſe conduiſoit avec les Romains leur faiſoit craindre que ceux-ci ne vinſſent bientôt fondre avec une armée ſur la Macédoine. Philippe & Perſée furent choquez des honneurs que Demetrius recevoit, ils ne pouvoient digérer que les Romains vouluſſent qu'on n'eût obligation de leurs faveurs qu'à ce jeune Prince. Le pére cependant eut aſſez de force pour cacher dans lui-même & diſſimuler ſon chagrin. Mais Perſée fit éclater ſes reſſentimens. C'étoit un Prince qui non ſeulement étoit beaucoup moins aimé des Romains que ſon frére, mais lui étoit infiniment inférieur ſoit par le caractére ſoit par les talens. Ce qui lui faiſoit appréhender, que quoiqu'aîné, il ne fût exclus de la ſucceſſion au Roiaume. Pour prévenir ce malheur, il commença par corrompre & ſe gagner les amis de Demetrius. . . . . *Voiez la fin tragique de ce Prince dans le quarantiéme Livre de Tite-Live.*

LI.

Différentes réponſes du Sénat à différens Ambaſſadeurs.

LA ſeconde année de la préſente olympiade il vint à Rome des Ambaſſadeurs de la part d'Euméne, de Pharnace, des Achéens, des Lacédémoniens exilez & de ceux qui étoient dans la ville. Les Rhodiens y en avoient auſſi envoiez pour ſe plaindre du meurtre qui s'étoit fait dans Sinope. Le Sénat répondit aux Ambaſſadeurs de Sinope, d'Euméne & de

Pharnace, qu'il députeroit pour être informé au juſte de l'état des affaires des Sinopéens, & des démêlez que les deux Rois avoient enſemble.

A l'égard des autres, comme Q. Marcius étoit tout récemment arrivé de Gréce, de Macédoine & du Péloponéſe, & qu'il avoit donné ſur ces païs-là tous les éclairciſſemens qu'on pouvoit ſouhaiter, le Sénat ne jugeoit pas qu'il fût néceſſaire d'en écouter les Ambaſſadeurs. On fit appeller cependant ceux du Péloponéſe & de la Macédoine, & on les laiſſa parler. Mais dans la réponſe qu'on leur fit & dans les jugemens que l'on porta, on eut moins égard à leurs remontrances qu'au rapport qu'avoit fait Marcius ; qu'à la vérité Philippe avoit obéi aux ordres du Sénat, mais qu'il ne s'y étoit ſoumis qu'avec une extréme répugnance, & qu'à la premiére occaſion qui lui paroîtroit favorable, il ne manqueroit pas de ſe déclarer contre les Romains. Sur ce rapport le Sénat loua Philippe de ce qu'il avoit fait, mais il le loua de telle ſorte qu'il l'avertiſſoit en même tems de ſe donner de garde de rien entreprendre contre la République Romaine.

Touchant le Péloponéſe, Q. Marcius avoit rapporté que les Achéens ne vouloient renvoier aucune affaire au Sénat, & que c'étoit une Ligue fiére & orgueilleuſe qui prétendoit tout décider par elle-même: que ſi les Péres ne les écoutoient que de certaine façon & témoignoient tant ſoit peu n'être pas contens de leurs procédez, les Lacédémoniens feroient certainement la paix avec Meſſéne, & qu'alors les Achéens viendroient en ſupplians implorer le ſecours des Romains. Sur quoi le Sénat fit réponſe à Serippe, Ambaſſadeur de Lacédémone, qu'il avoit fait juſqu'alors pour les Lacédémoniens tout ce qui lui avoit été poſſible ; mais que pour le préſent il ne croioit pas que le différend qu'ils avoient avec les Meſſéniens le regardât. Le Sénat répondit ainſi pour laiſſer les Lacédémoniens en ſuſpens. Quand enſuite les Achéens demandérent qu'en vertu du Traité d'alliance on leur donnât, ſi l'on pouvoit, du ſecours contre les Meſſéniens, ou que ſi cela ne ſe pouvoit pas, on prît du moins des meſures pour empêcher qu'il n'allât d'Italie à Meſſéne ni armes ni vivres ; on ne leur accorda ni l'un ni l'autre. Loin de là, le Sénat répondit que quand les Lacédémoniens, ou les Corinthiens, ou les Argiens ſe détacheroient de la Ligue des Achéens, ceux-ci ne devroient pas être ſurpris que les Péres ne s'intéreſſaſſent pas à cette ſépa-

ration. C'étoit comme publier à ſon de trompe qu'ils permettoient à quiconque de ſe ſéparer de la ligue des Achéens. On retint après cela les Ambaſſadeurs à Rome, juſqu'à ce qu'on eût appris quel avoit été le ſuccès de l'expédition de Achéens contre ceux de Meſſéne. Voilà ce qui ſe faiſoit alors en Italie.

L. I I.

Lycortas après avoir ſoumis les Meſſéniens, venge la mort de Philopœmen.

APrès que Lycortas, Préteur des Achéens, eut jetté la terreur parmi les Meſſéniens, ceux-ci, au lieu de ſe plaindre comme autrefois de la rigueur du gouvernement, oſoient à peine, quoique ſecourus par les ennemis, ouvrir la bouche & dire qu'il falloit députer pour traiter de la paix. Dinocrates lui-même environné de tous les côtez, prit le parti de céder au tems & de ſe retirer chez lui. Alors les Meſſéniens dociles aux avis de leurs anciens, & ſurtout des Ambaſſadeurs de Béotie, Epenéte & Appollodore, qui heureuſement ſe trouvoient alors à Meſſéne pour négocier la paix; les Meſſéniens, dis-je, députérent pour finir la guerre & demander pardon de leurs fautes paſſées. Lycortas aſſembla les autres Magiſtrats, & après avoir entendu les Députez, il leur dit, que l'unique moien qu'avoient les Meſſéniens pour obtenir la paix, étoit de livrer les auteurs de la rébellion & de la mort de Philopœmen, de remettre tous leurs intérêts en la diſpoſition des Achéens, & de recevoir garniſon dans leur citadelle. La réponſe du Préteur divulguée, ceux d'entre le peuple qui depuis longtems vouloient du mal aux auteurs de la guerre, étoient très-diſpoſez à s'en ſaiſir & à les livrer. D'autres, qui croioient n'avoir rien à craindre de la part des Achéens, conſentoient auſſi volontiers qu'on abandonnât tout à leur diſcrétion. Et il falloit bien que les uns & les autres acceptaſſent les conditions, puiſqu'il ne leur reſtoit aucune autre reſſource. La citadelle fut donc auſſitôt ouverte au Préteur, qui y mit des rondaches. Il entra enſuite dans la ville ſuivi d'un corps de troupes choiſies. Il convoqua la multitude, lui fit une harangue convenable aux conjonctures préſentes, & lui promit que jamais

il ne manqueroit à la foi qu'il lui avoit donnée. Pour les affaires générales, il les renvoia toutes au Conſeil des Achéens, qui devoit fort à propos s'aſſembler à Mégalopolis. Il fit encore juſtice de tous ceux qui étoient convaincus de quelque crime, & condamna à mort ceux qui avoient trempé dans la mort de Philopœmen.

LIII.

Lycortas rétablit les Meſſéniens dans leur premier état. Diſſimulation des Romains à l'égard des Achéens. Sparte eſt attribuée à la Ligue d'Achaie. Ambaſſade à Rome de la part des citoiens & des exilez de Lacédémone.

LEs Meſſéniens, qui par leur imprudence étoient tombez dans l'état le plus déplorable, furent par la généroſité de Lycortas & des Achéens réunis à la Ligue dont ils s'étoient ſeparez. Cette Ligue aquit encore alors Abis, Thurie & Phare, qui pendant la guerre de Meſſéne s'étoient détachées des Meſſéniens, & avoient élevé chacune une colonne particuliére. Quand on apprit à Rome que les Achéens avoient heureuſement terminé la guerre qu'ils avoient avec les Meſſéniens, on n'y tint plus aux Ambaſſadeurs le même langage qu'on leur avoit tenu avant le ſuccès. Le Sénat leur dit qu'il avoit pris garde que perſonne ne portât d'Italie à Meſſéne ni armes ni vivres: réponſe qui fit évidemment connoître qu'il étoit fort éloigné de négliger ou mépriſer les affaires de dehors, & qu'au contraire il trouvoit mauvais qu'on ne le conſultât point ſur toutes choſes, & qu'on ne ſuivît pas en tout ſes avis.

Les Ambaſſadeurs Lacédémoniens étant enfin arrivez de Rome, dirent ce que le Sénat leur avoit répondu. Sur la nouvelle qui s'en répandit, Lycortas aſſembla le peuple à Sicyone, & y mit en délibération ſi l'on recevroit Sparte dans la Ligue des Achéens. Pour porter la multitude à l'y recevoir, il repréſenta que les Romains, à la diſpoſition deſquels on avoit ci-devant abandonné cette ville, ne vouloient plus en être chargez; qu'ils avoient déclaré aux Ambaſſadeurs que cette affaire ne les regardoit pas; que ceux qui dans Sparte étoient à la tête des affaires ſouhaitoient entrer dans la Ligue;

qu'il trouvoit à l'admettre deux avantages conſidérables : le premier, qu'ils s'aſſocieroient un peuple qui leur avoit gardé une fidélité inviolable : l'autre, que les Achéens n'auroient plus parmi eux & dans leur Conſeil ſes anciens bannis, dont ils avoient éprouvé l'ingratitude & l'impiété, qu'on les chaſſeroit hors de la ville, pour y recevoir d'autres citoiens, qui amis du gouvernement auroient une reconnoiſſance proportionnée au bienfait qui leur auroit été accordé. Telles furent les raiſons & les motifs dont Lycortas ſe ſervit pour engager ſa nation à joindre Sparte à la Ligue des Achéens. Diophane & quelques autres prirent la défenſe des exilez. N'eſt-ce pas aſſez, diſoient-ils, qu'ils ſoient interdits & chaſſez de leur patrie ? Voulez-vous aggraver encore leur infortune en faveur d'un petit nombre de perſonnes, & prêter votre puiſſance à ceux qui contre tout droit & raiſon les ont éloignez de leurs foiers ? Malgré cette oppoſition, le Conſeil décida que Sparte ſeroit reçûe dans la Ligue, & en effet elle y fut reçûe, & l'on en grava le Decret ſur la colonne. A l'égard des anciens bannis, on ne fit grace qu'à ceux d'entre eux qu'on ne pouvoit convaincre d'avoir rien entrepris contre la nation des Achéens.

Cette affaire finie, les Achéens députérent à Rome Bippe d'Argos pour informer le Sénat de ce qu'ils avoient fait. Les Lacédémoniens y envoiérent Charon, & les exilez Cletis pour défendre leur cauſe contre les Ambaſſadeurs des Achéens. Il en fut auſſi de la part d'Euméne, d'Ariarathe & de Pharnace. Les Ambaſſadeurs de ces trois Princes eurent audiance les premiers. Il n'étoient pas beſoin que les Péres les écoutaſſent longtems. Ils étoient déja informez de la modération d'Euméne, de l'avarice & de l'orgueil de Pharnace par Q. Marcius & les autres Commiſſaires, qu'ils avoient députez pour connoître de la guerre qui étoit entre ces deux Princes. Ils répondirent qu'ils envoieroient de nouveaux Commiſſaires pour examiner encore plus exactement dequoi il s'agiſſoit entre les deux Rois. On appella enſuite les exilez de Lacédémone avec ceux que les habitans avoient députez. Après avoir entendu les uns & les autres, on ne dit rien aux Ambaſſadeurs de la ville qui marquât que l'on fût mécontent de ce qui s'étoit paſſé. Pour les exilez, on leur promit qu'on écriroit aux Achéens de leur permettre de retourner dans leur patrie. Quelques jours après Bippe, Député de la part des Achéens, fut introduit dans le Sénat, & y rapporta de quelle maniére

les Meſſéniens avoient été rétablis dans leur premier état, & non ſeulement on ne déſapprouva rien de ce qu'il avoit dit, mais on lui fit encore beaucoup d'honneurs & d'amitiez.

LIV.

Rétabliſſement des bannis de Lacédémone refuſé.

LEs exilez de Lacédémone ne ſurent pas plutôt revenus de Rome dans le Péloponéſe, qu'ils remirent aux Achéens les lettres qu'ils avoient reçues pour eux de la part du Sénat, & par leſquelles on leur mandoit de rétablir les exilez dans leur patrie. On leur répondit qu'on attendroit à délibérer ſur ces lettres, que les Ambaſſadeurs Achéens fuſſent de retour de Rome. Après quoi l'on grava ſur une colonne le Traité qui avoit été conclu avec les Meſſéniens, & on leur accorda l'immunité pour trois ans : de ſorte que le dégât qui s'étoit fait dans leur païs ne leur fut pas plus préjudiciable qu'aux Achéens. Peu après Bippe arriva de Rome, & rapporta que quand le Sénat avoit écrit en faveur des exilez, c'étoit moins parce qu'il avoit leur rétabliſſement à cœur, que pour ſe délivrer de leurs importunitez. Sur cette aſſûrance, les Achéens jugérent qu'il ne falloit rien changer à ce qui avoit été réglé.

LV.

Les Romains tâchent en vain de porter Pharnace à vivre en paix avec Euméne & Ariarathe.

DAns l'Aſie, Pharnace, ſans ſe mettre en peine de ce que les Romains décideroient, fit partir Léocrite à la tête de dix mille hommes pour piller la Galatie, & au commencement du printems il aſſembla ſes troupes comme pour ſe jetter dans la Cappadoce. Euméne indigné de voir les Traitez les plus ſolemnels ſi indignement violez, amaſſa auſſi ſes troupes. Toutes étoient prêtes à partir, lorſqu'Attalus arriva de Rome. Après quelques conférences ſur l'affaire préſente, ils marchérent enſemble contre Léocrite, qu'ils ne

trouvérent point dans la Galatie, & s'avancérent vers Pharnace. Dans la route ils rencontrérent des Députez qui de la part de Carſignat & de Géſotore, leſquels avoient auparavant pris le parti de Pharnace, demandoient qu'on ne leur fît point de tort, & promettoient de faire tout ce qui leur ſeroit ordonné. Mais les deux Rois irritez de l'infidélité de ces Princes, ne voulurent pas les écouter. De Calpite en cinq jours ils arrivérent au fleuve Halys, & ſix jours après à Amiſe. Là le Roi de Cappadoce joignit ſon armée aux leurs, & tous trois enſemble firent le dégât dans le plat païs. Ils y étoient campez, lorſque les Ambaſſadeurs, qui avoient été envoiez de Rome pour la paix, arrivérent. La nouvelle en étant venue à Euméne, il pria Attalus de leur aller au-devant, & pour leur faire voir qu'il étoit par lui-même en état de réſiſter à Pharnace, & même de le mettre à la raiſon, il augmenta le nombre de ſes troupes, & les fournit de tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire.

Quand les Ambaſſadeurs furent arrivez, ils exortérent Euméne & Ariarathe de ne pas prolonger plus longtems la guerre. Les deux Princes témoignérent qu'ils étoient prêts de mettre bas les armes ; mais ils priérent les Députez d'aſſembler un conſeil où Pharnace ſe trouvât avec eux, afin qu'ils pûſſent le convaincre en face de ſa perfidie & de ſa cruauté : que s'il n'étoit pas poſſible de l'y faire venir, au moins ils examinaſſent en juges droits & équitables les plaintes qu'il y avoit contre ce Prince. Les Ambaſſadeurs ne pûrent ſe refuſer à des demandes ſi juſtes & ſi raiſonnables, mais ils repréſentérent aux deux Rois qu'il falloit auparavant qu'ils retiraſſent leurs armées du païs, qu'on les avoit envoiez pour terminer la guerre, & que des actes d'hoſtilité s'accorderoient mal avec des conférences ſur la paix. Euméne y conſentit, & dès le lendemain il décampa pour ſe retirer dans la Galatie. Les Ambaſſadeurs ſur le champ vont trouver Pharnace, & tâchent de lui perſuader que de tous les moiens d'accommoder les affaires, le plus ſûr étoit d'avoir une conférence avec Euméne. Cet expédient ne plaît point à Pharnace, il le rejette abſolument, & donne à connoître par ce refus, qu'il ſe reconnoît coupable & qu'il ſe défie des raiſons qu'il apporteroit pour ſe juſtifier. Comme cependant les Ambaſſadeurs étoient réſolus de finir la guerre par quelque voie que ce fût, ils ne le quittérent pas qu'il n'eût conſenti à envoier des Ambaſſadeurs

ſur

ſur la côte de la mer conclure la paix aux conditions qu'ils lui preſcriroient. Ils ſe retirérent enſuite, & rejoignirent Euméne avec les Plénipotentaires de Pharnace. Du côté des Romains & du Roi de Pergame, il n'y eut rien qu'on n'accordât ; mais de la part des Ambaſſadeurs de Pharnace on ne vit que chicane, que réſiſtance. A peine étoit-on convenu de quelque choſe avec eux, qu'ils en demandoient une autre ou changeoient de ſentiment. Les Députez Romains voiant qu'ils travailloient en vain & que Pharnace n'accepteroit aucune condition, ſortirent de Pergame ſans avoir rien fait. Ceux de Pharnace retournérent de même chez eux : la guerre continua de ſe faire, & Euméne recommença à s'y préparer. Les Rhodiens alors l'aiant prié de ſe tranſporter à Rhodes, il y fut à grandes journées pour prendre la conduite de la guerre contre les Lyciens.

L V I.

Euméne envoie ſes fréres à Rome. Promeſſes qu'ils reçoivent de la part du Sénat.

LE Traité conclu entre Pharnace, Attalus & les autres ; chacun reconduiſit ſes troupes dans ſes Etats. Euméne alors étoit à Pergame, où il ſe rétabliſſoit d'une grande maladie qu'il avoit eue. Il apprit avec beaucoup de plaiſir la nouvelle, que lui apportoit Attalus, de la concluſion du Traité, & il ſe propoſa d'envoier tous ſes fréres à Rome. Deux motifs l'y portoient. Par-là il eſpéroit mettre fin à la guerre qu'il avoit avec Pharnace, & il étoit bien aiſe de faire connoître ſes fréres aux amis qu'il avoit dans Rome & dans le Sénat. Ils ſe diſpoſent donc au voiage, ils arrivent. Ils étoient déja connus dans cette ville à une infinité de perſonnes qui avoient porté les armes avec eux dans l'Aſie. On leur fit un accueil magnifique. Le Sénat ſurtout n'épargna rien pour les bien recevoir. Il les logea & les traita ſplendidement. On leur fit de grands préſens, on leur accorda l'audience la plus favorable. Introduits dans le Sénat, ils rappellérent dans un long diſcours les effets de l'étroite liaiſon que leur Maiſon avoit depuis longtems avec les Romains, ils portérent leurs plaintes contre Pharnace, & demandérent avec inſtance qu'il fût puni

comme il méritoit. La réponſe du Sénat fut gracieuſe. On leur promit qu'on envoieroit ſur les lieux des Ambaſſadeurs qui tenteroient toutes ſortes de voies pour finir la guerre.

LVII.

Pourquoi les Achéens choiſirent pour Ambaſſadeurs vers Ptolémée Lycortas, Polybe ſon fils, & le jeune Aratus.

PTolémée voulant faire alliance avec les Achéens, leur envoia un Ambaſſadeur avec promeſſe de leur donner ſix galéres à cinquante rames armées en guerre. Le préſent parut digne de reconnoiſſance, & l'on accepta les offres du Prince. En effet cela valloit à peu près dix talens. Pour remercier Ptolémée des armes & de l'argent qu'il avoit déja auparavant envoié, & pour recevoir les galéres, les Achéens choiſirent dans leur Conſeil Lycortas, Polybe & le jeune Aratus. Lycortas fut choiſi, par la raiſon qu'étant Préteur dans le tems qu'on avoit renouvellé l'alliance avec Ptolémée, il avoit pris avec chaleur les intérêts de ce Prince. On lui aſſocia Polybe, quoiqu'il n'eût point encore atteint l'âge preſcrit par les loix, parce que c'étoit ſon pére qui avoit été député pour renouveller l'alliance avec le Roi d'Egypte & apporter dans l'Achaïe les armes & l'argent que ce Prince avoit donné à la Ligue des Achéens. Enfin l'on joignit Aratus aux deux autres, parce que ſes ancêtres avoient été fort aimez des Ptolémées. Cette Ambaſſade ne ſortit cependant pas de l'Achaïe, parce que lorſqu'elle ſe diſpoſoit à partir, Ptolémée mourut.

LVIII.

Sentimens généreux de Lycortas dans l'aſſemblée des Achéens. Députation au Sénat de la part de cette nation. Callicrates, un des Ambaſſadeurs, trahit ſa République & tous les Grecs.

HYperbate, Préteur des Achéens, aiant mis en délibération dans le Conſeil, ſi l'on auroit égard aux lettres que le Sénat avoit écrites au ſujet du rétabliſſement de ceux

qui avoient été bannis de Lacédémone ; le ſentiment de Lycortas fut que ſur cela l'on devoit s'en tenir à ce qui avoit été réglé. » Quand les Romains, dit-il, écoutent favorable-» ment les plaintes des malheureux qui ne leur demandent » rien que de juſte & de raiſonnable, ils ne font en cela que » ce qu'il leur convient de faire : mais lorſqu'on leur repréſente » qu'entre les graces qu'on veut obtenir, les unes paſſent » leur pouvoir, les autres feroient deshonneur & un tort con-» ſidérable à leurs Alliez, ce n'eſt pas leur coutume de s'opi-» niâtrer & de forcer ces Alliez à leur obéir. C'eſt aujour-» d'hui le cas où nous ſommes. Faiſons connoître aux Ro-» mains que nous ne pouvons exécuter leurs ordres, ſans » violer nos ſermens, ſans aller contre les loix ſur leſquelles » notre Ligue eſt établie, ils ſe relâcheront ſans doute & con-» viendront que c'eſt avec juſte raiſon que nous nous défen-» dons de nous ſoumettre à ce qu'ils nous ordonnent. Hyperbate & Callicrates furent d'un avis contraire. Selon eux il falloit obéir, & il n'y avoit ni loi, ni ſerment, ni Traité qu'on ne dût ſacrifier à la volonté des Romains. Dans ce partage de ſentimens, il fut réſolu qu'on députeroit au Sénat pour l'informer de ce que Lycortas avoit expoſé dans le Conſeil. Les Ambaſſadeurs furent Callicrates Léontéſien, Lyſiade de Mégalopolis & Aratus de Sicyone, & on leur donna des inſtructions conformes à ce qui avoit été délibéré.

Quand ces Ambaſſadeurs furent arrivez à Rome, Callicrates introduit dans le Sénat fit tout le contraire de ce qui lui avoit été ordonné. Non ſeulement il eut l'audace de blâmer ceux qui ne penſoient pas comme lui ; mais il ſe donna encore la liberté d'avertir le Sénat de ce qu'il devoit faire. » Si les Grecs ne vous obéïſſent pas, Péres circonſcrits, dit-il, » ſi l'on n'a égard chez eux ni aux lettres ni aux ordres que » vous leur envoiez, c'eſt à vous ſeuls que vous devez vous » en prendre. Dans toutes les Républiques il y a maintenant » deux partis, dont l'un ſoutient qu'on doit ſe ſoumettre à ce » que vous ordonnez, & que les loix, les Traitez, tout en » un mot doit plier ſous votre bon plaiſir : l'autre prétend que » les loix, les ſermens, les Traitez doivent l'emporter ſur » votre volonté, & ne ceſſe d'exorter le peuple à s'y tenir in-» violablement attaché. De ces deux partis le dernier eſt le » plus du goût des Achéens, & a le plus de pouvoir parmi » la multitude. Qu'arrive-t-il de là ? Que ceux qui ſe rangent

» de votre côté ſont en horreur chez le peuple, & que ceux » qui vous réſiſtent ſont honorez & applaudis. Au lieu que ſi » le Sénat ſe déclaroit tant ſoit peu pour ceux qui prennent » à cœur ſes intérêts, bientôt tous les Chefs des Républiques » ſeroient pour les Romains, & le peuple intimidé ne tarde- » roit pas à ſuivre leur exemple. Mais ſi vous regardez cela » comme une choſe de peu d'importance, attendez-vous à » voir tous ces Chefs ſe tourner contre vous. La raiſon, je » vous l'ai dite, c'eſt que ce parti a pour lui la multitude, & » qu'il y eſt incomparablement plus conſidéré que l'autre. » Auſſi voions-nous des gens qui n'aiant pour tout mérite » qu'une oppoſition invincible à vos ordres & un prétendu » zéle pour la défenſe & la conſervation des loix de leur pa- » trie, ſont parvenus aux plus éminentes dignitez de leur » République. Continuez, Péres conſcrits, vous ne pouvez » mieux vous y prendre, ſi vous ne vous embaraſſez pas beau- » coup que les Grecs vous ſoient ſoumis. Mais ſi vous voulez » qu'ils exécutent vos ordres & qu'ils reçoivent vos lettres » avec reſpect, ſongez-y ſérieuſement. Sans cela je puis vous » aſſûrer que vous les trouverez toujours rebelles. Jugez de » leur réſiſtance future par celle qu'ils viennent de faire. Pen- » dant la guerre de Meſſéne, quelles meſures Q. Marcius n'a- » voit-il pas priſes pour empêcher que ſans l'aveu des Ro- » mains ils n'ordonnaſſent rien contre les Meſſéniens ? On les » a vûs malgré cela décerner la guerre de leur propre auto- » rité, mettre leur païs au pillage, envoier en exil quelques- » uns de leurs plus illuſtres citoiens, & en faire mourir dans » les plus honteux ſupplices d'autres qui s'étoient rendus à » leur diſcrétion, ſans qu'ils fuſſent coupables d'autre crime, » que d'avoir pris les Romains pour Juges du différend qu'ils » avoient avec les Achéens. Depuis combien de tems leur » avez-vous écrit de rappeller les exilez de Lacédémone ? » Cependant loin de les rappeller, ils ont fait graver ſur une » colonne une réſolution toute contraire, & ſe ſont engagez » par ſerment à ne jamais les rétablir. Apprenez de ces exem- » ples quelles précautions vous avez à prendre pour l'avenir. Après ce diſcours Callicrates ſe retira. Les exilez entrérent après lui, expliquérent leur affaire en peu de mots & de fa- çon à émouvoir la compaſſion de leurs auditeurs, & prirent congé.

Un diſcours auſſi favorable aux intérêts de la République

que l'étoit celui de Callicrates, ne pouvoit qu'être agréable au Sénat. Il s'y trouva des Sénateurs, qui dirent qu'il falloit augmenter le crédit & le pouvoir de ceux qui prenoient en main la défenſe de l'autorité Romaine, & abaiſſer ceux qui oſoient ne pas s'y ſoumettre. Ce fut alors qu'on prit à Rome pour la premiére fois le funeſte parti d'humilier & de décréditer ceux qui chacun dans ſa patrie penſoient le mieux, & de combler de biens & d'honneurs ceux qui juſtement ou ſans raiſon tenoient pour la puiſſance Romaine : parti qui peu de tems après multiplia les flatteurs & diminua beaucoup le nombre des vrais amis de la République. Au reſte le Sénat ne ſe contenta pas, pour rétablir les exilez, d'écrire aux Achéens, il écrivit encore aux Etoliens, aux Epirotes, aux Athéniens, aux Béotiens, aux Acarnaniens, comme voulant ſoulever tous les peuples contre les Achéens : & dans la réponſe qu'il fit aux Députez, ſans dire un ſeul mot des autres, il ne parla que de Callicrates, auquel il ſeroit à ſouhaiter, dit-il, que tous les Magiſtrats dans chaque ville reſſemblaſſent. Avec cette réponſe ce Député revint triomphant dans la Gréce, ſans conſidérer qu'il étoit la cauſe des malheurs qui alloient fondre ſur toute la Gréce, & en particulier ſur l'Achaïe. Car juſqu'à lui on voioit du moins une certaine égalité entre les Achéens & les Romains. Ceux-ci ſouffroient que les autres allaſſent en quelque ſorte du pair avec eux, parce qu'ils avoient éprouvé leur fidélité dans des tems très-difficiles, je veux dire pendant leurs guerres contre Philippe & contre Antiochus. Cette petite Ligue commençoit à ſe diſtinguer, dans les tems dont nous parlons, elle avoit déja fait de grands progrès, lorſque la trahiſon de Callicrates vint troubler les eſpérances qu'on avoit conçûes de ce bel établiſſement. Je dis trahiſon. Car tel eſt le caractére des Romains : nobles dans leurs ſentimens & portez naturellement aux belles actions, ils ſont touchez des plaintes des malheureux, & ſont charmez de ſoulager ceux qui ont recours à leur protection. Mais ſi quelqu'un, de la fidélité duquel ils ſont ſûrs, les avertit des inconvéniens où ils tomberoient en accordant certaines graces, ils reviennent bientôt à eux & réforment autant qu'ils peuvent ce qu'ils ont fait. Callicrates allant à Rome n'étoit chargé que de ſoutenir les droits des Achéens : puiſque les Romains ne faiſoient aucunes plaintes ſur ce qui s'étoit paſſé à l'égard des Meſſéniens, il ne devoit pas parler de cette affaire. Il revient en-

ſuite dans l'Achaïe, répandant par tout la terreur des Romains, racontant par tout, pour effraier, toutes les circonſtances de ſon Ambaſſade, & faiſant peur au peuple, qui ne ſçachant pas ce qu'il avoit dit dans le Sénat & les préſens par leſquels il s'étoit laiſſé corrompre, le créa d'abord Préteur. Il n'eut pas plutôt cette dignité qu'il rétablit dans leur patrie les exilez de Lacédémone & de Meſſéne.

LIX.

Euméne & Ariarathe font la paix avec Pharnace. Articles du Traité.

UNe occaſion ſi bruſque & ſi terrible diſpoſa Pharnace & le rendit plus ſouple à accepter ce que l'on jugeroit à propos de lui ordonner. Il envoia des Ambaſſadeurs à Euméne & à Ariarathe, qui lui en députérent auſſi de leur côté, & après pluſieurs Ambaſſades réciproques, le Traité fut enfin conclu en ces termes : » Paix perpétuelle entre Euméne, » Pruſias, Ariarathe, Pharnace & Mithridate. Jamais Phar» nace ne mettra le pié dans la Galatie. Tous les Traitez qu'a » faits Pharnace avec les Gaulois demeureront nuls. Il ſortira » encore de la Paphlagonie, & y rétablira tous les habitans » qu'il en a chaſſez. Il y remettra les armes & tous les autres » effets qu'il en a emportez. Il rendra à Ariarathe les païs » qui lui ont été pris, tous les effets qui y étoient & les ôtages » qu'il a reçus. Il rendra auſſi Téje ville près du Pont. Euméne donna quelque tems après cette ville à Pruſias, à qui ce préſent fit grand plaiſir. Suit dans le Traité : » Il ren„ voiera tous les priſonniers & les transfuges ſans rançon : „ outre cela, de l'argent & des richeſſes qu'il a emportées à „ Morzias & à Ariarathe, il donnera neuf cens talens à ces „ deux Rois, trois cens à Euméne pour le dédommager des „ frais de la guerre, & trois cens à Mithridate Gouverneur „ de l'Arménie, pour avoir pris les armes contre Ariarathe, „ & cela contre le Traité qu'il avoit fait avec Euméne. Dans ce Traité furent compris, entre les Puiſſances de l'Aſie, Artaxias qui régnoit ſur la plus grande partie de l'Arménie, & Acuſiloque ; entre celles d'Europe, Gatale Prince Sarmate ; & entre les Etats libres, les Héracléotes, les Méſembriens,

les Cherſonéſites & Cyſicéniens. On marqua encore dans le Traité en quel nombre & de quelle condition devoient être les ôtages que Pharnace donneroit, & dès qu'ils furent arrivez, les armées ſe retirérent. Ainſi ſe termina la guerre qu'Euméne & Ariarathe avoient avec Pharnace.

L. X.

Ambaſſade des Lyciens à Rome contre les Rhodiens. Les Rhodiens aménent à Perſée Laodice ſa femme.

QUand les Conſuls Tibérius & Claudius furent partis pour leur expédition contre les Iſtriens & les Agriens, le Sénat ſur la fin de l'été donna audience aux Ambaſſadeurs, qui n'étoient venus à Rome de la part des Lyciens qu'après la victoire remportée ſur ce peuple, quoiqu'ils fuſſent ſortis de leur païs aſſez longtems auparavant. Car dès avant que la guerre fût déclarée, les Xanthiens avoient envoié Nicoſtrate dans l'Achaïe & à Rome. Arrivé dans cette ville, il fit une deſcription ſi touchante des maux que la cruauté des Rhodiens faiſoit ſouffrir aux Lyciens, que le Sénat pénétré de compaſſion, députa des Ambaſſadeurs à Rhodes, pour déclarer que par les mémoires faits par les dix Commiſſaires envoiez en Aſie pour régler les affaires d'Antiochus, on voioit clairement que quand les Lyciens avoient été attribuez aux Rhodiens, ce n'étoit pas un préſent qu'on leur faiſoit, mais des amis & des alliez qu'on leur donnoit. Cette déciſion ne plut pas aux Rhodiens. Ils crurent que les Romains aiant appris les dépenſes énormes qu'ils avoient faites pour conſtruire la flote ſur laquelle ils avoient conduit la Reine Laodice à Perſée, vouloient, en les commettant avec les Lyciens, achever d'épuiſer leurs épargnes & leurs tréſors. En effet peu de tems auparavant les Rhodiens avoient équipé tout ce qu'ils avoient de vaiſſeaux pour faire à la Reine la flote la plus brillante & la plus magnifique. Perſée en avoit fourni les matériaux, & juſqu'aux ſoldats & aux matelots qui lui avoient amené Laodice, tous reçurent de lui un ruban d'or.

LXI.

Indignation des Rhodiens contre le Decret fait par le Sénat de Rome en faveur des Lyciens.

LEs Ambaſſadeurs Romains, en arrivant à Rhodes, publiérent l'Arrêt que le Sénat avoit donné. Cet Arrêt excita parmi les citoiens de grands mouvemens. On y fut indigné que les Romains diſent que les Lyciens avoient été donnez à la République Rhodienne, non comme un préſent, mais comme amis & alliez. Ils croioient avoir déja donné aſſez bon ordre aux affaires de la Lycie, il étoit triſte pour eux de ſe voir menacez de nouveaux embarras. Car les Lyciens ſur le bruit de l'arrivée des Ambaſſadeurs & de l'Arrêt qu'ils avoient apporté, recommençoient à ſe ſoulever, & paroiſſoient diſpoſez à revendiquer leur liberté à quelque prix que ce fût. De leur côté les Rhodiens ſe perſuadérent qu'il falloit que les Romains euſſent été trompez par les Lyciens, & députérent Lycophron à Rome pour donner au Sénat les éclairciſſemens dont il ſembloit avoir manqué. Tel étoit à Rhodes l'état des affaires, & l'on y avoit lieu de craindre que dans peu les Lyciens ne ſe révoltaſſent.

LXII.

Les Dardaniens députent à Rome pour demander du ſecours contre les Baſtarnes & Perſée.

LYcophron arrive à Rome & y plaide la cauſe des Rhodiens; mais le Sénat différa de lui répondre. En même tems que lui étoient venus des Ambaſſadeurs de la part des Dardaniens pour informer le Sénat que leur province étoit inondée d'une multitude de Baſtarnes, peuple d'une grandeur giganteſque & d'une valeur extraordinaire, avec lequel comme avec les Gaulois Perſée avoit fait un Traité d'alliance: qu'on y craignoit encore plus ce Prince que les Baſtarnes, & qu'ils avoient été envoiez pour implorer le ſecours de la République contre tant d'ennemis; des Députez de Theſſalie atteſtoient

teſtoient la vérité des plaintes des Dardaniens, & demandoient auſſi du ſecours pour eux-mêmes. Sur l'expoſé de ces Ambaſſadeurs, le Sénat députa ſur les lieux Aulus Poſthumius ſuivi de quelque jeuneſſe, pour examiner ſi le rapport qu'on lui avoit fait, étoit fondé.

LXIII.

Les Béotiens ſe diviſent imprudemment les uns des autres.

PEndant que les Commiſſaires Romains étoient à Chalcis, Laſys & Callias vinrent les y joindre de la part des Theſpiens, & livrérent leur patrie aux Romains. Iſménias y vint auſſi de la part de Neon Préteur des Béotiens, & dit que par l'ordre du Conſeil commun de la nation il remettoit à la diſcrétion des Commiſſaires toutes les villes de Béotie. Rien n'étoit plus oppoſé aux vûes de Q. Marcius, qui auroit ſouhaité que cela ſe fût fait par chaque ville en particulier. C'eſt pourquoi loin de faire un obligeant accueil à Iſménias, comme il avoit fait à Saſys, aux Députez de Chéronée, de Lébadie & aux autres, il ne lui marqua que du mépris, & les ordres qu'il lui donna, c'étoit moins des ordres que des inſultes : la moquerie alla ſi loin, que ſi Iſménias ne ſe fût refugié ſous le tribunal même des Commiſſaires, il eût été aſſommé de pierres par quelques-uns des exilez qui avoient conſpiré contre ſa vie.

A Thébes dans le même tems il ſe forma une ſédition. Pendant que les citoiens vouloient livrer la ville aux Romains, ceux de Corone & d'Haliarte s'y étant aſſemblez prétendirent dominer le Conſeil, & ſoutinrent qu'il falloit demeurer dans l'alliance du Roi de Macédoine. Juſques-là les deux partis étoient à peu près égaux. Mais Olympique, un des premiers de Corone, s'étant tourné du côté des Romains, il entraîna avec lui les autres, il ſe fit un changement univerſel dans l'eſprit de la multitude. D'abord on obligea Licetas d'aller faire des excuſes aux Commiſſaires pour l'alliance qu'on avoit contractée avec Perſée. Enſuite on courut chez Neon & chez Hippias, on les chaſſa de leurs maiſons, on leur ordonna de rendre compte de leur gouvernement, car c'étoient eux qui avoient négocié l'alliance ; on aſſembla le Conſeil, on choiſit

des Députez pour les envoier aux Commiſſaires, ordre fut donné aux Magiſtrats de faire alliance avec les Romains, enfin l'on abandonna la ville aux Romains & l'on rétablit les exilez.

En même tems à Chalcis les exilez envoiérent Pompidas aux Commiſſaires pour leur dénoncer Iſménias, Neon & Dicetas. Comme leur faute étoit manifeſte, & que les Romains favoriſoient les bannis, Hippias & ceux de ſon parti ſe trouvérent en très-mauvaiſe ſituation. La multitude étoit tellement irritée contre eux qu'ils coururent riſque de la vie, & ils l'auroient perdue, ſi les Romains n'euſſent fait quelque attention à la leur conſerver, & n'euſſent arrêté la violence & l'impétuoſité de la populace. Les affaires changérent de face, dès que les Députez Thébains furent arrivez, & qu'ils eurent montré ce qui avoit été réglé chez eux à l'avantage des Romains. Et il ne leur fallut pas beaucoup de tems pour faire le voiage de Thébes à Chalcis, parce que ces deux villes ne ſont pas fort éloignées l'une de l'autre.

Au reſte les Commiſſaires reçurent agréablement les Thébains, ils firent un grand éloge de leur ville, & leur conſeillérent de rappeller les exilez. Ils ordonnérent enſuite à tous les Députez d'envoier à Rome des Ambaſſadeurs qui livraſſent chacun leur ville en particulier à la diſcrétion des Romains. Après avoir ainſi diviſé, comme ils ſe l'étoient propoſé, le corps des Béotiens & donné de l'averſion au peuple pour la Maiſon roiale de Macédoine, ils firent venir Servius d'Argos, & le laiſſant à Chalcis, ils paſſérent dans le Péloponéſe. Neon quelques jours après ſe retira en Macédoine. Pour Iſménias & Diçetas, ils furent jettez daus un cachot, où peu de tems après ils ſe donnérent la mort à eux-mêmes.

C'eſt ainſi que les Béotiens, pour avoir pris ſans raiſon & par une légéreté impardonnable le parti de Perſée, après avoir formé pendant longtems une République qui en différentes occaſions s'étoit heureuſement délivrée des plus grands périls, ſe virent diſperſez & gouvernez par autant de Conſeils qu'il y avoient de villes dans la province. Pour revenir aux Commiſſaires, quand Aulus & Marcius furent arrivez à Argos, ils traitérent avec les Magiſtrats des Achéens, & priérent Archon leur Préteur d'envoier à Chalcis mille ſoldats pour garder la ville juſqu'à ce que les Romains y euſſent conduit des troupes. Archon leur aiant accordé ce ſecours, ils furent

joindre Publius, & ſe mirent enſuite ſur mer pour retourner à Rome.

LXIV.

Sage politique d'Hégéſiloque Prytane des Rhodiens, pour conſerver à ſa nation l'amitié du peuple Romain.

TIbérius & Poſthumius parcourant les Iſles & les villes de l'Aſie, ſéjournérent longtems dans Rhodes, quoique leur préſence y fût alors peu néceſſaire. Car Hégéſiloque, homme d'une grande diſtinction, qui étoit Prytane, & qui dans la ſuite fut envoié à Rome en qualité d'Ambaſſadeur; Hégéſiloque, dis-je, n'eut pas plutôt découvert que les Romains devoient déclarer la guerre à Perſée, qu'il exorta ſes citoiens non ſeulement de ſe joindre à eux, mais encore de radouber quarante vaiſſeaux, afin que ſi les Romains en avoient beſoin ils ne perdiſſent pas de tems à les attendre, mais qu'ils les trouvaſſent tout prêts. Il les montra tels en effet aux deux Commiſſaires Romains, qui ſortirent très-ſatisfaits de la ville. Ils louérent exttémement ſon zéle & ſon attachement pour la République Romaine, & revinrent enſuite à Rome.

LXV.

Perſée envoie des Ambaſſadeurs chez les Rhodiens pour ſonder leurs intentions.

PErſée, après avoir quitté les Commiſſaires Romains, renferma dans une lettre toutes les raiſons ſur leſquelles ſon droit étoit appuié & tout ce qui s'étoit dit de part & d'autre dans la conférence. Il avoit pris cet expédient, tant parce qu'il s'imaginoit que ſes raiſons l'emporteroient ſur celles des Commiſſaires, que parce qu'il vouloit ſonder par-là quelles étoient à ſon égard les diſpoſitions de chaque peuple. Il ne ſe ſervit que de courriers pour envoier ſa lettre dans les autes endroits, mais il diſtingua Rhodes, & y députa Antenor & Philippe, qui d'abord donnérent la lettre du Roi aux

Magiſtrats. Quelques jours après ils entrérent dans le Conſeil. Là ils exortérent les Rhodiens de demeurer en repos, & d'attendre en ſimples ſpectateurs quel parti prendroient les Romains. » S'ils entreprennent, dirent-ils, d'attaquer Perſée & » les Macédoniens malgré les Traitez qui ont été faits avec » eux, vous ſerez, Rhodiens, les médiateurs entre les deux » peuples ; tout le monde eſt intéreſſé à les voir vivre en paix, » mais il ne ſied plus à perſonne qu'à vous de travailler à les » réunir. Défenſeurs non ſeulement de votre liberté, mais » encore de celle de tout le reſte de la Gréce, plus vous avez » de zéle & d'ardeur pour la conſervation d'un ſi grand bien, » plus vous devez vous mettre en garde contre quiconque » auroit ou pourroit vous inſpirer des ſentimens contraires. Ils dirent pluſieurs choſes ſemblables, qui furent écoutées avec plaiſir. Mais ils parloient à des eſprits prévenus en faveur des Romains, & dans leſquels l'autorité du meilleur parti avoit pris le deſſus. On fit beaucoup de civilitez & de politeſſes aux Ambaſſadeurs ; mais la réponſe fut qu'on prioit Perſée de ne rien demander aux Rhodiens qui pût les faire paſſer pour contraires aux intérêts de Rome. Antenor ne prit pas cela pour une réponſe, mais content d'ailleurs des amitiez qu'il avoit reçûes des Rhodiens, il reprit la route de Macédoine.

LXVI.

Ambaſſades réciproques de Perſée chez les Béotiens, & des Béotiens chez Perſée.

PErſée informé que quelques villes de Béotie lui étoient encore attachées, leur envoia Antigone fils d'Alexandre en qualité d'Ambaſſadeur. Antigone arrive dans la Béotie & paſſe devant pluſieurs villes ſans y entrer, parce qu'il n'avoit nul prétexte pour les engager à faire alliance avec ſon Maître. Il entra dans Corone, dans Thébes, dans Haliarte, & en exorta les citoiens à ſe ranger au parti des Macédoniens. Ils ſe rendirent à ſes priéres, & réſolurent de dépêcher des Ambaſſadeurs en Macédoine. Antigone retourne à Perſée, & lui apprend l'heureux ſuccès de ſes négociations. Peu de tems après arrivent les Ambaſſadeurs de Béotie, &

prient le Roi d'envoier du ſecours aux villes qui s'étoient miſes de ſon côté, parce que les Thébains irritez de ce que ces villes ne ſe joignoient pas comme eux aux Romains, les menaçoient & recommençoient même à les inquiéter. Le Roi leur répondit, que pour le préſent la tréve faite avec les Romains ne lui permettoit pas de donner du ſecours, qu'il leur conſeilloit de ſe défendre contre les Thébains du mieux qu'il leur ſeroit poſſible, & de vivre en paix avec les Romains.

LXVII.

Faction à Rhodes contre les Romains.

CAius Lucrétius écrivit de Céphallénie, où ſa flote étoit à l'ancre, une lettre aux Rhodiens pour leur demander des vaiſſeaux, & fit porteur de ſa lettre un certain Socrates, qui gagnoit ſa vie à frotter d'huile les luteurs. Stratocles étoit alors Prytane du dernier ſemeſtre. Il aſſembla le Conſeil, & mit en délibération ce que l'on devoit faire ſur cette lettre. Agathagéte, Rhodophon, Aſtymédes & pluſieurs autres opinérent à envoier des vaiſſeaux ſans délai & de ſe joindre aux Romains dès le commencement de la guerre. Mais Dinon & Polyarate, chagrins de ce qui s'étoit déja fait en faveur des Romains, ſe ſervirent des ſoupçons qu'on avoit contre Euméne pour empêcher qu'on n'eût égard à ce que Lucrétius demandoit. Ce Prince étoit ſuſpect, & l'on étoit brouillé avec lui depuis que pendant la guerre contre Pharnace, il s'étoit poſté ſur l'Héleſpont pour arrêter les vaiſſeaux qui paſſoient dans le Pont Euxin, & que les Rhodiens s'y étoient oppoſez. Cette querelle s'étoit aigrie quelque tems auparavant à l'occaſion de certains châteaux & de la Perée, païs ſitué à l'extrémité du continent oppoſé à l'Iſle de Rhodes, & où les troupes d'Euméne faiſoient continuellement des courſes. Ces mécontentemens étoient cauſe que tout ce que l'on diſoit contre ce Prince étoit écouté volontiers. Les factieux ſaiſirent ce prétexte pour faire mépriſer la lettre de Lucrétius. Ils dirent qu'elle ne venoit pas de ce Romain, mais d'Euméne, qui vouloit de quelque maniére que ce fût les engager dans une guerre & les jetter dans des dépenſes & des fatigues inutiles. Le porteur même de la lettre leur aidoit à ſoutenir ce qu'ils

avançoient ; que les Romains, loin de ſe ſervir de gens d'une condition ſi baſſe pour envoier leurs ordres, choiſiſſoient pour cela les perſonnes les plus diſtinguées. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſçûſſent fort bien que la lettre avoit été véritablement écrite par Lucrétius ; mais ils vouloient rallentir l'ardeur de la multitude, retarder le ſecours qu'on devoit donner aux Romains, & faire naître par-là quelques occaſions de brouillerie avec eux. Car ils n'avoient d'autres vûes que d'aliéner des Romains l'eſprit des peuples & de le gagner à Perſée, dont ils étoient fauteurs ; l'un ſçavoir Polyarate, parce qu'aiant fait de grandes dépenſes pour contenter ſon faſte & ſon oſtentation, il n'avoit plus rien qui ne fût au pouvoir de ſes créanciers ; & Dinon, parce qu'avare & ſans pudeur il s'étoit toujours étudié à augmenter ſes biens par les largeſſes des Grands & des Rois. Stratocles s'éleva vivement contre ces factieux, il dit beaucoup de choſes contre Perſée, il fit au contraire un grand éloge des Romains, enfin il obtint du peuple un Decet qui ordonneroit d'envoier les vaiſſeaux. Sur le champ on équipa ſix galéres, dont on envoia cinq à Chalcis ſous la conduite de Timagoras, & la ſixiéme à Ténedos. Un autre Timagoras qui la commandoit rencontra à Ténedos Diophane, à qui Perſée avoit donné ordre d'aller vers Antiochus. Il ne put pas s'en rendre maître, mais il prit le vaiſſeau. Lucrétius reçut avec politeſſe tous les Alliez qui lui étoient arrivez par mer, mais il les remercia de leurs ſervices, parce, dit-il, que les affaires ne demandoient pas de ſecours maritime.

LXVIII.

Le Sénat ordonne que les Ambaſſadeurs de Perſée ſortent de Rome & de l'Italie.

LEs Commiſſaires Romains étant revenus d'Aſie, firent au Sénat leur rapport ſur ce qu'ils avoient vû à Rhodes & dans les autres villes. Enſuite on fit entrer les Ambaſſadeurs de Perſée. Solon & Hippias firent tous leurs efforts pour juſtifier leur Maître ſur tout, & pour appaiſer la colére du Sénat. Ils le défendirent principalement ſur l'attentat qu'on l'accuſoit d'avoir commis ſur la perſonne d'Euméne. Quand ils eurent fini, le Sénat qui depuis longtems avoit réſolu la

guerre, leur ordonna & à tous les Macédoniens qui étoient à Rome, de ſortir inceſſamment de la ville & de l'Italie dans trente jours. On appella enſuite les Conſuls, l'on leur recommanda de ne pas perdre de tems & de donner tous leurs ſoins à cette guerre.

LXIX.

Perſée, quoique victorieux, demande la paix & ne peut l'obtenir.

APrès la victoire remportée * par les Macédoniens, Perſée aſſembla ſon Conſeil. Il s'y trouva quelques-uns de ſes amis qui lui dirent qu'il feroit bien de députer au Conſul, de lui demander la paix, & pour l'obtenir de lui offrir, quoique victorieux, les mêmes tributs & les mêmes places que Philippe vaincu avoit promis de céder. » Car, dirent-ils, s'il ac-» corde la paix, premiérement vous vous faites un très-grand » honneur en finiſſant la guerre après une victoire, & en ſe-» cond lieu les Romains, après avoir éprouvé la valeur de vos » troupes, ne ſeront plus ſi hardis à donner des loix dures ou » injuſtes aux Macédoniens : que ſi piquez de leur défaite ils » s'opiniâtrent à s'en venger, autant qu'ils auront à craindre » la juſte colére des Dieux, autant vous aurez lieu d'eſpérer » que les Dieux & les hommes favoriſeront votre modération. Cet avis aiant été approuvé de la plûpart des membres du Conſeil & du Roi même, on choiſit ſur le champ pour Ambaſſadeurs Pantauchus & Medon de Boerée. Ils arrivent chez Licinius, on tient conſeil, les Ambaſſadeurs déclarent les ordres dont ils étoient chargez, on les fait retirer, on délibére. Le ſentiment unanime fut, qu'il falloit répondre le plus fiérement qu'il ſe pourroit. Car telle eſt la coutume qu'obſervent les Romains & qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, dans la mauvaiſe fortune ils affectent de paroître hauts & fiers, & dans la bonne doux & modeſtes. Cette politique eſt belle, on n'en peut douter, mais je ne ſçai ſi dans certaines conjonctures il eſt bien poſſible de la garder. Quoiqu'il en ſoit, voici la réponſe qu'on donna aux Ambaſſadeurs. » Point de paix » pour Perſée, s'il ne laiſſe au pouvoir du Sénat de diſpoſer » de ſa perſonne & de ſon Roiaume comme il lui plaira. Cette

* Voiez la bataille dans Tite-Live, l. 42.

réponſe portée au Roi & à ſes amis, on fut frappé d'un orgueil ſi inſupportable. Le Conſeil en fut choqué au point qu'on dit au Roi que quoiqu'il arrivât, il ne devoit plus envoier perſonne aux Romains. Perſée ne fut pas de leur avis. Non ſeulement il y envoia pluſieurs fois, mais il offrit un tribut plus conſidérable encore que celui dont Philippe avoit été chargé. Toutes ſes inſtances ne ſervirent qu'à lui faire reprocher par ſes amis, que victorieux il ſe rabaiſſoit autant que s'il eût été vaincu. N'aiant donc plus de paix à attendre, il revint à ſon premier camp de Sycurium.

LXX.

Convention des Rhodiens avec Perſée pour la rançon des priſonniers.

QUand la guerre de Perſée contre les Romains fut finie, Antenor vint de ſa part à Rhodes pour traiter de la rançon des priſonniers qui étoient ſur mer avec Diophane. Le Sénat Rhodien fut partagé ſur le parti que l'on devoit prendre. Philophron & Théetéte ne vouloient nulle liaiſon, nul Traité avec le Roi de Macédoine ; Dinon & Polyarate étoient d'un autre ſentiment. Enfin les avis ſe réunirent, & l'on convint avec Perſée pour la rançon de ces priſonniers.

LXXI.

Ambaſſade à Rome de la part d'Antiochus.

CE Prince ne pouvant plus douter que le Roi d'Egypte ne ſe diſpoſât à porter la guerre dans la Cœleſyrie, députa Méleagre à Rome, avec ordre de dire & de prouver au Sénat par les Traitez faits avec Ptolémée, que ce Roi l'attaquoit contre tout droit & raiſon.

LXXII.

Antiochus & Ptolémée envoient des Ambaſſadeurs au Sénat Romain.

LA guerre pour la Cœleſyrie étoit à peine commencée ; que les deux Rois dépêchérent à Rome des Ambaſſadeurs. Ceux d'Antiochus furent Méleagre, Soſiphanes & Héraclides ; ceux de Ptolémée, Timothée & Damon. Il faut remarquer quAntiochus étoit maître de la Cœleſyrie & de la Phénicie, depuis qu'Antiochus ſon pére avoit défait près de Panium les Généraux de Ptolémée. Ces païs lui étant échûs par le droit de la guerre, il les croioit très-juſtement aquis & les regardoit comme lui appartenans en propre. Ptolémée de ſon côté les revendiquoit, prétendant que le premier Antiochus les avoit injuſtement envahis pendant la minorité de ſon pére. Les Ambaſſadeurs d'Antiochus avoient donc ordre de faire voir au Sénat que Ptolémée n'avoit pû ſans une injuſtice criante porter le premier la guerre dans la Cœleſyrie : & ceux de Ptolémée de renouveller avec les Romains les anciens Traitez d'alliance, de ménager une paix avec Perſée, & ſurtout d'obſerver ce que diſoient à Rome ceux d'Antiochus. Ils n'oſérent cependant pas parler de paix : Marcus Emilius leur avoit conſeillé de ne pas s'ingérer dans cette affaire. Mais ils renouvellérent les Traitez d'alliance, & aiant reçu des réponſes conformes à ce qu'ils avoient ſouhaité, ils retournérent à Alexandrie. Quant aux Ambaſſadeurs d'Antiochus, la réponſe qu'on leur donna fut que le Sénat permettroit à Quintus Marcius, d'écrire à Ptolémée ſelon qu'il jugeroit que ſa probité & les intérêts du peuple Romain le demandoient.

LXXIII.

Ambaſſade des Rhodiens à Rome pour renouveller l'alliance & obtenir la permiſſion de tranſporter des bleds.

SUr la fin de l'été, Hégéſiloque, Nicagoras & Nicandre vinrent à Rome de la part des Rhodiens pour renouveller l'ailliance & demander la permiſſion de tranſporter des

bleds. Ils avoient ordre encore de juſtifier Rhodes ſur les mauvais bruits qu'on avoit répandus contre cette Iſle. Car perſonne n'ignoroit qu'il y avoit dans Rhodes une diviſion inteſtine, qu'Agathagéte, Philophron & Rodophon tenoient pour les Romains ; & Dinon avec Polyarte pour Perſée & les Macédoniens. De là les diſputes fréquentes & les partages de ſentimens dans les délibérations, d'où les gens mal intentionnez contre la ville prenoient occaſion de la décrier. Le Sénat, quoique bien inſtruit, fit ſemblant de n'avoir rien appris de cette diviſion. Il permit aux Rhodiens de tranſporter chez eux cent mille medimnes de bled de la Sicile, & ſe conduiſit de même avec tous les autres Grecs, qui étoient venus à Rome & qui étoient affectionnez aux Romains.

LXXIV.

Les Achéens aſſemblent leur Conſeil pour Caius Popillius. On lui accorde la même prérogative à Therme dans l'Etolie. Diviſion dans ce dernier Conſeil. Délibération des Achéens ſur l'Ambaſſade des Romains. Archon eſt fait Préteur, & Polybe Général de la cavalerie. Attalus demande aux Achéens que les ſtatues autrefois érigées à ſon frére Eumène ſoient relevées.

PEndant qu'Aulus Hoſtilius étoit en quartier d'hiver dans la Theſſalie, il envoia pour Ambaſſadeurs dans toutes les villes de la Gréce Caius Popillius & Cn. Octavius. Ils entrérent d'abord dans Thébes, dont ils louérent fort les citoiens, & les exortérent à demeurer fermes dans l'amitié du peuple Romain. Parcourant enſuite les villes du Péloponéſe, ils vantérent par tout la douceur & la modération du Sénat, & pour en donner une grande idée, ils ne ceſſoient de faire valloir le dernier Sénatuſconſulte fait en faveur des Grecs. On voioit par leurs diſcours que dans chaque ville ils connoiſſoient parfaitement & ceux qui ne prenoient pas le parti des Romains avec aſſez de chaleur, & ceux qui y étoient ſincérement attachez. On s'appercevoit même qu'une ſimple tiédeur à embraſſer leurs intérêts, les choquoit autant que ſi l'on y eût été tout-à-fait contraire : de façon qu'on ne ſçavoit pas trop quelles meſures l'on devoit prendre pour ne pas ſe faire d'affaire avec eux. Dans le Conſeil qui ſe tint pour eux

à Egium, on s'attendoit, au moins le bruit en avoit couru, qu'ils accuſeroient & convaincroient Lycortas, Archon & Polybe d'être oppoſez aux deſſeins des Romains, & que ſi pour le préſent ces Achéens ne brouilloient pas, ce n'étoit pas qu'ils fuſſent naturellement paiſibles, mais parce qu'ils attendoient quelque incident qui leur en donnât occaſion. Ils n'en firent cependant rien, faute de prétexte raiſonnable. Ils ſe contentérent d'exorter civilement les Achéens à reſter fidéles à la République, & paſſérent enſuite en Etolie.

A Therme, on leur convoqua une nouvelle aſſemblée, où ils firent un long diſcours qui ne fut qu'une honnête & douce exortation. Leur but dans cette aſſemblée étoit d'y demander des ôtages aux Etoliens. Dès qu'ils furent arrivez, Proandre ſe leva, fit un détail de quelques ſervices qu'il avoit rendus aux Romains, & s'emporta contre ceux qui l'avoient déſervi auprès d'eux. Quoique Popillius n'ignorât pas que cet homme étoit contraire aux Romains, il ne laiſſa pas que de le louer & d'applaudir à tout ce qu'il avoit dit. Lyciſque prit enſuite la parole. Dans l'accuſation qu'il intenta, à la vérité il ne nomma perſonne, mais il en fit ſoupçonner pluſieurs. Il dit que les Romains avoient ſagement fait d'emmener à Rome les principaux Etoliens, (c'étoit Eupoléme & Nicandre qu'il entendoit,) mais qu'il reſtoit encore dans l'Etolie des gens qui entroient dans leurs deſſeins, qui agiſſoient de concert avec eux, & contre leſquels il falloit prendre les mêmes précautions, à moins qu'ils ne donnaſſent leurs enfans pour ôtages. Comme cette accuſation tomboit à plomb ſur Archidame & Pantaleon, celui-ci, après avoir en peu de mots reproché à Lyciſque ſa baſſe & honteuſe adulation, ſe tourna vers Thoas, qu'il ſoupçonnoit avec d'autant plus de raiſon d'être auteur des calomnies dont on le chargeoit, qu'au dehors il ne paroiſſoit pas qu'ils fuſſent mal enſemble. Il lui rappella ce qui s'étoit paſſé dans le tems de la guerre d'Antiochus; il le fit ſouvenir que ſi livré aux Romains, il avoit recouvré ſa liberté, c'étoit lui Pantaleon & Nicandre qui lui avoient procuré ce bonheur, lorſqu'il s'y attendoit le moins; enfin il donna tant d'horreur au peuple pour l'ingratitude de ce perſonnage, que non ſeulement il ne pouvoit dire deux mots ſans être interrompu, mais qu'on l'accabloit de pierres. Popillius fit quelques plaintes de cette violence; mais ſans parler davantage des ôtages, il ſe mit en mer lui & ſon

Collégue pour entrer dans l'Acarnanie, & laiſſa l'Etolie pleine de troubles, de ſoupçons réciproques & de ſéditions.

Leur paſſage dans l'Acarnanie fit penſer aux Grecs que la choſe méritoit toute leur attention. Il ſe fit une aſſemblée de ceux qui étoient d'accord ſur le gouvernement, & qui étoient Arcéſilas, Ariſton de Mégalopolis, Stratius de Trittée, Xenon de Patare, Apollonidas de Sicyone. Dans ce Conſeil, Lycortas perſiſta dans ſon premier ſentiment, qu'il falloit garder entre Perſée & les Romains une parfaite neutralité : qu'il n'étoit point avantageux aux Grecs de donner du ſecours à l'une ou à l'autre Puiſſance, parce que celle qui ſeroit victorieuſe deviendroit trop formidable ; & qu'il ſeroit dangereux d'agir contre l'une ou l'autre, parce que ſur les affaires de l'Etat on avoit déja oſé s'oppoſer à pluſieurs Romains de la premiére diſtinction. Apollonidas & Straton convinrent qu'il n'étoit pas à propos de ſe déclarer contre les Romains ; mais ils furent d'avis que s'il ſe rencontroit quelqu'un, qui ſous prétexte de l'intérêt public, voulût contre les loix faire ſa cour aux Romains en ſe déclarant pour eux, il falloit l'en empêcher & lui réſiſter en face. L'avis d'Archon fut que l'on devoit ſe conduire ſelon les conjonctures, ne pas donner lieu à la calomnie d'irriter l'une ou l'autre Puiſſance contre la République, & d'éviter les malheurs où étoit tombé Nicandre, pour n'avoir point aſſez connu le pouvoir des Romains. Ce fut auſſi le ſentiment de Polyéne, d'Arcéſilas, d'Ariſton & de Xenon. C'eſt pourquoi l'on convint de donner la Préture à Archon, & de faire Polybe Capitaine général de la cavalerie.

Sur ces entrefaites Attalus aiant quelque choſe à obtenir de la Ligue Achéenne, fit ſonder le nouveau Préteur, qui réſolu à favoriſer les Romains & leurs Alliez, promit à ce Prince d'appuier ſes demandes de tout ſon pouvoir. Au premier Conſeil qui ſe tint, on introduiſit dans l'aſſemblée les Ambaſſadeurs d'Attalus, qui demandérent qu'en conſidération du Prince qui les avoit envoiez, l'on rendît à Euméne ſon frére les honneurs que la République lui avoit autrefois décernez. La multitude incertaine ne ſçavoit à quoi ſe déterminer. Pluſieurs s'oppoſérent à cette reſtitution, & pour pluſieurs raiſons. Ceux qui les avoient ôtez, vouloient qu'on ne changeât rien à ce qu'ils avoient fait. D'autres pouſſez par des mécontemens perſonnels étoient bien aiſes de ſaiſir cette occaſion

pour ſe vanger d'Euméne. Quelques-uns par jalouſie contre les partiſans d'Attalus faiſoient tous leurs efforts pour empêcher que ce Prince n'obtînt ce qu'il demandoit. Comme l'affaire étoit de nature à ne pouvoir être décidée ſans que le Préteur ſe déclarât, Archon ſe leva & prit le parti des Ambaſſadeurs. Mais il n'oſa parler beaucoup en leur faveur. La charge qu'il occupoit l'avoit entraîné dans de grandes dépenſes; il craignit qu'on ne le ſoupçonnât de favoriſer Euméne dans l'eſpérance de s'en attirer quelque gratification. Dans l'incertitude où étoit le Conſeil, Polybe prit la parole, & pour faire plaiſir à la multitude, il s'étendit beaucoup pour montrer que le Decret fait autrefois par les Achéens pour priver Euméne des honneurs qui lui avoient été accordez, ne portoit pas qu'on les lui ôtât tous, mais ſeulement ceux où il y avoit de l'excès, & ceux qui étoient contre les loix: que de purs démêlez perſonnels avoient porté Soſigéne & Diopithes Rhodiens, qui alors préſidoient aux jugemens, à dépouiller le Roi de tous les honneurs qui lui avoient été décernez; qu'en cela ils n'avoient pas ſeulement paſſé les bornes de leur pouvoir, mais bleſſé encore la bienſéance & la juſtice: que ſi les Achéens avoient retranché les honneurs à Euméne, ce n'étoit pas qu'ils lui vouluſſent du mal, mais parce qu'il en demandoit plus que ſes bienfaits ne lui en avoient mérité: que comme ſes juges, ſans égard à ce qui convenoit aux Achéens, n'avoient penſé qu'à ſatisfaire leurs reſſentimens particuliers, les Achéens ne devant rien avoir plus à cœur que leur devoir, étoient obligez de modérer les excès de ces Magiſtrats, & de réparer l'injure faite à Euméne, ſçachant ſurtout qu'Attalus ne ſeroit pas moins ſenſible à cette faveur que le Roi ſon frére. Toute l'aſſemblée applaudit à ce diſcours, & il fut ordonné par un Decret que l'on rétabliroit Euméne dans tous ſes honneurs, à moins qu'il n'y en eût de deshonorant contre la République ou contre les loix. C'eſt ainſi qu'Euméne, par la médiation d'Attalus, recouvra dans le Péloponéſe les honneurs qu'il avoit perdus.

LXXV.

Diviſion dans le Conſeil des Acarnaniens.

DAns ce Conſeil qui ſe tenoit à Thurium, Æſchrion, Glaucus, Chremés, tous trois amis des Romains, demandoient à Popillius qu'il mît des garniſons dans toutes les villes d'Acarnanie, parce que dans ces villes il ſe trouvoit des gens qui favoriſoient le parti de Perſée & des Macédoniens. Diogénes s'oppoſoit fortement à ce ſentiment. Il dit que les Romains ne mettoient de garniſons que chez leurs ennemis & chez les peuples qu'il avoient vaincus, & que les Acarnaniens n'étant à leur égard coupables d'aucune faute, il n'étoit pas juſte qu'on mît des garniſons dans leurs villes. Alors Chremés & Glaucus, pour affermir leur pouvoir, tâchérent de détruire auprès du Romain le crédit de leurs adverſaires. Leur but étoit en attirant des garniſons, d'exercer impunément leur avarice & de vexer les peuples pour s'enrichir. Mais Popillius ſe rendit aux remontrances de Diogénes. Il vit trop d'oppoſition du côté du peuple pour les garniſons, qui d'ailleurs dans la diſpoſition où l'on étoit d'être ſoumis aux ordres du Sénat étoient très-inutiles. Il loua fort les Acarnaniens de leur bonne volonté, & partit pour Lariſſe, où il devoit joindre le Proconſul.

LXXVI.

Perſée envoie une Ambaſſade à Gentius.

LEs Ambaſſadeurs que Perſée envoia au Roi Gentius, furent Pleurate, qui étoit exilé & qu'il avoit recueilli, & Adée de Beroée. Ils avoient ordre de faire connoître au Roi d'Illyrie ce que celui de Macédoine avoit fait depuis qu'il étoit en guerre avec les Romains, les Dardaniens, les Epirotes & les Illyriens, & de l'engager à faire alliance avec lui & avec les Macédoniens. Ces Ambaſſadeurs traverſérent le déſert d'Illyrie, canton que les Macédoniens avoient ravagé pour fermer aux Dardaniens toute entrée dans l'Illyrie, ils

franchiſſent le mont de Scorde, & après une route ſi difficile & ſi fatiguante ils arrivent enfin à la ville de ce nom. Là aiant appris que Gentius étoit à Liſſe, ils lui donnent avis qu'ils vont le trouver. Le Prince leur envoie au devant, ils le joignent & lui font part des ordres dont ils étoient chargez. Gentius ne parut pas fort oppoſé à l'alliance qu'on lui propoſoit : mais pour ne pas accorder d'abord ce qu'on lui demandoit, il prétexta qu'il n'avoit ni préparatifs de guerre ni argent, & qu'il n'étoit point par conſéquent en état d'entrer en guerre contre les Romains. Avec cette réponſe les Ambaſſadeurs reviennent à Perſée, qui étoit alors à Stubére, où il avoit vendu ſon butin, & où il faiſoit repoſer ſes troupes. Après avoir entendu là ce que Gentius avoir répondu, il dépêcha une ſeconde fois à ce Prince Adée, Glaucias un de ſes gardes, & un Illyrien, & les chargea des mêmes ordres, faiſant ſemblant de n'avoir pas aſſez compris dequoi Gentius manquoit, & à quoi il tenoit qu'il ne prît le parti des Macédoniens. Il décampa enſuite & prit la route d'Ancyre.

LXXVII.

Nouvelle Ambaſſade de la part de Perſée vers Gentius, auſſi inutile que les deux premiéres.

LEs derniers Ambaſſadeurs revinrent au Roi de Macédoine ſans avoir rien fait de plus que les premiers, & ſans apporter d'autre réponſe. Gentius s'en tint à celle qu'il avoit déja donnée. Il vouloit bien ſe joindre à Perſée, mais il dit que ſans argent il ne pouvoit le faire. C'étoit juſtement ce que Perſée ne comprenoit pas, ou ne vouloit pas comprendre. Auſſi, en envoiant Hippias pour traiter des conditions de l'alliance, ne dit-il pas un mot de l'argent que Gentius demandoit, & qui étoit le ſeul moien de ſe rendre ce Roi favorable. Je ne ſçai en vérité comment qualifier ce qui précipite les hommes dans des fautes ſi groſſiéres. Eſt-ce abſence d'eſprit ? Eſt-ce une fatalité qui les entraîne à leur perte ? Pour moi je panche à croire qu'il ne faut pas chercher ailleurs, que dans cette fatalité, la raiſon pourquoi l'on voit des hommes, qui pleins d'une noble ardeur pour les grands exploits & diſpoſez à les entreprendre, même au

riſque de leur vie, négligent ou refuſent d'emploier le principal moien d'y réuſſir, quoique ce moien leur ſoit connu & qu'ils ſoient en pouvoir de le mettre en œuvre. Si Perſée eût voulu donner, je ne dis pas des ſommes conſidérables, comme il le pouvoit, mais une médiocre quantité d'argent aux villes, aux Rois, aux Chefs des Républiques, pour fournir aux frais de la guerre, tous les Grecs & tous les Rois, au moins la plûpart, ſe ſeroient déclarez en ſa faveur. C'eſt une vérité qu'on ne peut conteſter pour peu qu'on ait de ſens commun pour juger des choſes. Il n'en a point donné, c'eſt un bonheur. Vainqueur, ſa puiſſance ſeroit devenue formidable : vaincu, il auroit enveloppé un grand nombre de peuples dans ſon malheur. Il a pris une route toute contraire, & par-là peu de Grecs ſe ſont reſſentis de ſa mauvaiſe fortune.

LXXVIII.

Decret des Achéens pour ſecourir les Romains contre Perſée. Polybe eſt choiſi pour aller vers le Conſul en qualité d'Ambaſſadeur. Ambaſſade vers Attalus ; autre Ambaſſade des Achéens vers Ptolémée. Conférence de Polybe avec le Conſul. Expédient de Polybe pour épargner à ſa patrie de grandes dépenſes.

SUr le bruit que Perſée entreroit bientôt dans la Theſſalie, & que ſa guerre avec les Romains alloit ſe décider ; Archon voulant par des faits juſtifier ſa patrie des ſoupçons & des mauvais bruits qu'on avoit répandus contre elle, conſeilla aux Achéens de dreſſer un Decret par lequel il ſeroit ordonné qu'on méneroit une armée dans la Theſſalie, & qu'on partageroit avec les Romains tous les périls de la guerre. Le Decret ratifié, on donna ordre à Archon de lever des troupes & de faire tous les préparatifs néceſſaires. On réſolut enſuite d'envoier au Conſul des Ambaſſadeurs pour l'informer de la réſolution que la République avoit priſe, & ſçavoir de lui où & quand il jugeoit à propos que l'armée Achéenne joignît la ſienne. Polybe fut choiſi pour cette Ambaſſade avec quelques autres. Mais l'on recommanda expreſſément à Polybe, en cas que le Conſul acceptât le ſecours de la République, de renvoier au plutôt les Ambaſſadeurs pour en avertir, de peur que le

le ſecours n'arrivât trop tard. Il eut ordre auſſi de prendre garde que dans toutes les villes où l'armée devoit paſſer, il y eût des vivres & des fourrages tout prêts, & que le ſoldat n'y manquât de rien. Avec ces ordres les Ambaſſadeurs ſe mirent en marche. On dépêcha auſſi alors Télocrite à Attalus pour lui porter le Decret qui rendoit à Euméne ſon frére tous les honneurs qu'on lui avoit ôtez. La nouvelle s'étant en même tems répandue dans l'Achaïe que la fête qui a coutume de ſe faire pour les Rois mineurs, quand ils ſont parvenus à l'âge de régner, avoit été célébrée pour Ptolémée, les Magiſtrats jugérent que la République devoit prendre part à cette joie, & députérent Alcithe & Paſidas pour aller renouveller avec ce Prince l'amitié qu'il y avoit avant lui entre les Achéens & les Rois d'Egypte.

Polybe trouvant les Romains hors de la Theſſalie, & campez dans la Perrhébie entre Azore & Doliché, crut qu'alors il y avoit trop de riſque à les joindre, mais il eut part à tous les dangers qu'ils coururent pour entrer dans la Macédoine. Quand l'armée Romaine fut arrivée aux environs d'Héraclée, comme alors le Conſul ſembloit avoir heureuſement terminé ce qu'il y avoit de plus difficile dans ſon entrepriſe, il prit ce moment pour préſenter à Marcius le Decret des Achéens, & pour l'aſſûrer de la réſolution où ils étoient de venir avec toutes leurs forces partager avec lui tous les travaux & tous les périls de cette guerre. Il ajouta que les Achéens avoient reçu avec une parfaite ſoumiſſion tous les ordres qui leur avoient été ſignifiez de vive voix ou par écrit par les Romains depuis le commencement de la guerre. Marcius après avoir remercié gracieuſement les Achéens de leur bonne volonté, leur dit qu'ils pouvoient s'épargner la peine & la dépenſe où cette guerre les engageroit, qu'il les diſpenſoit de l'une & de l'autre, & que dans l'état où il voioit les affaires, il n'avoit nul beſoin du ſecours des Alliez. Après ce diſcours les Collégues de Polybe retournérent dans l'Achaïe. Il reſta ſeul dans l'armée Romaine, juſqu'à ce que le Conſul aiant appris qu'Appius ſurnommé Centon avoit demandé aux Achéens de lui envoier cinq mille hommes en Epire, le renvoia dans ſon païs en l'exortant de ne pas ſouffrir que ſa République donnât ces troupes, & s'engageât dans des frais qui étoient tout-à-fait inutiles, puiſqu'Appius n'avoit nulle raiſon d'exiger ce ſecours. Il eſt difficile de découvrir le vrai motif

qui portoit Marcius à parler de la ſorte. Vouloit-il ménager les Achéens, ou laiſſer Appius hors d'état de rien entreprendre ? Quoiqu'il en ſoit, quand Polybe rentra dans le Péloponéſe, les lettres d'Appius y avoient déja été portées. Peu de tems après, le Conſeil aſſemblé à Sicyone pour délibérer ſur cette affaire, jetta Polybe dans un grand embarras. Ne point exécuter l'ordre qu'il avoit reçu de Marcius, ç'eût été une faute inexcuſable ; d'un autre côté il étoit dangereux de refuſer des troupes dont les Achéens n'avoient pas beſoin. Pour ſe tirer d'une conjoncture ſi délicate, il eut recours à un Décret du Sénat Romain, qui défendoit qu'on eût égard aux lettres des Généraux, à moins qu'elles ne fuſſent accompagnées d'un Sénatuſconſulte, qu'Appius n'avoit pas joint aux ſiennes. Il dit donc qu'avant de rien envoier à Appius, il falloit informer le Conſul de ſa demande, & attendre ce qu'il en décideroit. Par-là il épargna aux Achéens une dépenſe qui ſeroit montée à plus de ſix vingt talens, & donna beau champ à ceux qui auroient voulu le décrier auprès d'Appius.

LXXIX.

Ambaſſade des Cydoniates, qui étoient dans Créte, vers Euméne.

DAns l'Iſle de Créte, les Cydoniates craignoient d'autant plus que les Cortyniens ne s'emparaſſent de leur ville, que peu auparavant Nothocrates avoit tenté cette entrepriſe, & que peu s'en étoit fallu qu'il n'eût emporté la place. Dans cette crainte ils envoiérent des Ambaſſadeurs à Euméne pour demander du ſecours en vertu du Traité d'alliance qu'ils avoient fait avec lui. Ce Prince fit partir ſur le champ trois cens hommes, à la tête deſquels il mit Leon, à qui, dès qu'il fut arrivé, les Cydoniates remirent les clefs de la place, qui fut abandonnée à ſa diſcrétion.

LXXX.

Deux Ambaſſades des Rhodiens, l'une à Rome, l'autre au Conſul dans la Macédoine. Marcius trompe les Rhodiens. Imprudence & légéreté de ces Inſulaires.

A Rhodes les factions s'animoient toujours de plus en plus les unes contre les autres. Quand on n'y apprit que le Sénat avoit défendu par un Decret qu'on eût égard aux ordres des Généraux, à moins qu'un Sénatuſconſulte n'y fût joint, cette prudence du Sénat fut extrémement applaudie, au moins par pluſieurs. Philophron entr'autres & Théetéte ſaiſirent cette occaſion de pourſuivre leur projet, & dirent qu'il falloit dépêcher des Ambaſſadeurs au Sénat, au Conſul Q. Marcius, & C. Marcius Figulus Amiral de la flote Romaine. Car tout le monde ſçavoit que quelques-uns des premiers Magiſtrats de Rome devoient inceſſamment arriver dans la Gréce. Le ſentiment de ces deux Conſeillers prévalut & fut ratifié, quoiqu'avec quelque contradiction. On envoia donc à Rome, au commencement de l'été, Hégéſiloque & Nicagoras; au Conſul & à l'Amiral, Agéſipolis, Ariſton & Pancrates. Ces Ambaſſadeurs avoient ordre de renouveller l'alliance avec les Romains, & de défendre Rhodes contre les fauſſetez & les calomnies dont quelques mauvais citoiens l'avoient noircie. Hégéſiloque en particulier devoit encore demander qu'il fût permis aux Rhodiens de tranſporter des bleds. On a vû, lorſque nous avons parlé des affaires d'Italie, les diſcours qu'ils tinrent au Sénat, les réponſes qu'ils en reçûrent, & combien ils retournérent contens de l'accueil qu'on leur avoit fait. A propos de ceci il eſt bon que j'avertiſſe, comme je l'ai déja fait, que ſouvent je ſuis obligé de rapporter les diſcours que ſont les Ambaſſadeurs & les réponſes qu'ils reçoivent, avant que de parler de leur nomination & de leur envoi. Cette anticipation eſt inévitable dans le plan que je me ſuis formé de ranger ſous chaque année tous les événemens qui ſont arrivez chez différentes nations.

Pour revenir à nos Ambaſſadeurs, Agéſipolis trouva Q. Marcius campé proche d'Héraclée dans la Macédoine, & lui fit part des ordres dont ſa République l'avoit chargé.

Le Conſul, après l'avoir entendu, lui dit qu'il n'ajoutoit pas foi aux mauvais bruits que les ennemis de Rhodes avoient publiez. Il exorta les Rhodiens à ne pas ſouffrir chez eux quiconque auroit la hardieſſe d'ouvrir la bouche contre les Romains. Enfin ils reçûrent de ce Conſul toutes les marques d'amitié qu'ils en pouvoient attendre. Marcius fit plus encore, il écrivit à Rome la conférence qu'il avoit eue avec les Ambaſſadeurs Rhodiens. Agéſipolis fut charmé de l'audience favorable qu'on lui avoit donnée. Le Conſul s'en apperçut, & le tirant à part lui dit qu'il étoit étonné que les Rhodiens ne ſe donnaſſent aucun mouvement pour ménager un accommodement entre les deux Rois qui étoient en guerre pour la Cœleſyrie, qu'une négociation de cette nature leur convenoit tout-à-fait & leur feroit beaucoup d'honneur. Il n'eſt pas aiſé de deviner au juſte quel étoit le motif qui portoit le Conſul à parler de la ſorte. Craignoit-il que la guerre pour la Cœleſyrie étant ouvertement déclarée, Antiochus ne devînt maître d'Alexandrie, & ne fît de la peine aux Romains occupez contre Perſée, qui ne ſembloit pas devoir être ſitôt défait? Voioit-il au contraire que la guerre contre Perſée devant ſe terminer bientôt à l'avantage des Romains, depuis que les légions étoient entrées dans la Macédoine, il étoit à propos d'engager les Rhodiens à ſe faire médiateurs entre les deux Princes, & de les expoſer par-là à commettre une faute, qui donneroit aux Romains un prétexte plauſible de diſpoſer du ſort de cette République comme il leur plairoit? Je crois que c'eſt à ce dernier motif qu'il faut s'en tenir : on n'a pour s'en convaincre qu'à ſe rappeller ce qui arriva peu de tems après chez les Rhodiens.

Du camp du Conſul, Agéſipolis fut trouver C. Marcius Figulus, de l'accueil duquel il eut encore beaucoup plus lieu d'être flaté que de celui que lui avoit fait Q. Marcius. De là il s'en retourna à Rhodes. Quand il y eut rapporté l'eſpéce d'émulation qu'il avoit remarquée entre les deux Généraux Romains à qui lui feroit plus de politeſſes, à qui marqueroit dans ſes réponſes plus d'amitié & d'affection pour la République Rhodienne, on prit une grande idée de l'état préſent des affaires, on en conçut de bonnes eſpérances, mais chacun par des vûes différentes. Les plus ſages, ceux qui entendoient le mieux les intérêts de leur patrie apprirent avec une extréme joie qu'elle étoit aimée des Romains; mais les brouillons, les

gens mal intentionnez interprétérent tout autrement ces grands témoignages d'amitié. Ils les prirent pour une marque certaine que les Romains craignoient, & que les affaires ne prenoient pas le train qu'ils ſouhaitoient. Ce fut bien pis, quand Agéſipolis eut dit à quelques-uns de ſes amis, qu'en particulier il avoit reçu ordre de porter le Conſeil à ménager un accommodement entre Antiochus & Ptolémée. Dinon ne douta plus alors que les Romains ne fuſſent extrémement preſſez & ne deſeſpéraſſent du ſuccès de la guerre. Sur le champ on envoia des Ambaſſadeurs à Alexandrie pour finir la guerre qui étoit entre les deux Rois.

LXXXI.

Comment ſe conduiſit Antiochus après la conquête de l'Egypte. Différentes Ambaſſades qu'il y trouva.

APrès qu'Antiochus ſe fut rendu maître de l'Egypte, Coman & Cineas conſultant avec le Roi, jugérent qu'il étoit à propos de compoſer des Officiers les plus diſtinguez, un Conſeil qui régleroit toutes les affaires du païs nouvellement conquis. La premiére choſe que réſolut ce Conſeil, fut que les Ambaſſadeurs, qui de Gréce étoient venus en Egypte, iroïent trouver Antiochus pour traiter de la paix. Or de la part des Achéens il y avoit deux Ambaſſades, une pour renouveller l'alliance; Alcithe, Xénophon & Paſiadas avoient été choiſis pour celle-là : l'autre avoit pour objet les combats des Athlétes. Démarate y avoit été envoié par les Athéniens pour faire un préſent à Ptolémée, Callias au ſujet des fêtes de Minerve, & Cloodate pour les myſtéres. De Milet étoient venus Eudéme & Icézius; de Clazoméne Apollonidas & Apollonius. Antiochus lui-même y avoit envoié Tlépoléme & un Rhéteur nommé Ptolémée, qui tous deux remontant le fleuve allérent au-devant du vainqueur.

LXXXIL

Conférence des Ambaſſadeurs de la Gréce avec Antiochus après la conquéte de l'Egypte. Raiſons ſur leſquelles les Rois de Syrie appuient leurs prétentions ſur la Cœleſyrie.

ANtiochus reçut avec bonté les Ambaſſadeurs qui lui avoient été envoiez pour négocier une paix. Il commença par les inviter à un grand repas, enſuite il leur donna audience & leur permit de s'expliquer ſur les affaires dont ils étoient chargez. Ceux des Achéens parlérent les premiers, après eux Démarate qui étoit venu de la part des Athéniens, & enſuite les Miléſien Eudéme. Comme ils avoient tous été députez dans les mêmes conjonctures & pour les mêmes affaires, ils dirent tous à peu près les mêmes choſes. Tous rejettérent ce qui étoit arrivé ſur Eulée, ſur les parens & la jeuneſſe de Ptolémée, & tâchérent en ſe diſculpant ainſi d'appaiſer la colére d'Antiochus. Ce Prince non ſeulement convint de tout ce qu'ils diſoient, mais leur aida même à faire leur apologie. Puis paſſant aux raiſons qui juſtifioient que la Cœleſyrie avoit de tout tems appartenue aux Rois de Syrie, il fit voir qu'Antigonus, premier fondateur du Roiaume de Syrie, avoit été maître de cette contrée : il leur montra les actes authentiques par leſquels les Rois de Macédoine, après la mort d'Antigonus, avoient cédé ce païs à Séleucus. Il appuia enſuite beaucoup ſur la derniére conquête qu'en avoit faite Antiochus ſon pére. Enfin il ſoutint que rien n'étoit plus faux que ce qu'avançoient les Alexandrins, ſçavoir que par Traité conclu entre le dernier Ptolémée & ſon pére Antiochus, Ptolémée en épouſant Cléopatre mére du Ptolémée régnant devoit avoir la Cœleſyrie. Après s'être ainſi perſuadé lui-même & avoir perſuadé ceux qui l'écoutoient que ſon droit étoit bien fondé, il ſe mit en mer pour aller à Naucrates. Il y fit beaucoup de careſſes aux habitans, & donna une piéce d'or à chacun des Grecs qui y demeuroient. De là il prit la route d'Alexandrie, où il dit aux Ambaſſadeurs que pour leur répondre il attendroit qu'Ariſtides & Théris, qu'il avoit envoiez vers Ptolémée, fuſſent de retour, parce qu'il étoit bien aiſe que les Ambaſſadeurs de Gréce fuſſent témoins de tout ce qu'il feroit.

Digitized by Google

LXXXIII.

Antiochus envoie des Ambaſſadeurs & de l'argent à Rome.

CE Prince après avoir levé le ſiége d'Alexandrie, dépêcha à Rome Méleagre, Soſiphane & Héraclide, promettant de leur donner cent cinquante talens, dont cinquante ſeroient emploiez pour acheter une couronne aux Romains, & le reſte diſtribué à quelques villes de Gréce.

LXXXIV.

Conférence des Ambaſſadeurs Rhodiens avec Antiochus, en Egypte.

IL arriva vers le même tems à Alexandrie de la part des Rhodiens une Ambaſſade, dont le chef étoit Pration. Ces Ambaſſadeurs qui venoient pour porter les deux Rois à la paix, furent peu après trouver Antiochus dans ſon camp. Pration avoit préparé un long diſcours ſur l'attachement qu'avoit ſa patrie pour les deux Roiaumes, ſur la liaiſon que les deux Rois avoient enſemble, & qui devoit les engager à vivre enſemble en bonne intelligence, & ſur les avantages que tous les deux tireroient de la paix. Mais Antiochus l'interrompant lui dit qu'il n'étoit pas beſoin de tant de paroles, qu'il reconnoiſſoit que le Roiaume appartenoit de droit à l'aîné des Ptolémées, & que depuis longtems il avoit fait la paix avec l'autre, & qu'ils étoient amis. Ce qui eſt ſi vrai, ajouta-t-il, que ſi les habitans veulent le rappeller de ſon exil, je ne m'y oppoſe pas, & en effet il ne s'y oppoſa point.

LXXXV.

Préparatifs de Perſée contre les Romains. Différentes Ambaſſades de ce Prince vers Gentius, Euméne, Antiochus, & les Rhodiens.

AVant l'hiver Hippias arriva d'Illyrie, où il étoit allé pour engager Gentius à faire alliance avec le Roi de

Macédoine, & dit à Perſée que ce Roi étoit tout diſpoſé à ſe déclarer contre les Romains, pourvû qu'on lui donnât trois cens talens & des aſſûrances convenables. Sur ce rapport Perſée, qui jugeoit que cette alliance lui étoit néceſſaire, envoia Pantauchus, un de ſes plus intimes amis, en Illyrie, avec ordre de promettre l'argent demandé, de donner & de recevoir les ſermens accoutumez, d'offrir tels ôtages qu'il lui plairoit, de recevoir de Gentius ceux qui ſeroient déſignez dans le Traité, & de convenir avec ce Prince du tems & de la maniére que les trois cens talens lui ſeroient portez. Pantauchus partit ſur le champ & joignit Gentius à Méteon chez les Labéates. Il ne lui fallut pas beaucoup de tems pour déterminer ce jeune Prince à prendre le parti de Perſée. Le Traité écrit & les ſermens prêtez, Gentius envoia les ôtages que Pantauchus avoit indiquez, & avec eux Olimpion pour recevoir de Perſée les ſermens & les ôtages. D'autres Députez furent chargez du ſoin de lui apporter l'argent qui lui avoit été promis.

Pantauchus fit plus que tout cela. Il perſuada encore à Gentius de joindre à ces Députez d'autres Ambaſſadeurs, qui avec ceux que Perſée devoit envoier, iroient à Rhodes pour porter cette République à faire alliance avec eux. Il lui fit entendre que ſi les Rhodiens y conſentoient, jamais les Romains ne pourroient tenir contre ces trois Puiſſances jointes enſemble. Gentius donna encore les mains à cette propoſition, & aiant choiſi pour cette Ambaſſade Parmenion & Morcus, il leur ordonna de partir pour Rhodes dès qu'ils auroient reçu les ſermens & les ôtages, & qu'on ſeroit convenu du tranſport des trois cens talens. Pantauchus laiſſa cette nombreuſe Ambaſſade prendre le chemin de Macédoine, & reſta auprès du Roi d'Illyrie, pour l'avertir & le preſſer de faire ſans délai ſes préparatifs de guerre, & de ſe tenir prêt à gagner les villes, les poſtes, les Alliez avant les ennemis. Il le pria ſur tout de ſe préparer à une guerre ſur mer, que les Romains de ce côté-là étoient abſolument ſans défenſe, & que ſur la côte d'Epire comme ſur celle d'Illyrie, il feroit ſans peine par lui-même ou par ſes Généraux tout ce qu'il voudroit. Gentius auſſi docile ſur cet article que ſur les autres, ſe diſpoſa en effet à l'une & à l'autre guerre.

Sur la nouvelle que les Ambaſſadeurs & les ôtages du Roi d'Illyrie arrivoient dans la Macédoine, Perſée ſortit de ſon camp, qui étoit ſur l'Enipée, avec toute ſa cavalerie, & fut au-devant

au-devant d'eux juſqu'à Dium, & dès qu'il les eut joints, il prêta les ſermens devant toutes les troupes qui l'avoient ſuivi, voulant que ſes Macédoniens ne pûſſent ignorer l'alliance que Gentius faiſoit avec eux, alliance qu'il comptoit devoir augmenter leur courage & leur confiance. Il reçut enſuite les ôtages, & donna les ſiens à Olympion. Les principaux étoient Limnée fils de Polemocrates, & Balauchus fils de Pantauchus. Les Ambaſſadeurs qui étoient venus pour prendre les trois cens talens, il les fit aller à Pella comme pour y recevoir cette ſomme. Il envoia ceux qui devoient aller à Rhodes chez Métrodore à Theſſalonique, leur recommandant de ſe tenir prêts à s'embarquer. Ils y allérent en effet, & perſuadérent aux Rhodiens d'entrer de leur part dans la guerre contre les Romains.

Perſée ne ſe borna point à ces deux Puiſſances. Il dépêcha encore vers Euméne Cryphon qu'il y avoit déja auparavant envoié, & Telemnaſte de Créte vers Antiochus. Ce dernier Ambaſſadeur avoit ordre d'exorter le Roi de Syrie à ne pas laiſſer échapper l'occaſion : qu'il ne s'imaginât pas que les Romains n'euſſent en vûe que la Macédoine, qu'il ſubiroit lui-même bientôt les loix de ces durs & impérieux Maîtres, s'il ne ſecouroit Perſée, ou en procurant la paix, ce qui ſeroit le plus à ſouhaiter ; ou ſi cela ne ſe pouvoit pas, en lui aidant à ſoutenir la guerre.

LXXXVI.

Deux Ambaſſades des Rhodiens, l'une à Rome pour finir la guerre contre Perſée, l'autre en Créte pour faire alliance avec les Candiots.

LE Conſeil aſſemblé à Rhodes, on délibéra ſur le parti que l'on devoit prendre dans les circonſtances préſentes, on propoſa d'envoier des Ambaſſadeurs pour négocier une paix entre Rome & Perſée, & ce ſentiment prévalut. Mais on vit clairement dans cette délibération que les Rhodiens n'agiſſoient pas tous de concert & dans le même eſprit. Nous avons dit d'où vient dans les Républiques ce partage de ſentimens, lorſque nous avons parlé de l'uſage de haranguer le peuple : dans cette occaſion le nombre des partiſans de Perſée

fut beaucoup plus grand que celui des amateurs de la patrie & des loix. Les Prytanes choiſirent donc d'abord les Ambaſſadeurs qui devoient ménager une paix. Agéſipolis & Cléombrote furent dépêchez à Rome ; quatre autres furent chargez de la même négociation auprès du Conſul & de Perſée, ſçavoir Damon, Nicoſtrate, Agéſiloque & Theléphe. Une autre faute ſuivit la précédente, combla la meſure & rendit les Rhodiens inexcuſables. Ils envoiérent auſſitôt après une autre Ambaſſade en Créte, pour renouveller l'alliance qu'ils avoient avec les peuples de cette Iſle, & pour les exorter de faire une ſérieuſe attention au péril dont la Gréce étoit menacée, de s'unir avec les Rhodiens, & d'avoir avec eux les mêmes amis & les mêmes ennemis. Ces derniers Ambaſſadeurs avoient ordre de donner les mêmes avis aux villes particuliéres.

LXXXVII.

Ce qui ſe paſſa à Rhodes après que les Ambaſſadeurs de Gentius y furent arrivez.

PArmenion & Marcus, Ambaſſadeurs du Roi d'Illyrie, & Métrodore Ambaſſadeur de celui de Macédoine, ne furent pas plutôt arrivez à Rhodes, que l'on aſſembla le Conſeil. Le trouble & la confuſion y furent extrémes. Tandis que Dinon ſoutenoit hautement les intérêts de Perſée, Théetéte étoit épouvanté de ce qui venoit d'arriver. Le retour des vaiſſeaux, le grand nombre de gens de cheval qui avoient été tuez, l'union de Gentius avec Perſée, tout cela l'effraioit. Le ſuccès de l'aſſemblée fut tel qu'on devoit l'attendre d'une délibération ſi tumultueuſe. On y réſolut de répondre civilement aux Ambaſſadeurs, que le Decret avoit été fait pour terminer la guerre entre les deux Puiſſances ennemies, & qu'au reſte on les exortoit d'entrer de bonne grace dans l'accommodement qui ſeroit propoſé. Après quoi l'on régala magnifiquement les Ambaſſadeurs d'Illyrie.

LXXXVIII.

Accueil que reçoivent à Rome les Ambaſſadeurs de Rhodes.

APrès la défaite & la fuite de Perſée, le Sénat fit appeller les Ambaſſadeurs qui étoient venus de Rhodes pour négocier une paix entre ce Prince & les Romains : comme s'il eût plû à la fortune de produire ſur un grand théâtre la ſottiſe des Rhodiens, ſi cependant l'on doit attribuer aux Rhodiens ce qui ne convient proprement qu'à quelques particuliers qui avoient alors le plus de crédit dans la République. Agéſipolis introduit dit qu'il étoit venu pour terminer la guerre, que les Rhodiens l'avoient envoié, parce que cette guerre traînant en longueur, ils s'étoient perſuadez que les grands frais qu'il falloit faire pour la ſoutenir incommodoient également les Grecs & les Romains : que cette guerre étant finie, comme les Rhodiens le ſouhaitoient, il venoit pour en féliciter le Sénat & prendre part à la joie que cet heureux événement lui donnoit. Il ne dit rien davantage & ſe retira. Le Sénat ravi de trouver cette occaſion de punir les Rhodiens d'une maniére qui pût ſervir d'exemple, fit courir dans le public ſa réponſe, qui contenoit en ſubſtance, que ce n'étoit ni pour les Grecs ni pour eux-mêmes, mais uniquement en faveur de Perſée, qu'ils avoient envoié cette Ambaſſade. Que ſi en cela ils euſſent eu en vûe de rendre ſervice aux Grecs, il eût été bien plus à propos d'envoier, lorſque Perſée campé dans la Theſſalie pendant près de deux ans ravageoit les plaines & les villes de Gréce : au lieu que dépêchant à Rome pour finir la guerre, après que les légions Romaines étoient entrées dans la Macédoine, avoient enveloppé Perſée de toutes parts, & l'avoient réduit à ne pouvoir leur échapper, il étoit évident que le but de l'Ambaſſade n'étoit pas de faire la paix, mais de délivrer Perſée, autant qu'il ſeroit poſſible, du péril où il s'étoit jetté, & de le rétablir dans ſon premier état, qu'ainſi les Ambaſſadeurs ne devoient attendre ni préſens, ni réponſe favorable. C'eſt ainſi que le Sénat reçut les Ambaſſadeurs de Rhodes.

LXXXIX.

Les Rois d'Egypte demandent aux Achéens des troupes auxiliaires, & en particulier Lycortas & Polybe. Délibération des Achéens à ce ſujet.

DAns le Péloponéſe, l'hiver n'étoit pas encore paſſé, qu'il y arriva une Ambaſſade ſolemnelle de la part des deux Ptolémées, pour demander quelque ſecours aux Achéens. Il y eut ſur cela une délibération où chacun ſoutint ſon ſentiment avec beaucoup de chaleur. Callicrates, Diophane & Hyperbatone ne vouloient pas qu'on accordât le ſecours demandé. Archon, Lycortas & Polybe étoient d'un avis contraire, & l'appuioient ſur l'alliance qu'on avoit faite avec les deux Rois. Car le plus jeune des Ptolémées avoit été déclaré Roi depuis peu, & l'aîné revenu de Memphis régnoit avec ſon frére. Tous deux aiant beſoin de troupes avoient dépêché aux Achéens Euméne & Dionyſodore, pour en obtenir mille fantaſſins que Lycortas conduiroit, & deux cens chevaux dont Polybe auroit le commandement. Outre cela ils avoient écrit au Sicyonien Théodoridas de lever mille ſoldats mercénaires. Ces trois Achéens étoient connus particuliérement des deux Rois, nous avons dit plus haut ce qui leur avoit procuré cet honneur.

Cet Ambaſſadeur étant donc arrivé à Corinthe, où ſe tenoit l'aſſemblée des Achéens, après avoir rappellé l'étroite liaiſon qu'il y avoit entre l'Egypte & la Ligue, & mis ſous les yeux les conjonctures fâcheuſes où ſe trouvoient les deux Rois, ils demandérent qu'on allât à leur ſecours. La multitude étoit très-diſpoſée à leur envoier non ſeulement une partie de ſes forces, mais même tout ce qu'elle en avoit, s'il en étoit beſoin; mais Callicrates s'y oppoſa, & dit que ſi en général il étoit de l'intérêt des Achéens de ne pas ſe mêler des affaires étrangéres, il l'étoit ſurtout dans les circonſtances préſentes, où il importoit de ne pas diviſer leurs forces, & d'être en état de ſervir les Romains, qu'on croioit devoir donner au premier jour une bataille générale à Perſée, puiſque Marcius avoit ſes quartiers dans la Macédoine.

Là deſſus on héſitoit, de peur de manquer l'occaſion de

ſervir les Romains. Alors Lycortas & Polybe prenant la parole, dirent entre autres choſes, que l'année précédente Polybe étant allé trouver Marcius pour lui offrir le ſecours que la ligue des Achéens lui avoit décerné, ce Conſul, en le remerciant, lui avoit dit qu'une fois entré dans la Macédoine il n'avoit plus beſoin des forces des Alliez; qu'on ne devoit donc pas ſe ſervir de ce prétexte pour abandonner les Rois d'Egypte; que dans les conjonctures où ces Princes ſe trouvoient, il falloit ſaiſir l'occaſion de leur être utiles; qu'on ne pouvoit ſans ingratitude oublier les bienfaits qu'on en avoit reçus, & qu'en manquant à ce devoir, on violeroit les Traitez & les ſermens ſur leſquels l'alliance étoit fondée. Déja la multitude panchoit à accorder le ſecours, lorſque Callicrates congédia les Magiſtrats, ſous couleur que les loix ne permettoient pas de délibérer ſur une affaire de cette nature dans une telle aſſemblée.

Quelque tems après, le Sénat s'étant aſſemblé à Sicyone, non ſeulement tous les membres du Conſeil s'y rendirent, mais encore tous ceux qui étoient âgez de plus de trente ans. Entre ceux qui parlérent de la même affaire, Polybe y aiant répété que les Romains n'avoient nul beſoin de ſecours, qu'il devoit en être cru, puiſqu'il le ſçavoit du Conſul même, qu'il avoit vû l'année précédente dans la Macédoine: il ajouta que quand même il ſeroit néceſſaire de ſecourir les Romains, cela ne devoit pas empêcher que la République ne prêtât la main aux Ptolémées, puiſque ces Princes ne demandoient que mille fantaſſins & deux cens chevaux: qu'une ſi petite diverſion ne diminueroit pas beaucoup ſes forces, puiſqu'elle étoit en état de mettre ſur pied, ſans s'incommoder, trente ou quarante mille hommes. Ce diſcours toucha la multitude, & il n'y eut perſonne qui ne ſe ſentît porté à envoier du ſecours aux Rois d'Egypte. Le lendemain qui étoit le jour que le Conſeil devoit faire ſon Decret, Lycortas propoſa celui-ci, qu'il falloit envoier du ſecours: mais Callicrates propoſa au contraire qu'il falloit envoier des Ambaſſadeurs à Antiochus pour le porter à faire la paix avec les Ptolémées. Nouvelle délibération, nouvelle diſpute, mais où Lycortas eut une grande ſupériorité. Il compara enſemble les deux Roiaumes, & en fit voir la différence; qu'à la vérité Antiochus avoit donné à la Gréce des preuves de ſa grandeur d'ame & de ſa généroſité, mais que dans les ſiécles paſſez on ne trouvoit preſque aucun veſtige

de la liaiſon entre la Syrie & les Grecs ; au lieu qu'autrefois ils avoient reçu tant de bienfaits de l'Egypte, que perſonne n'en avoit été plus favoriſé. Lycortas appuia ſur cette différence avec tant de force & de dignité, qu'on la ſentit toute entiére, & que l'on conçut une grande idée des Rois d'Egypte. En effet autant qu'il étoit difficile de compter le nombre des bons offices que les Rois d'Alexandrie avoient rendus ; autant il étoit impoſſible de découvrir quel avantage étoit jamais venu aux Achéens de la part du Roiaume de Syrie.

CX C.

Ambaſſade des Romains dans l'Egypte.

LE Sénat Romain informé qu'Antiochus étoit maître de l'Egypte & le ſeroit bientôt d'Alexandrie, ne crut pas qu'il lui fût indifférent de permettre à ce Prince d'étendre ſa domination. C'eſt pourquoi il envoia ſur les lieux C. Popillius, tant pour porter à la paix les deux Princes ennemis, que pour ſçavoir au juſte en quel état étoient les affaires.

CXI.

Fourbe de Callicrates pour empêcher que les Achéens n'envoiaſſent du ſecours aux Ptolémées.

ANdronidas & Callicrates voiant que malgré les inſtances qu'ils faiſoient depuis quelque tems, ils ne pouvoient perſuader à perſonne qu'il fallût travailler à mettre la paix entre les Rois d'Egypte & celui de Syrie, s'aviſérent de ce ſtratagéme. Ils introduiſirent ſur le théâtre un courrier, qui de la part de Q. Marcius apportoit une lettre, par laquelle ce Conſul exortoit les Achéens de s'entremettre pour finir la guerre qui étoit entre les Ptolémées & Antiochus, & de ſe conformer en cela aux intentions des Romains, qui avoient envoié Néméſius vers eux pour le même ſujet. Or cela n'étoit qu'un vain prétexte. Car Titus aiant eſſaié de pacifier ces Princes, étoit retourné à Rome ſans avoir rien fait. Polybe

alors n'oſant contredire la lettre qu'il croioit de Marcius, renonça au gouvernement des affaires publiques ; & les Ptolémées ne reçûrent pas les ſecours qu'ils demandoient. Il fut donc fait un Decret par lequel il étoit ordonné qu'on députeroit vers les Rois pour les mettre d'accord, & l'on choiſit pour cette Ambaſſade Archon d'Egire, avec Arcéſilas & Ariſton, tous deux de Mégalopolis. Les Ambaſſadeurs de Ptolémée fruſtrez du ſecours qu'ils eſpéroient, donnérent aux Magiſtrats une lettre de la part de leurs Maîtres, par leſquelles ces Princes demandoient Lycortas & Polybe, pour les emploier dans la guerre qu'ils avoient à ſoutenir.

XCII.

Popillius va en qualité d'Ambaſſadeur trouver Antiochus en Egypte. De là il paſſe dans l'Iſle de Chypre. Ce qu'il y fait.

ANtiochus marchoit vers Ptolémée pour s'emparer de Peluſe, lorſque rencontrant Popillius Capitaine Romain, il le ſalua de loin & lui tendit la main. Alors Popillius avoit dans la ſienne des tablettes où étoit écrit le Decret du Sénat. Il le préſenta au Roi & lui ordonna de le lire avant toutes choſes, ne voulant comme je crois lui donner aucune marque d'amitié, avant que de ſçavoir à qui il avoit affaire, à un ami ou à un ennemi. Le Roi après avoir lû ce Decret, dit qu'il en feroit part à ſes amis, & qu'enſemble ils délibéreroient ſur les meſures qu'il y auroit à prendre. A ce mot, Popillius fit une choſe qui paroît étrangement dure & impérieuſe. Avec une baguette qu'il portoit il fit un cercle autour d'Antiochus, & lui défendit d'en ſortir qu'il n'eût donné ſa réponſe. Le Roi fut étonné de cet orgueil, il demeura quelque tems comme interdit, & répondit enfin qu'il exécuteroit les ordres des Romains. Ce fut alors que Popillius lui prit la main & le ſalua. Ce Decret lui ordonnoit de finir inceſſamment la guerre qu'il faiſoit à Ptolémée. Pour y obéir, au bout d'un certain nombre de jours qu'on lui avoit marqué, il conduiſit ſes troupes à Agrie. Ce ne fut pas ſans ſe plaindre & ſans gémir intérieurement de ſe voir réduit à cette extrémité, mais il falloit céder au tems. Pour Popillius, après avoir

mis ordre aux affaires d'Alexandrie, exorté les Rois à vivre en bonne intelligence, & leur avoir donné ordre d'envoier Polyarate à Rome, il ſe mit en mer pour aller en Chypre & en faire retirer les troupes qui y étoient. Il y trouva les Généraux de Ptolémée, qui avoient été défaits, & les affaires de l'Iſle fort dérangées. Il campa dans le voiſinage, & reſta là juſqu'à ce que les troupes fuſſent parties pour la Syrie. C'eſt de cette maniére que les Romains ſauvérent le Roiaume de Ptolémée, Roiaume ſi ébranlé & qui touchoit preſque au moment de ſa ruine. On voit par ce trait le caprice de la fortune. Elle diſpoſa tellement en ſouveraine des affaires de Perſée & des Macédoniens, que pour rétablir celles d'Aléxandrie & de toute l'Egypte, elle ſe ſervit de la décadence de ce malheureux Prince. Car je doute qu'Antiochus ſe fût ſoumis aux ordres des Romains, ſi Perſée n'eût été défait & que ſa défaite n'eût pas été connue.

XCIII.

Attalus frére d'Euméne court riſque de perdre le Roiaume de Pergame. Statius ſon Médecin le ſauve de ce péril. Des Ambaſſadeurs Rhodiens appaiſent les Romains en faveur de leur Iſle. Aſtyméde blâmé pour avoir juſtifié les Rhodiens aux dépens des autres Grecs. Différens événemens arrivez aux Rhodiens dans le même tems.

LEs ravages que les Gaulois avoient faits dans le Roiaume de Pergame, mettoient Attalus frére d'Euméne dans la néceſſité d'aller à Rome; mais quand ce motif lui eût manqué, il avoit un prétexte fort raiſonnable de faire ce voiage. Il falloit féliciter le Sénat ſur la derniére victoire, & recueillir les applaudiſſemens qu'il méritoit pour avoir pris part à la guerre contre Perſée, & en avoir partagé avec les Romains tous les dangers. Il fut en effet reçu à Rome avec toutes les marques d'honneur & d'amitié que devoit attendre un Prince qu'on avoit connu dans l'armée en Macédoine, & qui paſſoit pour être ami de la République. On fit même plus qu'il n'attendoit, on alla au-devant de lui, & il entra dans la ville ſuivi d'un cortége très-nombreux. Tous ces honneurs, dont il ne pénétroit pas la véritable raiſon, enflérent ſes eſpérances. Peu s'en

s'en fallut qu'il n'oubliât ſes vrais intérêts, & qu'il ne fît à tout le Roiaume de Pergame un tort irréparable. La plûpart des Romains n'avoient plus ni eſtime ni affection pour Euméne. Sur les conférences qu'il avoit eues avec Perſée, ils s'étoient perſuadez que ce Pergaménien n'étoit pas de bonne foi dans leur parti, & qu'il n'épioit que l'occaſion de ſe déclarer contre eux. Pleins de ces préventions, quelques Romains des plus diſtinguez, dans les entretiens particuliers qu'ils avoient avec Attalus, lui conſeilloient de ne pas faire mention du ſujet pourquoi ſon frére l'avoit envoié, & de ne parler que de ce qui le regardoit lui-même. Ils lui faiſoient entendre que le Sénat, à qui Euméne étoit odieux, vouloit lui former un Roiaume, & l'établir dans un Etat qui lui ſeroit propre. Ces mauvais conſeils piquérent l'ambition du jeune Prince, il prenoit plaiſir à ces ſortes de diſcours : la choſe alla ſi loin qu'il promit à quelques-uns des principaux de Rome que dans le Sénat il demanderoit qu'on lui donnât une partie du Roiaume de ſon frére.

Il étoit prêt à commettre cette faute, lorſqu'arriva auprès de lui le Médecin Stratius, qu'Euméne, qui avoit quelque ſoupçon de l'avenir, avoit envoié à Rome avec ordre d'emploier tous les moiens poſſibles pour empêcher qu'Attalus n'écoutât ceux qui le porteroient à partager le Roiaume. Ce Médecin homme prudent, habile à perſuader, & en qui Euméne avoit beaucoup de confiance, prend Attalus en particulier, & lui dit tout ce qui pouvoit le détourner d'un deſſein ſi pernicieux. Il en vint à bout, mais ce ne fut pas ſans peine. Il lui repréſenta qu'il étoit autant Roi que ſon frére ; qu'ils avoient tous les deux un pouvoir & une autorité égale ; qu'il n'y avoit entre eux deux d'autre différence, ſinon qu'il n'avoit ni le diadéme ni le titre de Roi : mais que ſon droit à la ſucceſſion du Roiaume étoit inconteſtable, & que le tems de ſuccéder n'étoit pas éloigné ; que la foible ſanté d'Euméne le menaçoit ſans ceſſe d'une mort prochaine, & que ce Prince n'aiant pas d'enfans mâles, (car on ne connoiſſoit point encore alors le fils naturel qu'il avoit & qui régna dans la ſuite,) il ne pourroit, quand il en auroit deſſein, laiſſer le Roiaume à d'autres qu'à celui de ſes fréres qui le ſuivoit immédiatement. Stratius ajoutoit que ce qui le touchoit principalement, étoit le péril où Attalus expoſoit le Roiaume de Pergame. Vous aurez vous & votre frére, lui diſoit-il, de

grandes graces à rendre aux Dieux immortels, ſi d'accord enſemble & agiſſant de concert vous pouvez chaſſer de vos Etats les Gaulois qui menacent de les envahir : que ſeroit-ce donc ſi la diſcorde vous ſéparoit l'un de l'autre ? Il eſt clair que cette diviſion renverſera totalement le Roiaume, qu'elle vous fera perdre la puiſſance dont vous y jouiſſez maintenant, qu'elle ruinera toutes les eſpéraces que vous avez pour l'avenir, qu'elle dépouillera vos fréres du Roiaume & de tout le pouvoir qu'ils y exercent à préſent.

Ces raiſons & autres ſemblables firent impreſſion ſur Attalus, il renonça aux ambitieux projets qu'il avoit formez. Entré dans le Sénat, ſans parler contre ſon frére & ſans demander qu'on partageât le Roiaume de Pergame, il ſe contenta de féliciter le Sénat ſur la victoire remportée dans la Macédoine, il fit modeſtement valloir le zéle & l'affection avec laquelle il avoit ſervi dans la guerre contre Perſée, il pria qu'on envoiât des Ambaſſadeurs, pour réprimer l'inſolence des Gaulois & les réduire à leur premier état, & finit par prier qu'on lui donnât l'inveſtiture d'Ænum & de Maronée.

Le Sénat s'imaginant qu'Attalus reviendroit en particulier l'entretenir des mêmes choſes, promit d'avance qu'il dépêcheroit des Ambaſſadeurs, & fit au Prince les préſens accoutumez. Il lui promit encore de le mettre en poſſeſſion des deux villes qu'il avoit demandées. Mais quand on ſçut qu'il étoit parti de Rome, le Sénat piqué de voir qu'il n'avoit rien fait de ce qu'on attendoit de lui, & ne pouvant s'en vanger d'une autre maniére, révoqua la promeſſe qu'il lui avoit faite, & avant que le Prince fût hors d'Italie, déclara Ænum & Maronée villes libres & indépendantes. On envoia cependant vers les Gaulois une Ambaſſade, à la tête de laquelle étoit Pub. Licinius. De quels ordres les Ambaſſadeurs furent chargez, c'eſt ce qu'il n'eſt pas aiſé de dire, quoiqu'il ne ſoit pas difficile de le conjecturer par les événemens qui arrivérent enſuite.

On vit encore à Rome dans ce tems là-même deux députations de la part de la République Rhodienne. Philocrates étoit Chef de la premiére, à la tête de la ſeconde étoient Philophron & Aſtyméde. La réponſe que le Sénat, après la défaite de Perſée, avoit faite à Agéſipolis, produiſit ces deux Ambaſſades, dont le but étoit de calmer les Romains, qui, ſelon cette réponſe, paroiſſoient extrémement irritez contre les

Rhodiens. Aſtyméde & Philophron, dans toutes les audiences qu'on leur donnoit, ſoit publiques ſoit particuliéres, ne voioient que des ſujets d'épouvante. L'indiſpoſition où ils ſentoient qu'étoient les Romains à l'égard de Rhodes, les conſternoit. Mais ce fut bien pis, lorſqu'un Préteur, du haut de la tribune aux harangues, excita le peuple à dénoncer la guerre aux Rhodiens. Le péril dont ils virent leur patrie menacée les ſaiſit de fraieur. Ils ſe revêtirent d'habits lugubres. Ils n'implorérent pas ſeulement la protection de leurs amis, ils demandoient en ſupplians & avec larmes qu'on ne décernât rien de trop rigoureux contre leur République. Cette grande allarme fut de peu de durée. Au bout de quelques jours, conduits dans l'aſſemblée du peuple par le Tribun Antonius, qui auparavant avoit fait décendre de la tribune le Préteur qui ſoulevoit le peuple contre les Rhodiens, ils y juſtifiérent l'un après l'autre leurs compatriotes. Leurs diſcours entrecoupez de ſanglots touchérent de compaſſion. Ils gagnérent du moins qu'on ne déclareroit pas la guerre à Rhodes. Mais le Sénat leur fit de ſanglans reproches ſur différens chefs dont on les accuſoit. On leur donna clairement à entendre que ſans la conſidération qu'on avoit pour quelques amis de la République, & ſurtout pour eux, on ſçavoit fort bien de quelle maniére on auroit pû la traiter.

Dans cette occaſion Aſtyméde fit une apologie de ſa patrie. Il étoit fort content de cette piéce, mais elle ne plut ni aux Grecs qui pour lors étoient à Rome comme voiageurs, ne à ceux qui y demeuroient. Il la répandit enſuite dans le public, & le public n'y trouva ni ſens commun ni équité. Elle étoit fondée cette apologie, moins ſur des raiſons tirées de la conduite de ſa patrie, que ſur les fautes où les autres Grecs étoient tombez. Comparant enſemble ce que les Grecs avoient fait ſeuls ou avoient aidé à faire pour les Romains, il exténuoit autant qu'il lui étoit poſſible les ſervices des autres peuples de la Gréce, & exagéroit outre meſure ceux que les Rhodiens avoient rendus. Quand il s'agiſſoit de fautes, c'étoit tout le contraire. Pendant qu'il chargeoit les autres avec emportement, il adouciſſoit & faiſoit preſque diſparoître tout ce qui ſe pouvoit reprocher aux habitans de Rhodes. S'il mettoit en paralléle les fautes de ceux-ci & des autres, c'éroit afin que celles des Rhodiens paruſſent petites, peu conſidérables, dignes de pardon, & celles des autres grandes

& impardonnables : d'où il concluoit que les Romains aiant pardonné les derniéres, ils ne pouvoient ſe défendre de pardonner celles de la République Rhodienne. Or ce tour d'apologie ne convient point du tout à un homme emploié au maniement des affaires. On ne fait nul cas de ces hommes lâches, qui joints avec d'autres pour quelques pratiques ſecrétes, ſe laiſſent intimider par des menaces, ou ébranler par les tourmens juſqu'au point de déclarer leurs complices : mais on loue & on eſtime ces hommes fermes, qui au milieu même des plus grands ſupplices refuſent conſtamment d'entraîner dans leur malheur quelqu'un de ceux avec qui ils étoient unis. Que doit-on donc penſer d'un homme, qui ſur la crainte d'un malheur incertain révéle à une Puiſſance les fautes d'autrui, & renouvelle le ſouvenir de choſes que le tems avoit fait oublier ? Au reſte Philocrates, auſſitôt après la réponſe du Sénat, partit de Rome pour la porter à Rhodes, Aſtyméde n'en ſortit point. Il y reſta pour y obſerver tout ce qui s'y pourroit dire ou faire contre ſa patrie.

La réponſe du Sénat aiant diſſipé à Rhodes la crainte qu'on y avoit que les Romains ne priſſent les armes contre la République, fit paroître légers tous les autres maux qu'on y ſouffroit, quelque grands qu'ils fuſſent. Cela eſt aſſez ordinaire, l'attente de grands maux amortit toujours le ſentiment de ceux qui le ſont moins. Sur le champ l'on décerna aux Romains une couronne de la valeur de dix mille piéces d'or, & l'on choiſit pour la préſenter l'Amiral Théodote, qui partit au commencement de l'été. On lui joignit une autre députation, dont le chef étoit Rodophon, pour tenter en toute maniére de faire alliance avec les Romains. Les Rhodiens ne voulurent pas faire mention de cette alliance dans le Decret, de peur que ſi cela ne plaiſoit pas aux Romains, ils ne ſe repentîſſent de l'avoir ordonné. Ils laiſſérent à l'Amiral le ſoin de faire cette tentative, parce que les loix lui donnent le pouvoir de conclure ces ſortes de Traitez.

Il eſt bon de remarquer en paſſant que la politique des Rhodiens juſques-là avoit été de ne point faire alliance avec les Romains, quoique depuis près de cent quarante ans, ils euſſent eu part aux plus brillantes expéditions de cette République. La raiſon de cette conduite mérite d'être rapportée. Comme ils étoient bien aiſes que toutes les Puiſſances pûſſent aſpirer à leur alliance, ils ne vouloient pas partager

leurs forces ni enchaîner leur liberté par des ſermens & des Traitez. Reſtant libres & maîtres d'eux-mêmes, ils étoient en état de mettre à profit tout ce qui ſe préſenteroit d'avantageux. Mais dans la circonſtance préſente ils crurent devoir changer leurs allûres. Ils firent tous leurs efforts pour obtenir le glorieux titre d'Alliez des Romains, non qu'ils briguaſſent des alliances ou qu'ils craigniſſent d'autre Puiſſance que la Romaine, mais pour diſſiper par ce changement de conduite tous les ſoupçons fâcheux qu'on avoit conçus contre leur République.

Au reſte cette Ambaſſade, à la tête de laquelle étoit Théététe, avoit à peine mis à la voile, que les Cauniens ſe détachérent de Rhodes, & que les Mylaſſiens s'emparérent des villes des Euromiens. Vers le même tems il vint de Rome un Sénatuſconſulte, qui déclaroit libres & indépendans les Cariens & les Lyciens, peuples que le Sénat, après la guerre d'Antiochus, avoit atribuez aux Rhodiens. Il ne leur coûta pas beaucoup pour réduire les Cauniens & les Euromiens. Ils en furent quittes pour envoier contre eux Lycus avec des troupes qui les eurent bientôt rangez à leur devoir, quoiqu'ils fuſſent ſecourus des Cybarates. On paſſa enſuite chez les Euromiens, & l'on défit en bataille rangée les Mylaſſiens & les Alabandiens, qui étoient venus en corps d'armée à Orthoſie. Mais le Decret Romain en faveur des Cariens & des Lyciens leur cauſa beaucoup d'inquiétudes. Cela leur fit craindre que la couronne envoiée à Rome ne leur produisît aucun fruit, & qu'ils n'euſſent eſpéré vainement l'honneur, qu'ils ambitionnoient, de devenir Alliez des Romains.

XCIV.

Députation de la Gréce aux dix Commiſſaires envoiez en Macédoine après la défaite de Perſée. Conduite de ces Commiſſaires chez les Grecs.

PErſée vaincu & cette grande affaire heureuſement terminée, il vint en Macédoine des Ambaſſadeurs de toutes parts pour félicier les Généraux Romains ſur l'heureux ſuccès de leur expédition, & l'on juge bien que ceux qui dans chaque Etat furent choiſis pour cette fonction &

pour d'autres affaires, furent ceux qui dans le tems de la guerre avoient paru ſervir les Romains avec plus de chaleur & être plus de leur goût. Ce fut donc dans l'Achaïe, Callicrates, Ariſtodame, Agéſias, Philippe; dans la Béotie, Mnaſippe; dans l'Acarnanie, Chremés; dans l'Epire, Charops & Nicias; dans l'Etolie, Lycique & Tiſippe, qui tous tendant au même but réglérent d'autant plus aiſément les affaires ſelon qu'ils jugérent à propos, qu'ils ne trouvérent perſonne qui traverſât leurs deſſeins: car tous ceux qui leur étoient oppoſez avoient cédé au tems & renoncé entiérement au gouvernement de la République. Les dix Commiſſaires firent donc ſçavoir par les Généraux aux villes & aux Conſeils des peuples qui ils vouloient qu'on envoiât à Rome, & ce furent ceux que les Ambaſſadeurs avoient indiquez, dont ils avoient donné les noms & qui étoient de leur faction, hors un très-petit nombre de gens dont le mérite étoit connu. On fit plus d'honneur aux Achéens, on leur députa deux des Commiſſaires, C. Claudius & Cn. Domitius. Deux motifs avoient fait prendre ce parti. Le premier, parce que l'on craignoit que les Achéens n'obéîſſent point à de ſimples lettres, & ne punîſſent Callicrates des mauvais ſervices qu'il avoit rendus à tous les Grecs; l'autre, parce que dans les lettres qui avoient été écrites par les Achéens à Perſée & qu'on avoit priſes, on n'avoit rien découvert de certain & de convaincant contre aucun de cette nation. Cependant quelque tems après le Conſul ne laiſſa pas que d'écrire & d'envoier des Députez chez les Achéens en conſéquence de ce que Callicrates & Lyciſque lui avoient appris, quoiqu'il n'approuvât pas, comme on le reconnut dans la ſuite, les dénonciatons que ces deux traîtres lui avoient faites.

XCV.

Députation à Rome de la part des Rois d'Egypte. Ménalcidas renvoié à la priére de Popillius.

LEs deux Ptolémées n'eurent pas été plutôt délivrez de la guerre d'Antiochus, qu'ils députérent à Rome Numénius, un de leurs amis, pour remercier les Romains du bienfait ſignalé qu'ils en avoient reçu dans cette occaſion. Ils

remirent auſſi en liberté le Lacédémonien Ménalcidas, qui pour s'enrichir avoit abuſé de l'extrémité où il les voioit. Ce fut C. Popillius qui obtint cette grâce des deux Rois.

XCVI.

Pourquoi le Sénat rendit la liberté au fils du Roi Cotys.

CE Roi des Odryſiens avoit envoié des Ambaſſadeurs à Rome tant pour demander ſon fils, que pour rendre compte de l'alliance qu'il avoit faite avec Perſée. Ces Ambaſſadeurs furent écoutez favorablement. Les Romains, après la victoire remportée ſur le Roi de Macédoine, aiant heureuſement terminé tout ce qu'ils s'étoient propoſez, ne crurent pas qu'il fût de grande importance pour eux de regarder Cotys comme leur ennemi. Son fils donné en ôtage à Perſée avoit été pris avec les enfans de cet infortuné Prince, ils le lui rendirent, pour donner des marques de leur clémence & de leur généroſité, & témoigner le reſpect qu'ils avoient pour le Prince qui leur demandoit cette grace.

XCVII.

Baſſeſſe d'ame de Pruſias Roi de Bithynie. Expédient dont le Sénat ſe ſervit pour humilier Euméne.

PRuſias étant venu à Rome pour faire au Sénat & aux troupes des complimens de conjouiſſance ſur l'heureux ſuccès de la guerre contre Perſée, y deshonora la majeſté roiale par ſes baſſes flatteries. On en jugera par les faits ſuivans. D'abord il fut au-devant des Députez que le Sénat avoit envoiez pour le recevoir, & il y fut la tête raſée & avec le bonnet, l'habit & la chauſſure des Affranchis: puis ſaluant les Députez, *vous voiez*, leur dit-il, *un de vos Affranchis, prêt à faire tout ce qu'il vous plaira & à me conformer entiérement a tout ce qui ſe pratique chez vous.* Je ne ſçai ſi l'on pourroit s'exprimer d'une maniére plus lâche & plus rampante. A ſon entrée dans le Sénat, il ſe tint contre la porte, vis-à-vis les Sénateurs aſſis, les mains abattues, il proſterna & baiſa le ſeuil; enſuite s'a-

dreſſant à l'aſſemblée, *Je vous ſalue, Dieux Sauveurs*, s'écria-t-il. Peut-on porter plus loin la lâcheté & la flatterie? Eſt-ce un homme qui parle ainſi? La poſtérité aura peine à le croire. La conférence répondit à ce prélude, j'aurois honte de la rapporter. Des abaiſſemens ſi profonds ne pouvoient être ſuivis que d'une réponſe toute gracieuſe.

A peine Pruſias l'eut-il reçue, qu'on apprit qu'Euméne étoit ſur le point d'entrer dans Rome. Cette nouvelle ne donna pas peu d'embarras aux Sénateurs. Ils étoient prévenus contre ce Prince, & quoique réſolus à ne pas changer à ſon égard, ils auroient été fâchez que leurs diſpoſitions euſſent été connues. Car après l'avoir mis au rang des plus fidéles amis du peuple Romain, s'ils l'euſſent admis à ſe juſtifier, & qu'ils lui euſſent répondu conformément aux reſſentimens qu'ils avoient contre lui, ç'eût été comme annoncer à haute voix qu'ils avoient manqué de prudence, lorſqu'ils avoient tant eſtimé un homme de ce caractére: que ſi pour ſauver leur réputation ils lui euſſent fait un bon accueil, ils auroient eu à ſe reprocher d'avoir trahi leurs ſentimens & les intérêts de la patrie. De quelque côté qu'ils ſe jettaſſent, les inconvéniens étoient inévitables. Pour ſe tirer de cette affaire le moins mal qu'ils pourroient, ils s'aviſérent d'un expédient. Sur le prétexte qu'il en coûtoit trop à la République pour recevoir les Rois qui venoient à Rome, ils firent un Sénatuſconſulte par lequel ils défendoient en général à tous les Rois d'entrer dans cette ville. Peu après ſur la nouvelle qu'Euméne avoit débarqué au port de Brunduſe, on fit partir un Queſteur pour ſignifier l'Arrêt au Roi de Pergame, pour lui demander ce qu'il avoit à traiter au Sénat, &, en cas qu'il n'eût rien à y traiter, pour lui ordonner de ſortir d'Italie ſans délai. Euméne aiant entendu le Queſteur, ſentit quelle étoit la diſpoſition des Romains à ſon égard, & ne répondit autre choſe, ſinon qu'il n'avoit nul beſoin à Rome. Telle fut la ruſe dont le Sénat ſe ſervit pour empêcher qu'Euméne ne vînt le trouver.

Cet affront attira au Roi de Pergame une autre affaire très-fâcheuſe, & dont les Romains qui s'étoient propoſez de la lui faire, pour l'humilier de toutes maniéres, tirérent de grands avantages. Il étoit alors menacé d'une irruption de la part des Gallo-Grecs. Or après l'injure qu'il venoit de recevoir, il étoit hors de doute que ſes Alliez n'auroient pas le courage

courage de le ſecourir, & que les Gallo-Grecs au contraire deviendroient plus hardis à l'attaquer. Voilà ce qui ſe paſſa au commencement de l'hiver. Enſuite le Sénat écouta tous les autres Ambaſſadeurs, (car il n'y eut ni ville, ni Prince, ni Roi qui ne députât à Rome pour prendre part au plaiſir qu'y cauſoit la défaite de Perſée,) & tous reçûrent des réponſes pleines de politeſſe & d'affection. Les Rhodiens n'eurent pas lieu d'être ſi ſatisfaits. On les congédia ſans leur avoir rien dit de poſitif ſur ce qu'ils avoient à craindre ou à eſpérer pour l'avenir. A l'égard des Athéniens, le Sénat étoit très-irrité contre eux.

XCVIII.

Injuſtices des Athéniens à l'égard des Haliartes.

IL étoit venu d'Athénes des Ambaſſadeurs à Rome pour prier que les Haliartes fuſſent rétablis dans leur premier état. N'étant point écoutez ſur cet article, ils paſſérent à un autre, & demandérent qu'on les mît en poſſeſſion de Delos, de Lemnos & du païs des Haliartes. Car leurs inſtructions portoient qu'ils feroient leurs efforts, ou pour obtenir le rétabliſſement de ce peuple, ou pour engager le Sénat à en donner la domination aux Athéniens. Comme ils s'étoient déja rendus maîtres des deux Iſles, on ne peut les blâmer d'en avoir ſollicité la poſſeſſion: mais qu'ils aient encore voulu que les Haliartes leur fuſſent attribuez, c'eſt ce que l'on aura peine à leur pardonner. Qu'on n'ait point aidé une des plus anciennes villes de la Béotie à ſe relever & à ſortir de l'état malheureux où elle étoit réduite, c'eſt un grand mal: mais ç'en eſt encore un plus grand de l'effacer de la mémoire des hommes & de lui ôter toute eſpérance de ſe rétablir jamais. Il ne convenoit à aucun peuple de la Gréce de ſe permettre un procédé ſi injuſte, mais cela convenoit moins encore aux Athéniens qu'à tout autre peuple. Ni loi ni coutume ne leur permettoit de faire de leur patrie la patrie de tous les Grecs, & d'envahir les villes qui ne leur appartenoient pas. Cependant le Sénat leur accorda Delos & Lemnos.

XCIX.

Les Rhodiens évacuent Caune & Stratonicée.

THéététe introduit dans le Sénat le pria de trouver bon que les Rhodiens fiſſent alliance avec la République Romaine. Mais pendant qu'on remet de jour en jour à lui répondre, ce vieillard âgé de plus de quatre-vingts ans paia le tribut à la nature. Sur ces entrefaites arrivérent à Rome les bannis de Caune & de Stratonicée, ils firent leurs plaintes devant le Sénat, & en obtinrent un Arrêt qui ordonnoit aux Rhodiens de retirer les garniſons de ces deux villes. Sur le champ Philophron & Aſtyméde prirent le chemin de leur patrie, dans la crainte que les Rhodiens refuſant de ſe ſoumettre à cet ordre, n'attiraſſent ſur eux quelque nouveau malheur.

C.

Guerre des Cnoſſiens & de Gortyniens contre les Rhauciens. Ambaſſade des Rhodiens à Rome pour y demander une alliance qui leur eſt refuſée.

LEs Cnoſſiens & les Rhodiens s'étoient joints enſemble pour faire la guerre aux Rhauciens, & ils avoient juré qu'ils ne quitteroient pas les armes qu'ils n'euſſent emporté leur Capitale. Sur cette nouvelle, les Rhodiens, après avoir exécuté les ordres du Sénat Romain, voiant que ſa colére ne s'appaiſoit point, firent à Rome une députation, à la tête de laquelle étoit Ariſtote, qu'ils avoient chargé de tenter tout pour obtenir une alliance. Ces Ambaſſadeurs arrivérent pendant le fort de l'été. Entrez dans le Sénat, ils firent un long diſcours, où après avoir dit que les Rhodiens avoient évacué Caune & Stratonicée ſelon ce qui leur avoit été ordonné, ils tâchérent par pluſieurs raiſons de gagner ſur le Sénat, qu'il permettroit aux Rhodiens de faire alliance avec la République Romaine. Mais dans la réponſe qu'on leur fit, ſans parler d'amitié, on leur dit ſimplement qu'il ne convenoit pas pour le préſent que l'on fît alliance avec eux.

Digitized by Google

C I.

Accueil que reçoit Tiberius à la Cour d'Antiochus.

LA guerre terminée, Tiberius fut en qualité d'Ambaſſadeur chez Antiochus pour obſerver quelles étoient ſesdiſpoſitions. Antiochus le reçut avec tant de politeſſe & d'amitié, que non ſeulement cet Ambaſſadeur ne conçut aucun ſoupçon contre lui, ni ne s'apperçut qu'il eût ſur le cœur ce qui s'étoit paſſé à Alexandrie, mais qu'il blâma tous ceux qui faiſoient contre ce Prince de ces ſortes de rapports. En effet outre les autres honnêtetez qu'Antiochus fit à Tiberius, il ſortit de ſon palais pour l'y loger, peu s'en fallut qu'il ne lui cédât auſſi ſon diadéme. Malgré cela, il eſt certain qu'il étoit très-éloigné de le faire, & qu'il étoit au contraire très-réſolu à ſe venger des Romains.

C I I.

Députation des Gallo-Grecs à Rome.

LE Sénat leur accorda de vivre ſuivant leurs loix & leurs coutumes, pourvû qu'ils ſe renfermaſſent dans les bornes du païs qu'ils occupoient, & qu'ils n'en ſortiſſent point en armes.

C I I I.

Haine des Péloponéſiens contre Callicrates.

DAns le Péloponéſe, quand les Ambaſſadeurs, à leur retour de Rome, eurent rapporté ce que le Sénat leur avoit répondu, il n'y eut à la vérité ni ſédition ni tumulte; mais on n'y put cacher la colére & la haine dont on étoit animé contre Gallicrates.

CIV.

Euméne eſt accuſé à Rome par les Ambaſſadeurs de Pruſias. Aſtyméde va une ſeconde fois à Rome, & obtient enfin l'alliance.

ENtre les Ambaſſadeurs qui étoient venus à Rome de divers endroits, les plus conſidérables étoient Aſtyméde pour la République Rhodienne ; Eureas, Anaxidame & Satyre pour les Achéens ; Python pour Pruſias. A l'audience qui leur fut donnée dans le Sénat, Python ſe plaignit qu'Euméne s'étoit emparé de pluſieurs places, qu'il faiſoit des courſes ſur la Galatie, qu'il n'obéiſſoit point aux ordres qu'il avoit reçus du Sénat, que toutes ſes faveurs étoient pour ceux qui favoriſoient ſon parti, & qu'il affectoit d'abaiſſer par toutes ſortes de moiens ceux qui tenant pour les Romains vouloient que l'Etat fût gouverné ſelon les volontez du Sénat. D'autres Ambaſſadeurs venus de la part des villes d'Aſie l'accuſoient encore d'avoir fait alliance avec Antiochus. Le Sénat écouta ces Députez ſans rejetter leurs accuſations & ſans faire connoître ce qu'il en penſoit, diſſimulant la défiance où il étoit ſur le compte des deux Rois ; ce qui n'empêchoit pas qu'il n'aidât aux Gallo-Grecs à recouvrer leur liberté.

On fit entrer enſuite les Ambaſſadeurs de Rhodes. Aſtyméde en cette occaſion ſe conduiſit avec plus de prudence & de ſageſſe que dans l'Ambaſſade précédente. Sans accuſer les autres, il ſe réduiſit, comme ceux qui ſont châtiez, à prier que le ſupplice ne fût pas plus grand. Il dit que ſa patrie avoit été punie au-délà de ce que la faute méritoit, & fit le détail des châtimens qu'elle avoit ſoufferts : que dépouillée de la Lycie & de la Carie, deux provinces contre leſquelles elle avoit été obligée de ſoutenir trois guerres qui lui avoient coûté des ſommes immenſes, elle avoit perdu les revenus que ces deux païs lui produiſoient. » Cependant, ajouta-t-il, » nous ſouffrons ces deux pertes ſans nous plaindre. Nous te- » nions de vous ces deux provinces, vous étiez les maîtres » de nous les ôter, dès que nous vous étions devenus ſuſpects. » Mais Caune & Stratonicée n'étoient point un préſent de » votre libéralité. La premiére nous l'avions achetée deux

» cens talens des Généraux de Ptolémée, la ſeconde nous » avoit été donnée par Antiochus & Séleucus, nous tirions » de ces deux villes ſix vingt talens chaque année. Vous » avez ordonné à nos troupes de les évacuer, vous avez été » obéis. Par-là vous nous avez traitez plus rigoureuſement » pour une légére imprudence, que les Macédoniens vos » ennemis de tous les tems. Que dirai-je de l'exemtion des » péages que vous avez accordée à l'Iſle de Delos, & du tort » que vous nous avez fait en nous ôtant la liberté d'or- » donner de ce droit & de tous les autres revenus publics? » Autrefois nous tirions de ces péages un million de dragmes, » & à peine en tirons-nous aujourd'hui cent cinquante mille. » Votre colére, Romains, comme un feu dévorant, a ſéché » les ſources d'où notre Iſle tiroit ſes plus grandes richeſſes. » Peut-être auriez-vous raiſon de ne vous pas laiſſer fléchir, » ſi tous les Rhodiens étoient coupables & vous étoient con- » traires. Mais vous ſçavez que ceux qui nous ont détournez » de prendre les armes ſont en très-petit nombre, & que ce » petit nombre même en a été ſévérement puni. Pourquoi » donc garder une haine implacable contre des innocens, vous » ſurtout qui, à l'égard de tous les autres peuples, paſſez pour » être les plus modérez & les plus généreux des hommes? » Rhodes, après la perte de ſes revenus & de ſa liberté, deux » choſes pour la conſervation deſquelles elle a eſſuié tant de » travaux & de peines, vous ſupplie aujourd'hui, Romains, » de lui rendre vos bonnes graces. La punition que vous en » avez tirée égale au moins ſa faute, mettez enfin des bornes » à votre vengeance. Faites connoître à toute la terre, qu'a- » doucis en faveur des Rhodiens vous avez repris les ſenti- » mens d'amitié que vous aviez autrefois pour eux. C'eſt uni- » quement dequoi Rhodes a maintenant beſoin. Nous ne de- » mandons ni armes ni troupes. Votre protection nous tiendra » lieu de tout. Ainſi parla l'Ambaſſadeur Rhodien, & l'on trouva que ſon diſcours convenoit tout-à-fait à l'état préſent de ſa République. Tiberius, qui étoit tout récemment revenu d'Aſie, lui aida beaucoup à obtenir l'alliance qu'il demandoit. Il déclara que les Rhodiens avoient ponctuellement obéi aux ordres du Sénat, & qu'ils avoient condamné à mort les parti- ſans de Perſée. Ce témoignage demeura ſans replique, & l'on accorda aux Rhodiens l'alliance avec la République Ro- maine.

C V.

Réponſe des Romains au ſujet des Grecs qui dans leur patrie avoient favoriſé le parti de Perſée.

SUr la réponſe que les Députez d'Achaïe avoient portée dans le Péloponéſe de la part du Sénat, que les Péres étoient ſurpris que les Achéens les priaſſent d'examiner l'affaire de ceux, qui avoient été nommément dénoncez comme fauteurs de Perſée, après qu'ils en avoient jugé eux-mêmes; Eureas étoit revenu à Rome pour proteſter encore devant les Sénateurs que jamais les Achéens n'avoient été entendus dans le païs, & que jamais leur affaire n'y avoit été jugée. Eureas donc entre dans le Sénat avec les autres Ambaſſadeurs qui l'accompagnoient, il déclare les ordres qu'il avoit reçus, & prie qu'on prenne enfin connoiſſance de l'accuſation & qu'on ne laiſſe pas périr des accuſez ſans avoir prononcé ſur le crime dont on les chargeoit: qu'il étoit à ſouhaiter que le Sénat examinât l'affaire par lui-même, & fît connoître les coupables; mais que ſi ſes grandes occupations ne lui laiſſoient pas ce loiſir, il n'avoit qu'à renvoier la choſe aux Achéens, qui en feroient juſtice de maniére à faire ſentir combien ils avoient d'averſion pour les méchans. Ce diſcours fini, le Sénat fut aſſez embaraſſé comment il y répondroit. De quelque côté qu'il ſe retournât, il donnoit priſe à la cenſure. D'une part il ne croioit pas qu'il lui convînt de juger; de l'autre, renvoier les exilez ſans avoir porté de jugement, c'étoit perdre ſans reſſource les amis qu'il avoit dans l'Achaïe. C'eſt pourquoi partie par néceſſité, partie pour ôter aux Grecs toute eſpérance de recouvrer leurs exilez & les rendre par-là plus ſoumis à ſes ordres, il écrivit dans l'Achaïe à Callicrates, & dans les autres Etats aux partiſans des Romains, qu'il ne lui paroiſſoit pas qu'il fût de leur intérêt ou de celui de leurs païs, que les exilez retournaſſent dans leur patrie. Cette réponſe conſterna non ſeulement les exilez, mais encore tous les peuples de la Gréce. Ce fut un deuil univerſel. On ſe perſuada qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer pour les Achéens accuſez, & que leur banniſſement étoit ſans retour. En ce tems-là Tiberius revint d'Aſie, ſans avoir pû rien découvrir ni rapporter de

plus au Sénat ſur Antiochus & Euméne, que ce qu'il ſçavoit avant que d'y aller, tant les amitiez qu'il avoit reçûes des deux Rois l'avoient attaché à leurs intérêts. Quand la réponſe du Sénat eut été portée dans l'Achaïe, autant que la multitude en fut effraié, autant Charops, Callicrates & ceux de leur parti en furent tranſportez de joie.

CVI.

Attalus & Athénée juſtifient Euméne leur frére auprès du Sénat.

TIberius, emploiant tantôt la force & tantôt la ruſe, réduiſit enfin les Cammaniens ſous la puiſſance des Romains.

A Rome, pluſieurs Ambaſſadeurs y étant arrivez, le Sénat donna audience à Attalus & à Athénée, qu'Euméne y avoit envoiez pour le défendre contre Pruſias, qui non ſeulement le décrioit lui & Attalus, mais avoit encore excité les Gaulois, les Selgiens & d'autres peuples de l'Aſie à le calomnier. L'apologie que firent ſes deux fréres parut réfuter ſolidement toutes les plaintes qu'on avoit portées contre le Roi de Pergame, & l'on en fut ſi ſatisfait qu'on les renvoia en Aſie comblez d'honneurs & de préſens. Cependant ils n'effacérent pas entiérement les préjugez où l'on étoit contre Euméne & Antiochus. Le Sénat fit partir C. Sulpicius & Manius Sergius avec ordre d'examiner la conduite des Grecs, d'appaiſer quelques conteſtations qu'avoient enſemble les Lacédémoniens & les Mégalopolitains pour je ne ſçai quelle terre, & ſurtout pour obſerver curieuſement ſi Antiochus & Euméne ne formoient point enſemble quelque intrigue contre les Romains.

CVII.

Demetrius en ôtage à Rome demande en vain d'être renvoié en Syrie. Pourquoi le Sénat aimoit mieux que le fils d'Antiochus régnât que Demetrius. Députation de Rome dans le Levant.

DEmetrius fils de Séleucus retenu en ôtage depuis longtems à Rome, ſembloit y être injuſtement retenu. Il

y avoit été envoié par Séleucus ſon pére pour être garant de ſa fidélité ; mais depuis qu'Antiochus avoit ſuccédé au Roiaume de Syrie, il ne paroiſſoit pas juſte que Demetrius y tînt la place des enfans de ce Prince. Juſqu'au tems où nous ſommes il avoit ſouffert ſans impatience cette eſpéce d'eſclavage. Enfant comme il étoit, il falloit bien qu'il reſtât dans cet état. Mais à la mort d'Antiochus, ſe voiant à la fleur de l'âge, il pria le Sénat de le renvoier dans le Roiaume de Syrie qui lui appartenoit beaucoup plus qu'aux enfans d'Antiochus. Il appuia ſon droit de pluſieurs raiſons, & répéta ſouvent pour prévenir l'aſſemblée en ſa faveur : *Péres conſcrits, Rome eſt ma patrie, j'ai eu le bonheur de croître ſous vos yeux. Tous les enfans des Sénateurs ſont devenus mes fréres, & tous les Sénateurs ſont pour moi autant de péres. Je ſuis venu enfant à Rome, mais aujourd'hui je compte vingt-trois ans.* On fut touché du diſcours de ce jeune Prince, cependant à la pluralité des ſuffrages il fut réſolu que l'on retiendroit Demetrius, & qu'on maintiendroit ſur le trône de Syrie Antiochus Eupator. On craignit apparemment qu'un Roi à cet âge ne devînt formidable à la République, & l'on crut qu'il étoit plus utile pour elle de laiſſer le ſceptre entre les mains du Prince enfant, à qui Antiochus Epiphanes l'avoit laiſſé. La ſuite fit bien voir que telles avoient été les vûes du Sénat. Car ſur le champ il choiſit Cn. Octavius, Sp. Lucretius & Luc. Aurelius, pour aller mettre ordre aux affaires de la Syrie & gouverner le Roiaume à ſon gré, comptant bien que ſous un Roi mineur il ſe trouveroit d'autant moins d'obſtacles à ſurmonter que les principaux du Roiaume étoient charmez que Demetrius ne fût pas à leur tête, comme ils le craignoient. Les Députez à leur départ reçurent ordre premiérement de mettre le feu à tous les vaiſſeaux pontez, en ſecond lieu de couper les jarets aux éléphans, en un mot d'affoiblir de toutes les maniéres les forces du Roiaume. On leur recommanda encore de viſiter la Macédoine, pour y aſſoupir quelques émotions qu'y avoit excitées le gouvernement Démocratique auquel les Macédoniens n'étoient pas accoutumez : enfin de veiller ſur la Galatie & ſur le Roiaume d'Ariarathe. Quelque tems après il leur vint une lettre du Sénat, par laquelle il leur étoit ordonné de régler, s'il étoit poſſible, les différens des deux Rois d'Egypte.

CVIII.

CVIII.

Marcus Junius eſt député vers Ariarathe.

ON envoia différentes fois des Ambaſſadeurs de Rome en Cappadoce. Le premier qui y alla fut M. Junius. Il avoit ordre d'examiner les conteſtations qu'avoient les Gaulois avec le Roi. Car les Trocmiens, un de ces peuples, de dépit de n'avoir pû rien envahir de la Cappadoce, où l'on avoit fortifié la ville qu'ils attaquoient, avoit député à Rome pour y indiſpoſer les eſprits contre Ariarathe. Ce Prince reçut Junius avec tant de politeſſe & ſe juſtifia ſi bien, que cet Ambaſſadeur ſortit du Roiaume plein d'eſtime & de conſidération pour lui. Octavius & Lucretius arrivérent peu après. Ils parlérent encore au Roi de ſes différens avec les Gallo-Grecs. Ariarathe, après leur avoir expliqué en peu de mots ſur quoi rouloient ces différens, leur dit qu'au reſte il s'en rapportoit très-volontiers à leurs lumiéres. On s'entretint enſuite longtems ſur l'état préſent de la Syrie. Ariarathe inſtruit qu'Octavius alloit dans ce Roiaume, lui fit voir combien tout y étoit chancellant & incertain, il lui nomma les amis qu'il avoit dans cette contrée, il s'offrit de l'y accompagner avec une armée, & d'y reſter avec lui pour le mettre à couvert de toute inſulte pendant tout le tems qu'il y ſéjourneroit. Ces offres obligeantes firent beaucoup de plaiſir à Octavius, il les écouta avec reconnoiſſance, mais il dit que pour le préſent il n'avoit pas beſoin d'être accompagné, que pour l'avenir s'il jugeoit que du ſecours lui fût néceſſaire, il ne héſiteroit point à lui en demander, perſuadé qu'il méritoit d'être mis au nombre des vrais amis du peuple Romain.

CIX.

Le Roi de Cappadoce renouvelle avec Rome l'ancienne alliance.

ARiarathe n'eut pas plutôt ſuccédé au Roiaume de ſon pére, qu'il fit partir des Députez pour renouveller l'alliance que la Cappadoce avoit avec la République, & pour

prier le Sénat de le compter parmi ſes amis, qu'il méritoit cette grace par le tendre attachement qu'il avoit pour le peuple Romain en général & pour chaque Romain en particulier. Le Sénat n'eut pas de peine à ſe laiſſer perſuader. L'amitié & l'alliance furent renouvellées. On applaudit fort aux diſpoſitions où le Roi étoit, & les Ambaſſadeurs furent contens de l'accueil qu'on leur fit. Le retour de Tiberius contribua beaucoup à rendre le Sénat favorable à Ariarathe. Envoié pour obſerver la conduite des Princes de l'Aſie, il fit un rapport très-avantageux de celle d'Ariarathe le pére & de tout le Roiaume de Cappadoce. On ne douta pas que ce rapport ne fût conforme à la verité. De là les amitiez que l'on fit aux Députez, & les louanges que l'on donna à l'affection du Roi pour les Romains.

C X.

Ambaſſade des Rhodiens à Rome.

LEs Rhodiens n'aiant plus à craindre du péril dont ils avoient été menacez, députérent à Rome Cléagoras & Lygdamis, pour prier le Sénat de leur accorder. . . . . & de permettre à ceux qui avoient des terres dans la Lycie & dans le Carie, d'y reprendre les mêmes droits qu'ils avoient auparavant. Outre cela ils firent un Decret par lequel il étoit ordonné qu'on dreſſeroit en l'honneur du peuple Romain un Coloſſe de trente coudées de haut, & que ce Coloſſe ſeroit mis dans le temple de Minerve.

C X I.

Les Calyndiens livrent leur ville aux Rhodiens.

CAlynda s'étoit détachée des Cauniens, & ceux-ci l'aſſiégeoient. Elle appella d'abord les Cnidiens à ſon ſecours. Ils vinrent & arrêtérent pendant quelque tems les aſſiégeans. Mais les habitans de Calynda craignant pour l'avenir députérent à Rhodes, & promirent de ſe livrer eux & leur ville, ſi l'on vouloit les ſecourir. Les Rhodiens viennent par terre &

par mer, font lever le ſiége & prennent poſſeſſion de la ville. Le Sénat Romain leur permit de jouir tranquillement de leur nouvelle conquête.

CXII.

Ariarathe offre des ſacrifices aux Dieux pour avoir obtenu l'amitié des Romains. Il députe à Lyſias pour le prier de lui envoier les os de ſa mére & de ſa ſœur.

AU retour de ſes Ambaſſadeurs, le Roi de Cappadoce jugeant ſur leur rapport qu'il étoit bien affermi ſur ſon trône, puiſque les Romains le rangeoient parmi leurs amis, fit des ſacrifices en reconnoiſſance de cet heureux événement, & donna un grand feſtin à ſes principaux Officiers. Il députa enſuite à Lyſias pour le prier de lui envoier d'Antioche les os de ſa mére & de ſa ſœur. Quelque envie qu'il eût de ſe venger de l'impiété de ce perſonnage, il ne jugea cependant pas à propos, dans cette occaſion, de lui en faire des reproches, de peur qu'irrité il ne refuſât la grace qu'on lui demandoit. Lyſias la lui aiant accordée, les os furent apportez à Ariarathe, qui les reçut avec grand appareil & les fit mettre proche le tombeau de ſon pére.

CXIII.

Ptolémée vient à Rome pour demander à être rétabli dans le Roiaume de Chypre. Réflexion de l'Hiſtorien ſur la politique des Romains.

QUand les Ptolémées eurent fait entre eux le partage du Roiaume, le cadet des deux Rois mécontent de la portion qui lui étoit échûe en porta ſes plaintes au Sénat. Il demanda que le Traité de partage fût caſſé, & qu'on le remît en poſſeſſion de l'Iſle de Chypre; il alléguoit pour raiſon qu'il avoit été forcé par la néceſſité des tems à conſentir aux propoſitions de ſon frére, & que quand on lui accorderoit Chypre, ſa part n'égaleroit pas encore à beaucoup près celle de ſon aîné. Canuleius & Quintus, envoiez de Rome pour pa-

cilier les différens des deux fréres, s'élevérent contre cette prétention. Ils rendirent témoignage à la vérité que ſoutenoit Ménithylle, député à Rome par l'aîné, que le cadet leur étoit redevable non ſeulement de la Cyrenaïque, ſur laquelle il avoit été établi Roi, mais encore de la vie; que déteſté du peuple il s'étoit cru trop heureux de régner ſur cette région, que le Traité avoit été ratifié en préſence des Autels, & que de part & d'autre on avoit juré de ſe tenir parole. Ptolémée conteſta tous ces faits, & le Sénat voiant qu'en effet le partage n'étoit point égal, il profita habilement de la querelle des deux fréres pour diminuer les forces du Roiaume d'Egypte en les diviſant, & accorda au cadet ce qu'il demandoit. Car telle eſt la politique ordinaire des Romains. Ils mettent à profit les fautes d'autrui pour étendre & affermir leur domination, & ſe conduiſent de façon à l'égard de ceux qui les commettent ces fautes, que quoiqu'ils n'agiſſent que pour leur intérêt, on leur a encore obligation. Comme donc la grande puiſſance de l'Egypte leur faiſoit craindre qu'elle ne devînt trop formidable, ſi elle tomboit entre les mains d'un Souverain qui en ſçût faire uſage, ils firent partir avec Ptolémée deux Députez, Titus Torquatus & Cn. Merula, pour mettre ce Prince en poſſeſſion de l'Iſle, & établir une paix durable entre les deux fréres rivaux.

CXIV.

Demetrius Soter s'évade de Rome, & retourne en Syrie pour y régner.

A Peine eut-on appris à Rome l'aſſaſſinat commis dans la perſonne d'Octavius, qu'il y arriva des Ambaſſadeurs envoiez par Lyſias de la part d'Antiochus, pour faire voir que les amis du Prince n'avoient aucune part à la mort du Député. Le Sénat renvoia ces Ambaſſadeurs ſans leur répondre & ſans rien dire de ce qu'il penſoit de ce meurtre. Demetrius frappé de cette nouvelle, ſur le champ fit appeller Polybe, & incertain lui-même de ce qu'il devoit faire en cette occaſion, lui demanda s'il étoit à propos qu'il eût encore une fois recours au Sénat pour avoir la permiſſion de retourner en Syrie. » Gardez-vous bien, lui répondit Polybe,

» de heurter contre une pierre qui vous a déja fait faire un » faux pas. N'eſpérez rien que de vous-même ; que ne fait-on » pas pour régner ? Vous avez dans les conjonctures préſentes » toutes les facilitez poſſibles de reprendre la Couronne qui » vous appartient. Le Prince comprit ce que cela vouloit dire, & ne repliqua point. Peu de tems après il fit part à un de ſes Officiers, nommé Appollonius, du conſeil qui lui avoit été donné. Celui-ci jeune encore & ſans fineſſe, lui conſeilla au contraire de faire encore une tentative auprès du Sénat ; » Je ſuis perſuadé, lui dit-il, qu'après vous avoir injuſtement » dépouillé du Roiaume de Syrie, il n'aura point encore l'in- » juſtice de vous retenir plus longtems en ôtage. Il eſt trop » abſurde que vous reſtiez en Italie pour garant du jeune An- » tiochus. Demetrius s'arrête à ce conſeil, entre dans le Sénat & demande que puiſqu'on avoit mis Antiochus ſur le trône de Syrie, au moins on ne l'obligeât pas lui de reſter en ôtage pour ce Prince. Il eut beau accumuler raiſons ſur raiſons, le Sénat s'en tint à ſon premier plan, & l'on ne peut l'en blâmer. Quand il avoit aſſûré le Roiaume au jeune Antiochus, ce n'eſt pas que Demetrius n'eût ſolidement prouvé que ce Roiaume étoit à lui de droit, mais parce qu'il étoit de ſon avantage qu'Antiochus le poſſédât. Les mêmes raiſons ſubſiſtoient, lorſque Demetrius ſe préſenta la ſeconde fois. Il étoit donc raiſonnable que le Sénat ne changeât rien à ſes premiéres diſpoſitions.

Au reſte cette démarche, quelque vaine qu'elle fût, ſervit à faire ſentir à Demetrius combien l'avis de Polybe étoit ſenſé, & il ſe repentit de la faute qu'il avoit faite. La noble fierté qui lui étoit naturelle & ſon courage le portent à la réparer. Il s'abouche avec Diodore, qui depuis peu étoit revenu de Syrie, il le conſulte ſur ce qu'il avoit à faire. Ce Diodore avoit été ſon Gouverneur, homme habile dans le maniement des affaires & qui avoit obſervé avec ſoin l'état du Roiaume. Il lui fit voir que depuis le meurtre d'Octavius tout y étoit en confuſion ; que le peuple ſe défioit de Lyſias & Lyſias du peuple, que le Sénat Romain n'imputoit qu'aux créatures du Roi la mort de ſon Député ; que le tems ne pouvoit lui être plus favorable ; qu'il n'avoit qu'à ſe remontrer à la Syrie ; que tous les peuples ſe réuniroient pour lui mettre le ſceptre entre les mains, n'y parût-il accompagné que d'un Page ; qu'après l'attentat dont on croioit Lyſias coupable, il n'y avoit nulle ap-

parence que le Sénat oſât le protéger ; que tout dépendoit du ſecret & de ſortir de maniére que perſonne n'eût connoiſſance de ſon deſſein.

Demetrius goûte ce conſeil, fait venir Polybe, lui communique ſon projet, le prie d'y prêter la main & de lui chercher des expédiens pour s'évader. Polybe alors avoit à Rome un intime ami, nommé Ménithylle, natif d'Alabandes, qui avoit été député par l'aîné des deux Ptolémées pour être ſon Agent auprès du Sénat contre le cadet. Il en parla au Prince comme de l'homme du monde qu'il connoiſſoit le plus propre à le tirer d'embarras. En effet Ménithylle ſe chargea d'abord de diſpoſer tout pour le départ. Un bâtiment Carthaginois étoit à l'ancre au port d'Oſtie, & devoit dans peu mettre à la voile pour porter à Tyr les prémices des fruits de Carthage. On choiſiſſoit pour cela les meilleurs vaiſſeaux. L'Ambaſſadeur de Ptolémée y demanda place pour lui, comme s'il vouloit retourner en Egypte, & convint du prix pour ſon paſſage, & cela ouvertement & en préſence de tout le monde : de ſorte qu'il fit tranſporter toutes les proviſions qu'il voulut, & traita avec les matelots, ſans que perſonne le ſoupçonnât. Quand tout fut prêt pour l'embarquement, & qu'il ne reſtoit plus à Demetrius qu'à ſe diſpoſer lui-même, ce Prince fit partir Diodore ſon Gouverneur, afin qu'il le prévînt dans la Syrie & qu'il obſervât quelles étoient les diſpoſitions des peuples à ſon égard. Il découvrit enſuite ſon deſſein à Méleagre & à Meneſtée, fréres d'Apollonius, qui avoit été élevé à Rome avec lui, & à qui d'abord il avoit fait part de ce qu'il projettoit. Ces trois Syriens étoient fils d'un Apollonius qui avoit eu beaucoup de crédit ſous Séleucus, & qui après que le ſcepre fut paſſé entre les mains d'Antiochus, s'étoit retiré à Milet. Ils furent les ſeuls à qui Demetrius s'ouvrit ſur ſa fuite, quoiqu'il eût un très-grand nombre de domeſtiques.

Le jour marqué pour le départ étant proche, le jeune Prince invita ſes amis à un grand ſoupé dans une maiſon d'emprunt ; il ne pouvoit les recevoir chez lui, & c'étoit ſa coutume de régaler tous les ſoirs tous ceux qui s'étoient attachez à ſa perſonne. Ceux qui étoient du ſecret étoient convenus qu'auſſitôt après le ſoupé, ils partiroient pour Oſtie, n'aiant chacun qu'un ſeul valet avec eux. Car ils avoient envoié les autres à Anagnie, comme devant eux-mêmes s'y trouver le lendemain. Polybe alors étoit malade & obligé de garder le lit,

mais averti de tout ce qui ſe paſſoit par Ménithylle, & craignant que le jeune Prince, qui naturellement aimoit les plaiſirs de la table, ne s'y livrât avec trop peu de précaution, il lui écrivit un billet qu'il cacheta & envoia ſur le ſoir, avec ordre au porteur de demander le Maître d'hôtel du Prince, de lui mettre le billet entre les mains, ſans lui dire qui il étoit ni de quelle part il venoit, & de le prier de le faire lire inceſſamment à Demetrius. Cela fut ponctuellement exécuté. Demetrius ouvre le billet & lit : *Pendant que l'on differe, la mort vient nous ſurprendre. On gagne plus à oſer quelque choſe. Oſez donc, eſſuiez, agiſſez, ſans vous inquiéter du ſuccès. Hazardez tout plutôt que de vous manquer à vous-même. Soiez ſobre, ne vous fiez à perſonne, ce ſont les nerfs de la prudence.* Après avoir lû ce billet, Demetrius comprit de qui il venoit, & à quelle intention il avoit été écrit. Sur le champ il feignit un mal de cœur, & retourna en ſon logis. Ses amis l'y ſuivirent. Il donna ordre à ceux de ſa Maiſon, qui ne devoit pas être du voiage, de partir ſur l'heure avec des filets & ſa meute pour Anagnie & de les venir joindre à Circée, où il avoit accoutumé de chaſſer, & où il avoit eu occaſion de faire connoiſſance avec Polybe. Il découvrit enſuite ſon deſſein à Nicanor & à ceux de ſa ſuite, & les exorta d'entrer dans ſon entrepriſe. Ils y conſentirent avec joie, & ſuivant ſes ordres retournérent chez eux, ordonnérent à leurs domeſtiques de prendre au point du jour le chemin d'Anagnie, & de ſe rendre au rendez-vous de chaſſe à Circée, où ils devoient ſe trouver eux-mêmes le lendemain avec Demetrius. Ces ordres donnez, ils partirent dès la nuit même pour ſe rendre à Oſtie.

Durant cet intervalle, Ménithylle, qui étoit parti devant, avoit déclaré au Capitaine du vaiſſeau Carthaginois qu'il avoit reçu du Roi ſon Maître de nouveaux ordres qui le retiendroient encore quelque tems à Rome, & qui l'obligeoient d'envoier à Ptolémée quelques jeunes Seigneurs d'une fidélité éprouvée pour l'informer de ce que ſon frére faiſoit à Rome, qu'il ne partiroit donc pas lui, mais que vers le milieu de la nuit, ces jeunes Seigneurs viendroient s'embarquer. Ce changement ne fit nulle peine au Capitaine. Il lui étoit fort indifférent qui il reçût ſur ſon bord, dès que le paiement qu'il recevoit étoit égal. En effet le Prince & ſa troupe, au nombre de ſeize perſonnes, en comptant les Pages & les valets,

arrivérent à Oſtie ſur les trois heures du matin. Ménithylle cauſa quelque tems avec eux, leur montra les proviſions qu'il avoit faites, les recommanda vivement au Capitaine, & ils s'embarquérent. Au point du jour le pilote leva l'ancre, tout ſe fit à l'ordinaire dans le vaiſſeau, ſans qu'il penſât avoir ſur ſon bord d'autres perſonnes, que quelques Officiers que Ménithylle envoioit à Ptolémée. Le lendemain à Rome on ne s'aviſa point de s'informer où étoit Demetrius, ni ceux qui en étoient ſortis avec lui. On le croioit à Circée, où ſe trouvérent auſſi ceux qui y avoient été envoiez, penſant les y rencontrer. On n'apprit la fuite du Prince que par un Page, qui fouetté à Anagnie courut à Circée pour s'en plaindre à ſon Maître, & qui ne l'y trouvant pas, ni ſur le chemin de Circée à Rome, le dit dans cette ville aux amis du Prince & à ceux qui étoient reſtez dans ſa maiſon. On ne commença à ſoupçonner qu'il s'étoit évadé que quatre jours après ſon départ. Au cinquiéme les Sénateurs s'aſſemblérent pour délibérer ſur cette affaire; mais alors le vaiſſeau, qui portoit le Prince, avoit ſix jours d'avance, & il avoit doublé le détroit de Sicile. Il étoit trop éloigné & il voguoit trop heureuſement, pour que l'on pût eſpérer de l'atteindre; & quand on auroit voulu le pourſuivre, on n'étoit pas maître d'arrêter Demetrius. Ainſi quelques jours après l'on prit le parti de députer Tiberius Gracchus, Lucius Lentulus, & Servilius Glaucias, avec ordre d'examiner de près l'état de la Gréce, de paſſer de là en Aſie pour y obſerver Demetrius, y étudier les diſpoſitions des autres Princes, & accommoder les différens qu'ils avoient avec les Gallo-Grecs. Tiberius eut ordre de veiller en perſonne ſur toutes ces affaires.

CXV.

Le plus jeune des Ptolémées tâche de ſe ſoumettre l'Iſle de Chypre & la Cyrénaïque.

CE Prince arrivé dans la Gréce avec les Députez Romains, y leva un grand nombre de ſoldats mercénaires, & avec eux un certain Macédonien nommé Damaſippe, qui après avoir fait égorger tous les membres du Conſeil public de Phacon, avoit été obligé de ſortir de la Macédoine avec ſa

ſa femme & ſes enfans. De là Ptolémée fut dans la Périe, petit canton ſur la côte de Rhodes & vis-à-vis cette Iſle. De la Périe, où il avoit été bien reçu, il ſe propoſa de paſſer en Chypre. Mais Torquatus & ſes Collégues lui voiant aſſembler beaucoup de troupes étrangéres, le firent ſouvenir que le Sénat avoit ordonné qu'on le reconduiſît ſans guerre dans ſon Roiaume, & lui perſuadérent de congédier ſes troupes dès qu'il ſeroit arrivé à Sida, de quitter le deſſein d'entrer dans l'Iſle de Chypre, & de faire en ſorte qu'ils pûſſent ſe joindre ſur les frontiéres de la Cyrénaïque : que les Députez Romains iroient à Aléxandrie, qu'ils engageroient ſon aîné à conſentir à ce que l'on ſouhaitoit de lui, qu'ils reviendroient le joindre ſur ces frontiéres, & qu'ils améneroient ſon frére avec eux. Ptolémée ſur la foi de ces promeſſes abandonna le deſſein de conquérir l'Iſle de Chypre, licentia ſes troupes étrangéres, vint en Créte avec Damaſippe & C. Mérula, un des Députez ; de Créte, avec quelques mille hommes qu'il y avoit levez, il fut à Libyna, d'où il alla mouiller au port d'Apis.

Torquatus & Titus arrivez à Alexandrie, firent tous leurs efforts pour porter l'aîné des Ptolémées à faire la paix avec ſon frére, & à lui accorder l'Iſle de Chypre. Mais tandis que ce Prince tantôt en promettant quelques choſes, tantôt en refuſant d'en écouter d'autres, tâche de gagner du tems, le cadet campé à Libyna avec ſes Candiots ſelon qu'il en étoit convenu, s'impatiente de n'apprendre aucunes nouvelles. Il envoie Mérula à Alexandrie dans la penſée que deux Députez auroient plus de pouvoir qu'un ſeul ſur l'eſprit de ſon frére. En vain il attend ſon retour. Le tems ſe paſſe, quarante jours s'écoulent, ſans qu'il apprenne rien de nouveau, ſon inquiétude eſt extréme. En effet ſon aîné, à force de careſſes, avoit mis les Députez dans ſes intérets & les retenoit chez lui, quelque répugnance qu'ils euſſent à y reſter.

Pendant ces délais, Ptolémée le cadet apprend que les Cyrénéens ſe révoltent contre lui, que les autres villes entrent dans la même conſpiration, & que l'Egyptien Ptolémée qu'il avoit fait Gouverneur du Roiaume, lorſqu'il en étoit ſorti pour aller à Rome, avoit part à cette rebellion. Il apprend encore peu de tems après que les Cyrénéens ſont en armes. Sur ces nouvelles, de peur qu'en voulant ſubjuguer l'Iſle de Chypre, il ne perde Cyréne, laiſſant là tout le reſte, il prend la route de cette ville. Arrivé au lieu, qu'on appelle *la grande*

décente, il trouva que les Libyniens joints aux Cyrénéens s'étoient emparez des détroits. Cet événement l'inquiéte. Il partage ſa petite armée en deux corps. Il en met un ſur des vaiſſeaux avec ordre de doubler les détroits & de tomber bruſquement ſur les ennemis. Il ſe met à la tête de l'autre, les attaque de front & tâche de gagner le haut de la montagne. Les Libyniens épouvantez de cette double attaque, abandonnent leur poſte. Ptolémée ſe rend maître du ſommet & d'un château fortifié de quatre tours qui y étoit, & où il trouva une très-grande abondance d'eau. De là traverſant un deſert il arriva en ſept jours de marche à Cyréne, ſuivi des Mocuriniens qui s'étoient joints à ſes troupes. Les Cyrénéens l'attendoient de pied ferme, campez & formant une armée de huit mille fantaſſins & de cinq cens chevaux. L'eſprit de Ptolémée ne leur étoit pas inconnu, ils ſçavoient ce qui s'étoit paſſé à Alexandrie, ils prévoioient que ce Prince les gouverneroit moins en Roi qu'en Tyran. Loin de ſe ſoumettre de bon gré à ſa domination, ils réſolurent de ſacrifier tout à la défenſe de leur liberté. Ils oſérent en effet s'approcher de lui, la bataille ſe donna & Ptolémée fut défait.

CXVI.

Députation à Rome de la part du plus jeune des Ptolémées.

MErula revient enfin d'Alexandrie, & déclare à Ptolémée que ſon frére avoit rejetté toutes les propoſitions qu'on lui avoit faites, & qu'il vouloit qu'on s'en tînt aux articles dont on étoit convenu, & qu'on avoit réciproquement acceptez. Sur ce rapport, le Roi fait partir pour Rome Coman & Ptolémée ſon frére avec Merula, & leur donna ordre de porter des plaintes au Sénat contre l'injuſtice que lui faiſoit le Roi d'Egypte, & le peu d'égard qu'il avoit pour le peuple Romain. Ces Députez, dans leur route, renvoiérent auſſi Titus, qui n'avoit pû non plus rien gagner. Telle étoit la ſituation des affaires à Alexandrie & dans la Cyrénaïque.

CXVII.

Le Sénat prend le parti du cadet des Ptolémées, & rompt avec l'aîné.

AVec les Ambaſſadeurs du plus jeune de ces deux Princes, arrivérent à Rome ceux de l'aîné, dont le chef étoit Ménithylle d'Alabandes. Dans le Sénat ils firent de longs diſcours, & ſe reprochérent en face les uns aux autres des choſes très-odieuſes. Après les avoir entendus, le Sénat, ſur le témoignage de Titus & de Mérula, qui favoriſoient vivement le Roi de la Cyrénaïque, fit un Decret, qui portoit que Menithylle avec ſes Adjoints ſortiroient de Rome dans l'eſpace de cinq jours, que le peuple Romain renonçoit à toute alliance avec le Roi d'Egypte, & qu'on deputeroit à ſon frére pour lui apprendre ce qui avoit été arrêté en ſa faveur. Publius Apuſtius, & C. Lentulus furent choiſis pour cette Ambaſſade, & ſur le champ ils partirent pour Cyréne. Ptolémée n'eut pas plutôt appris que le Sénat s'étoit déclaré pour lui, que fier d'une ſi grande protection, il ſe mit à lever des troupes pour ſe ſoumettre l'Iſle de Chypre, dont la conquête l'occupoit tout entier.

CXVIII.

Démêlez de Maſſiniſſa avec les Carthaginois, toujours décidez par les Romains en faveur du Prince, quoiqu'ils ne fuſſent pas toujours juſtes.

EN Afrique, Maſſiniſſa déja quelque tems avant celui dont nous parlons, avoit été violemment tenté de s'emparer du terroir qui eſt autour de la petite Syrte & qu'on appelle *Emporia*. Les villes y étoient en grand nombre, le pais beau, les revenus, qu'on en tiroit, très-conſidérables. Il prit enfin le deſſein d'envahir ce riche domaine ſur les Carthaginois. Maître du plat pais il n'eut pas de peine à conquérir la campagne: Jamais les Carthaginois ne ſe ſont fort entendus à la guerre ſur terre, & d'ailleurs la longue paix dont ils avoient joui juſqu'alors leur avoit extrémement affoibli le courage.

Mais il n'eut pas tant de facilité à ſubjuguer les villes. Les Carthaginois les défendirent ſi bien, qu'il ne put y entrer. Pendant toutes ces hoſtilitez, les Carthaginois envoioient à Rome pour ſe plaindre du Roi de Numidie, & le Roi y députoit auſſi de ſa part pour ſe juſtifier contre les Carthaginois. Mais quelque droit qu'euſſent les Députez de ce peuple, les Juges étoient toujours pour Maſſiniſſa, non que la juſtice fût du côté de ce Prince, mais parce qu'il étoit de l'intérêt du Sénat de décider en ſa faveur. Le prétexte de ces hoſtilitez étoit que le Roi de Numidie aiant demandé paſſage aux Carthaginois par le terroir voiſin de la petite Syrte, pour pourſuivre un rebelle nommé Aphterate, les Carthaginois le lui avoient refuſé, ſous couleur qu'il n'avoit aucun droit ſur cette contrée. Mais ce refus leur coûta cher. Ils furent tellement preſſez, que non ſeulement ils perdirent la campagne & les villes, mais qu'on les obligea de paier cinq cens talens pour les fruits qu'ils en avoient perçus depuis le commencement de la conteſtation.

CXIX.

Pruſias, Euméne & Ariarathe députent à Rome.

LE premier de ces Rois envoia des Ambaſſadeurs à Rome avec des Gallo-Grecs pour porter des plaintes au Sénat contre Euméne. Celui-ci fit faire le même voiage à ſon frére Attalus pour répondre aux accuſations de Pruſias. Et Ariarathe y députa auſſi, & ſes Ambaſſadeurs en préſentant une couronne de la valeur de dix mille piéces d'or, devoient faire connoître au Sénat de quelle maniére il avoit reçu Tiberius, & le prier qu'on lui déclarât ce que l'on ſouhaitoit de lui, qu'il étoit prêt d'exécuter tout ce qu'on jugeroit à propos de lui ordonner.

CXX.

Accueil que fait Demetrius aux Ambaſſadeurs Romains. Il députe lui-même à Rome & y fait conduire les meurtriers d'Octavius.

DEs que Menocharès fut arrivé à Antioche & qu'il eut fait part à Demetrius de l'entretien qu'il avoit eu avec

Tiberius & les autres Commiſſaires dans la Cappadoce, ce Prince crut n'avoir rien de plus important à faire que de gagner leur amitié autant qu'il lui ſeroit poſſible. Tournant donc de ce côté-là toutes ſes penſées, il leur envoia des Ambaſſadeurs, d'abord dans la Pamphylie, enſuite à Rhodes, où l'on leur fit de ſa part tant de promeſſes, qu'enfin il obtint d'eux qu'ils le déclareroient Roi. Tiberius contribua beaucoup à lui faire avoir le Roiaume de Syrie. Il lui vouloit du bien, & il s'emploia dans cette occaſion avec tout le zéle qu'on pouvoit attendre d'un ami. Le Prince, après un bienfait ſi ſignalé, fit partir ſans délai pour Rome des Ambaſſadeurs, qui outre une couronne livrérent au Sénat celui qui avoit tué Octavius, & le Grammairien Iſocrate.

CXXI.

Ambaſſadeurs d'Ariarathe & d'Attalus bien reçus à Rome.

LEs Ambaſſadeurs d'Ariarathe, introduits dans le Sénat, offrirent leur couronne, firent valloir comme ils devoient l'extréme attachement qu'avoit le Roi leur Maître pour la République Romaine, & en prirent Tiberius à témoin, qui atteſta tout ce qu'ils avoient avancé. Sur ce témoignage, le Sénat reçut la couronne avec beaucoup de reconnoiſſance, fit préſent au Prince à ſon tour de ce que les Romains eſtiment par deſſus toutes choſes, du bâton & de la chaiſe d'yvoire, & renvoia les Ambaſſadeurs avant l'hiver.

Après eux, Attalus arriva. Les Conſuls alors avoient pris poſſeſſion de leur dignité. Les Gallo-Grecs que Pruſias avoit envoiez, & pluſieurs autres Députez d'Aſie, étalérent les griefs qu'ils avoient contre Attalus; & quand ils eurent fini, le Sénat non content de décharger ce Prince de toutes les accuſations qu'on avoit intentées contre lui, le combla d'honneurs & de dignitez. Car autant qu'il avoit d'averſion pour Euméne, autant il aimoit Attalus & ſe faiſoit un plaiſir d'en relever la gloire.

CXXII.

Les Ambaſſadeurs de Demetrius arrivent à Rome. Hardieſſe étrange de Leptines, meurtrier d'Octavius. Epouvante d'Iſocrate. Députation des Achéens à Rome au ſujet de Polybe & de Stratius.

MEnocharès & les autres Députez de Demetrius arrivérent à Rome, apportant avec eux une couronne de dix mille piéces d'or, & ſuivis du meurtrier d'Octavius. Le Sénat délibéra longtems ſur les meſures qu'il avoit à prendre en cette occaſion. Les Ambaſſadeurs furent enfin introduits, on reçut gracieuſement leur couronne. Mais pour Leptines, l'aſſaſſin de Caius, & Iſocrate, on leur interdit l'entrée du Sénat. Cet Iſocrate étoit un de ces Grammairiens qui publiquement déclament des piéces de leur métier, grand parleur, vain juſqu'à la fatuité, odieux & haï des Grecs mêmes. Car jamais il ne ſe trouvoit en concours avec Alcée, que ce Poëte ingénieux ne lui lançât quelques bons mots & ne le tournât en ridicule. Ce Grammairien étant venu en Syrie, commença par ſe mettre les Syriens à dos par le mépris qu'il en faiſoit. Puis ſe croiant trop reſſerré dans les bornes de ſa profeſſion, il s'aviſa de parler des affaires d'Etat, & de débiter par tout qu'Octavius avoit été tué à juſte titre, que les autres Députez avoient mérité le même ſort, qu'il ne devoit pas en reſter un ſeul pour porter la nouvelle de leur mort aux Romains, qu'un tel événement auroit humilié leur orgueil, & les auroit obligez de tempérer l'inſolente autorité qu'ils uſurpoient. Voilà ce qui lui attira ſon malheur. On remarque ſur ces deux criminels une choſe qui mérite en effet d'être tranſmiſe à la poſtérité. Malgré ſon aſſaſſinat, Leptines ne diſcontinua pas de ſe promener tête levée dans Laodicée, & de dire tout haut qu'il avoit très-bien fait de poignarder Octavius; il ne craignoit pas même d'aſſûrer que cette belle action ne s'étoit faite que par l'inſpiration des Dieux. Bien plus, quand Demetrius fut en poſſeſſion du Roiaume, il fut le trouver & lui dit de ne pas s'inquiéter du meurtre du Député; qu'il ne décernât pour cela rien de rigoureux contre les Laodicéens; que lui-même il iroit à Rome & prouveroit

au Sénat que c'étoit par l'ordre des Dieux qu'il avoit égorgé Octavius ; & il parut en effet ſi diſpoſé à y aller, qu'on l'y conduiſit ſans le lier & ſans le garder. Au contraire Iſocrate n'eut pas été plutôt dénoncé, que ſon eſprit fut troublé. Dès qu'il ſe vit une chaîne au col, il ne prit plus de nourriture que très-rarement, il n'eut plus nul ſoin de ſon corps. Quand il entra dans Rome, ce fut un ſpectacle qui fit horreur. Auſſi faut-il convenir que l'homme, ſoit rapport au corps, ſoit par rapport à l'ame, eſt le plus horrible de tous les animaux, quand il ſe livre au deſeſpoir. Sa figure faiſoit peur à voir ; à la ſaleté de ſon corps, à ſes ongles & à ſes cheveux, qui n'avoient été nettoiez ni coupez depuis plus d'un an, on l'auroit pris pour une bête féroce ; ſes regards ne faiſoient que confirmer dans cette idée. En un mot on ne pouvoit le regarder, ſans ſe ſentir beaucoup plus d'averſion pour lui, que pour tout autre animal. Leptines joua beaucoup mieux ſon perſonnage, il perſiſta dans ſes premiers ſentimens, toujours prêt à ſoutenir ſa cauſe devant le Sénat, faiſant gloire de ſon action en quelque compagnie qu'il ſe trouvât, & prétendant que jamais les Romains ne l'en puniroient. Il prédit vrai. Le Sénat, ſi je ne me trompe, crut que, dans l'eſprit de la multitude, c'étoit avoir puni le crime que d'avoir le criminel entre les mains, & d'être en pouvoir de le punir quand on le jugeroit à propos. C'eſt pour cela apparemment qu'il ne voulut ni entendre ces deux Syriens, ni prendre alors connoiſſance de cette affaire. Il ſe contenta de répondre aux Ambaſſadeurs de Demetrius, que le Roi leur Maître ſeroit ami des Romains, tant qu'il leur ſeroit auſſi ſoumis qu'il l'étoit, pendant qu'il demeuroit à Rome.

Il étoit auſſi venu des Ambaſſadeurs de la part des Achéens, pour demander le retour de ceux de cette nation qui avoient été accuſez, & ſurtout de Polybe & de Stratius. Car la plûpart des autres, & preſque tous les principaux d'entre eux, étoient morts pendant leur exil. Ces Ambaſſadeurs étoient Xénon & Télécles. Ils n'étoient chargez que de demander cette grace en ſupplians, de peur qu'en prenant la défenſe des exilez ils ne paruſſent tant ſoit peu oppoſez aux volontez du Sénat. On leur donna audience ; dans leur harangue il ne leur échappa rien qui ne fût très-meſuré. Malgré cela, les Péres demeurérent inflexibles, & prononcérent qu'il s'en tenoit à ce qui avoit été réglé.

C X X I I I.

Députation des Athéniens & des Achéens à Rome, au ſujet des habitans de Delos qui s'étoient tranſportez dans l'Achaïe.

THéaridas & Stephanus avoient été envoiez à Rome par les Athéniens & les Achéens pour l'affaire des peuples de l'Iſle de Dolos. Voici ce que c'étoit cette affaire. Après que Delos eut été donnée aux Athéniens, les Romains ordonnérent aux habitans de ſortir de leur Iſle & de tranſporter tous leurs biens dans l'Achaïe. Ils obéirent, & furent comptez parmi ceux qui faiſoient partie du Conſeil public, & qui en recevoient les loix. En cet état, quand ils avoient quelque démêlé avec les Athéniens, ils prétendoient ne devoir être jugez que ſelon les loix de la confédération établie entre les Athéniens & les Achéens. Les Athéniens au contraire ſoutenant que les Déliens n'avoient pas ce privilége, ceux-ci demandérent aux Achéens d'être délivrez de la ſervitude où les Athéniens les réduiſoient. On députa à Rome pour avoir la déciſion de ce différend, & le Sénat répondit, qu'il falloit obſerver ce que les Achéens avoient légitimement établi touchant les Déliens.

C X X I V.

Les Liſſiens & les Daorſiens députent à Rome contre les Dalmates.

DEja il étoit venu pluſieurs fois à Rome des Ambaſſadeurs de la part des Liſſiens pour ſe plaindre que les Dalmates infeſtoient leur païs & les villes de leur diſtrict, ſçavoir Epution & Tragurion. Les Daorſiens faiſant des Dalmates les mêmes plaintes, le Sénat députa C. Fannius dans l'Illyrie pour obſerver ce qui s'y paſſoit, & ſurtout comment les Dalmates s'y gouvernoient. Tant que Pleurarte vécut, ce peuple lui fut très-ſoumis. Mais Gentius ſon ſucceſſeur fut à peine monté ſur le trône, qu'ils ſe révoltérent, firent la guerre à leurs voiſins, & tâchérent de les conquérir. Quelques-uns mêmes

mêmes leur paiérent tribut, & ce tribut conſiſtoit en beſtiaux & en bled. Tel étoit le ſujet de la députation de Fannius.

CXXV.

Fannius eſt mal reçu par les Dalmates. Cauſe & prétexte de la guerre que Rome fit à ce peuple.

AU retour d'Illyrie, C. Fannius déclara que les Dalmates n'étoient nullement diſpoſez à réparer les torts qu'on les accuſoit d'avoir faits, que loin de faire ſatisfaction à ceux qui ſe plaignoient de leurs procédez, il n'avoient pas même voulu l'écouter, & qu'ils ne lui avoient dit autre choſe ſinon qu'ils n'avoient rien à démêler avec les Romains; que leur audace avoit encore été plus loin, qu'ils lui avoient refuſé & le logement & les vivres néceſſaires; qu'ils lui avoient enlevé les chevaux qu'une autre ville lui avoit fournis; qu'il auroit même couru riſque de perdre la vie par les mains de ces Barbares, ſi cédant au tems il ne ſe fût retiré de leur païs ſans éclat & ſans bruit. Sur ce rapport, le Sénat indigné de la fierté & de la férocité des Dalmates, crut que le tems étoit venu de leur déclarer la guerre. Pluſieurs raiſons l'y engageoient. Depuis que les Romains avoient chaſſé d'Illyrie Demetrius de Pharos, on avoit entiérement négligé la partie de ce Roiaume qui regarde la mer Adriatique. D'ailleurs depuis la déciſion des affaires de Macédoine douze ans s'étoient écoulez, pendant leſquels les Italiens avoient joui d'une paix profonde, & l'on craignoit qu'un repos plus long ne les amollît & n'affoiblît leur courage. On voulut comme renouveller leur ancienne ardeur pour les armes; en les leur faiſant prendre contre l'Illyrie. Ajoutons qu'on vouloit jetter l'épouvante parmi les Illyriens, & les rendre dociles aux ordres qui dans la ſuite leur ſeroient envoiez. Telles furent les vraies cauſes de la guerre contre les Dalmates. On publioit cependant hors de l'Italie qu'on ne le faiſoit que pour venger l'inſulte qui avoit été faite à Fannius. Mais cette inſulte n'en étoit que le prétexte.

CXXVI.

Ariarathe vient à Rome, & perd ſa cauſe contre les Ambaſſadeurs de Demetrius & d'Holophernes.

ARiarathe arriva à Rome avant la fin de l'été, & alors Sextus Julius & ſon Collégue dans le Conſulat étoient entrez en charge. Dans les conférences qu'il eut avec eux, il donna la plus triſte idée qu'il put du malheur où il étoit tombé. Mais il trouva là Miltiades, que Demetrius avoit député, & qui étoit également préparé & à réfuter ſes accuſations, & à l'accuſer lui-même. Holophernes avoit auſſi envoié Timothée & Diogénes, qui avoient une couronne à préſenter de ſa part, avec ordre de renouveller ſon alliance avec les Romains, de le juſtifier contre les plaintes d'Ariarathe, & d'en faire contre ce Prince. Dans les conférences particuliéres, Diogénes & Miltiades brilloient plus & faiſoient plus d'impreſſion que le Roi de Cappadoce. On ne doit pas en être ſurpris. Ils étoient pluſieurs contre un ſeul; l'éclat qui les environnoit ébloüiſſoit les yeux, & l'on ne les détournoit qu'avec peine ſur un Roi triſte & malheureux. Auſſi quand il s'agît de plaider chacun ſa cauſe, les Ambaſſadeurs eurent-ils un grand avantage ſur ce Prince. Sans aucun égard pour la vérité, il leur fut permis de dire tout ce qu'il leur plut, & tout ce qu'ils diſoient demeuroit ſans replique, parce qu'il n'y avoit perſonne qui prît la défenſe de l'accuſé. Le menſonge l'emporta ſans peine ſur la vérité, & ils obtinrent tout ce qu'ils voulurent.

CXXVII.

Phénice, ville d'Epire, députe à Rome.

AUx Ambaſſadeurs que Phénice & les exilez avoient envoiez à Rome, le Sénat répondit, après les avoir entendus, qu'il donneroit ſes ordres aux Députez qui devoient aller en Illyrie avec C. Marcius.

CXXVIII.

Athenée vient à Rome pour accuſer Pruſias.

ATtalus défait par Pruſias, envoia Athénée ſon frére à Rome avec Publius Lentulus, pour faire connoître au Sénat ce qui lui étoit arrivé. Andronique à la vérité lui avoit déja fait le récit de la premiére irruption du Roi de Bithynie. Mais le Sénat, loin d'y ajouter foi, ſoupçonnoit Attalus d'avoir voulu attaquer Pruſias, d'épier les occaſions de lui faire la guerre, & de ne répandre de mauvais bruits contre ce Prince que pour chercher querelle & le porter à prendre le premier les armes. D'un autre côté, quoique Nicoméde & Antiphyle, Députez de Pruſias, atteſtaſſent que tout ce que l'on débitoit contre leur Maître étoit faux, le Sénat n'en vouloit rien croire. Enfin après d'exactes recherches, comme il ne pouvoit être informé au juſte de ce qui s'étoit paſſé, il députa Lucius Apuleius & C. Petronius ſur les lieux pour examiner quelle étoit la ſituation des affaires dans les Roiaumes de Bithynie & de Pergame.

CXXIX.

Députation des Romains vers Pruſias en faveur d'Attalus. Délibération du Sénat ſur les Achéens reléguez en Italie.

SUr la fin de l'hiver, le Sénat, ſur le rapport que Publius Lentulus lui avoit fait, à ſon retour, de ce qu'il avoit vû chez Pruſias, fit appeller Athénée frére d'Attalus, & ſans perdre le tems en longues diſcuſſions, le fit partir avec trois Députez, C. Claudius Centon, Lucius Hortenſius, & C. Aurunculeius, qui tous trois eurent ordre d'empêcher que Pruſias ne fît la guerre à Attalus. Il arriva en même tems à Rome des Ambaſſadeurs de la part des Achéens, Xénon d'Egium & Télécles de Tégée, pour demander qu'on renvoiât enfin dans leur païs les Grecs accuſez d'avoir été partiſans de Perſée, & diſperſez pour cette faute dans l'Italie. Le Sénat s'aſſemble à ce ſujet, l'affaire ſe propoſe, & peu s'en fallut qu'on ne les

remît en liberté. Le Préteur Aulus Poſthumius fut cauſe que la choſe ne réuſſit pas. Les avis étoient partagez. Les uns vouloient qu'on les renvoiât, les autres qu'on les retînt, & un troiſiéme parti qu'on leur accordât leur liberté, mais non pas pour le préſent. De ces trois bandes Poſthumius n'en fit que deux, & demandant leur avis, *Que ceux*, dit-il, *qui ſont pour le renvoi des exilez paſſent ici, & que ceux qui ſont d'un autre ſentiment paſſent là.* Or ceux qui étoient d'avis qu'on différât encore à les renvoier, ſe joignirent à ceux qui vouloient qu'on les retînt; par-là ce parti devint beaucoup plus nombreux que l'autre, & les exilez reſtérent dans le même état.

CXXX.

Ambaſſade des Achéens à Rome.

QUand au retour des Députez on apprit dans l'Achaïe qu'il ne s'en étoit preſque rien fallu que tous les exilez ne revinſſent dans leur patrie, on conçut de grandes eſpérances qu'enfin cette grace leur ſeroit accordée. C'eſt pourquoi ils envoiérent à Rome Télécles de Mégalopolis & Anaxidame, pour faire de nouvelles inſtances.

CXXXI.

Les Marſeillois demandent du ſecours aux Romains.

LEs Marſeillois avoient déja été autrefois inquiétez par les Liguriens. Mais au tems donc nous parlons réduits aux derniéres extrémitez & voiant deux de leurs villes Antipolis & Nicée, aſſiégées, ils dépêchérent à Rome des Ambaſſadeurs, tant pour informer le Sénat de ce qu'ils ſouffroient, que pour prier qu'on leur envoiât du ſecours. Ces Députez entrérent dans le Sénat, déclarérent les ordres dont ils étoient chargez, & il fut réſolu qu'on députeroit ſur les lieux pour être éclairci de ce qui s'étoit paſſé, & pour eſſaier de ranger par négociation les Barbares à leur devoir.

CXXXII.

Le plus jeune des deux Ptolémées vient à Rome, & en obtient du ſecours.

DAns le tems que le Sénat envoia Opimius contre les Oxybiens, on vit arriver à Rome le cadet des Ptolémées, qui introduit dans le Sénat ſe plaignit amérement de ſon frére, & rejetta ſur lui le cruel projet qu'on avoit formé de l'aſſaſſiner. Les cicatrices des plaies qu'il montra, jointes au diſcours touchant qu'il fit, touchérent l'aſſemblée d'une compaſſion ſi vive, qu'en vain Néolaïdas & Andromachus s'efforcérent de juſtifier leur Maître; non ſeulement on refuſa de les écouter, mais on leur donna ordre de ſortir ſans délai de Rome. On choiſit enſuite cinq Députez, du nombre deſquels étoient Merula & Luc. Thermus. Ils eurent ordre de prendre chacun une galére & de conduire Ptolémée en Chypre, & l'on écrivit aux Alliez de Gréce & d'Aſie qu'on leur permettoit d'aider Ptolémée à rentrer dans ſon Roiaume.

CXXXIII.

Dix Commiſſaires ſont envoiez en Aſie pour réprimer la témérité de Pruſias.

ALeur retour de Pergame, Hortenſius & Arunculeius font ſçavoir au Sénat que Pruſias ſe moque de ſes ordres, que contre la foi des Traitez, il les avoit enfermez dans Pergame eux & Attalus, en un mot qu'il n'étoit pas de mauvais traitemens qu'il ne leur eût faits. Les Péres indignez de cet étrange procédé, députérent dix Commiſſaires, dont les principaux étoient Lucius Anicius, C. Fannius & Quintus Fabius Maximus, avec ordre de finir cette guerre & d'obliger Pruſias de faire ſatisfaction à Attalus pour les dommages qu'il lui avoit cauſez.

CXXXIV.

Guerre des Romains en faveur des Marſeillois contre les Oxybiens & les Décéates.

SUr les plaintes que les Marſeillois avoient portées à Rome contre les Liguriens, le Sénat députa ſur le champ Flaminius, Popillius Lænas & L. Puppius, qui partant avec les Ambaſſadeurs de Marſeille, vinrent par mer dans le territoire des Oxybiens dans le deſſein de débarquer devant Egitna. Les Liguriens, ſur la nouvelle qu'ils apprirent que ces Commiſſaires étoient venus pour leur commander de lever le ſiége de cette ville, s'oppoſérent à la décente de ceux qui étoient encore dans le port. Ils n'arrivérent pas à tems pour empêcher Flaminius de décendre, il étoit débarqué & ſes balots étoient déja ſur le bord. D'abord ils lui ordonnent de ſortir de leur païs, il mépriſe ces ordres; on pille ſes bagages, ſes domeſtiques les veulent défendre, on les repouſſe & on les inſulte; Flaminius lui-même vient au ſecours, on le couvre de bleſſures & l'on jette ſur le carreau deux de ſes gens, on pourſuit les autres juſqu'à leur vaiſſeau, & Flaminius remonté ſur ſon bord, eſt obligé, pour ſauver ſa vie, de couper les cables des ancres. On le tranſporta à Marſeille, où rien ne fut négligé pour le guérir.

Le Sénat informé de ces triſtes événemens, fait partir au plus vîte avec une armée, le Conſul Quintus Opimius, pour ſe venger des Oxybiens & des Décéates. Les troupes ſe rendirent à Placentia, de là le long de l'Apennin le Conſul vint dans le païs des Oxybiens & campa ſur les rives de l'Apron, où il attendit les ennemis, dont il avoit ouï dire qu'ils s'aſſembloient, bien réſolus à combattre. Il conduiſit de là ſon armée devant Egitna, où le droit des gens avoit été violé d'une maniére ſi criante dans ſa perſonne & dans celle de ſes Collégues. Il prit la ville d'aſſaut, en réduiſit les habitans à l'eſclavage, & envoia liez & garotez à Rome les principaux auteurs de l'inſulte qui leur avoit été faite. Après cet exploit, il alla au-devant des Oxybiens, qui deſeſpérant de fléchir le courroux des Romains, par un excès de témérité venoient l'attaquer au nombre d'environ quatre mille hommes, avant

que les Décéates les euſſent joints. Opimius, Capitaine habile & expérimenté, fut frappé de leur hardieſſe ; mais voiant qu'elle n'étoit fondée ſur aucun principe, il s'attendit bien que de pareils ennemis ne feroient pas longue réſiſtance. Il ſort donc de ſon camp, il range ſes troupes, les anime à bien faire & marche aux Oxybiens au petit pas. Le choc fut ſi vif, qu'en un moment ils furent défaits. Pluſieurs reſtérent ſur le champ de bataille, les autres prirent la fuite & ſe diſſipérent.

Les Décéates en corps d'armée ſe préſentérent pour ſecourir les Oxybiens, mais il étoit trop tard. Ils ralliérent cependant les fuiards, & avec ce renfort ils vinrent attaquer les Romains. Ils combattirent avec beaucoup de courage & de vivacité. Enfin ils cédérent, ſe rendirent aux Romains & leur livrérent la ville capitale de leur païs. Le vainqueur diſtribua aux Marſeillois toutes les terres qu'il venoit de conquerir. Il voulut que les Liguriens envoiaſſent à Marſeille des ôtages qu'on échangeroit à certains tems. Il deſarma les ennemis, & fit prendre à ſes ſoldats des quartiers d'hiver dans leurs villes. Ainſi commença & finit en peu de tems la guerre contre les Oxybiens & les Décéates.

CXXXV.

Les Romains rompent avec Pruſias, & ſe diſpoſent à lui faire la guerre.

EN Aſie, l'hiver n'étoit pas encore paſſé, qu'Attalus ſe trouva un très-grand nombre de troupes. Ariarathe & Mithridate, en vertu de leur alliance avec le Roi de Pergame, lui avoient envoié de la cavalerie & de l'infanterie ſous le commandement de Demetrius fils d'Ariarathe. Tout ſe diſpoſoit pour la campagne, lorſqu'on apprit que les Commiſſaires Romains étoient arrivez à Quades. Attalus les y joignit, & après quelques conférences ſur l'affaire préſente, ils partirent pour la Bithynie. Là ils déclarent à Pruſias les ordres dont ils étoient chargez pour lui de la part du Sénat. Ce Prince veut bien ſe ſoumettre à quelques-uns, & refuſe d'obéir à la plûpart des autres. Les Commiſſaires choquez de cette réſiſtance, renoncent à ſon amitié & à ſon alliance, & reprennent ſur le champ la route de Pergame. Pruſias ſe repent de ſa faute,

les ſuit pendant quelque tems, tâche de les toucher, ſes efforts ſont inutiles, il retourne chez lui & ne ſçait plus quel parti prendre. De retour chez Attalus, les Envoiez de Rome lui conſeillérent de ſe tenir avec ſon armée ſur les frontiéres de ſon Roiaume ſans faire le premier aucun acte d'hoſtilité, & de mettre à couvert de toute inſulte les villes & les bourgs de ſa domination. Ils ſe partagérent enſuite, les uns retournérent à Rome pour y informer le Sénat de la rébellion de Pruſias, les autres ſe répandirent dans l'Ionie, quelques-uns prirent leur route vers l'Héleſpont & les villes voiſines de Byſance; & dans tous ces endroits ils ne travaillérent, car c'étoit l'unique but qu'ils s'étoient propoſez, qu'à detourner les peuples de l'alliance de Pruſias, & à raſſembler des forces en faveur d'Attalus.

CXXXVI.

Paix entre Pruſias & Attalus.

ATtalus, avec le ſecours de tant d'Alliez, ſe vit bientôt une flote nombreuſe. Rhodes lui fournit cinq galéres à trois rangs, qui avoient été envoiées pour la guerre de Créte; Cyſique lui en donna vingt; lui-même il en avoit équipé vingt-ſept; de ſorte qu'avec celle que d'autres Alliez encore lui envoiérent, il compoſa une flote de quatre-vingt galéres, dont il donna le commandement à Athénée ſon frére. Ce Prince cinglant vers l'Héleſpont, faiſoit de continuelles décentes ſur la côte de Bithynie, & y mettoit tout au pillage. Heureuſement pour Pruſias, le Sénat ſur le rapport des Députez qu'il lui avoit envoiez, en nomma promtement trois autres, Appius Claudius, Lucius Oppius, & Aulus Poſthumius, qui arrivez en Aſie finirent la guerre en obligeant les deux Rois à ſouſcrire à ce Traité: » Que Pruſias donneroit » pour le préſent vingt galéres pontées à Attalus; qu'il lui » paieroit cinq cens talens dans l'eſpace de vingt ans; que » l'un & l'autre ſe renfermeroient dans les bornes de leur » Etat, telles qu'elles étoient avant la guerre; que Pruſias, » en réparation des dommages qu'il avoit cauſez dans les terres » de Méthymne, d'Egium, de Cumes & d'Héraclée, reſtitue- » roit à ces villes cent talens. Ces conditions acceptées, Attalus ramena

ramena ſes troupes tant de terre que de mer dans ſon Roiaume. Ainſi fut conduite la guerre que les différens d'Attalus & de Pruſias avoient allumée.

CXXXVII.

Députation des Achéens en faveur de leurs Exilez.

IL arriva dans ce tems-ci à Rome encore une nouvelle députation de la part des Achéens en faveur de ceux de leur nation qui avoient été évoquez en Italie. Les Députez demandérent grace au Sénat pour ces infortunez ; mais les Péres jugérent qu'il falloit s'en tenir à ce qui avoit été décidé.

CXXXVIII.

Héraclide arrive à Rome avec les enfans d'Antiochus. Ambaſſade des Rhodiens au ſujet de leur guerre contre les Candiots.

PEndant l'été, Héraclide vint à Rome & y amena avec lui Laodice & Alexandre, enfans d'Antiochus. Durant le ſéjour qu'il fit dans cette ville, il n'y eut point d'artifices dont il ne ſe ſervît pour obtenir du Sénat ce qu'il en ſouhaitoit. Le Rhodien Aſtyméde, Député & Amiral de ſa République, parut en même tems dans le Sénat, & parla ſur la guerre que les Rhodiens avoient avec les Candiots. Les Péres, après l'avoir entendu avec beaucoup d'attention, députérent ſur les lieux Quintus, & le chargérent de terminer cette guerre.

CXXXIX.

Les Candiots & les Rhodiens députent aux Achéens. Eloge d'Antiphates de Créte.

LE Conſeil des Achéens aſſemblé à Corinthe, il y vint deux Ambaſſades, l'une de la part des Candiots, dont le

Chef étoit le Gortynien Antiphates fils de Telemnaſte ; l'autre de la part des Rhodiens, à la tête de laquelle étoit Théophanes. Ces Ambaſſadeurs demandérent du ſecours pour leur patrie, mais dans le Conſeil la plûpart panchoient plus en faveur des Rhodiens. La célébrité de cette République, la forme de ſon gouvernement, le caractére de ſes Citoiens réuniſſoit preſque tous les ſuffrages. Antiphates en fut averti, & voulut rentrer dans l'aſſemblée. Il y rentra en effet avec la permiſſion du Préteur, il y parla avec plus de poids & de dignité qu'on ne devoit en attendre d'un Candiot. Auſſi ce jeune homme n'avoit-il rien des défauts de ſon païs. La liberté avec laquelle il plaida la cauſe de ſa patrie, plut par elle-même aux Achéens ; mais ce qui lui aida à gagner ſes auditeurs, c'eſt que pendant la guerre de Nabis, Telemnaſtes ſon pére étoit venu au ſecours des Achéens avec cinq cens Crétois. Malgré cela on alloit accorder aux Rhodiens les forces qu'ils demandoient, lorſque Callicrates dit que, ſans l'aveu des Romains, il ne falloit ni faire la guerre à perſonne, ni donner de ſecours contre perſonne. Il ne fallut que ce mot pour empêcher qu'on ne prît quelque réſolution.

CXL.

Attalus fils d'Eumène, & Demetrius fils de Demetrius Soter, viennent à Rome. Héraclide obtient du Sénat, que les enfans d'Antiochus retournent en Egypte.

ENtre les Ambaſſadeurs qui étoient venus à Rome de différens endroits, Attalus fils d'Euméne fut le premier à qui le Sénat donna audience. Quoique fort jeune encore il avoit fait ce voiage pour ſe faire connoître au Sénat, & demander la continuation de ſon amitié & du droit d'hoſpitalité que ſon pére avoit toujours ſi conſtamment conſervé avec le peuple Romain. Il reçut du Sénat & des amis du Roi ſon pére toutes les marques d'amitié qu'il devoit attendre. On lui accorda tout ce qu'il ſouhaitoit, on lui fit tous les honneurs qui convenoient à ſon âge, & quelques jours après il repartit pour ſes Etats. Dans toutes les villes de Gréce, où il paſſa, il fut reçu avec de grandes démonſtrations de joie.

Demetrius étoit arrivé en même tems à Rome. Comme ce

n'étoit qu'un enfant, l'appareil de ſa réception fut médiocre, & il ne fit pas long ſéjour. Quand il fut parti, Héraclide qui depuis longtems étoit dans la ville, conduiſit avec lui dans le Sénat Laodice & Alexandre. D'abord le jeune Prince pria les Péres en peu de mots de ſe rappeller dans la mémoire combien Antiochus leur étoit cher, & l'alliance qu'ils avoient avec lui, de le mettre en poſſeſſion du trône que ſon pere avoit occupés, ou du moins de lui accorder la liberté de retourner en Syrie, & de ne pas empêcher qu'on ne lui aidât à recouvrer le Roiaume de ſes péres. Héraclide prenant enſuite la parole, fit un grand éloge d'Antiochus, s'éleva vivement contre Demetrius, & conclut en diſant que l'on devoit accorder au jeune Prince & à Laodice ſa ſœur la liberté de retourner dans leur patrie, que rien n'étoit plus juſte, puiſqu'ils étoient enfans naturels d'Antiochus. Tout ce qu'il y avoit de gens ſenſez parmi les Sénateurs furent choquez de ce diſcours. On regarda cela comme une de ces fictions que les Poëtes produiſent ſur la ſcéne, & l'on n'eut que de l'horreur pour l'auteur de cette intrigue. Le plus grand nombre cependant faſciné par l'artificieux Héraclide, conclut à dreſſer un Decret en ces termes : » Alexandre & Laodice, enfans d'Antiochus, » qui a été notre ami & notre allié, ont demandé dans le Sé» nat qu'il leur fût permis de retourner dans leur patrie & » d'implorer le ſecours de leurs amis, pour remonter ſur le » trône de leur pére, & le Sénat leur permet l'un & l'autre. Ces permiſſions obtenues, ſur le champ Héraclide leva des troupes étrangéres, & attira dans ſon parti tout ce qu'il put de perſonnages illuſtres. De Rome il fut à Ephéſe, & là il fit les préparatifs de la guerre qu'il méditoit.

CXLI.

Les Belles & les Tithes, Alliez du peuple Romain, députent à Rome. Les Arévaques, ſes ennemis, y députent auſſi. Guerres contre ces derniers. Courage de Scipion Æmilianus.

APrès la tréve faite avec Marcus Claudius, les Celtibériens envoiérent des Ambaſſadeurs à Rome, & ſe tinrent tranquilles en attendant la réponſe. Marcellus profita auſſi de cet intervalle pour marcher contre les Luſitaniens, il prit

d'aſſaut Nergobrix, leur Capitale, & paſſa l'hiver à Cordoue. Les Députez des Belles & des Tithes, comme amis du peuple Romain, furent reçus dans Rome; pour les Arévaques, dont on étoit mécontent, on leur ordonna de ſéjourner ſous des tentes au-delà du Tibre, juſqu'à ce que leur affaire eût été diſcutée. Le tems venu d'avoir audience du Sénat, le Conſul les y conduiſit ſéparément. Tout barbares qu'ils étoient, ils firent un expoſé très-net & très-ſenſé des différentes factions de leur contrée. Ils firent voir que ſi l'on ne puniſſoit pas ceux qui avoient pris les armes contre les Romains, comme ils méritoient d'être punis, ils ne manqueroient pas, dès que l'armée Conſulaire ſeroit ſortie du païs, de fondre ſur les amis des Romains & de les traiter comme des traîtres à leur patrie; que ſi leur premiére faute demeuroit impunie, bientôt ils brouilleroient de nouveau, & qu'après avoir réſiſté à la puſſance Romaine, il leur ſeroit aiſé d'entraîner dans leur parti toute l'Eſpagne. Sur ces raiſons, ils demandérent, ou qu'il y eût toujours une armée dans l'Eſpagne, & qu'un Conſul fût envoié chaque année pour protéger les Alliez & les venger des inſultes des Arévaques; ou qu'avant d'en retirer les légions, on tirât de la rebellion des Arévaques une vengeance ſi éclatante, qu'elle inſpirât de la terreur à quiconque ſeroit tenté de ſuivre leur exemple.

Les Belles & les Tithes s'étant retirez, on introduiſit les Arévaques. Quoique dans leurs paroles ils affectaſſent quelque eſpéce d'humiliation, il ne fut pas difficile d'appercevoir qu'ils ne ſe croioient pas vaincus, & que le fond de leur cœur ne répondoit pas à leur diſcours. Ils rejettérent les échecs qu'ils avoient reçus ſur l'inconſtance de la fortune; ils dirent que les victoires qu'on avoit remportées ſur eux avoient été longtems diſputées; ils oſérent même inſinuer qu'ils avoient eu de l'avantage dans les combats qu'ils avoient livrez aux Romains; que cependant, ſi on leur impoſoit quelque peine, ils s'y ſoumettroient volontiers, pourvû qu'après avoir par-là expié leur faute, on les rétablît ſur le pied de l'ancienne confédération que Tiberius Gracchus avoit établie en Eſpagne.

Les Arévaques congédiez, on écouta les Députez de Marcellus, ſur le rapport deſquels le Sénat aiant apperçu qu'ils panchoient à finir la guerre, & que le Conſul lui-même étoit plus favorable aux ennemis qu'aux Alliez, il répondit aux Ambaſſadeurs des uns & des autres, que Marcellus en Eſ-

pagne leur feroit connoître les intentions du Sénat : & dans la perſuaſion où il étoit que le conſeil, qu'avoient donné les Belles & les Tithes, étoit avantageux à la République, que l'orgueil des Arévaques devoit être réprimé, & que Marcellus n'oſoit par timidité continuer la guerre, il donna aux Députez qu'il envoioit en Eſpagne un ordre ſecret de la continuer à outrance contre les Arévaques & d'une maniére digne du nom Romain. Comme on n'avoit pris cette réſolution que parce qu'on ne comptoit pas beaucoup ſur le courage de Marcellus, il penſa auſſitôt après à donner un autre Chef à l'armée d'Eſpagne, & qui devoit être l'un des deux Conſuls, Aulus Poſthumius Albinus & L. Licinius Lucullus, qui alors étoient entrez en exercice. On s'appliqua enſuite à faire de grands préparatifs. De là on attendoit la déciſion des affaires de l'Eſpagne. Les ennemis ſubjuguez, on ſe flattoit que tous les peuples de ce continent recevroient la loi de la République dominante; au lieu que ſi l'on ſe relâchoit, la fierté des Arévaques ſe communiqueroit par contagion à toute la contrée.

Malgré le zéle & l'ardeur du Sénat en cette occaſion, quand il s'agit de lever des troupes, on vit une choſe dont on eut lieu d'être extrémement ſurpris. On avoit appris à Rome par Quintus Fulvius & par les ſoldats qui avoient ſervi ſous lui en Eſpagne l'année précédene, qu'ils avoient été obligez d'avoir preſque toujours les armes à la main, qu'ils avoient eu des combats ſans nombre à livrer & à ſoutenir, qu'une infinité de Romains y avoient péri, que le courage des Celtibériens étoit invincible, que Marcellus trembloit qu'on ne lui ordonnât de leur faire plus longtems la guerre. Ces nouvelles jettérent la jeuneſſe dans une ſi grande conſternation, qu'à entendre parler les plus vieux Romains, on n'en avoit jamais vû une ſemblable. Enfin l'averſion pour le voiage d'Eſpagne crut à un point, qu'au lieu qu'autrefois l'on trouvoit plus de Tribuns qu'on n'en demandoit, il ne s'en préſenta pas un ſeul pour cet emploi. Les anciens Officiers, quoique déſignez par les Conſuls pour marcher avec le Général, refuſérent de le ſuivre. Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'eſt que la jeuneſſe Romaine, quoique citée, ne voulut pas ſe faire inſcrire, & pour éviter l'enrollement, ſe ſervit de prétextes qu'il étoit honteux d'expliquer, qu'on ne pouvoit avec honneur approfondir, & dont la multitude ne permettoit pas qu'on fît le châtiment.

Le Sénat & les Conſuls attendoient avec inquiétude où aboutiroit enfin l'impudence de cette jeuneſſe, car c'eſt ainſi que l'on qualifioit alors ſa réſiſtance, lorſque Publius Cornelius Africanus, jeune encore, mais qui avoit conſeillé la guerre, ſaiſit ce moment, où il voioit le Sénat embaraſſé, pour joindre à la réputation où il étoit de ſageſſe & de probité, celle de bravoure & de courage qui lui manquoit. Il ſe leva, & dit qu'il iroit ſans peine paier de ſes ſervices en Eſpagne, ſoit qu'on voulût qu'il y allât comme Tribun ou comme Lieutenant général : qu'il étoit invité d'aller en Macédoine pour une fonction où il auroit eu moins de riſques à courir, (& en effet les Macédoniens l'avoient demandé nommément pour pacifier quelques troubles qui s'étoient élevez dans le Roiaume,) mais qu'il ne pouvoit abandonner la République dans des conjonctures ſi preſſantes, & qui appelloient en Eſpagne tous ceux qui avoient quelque amour pour la belle gloire. Ce diſcours ſurprit. On fut étonné que pendant que tant d'autres n'oſoient ſe préſenter, un jeune Patricien offrît ſi généreuſement ſes ſervices. On courut ſur le champ l'embraſſer; le lendemain les applaudiſſemens redoublérent; car ceux qui auparavant avoient eu peur d'être enrollez, craignant que la comparaiſon qu'on ne manqueroit pas de faire du courage de Scipion avec leur lâcheté, ne les perdît d'honneur, s'empreſſérent ou à briguer les emplois militaires, ou à ſe faire inſcrire ſur la liſte des enrollemens.

CXLII.

Commencement de la troiſiéme guerre Punique. Les Carthaginois ſont enfin forcez de ſe livrer aux Romains en forme de DEDITION. *Ce qu'on entend par ce mot. Loix qui leur furent enſuite impoſées.*

LEs Carthaginois délibéroient depuis longtems ſur la ſatisfaction que Rome leur demandoit. Se livrer eux & leurs murailles aux Romains, c'étoit une offre qui leur étoit venue en penſée de faire : mais Utique les avoit prévenus. Cependant il ne leur reſtoit pas d'autre reſſource pour les fléchir. Et en cela ils faiſoient ce que vaincus n'avoient jamais fait, lors même qu'ils avoient été réduits aux plus dures

extrémitez, & qu'ils avoient vû les ennemis au pied de leurs murailles. Mais, encore un coup, ils ne pouvoient rien eſpérer de cette ſoumiſſion. Utique s'étoit livrée, & ſa reddition affoibliſſoit le mérite d'une démarche pareille. Il fallut pourtant s'y réſoudre. Après tout le mal étoit moins grand que ſi l'on eût été obligé de ſoutenir la guerre. C'eſt pourquoi après beaucoup de conférences ſécretes ſur le parti qu'on avoit à prendre, on députa Giſcon, Strutane, Amilcar, Miſdes, Gillicas & Magon, avec plein pouvoir de tranſigner avec les Romains comme ils jugeroient à propos. En arrivant à Rome, les Députez apprirent que la guerre étoit déclarée, & que l'armée étoit partie. Ils n'eurent donc pas à délibérer, & ſe remirent eux & tout ce qui leur appartenoit entre les mains des Romains. Nous avons déja expliqué ce qu'on entendoit par s'abandonner à la diſcrétion de quelqu'un ou ſe rendre en forme de *déditton*, mais il n'eſt pas mauvais que nous en rafraîchiſſions la mémoire. Se rendre, s'abandonner à la diſcrétion des Romains, c'étoit les rendre maîtres abſolus du païs, des villes, des habitans, des riviéres, des ports, des temples, des tombeaux, en un mot de tout.

Après cette reddition, les Députez introduits dans le Sénat, le Conſul déclara les volontez de cette aſſemblée, & dit que parce qu'enfin ils avoient pris le bon parti, le Sénat leur accordoit la liberté, l'uſage de leurs loix, toutes leurs terres & tous les autres biens qu'il poſſédoient, ſoit les particuliers, ſoit la République. Juſqu'ici les Députez n'avoient rien entendu qui ne leur fît plaiſir. N'aiant à attendre que des maux, ils trouvoient ceux-ci ſupportables, puiſqu'au moins on leur accordoit les biens les plus néceſſaires & les plus précieux. Mais quand le Conſul eut ajouté que c'étoit à condition que dans l'eſpace de trente jours ils envoieroient en ôtage à Lilybée trois cens des jeunes gens les plus qualifiez de la ville, & qu'ils feroient ce que leur ordonneroient les Conſuls, ce dernier mot les jetta dans une étrange inquiétude, car que devoient-ils ordonner, ces Conſuls? Ils ſortirent ſans repliquer & partirent pour Carthage, où ils rendirent compte de leur députation. On fut aſſez content de tous les articles du Traité; mais le ſilence gardé ſur les villes dont il n'étoit pas fait mention dans le dénombrement de ce que Rome vouloit bien accorder, inquiéta extrémement les Carthaginois.

Durant cette émotion, Magon ſurnommé Bretius raſſûra

les eſprits: » De deux tems qui vous ont été donnez, dit-il » aux Sénateurs, pour délibérer ſur vos intérêts & ſur ceux » de la partie, le premier eſt paſſé. Ce n'eſt pas aujourd'hui » que vous devez vous inquiéter de ce que les Conſuls vous » ordonneront, ni pourquoi le Sénat Romain n'a fait nulle » mention des villes; c'étoit lorſque vous vous êtes livrez aux » Romains. Mais après cette démarche toute délibération eſt ſuperflue. Il ne vous reſte plus que d'obéïr, quelque ordre » qu'il vous vienne de leur part à moins qu'ils ne portent » leurs prétentions à des excès intolérables. S'ils en viennent » là il ſera tems alors de décider s'il vaut mieux ſouffrir tous » les maux de la guerre que de nous ſoumettre. Dans l'incertitude où l'on étoit de ce que l'on devoit craindre, l'ennemi déja en chemin fixa les irréſolutions. Le Sénat ordonna qu'on envoiroit les trois cens ôtages à Lilybée. On les choiſit auſſitôt parmi la jeuneſſe Carthaginoiſe, & l'on les conduiſit au port. On ne peut exprimer avec quelle douleur leurs parens & leurs amis les y ſuivirent. On n'entendoit que gémiſſemens & que lamentations, les larmes couloient de tous les yeux, & les méres éplorées augmentoient infiniment ce deuil univerſel par toutes les marques qu'elles donnoient de la triſteſſe la plus accablante.

Quand ces ôtages eurent débarqué à Lilybée, on les mit entre les mains de Q. Fabius Maximus, qui alors étoit Préteur en Sicile; & il les fit paſſer à Rome, où ils furent tous enfermez dans un même lieu. Durant tous ces mouvemens les armées Conſulaires abordérent à Utique. Cette nouvelle portée à Carthage, y jetta l'épouvante. On craignoit tous les maux, parce qu'on ne ſçavoit auſquels on devoit s'attendre. Des Députez ſe rendirent au camp des Romains pour recevoir les ordres des Conſuls, & pour déclarer qu'on étoit prêt d'obéir en tout. Il ſe tient un Conſeil, où le Conſul après avoir loué leur bonne diſpoſition & leur obéiſſance, leur ordonna de lui livrer ſans fraude & ſans délai généralement toutes leurs armes. Les Députez y conſentirent; mais ils le priérent de faire réflexion à quel état ils ſeroient réduits, s'ils ſe déſaiſiſſoient de leurs armes, & que les Romains les emportaſſent avec eux. Il fallut les livrer.

CXLIII.

Origine de la haine des Romains contre les Achéens.

A Leur retour du Péloponéſe, Aurelius & ſes Collégues rapportérent ce qui leur étoit arrivé. Repréſentant non comme une émotion ſoudaine, mais comme un complot prémédité, le péril où ils avoient été expoſez, ils peignirent avec les couleurs les plus noires la prétendue inſulte que les Achéens leur avoient faite. A les entendre, on ne pouvoit tirer de ce forfait une vengeance trop éclatante. Le Sénat en parut en effet très-indigné, & députa ſur le champ Julius dans l'Achaïe; mais il étoit chargé de ſe plaindre modérément, & d'exorter plutôt les Achéens à ne pas prêter l'oreille à de mauvais conſeils, de peur que par imprudence ils n'encouruſſent la diſgrace des Romains, malheur qu'ils pouvoient éviter en puniſſant eux-mêmes ceux qui les y avoient expoſez. Ces ordres font voir évidemment que le deſſein du Sénat n'étoit nullement de détruire la Ligue des Achéens, mais ſeulement de châtier l'orgueilleuſe averſion que cette Ligue avoit pour les Romains. Quelques-uns ſe ſont imaginez que les Romains auroient pris un ton beaucoup plus impérieux, ſi leur guerre contre Carthage eût été terminée. Mais c'eſt une penſée ſans fondement. Ils aimoient depuis longtems la nation Achéenne, & il n'y en avoit point en Gréce en qui ils euſſent plus de confiance. En la menaçant d'une guerre, ils n'avoient d'autres vûes que d'humilier ſon orgueil qui les choquoit; mais de prendre les armes contre elle & de rompre avec elle ſans retour, c'eſt à quoi jamais ils n'avoient penſé.

CXLIV.

Sextus, Député Romain, arrive dans l'Achaïe. Les Achéens s'aheurtent à leur ruine.

SExtus Julius & ſes Collégues allant de Rome dans le Péloponéſe, trouvérent en chemin un Député de la faction

nommé Théaridas, que les ſéditieux envoioient à Rome pour y rendre compte de leurs procédez contre Aurelius, & lui conſeillérent de reprendre la route de ſon païs, où il entendroit les ordres qu'ils avoient à déclarer aux Achéens de la part du Sénat. Arrivez à Egie, où la Diéte de la nation avoit été convoquée, ils parlérent avec beaucoup de modération & de douceur. Dans leur diſcours ils n'inférérent pas un mot du mauvais traitement fait au Député, ou ils l'excuſérent mieux que les Achéens eux-mêmes n'auroient fait. Ils ſe bornérent à exorter le Conſeil à ne pas augmenter leur premiére faute, à ne pas irriter davantage les Romains, & à laiſſer Lacédémone en paix. Des remontrances ſi modérées furent extrémement agréables à tout ce qu'il y avoit de gens ſenſez. Ils rappellérent leur conduite paſſée, & ſe ſouvinrent de la rigueur que Rome avoit exercée contre les Etats qui avoient oſé ſe meſurer avec elle. Le grand nombre n'aiant rien à repliquer aux raiſons de Julius, ſe tint tranquille, mais dans le fond il couvoit un feu de mécontentement & de rebellion que le diſcours des Députez n'éteignit pas. Ce feu étoit allumé par le ſouffle de Diæus & de Critolaüs, & de ceux de leur faction, tous choiſis dans chaque ville entre ce qu'il y avoit de gens les plus ſcélérats, les plus impies & les plus pernicieux. Pour le Conſeil de la nation, non ſeulement il reçut mal les témoignages d'amitié que les Députez Romains lui donnoient, mais il fut aſſez inſenſé pour ſe mettre en tête, qu'ils n'avoient parlé avec tant de douceur que parce que leur République, déja occupée dans deux grandes guerres en Afrique & en Eſpagne, craignoit que les Achéens ne ſe ſoulevaſſent encore contre elle, & que le tems étoit venu de ſecouer ſon joug. Cependant on prit avec les Ambaſſadeurs des maniéres aſſez polies, on leur dit qu'on envoieroit Théaridas à Rome, qu'ils n'avoient qu'à ſe rendre à Tégée, qu'à traiter là avec les Lacédémoniens & les diſpoſer à la paix. Par cette fourberie on amuſa le malheureux peuple que l'on gouvernoit, & on l'aſſocia au téméraire projet qu'on méditoit depuis longtems d'exécuter. C'eſt ce que l'on devoit attendre de l'inhabileté & de la dépravation des Chefs, qui achevérent de perdre la nation de la maniére que nous allons dire.

Les Députez Romains furent en effet à Tégée, & amenérent les Lacédémoniens à s'accommoder avec les Achéens & à ſuſ-

pendre toute hoſtilité, juſqu'à ce que des Commiſſaires vinſſent de Rome pour pacifier tous leurs différens. Mais la cabale de Critolaüs fit en ſorte que perſonne, excepté ce Préteur, ne ſe rendît au Congrès. Il y arriva lorſqu'on ne l'attendoit preſque plus. On conféra avec les Lacédémoniens, mais Critolaüs ne voulut ſe relâcher ſur rien. Il dit qu'il ne lui étoit pas permis de rien décider ſans l'aveu de la nation, & qu'il rapporteroit l'affaire dans la Diéte générale, qui ne pourroit être convoquée que dans ſix mois. Cette ſupercherie choqua vivement Julius, qui, après avoir congédié les Lacédémoniens, partit pour Rome, où il dépeignit Critolaüs comme un homme extravagant & furieux. Les Députez ne furent pas plutôt ſortis du Péloponéſe, que Critolaüs courut de ville en ville, & cela pendant tout l'hiver, & convoqua des aſſemblées, comme pour faire connoître ce qui avoit été dit aux Lacédémoniens dans les conférences tenues à Tégée, mais dans le fond pour invectiver contre les Romains, & pour donner un tour odieux à tout ce qu'ils diſoient, afin d'inſpirer contre eux la haine & l'averſion dont il étoit animé lui-même, & il n'y réuſſit que trop. Il défendit de plus aux Juges de pourſuivre aucun Achéen, & de l'empriſonner pour dettes juſqu'à la concluſion de l'affaire commencée entre la Diéte & Lacédémone. Par-là il perſuada tout ce qu'il voulut, & diſpoſa la multitude à recevoir avec ſoumiſſion tous les ordres qu'il jugeroit à propos de lui donner. Incapable de faire des réfléxions ſur l'avenir, elle ſe laiſſa prendre aux amorces du premier avantage qu'il lui propoſa.

Métellus aiant appris en Macédoine les troubles dont le Péloponéſe étoit agité, il y députa C. Papirius, le jeune Scipion l'Afriquain, Aulus Gabinius & C. Fannius, qui arrivez par hazard à Corinthe dans le tems que le Conſeil y étoit aſſemblé, parlérent du moins avec autant de modération que Julius avoit parlé. Ils n'épargnérent rien pour empêcher que les Achéens ne s'expoſaſſent à perdre entiérement l'amitié des Romains, ſoit par leurs querelles avec les Lacédémoniens, ſoit par leur averſion pour Rome. Malgré cela, la populace ne put ſe contenir, on ſe moqua des Députez, on les chaſſa ignominieuſement de l'aſſemblée. Il s'aſſembla un nombre innombrable d'ouvriers & d'artiſans autour d'eux pour les inſulter. Toutes les villes d'Achaïe étoient alors comme en

délire, mais Corinthe l'emportoit de ce côté-là ſur toute autre. Très-peu de gens y goûtérent le diſcours des Ambaſſadeurs. Une eſpéce de fureur tranſportoit cette aſſemblée tumultueuſe au-delà de toutes bornes.

Le Préteur voiant avec complaiſance que tout réuſſiſſoit à ſon gré, harangue la multitude. Les Magiſtrats furent le principal objet de ſes invectives. Il railla amérement les amis que Rome avoit parmi les Achéens. Les Ambaſſadeurs ne furent pas plus ménagez. Il dit qu'il ne ſeroit pas fâché d'avoir les Romains pour amis, mais qu'il ne les ſouffriroit pas pour maîtres; que pour peu que les Achéens euſſent de courage, ils ne manqueroient pas d'Alliez, & que les maîtres ne leur manqueroient pas, s'ils n'avoient pas aſſez de cœur pour défendre leur liberté. Par ces raiſons & d'autres ſemblables l'artificieux Préteur ſoulevoit le peuple. Il ajouta que ce n'étoit pas ſans avoir pris de bonnes meſures qu'il avoit entrepris de faire tête aux Romains, qu'il avoit des Rois dans ſon parti, & que des Républiques étoient prêtes auſſi de le prendre. Ces derniers mots effraiérent de ſages vieillards qui ſe trouvoient à l'aſſemblée. Ils environnérent le Préteur, & voulurent lui impoſer ſilence. Critolaüs appella ſa garde, & menaça ces Sénateurs reſpectables des plus mauvais traitemens, s'ils oſoient approcher & toucher ſeulement ſa robe. Enſuite il dit qu'après s'être longtems retenu, il ne pouvoit plus s'empêcher de déclarer qu'il ne falloit pas tant craindre ni les Lacédémoniens ni les Romains, que ceux qui parmi les Achéens mêmes agiſſoient en faveur des uns & des autres, qu'on ſçavoit des gens qui les favoriſoient plus que leur propre patrie; qu'Evagoras d'Egie & Stratogius de Trittée rapportoient aux Ambaſſadeurs Romains tout ce qui ſe paſſoit dans les Conſeils de la nation. Stratogius donna le démenti au Préteur: » Il eſt vrai, dit-il, que j'ai vû ces Am» baſſadeurs, & je ſuis réſolu de les voir encore, parce qu'ils » ſont nos amis & nos Alliez. Du reſte j'atteſte les Dieux que » je ne leur ai point découvert les ſecrets de nos aſſemblées. Quelques-uns l'en crurent ſur ſa parole, mais la multitude aima mieux en croire ſon Préteur, qui par ces ſortes de calomnies vint à bout de faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens, & dans leur perſonne aux Romains. Ce Decret fut ſuivi d'un autre qui n'étoit pas moins injuſte, ſçavoir

que quiconque dans cette expédition s'empareroit de quelque terre ou place, en demeureroit le maître. Depuis ce tems-là Monarque dans ſon païs, ou peu s'en faut, il ne penſa plus qu'à brouiller & à ſoulever les Achéens contre les Romains, je ne dis pas ſeulement ſans raiſon, mais par les voies les plus irréguliéres & les plus injuſtes. Lorſque la guerre fut dénoncée, les Ambaſſadeurs ſe ſéparérent. Papirius alla d'abord à Athénes & revint enſuite à Lacédémone, pour obſerver de là les démarches de l'ennemi. Un autre partit pour Naupacte, & deux reſtérent à Athénes, juſqu'à ce que Métellus y fût arrivé. Tel étoit l'état des affaires dans le Péloponéſe.

Fin des Ambaſſades.

EXEMPLES DE VERTUS ET DE VICES,

Extraits de Polybe par l'ordre de l'Empereur Conſtantin Porphyrogénéte.

I.

Lucius Tarquinius.

LUCIUS étoit fils d'un Corinthien nommé Demaratus. Il alla à Rome, perſuadé que dans ce nouvel Etat il n'y auroit perſonne qui l'emportât ſur lui en mérite perſonnel & en biens. Sa femme, outre les belles qualitez, avoit l'eſprit tout-à-fait propre aux affaires. Mis au nombre des Citoiens Romains, il commença par capter la bienvaillance du Roi. La belle éducation qu'il avoit reçûe, ſes richeſſes & ſon habileté lui gagnérent en peu de tems les faveurs & la confiance du Prince. Il s'inſinua dans la ſuite ſi avant dans l'amitié d'Ancus Marcius, qu'il logeoit & gouvernoit avec lui. Dans ce grand poſte il s'étudioit à être utile à tout le monde. Quand on imploroit ſon ſecours, on étoit ſûr de l'obtenir. Avoit-on beſoin de quelque choſe, il étoit toujours prêt à ſoulager. Quand il s'agiſſoit de faire part de ſes biens, pourvû qu'il ſçût ſa libéralité bien placée, il les répandoit avec une noble généroſité. Un grand nombre de perſonnes s'attachérent à lui par reconnoiſſance, & ſa probité prévint tellement les Romains en ſa faveur & lui fit une ſi belle réputation parmi eux, qu'après la mort d'Ancus, ils lui déférérent l'autorité ſouveraine.

I I.

Hiéronymus, Hiéron ſon aieul & Gélon ſon père, Tyrans de Syracuſe.

QUelques Hiſtoriens, à l'occaſion de la mort tragique d'Hiéronymus, ont déclamé avec trop de vivacité contre ce Tyran. Ils ſe ſont étendus au-delà des juſtes bornes ſur de prétendus prodiges qui ont précédé ſon gouvernement, & ſur les malheurs qu'il a cauſez aux Syracuſains. Ils ne tariſſent point ſur la férocité de ſon naturel, ils le repréſentent comme un ſcélérat & un homme abominable, & racontent ſa mort comme l'événement du monde le plus extraordinaire. A les en croire, jamais Tyran ne fut plus cruel: Phalaris, Appollodore, & tous les autres, comparez avec lui, ont été les plus doux des hommes. A ces traits reconnoît-on un Prince, qui eſt monté ſur le trône, lorſqu'il n'étoit encore qu'enfant, & qui n'y a pas vécu plus de treize mois? Que pendant un regne ſi court un ou deux Siciliens aient été maltraitez, que quelques amis & d'autres Syracuſains aient été tuez, cela n'eſt pas impoſſible; mais qu'en ſi peu de tems l'injuſtice & l'impiété aient été portées aux derniers excès, cela eſt hors de toute vraiſemblance. Je ne diſconviens pas qu'Hiéronymus n'ait été téméraire & injuſte. J'avoue même que c'étoit ſon caractére; mais il ne l'étoit pas à beaucoup près autant que les autres Tyrans que j'ai nommez. Et voilà le défaut où l'on court riſque de tomber, quand on entreprend de traiter un ſujet de peu d'étendue & qui fournit peu à l'Ecrivain; on amplifie alors les plus petites choſes, on ramaſſe avec ſoin les événemens les moins conſidérables, & l'on raconte fort au long des faits qui ne vallent pas même la peine d'être indiquez. Quelques Auteurs s'expoſent aux mêmes reproches, faute de diſcernement dans le choix des Hiſtoires qu'ils ſe propoſent d'écrire. Si l'on vouloit faire un Livre d'une juſte groſſeur, pourquoi s'attacher plutôt à Hiéronymus qu'à Hiéron & à Gélon? L'Hiſtoire de ces deux Tyrans eût été beaucoup plus agréable & plus utile. Hiéron n'a dû ſon élévation qu'à ſon ſeul mérite. Pour régner ſur les Syracuſains & ſur leurs Alliez, il n'avoit ni richeſſes, ni ré-

putation, ni aucun autre ſecours de la fortune. Il ne s'eſt ouvert le chemin du trône ni par le meurtre, ni par les exils, ni par les ſupplices. Par lui même, ce qui ne ſe peut trop admirer, il eſt parvenu à la Souveraineté; & ce qu'on n'admirera pas moins, il ne ſe l'eſt pas ſeulement acquiſe, mais il s'y eſt maintenu par les mêmes voies. Pendant cinquante-quatre ans qu'il a régné, ſa patrie a joui d'une paix profonde, jamais piéges ne lui ont été tendus, & l'envie même qui pour l'ordinaire eſt inſéparable des grands poſtes, l'a toujours reſpecté. Souvent il a eu deſſein de ſe démettre de ſon autorité, ſans que jamais ſes ſujets aient voulu le lui permettre. Avide de la belle gloire, il s'eſt rendu célébre chez les Grecs par ſes bienfaits, & a gagné aux Syracuſains l'amitié de tous les peuples. Il a vécu plus de quatre-vingts ans dans l'abondance & dans les délices, ſans qu'un ſi grand âge lui ait fait perdre ni l'uſage d'aucun de ſes ſens, ni aucune partie de ſon corps, preuve convaincante de ſa ſageſſe & de ſa modération.

Pour Gélon, il avoit à ſa mort plus de cinquante ans. Son unique étude fut d'être parfaitement ſoumis à Hiéron ſon pére. Richeſſes, Roiaume, rien ne lui parut au-deſſus du reſpect & de la fidélité qu'il devoit à ceux qui lui avoient donné le jour.

III.

Gorgus de Meſſéne.

C'Etoit un des premiers de la ville, ſoit par la naiſſance, ſoit par les richeſſes. Jeune il ſe diſtingua dans les combats gymniques par deſſus tous les autres athlétes. Sa mine avantageuſe, la ſplendeur où il vivoit, le nombre des couronnes qu'il avoit remportées, lui donnoient le premier rang parmi ſes égaux. De ces exercices il paſſa au gouvernement de ſa patrie, & dans cette place il ne s'aquit pas moins de gloire que dans le premier état. On ne remarqua pas dans lui cette timidité que l'on voit ordinairement dans les athlétes. Il s'aquita de ſa charge avec toute l'activité & toute la prudence qu'on pouvoit deſirer.

IV.

IV.

Philippe Roi de Macédoine.

INterrompons pour un moment le fil de notre narration pour dire un mot de Philippe. Car c'eſt ici l'époque du changement fatal qui ſe fit dans ſa conduite & dans ſa maniére de gouverner. On ne peut propoſer un exemple plus illuſtre à ceux qui à la tête des affaires cherchent à s'inſtruire par la lecture de l'Hiſtoire. Né maître d'un Roiaume puiſſant & avec les plus belles inclinations, il eſt connu aux Grecs par ſes bons & par ſes mauvais endroits, & l'on ſçait également les ſuccès qu'il s'eſt méritez par les uns, & les malheurs qu'il s'eſt attirez par les autres. Il monta fort jeune ſur le trône. Cependant jamais Roi ne fut plus aimé qu'il l'étoit dans la Theſſalie, dans la Macédoine, dans tous les lieux de ſa domination. En veut-on une preuve inconteſtable ? En guerre contre les Etoliens & les Lacédémoniens, il étoit preſque toujours hors de la Macédoine. Malgré cela, ni les peuples que je viens de nommer, ni les Barbares voiſins de ſon Roiaume, n'oſérent y mettre le pied. Que dirai-je de la tendreſſe & de l'empreſſement qu'ont eu à le ſervir Alexandre, Chryſogone & tous ſes autres amis ? Par combien de bienfaits ne s'attacha-t-il pas en peu de tems par les liens de la plus vive reconnoiſſance les peuples du Péloponéſe, de la Béotie, de l'Epire & de l'Acarnanie ? Si j'oſe le dire, il étoit l'amour & les délices de la Gréce par ſon caractére officieux & bienfaiſant. Une marque éclatante du crédit que donne aux Princes la réputation de probité & de fidélité, c'eſt que les Candiots le choiſirent unanimement pour Chef & maître de leur Iſle, & ce qui peut-être ne s'eſt jamais vû, tout cela s'eſt fait ſans armes & ſans combats. Mais depuis la conduite qu'il tint avec les Meſſéniens tout changea de face, la haine qu'on eut pour lui égala l'amitié qu'on avoit eue. Il devoit s'y attendre. Prenant des diſpoſitions toutes contraires aux premiéres & agiſſant en conſéquence, il étoit naturel qu'il perdît la réputation qu'il s'étoit faite, & que ſes affaires n'euſſent plus le même ſuccès qu'avant ſon changement. C'eſt ce qui lui arriva en effet, comme on verra dans la ſuite de cette Hiſtoire.

V.

Aratus.

QUand Philippe ſe fut ouvertement déclaré contre les Romains, & qu'il eut entiérement changé à l'égard de ſes Alliez, Aratus lui propoſa mille motifs, mille raiſons pour le détourner de cette entrepriſe. Il y réuſſit, mais ce ne fut pas ſans peine. Ici je prie mes lecteurs, afin qu'il ne leur reſte de doute ſur rien, de ſe rappeller une promeſſe que nous lui avons faite dans le cinquiéme Livre de cette Hiſtoire. En racontant la guerre d'Etolie, nous avons dit que ſi Philippe avoit renverſé les galeries & profané les ornemens de Therme, on ne devoit pas tant lui imputer ces excès, dont ſa jeuneſſe n'étoit point capable, qu'aux amis qui le ſuivoient; & que comme ces excès étoient incompatibles avec le caractére doux & modéré d'Aratus, il ne falloit en charger que Demetrius de Pharos. Ce que j'avançois alors je promis de le prouver dans la ſuite. Or on a vû dans ce que nous avons rapporté des Meſſéniens, qu'Aratus étoit éloigné d'une journée, & que Demetrius étoit auprès du Roi lorſque ce Prince a commencé à goûter, pour ainſi dire, du ſang humain, à manquer de foi à ſes Alliez, à dégénérer en Tyran. Mais ce qui fait le plus ſentir la différence qu'il y avoit entre ces deux Conſeillers, c'eſt l'avis qu'ils donnérent l'un & l'autre au Prince au ſujet de la citadelle de Meſſéne. En ſuivant celui d'Aratus, Philippe n'y toucha point, & par-là conſola en quelque ſorte les Meſſéniens du carnage qu'il avoit fait dans la ville: & pour avoir écouté contre les Etoliens celui de Demetrius, il ſe laiſſa emporter à une violence qui ne lui étoit pas naturelle, il ſe fit déteſter des Dieux & des hommes: des Dieux, en profanant leurs temples; des hommes, en excédant les loix de la guerre. L'Iſle de Créte nous fournit encore une nouvelle preuve de la ſageſſe d'Aratus. Tant qu'il fut conſulté ſur les affaires de cette Iſle, Philippe ſans faire ni tort ni peine à perſonne, vit les Candiots recevoir ſes ordres avec ſoumiſſion, & mit tous les Grecs dans ſes intérêts par la douceur de ſon gouvernement: au lieu que pour s'être livré à Demetrius, il a porté chez eux toutes les horreurs

de la guerre, s'eſt fait des ennemis de tous ſes Alliez, & a détruit la confiance qu'avoient en lui tous les autres peuples de la Gréce. Tant il eſt important pour un jeune Roi de bien choiſir ceux dont il doit prendre des conſeils. De là dépend ou le bonheur ou la ruine de ſes Etats. C'eſt cependant à quoi la plûpart ne daignent pas ſeulement penſer.

V I.

Théopompe.

PHilippe arrivé dans la Meſſénie ſaccagea tout le païs, & y fit un dégât cruel. La colére le tranſportoit & ne lui permettoit pas de réfléchir ſur cette violence. Se peut-il qu'il eſpérât que les peuples infortunez, qu'il frappoit ſans ceſſe, recevroient ſes coups ſans ſe plaindre & ſans le haïr? Au reſte ſi dans ce Livre & dans le précédent j'ai rapporté naïvement ce que je ſçavois de la mauvaiſe conduite de Philippe, ce qui m'y a engagé, c'eſt, outre les raiſons que j'ai déja dites, le ſilence que gardent quelques Hiſtoriens ſur les affaires des Meſſéniens, & la foibleſſe des autres, qui par inclination pour ce Prince, ou par crainte de lui déplaire, non ſeulement ne blâment par ſes mauvais procédez, mais lui en font un mérite. Ce défaut ſe remarque dans les Hiſtoriens des autres Princes comme dans ceux du Roi de Macédoine. Auſſi ſont-ils beaucoup moins Hiſtoriens que Panégyriſtes.

Dans l'Hiſtoire d'un Monarque, on ne doit jamais ni blâmer ni louer contre la vérité. Il faut faire attention à ne pas démentir dans un endroit ce qu'on a dit dans un autre, & prendre garde ſurtout que ſes inclinations y ſoient peintes au naturel. Il eſt vrai que ce conſeil, qu'il eſt aiſé de donner, eſt très-difficile à mettre en pratique. Car dans combien de circonſtances ne ſe trouve-t-on pas, où il n'eſt pas poſſible de dire ou d'écrire tout ce que l'on penſe? Je pardonne donc à quelques-uns de n'avoir pas ſuivi, en écrivant, les régles que le bon ſens preſcrit, & que je viens de marquer; mais on ne peut pardonner à Théopompe de les avoir violées ſi groſſiérement.

A l'entendre, il n'a entrepris l'Hiſtoire de Philippe fils d'Amyntas, que parce que l'Europe n'a jamais produit

d'homme comparable à ce Prince. Cependant dès la premiére page & dans la ſuite il nous le repréſente comme un homme paſſionné à l'excès pour les femmes, & qui par-là s'eſt expoſé à perdre ſa propre Maiſon. Il nous le peint injuſte & perfide à l'égard de ſes amis & de ſes Alliez, aſſerviſſant les villes par fraude & par violence, adonné au vin juſqu'à paroître ivre en plein jour. Que l'on jette les yeux ſur le commencement du neuviéme & du quarantiéme de ſes Livres, on ſera frappé des emportemens de cet Ecrivain. Voici entre autres choſes ce qu'il a eu la hardieſſe de dire, je me ſers de ſes propres termes :

» Si chez les Grecs ou chez les Barbares il ſe trouvoit de » ces inſignes débauchez qui ont perdu toute pudeur, ces » gens-là s'aſſembloient en Macédoine a utour de Philippe, » & c'étoient là ſes favoris. L'honneur, la ſageſſe, la pro- » bité n'étoient pas ſon goût. Pour être bien reçu chez » lui, y être conſidéré & élevé aux plus grandes charges, il » falloit être prodigue, ivrogne, joueur. Et il n'affermiſſoit » pas ſeulement ſes amis dans ces criminelles inclinations, il » les piquoit d'émulation à qui ſe ſignaleroit davantage dans » tout autre deſordre. Car que leur manquoit-il de honteux » d'infame ? Que ne leur manquoit-il pas de vertueux & » d'honnête ? Les uns affectoient une propreté efféminée, » les autres ſe livroient avec des hommes faits aux plus ſales » débauches. On en voioit qui menoient par tout avec eux » deux ou trois enfans, triſtes victimes de leur déteſtable vo- » lupté, & qui ſe prêtoient à d'autres pour le même uſage. A » voir cette Cour plongée dans la moleſſe & dans les plus hon- » teux plaiſirs, on pouvoit dire que Philippe y avoit non des » favoris, mais des mignons, & plutôt des femmes proſtituées » que des ſoldats. Car quoique les Courtiſans, dont il étoit en- » vironné, fuſſent naturellement cruels & ſanguinaires, leur » maniére de vivre étoit telle qu'on ne peut rien s'imaginer de » plus mou & de plus diſſolu. Pour abréger, car j'ai trop à dire » pour m'arrêter longtems ſur chaque ſujet, ceux qu'on appel- » loit amis & favoris de Philippe, étoient pires que les Cen- » taures, les Leſtrigons, & les animaux les plus féroces.

Ces excès ſont-ils ſupportables ? Quel fiel ! Quelle langue empoiſonnée ! Théopompe eſt coupable ici ſur bien des chefs. Premiérement il n'eſt pas d'accord avec lui-même. En ſecond lieu, rien de plus calomnieux que ce qu'il avance contre

Philippe & contre ſes amis ; enfin il calomnie en termes indignes d'un Ecrivain qui a quelque pudeur. Quand il auroit eu à peindre Sardanapale & ſa Cour, à peine eût-il oſé emploier les mêmes couleurs ; ce Sardanapale, dis-je, ce Roi ſi décrié pour ſa vie molle & luxurieuſe, & ſur le tombeau duquel on lit cette épitaphe : *J'emporte avec moi tous les plaiſirs, que les excès de l'amour & de la table ont pû me donner.* Mais à l'égard de Philippe & de ſes amis, tant s'en faut qu'on puiſſe rien leur reprocher de lâche ou de deshonorant, que quand même on entreprendroit leur éloge, on ne pourroit rien dire de leur courage, de leur fermeté & de leurs autres vertus, qui ne fût beaucoup au-deſſous de ce qu'ils méritent. C'eſt par leurs travaux & par leur intrépidité qu'ils ont reculé les bornes du Roiaume de Macédoine. Sans parler de ce qu'ils ont fait ſous Philippe, combien après ſa mort n'ont-ils pas ſignalé leur courage dans les exploits, où ils ſe ſont trouvez avec Alexandre ? Ce Prince a eu la principale part dans ces exploits, je le veux ; mais cela n'empêche pas que ſes amis ne lui aient été d'un grand ſecours. Combien de fois ont-ils défait leurs ennemis ? Quelles fatigues n'ont-ils pas eſſuiées ? A quel dangers ne ſe ſont-ils pas expoſez ? Quand dans la ſuite poſſeſſeurs de grands Etats, ils ont été en état de ſatisfaire toutes leurs paſſions, jamais ils ne s'y ſont livrez juſqu'à altérer leur ſanté ou faire quelque choſe contre la juſtice ou contre la bienſéance. On leur a toujours vû, ſoit du tems de Philippe, ſoit du tems d'Alexandre, la même nobleſſe de ſentimens, la même grandeur d'ame, la même prudence & le même courage. Je ne les nomme pas, leurs noms ſont aſſez connus.

Après la mort d'Alexandre, ils ſe diſputérent les uns aux autres les plus grandes parties de l'Univers, & ils nous ont tranſmis eux-mêmes par un grand nombre de monumens hiſtoriques la gloire qu'ils ſe ſont acquiſe pendant ces guerres. Timée s'eſt emporté contre Agathocles, Tyran de Sicile, beaucoup au-delà des bornes d'une juſte modération : cependant on ne peut pas dire que ce ſoit ſans raiſon. Il avoit à parler d'un ennemi, d'un méchant homme, d'un Tyran. Mais rien ne juſtifie Théopompe. Il ſe propoſe d'écrire l'hiſtoire d'un Prince que la nature ſembloit avoir formé pour la vertu, & il n'eſt rien de honteux & d'infame dont il ne le charge, & qu'il ne lui reproche. Il faut donc ou que l'éloge

qu'il fait de Philippe au commencement de ſon Hiſtoire ſoit faux & baſſement flatteur, ou que dans la ſuite de ſon Ouvrage il ait perdu l'eſprit, s'il s'eſt imaginé qu'en blâmant quelquefois ſon Héros ſans meſure & ſans raiſon, il rendroit plus croiables les louanges qu'il devoit lui donner en d'autres endroits.

Je doute que l'on approuve davantage le deſſein général de cet Hiſtorien. Il entreprend d'écrire l'Hiſtoire de la Gréce, en la prenant où Thucydide l'a laiſſée ; & quand on s'attend à lui voir décrire la bataille de Leuctres & les plus brillantes actions des Grecs, il laiſſe là la Gréce & ſe jette ſur les exploits de Philippe. Or il auroit été, ce me ſemble, bien plus raiſonnable d'inſérer l'Hiſtoire de Philippe dans celle de la Gréce, que d'envelopper l'Hiſtoire de la Gréce dans celle de Philippe. Quelque ébloui que l'on fût de la dignité, & peut-être de la puiſſance roiale, on ne ſçauroit pas mauvais gré à un Hiſtorien, qui en parlant d'un Roi paſſeroit par occaſion aux affaires de la Gréce ; mais jamais Hiſtorien ſenſé, après avoir commencé par l'Hiſtoire de la Gréce & l'avoir un peu avancée, ne l'interrompra pour faire celle d'un Roi. Mais quelle raiſon a forcé Théopompe à ne pas s'embaraſſer de ces ſortes d'écarts ? C'eſt que d'un côté il n'y avoit que de la gloire, & que de l'autre il trouvoit ſon profit. Après tout, ſi on lui demandoit pourquoi il a changé de deſſein, peut-être auroit-il dequoi s'excuſer. Mais je ne penſe pas qu'il pût dire pour quelle raiſon il a ſi cruellement diffamé la Cour de Philippe. Il conviendroit apparemment qu'en cela il a manqué au devoir d'Hiſtorien.

VII.

Cavarus, Roi des Gaulois dans la Thrace.

CE Prince penſoit noblement & avoit des ſentimens dignes d'un Roi. Il fit en ſorte que les Marchans navigaſſent ſur le Pont ſans courir aucun riſque, & fut d'un grand ſecours aux Byſantins pendant les guerres qu'il eurent à ſoutenir contre les Thraces & les Bithyniens.

Digitized by Google

VIII.

Antiochus.

PEndant que Xerxès régnoit dans la grande Arménie, Antiochus vint aſſiéger Armoſata, Capitale du Roiaume, & ſituée entre l'Euphrate & le Tigre dans l'endroit qu'on appelle la belle Plaine. D'abord Xerxès fut épouvanté des préparatifs de ſon ennemi, & prit la fuite. Quelque tems après craignant que la Capitale priſe il ne fût dépouillé de tous ſes Etats, il changea de ſentiment, & envoia demander une conférence à Antiochus. Les Courtiſans de ce Roi étoient d'avis qu'il ſe ſaisît de ce jeune Prince, qui ſe préſentoit de lui-même, & qu'il donnât le Roiaume à Mithridate ſon neveu. Mais le Roi de Syrie, loin de ſuivre ces conſeils violens, reçut le jeune Roi, fit la paix avec lui, & lui remit la plus grande partie des tributs que ſon pére lui devoit. Il ſe contenta de trois cens talens, de mille chevaux & de mille mulets enharnachez. Il mit ordre aux affaires du Roiaume, & donna en mariage à Xerxès Antiochis ſa fille. Un procédé ſi noble & ſi généreux lui fit beaucoup d'honneur, & lui gagna les cœurs de tous les peuples de cette contrée.

IX.

Aſdrubal fils de Giſcon.

LEs Chefs des Carthaginois, après avoir vaincu leurs ennemis, ne pûrent ſe vaincre eux-mêmes Pendant qu'on les croioit en guerre avec les Romains, il ſe faiſoient la guerre les uns aux autres. Tout étoit plein de ſéditions à Carthage par l'avarice & l'ambition déméſurée de Phénix. Aſdrubal, un des Chefs, abuſa de ſa puiſſance au point d'exiger une groſſe ſomme d'Indibilis, le plus fidéle ami qu'euſſent les Carthaginois, qui en leur conſidération s'étoit laiſſé chaſſer de ſon Roiaume, & qu'ils y avoient rétabli par reconnoiſſance. Ce Prince comptant que la République en cette occaſion auroit égard à ſon ancien attachement pour elle, ne ſe mit pas

en peine d'exécuter l'ordre d'Annibal ; mais celui-ci pour ſe venger inventa une calomnie atroce contre lui, & l'obligea de donner ſes filles en ôtage.

X.

Annibal.

SI l'on demande qui étoit l'auteur & comme l'ame de toutes les affaires qui ſe paſſoient alors à Rome & à Carthage, c'étoit Annibal. Il faiſoit tout en Italie par lui-même, & en Eſpagne par Aſdrubal ſon aîné, & enſuite par Magon. Ce furent ces deux Capitaines qui défirent en Eſpagne les Généraux Romains. C'eſt ſous ſes ordres qu'agirent dans la Sicile, d'abord Hippocrate, & après lui l'Afriquain Mytton. C'eſt lui qui ſouleva l'Illyrie & la Gréce, & qui fit avec Philippe un Traité d'alliance pour effraier les Romains & diſtraire leurs forces. Grands Dieux, qu'un homme, qu'une ame eſt grande & digne d'admiration, lorſque la nature la rend propre à exécuter tout ce qu'il lui plaît d'entreprendre !

Mais puiſque l'état des affaires nous a conduits au caractére d'Annibal, profitons de l'occaſion pour le peindre au naturel. On en fait différens portraits. Les uns diſent que ce Carthaginois étoit cruel à l'excès, les autres le taxent d'avarice. Au fond il n'eſt pas aiſé de diſtinguer au juſte ſon caractére, & il en eſt de même de tous ceux qui ſont à la tête des affaires. J'entens dire que ce ſont les conjonctures, où l'homme ſe trouve, qui le font connoître ; que tel qui n'étoit pas connu, tandis qu'il étoit dans l'obſcurité, l'avoit été dès qu'il en étoit ſorti ; & que tel autre, inconnu dans la proſpérité, dans l'infortune avoit repris ſon naturel. Cette maxime ne me paroît pas exactement vraie. Il me ſemble au contraire que les conſeils des amis & mille autres circonſtances où l'homme ſe rencontre, l'obligent à dire & à faire beaucoup de choſes contre ſon penchant naturel. Pour nous en convaincre, rappellons ce qui s'eſt fait avant nous.

Agathocles, Tyran de Sycile, a paſſé pour le plus cruel des hommes pendant qu'il commençoit à établir ſa domination : quand il la crut ſuffiſamment affermie, il gouverna ſes ſujets avec tant de douceur & de bonté, que de ce côté-là perſonne

ne

ne s'eſt fait une plus belle réputation. Cléoméne de Sparte d'excellent Roi devient Tyran inhumain ; ſimple particulier dans la ſuite, c'eſt le plus agréable & le plus careſſant des hommes. Il n'eſt cependant pas vraiſemblable qu'un homme ſoit naturellement ſi contraire à lui-même. Il ne faut donc pas chercher ailleurs, qui dans le changement des affaires, la cauſe des contrariétez qui ſe remarquent ſouvent dans le caractére des Grands. D'où je conclus qu'au lieu de tirer des conjonctures, où l'homme ſe trouve, quelque ſecours pour le connoître, ces conjonctures ne ſervent qu'à nous le cacher & nous en dérober la connoiſſance.

Ce ne ſont pas ſeulement les Chefs, les Potentats, les Rois, qui par le conſeil des amis agiſſent contre leurs inclinations naturelles, les Etats mêmes ſont ſujets à ces ſortes de changemens. Sous le gouvernement d'Ariſtides & de Périclès, preſque rien ne s'ordonne à Athénes qui ne ſoit ſage & modéré : ſous Cléon & Charès quelle différence ! A Lacédémone, pendant que cette République tenoit le premier rang dans la Gréce, tout ce qui ſe faiſoit par le Roi Cléombrote, ſe faiſoit par le conſeil des Alliez ; & l'on vit tout le contraire ſous Agéſilas. Car le génie des Etats change avec les Chefs. Rien de plus injuſte que Philippe, quand il ſuit les avis de Taurion & de Demetrius ; rien de plus pacifique & de plus doux, quand il ſe conduit ſur ceux d'Aratus & de Chryſogone.

Il eſt arrivé quelque choſe de ſemblable à Annibal. Il s'eſt trouvé dans une infinité de circonſtances différentes, & la plûpart extraordinaires. Autant d'amis qui le ſuivoient, autant d'eſprits différens ; de ſorte que ſes exploits d'Italie ſervent peu à nous le faire connoître. Les conjonctures épineuſes où il s'eſt rencontré, il eſt facile de s'en inſtruire, on les verra dans la ſuite de cette Hiſtoire. Pour les conſeils qu'il recevoit de ſes amis, il eſt bon d'en dire quelque choſe. Un entre autres ſera juger du caractére de ces Conſeillers.

Lorſqu'Annibal prit deſſein de paſſer d'Eſpagne en Italie avec une armée, il ſe préſenta une difficulté qui parut d'abord inſurmontable. Pendant une ſi longue route, à travers un nombre infini de Barbares durs & féroces, où prendre des vivres & les autres munitions néceſſaires ? Cette difficulté ſe propoſe pluſieurs fois dans le Conſeil du Général : enfin Annibal, ſurnommé Monomaque, dit qu'il ne voioit qu'une voie pour entrer en Italie. Le Général lui ordonne de s'ex-

pliquer ; c'eſt, reprit Monomaque, d'apprendre aux troupes & de les accoutumer à ſe nourrir de chair humaine. On convint aſſez que cet expédient levoit tous les obſtacles ; mais jamais Annibal ne put gagner ſur lui ni ſur ſes autres Officiers d'en faire l'eſſai. C'eſt ce Monomaque, dit-on, qui eſt auteur de ce qui s'eſt fait de cruel en Italie, & dont on charge Annibal. Les circonſtances n'en ſont pas moins la cauſe que les conſeils.

Il me paroît encore avoir été fort avare, & avoir eu entre ſes confidens un Magon, Préfet chez les Brutiens, qui l'étoit au ſupréme degré. Je ſçai cela des Carthaginois mêmes, car ſur les mœurs les habitans d'un païs ſe connoiſſent parfaitement les uns les autres. Je le ſçai encore plus exactement de Maſſiniſſa, qui me citoit pluſieurs exemples de l'avarice non ſeulement des Carthaginois en général, mais encore de celle d'Annibal & de ce Magon en particulier. Il me diſoit que ces deux hommes avoient commandé enſemble dès le premier tems où ils avoient été capables de porter les armes ; qu'en Eſpagne & en Italie ils avoient pris pluſieurs places, les unes d'aſſaut, les autres à compoſition ; mais que jamais ils ne s'étoient trouvez enſemble dans la même action, que les ennemis n'auroient pas tant pris de ſoin de les ſéparer qu'ils en prenoient eux-mêmes pour ne pas être enſemble à la priſe d'une ville, de peur que l'émulation qui étoit entre eux ne cauſât quelque diſſenſion dans les opérations du ſiége ou dans le partage du butin.

Que les conſeils des amis, & encore plus les conjonctures, aient ſouvent changé Annibal, on l'a déja vû dans ce que nous avons dit, & l'on le verra encore dans ce qu'il nous reſte à dire. Dès que les Romains ſe furent rendus maîtres de Capoue, les autres villes comme en ſuſpens ne cherchérent plus que l'occaſion & des prétextes de ſe donner aux Romains. On conçoit bien quelle dut être alors l'inquiétude d'Annibal. Se poſter dans un lieu en païs ennemi, & de là garder des villes fort éloignées les unes des autres, pendant qu'il eſt lui-même environné des légions Romaines, cela n'étoit pas poſſible. D'un autre côté s'il eût partagé ſes forces, ne pouvant ni rien faire avec ce qu'il s'en ſeroit réſervé, ni porter du ſecours à ce qu'il en auroit détaché, il couroit un péril évident de tomber en la puiſſance de ſes ennemis. Il étoit donc obligé d'abandonner entiérement certaines villes,

& d'en évacuer d'autres, de peur que les habitans changeant de maîtres n'entraînaſſent ſes ſoldats dans la même défection. Or en cette occaſion les Traitez ne pûrent pas ne point être violez. Car en tranſportant les habitans de quelques villes dans d'autres, il expoſa leurs effets au pilliage. Là-deſſus les uns ſe récriérent à la perfidie, les autres à la cruauté, parce qu'en effet les ſoldats ſortant d'une ville & entrant dans une autre exerçoient des violences & enlevoient tout ce qui leur tomboit ſous la main. Ils avoient d'autant moins de compaſſion pour les habitans, qu'ils les regardoient comme devant bientôt ſe ranger ſous la domination des Romains. Tout cela fait voir qu'il eſt très-difficile de dire quel étoit préciſément le caractére d'Annibal. Quoiqu'il en ſoit, chez les Carthaginois on dit qu'il étoit avare, & chez les Romains qu'il étoit cruel.

XI.

Publius Scipion.

AVant que de faire l'hiſtoire des exploits de Publius Scipion dans l'Eſpagne, & généralement de tout ce qu'il a fait pendant ſa vie, il eſt néceſſaire, ce me ſemble, que nous apprenions à nos lecteurs quel étoit le caractére & & le génie de ce Romain. Comme très-peu d'hommes avant lui ſe ſont rendus plus célébres, on eſt bien aiſe de ſçavoir quel étoit & comment s'eſt formé ce Héros qui s'eſt ſignalé par tant de grandes actions. En ne liſant que les Auteurs qui en ont écrit, on ignore beaucoup de choſes, & l'on eſt dans l'erreur ſur d'autres. Car ces Auteurs mêmes ſe ſon écartez de la vérité. Le récit que nous allons faire en convaincra quiconque ſçaura mettre aux exploits & aux vertus de ce Romain le prix qu'elles méritent.

XII.

Philopœmen.

EUryleon, Préteur des Achéens, étoit un homme ſans courage & ſans connoiſſance de la guerre. Mais puiſque

nous ſommes arrivez au tems où Philopœmen commence à être emploié, il eſt à propos que nous faſſions pour lui ce que nous avons fait pour les hommes d'une certaine réputation, que nous faſſions connoître quel étoit ſon caractére, & à quelle école il avoit été inſtruit. Car je ne puis ſouffrir ces Hiſtoriens qui nous entretiennent longtems ſur une ville, quand on a commencé à la bâtir, par qui & comment elle a été bâtie, où elle eſt ſituée, ce qui s'y eſt paſſé, & qui ne nous diſent pas un mot des ſoins & des peines que ſe ſont données les grands hommes pour ſe rendre capables du gouvernement. Cependant combien tireroit-on plus d'utilité de l'un que de l'autre ? Un édifice ne nous préſente rien pour notre inſtruction, rien que nous puiſſions imiter : mais en apprenant les inclinations d'un homme bien né, nous ſommes portez à nous le propoſer pour modéle & à marcher ſur ſes traces. C'eſt pour cela que ſi dans une Hiſtoire particuliére je n'euſſe pas fait connoître quel étoit Philopœmen, de qui il venoit, & comment il avoit été élevé, je me croirois obligé d'entrer ici dans ce détail : mais parce que dans trois Livres que j'ai conſacrez à ſa mémoire, j'ai rapporté l'éducation qu'il avoit reçûe & ſes actions les plus mémorables, il ne conviendroit pas que dans cet Ouvrage je m'arrêtaſſe ſur ſes premiéres années : au lieu que les deux Ouvrages ſeront dans les régles, ſi aux actions qu'il a faites dans la force de l'âge, & que je n'ai indiquées que ſommairement dans le premier, j'ajoute dans celui-ci les particularitez que j'ai retranchées dans l'autre. Dans le premier on ne pouvoit demander de moi qu'un tableau en racourci & orné de ſes actions. C'étoit moins une Hiſtoire qu'un éloge que je m'étois propoſé. Mais celui-ci eſt une Hiſtoire, où le blâme & la louange ont également place, & où par conſéquent les faits doivent être vrais, appuiez de preuves & accompagnez de réflexions. Entrons donc en matiére.

Philopœmen naquit de parens illuſtres, il tiroit ſon origine des familles les plus diſtinguées. Il eut pour premier maître Cléandre, noble Mantinéen, qui avoit droit d'hoſpitalité chez ſon pére, & qui étoit alors banni de ſa patrie. Adoleſcent il ſe fit diſciple d'Ecdéme & de Démophanes, qui nez l'un & l'autre à Mégalopolis, s'étoient exilez de leur patrie par haine pour les Tyrans, & s'étoient retirez chez le Philoſophe Arcéſilas. Pendant leur fuite, aiant formé une conſ-

piration contre Ariſtodéme, ils remirent leur païs en liberté, & furent d'un grand ſecours à Aratus pour délivrer les Sicyoniens de leur Tyran Nicoclès. Appellez enſuite par les Cyrénéens, ils gouvernérent ces peuples avec beaucoup de ſageſſe & le maintinrent en liberté. Formé par ces deux Mégalopolitains, Philopœmen ſe diſtingua dès ſa jeuneſſe parmi ſes égaux ſoit à la chaſſe, ſoit dans la guerre, par ſon ardeur infatigable dans l'une & dans l'autre & par ſon courage. Dans la maniére de ſe nourrir & de s'habiller il joignoit un grand arrangement à une grande frugalité. Il avoit appris de ſes maîtres qu'un homme négligent dans ce qui le regarde perſonnellement, eſt incapable de bien gouverner les affaires d'un Etat, & que qui dépenſe pour vivre, au-delà de ſes propres revenus, vivra bientôt aux dépens de public. Créé par les Achéens Commandant de la cavalerie, il la reçut dans un état miſérable, ſans diſcipline & ſans courage. Il ſçut ſi bien l'exercer & la piquer d'émulation, qu'il la rendit non ſeulement meilleure qu'elle n'étoit auparavant, mais encore de beaucoup ſupérieure à celle des ennemis. La plûpart de ceux qui entrent dans cette charge ſans connoiſſance des mouvemens de la cavalerie, ne hazardent point de donner des ordres. D'autres ambitionnant la Préture, ménagent leur monde & ſe concilient d'avance ſes ſuffrages. Pour cela ils ne reprennent & ne puniſſent rien, ſans quoi cependant on expoſe un Etat à ſa ruine, ils diſſimulent les fautes, & pour faire une petite grace ils font un tort infini à ceux qui leur ont confié le commandement. Il en eſt enfin d'autres, qui ſont courageux, habiles, déſintéreſſez & ſans ambition, mais qui par une exactitude outrée & importune dérangent plus les troupes que ceux qui n'en ont aucune.

XIII.

Philippe Roi de Macédoine.

CE Prince, après avoir célébré les jeux Néméens, retourna à Argos, où quittant le diadéme & la pourpre, il voulut vivre d'égal à égal avec tout le monde, & affecta des maniéres tout-à-fait douces & populaires. Mais plus il ſe rapprocha du peuple par ſes habits, plus la puiſſance qu'il exerça

fut grande & ſouveraine Ce n'étoient plus les femmes veuves ou mariées qu'il tâchoit de corrompre. Celle qui lui plaiſoit, il lui envoioit ordre de le venir trouver. Celles qui n'obéiſſoient pas ſur le champ, il alloit manger chez elles & les deshonoroit. Sous divers prétextes déraiſonnables, il faiſoit venir chez lui les enfans des unes, les maris des autres, & les intimidoit par ſes menaces. Il n'y eut point de deſordres où il ne ſe plongeât, point d'injuſtice qu'il ne commît. Ces excès firent beaucoup de peine aux Achéens, & ſurtout aux honnêtes gens d'entre eux. Mais menacez de guerre de tous côtez, il falloit, malgré qu'ils en euſſent, qu'ils ſupportaſſent patiemment les débordemens affreux de ce Prince.

XIV.

Le même.

JAmais Roi n'a eu de plus grands talens pour régner que Philippe, jamais Roi n'a deshonoré le trône par de plus grands défauts. Les talens, je croi qu'il les avoit reçus de la nature, & que les défauts lui ſont venus à meſure qu'il croiſſoit en âge. Nous n'avons parlé ni des uns ni des autres en commençant ſon hiſtoire, comme font les autres Hiſtoriens. Nous réſervons nos réflexions pour les joindre aux faits quand ils ſe préſentent. Cette méthode dont nous nous ſervons à l'égard des Rois & de toutes les perſonnes de marque, nous paroît plus convenable à l'Hiſtoire & plus utile à ceux qui la liſent.

XV.

Le même.

PHilippe aiant pris ſa route par les marais Trichonide, ne fut pas plutôt arrivé à Therme, où il y avoit un Temple conſacré à Apollon, qu'il en pilla ou brûla tous les vœux qui y étoient appendus, & auſquels il n'avoit pas touché la premiére fois qu'il y étoit entré. Dans l'un & dans l'autre ſiége, il ſe livra trop aux emportemens de ſa colére. Pour ſe venger des hommes, faire inſulte aux Dieux, c'eſt le comble de l'extravagance.

XVI.

Timée.

L'Hiſtoire de Timée eſt pleine de fauſſetez. Cet Ecrivain paroît cependant aſſez informé des choſes qu'il rapporte ; mais dès qu'il s'agit de blâmer ou de louer, la paſſion de contredire le ſaiſit, il oublie tout & viole toutes les régles. Au reſte en voilà aſſez pour juſtifier Ariſtote. On a vû pourquoi & ſur quels fondemens il a parlé des Locriens de la maniére que nous avons dite. Mais ceci nous donne occaſion de porter notre jugement ſur Timée & ſur toute ſon Hiſtoire, & en même tems de parler du devoir d'un Hiſtorien. Je crois avoir montré que Timée & Ariſtote n'ont été guidez que par des conjectures, & que le ſentiment de celui-ci eſt plus vraiſemblable que celui de l'autre. Or pour être ſuivi, il ſuffit qu'il ſoit tel, car là-deſſus on ne peut rien découvrir de certainement vrai.

Mais accordons à Timée qu'il a le plus approché de la vérité. Cela lui donnoit-il le droit de décrier, de déchirer, de condamner à mort, pour ainſi dire, ceux qui avoient été moins heureux que lui ? Non aſſûrément. Ce n'eſt qu'à l'égard des Hiſtoriens qui de deſſein prémédité débitent des choſes fauſſes qu'on doit être rigoureux & implacable : mais ceux qui ne tombent dans ce défaut que parce qu'ils ſont mal informez, doivent être plus ménagez. On reléve poliment leurs fautes & on les leur pardonne. Sur ce principe, ou il faut prouver que ce qu'Ariſtote a dit des Locriens, il l'a dit ou pour faire plaiſir à quelqu'un, ou pour tirer quelque gratification, ou parce qu'il avoit quelque démêlé avec eux : ou ſi l'on n'oſe avancer rien de tout cela contre Ariſtote, on doit convenir que les traits piquans que Timée a lâchez contre lui marquent un homme peu attentif à ſes devoirs. Car voici le portrait qu'il en fait.

Ariſtote, ſi l'on en croit Timée, étoit un homme hardi, étourdi, téméraire, qui par une calomnie impudente a oſé dire des Locriens qu'ils étoient une Colonie ramaſſée d'eſclaves fugitifs & de gens corrompus, & qui avance cette fauſſeté avec tant d'aſſûrance, qu'il ſembleroit, à l'entendre, que c'eſt un

Général d'armée, & que c'eſt lui qui à la tête de ſes troupes a défait depuis peu les Perſes en bataille rangée aux portes de la Cilicie. On ſçait cependant, continue Timée, que c'eſt un Sophiſte ignorant, haïſſable, qui ſur ſes vieux jours, d'Apotiquaire accrédité, s'eſt aviſé de s'ériger en Hiſtorien, qui pique toutes les tables, gourmand, entendu en cuiſine, prêt à tout faire pour un bon morceau. A quel tribunal ſouffriroit on qu'un homme de la lie du peuple vomît ces injures contre ſa patrie? Ces excès ne paroîtroient-ils pas inſupportables? Un Hiſtorien, qui ſçait ſes devoirs, non ſeulement ne ſalit pas le papier de ces ſortes de groſſiéretez, il n'oſe pas même les penſer.

Mais examinons un peu de près le ſentiment de Timée, & comparons les raiſons ſur leſquelles il ſe fonde avec celles d'Ariſtote. Par-là nous ſerons en état de juger lequel des deux mérite la cenſure. Il aſſûre que, ſans s'arrêter à des vraiſemblances, il a été lui-même en Gréce conſulter les Locriens ſur l'origine de leur Colonie; que d'abord ils lui ont montré des Actes authentiques qui ſubſiſtent encore, & qui commençoient ainſi: *Comme il convient aux péres à l'égard de leurs enfans*; qu'il avoit vû enſuite des Decrets publics, qui établiſſoient les loix que les Locriens devoient obſerver les uns à l'égard des autres; qu'aiant appris ce qu'Ariſtote avoit écrit de leur Colonie, ils avoient été étonnez de la témérité de cet Ecrivain; que de Gréce il avoit paſſé chez les Locriens d'Italie, qu'il y avoit trouvé des loix & des coutumes qui ne ſe ſentoient point du tout de l'eſprit d'eſclavage, mais qui étoient dignes d'hommes libres; qu'on y voioit des peines infligées aux fugitifs, & aux gens de mauvaiſe vie, ce qui ne ſe verroit point, s'ils avoient à ſe reprocher la même origine. Telles ſont les raiſons de Timée.

Mais demandons à cet Hiſtorien, qui ſont les Locriens qu'il a interrogez & qui l'ont informé de toutes ces particularitez? Si en Gréce, comme en Italie, il n'y avoit de Locriens qu'une ſeule nation, peut-être n'aurions-nous pas lieu de douter de ſa bonne-foi, au moins il nous ſeroit aiſé de nous éclaircir. Mais il y a deux nations de Locriens. Chez leſquels s'eſt-il tranſporté? Quelles villes de l'autre nation a-t-il conſultées? Chez qui a-t-il trouvé ces Actes qu'il fait tant valloir? Car il ne nous dit rien ſur tous ces points. On ſçait cependant que la gloire qu'il diſpute aux autres Hiſtoriens, c'eſt celle de l'exactitude

l'exactitude dans l'ordre des événemens, & dans l'indication des piéces dont il s'eſt ſervi. Comment donc s'eſt-il oublié juſqu'à ne nous nommer ni la ville où il a découvert ces Actes, ni le lieu où ils ont été écrits, ni les Magiſtrats qui les lui ont communiquez, ni ceux à qui il a parlé ? S'il eût pris ces précautions, tous les doutes ſe diſſiperoient, & en cas qu'il en reſtât, on s'aſſûreroit aiſément de la vérité. Soions perſuadez que s'il ne les a pas priſes, c'eſt qu'il craignoit qu'on ne le démentît. Sans cela il n'auroit pas manqué de nous étaler toutes ces preuves. On va s'en convaincre.

Il cite nommément Echécrate, il dit que c'eſt avec lui qu'il s'eſt entretenu ſur les Locriens d'Italie, & pour montrer que cet Echécrate n'étoit pas un homme de néant, il a ſoin de nous dire que ſon pére avoit été Ambaſſadeur de Denis le Tyran. Un Hiſtorien capable de ces ſortes de détails, oublieroit-il un Acte public, un monument authentique ? Un Hiſtorien qui compare les Ephores des premiers tems avec les Rois de Lacédémone ; qui range ſelon l'ordre des tems les Archontes d'Athénes, les Prêtreſſes de Junon à Argos, & ceux qui ont vaincu aux jeux Olympiques, & reléve juſqu'à une erreur de trois mois dans les monumens de ces villes ; qui déterre les piéces les plus cachées, qui le premier a trouvé chez les Philiaſiens les monumens de l'hoſpitalité publique ; un tel Hiſtorien, dis-je, eſt inexcuſable, ſoit qu'il ignore les circonſtances que nous demandons, ſoit que les ſçachant il les paſſe ſous ſilence, ſoit qu'il avance des choſes fauſſes. Dur & inexorable à l'égard d'autrui, il mérite qu'on le traite avec la même rigueur.

Après avoir menti ſur les Locriens de Gréce, paſſant à ceux d'Italie, il accuſe Ariſtote & Théophraſte d'avoir fauſſement repréſenté les loix & les autres uſages établis chez les deux nations. Quoique cela doive m'écarter de mon ſujet, je prévois que je ſerai obligé de dire & de prouver ce que je ſçai ſur ces deux Colonies. Si je m'y ſuis arrêté dans cet endroit trop longtems, c'eſt de peur qu'il ne m'arrivât de faire des digreſſions trop fréquentes.

XVII.

Le même.

TImée rapporte que Démocharès s'étoit proſtitué de façon, qu'il ne lui auroit pas été permis d'allumer de ſa bouche le feu ſacré, & que dans ſes écrits l'on trouvoit plus d'obſcénitez, que dans ceux de Botrys, de Philénis & des autres Auteurs les plus ſales. Il eſt étonnant qu'un homme bien élevé ſe permette des termes qu'on auroit honte de ſe permettre dans des lieux de proſtitution. Timée a ſenti toute l'horreur de ces calomnies, & de peur de paſſer pour en être l'inventeur, il prend à témoin un Poëte comique dont il ne dit pas le nom. Pour moi je ſuis perſuadé que Démocharès n'eſt pas coupable de ces ordures. Ce qui l'en juſtifie, c'eſt qu'il eſt né d'une famille illuſtre, & qu'il a reçu une très-belle éducation, il étoit neveu de Démoſthéne. Une autre raiſon, c'eſt que les Athéniens lui ont donné le commandement de leurs troupes, & l'ont élevé encore à d'autres dignitez. Il n'eſt nullement vraiſemblable qu'ils euſſent fait tant d'honneur à un homme plongé dans de pareilles infamies. Timée ne prend pas garde qu'il deshonore moins Démocharès que les Athéniens, qui ont aimé cet Hiſtorien, qu'il maltraite ſi cruellement, juſqu'au point de lui confier la défenſe de leur République & de leur propre vie. Auſſi Démocharès n'eſt-il pas coupable de ce que Timée lui reproche.

Il eſt vrai qu'Archedique, Poëte comique, a répandu contre lui les ſottiſes que Timée a eu ſoin de recueillir. Mais il n'eſt pas ſeul. Les amis d'Antipater ſe ſont auſſi déchaînez contre lui. Mais pourquoi? C'eſt parce qu'il avoit dit librement pluſieurs choſes qui pouvoient chagriner ce Prince, ſes héritiers & ſes amis. Ceux qui dans le gouvernement ne s'accordoient pas avec lui, ont auſſi pris plaiſir à le décrier. Demetrius de Phalére étoit de ce nombre. Mais comment Démocharès en avoit-il parlé dans ſon Livre? Il dit que cet homme, à la tête des affaires, ſe glorifioit de ſon gouvernement aux mêmes titres qu'auroit pû avoir un Banquier ou un artiſan; qu'il ſe vantoit d'avoir gouverné de maniére, que toutes les commoditez de la vie ſe trouvoient en abon-

dance & à vil prix ; qu'une tortue artificielle marchoit devant lui les jours de cérémonie en jettant de la ſalive ; que de jeunes gens chantoient dans le théâtre, qu'Athénes, cédant aux Grecs tout autre avantage, ſe réſervoit à elle ſeule la gloire d'être ſoumiſe à Caſſander, & qu'il avoit le front d'entendre ces prétendues louanges ſans rougir. Malgré cette ſatyre, ni Demetrius ni aucun autre n'a dit de Démocharès ce qu'en a oſé dire Timée. Le témoignage de la patrie eſt plus croiable que celui de ce fougueux Hiſtorien. En faut-il davantage pour aſſûrer hardiment que Démocharès eſt innocent des turpitudes dont on l'accuſe ? Mais quand il ſeroit vrai que cet Ecrivain a eu le malheur de tomber dans ces ſortes de fautes ; quelle occaſion, quelle affaire mettoit Timée dans la néceſſité de les relever dans ſon Hiſtoire ? *Joignez ici tout le Fragment IV. du Livre XII. à la ſuite duquel Polybe ajoutoit :* Pour moi, laiſſant tous les excès ou ſa mauvaiſe humeur l'a emporté, je n'ai fait uſage que de ce qui m'a paru être de mon ſujet.

XVIII.

Le même.

CEt Auteur déclame ſouvent contre Ephore. Il eſt cependant lui-même coupable de deux fautes. Il reproche avec aigreur des défauts qu'il n'a pas ſçû lui-même éviter, & il ſe ſert de telles expreſſions, il inſpire à ſes lecteurs de telles idées, qu'on ne peut s'empêcher de lui croire l'eſprit abſolument renverſé. Si Alexandre a eu raiſon de faire mourir Calliſthéne dans les ſupplices, quels ſupplices ne mérite pas Timée ! Car aſſûrement la Divinité doit être plus irritée contre lui que contre Calliſthéne. Celui-ci refuſa conſtamment de mettre Alexandre au rang des Dieux ; Alexandre, dis-je, au-deſſus duquel tout le monde convient que la nature humaine n'a jamais rien produit : au lieu que Timée place au-deſſus des plus grands Dieux un Timoleon, un homme qui n'a jamais ni fait ni entrepris rien de grand, un homme qui pour tout voiage a été de Corinthe à Syracuſe. Grand eſpace à parcourir en comparaiſon de l'Univers ! Timée ſe ſera ſans doute mis en tête que ſi Timoleon, après s'être diſtingué dans

un petit coin du monde, comme la Sicile, alloit de pair dans ſon Hiſtoire avec les Héros les plus fameux, lui-même pour avoir écrit ce qui s'étoit paſſé en Italie & en Sicile, ſeroit comparé à ces Ecrivains qui ont embraſſé l'Hiſtoire du monde entier. Voilà Ariſtote, Théophraſte, Calliſthéne, Ephore & Démocharès aſſez vengez, ce me ſemble, des inſultes que Timée leur a faites. Ce que j'ai dit de cet Hiſtorien ſuffit auſſi pour détromper ceux qui l'ont pris pour un Ecrivain droit & ſans paſſion.

XIX.

Le même.

ON a quelque peine à démêler le caractére de cet Hiſtorien. A l'en croire l'on connoît celui des Poëtes & des autres Ecrivains à certaines expreſſions qu'ils répétent ſouvent. Sur un mot, par exemple, qui ſignifie diſtribuer des viandes & qui ſe rencontre ſouvent dans Homére, il conjecture que ce Poëte aimoit la table. Ariſtote parle ſouvent d'aſſaiſonnemens, en voilà aſſez pour lui perſuader qu'Ariſtote étoit friand; défaut qu'il attribue auſſi à Denis, ſur ce que ce Tyran aimoit que ſes lits fuſſent propres, & qu'il recherchoit avec ſoin des tapis de toutes ſortes & les plus précieux. Sur ce principe il faut que Timée ait été d'un eſprit chagrin & difficile à contenter. Quand il s'agit de blâmer autrui, il le fait avec gravité & avec force. Produit-il ſes propres penſées, ce ne ſont que des réveries, des prodiges, des contes de vieille, des ſuperſtitions dont une femme ſeroit à peine ſuſceptible. Au reſte que l'ignorance & le défaut de jugement aveuglent quelquefois certains Ecrivains, juſqu'à les tranſporter loin du ſujet qu'ils ont à traiter & les empêcher en quelque ſorte de voir ce qu'ils voient, c'eſt dequoi l'on a pû ſe convaincre par ce que nous avons dit être arrivé à Timée.

XX.

Le même.

JUſqu'à Timée l'on avoit cru que Phalaris avoit fait faire, dans Agrigente, un taureau d'airain, qu'il y faiſoit entrer ceux dont il vouloit ſe défaire; qu'enſuite on allumoit deſſous un grand feu; que l'airain échauffé brûloit & conſumoit ceux qui étoient enfermez dans cette fournaiſe; & que l'animal étoit conſtruit de façon, que quand la violence du ſupplice arrachoit des cris à ces malheureux, on croioit entendre des rugiſſemens de taureau. Il paſſoit encore pour conſtant, juſqu'à cet Hiſtorien, que pendant que les Carthaginois étoient maîtres de la Sicile, ce taureau avoit été tranſporté d'Agrigente à Carthage, & qu'on y voioit encore l'ouverture par laquelle le Tyran faiſoit entrer ceux de ſes ſujets qui lui étoient ſuſpects. Il n'y a d'ailleurs nulle raiſon de dire qu'un pareil taureau a été fabriqué à Carthage. Malgré une tradition ſi bien établie, Timée nie le fait, & ſoutient que les Poëtes & les Hiſtoriens qui l'aſſûrent ſe ſon mécomptez; que jamais ce taureau n'a été porté d'Agrigente à Carthage, & que jamais même il n'a été dans Agrigente. Les termes me manquent pour qualifier cette hardieſſe. Cela mériteroit toutes les invectives dont Timée ſe ſert contre ceux qu'il attaque. Mais on voit aſſez par ce que nous avons rapporté plus haut, que la chicane, le menſonge & l'impudence ſe trouvent chez lui au ſouverain degré, & l'on verra dans la ſuite qu'il eſt outre cela parfaitement ignorant. Entre autres preuves que j'en ai, dans ſon vingt & uniéme Livre ſur la fin, il fait dire à Timoleon: *Toute la terre eſt diviſée en trois parties, dont l'une s'appelle l'Aſie, l'autre l'Afrique, & la troiſiéme l'Europe.* On ſeroit étonné d'entendre parler ainſi cet imbécile, qu'on nommoit Margites. Que doit-on donc penſer de Timée?

XXI.

Les Etoliens.

DEs guerres continuelles & un luxe déméſuré avoient jetté les Etoliens dans de ſi grandes dépenſes, que ſans

que l'on s'en apperçût, ſans qu'ils s'en apperçuſſent eux-mêmes, ils ſe trouvérent enfin accablez de dettes. Dans cet état ne voiant de reſſource que dans le changement du gouvernement, ils mirent à leur tête Dorimaque & Scopas, deux hommes factieux, & dont tous les biens étoient engagez à leurs créanciers. Elevez à cette dignité, ces deux hommes preſcrivitent des loix à leur patrie.

XXII.

Scopas.

CE Préteur des Etoliens ſe voiant privé de la dignité, en vûe de laquelle il avoit fait des loix, tourna toutes ſes penſées vers le Roi d'Egypte, perſuadé qu'il ſe releveroit par-là de l'indigence où il étoit réduit, & qu'il trouveroit dans ce Roiaume dequoi ſatisfaire la paſſion qu'il avoit d'amaſſer des richeſſes. Mais cette paſſion chez lui étoit ſans bornes. Il arrive à Alexandrie, on le fait Général des troupes, on lui confie les principales affaires, le Roi lui donne chaque jour dix mines pour ſa table, tandis que les Officiers ſubalternes n'en recevoient qu'une. Tout cela lui paroiſſoit encore trop peu, ſa premiére avidité ne fut pas raſſaſiée. Il la porta à de tels excès, que devenu odieux à ceux mêmes qui l'avoient enrichi, il perdit & ſes richeſſes & la vie.

XXIII.

Damoclès.

C'Eſt lui qui avoit été envoié avec Pythion pour obſerver les deſſeins des Romains. C'étoit un homme qui avoit reçu de la nature de grandes qualitez pour le maniement des affaires d'un Etat.

XXIV.

Nabis, Tyran de Lacédémone.

CE *que l'on va voir, eſt la ſuite du Nombre IV. du Livre XIII.* Toutes ſes autres actions répondirent à celle que

nous venons de rapporter, il ne ſe démentit jamais. Il avoit ſa part dans la piraterie qu'exerçoient les Candiots. Dans tout le Péloponéſe il diſtribuoit des ſcélérats, dont les uns pilloient les temples, les autres voloient ſur les grands chemins, d'autres aſſaſſinoient, & à qui, après avoir partagé le butin avec eux, il donnoit dans Sparte un lieu de refuge pour les mettre en ſûreté. Vers ce tems-là quelques Béotiens étant venus à Lacédémone gagnérent tellement l'amitié d'un des Ecuiers de ce Tyran, qu'ils l'engagérent à faire voiage avec eux. Il prit en effet un cheval blanc le plus beau qu'il y eut dans les écuries de ſon Maître. A peine furent-ils arrivez à Mégalopolis, que des ſatellites envoiez par le Tyran ſe jettant ſur eux, emmenérent le cheval & l'Ecuier, & inſultérent ceux qu'il accompagnoit. D'abord les Béotiens demandent qu'on les conduiſe au Magiſtrat. Sur le refus qu'on leur en fait, un d'entre eux ſe met à crier, *au ſecours, au ſecours.* Les habitans s'aſſemblent, & ſe mettent en devoir de mener les voiageurs au Magiſtrat. Ce tribunal effraia les ſatellites de Nabis, ils lâchérent leur proie & ſe retirérent. Le Tyran qui cherchoit depuis longtems quelque prétexte de courir ſus aux peuples voiſins, ſaiſit celui-ci, il ſe mit en campagne, & pourſuivit les beſtiaux de Proagoras & de quelques autres, & ce fut là le commencement de la guerre.

XXV.

Ptolémée Philopator.

ON ſera peut-être ſurpris que dans un même endroit nous raſſemblions ſur l'Egypte beaucoup de faits éloignez les uns des autres. J'avoue que ce n'eſt pas une méthode ordinaire, j'ai coutume de marquer ſous chaque année les événemens qui y ſont arrivez. Mais j'ai eu des raiſons pour m'écarter en cette occaſion de mon premier plan. Les voici. Ptolémée Philopator, après avoir fini la guerre qu'il avoit entrepriſe pour la Cœleſyrie, paſſa de la conduite ſage & rangée, qui juſqu'alors l'avoit fait admirer, à la vie voluptueuſe & déréglée que nous venons de voir. *Ici manquoient dans le Livre quarante-huit feuilles où l'Hiſtorien parloit de Ptolémée & d'Arſinoé.* Enfin le mauvais état de ſes affaires le jetta dans la

guerre dont nous parlions tout à l'heure, & dans laquelle, ſi l'on excepte les cruautez & les injuſtices réciproques, il ne s'eſt paſſé ni ſur terre ni ſur mer rien qui ſoit digne de mémoire. C'eſt ce qui m'a fait croire que ſans ranger ſous chaque année de petits faits qui ne méritent nulle attention, il valloit mieux & pour ma propre commodité & pour l'intérêt des lecteurs, que j'aſſemblaſſe comme en un corps tout ce qui pouvoit faire connoître le caractére & les inclinations de Ptolémée.

XXVI.

Molpagoras.

C'Etoit chez les Cioniens un homme également fait pour parler & pour agir. Naturellement ambitieux, pour s'inſinuer dans l'eſprit de la multitude, il lui dénonça les gens les plus riches, il en fit mourir quelques-uns, il en bannit d'autres, mit leurs biens à l'enchére, les diſtribua au peuple, & parvint par ces ſortes de moiens à ſe faire bientôt une puiſſance & une autorité roiale.

XXVII.

Philippe.

CE Prince, après avoir fait ſur la route mille injuſtices contre la foi des Traitez, prit terre chez les Thaſiens, & réduiſit en ſervitude leur Capitale, quoiqu'elle eût fait alliance avec lui.

XXVIII.

Soſibe.

IL paroît que ce prétendu Tuteur de Ptolémée étoit un eſprit ruſé, accoutumé depuis longtems aux ſoupleſſes & aux artifices des Cours, & méchant. Le premier qu'il fit mourir

mourir fut Lyſimaque, fils de Ptolémée & d'Arſinoé fille de Lyſimaque ; le ſecond fut Maga, fils de Ptolémée & de Bérénice fille de Maga. Il ſe défit par la même voie de Bérénice, mére de Ptolémée Philopator, du Lacédémonien Cléoméne, & d'Arſinoé fille de Bérénice.

XXIX.

Agathocles.

AUtre Miniſtre de Ptolémée, qui après avoir éloigné de la Cour tout ce qu'il y avoit parmi les Seigneurs de plus illuſtre, & avoir appaiſé la colére des troupes par le paiement de leur ſolde, revint d'abord à ſa prémiére façon de vivre. Les charges qui étoient reſtées vacantes par l'éloignement de ceux qui les occupoient, il les donna à des gens emploiez auparavant aux plus vils miniſtéres, & qui n'avoient ni probité ni honneur. Il paſſoit la plus grande partie du jour & de la nuit à ſe noier dans le vin & dans les autres débauches qui marchent à la ſuite de l'ivrognerie. Femmes, filles fiancées, vierges étoient deshonorées ſans pudeur, & tous ces crimes ſe commettoient avec un air d'autorité qui le rendoit inſupportable. Toute l'Egypte gémiſſoit ſous la tyrannie de ce monſtre. Il ne ſe préſentoit cependant nul expédient, nul ſecours pour l'en délivrer, & le joug s'appeſantiſſoit toujours de plus en plus. L'inſolence, l'orgueil, la molleſſe du Miniſtre, n'avoient plus de bornes. Il étoit en horreur parmi le peuple. On ſe rappella les malheurs où ſes pareils avoient autrefois entraîné le Roiaume. Mais comme il ne ſe trouvoit pas un homme ſous la conduite duquel on pût ſe venger d'Agathocles & d'Agathoclée ſa femme, il fallut bien ſe tenir en repos. On n'avoit plus d'eſpérance qu'en Tlépoléme, & cette eſpérance tranquilliſoit.

XXX.

Antiochus.

DAns les premiéres années de ſon régne, ce Prince paſſoit pour être capable de former & d'exécuter de grands

deſſeins. Plus avancé en âge, il devint méconnoiſſable, & trompa l'attente qu'on en avoit conçûe.

XXXI.

Philippe.

QUand ce Prince fut arrivé à Pergame, s'imaginant qu'Attalus ne pouvoit plus lui échapper, il n'y eut pas de cruautez qu'il n'exerçât. Il ſe livra à toute ſa fureur, & la fit éclater plus encore contre les Dieux que contre les hommes. Irrité de ce que la garniſon de Pergame, aidée par la ſituation des poſtes qu'elle gardoit, ſortoit des petits combats toujours victorieuſe, & de ce qu'il ne pouvoit rien piller dans la campagne par le bon ordre qu'Attalus y avoit mis, il déchargea toute ſa colére ſur les ſtatues & ſur les temples des Dieux, & par-là ſe fit, ſelon moi, plus de tort & de deshonneur à lui-même qu'au Roi de Pergame. Car non ſeulement il mit le feu aux Temples & renverſa les Autels, mais il fit encore briſer les pierres, de peur qu'elles ne ſerviſſent à relever ces édifices. Après avoir détruit le *Nicephorium*, coupé le bois ſacré, arraché l'enceinte, & ruiné juſqu'aux fondemens pluſieurs autres Temples d'une grande beauté, il alla d'abord à Thyatire, de là dans la plaine appellée Thébés, où il eſpéroit faire un butin immenſe, & d'où, ſans pouvoir rien en emporter, il paſſa à Hiéra-Comé. De cet endroit il députa à Zeuxis pour le prier de lui envoier des vivres & les autres ſecours dont il étoit convenu dans le Traité d'alliance qu'ils avoient fait enſemble. Ce Satrape fit ſemblant d'exécuter les articles du Traité : mais dans le fond il ne vouloit rien moins qu'augmenter les forces & la puiſſance du Roi de Macédoine.

XXXII.

Nabis.

ON a vû plus haut quelle étoit la maniére de gouverner de ce Tyran de Lacédémone, comment après avoir chaſſé les Citoiens, il affranchit les eſclaves & leur fit épouſer

les femmes & les filles de leurs maîtres. On a vû encore que tous ceux qui pour leurs crimes avoient été chaſſez de leur patrie, trouvoient dans ſa puiſſance comme un aſyle ſacré, & qu'il avoit fait de Sparte comme un repair de ſcélérats. Nous allons montrer maintenant comment dans ce tems-là même, quoiqu'Allié des Meſſéniens, des Eléens & des Etoliens, & engagé par ſermens & par Traitez de les ſecourir lorſqu'ils ſeroient attaquez, ſans égard pour des engagemens ſi ſolemnels, il oſa commettre contre Meſſéne la plus noire des perfidies.

XXXIII.

Zénon & Antiſthéne, Hiſtoriens Rhodiens.

COmme quelques Hiſtoriens particuliers ont écrit avant moi les événemens qui ſont arrivez dans ce tems-ci chez les Meſſéniens & les autres Alliez, je ſuis bien aiſe de dire ici ce que j'en penſe. Je ne les paſſerai pas tous en revûe, je ne m'arrêterai qu'aux plus célébres & aux plus diſtinguez. Zénon & Antiſthéne, tous deux Rhodiens, ſont de ce nombre, & méritent notre attention pour plus d'une raiſon. Car ils ſont Auteurs contemporains, ils ont gouverné la République, & quand ils ont écrit, ce n'a point été par des vûes d'intérêt, mais par honneur & par d'autres motifs dignes du rang qu'ils tenoient. Ce qui m'oblige à m'expliquer ſur leur compte, c'eſt que je traite les mêmes choſes qu'ils ont traitées. Si je ne prévenois pas le lecteur, ébloui de la célébrité de la République Rhodienne & de la réputation où elle eſt de ſe diſtinguer particuliérement dans les affaires de mer, il ſeroit porté, lorſque je ne conviendrois pas avec eux, à ajouter foi à leur rapport plutôt qu'au mien. Voions donc ſi l'on doit s'y fier.

L'un & l'autre aſſûrent que la bataille navale donnée proche de l'Iſle de Ladé, a été plus vive & plus meurtriére que celle qui s'eſt donnée à la hauteur de Chio. Ils diſent encore que le détail de l'action, ſon ſuccès, en un mot la victoire eſt toute à l'honneur des Rhodiens. Qu'il ſoit permis aux Hiſtoriens d'avoir quelque penchant à faire honneur à leur patrie, j'y conſens; mais je ne voudrois pas qu'ils abuſaſſent de cette

permiſſion, juſqu'à nous débiter des choſes contraires à ce qui s'eſt réellement paſſé. Il leur échappe déja tant de fautes que l'humanité peut à peine éviter. Si en faveur de notre patrie, ou par tendreſſe pour nos amis, ou par reconnoiſſance, nous nous laiſions aller à raconter de deſſein prémédité des événemens faux & imaginaires, en quoi nous diſtinguera-t-on de ces Hiſtoriens mercénaires qui livrent leur plume au plus offrant? L'intérêt qu'on ſçait que ceux-ci ont à mentir, fait mépriſer leurs Ouvrages: les nôtres ſeront-ils plus eſtimez, ſi l'on s'apperçoit que l'inclination ou la haine nous les a dictez? C'eſt un défaut contre lequel un lecteur ne peut trop ſe tenir en garde, & que les Hiſtoriens eux-mêmes doivent éviter avec ſoin. Zénon & Antiſthéne y ſont tombez. En voici la preuve.

Ils conviennent l'un & l'autre, en faiſant le détail du combat, que deux quinquerémes des Rhodiens furent priſes avec leur équipage par les ennemis: qu'un autre vaiſſeau ouvert & prêt de couler à fond, pour ſe ſauver, avoit levé la voile & gagné le large; que pluſieurs qui en étoient proche s'étoient mis auſſi en haute mer, & que l'Amiral ſe voiant preſque abandonné avoit ſuivi le même exemple: qu'alors tous ces vaiſſeaux jettez par une tempête dans la Myndie, avoient abordé le lendemain à l'Iſle de Cos en traverſant les ennemis; que ceux-ci avoient attaché les quinquerémes Rhodiennes à leurs vaiſſeaux, & que débarquant à Ladé ils s'étoient logez dans le camp des Rhodiens: enfin que les Miléſiens effraiez de cet événement, avoient couronné non ſeulement Philippe, mais encore Héraclides. Après toutes ces marques d'une défaite entiére, comment peuvent-ils nous aſſûrer que les Rhodiens ont remporté la victoire? Ils le font cependant, & cela malgré une Lettre écrite au Conſeil & aux Prytanes par l'Amiral même après le combat, & qui ſe conſerve encore dans le Prytanée: Lettre entiérement conforme au récit que nous avons fait de la journée de Ladé, & qui détruit tout ce que Zénon & Antiſthéne en ont rapporté.

Ces deux Hiſtoriens racontent enſuite l'inſulte faite aux Meſſéniens contre la foi des Traitez. Là Zénon dit que Nabis, au ſortir de Lacédémone, traverſa l'Eurotas: que ſuivant le ruiſſeau nommé Hoplités, il étoit venu par le ſentier étroit à Polaſion, & de là à Sélaſie; d'où prenant ſa route par Phares & par les Thalames, il étoit arrivé au Pamiſe. Que dirons-

nous de cette route ? Elle eſt tout-à-fait ſemblable à celle d'un homme, qui pour aller de Corinthe à Argos traverſeroit l'Iſthme, iroit aux rochers Scironiens, & de là, ſuivant le Contopore & paſſant par les terres de Mycénes, entreroit dans Argos. Car tous ces lieux ne ſont pas ſeulement un peu éloignez les uns des autres, ils ſont dans une ſituation abſolument oppoſée. L'Iſthme & les rochers Scironiens ſont à l'Orient de Corinthe, au lieu que le Contopore & Mycénes approchent beaucoup du couchant d'hiver : de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible de venir de Corinthe à Argos par ce chemin. La même impoſſibilité ſe rencontre dans la route que Zénon fait ſuivre à Nabis. Car l'Eurotas & Sélaſie ſont au regard de Lacédémone à l'Orient d'été, & les Thalames, Phares & le Pamiſe au couchant d'hiver. Il ne faut donc pour aller par les Thalames à Meſſéne, ni paſſer à Sélaſie, ni même traverſer l'Eurotas.

Ce que dit encore Zénon que Nabis ſortit de Meſſéne par la porte de Tegée, eſt une mépriſe groſſiére. Car l'on paſſe par Mégalopolis pour aller de Meſſéne à Tégée, il ne peut donc y avoir à Meſſéne une porte qu'on appelle de Tégée. Ce qui a trompé Zénon, c'eſt qu'à Meſſéne il y a une porte qui ſe nomme Tégéatide & par laquelle Nabis ſortit de la ville pour retourner dans la Laconie. C'eſt ce nom de Tégéatide qui a fait croire à cet Hiſtorien que Tégée étoit voiſine de Meſſéne, quoique pour paſſer de cette ville dans la Tégéatide on ait à traverſer toute la Laconie & le territoire de Mégalopolis.

Voici encore un autre mécompte de Zénon. Il dit que l'Alphée ſe cachant preſque au ſortir de ſa ſource, parcourt ſous terre un long eſpace de chemin & ne commence à reparoître qu'auprès de Lycoa dans l'Arcadie. Il eſt cependant certain que ce fleuve, qui ſe cache ſous terre près de ſa ſource, au bout de dix ſtades reparoît & traverſe toute la campagne de Mégalopolis ; que petit d'abord, mais prenant en chemin de nouvelles forces, il arroſe majeſtueuſement deux cens ſtades de cette campagne, & qu'enſuite augmenté du Lyſius il eſt à Lycoa très-profond & très-rapide. *Il manque ici quelque choſe.*

Cependant ces fautes paroiſſent en quelque ſorte excuſables, & je les pardonne volontiers à ces Hiſtoriens. Les unes ils ne les ont faites que pour n'avoir point aſſez connu les

païs dont ils avoient à parler : & ils n'ont déguiſé la défaite de Ladé que par amour pour la gloire de leur patrie. Mais il reſte un reproche à faire à Zénon dont il auroit peine à ſe laver, c'eſt de s'être beaucoup moins étudié à la recherche & à l'arrangement des faits, qu'à l'élégance & à la beauté du ſtile. Il ſe vante même ſouvent de s'être diſtingué en ce genre, & pluſieurs autres Hiſtoriens célébres ſe font valoir comme lui de ce côté-là. Pour moi je crois que l'on doit s'appliquer à donner à l'Hiſtoire tous les ornemens qui lui conviennent, elle devient par-là beaucoup plus utile & plus intéreſſante : mais jamais homme ſenſé ne ſera de cela ſon principal & ne ſe le propoſera pour ſon premier objet. Il eſt en effet d'autres parties de l'Hiſtoire qui méritent beaucoup plus nos ſoins & où il eſt beaucoup plus glorieux d'exceller. Au moins un Ecrivain éclairé dans les affaires en penſera ainſi. J'explique ma penſée par un exemple.

Zénon décrivant le ſiége de Gaza & la bataille donnée par Antiochus à Scopas dans la Cœleſyrie près de Pavion, a pris tant de ſoins pour orner ſa narration, qu'un Rhéteur travaillant ſur la même matiére pour étaler toute ſon éloquence, demeureroit au-deſſous de l'Hiſtorien. En récompenſe il s'eſt tellement négligé ſur les faits, que ſur ce point il ne ſe peut rien voir de plus ſuperficiel & de plus ignorant que Zénon. Voici la maniére dont il décrit l'ordre de bataille de Scopas, en commençant par la premiére ligne. La phalange, dit-il, étoit avec quelque peu de cavalerie ſur l'aîle droite au pied de la montagne : & l'aîle gauche avec toute la cavalerie qui la ſoutenoit, étoit dans la plaine. Antiochus au point du jour, continue-t-il, fit partir ſon fils aîné avec un détachement pour occuper le premier les hauteurs qui commandoient les ennemis ; & avec le reſte de l'armée, dès que le Soleil eut paru, il traverſa le fleuve, rangea ſes troupes dans la plaine, mit ſa phalange ſur une ſeule ligne, & l'oppoſa au corps de bataille des ennemis. Il diſtribua ſa cavalerie partie ſur l'aîle gauche, partie ſur la droite de la phalange. Ici étoient poſtez les cavaliers cuiraſſez qui étoient conduits par le plus jeune des enfans d'Antiochus. Les éléphans placez devant la phalange à certaine diſtance avoient à leur tête Antipates de Tarente. On avoit jetté dans les intervalles, laiſſez entre les éléphans, quantité d'Archers &

de Frondeurs. Le Roi entouré de la cavalerie favorite & de ſes gardes, prit ſon poſte derriére les éléphans.

L'armée ainſi rangée, c'eſt toujours d'après Zénon que je parle, Antiochus le cadet, que nous venons de voir dans la plaine oppoſée à l'aîle gauche des ennemis avec les cavaliers cuiraſſez, fondit du haut de la montagne ſur la cavalerie que commandoit Ptolémée fils d'Œrope & que les Etoliens avoient miſe dans la plaine ſur l'aîle gauche, il la culbuta & pourſuivit les fuiars. Zénon met enſuite les deux phalanges aux mains, & dit que le combat fut opiniâtre. Mais comment ne voit-il pas que ces deux phalanges ne peuvent ſe joindre, avant que les éléphans, les Archers, les Frondeurs, les chevaux qui ſont entre elles, aient vuidé le terrain ?

Il ajoûte que quand la phalange Macédonienne ouverte par les Etoliens eut été miſe hors de combat, les éléphans recevant les fuiards & tombant ſur les ennemis, y caulérent un grand déſordre. Mais les phalanges une fois mêlées, les éléphans pouvoient-ils diſtinguer, entre ceux qui plioient, qui étoit de l'armée d'Antiochus, qui appartenoit à celle de Scopas ?

Il dit encore que la cavalerie Etolienne, peu accoutumée à voir des éléphans, en avoit été épouvantée pendant le combat. Cela ne ſe peut pas. Car Xénon nous dit lui-même que la cavalerie de l'aîle droite n'eut rien à ſouffrir, & que celle de l'aîle gauche avoit été miſe en fuite par le plus jeune des fils d'Antiochus. Quelle eſt donc cette cavalerie qui vis-à-vis de la phalange auroit été effraiée par les éléphans ?

Mais le Roi lui-même qu'eſt-il devenu ? Je ne le vois nulle part. De quel uſage a-t-il été dans l'action ? Quel ſervice a rendu ce beau corps de cavalerie & d'infanterie qu'il avoit aſſemblé autour de ſa perſonne ? Et l'aîné des Antiochus qui avec un détachement étoit allé s'emparer des hauteurs, qu'a-t-il fait ? Il ne retourne pas même au camp après le combat. Il n'avoit garde d'y retourner. Zénon fait marcher à la ſuite du Roi deux de ſes fils, & il n'y en a qu'un qui l'ait accompagné.

Comment ſe peut-il encore faire que Scopas ſoit ſorti le premier & le dernier du combat ? Si nous en croions notre Hiſtorien, ce Général n'eut pas plutôt vû la cavalerie conduite par le jeune Antiochus fondre, au retour de la pourſuite des fuiards, ſur les derriéres de ſa phalange, que deſeſ-

pérant de vaincre, il fit retraite. Cependant il nous dit dans un autre endroit que Scopas voiant la phalange enveloppée par les éléphans & par la cavalerie, il crut la bataille perdue & se retira. Quelle confusion ne doivent pas faire à des Historiens des fautes si palpables, des contradictions si manifestes !

Concluons donc qu'il faut faire tous ses efforts pour exceller dans toutes les parties de l'Histoire, cette ambition est digne d'un honnête homme : mais que si cela ne se peut pas, l'on doit s'appliquer principalement aux parties les plus importantes & les plus nécessaires. Je donne cet avis, parce que je vois que dans les autres arts & dans les sciences, comme dans l'Histoire, l'on néglige le vrai & l'utile, & qu'on ne recherche que le brillant & ce qui flatte l'imagination. On loue ces sortes de productions, on les admire. Ce sont pourtant celles qui coûtent le moins, & qui font le moins d'honneur. J'en atteste les peintres.

Au reste à l'égard des fautes de Géographie que nous venons de relever, comme elles sautoient aux yeux, j'en ai écrit à Zénon même ; car il n'est pas d'un galant homme de tirer avantage des fautes d'autrui, pour se faire de la réputation à ses dépens. C'est cependant un procédé assez ordinaire. Mais loin d'en agir ainsi, je crois qu'en vûe de l'utilité publique nous devons, autant qu'il est possible, non seulement travailler nos Ouvrages avec soin, mais encore aider aux autres à rectifier les leurs. Par malheur cet Historien reçut ma Lettre trop tard. L'Histoire étoit déja répandue dans le public. Il n'étoit plus possible d'y rien changer, il en fut au desespoir, mais du reste il prit en très-bonne part les avis que j'avois pris la liberté de lui donner. Je prie ceux qui dans la suite me liront de tenir la même conduite à mon égard. S'ils s'apperçoivent que j'aie quelque part menti à dessein ou dissimulé la vérité la connoissant, qu'ils me condamnent sans miséricorde ; mais si je n'ai manqué que faute d'avoir été assez instruit de certaines choses, je leur demande grace. Dans un Ouvrage si vaste & qui embrasse tant de choses, il n'est pas aisé d'être également exact en tout.

XXXIV.

XXXIV.

Tlépoléme.

TLépoléme étoit encore jeune lorſqu'en Egypte il fut honoré du Miniſtére. Il avoit porté les armes toute ſa vie, & avoit fait grande figure dans les armées. Il étoit naturellement haut & avide de gloire. Pour les affaires, il avoit beaucoup de bonnes & beaucoup de mauvaiſes qualitez. Brave & vigoureux, il ſçavoit commander une armée, bien conduire une expédition, manier les eſprits des ſoldats, & les amener où il vouloit. Mais perſonne n'étoit moins propre aux affaires qui demandent de l'étude & de l'attention, perſonne n'entendoit moins les finances. Auſſi ſa fortune fut-elle de peu de durée. Le Roiaume ſe ſentit bientôt de ſa prodigalité. Il ne ſe vit pas plutôt maître des coffres du Roi, qu'il paſſa la plus grande partie des jours à jouer à la paume, & à diſputer avec de jeunes gens à qui brilleroit davantage dans les exercices militaires. Il leur donnoit enſuite de grands repas. C'étoient là ſes occupations & ſes compagnies ordinaires. Quand il faiſoit tant que de donner quelque audience pour les affaires de l'Etat, c'étoit alors qu'il répandoit à pleines mains & qu'il diſſipoit l'argent de ſon Maître. Il en donnoit avec profuſion aux Députez de Gréce, aux artiſans de Bacchus, & ſurtout aux Officiers de l'armée & aux ſoldats. Il ne ſçavoit ce que c'étoit que de refuſer. Il paioit graſſement les louanges qu'on lui donnoit, de quelque part qu'elles vinſſent. Par-là il s'expoſa à des dépenſes beaucoup plus conſidérables. Car on ne le loua pas ſeulement pour les bienfaits qu'on avoit reçus, ſans qu'on s'y attendît; mais encore pour ceux qu'on eſpéroit de recevoir dans la ſuite. C'étoit de tout côté à qui le loueroit davantage. On n'entendoit par tout que des éloges de Tlépoléme. Dans tous les repas on bûvoit à ſa ſanté. La ville étoit pleine d'inſcriptions à ſon honneur, toutes les rues retentiſſoient de chanſons, où l'on élevoit ſon mérite juſqu'au ciel. Ce déchaînement de louanges lui enfla le cœur, & ne fit qu'irriter en lui la paſſion d'être loué, & pour ſe ſatisfaire il devint encore plus libéral à l'égard des étrangers & des ſoldats. A la Cour ces prodigalitez lui firent des ennemis, on l'y blâmoit hautement, ſa vanité y devint

inſupportable, & Soſibe y étoit infiniment plus eſtimé. En effet ce Soſibe ſe conduiſoit auprès du Prince avec une ſageſſe qui paroiſſoit au-deſſus de ſon âge, & avec les étrangers, c'étoit toujours des maniéres dignes des deux emplois qui lui avoient été confiez, ſçavoir de Garde de l'Anneau Roial & de premier Officier des Gardes du corps.

Vers ce tems-là Ptolémée, fils de Soſibe, revint de Macédoine à Alexandrie. Avant qu'il partît de cette ville, déja vain par lui-même & par les richeſſes que ſon pére lui avoit aquiſes, il le devint encore plus à la Cour de Philippe. Il affecta les airs & prit la façon de s'habiller de la jeuneſſe qu'il y fréquenta. Il eut la ſimplicité de s'imaginer que la vertu des Macédoniens conſiſtoit à ſe vêtir & à ſe chauſſer d'une certaine maniére, & ſe crut véritablement homme pour avoir fait ce voiage & avoir vécu avec les Macédoniens. A ſon retour, il regarda les Alexandrins avec le dernier mépris, ce n'étoit ſelon lui que de vils eſclaves & des ſtupides. Il n'eut pas plus d'eſtime pour Tlépoléme, il le décria par tout. Les Courtiſans indignez de voir les affaires ſi mal gouvernées, ſe joignirent à lui. Ils ne pûrent ſouffrir plus longtems que Tlépoléme diſpoſât des finances, non en Miniſtre, mais en héritier. Le nombre de ſes amis diminuoit de jour en jour. On obſervoit toutes ſes démarches, on prenoit en mauvaiſe part toutes ſes actions, & l'on répandoit contre lui des diſcours pleins de fiel & d'aigreur. Il fut averti de tout ce qui ſe paſſoit contre lui, & d'abord il prit le parti de n'y pas faire attention. Mais quand il ſçut qu'en ſon abſence, dans un Conſeil public, on avoit oſé ſe plaindre de ſon gouvernement, irrité alors il convoqua une aſſemblée à ſon tour, où il dit qu'on l'avoit calomnié en ſecret, & qu'il vouloit former lui contre ſes calomniateurs, une accuſation en préſence de tout le monde.

XXXV.

Le même.

QUand Tlépoléme eut fini ſa harangue, il voulut que Soſibe lui remît l'Anneau Roial, & depuis ce moment il diſpoſa de toutes les affaires de l'Etat comme il lui plut.

XXXVI.

Les Gazéens.

APrès avoir raconté la priſe de Gaza par Antiochus, Polybe ajoûte : Je ne puis me diſpenſer de rendre ici aux Gazéens la juſtice qu'ils méritent. Braves & courageux dans la guerre autant qu'aucun autre peuple de la Cœleſyrie, en fidélité pour leurs Alliez & en conſtance ils ſurpaſſent de beaucoup tous les autres. Leur fermeté eſt inébranlable. A la quatriéme irruption que firent les Médes dans le païs, la terreur, que cette Puiſſance redoutable répandit, fut ſi grande, que de tout côté l'on ſe livroit ſans réſiſtance. Les Gazéens ſeuls oſérent s'oppoſer à ce torrent, & ſoutinrent un ſiége. Alexandre paroît dans ce Roiaume, toutes les villes lui ouvrent leurs portes, Tyr elle-même eſt réduite en ſervitude, & l'on n'eſpére plus de ſalut en nul endroit qu'en ſe ſoumettant à ce Conquérant, c'eſt une impétuoſité & une violence à laquelle perſonne n'oſe réſiſter ; Gaza ſeule plus hardie ne ſe rend qu'après avoir tout eſſaié pour ſe défendre. Telle on la voit encore dans le tems dont nous parlons. Elle n'omet rien de ce qui eſt en ſon pouvoir, pour conſerver à Ptolemée la fidélité qu'elle lui a jurée. Nous louons dans cet Ouvrage les particuliers qui ſe ſont diſtinguez par leurs vertus & par leurs actions : pourquoi ne louerions-nous pas de même les villes entiéres, lorſqu'animées par l'exemple de leurs ancêtres, ou de leur propre mouvement, elles ſe ſignalent par quelque exploit mémorable ?

XXXVII.

Philippe.

AU commencement de l'hiver, où Publius Sulpicius avoit été fait Conſul à Rome, Philippe ſéjournant chez les Bargyliens, fut fort allarmé de voir qu'Attalus & les Rhodiens, loin de congédier leurs armées navales, rempliſſoient de troupes leurs vaiſſeaux & ſe précautionnoient contre lui avec plus de ſoin & de vigilance que jamais. L'avenir lui donnoit plus d'une inquiétude. En ſortant de chez les Bar-

gyliens, il prévoioit le péril qu'il auroit à courir ſur la mer. D'un autre côté il craignoit qu'en paſſant l'hiver dans l'Aſie, il ne fût pas à portée de défendre la Macédoine que les Etoliens & les Romains menaçoient. Car il n'ignoroit pas les députations qu'on avoit faites à Rome contre lui, depuis que les affaires d'Afrique étoient terminées. Dans cet embarras, il n'eut pas d'autre parti à prendre que de reſter chez les Bargyliens. Il y vécut comme un affamé, pillant les uns, arrachant aux autres par force, en flattant quelques-uns, contre ſon naturel, pour avoir dequoi nourrir ſon armée qui ſouffroit. Il lui donnoit tantôt de la viande, tantôt des figues, tantôt du pain en petite quantité, proviſions qu'il tiroit ou de Zeuxis, ou des Myléſiens, ou des Alabandiens, ou des Manéſiens. Flatteur juſqu'aux baſſeſſes à l'égard de ceux qui lui accordoient quelque ſecours, il ſe plaignoient hautement de ceux qui lui en refuſoient & cherchoit à s'en vanger. Par le moien de Philoclès il fit des pratiques chez les Myléſiens; mais ſon imprudence les fit échouer. Sous prétexte qu'il avoit une armée à nourrir, il fit le dégât dans la campagne d'Alabande. Chez les Magnéſiens, ne pouvant avoir du bled, il prit des figues, & par reconnoiſſance il leur donna un petit païs.

XXXVIII.

Qui l'on doit appeller Traître.

ENtre les opinions humaines dont la fauſſeté m'a ſouvent frappé, celle où l'on eſt au ſujet des traîtres me paroît la plus étonnante. Puiſque l'occaſion ſe préſente ici d'en parler, il faut que j'éclairciſſe cette matiére, malgré la difficulté que je ſens d'expliquer clairement & de décider qui ſont ceux que l'on peut à juſte titre appeller du nom de traîtres.

Ce ne ſont pas certainement ceux qui, pendant que tout eſt tranquille dans un Etat, conſeillent, pour aſſûrer cette tranquillité, de faire alliance avec quelques Rois ou quelques autres Puiſſances. Il ſeroit injuſte encore de traiter ainſi ceux qui dans certaines conjonctures ſont enſorte que leur patrie renonce à certains Alliez pour paſſer à d'autres. C'eſt à ces ſortes de gens qu'on a dû ſouvent les plus grands avantages,

les biens les plus précieux. Sans en aller chercher fort loin des exemples, le tems dont nous parlons, nous en offre de convaincants. La nation Achéenne étoit perduë ſans reſſource, ſi Ariſténéte, en la détachant de Philippe, ne lui eût fait faire alliance avec la République Romaine. Par-là non ſeulement il a mis ſa patrie hors d'atteinte, mais il lui a procuré encore des accroiſſemens conſidérables. Auſſi fut-il alors regardé non comme un traître, mais comme le bienfaicteur & le libérateur de ſon païs. Ainſi doivent être conſidérez tous ceux qui dans de certaines circonſtances ſe ſont conduits de la même maniére. De là l'on peut voir que Démoſthéne, quelque eſtimable qu'il ſoit par beaucoup d'endroits, a très-grand tort de déclamer avec tant d'aigreur contre des Grecs d'une grande diſtinction & de leur donner le nom de traîtres, parce qu'ils ſe ſont unis d'intérêts avec Philippe. C'eſt cependant l'injure qu'il fait dans l'Arcadie à Cercidas, à Hyeronyme & à Eucampidas; aux Meſſéniens Néon & Thraſyloque fils de Philiades; aux Argiens Myrtis, Télédame & Mnaſias; aux Theſſaliens Daoque & Cineas; aux Béotiens Théogiton & Timolas, & à pluſieurs autres qu'il choiſit dans chaque ville & qu'il déſigne par leur nom: quoique tous ces accuſez, & entre autres les Arcadiens & les Meſſéniens, aient de fortes raiſons pour juſtifier leur conduite. Car ces derniers en attirant Philippe dans le Péloponéſe & en diminuant par-là la puiſſance des Lacédémoniens, ont fait deux grands biens. Premiérement ils ont tiré d'oppreſſion tous les peuples de cette Contrée, & leur ont fait goûter quelque eſpece de liberté. En ſecond lieu recouvrant le païs & les villes que les Lacédémoniens fiers de leur proſpérité avoient enlevées aux Meſſéniens, aux Mégalopolitains, aux Tégéates & aux Argiens, ils ont ſans contredit fort augmenté les forces & la puiſſance de leur patrie. Leur convenoit-il, après avoir reçu de Philippe de ſi bons offices, de prendre les armes contre ce Prince & contre les Macédoniens? S'ils avoient demandé à Philippe des garniſons, ſi contre les loix ils avoient bleſſé la liberté commune, s'ils n'avoient agi que pour s'acquérir du crédit & de la puiſſance, en ce cas l'injurieux nom de traîtres leur ſeroit donné avec juſtice. Mais ſi ſans aller contre les loix du païs, ils n'ont penſé différemment des autres, que parce qu'ils ont jugé que les intérêts d'Athénes n'étoient pas ceux de l'Arcadie & de Meſſéne, ils ne devoient pas pour

cela paſſer pour traîtres dans l'eſprit de Démoſthéne. Cet Orateur s'eſt mécompté groſſiérement, s'il s'eſt mis en tête de meſurer tout à l'avantage de ſa patrie, & a prétendu que tous les Grecs devoient prendre des Athéniens la régle de leur conduite. Ce qui arriva dans ce tems-là aux Grecs, fait aſſez connoître qu'Eucampidas & Hieronyme, Cercidas & les fils de Philiades voioient bien plus clair dans l'avenir que Démoſthéne. Car les Athéniens, en ſe roidiſſant contre Philippe ſur les conſeils de l'Orateur, furent taillez en piéces à la bataille de Cheronée, bataille qui les auroit réduits aux derniéres extrémitez, ſi le généreux vainqueur ne les eût épargnez : au lieu que la ſage politique des Grecs que nous venons de nommer, mit l'Arcadie & la Meſſénie en général à couvert des inſultes des Lacédémoniens, & procura aux villes particuliéres de ces Grecs grand nombre d'avantages conſidérables.

On voit par-là qu'il n'eſt pas aiſé de marquer préciſément qui doit être appellé traître. Je crois cependant qu'on pourroit nommer ainſi, ſans ſe tromper, ces gens qui dans des conjonctures délicates, ſoit pour ſe mettre en ſûreté, ſoit pour leur propre utilité, ſoit par dépit contre ceux qui gouvernent ſur un autre plan & ſur d'autres lumiéres que les leurs, livreroient l'Etat aux ennemis, ou ceux encore qui pour avoir des garniſons & exécuter avec des ſecours étrangers, des entrepriſes qui leur ſeroient particuliéres, ſoumettroient leur patrie à une Puiſſance plus forte qu'elle. Toutes ſortes de brouillons peuvent être mis ſans crainte au nombre des traîtres, tache funeſte qui ne produit rien de bon & de ſolide à ceux qui en ſont noircis, mais qui au contraire a toujours pour eux des ſuites très-fâcheuſes.

Je ne connois pas, pour revenir à ce que nous diſions au commencement, quelle vûe l'on peut avoir, ni ſur quoi fondé l'on peut prendre ce malheureux parti. Car de tous ceux qui ont trahi une armée ou une garniſon, nul n'a jamais été caché. Si les traîtres ont été inconnus pendant le cours de la trahiſon, la ſuite des tems les a fait connoître. Mais quand ils demeureroient inconnus, ils n'en ſeroient pas pour cela plus heureux. Pour l'ordinaire ceux mêmes qui ont profité de la perfidie, les en puniſſent. Les Généraux d'armées, les Puiſſances ſe ſervent des traîtres, parce qu'ils leur ſont utiles; en ont-ils tiré l'uſage qu'ils vouloient, ils n'ont pour eux d'autres

égards, comme dit Démoſthéne, que ceux que méritent des traîtres. Ils ſe perſuadent avec raiſon que quiconque trahit ſa patrie & ſes amis, ne leur demeurera pas ſincérement attaché, & violera bientôt la foi qu'il leur a promiſe. Je veux encore qu'il échappe à ceux en faveur de qui il a fait le crime; mais lui ſera-t-il bien facile d'échaper à ceux contre qui le crime a été fait? Poſons encore qu'il évite les piéges des uns & des autres; mais la réputation qu'il s'eſt faite dans l'eſprit des autres hommes, ne le quitte pas & l'accompagne pendant toute ſa vie. Elle lui inſpire & la nuit & le jour mille ſujets de crainte, ou frivole ou juſte. Elle ſuggére à ceux qui lui veulent du mal mille moiens de ſe vanger. Elle lui met perpétuellement ſon forfait devant les yeux, même pendant le ſommeil, & l'en occupe ſi entiérement, que ſes ſonges mêmes ne lui repréſentent que les peines & les ſupplices dont il s'eſt rendu digne. Il ne voit au dedans de lui-même que la haine & l'averſion que tout le monde a pour lui. Cette ſituation eſt ce qu'il y a au monde de plus déplorable: cependant quand on a eu beſoin de traître, on n'en a preſque jamais manqué.

XXXIX.

Attalus.

DEpuis que ce Prince avoit racheté de ſes propres deniers aux Sicyoniens un certain champ conſacré à Apollon, ils avoient conçu pour lui une eſtime ſi particuliére, qu'ils lui avoient fait dreſſer auprès d'Apollon, dans la place, un Coloſſe haut de dix coudées. Un nouveau bienfait augmenta leur reconnoiſſance. Après avoir reçu de lui dix talens & dix mille médimnes de froment, il y eut un Decret du Conſeil pour lui élever une ſtatue d'or, & célébrer tous les ans une Fête en ſon honneur. Le Decret exécuté, Attalus partit pour Cenchrée.

XL.

Nabis.

COmme ce Tyran n'avoit en perſonne plus de confiance qu'en Timocrate de Pelléne, & qu'ils s'en étoit déja ſervi

dans des affaires de très-grande importance, il le laiſſa à Argos & reprit la route de Lacédémone. Quelques jours après il y envoia ſa femme, avec ordre de lui ramaſſer de l'argent. Cette femme arrivée à Argos, y exerça plus de violences & de cruautez que ſon mari. Elle fit venir d'abord quelques femmes les unes après les autres, enſuite quelques autres enſemble d'une même famille, & elle ne ceſſa de les inſulter & de les tourmenter, juſqu'à ce qu'elles lui euſſent livré non ſeulement leur argent, mais encore leurs habits les plus précieux.

XLI.

Paul Emile & P. Scipion ſon fils.

Dans la ſixiéme Ambaſſade après ces mots : Sans que ce Prince eût par des préſens acheté ſon amitié, *ajoutez :* S'il étoit queſtion des Romains, tels qu'ils étoient dans les premiers tems de la République, avant qu'ils portaſſent la guerre au-delà des mers, & pendant qu'ils ſuivoient religieuſement leurs loix & leurs uſages, j'aſſûrerois hardiment qu'aucun d'eux n'auroit été capable d'une telle baſſeſſe. A l'égard de ceux d'aujourd'hui, je n'oſerois pas l'aſſûrer de tous ; mais je dirai, ſans craindre d'être démenti, que de nos jours il y en a eu pluſieurs encore qu'on auroit tenté inutilement de corrompre par de l'argent. Et de peur que cela ne paroiſſe impoſſible, je vais en citer deux, à qui perſonne ne conteſte ce parfait deſintéreſſement.

Paul Emile, le vainqueur de Perſée, ſe vit maître, après ſa victoire, de tout le Roiaume de Macédoine. On y trouva, outre les autres richeſſes, plus de ſix mille talens d'or & d'argent. Ces tréſors tentérent ſi peu le Conſul, qu'il ne voulut pas ſeulement les voir. Il en donna le ſoin à d'autres. Mais peut-être étoit-il déja aſſez riche par lui-même. Il l'étoit ſi peu, qu'après ſa mort, qui arriva peu après la conquête de la Macédoine, Publius Scipion & Q. Maximus, ſes deux fils, voulant rendre à ſa femme la dot qu'elle avoit apportée, & qui n'étoit que de vingt-cinq talens, ne pûrent lui faire cette ſomme, qu'en vendant les meubles, les eſclaves & quelques-unes des terres. Si cela paroît incroiable, qu'on s'informe dans Rome. On n'y eſt pas d'accord ſur beaucoup de

de choſes, & en particulier ſur des faits de cette nature, à cauſe des inimitiez qui y regnent : cependant on n'y trouvera perſonne qui ne convienne de celui que je viens de rapporter.

Publius Scipion, fils de Paul Emile, & neveu par adoption du grand Scipion, fit paroître le même deſintéreſſement après la priſe de Carthage. Cette ville paſſoit pour la plus riche & la plus opulente de l'univers. Il ne s'en appropria rien, ni par achat, ni de quelque autre maniére que ce fût, quoique ſon bien propre fût modique, & qu'il ne paſſât point ce qu'un Romain devoit poſſéder. Non ſeulement il ne prit rien de Carthage pour s'enrichir, il eut la même indifférence pour tout ce qu'il étoit en droit de prendre dans l'Afrique. Si l'on doute encore de la vérité de ce fait, il n'y a perſonne à Rome qui ne ſoit prêt de l'atteſter. Mais une autre occaſion ſe préſentera de parler plus au long des vertus de ces grands hommes.

XLII.

Attalus.

APrès avoir raconté la mort de ce Prince, il eſt juſte, puiſque nous en avons uſé ainſi à l'égard des autres, que nous faſſions connoître ce qui l'a rendu recommandable. Il monta ſur le trône de Pergame ſans autre ſecours extérieur que les richeſſes. C'eſt à la vérité un moien puiſſant pour parvenir à tout ce que l'on ſouhaite, quand on ſçait l'emploier prudemment & avec magnificence : mais faute de ces deux vertus, à combien de gens n'ont-elles pas été funeſtes ! L'envie en eſt inſéparable, on leur tend des piéges ſans ceſſe, ſouvent elles cauſent la perte du corps & de l'eſprit, & l'on voit peu d'hommes qui par leur moien évitent ces ſortes de malheurs. On ne peut donc trop admirer Attalus, de ne s'en être ſervi que pour aquérir la Souveraineté, la plus grande & la plus belle dignité qui ſe puiſſe deſirer. Pour en paroître digne, il commença par ſe faire un grand nombre d'amis par ces bienfaits, & par ſe ſignaler dans la guerre. Les Gaulois étoient alors dans l'Aſie la nation la plus formidable & la plus belliqueuſe. Il les défit en bataille rangée, & après ſa victoire il

M. de Valois a traduit ici, comme s'il y avoit plus gur, je l'ai ſuivi.

ſe fit déclarer Roi. De ſoixante & douze ans qu'il véquit, il en régna quarante, toujours modeſte & grave avec la Reine ſa femme & les Princes ſes enfans, toujours d'une fidélité inviolable à l'égard de tous ſes Alliez. Il mourut dans le cours d'une de ſes plus belles entrepriſes, en travaillant pour la liberté des Grecs. En mourant il laiſſa quatre fils qui avoient atteint l'adoleſcence, & qui trouvérent le Roiaume ſi bien établi, que leurs enfans mêmes en jouirent paiſiblement & ſans trouble.

XLIII.

Les Béotiens.

LEs affaires de ce peuple dépériſſoient depuis longtems, & l'ancienne gloire de leur gouvernement s'étoit preſque évanouie. Au tems de la bataille de Leuctres leur réputation & leur puiſſance avoient fait de grands progrès, mais dans la ſuite ſous la Préture d'Amœocrite, l'un & l'autre s'affoiblirent, & enfin prenant tout une autre route que celle qu'ils avoient auparavant ſuivie, ils perdirent toute la gloire qu'ils s'étoient acquiſe. Voici comme la choſe arriva. Les Achéens par une alliance faite avec eux les avoient engagez à prendre les armes contre les Etoliens. Ceux-ci fondent avec une armée ſur la Béotie. Les Béotiens s'aſſemblent en corps d'armée, & ſans attendre les Achéens qui devoient venir à leur ſecours, en viennent aux mains avec leurs ennemis. Défaits ils ſe laiſſérent tellement abattre, que depuis ce tems-là ils n'oſérent plus rien entreprendre pour recouvrer leur premiére ſplendeur, ni ſe joindre par Decret public aux autres Grecs dans quelque expédition qu'on leur propoſât. Ils ne penſérent plus qu'à boire & à manger, & ils firent l'un & l'autre avec tant d'excès, qu'ils devinrent ſans courage & ſans force. Il eſt bon de marquer ici par quels degrez ce changement ſe fit.

Après leur défaite, aiant abandonné les Achéens, ils ſe joignirent à l'Etat des Etoliens, dont ils ſe ſéparérent peu de tems après, lorſqu'ils les virent marcher contre Demetrius pére de Philippe. Ce Prince ne fut pas plutôt entré dans la Béotie, que ſans ſe donner le moindre mouvement pour le

repouſſer ils ſe livrérent aux Macédoniens. Comme il reſtoit encore parmi eux quelque foible étincelle de l'ancienne vertu, quelques-uns portérent ce joug avec impatience. On s'éleva vivement contre Aſcondas & Néon, l'un aieul & l'autre pére de Brachylles, leſquels étoient les plus ardens pour le parti des Macédoniens. Cependant la faction d'Aſcondas l'emporta, on va voir comment.

Antigonus, après la mort de Demetrius, aiant été fait Tuteur de Philippe, venoit par mer à l'extrémité de la Béotie pour je ne ſçai quelles affaires. A la hauteur de Labryna une tempête affreuſe les ſurprit & jetta ſes vaiſſeaux ſur la côte, où ils reſtérent à ſec. Le bruit ſe répand auſſitôt qu'Antigonus devoit faire une décente dans la Béotie. Sur cette nouvelle Néon prend toute la cavalerie, dont il étoit Capitaine général, & la conduit de tous côtez pour empêcher l'irruption. Il arrive où étoit Antigonus fort inquiet & fort embaraſſé. Il étoit facile d'incommoder là les Macédoniens, mais Néon, contre leur propre attente, les épargna. Les Béotiens lui en ſçurent bon gré, mais les Thébains le trouvérent très-mauvais. Quand à la faveur du flot les vaiſſeaux d'Antigonus pûrent continuer leur route, il commença par remercier Néon de ne l'avoir pas attaqué dans l'état où il étoit, & paſſa enſuite en Aſie. Il conſerva le ſouvenir de ce bienfait. Après avoir dans la ſuite vaincu Cléoméne & s'être rendu maître de Lacédémone, il fit Brachylles Gouverneur de cette ville. Ce ne fut pas la ſeule faveur que reçut cette famille. Tantôt Antigonus, tantôt Philippe lui fourniſſoient de l'argent, & l'appuioient de leur protection. Avec ce ſecours, bientôt elle ſe mit au-deſſus de tous les Thébains qui lui étoient contraires, & les obligea tous, à l'exception d'un très-petit nombre, à ſe ranger du côté de la Macédoine. Telle eſt l'origine & du crédit que la famille de Néon avoit chez les Macédoniens, & des libéralitez qu'elle en recevoit.

Pour revenir à la Béotie, tout y étoit dans un ſi grand deſordre, que pendant près de vingt-cinq ans les tribunaux demeurérent fermez, les contrats ſuſpendus, les procès indécis. Les Magiſtrats occupez tantôt à ordonner des garniſons, tantôt à marcher à quelque expédition, ne trouvoient pas le moment d'écouter les différens des particuliers. Des coffres publics, quelques Chefs prenoient dequoi diſtribuer aux citoiens pauvres, pour s'attirer leurs ſuffrages & en obtenir les

premiéres dignitez, & le peuple panchoit d'autant plus en leur faveur, qu'à l'abri de ces Magiſtrats il eſpéroit éviter les peines dûes à ſes crimes, n'avoir rien à craindre de ſes créanciers, & tirer quelque argent du tréſor public. Celui qui contribuoit le plus à cette corruption, étoit un certain Opheltas. Tous les jours il formoit quelque nouveau projet, qui paroiſſoit utile pour le préſent, mais dont les ſuites devoient être funeſtes à l'Etat. Il s'introduiſit encore une coutume pernicieuſe. Les péres qui mouroient ſans enfans, ne laiſſérent pas leurs biens à leur famille, comme il s'obſervoit autrefois, ils les léguérent à leurs compagnons de table pour être dépenſez en commun. Ceux mêmes qui avoient des enfans, conſacroient la plus grande partie de leur ſucceſſion à l'établiſſement de ces ſortes de confréries. Il étoit beaucoup de Béotiens qui avoient en un mois plus de repas à prendre que le mois n'avoit de jours. Les Mégariens ſe laſſérent enfin d'un gouvernement ſi pitoiable, & ſe rejoignirent à celui des Achéens qu'ils avoient quitté. Car dès le tems d'Antigonus Gonatas ils ne formoient qu'un Etat avec les Achéens. Ils ne s'en étoient même ſéparez, pour s'unir aux Béotiens, que de leur conſentement, & parce que Cléoméne occupant l'Iſthme ils ne pouvoient avoir nul commerce avec eux. Les Béotiens furent extrémement choquez de cette déſertion, ils ſe crurent mépriſez & coururent aux armes. Pleins de mépris pour les Mégariens ils s'approchérent de la Capitale, ſans penſer que les Achéens viendroient au ſecours. Déja ils faiſoïent leurs approches, lorſque ſaiſis d'une terreur panique, fondée ſur le bruit qui courut, que Philopœmen arrivoit avec ſes troupes, ils laiſſérent leurs échelles contre les murailles & ſe retirérent en deſordre dans leur païs. Quelque dérangé que fût le gouvernement des Béotiens, ils ne ſouffrirent cependant pas beaucoup des guerres de Philippe & d'Antiochus. Mais ils eurent beaucoup à ſouffrir dans la ſuite. La fortune ſembla vouloir ſe dédommager, & elle les traita cruellement, comme nous verrons plus bas.

XLIV.

Les mêmes.

LE prétexte dont les Béotiens couvroient leur haine contre les Romains, étoit la mort de Brachylles & l'expédition que Titus avoit entrepriſe contre Coroné pour venger les Romains qui avoient été tuez ſur les chemins. Mais dans le fond ils n'avoient d'autres raiſons de les haïr que celles que nous avons rapportées. Car lorſqu'Antiochus fut proche de Thébes, les principaux citoiens furent au-devant de lui, témoignérent beaucoup de joie de le voir & l'amenérent dans la ville.

XLV.

Pamphilidas & Paſiſtrate.

LE premier de ces deux Rhodiens, Amiral de la République, paroiſſoit plus propre que l'autre au gouvernement des affaires. Il avoit naturellement l'eſprit pénétrant & profond, & il étoit moins hardi à entreprendre que conſtant dans ſes entrepriſes. Cependant comme la plûpart des hommes jugent des choſes non par principe & par raiſon, mais par les événemens, parce que Paſiſtrate faiſoit paroître plus d'activité & de hardieſſe, les Rhodiens l'avoient préféré: mais l'accident qui leur arriva leur fit bientôt changer de ſentiment.

XLVI.

Diophanes.

CE Mégalopolitain avoit porté les armes ſous Philopœmen pendant toute la longue guerre qu'avoit faite Nabis, Tyran de Lacédémone, dans le voiſinage de Mégalopolis, & il s'y étoit rendu très-habile dans le métier. Il avoit outre cela la mine haute & avantageuſe, le corps robuſte & redoutable. Et ce que l'on eſtime principalement dans un homme de guerre, il étoit brave & entendoit en perfection le maniement des armes.

XLVII.

Meagétes.

LA cruauté & la fourberie formoient le caractére de ce Tyran des Cybirates. Je lâche ici ce trait en paſſant. Mais le perſonnage mérite bien qu'on en parle avec étendue.

XLVIII.

Ptolémée Roi d'Egypte.

QUand ce Prince eut fait le ſiége de Licopolis, les principaux Seigneurs de l'Egypte furent effraiez & ſe rendirent à diſcrétion. Le Roi en uſa mal avec eux, & par-là s'attira bien des malheurs. On vit arriver quelque choſe de ſemblable, lorſque Polycrates eut vaincu les rebelles. Car Athinis, Pauſiras, Chéſuphe & Irobaſte, qui étoient reſtez ſeuls de tous les Seigneurs, cédant au tems, étoient venus à Sain pour ſe rendre à Ptolémée. Mais ce Prince, ſans égard pour les aſſûrances qu'il leur avoit données, les fit traîner nûs & enchaînez à des chars, & les condamna enſuite à la mort. De là il fut à Naucraté, où aiant reçu un corps de ſoldats mercénaires qu'Ariſtonique lui avoit levez dans la Gréce, il ſe mit en mer pour retourner à Alexandrie, ſans avoir fait aucun exploit de guerre, quoiqu'il eût alors vingt-cinq ans. Ce fut l'effet des mauvais conſeils de Polycrates.

XLIX.

Apollonias, femme d'Attalus Roi de Pergame, & mére d'Euméne.

CEtte Reine mérite par bien des endroits que nous la faſſions connoître à la poſtérité. Elle étoit de Cyzique. Attalus la prit chez le peuple, & partagea le trône de Pergame avec elle. Juſqu'à la mort elle ſe maintint dans cette dignité ſupréme, ſe rendant chére & aimable au Roi ſon mari, non par des maniéres enjouées & des careſſes frivoles,

mais par ſa ſageſſe, ſa gravité, ſa modeſtie & ſa probité. Mére de quatre Princes, elle conſerva pour eux juſqu'au dernier moment de ſa vie une affection & une tendreſſe inaltérable, quoiqu'elle ait vécu aſſez longtems après ſon mari. Rien n'a fait plus d'honneur à deux d'entre eux que le reſpect avec lequel ils la reçûrent à Cyzique. Ils la placérent au milieu d'eux, & lui prenant la main chacun de ſon côté, ils la conduiſirent civilement dans les temples & dans les autres endroits de la ville. Tout le peuple regardoit ces deux jeunes Princes avec admiration. On ſe rappelloit, en les voiant, Cléobis & Biton, on comparoit les deux actions enſemble, en donnant néanmoins l'avantage à celle des deux fils d'Attalus, en qui une tendreſſe égale pour leur mére étoit relevée par l'éclat que lui donnoit leur illuſtre naiſſance. Ce charmant ſpectacle fut vû à Cyzique après la paix faite avec Pruſias.

L.

Ortiagon Roi des Gaulois en Aſie.

DOminer ſeul ſur tout ce qu'il y avoit de Gaulois dans l'Aſie, c'étoit la grande paſſion de ce Prince, & l'on doit convenir qu'il avoit, pour parvenir à ſon but, toutes les qualitez naturelles & aquiſes qui ſe pouvoient ſouhaiter. Il étoit bienfaiſant, généreux, d'un commerce agréable, & ce qui diſtingue chez les Gaulois plus que toute autre choſe, brave & d'une vigueur infatigable.

L I.

Ariſtonique.

C'Etoit un Eunuque de Ptolémée Roi d'Egypte, & qui dès l'enfance avoit été élevé avec ce Prince. Plus avancé en âge, il fit remarquer en lui des ſentimens plus nobles & plus élevez qu'on n'a coûtume d'en voir dans des gens de cette eſpéce. Il avoit de la nature une inclination dominante pour la guerre, & s'appliquoit beaucoup à s'y rendre habile.

Aimable dans la ſociété, il y portoit un talent rare, c'étoit celui de ſçavoir s'accommoder à toutes ſortes d'eſprits. Outre ces bonnes qualitez, il avoit encore celle d'aimer à faire plaiſir.

LII.

Dinocrates.

CE Meſſénien étoit né courtiſan & ſoldat, & en faiſant l'un & l'autre métier il s'y étoit perfectionné A ne juger de lui que par les apparences, on l'auroit cru propre aux affaires d'Etat : mais on ſe ſeroit trompé, il n'avoit de la grande ſcience de gouverner qu'une ſuperficie très-mépriſable. A la guerre il ſe diſtinguoit par ſon activité & ſa hardieſſe, & ſortoit glorieuſement d'un combat ſingulier. Dans la converſation il étoit vif & intéreſſant ; & dans la ſociété, complaiſant, civil & ſenſible à l'amitié. Mais quand il s'agiſſoit des affaires d'Etat, où il falloit faire des réflexions, prévenir l'avenir, ſe précautionner & perſuader la multitude, c'étoit l'homme du monde le plus inepte. Quoiqu'il vît ſa patrie dans de grands maux dont il étoit la premiére cauſe, il ne remua pas pour l'en délivrer. Sans penſer aux ſuites qu'ils pouvoient avoir, il ſuivit toujours le même train de vie, & ne diſcontinua pas de donner tout le jour à l'amour, au vin & à la muſique. Un mot de Titus l'obligea de ſe diſtraire un peu de ſes plaiſirs, pour faire attention à l'état où étoit ſa patrie. Un jour ce Romain l'aiant apperçu dans un repas danſant en robe traînante, ne lui en fit pas ſur le champ des reproches : mais le lendemain Dinocrates l'étant venu trouver pour lui demander quelque choſe en faveur du païs : *Je ferai tout mon poſſible*, lui répondit Titus, *mais je m'étonne qu'après avoir ſuſcité aux Grecs des affaires ſi fâcheuſes, vous puiſſiez danſer dans des feſtins.* Ce mot le fit un peu rentrer en lui-même, & lui apprit que le gouvernement ne convenoit ni à ſa façon de vivre ni à ſon caractére. Au reſte il étoit venu alors avec Titus dans la Gréce, perſuadé qu'inceſſamment les affaires des Meſſéniens alloient être réglées à ſon gré.

LIII.

L I I I.

Philippe.

IL arriva dans ce tems-ci un événement qui fut, pour ce Prince & pour tout le Roiaume de Macédoine, le commencement d'une horrible calamité, & qui mérite d'être bien remarqué. La fortune, comme pour tirer vengeance de tous les crimes & de toutes les impiétez dont Philippe avoit ſouillé ſa vie, lui lâcha des furies, qui ne le quittant ni le jour ni la nuit, le tourmentérent juſqu'au dernier moment de ſa vie. Preuve éclatante qu'il eſt un œil de la juſtice auquel l'homme ne peut ſe ſouſtraire & qu'il eſt impie de mépriſer. La premiére penſée que ces furies vengereſſes lui inſpirérent, fut que devant déclarer la guerre aux Romains, il chaſſât des grandes villes, & en particulier de villes maritimes, tous ceux qui les habitoient avec leurs femmes & leurs enfans, de les transférer dans la province qui appellée autrefois Pœonie porte aujourd'hui le nom d'Emathie, & de peupler ces villes de Thraces & de Barbares, qui pendant ſon expédition contre les Romains lui ſeroient plus fidéles & plus attachez. Cette tranſmigration cauſa un deuil & un tumulte prodigieux dans toute la Macédoine, une irruption d'ennemis n'y auroit pas apporté plus de deſordre & de confuſion. On ne cacha plus la haine qu'on avoit contre le Prince. On éclata en imprécations contre lui.

Cet ordre inhumain n'eut pas été exécuté, qu'il lui vint dans l'eſprit de ne rien laiſſer qui fût ſuſpect & dont il pût avoir à craindre. Il écrivit aux Gouverneurs des villes de rechercher les enfans, tant de l'un que de l'autre ſexe, des Macédoniens qu'il avoit fait mourir, & de les enfermer dans des priſons. Quoique cet ordre regardât particuliérement Admète, Pyrrhique & Samus, & les autres qui étoient morts avec eux, il s'étendoit cependant à tous les autres à qui Philippe avoit fait perdre la vie. On dit que pour juſtifier cette cruauté, il citoit ce vers : *Sot qui tuant le pére, épargne les enfans.* Le ſort de ces enfans, qui la plûpart venoient de péres illuſtres & puiſſans, fit un grand éclat dans le Roiaume, & il n'y avoit perſonne qui n'en fût vivement touché.

La fortune donna dans le même tems une troiſiéme ſcéne

où les propres enfans de Philippe vengérent les autres de l'inhumanité qu'il avoit exercée contre eux. Perſée & Demetrius étoient mal enſemble, & cherchoient réciproquement à ſe perdre. Le pére fut averti de leur diviſion & de leur haine mutuelle, & l'inquiétude mortelle où il étoit de ſçavoir lequel des deux ſeroit aſſez hardi pour tuer l'autre, & duquel des deux il avoit à redouter pour lui le même malheur dans ſa vieilleſſe, le tourmentoit nuit & jour. Quand on penſe à l'état violent, où l'eſprit de ce Prince étoit perpétuellement, on ne peut s'empêcher de croire que quelques Dieux irritez puniſſoient dans ſa vieilleſſe les crimes qu'il avoit commis dans un autre âge. C'eſt ce que l'on verra encore plus clairement par ce que nous dirons dans la ſuite.

LIV.

Philopœmen & Lycortas, Préteurs des Achéens.

LE premier n'étoit, en vertus, inférieur à aucun des Héros de l'antiquité, mais du côté de la fortune il n'étoit pas ſi favoriſé. Lycoras, qui lui ſuccéda, n'étoit en rien moins eſtimable que lui.

Philopœmen, pendant quarante ans, dans un Etat populaire & ſuſceptible de viciſſitudes infinies, n'entreprit rien dont il ne s'aquittât avec honneur; & quoiqu'il n'accordât rien à la faveur & qu'il allât toujours ſans reſpect humain au bien de la République, il eut cependant l'art de ſe ſouſtraire aux traits de l'envie. En cela je ne ſçai ſi l'on trouveroit ſon ſemblable.

LV.

Annibal.

C'Eſt une choſe ſinguliére, que ce Général des Carthaginois ait été dix-ſept ans en guerre, à la tête d'une armée compoſée de nations, de païs & de langage différens, qu'il conduiſoit à des expéditions étonnantes, & dont on pouvoit à peine eſpérer quelque ſuccès, ſans que jamais on lui ait tendu le moindre piége, ſans que jamais aucun de ſes ſoldats ſe ſoit aviſé de le trahir.

LVI.

Pub. Scipion.

APrès avoir brillé dans les premiéres charges de la République, ce Romain ſe vit aſſigné à comparoître devant le peuple, pour répondre à une accuſation que je ne ſçai quel plébeien avoit intentée contre lui, ſelon la coutume des Romains. Il comparut en effet, & l'accuſateur lui reprocha beaucoup de choſes qui devoient le piquer : mais il s'étoit tellement gagné & l'amitié du peuple & la confiance du Sénat, qu'après avoir dit ſimplement, qu'il ne convenoit pas au peuple Romain d'écouter un accuſateur de Publius Cornélius Scipion, à qui les accuſateurs mêmes devoient la liberté qu'ils avoient de parler, toute l'aſſemblée ſe diſſipa & laiſſa l'accuſateur tout ſeul.

LVII.

Chæron.

CE Lacédémonien, l'année précédente, avoit été député à Rome. Quoique jeune, de baſſe naiſſance & mal élevé, il ne laiſſoit pas que d'avoir de l'habileté pour les affaires. Par les mouvemens qu'il excita parmi le peuple, & par une entrepriſe que tout autre que lui n'auroit oſé tenter, il ſe fit en peu de tems de la réputation. D'abord il diſtribua légérement & en parties inégales au plus vils citoiens les terres que les Tyrans avoient accordées aux ſœurs, aux femmes, aux méres & aux enfans de ceux qui avoient été bannis. Enſuite ſans égard pour les loix, ſans Decret public, ſans l'autorité du Magiſtrat, il uſa des richeſſes de l'Etat comme ſi elles lui euſſent appartenues, & diſſipa en folles dépenſes les revenus de la République. Quelques citoiens indignez de cette conduite, demandérent avec des inſtances réitérées que ſuivant les loix on établît des Queſteurs pour garder le tréſor public, ce qui fut exécuté. Mais Chœron, que ſa conſcience inquiétoit, prit des meſures pour ſe mettre à l'abri des perquiſitions de ces nouveaux Officiers. Un d'entre eux nommé

Apollonides, étoit le plus capable de pénétrer dans toutes ſes malverſations. Il apoſta quelques aſſaſſins qui le maſſacrérent lorſqu'il revenoit du bain. Cette nouvelle portée chez les Achéens, ſouleva toute la multitude contre l'auteur du meurtre. Le Préteur partit auſſitôt pour Lacédémone, là il ſe ſaiſit de Chœron, lui ordonna de répondre ſur le crime dont il étoit accuſé, & après l'avoir condamné il le fit jetter dans un cachot. Il exorta enſuite les autres Queſteurs à rechercher avec ſoin les deniers publics, & de faire en ſorte que les terres enlevées aux parens des bannis leur fuſſent exactement rendues.

LVIII.

Philopœmen & Ariſténe.

ENtre ces deux Préteurs des Achéens on remarquoit une grande différence, ſoit du côté du caractére, ſoit dans la maniére de gouverner. Le premier étoit né pour la guerre. Le corps & l'eſprit ſembloient être faits pour cela. L'autre étoit propre à délibérer & à haranguer dans des Conſeils. On reconnut ſurtout en quoi l'un différoit de l'autre, lorſque la République Romaine étendit ſa puiſſance & ſon autorité dans la Gréce, c'eſt-à-dire au tems des guerres de Philippe & d'Antiochus. Alors la politique d'Ariſténe conſiſtoit à faire ſans délai tout ce qu'il croioit être de l'intérêt des Romains, quelquefois même avant qu'il en reçût ordre de leur part. Il tâchoit cependant de couvrir ſon attachement pour eux de quelque apparence de zéle pour les loix, & quand il arrivoit qu'on lui demandât quelque choſe qui leur étoit ouvertement contraire, il ſe défendoit de l'accorder. Philopœmen agiſſoit d'une autre façon. Si ce que les Romains exigeoient de l'Achaïe étoit conforme aux loix & aux Traitez d'alliance faits avec eux, ſur le champ & ſans chicane il exécutoit leurs ordres. Mais quand leurs prétentions paſſoient au-delà de ces bornes, il ne pouvoit ſe réſoudre à s'y ſoumettre de lui-même. Il vouloit que d'abord on leur fît connoître les raiſons qu'on avoit de ne pas s'y rendre, enſuite qu'on en vînt aux priéres & qu'on les ſuppliât de ſe renfermer dans les Traitez; s'ils demeuroient inflexibles, qu'on prît alors les Dieux à témoin de l'infraction, & que l'on obéît.

LIX.

Perſée.

APrès avoir renouvellé ſon alliance avec les Romains, ce Prince s'appliqua d'abord à gagner les Grecs. Pour y réuſſir, il fit afficher à Délos, à Delphes & dans le Temple de Minerve Itonienne, des édits par leſquels il rappelloit dans la Macédoine tous ceux qui en étoient ſortis ou pour ſe dérober aux pourſuites de leurs créanciers, ou par ſentence de Juge, ou pour crimes d'Etat. Par ces édits il défendoit encore qu'on les inquiétât ſur leur route, & leur permit non ſeulement de rentrer dans les biens dont il avoient été dépouillez, mais encore de ſe faire paier des fruits que ces biens avoient produits depuis qu'ils étoient en exil. Il remit aux Macédoniens tout ce qu'ils devoient au Tréſor roial, & mit en liberté tous les priſonniers d'Etat. Cette douceur, cette généroſité fit concevoir aux Grecs de grandes eſpérances de ce Prince, qui d'ailleurs ſoutenoit ſon rang avec beaucoup de dignité. Il étoit bien fait de ſa perſonne & d'une vigueur à ſupporter toutes ſortes de travaux. Son air & tous les traits de ſon viſage répondoient à ſa jeuneſſe. Cette paſſion déméſurée pour les femmes & pour la table, à laquelle Philippe ſon pére s'étoit livré, on n'en appercevoit chez lui nul veſtige. Tel fut Perſée quand il commença de régner.

LX.

Philippe.

JAmais Roi ne fut plus infidéle & plus injuſte que l'étoit ce Prince, lorſque ſa puiſſance vint à s'accroître, & qu'il fut le maître chez les Grecs : jamais Roi ne fut plus modeſte & plus raiſonnable que lui, lorſqu'il ceſſa d'avoir le vent de la fortune en poupe. Quand ſes affaires furent entiérement dérangées, tranquille ſur tout ce qui pourroit lui arriver, il tenta toutes ſortes de moiens pour rétablir ſon Roiaume dans ſon premier état.

LXI.

Cotys, Roi de Thrace.

OUtre une mine avantageuſe & une force infatigable pour la guerre, on remarquoit dans ce Roi un caractére d'eſprit fort différent de celui des Thraces. Il étoit ſobre, doux & d'une prudence peu commune.

LXII.

Ptolémée, Gouverneur de Chypre.

CEt Egyptien étoit fort au-deſſus des autres hommes de ſon païs, il étoit judicieux & entendu dans les affaires. Lorſqu'on lui confia le gouvernement de l'Iſle de Chypre, le Roi étoit encore jeune. Il mit tous ſes ſoins à ramaſſer de l'argent, & n'en donnoit rien à perſonne, quelques inſtances que lui fiſſent le Œconomes Royaux. Sa fermeté ſur ce point alloit ſi loin qu'on l'accuſoit ouvertement de s'approprier les revenus de l'Iſle. Mais quand Ptolémée fut en âge de gouverner par lui-même, & que le Gouverneur lui eut envoié l'argent qu'il avoit amaſſé & qui montoit à une aſſez groſſe ſomme, alors & le Roi & toute la Cour donnérent de grandes louanges à ſa fidélité & à ſon épargne.

LXIII.

Céphale.

CEphale arriva ainſi d'Epire. Déja auparavant affectionné à la famille Roiale de Macédoine, il fut alors comme forcé de prendre parti pour Perſée. Voici pourquoi. Charope Epirote, homme d'honneur & de probité, ami des Romains, & qui pendant que Philippe occupoit les détroits de l'Epire, avoit été cauſe que ce Prince avoit été chaſſé de ce Roiaume & que Titus s'en étoit rendu maître, & de la Macédoine: Charope, dis-je, avoit un fils nommé Machatas qui en eut un qu'il nomma Charope. Machatas étant venu à mourir, laiſſa

Digitized by Google

ſon fils fort jeune. Charope ſon aieul prit ſoin de ſon éducation, & l'envoia à Rome avec un équipage ſortable pour y être inſtruit dans la langue latine & dans les belles lettres. Le jeune Charope ſe fit beaucoup d'amis dans cette ville, & après quelque ſéjour il revint dans ſa patrie. Son aieul alors étoit mort. Naturellement haut, orgueilleux & plein de mauvaiſes inclinations, il ſe mit à contredire & à décrier les perſonnes du premier rang. D'abord on n'y fit nulle attention, & Antinoüs, plus âgé & plus en conſidération que lui, n'en gouvernoit pas moins à ſon gré. La guerre déclarée contre Perſée, Charope indiſpoſa les Romains contre Antinoüs, & pour cela leur exagéra l'ancienne liaiſon qu'avoit cet Etolien avec la Maiſon Royale de Macédoine. Tantôt il obſervoit ſes démarches, tantôt il interprétoit en mauvaiſe part ſes paroles ou ſes actions, il retranchoit de quelques-unes, il ajoûtoit à d'autres, & vint enfin à bout par ſes artifices de faire croire tout ce qu'il inventoit contre ceux qu'il vouloit perdre. Céphale n'en fut pas ébranlé. C'étoit un homme d'une ſageſſe & d'une prudence ſinguliére. Il perſiſta dans le meilleur parti. Il pria d'abord les Dieux de ne pas permettre que les affaires ſe décidaſſent par les armes. Quand la guerre eut été déclarée, il fut d'avis qu'on n'accordât aux Romains que ce à quoi l'on s'étoit obligé par le Traité d'alliance, & qu'on ne ſe deshonorât point juſqu'à ſe ſoumettre lâchement à tout ce qu'il leur plairoit d'ordonner. Cette fermeté déplut à Charope, & il ſe déchaîna contre Céphale. On ne pouvoit rien faire où il ne ſoupçonnât du mal, dès que ce qui ſe faiſoit n'étoit pas favorable aux Romains. Dans les commencemens Antinoüs & Céphale, n'aiant point à ſe reprocher d'avoir rien propoſé de contraire à la République Romaine, crurent devoir mépriſer les calomnies qui ſe répandoient contre eux. Mais quand après le combat de cavalerie ils virent que ſans raiſon l'on conduiſoit à Rome les Etoliens Hippoloque, Nicandre & Loquague, & qu'on ajoûtoit foi aux calomnies que publioit Lyciſque, qui dans l'Etolie ſuivoit la même route que Charope; alors prévoiant l'avenir ils prirent des meſures pour ſe mettre à couvert de ce calomniateur, & réſolurent de tout tenter pour éviter d'être mis dans les fers & d'être menez à Rome ſans avoir été entendus. Pour cela ils furent obligez, quoique ce fût contre leur intention, d'embraſſer le parti de Perſée.

LXIV.

Théodote & Philoſtrate.

ON ne peut excuſer l'action déteſtable de ces deux traîtres. Sur la nouvelle que le Conſul Romain Aulus Hoſtilius devoit inceſſamment arriver à ſon camp dans la Theſſalie, ils ſe perſuadérent qu'en le livrant à Perſée ils rendroient à ce Prince un ſervice qu'il ne manqueroit pas de paier de toute ſa confiance, & mettroient pour le préſent un très-grand obſtacle à l'entrepriſe des Romains. Ils écrivirent donc à Perſée de ſe mettre en marche au plutôt. Ce Prince s'y mit en effet: mais il fut arrêté ſur ſa route par les Moloſſes, qui s'étoient emparez du pont qui eſt ſur le Loüs, & il fallut les combattre. Le Conſul arrivé à Phanote logea chez Neſtor Cropius. Là il étoit aiſé à ſes ennemis de le prendre, & ſa perte étoit inévitable, ſi la fortune ne l'eût favoriſé. Son Hôte aiant preſſenti comme par inſpiration le malheur dont Hoſtilius étoit menacé, l'obligea de ſortir de la ville pendant la nuit & de paſſer dans une ville voiſine. Il le fit, & quittant la route d'Epire il ſe mit en mer, cingla vers Anticyre, & de-là il marcha vers la Theſſalie.

LXV.

Pharnace & Attalus.

LE premier de ces deux Princes étoit le plus injuſte Roi qu'on eût vû avant lui.

L'autre étoit en quartier d'hiver à Elatea, lorſqu'inſtruit du chagrin mortel que les Péloponnéſiens avoit fait à Euménes ſon frére en lui retranchant par un Decrec public les honneurs qu'ils lui avoient autrefois décernez, il réſolut, ſans communiquer ſon deſſein à perſonne, de députer chez les Achéens, pour demander qu'on relevât les Statues qui avoient été érigées à Euménes, & qu'on rétablît les inſcriptions faites en ſon honneur. Deux motifs l'engagérent à prendre cette réſolution: premiérement la perſuaſion où il étoit qu'il

qu'il ne pouvoit faire un plus grand plaiſir à Euménes, & en ſecond lieu l'honneur que lui feroit dans la Gréce cette preuve manifeſte & de ſa grandeur d'ame & de ſon affection pour ſon frére.

LXVI.

Les Crétois.

VOici une perfidie criante de ces Inſulaires. C'eſt un crime qui leur eſt aſſez ordinaire ; mais dans cette occaſion ils ont paru ſe ſurpaſſer eux-mêmes. Ils étoient amis des Apolloniates. Bien plus il vivoient ſous les mêmes loix, compoſoient enſemble un même état, jouiſſoient en commun de tout ce qui s'appelle droits parmi les hommes, & le Traité, qui le contenoit, gravé ſur l'airain, ſe voioit auprès de la Statue de Jupiter Idéen. Toutes ces barriéres ne furent pas aſſez fortes pour mettre les Apolloniates à couvert de leurs violences. Ils s'emparérent d'Apollonie, ils en maſſacrérent les habitans, mirent leurs biens au pillage, & partagérent entre eux les femmes, les enfans & tout le païs.

LXVII.

Antiochus.

LEs indignes ſtratagémes dont ce Prince ſe ſervit à Péluſe terniſſent extrémement ſa mémoire. Hors cela l'on ne peut nier qu'il n'ait été vigilant, actif & digne du titre auguſte de Roi.

LXVIII.

Dinon & Polyarate.

IL faut commencer par inſtruire le lecteur de la politique de ces deux Grecs. Car dans les triſtes conjonctures où l'on ſe trouvoit alors, il ſe fit de grands changemens non ſeu-

lement chez les Rhodiens, mais encore dans preſque tous les autres États. Or il eſt bon d'examiner & de connoître quelles furent dans ce tems-là les diſpoſitions de ceux qui gouvernoient, qui d'entre eux ſemblérent prendre le parti le plus raiſonnable, ou s'en écartérent. Nos deſcendans aiant ce tableau devant les yeux y apprendront ce qu'ils doivent faire ou éviter, lorſqu'ils ſe rencontreront dans des circonſtances pareilles. Rien n'eſt plus important pour empêcher que, manquant à leur devoir ſur la fin de leurs jours, ils ne perdent toute la gloire que leur vie paſſée leur auroit acquiſe.

Du tems de la guerre contre Perſée, il y eut trois ſortes de perſonnes que les Romains ſoupçonnérent de ne leur être pas favorables. Les premiers furent ceux, qui voiant à regret tout l'univers prêt à ſubir la loi d'une ſeule Puiſſance, ni ne donnoient de ſecours ni ne s'oppoſoient aux Romains, mais abandonnoient les événemens à la fortune, & en attendoient tranquillement le ſuccès. La ſeconde claſſe fut de ceux qui voioient avec plaiſir la Macédoine aux mains avec la République Romaine, & qui ſouhaitoient que Perſée ſortît victorieux de cette guerre; mais ne pouvoient inſpirer leurs ſentimens & leurs inclinations aux peuples qu'ils conduiſoient. La troiſiéme enfin fut de ceux qui avoient engagé & entraîné les Etats qu'ils gouvernoient dans le parti de Perſée. Conſidérons maintenant comment tous ces politiques ſe conduiſirent.

Antinoüs, Théodore, Céphale & la faction qui leur étoit contraire, firent embraſſer aux Moloſſes les intérêts de Perſée. Le danger ne les étonna pas, ils virent ſans fraieur leur dernier moment s'approcher, tous ſans s'ébranler perſiſtérent dans leurs premiers ſentimens & moururent avec honneur. On ne peut que les louer de ne s'être pas manquez à eux-mêmes, de n'avoir pas ſouffert que leur dernier jour obſurcît l'éclat de la réputation qu'ils s'étoient faite pendant le reſte de leur vie.

La tranquillité où l'on reſta dans l'Achaïe, chez les Theſſaliens & chez les Perrhébiens, fut ſuſpecte. Pluſieurs y furent ſoupçonnez de pancher en faveur du Roi de Macédoine, & de ne chercher que l'occaſion de ſe déclarer pour ce Prince. Cependant jamais ils n'avoient lâché publiquement un ſeul mot, jamais on n'avoit ſurpris ni lettre, ni meſſager de leur part

qui pût donner lieu à ce ſoupçon, jamais ils ne donnérent priſe ſur eux. Auſſi furent-ils toujours prêts à rendre compte de leur conduite, & à juſtifier leur innocence. Avant que de périr ils tentérent tous les moiens de ſe ſauver. Car il n'y a pas moins de lâcheté, lorſqu'on n'a rien à ſe reprocher, à ſortir à regret de la vie par la crainte d'une faction contraire ou d'une Puiſſance ſupérieure, qu'à y reſter avec deshonneur.

Dans l'Iſle de Rhodes, dans celle de Cos & dans pluſieurs autres villes, quelques-uns affectionnez pour Perſée avoient la hardieſſe de parler ouvertement pour les Macédoniens & contre les Romains & de ſolliciter leur Nation à ſe joindre à Perſée, mais ils ne pouvoient les amener à ce ſentiment. Les plus diſtinguez d'entre eux étoient, dans l'Iſle de Cos Hippocrite & Diomédon ſon frere, & dans celle de Rhodes Dinon & Polyarate. Mais qui pourroit ne pas blâmer le procedé de ces Magiſtrats? Toute leur Nation ſçavoit ce qu'ils avoient fait, ce qu'ils avoient dit; elle avoit vû les lettres tant celles qu'ils avoient écrites à Perſée que celles qu'ils avoient reçues de ce Prince & qui avoient été interceptées, elle connoiſſoit les Meſſagers envoiez de part & d'autre & qui avoient été arrêtez. Malgré des moiens de conviction ſi puiſſans, ils ne pûrent gagner ſur eux de céder à la fortune & de quitter la vie, ils s'opiniâtrérent à ſoutenir qu'ils n'étoient pas coupables. Que leur a produit cette obſtination à conſerver leur vie contre toute apparence? Toute la gloire qu'ils s'étoient méritée par le courage & la conſtance qu'on leur croioit, s'eſt évanouie, & ils ſont tombez dans un mépris qui n'a pas même laiſſé lieu à la compaſſion. Convaincus en face par ceux mêmes qu'ils avoient emploiez, ils paſſérent non ſeulement pour malheureux, mais encore pour d'impudens menteurs. Thoas un de ceux qu'ils avoient envoiez en Macédoine, agité par ſa conſcience, ſe retira à Cnide après la défaite de Perſée. Mis en priſon par les Cnidiens, il fut demandé par les Rhodiens & amené à Rhodes. Là dans la queſtion qu'on lui donna, il avoua tout ce que portoient les lettres de ces Magiſtrats à Perſée, & de Perſée à ces Magiſtrats. Il eſt ſurprenant que Dinon malgré cela ait aimé à vivre juſqu'à ſouffrir cette infamie.

Polyarate porta encore plus loin l'inſolence & la lâcheté. Popilius avoit mandé à Ptolémée de le faire partir pour Rome. Par reſpect pour la patrie & par déférence pour Polyarate,

qui demandoit d'aller à Rhodes, le Roi d'Egypte aima mieux l'y envoier qu'à Rome. On lui donna un vaiſſeau & il partit ſous la garde d'un homme de la Cour nommé Démétrius, & en même tems le Roi écrivit aux Rhodiens pour leur donner avis du départ de l'accuſé. Polyarate abordé à Phaſelis, ſur je ne ſçai quelle penſée qu'il rouloit dans ſon eſprit ſe couvrit le tête de vervennes & courut ſe refugier dans le temple de la ville. Si on lui eût demandé alors quel étoit ſon deſſein, je ſuis bien ſûr qu'il ne l'auroit pas pû dire. Car s'il vouloit retourner dans ſa patrie, à quoi bon ſe cacher ? Sa garde n'étoit-elle pas chargée de l'y conduire ? Et ſi elle avoit eu ordre de le mener à Rome, il auroit fallu bon gré mal gré qu'il y allât. Que lui reſtoit-il de plus à chercher ? Il n'y avoit plus d'autre lieu où il pût être en ſûreté. De Phaſelis on envoia à Rhodes pour avertir qu'on vînt prendre Polyarate, pour le tranſporter dans l'Iſle. Les Rhodiens firent partir un vaiſſeau découvert, mais ils eurent la prudence de défendre au pilote de recevoir Polyarate ſur ſon bord, parce que les Alexandrins avoient ordre de le rendre dans l'Iſle. Le bâtiment Rhodien arrive à Phaſelis. Epicharès le Capitaine refuſe de prendre Polyarate, Démétrius le preſſe de monter ſur ſon vaiſſeau. Il en eſt encore preſſé par les Phaſélites, qui craignoient que ſon ſéjour ne leur attirât quelque diſgrace de la part des Romains. Dans cette extrémité il entre effraié dans le vaiſſeau de Démétrius. Mais ſur la route il trouva moien de ſe ſauver, & s'enfuit à Caune, & implora le ſecours des habitans. Mais malheureuſement ils étoient unis avec les Rhodiens, & ils le chaſſérent de la ville. De là il envoia prier les Cibyrates de lui donner une retraite, & de lui faire venir quelqu'un qui le conduisît chez eux. Il eſpéroit d'autant plus en obtenir cette grace, que les enfans de Pancrates, Tyran de cette ville, avoient été nourris chez lui. Il l'obtint en effet, mais arrivé dans cette ville, il la jetta dans un grand embarras, & tomba lui-même dans un plus grand que celui où il s'étoit trouvé à Phaſelis. Car les Phaſélites n'oſérent le loger, de peur que les Romains ne leur en fiſſent un crime, & ils ne pûrent le conduire à Rome, parce qu'étant tout-à-fait au milieu des terres, ils n'avoient nul uſage de la navigation. Ils furent donc obligez de députer à Rhodes & au Conſul dans la Macédoine, pour les prier de les défaire de ce malheureux fugitif. Paul Emile écrivit aux Cibyrates de garder à vûe Po-

Iyarate, & de le mener à Rhodes, & aux Rhodiens de le conduire vif à Rome par mer. Les uns & les autres exécutérent l'ordre qu'ils avoient reçu, & Polyarate fut transporté à Rome, théâtre où parut dans tout son jour son imprudence & sa lâcheté, & sur lequel il fut exposé par Ptolémée, les Phaselites, les Cibyrates & les Rhodiens. Son peu de force d'esprit méritoit bien cette punition.

Je me suis un peu étendu sur Dinon & sur Polyarate, non pour insulter à leur malheur, cela seroit déraisonnable, mais pour porter ceux qui dans la suite se trouveront dans des conjonctures semblables, à prendre de plus sages mesures.

LXIX.

Les Etoliens & les Epirotes.

LE premier de ces peuples étoit accoutumé à vivre de vol & de brigandage. Tant qu'il leur fut permis de piller les Grecs, ils ne vécurent qu'à leurs dépens, toute terre leur fut ennemie. Quand les Romains furent les maîtres, ne pouvant chercher de secours hors de leur païs, ils tournérent leur fureur contre eux-mêmes. Dans une guerre civile qui s'éleva parmi eux, il n'y eut pas de violences & de cruautez qu'ils n'exerçassent. Après s'être égorgez les uns les autres peu de tems auparavant proche d'Arsinoé, rien ne pouvoit plus les arrêter. Leur rage étoit parvenue à un excès, qu'il n'y avoit ni Chef ni Conseil qui pût la réprimer. On ne voioit dans toute l'Etolie, que confusion, qu'injustices, que meurtres. Rien ne s'y faisoit sur les lumiéres du bon sens & de la raison, une mer agitée par une grande tempête ne l'est pas plus que l'étoit alors la République des Etoliens.

L'Epire n'étoit pas plus tranquille. Parmi la multitude on voioit là plus de modération, mais en récompense le Chef étoit un monstre en impiété & en injustices. Je ne crois pas qu'il y ait eu jamais, ou que jamais il doive naître un homme plus cruel que Charope.

LXX.

Callicrates & Andronidas.

Rien n'eſt au-deſſus de la haine qu'on avoit pour ces deux Grecs & pour les autres de la même faction. On en peut juger par ce que je vais dire. A Sicyone le jour de la fête des Antigonies, on ſe baigne. Dans les bains ſont pratiquées des loges, auprès deſquelles on trouve des ſiéges où ſe placent les perſonnes les plus diſtinguées. Quand Callicrates & Andronidas s'y étoient aſſis, on avoit horreur de s'y aſſeoir après eux, à moins qu'auparavant le baigneur n'eût fait écouler toute l'eau où ils s'étoient lavez, & n'en eût fait entrer d'autre. On ſe croioit ſouillé en entrant dans l'eau où ils étoient entrez. Dans les aſſemblées ſolemnelles des Grecs, ſi quelqu'un s'aviſoit de faire entendre leurs noms par la voix d'un héraut, c'étoit des ſifflemens, des railleries, un murmure qui ne ſe peut exprimer. Les enfans même en ſortant de leurs Colléges, en pleine rue, leur reprochoient en face leur trahiſon & les appelloient traîtres. Tant la haine & l'averſion qu'on avoit pour eux étoit univerſelle.

LXXI.

C. Sulpitius Gallus.

Ce ne ſont point là les ſeules actions déraiſonnables qu'on ait à reprocher à ce Romain. Quand il fut arrivé en Aſie, il fit afficher dans les villes que quiconque avoit ſujet d'accuſer Euménes, n'avoit qu'à venir le trouver à Sardes certain jour marqué. Il alla enſuite à Sardes, s'aſſit dans un gymnaſe, & ne fit pendant dix jours qu'écouter les accuſateurs du Roi de Pergame. Quelques indignitez, quelques opprobres dont on couvrît ce Prince, tout étoit reçu, tout étoit entendu avec plaiſir. Cet eſprit vain ſe faiſoit un honneur d'être brouillé avec Euménes.

Digitized by Google

LXXII.

Antiochus.

CE Prince avide de groſſir ſes tréſors, ſe propoſa d'aller piller le temple de Diane dans l'Elymaïde. Il y fut en effet, mais les barbares qui habitoient le païs s'oppoſérent avec tant de zéle & de force à ſon projet ſacrilége, qu'il fut obligé d'y renoncer. Il ſe retira enſuite à Tabas dans la Perſée, où il fut atteint d'une phrénéſie qui l'emporta. Quelques Hiſtoriens diſent que ce fut une punition divine, parce que la divinité fit paroître quelques marques extérieures de ſon indignation contre ce Prince.

LXXIII.

Famille des Scipions.

LA vertu de Paul Emile, vainqueur de Perſée, éclata ſurtout après ſa mort. Tel qu'on croioit être ſon deſintéreſſement, pendant qu'il vivoit, tel on trouva qu'il étoit quand il eut expiré, & c'eſt principalement à cette marque que la vertu ſe reconnoît. Ce Romain qui d'Eſpagne avoit porté dans les coffres de la République plus d'argent qu'aucun autre de ſon tems; qui s'étoit rendu maître des tréſors immenſes de la Macédoine, & qui pouvoit en diſpoſer comme il lui auroit plû; ce Romain, dis-je, penſa ſi peu à s'enrichir lui-même, comme nous l'avons déja dit, qu'après ſa mort on ne trouva pas dans ſa maiſon dequoi faire à ſa femme la dot qu'elle avoit apportée en mariage, & qu'il fallut vendre des terres pour achever la ſomme. On loue, on admire ce détachement des richeſſes dans quelques uns de nos Grecs: mais l'on doit convenir que celui de Paul Emile en efface entiérement la gloire. Car ſi ne pas recevoir de l'argent & le laiſſer à celui qui le préſente, comme Ariſtide & Epaminondas ont fait, eſt une choſe digne d'admiration; combien eſt-il plus admirable, quand on a tout un Roiaume en ſa puiſſance & qu'on eſt libre d'en uſer à ſon gré, de ne rien ſouhaiter de ce qu'on y trouve! En cas que le fait que je

viens de rapporter paroiſſe incroiable, je prie le lecteur d'obſerver ici & par tout où je dirai des Romains quelque choſe d'extraordinaire, que je ſçai à n'en pouvoir douter que les Romains attirez par la curioſité de voir les plus illuſtres événemens de leur Hiſtoire, ne manqueront pas de lire mon Ouvrage, qu'ils ſont parfaitement inſtruits des faits que je raconte & qui les regardent, & que je n'aurois ni pardon ni grace à attendre d'eux, ſi j'avois l'imprudence de débiter des choſes fauſſes ſur leur compte. Or perſonne ne s'expoſe volontiers au péril de n'être pas cru & d'être mépriſé.

Mais puiſque la ſuite des faits nous a conduits au tems, où nous devons parler de cette illuſtre famille, il faut que je m'aquitte de la promeſſe que j'ai faite dans mon premier Livre, que je dirois dans l'occaſion pourquoi & comment Scipion s'étoit fait à Rome une réputation au-deſſus de ſon âge, & comment ſa liaiſon avec moi s'étoit accrue à un point, que non ſeulement la renommée s'en étoit répandue dans l'Italie & dans la Gréce, mais encore chez les nations les plus éloignées.

J'ai déja dit que notre commerce avoit commencé par les entretiens que nous avions enſemble ſur les livres qu'il me prêtoit. Cette union avoit déja fait quelque progrès, lorſqu'au tems où les Grecs évoquez à Rome devoient être diſperſez dans différentes villes, les deux fils de Paul Emile, Fabius & Publius Scipion, demandérent avec inſtance au Préteur que je demeuraſſe auprès d'eux. Pendant que j'y étois, une avanture aſſez ſinguliére ſervit beaucoup à ſerrer les liens de notre amitié. Un jour que Fabius alloit vers le Barreau & que nous nous promenions Scipion & moi d'un autre côté, ce jeune Romain, d'une maniére douce & tendre & rougiſſant tant ſoit peu, ſe plaignit de ce que mangeant avec lui & ſon frére, j'adreſſois toujours la parole à Fabius & jamais à lui. » Je ſens bien, me dit-il, que cette indifférence vient » de la penſée où vous êtes, comme tous nos citoiens, que je » ſuis un jeune homme inappliqué & qui n'ai rien du goût » qui régne aujourd'hui dans Rome, parce qu'on ne voit pas » que je m'attache aux exercices du Barreau, & que je m'ap» plique aux talens de la parole. Mais comment le ferois-je ? » On me dit perpétuellement que ce n'eſt point un Orateur » que l'on attend de la maiſon des Scipions, mais un Géné» ral d'armée. Je vous avoue que votre indifférence pour moi

» me

» me touche & m'afflige ſenſiblement. Surpris d'un diſcours que je n'attendois pas d'un jeune homme de dix-huit ans: » Au nom des Dieux, lui dis-je, Scipion, ne dites pas, ne » penſez pas que ſi j'adreſſe ordinairement la parole à votre » frére, ce ſoit faute d'eſtime pour vous. C'eſt uniquement » parce qu'il eſt votre aîné, que depuis le commencement des » converſations juſqu'à la fin je ne fais attention qu'à lui, & » parce que je ſçai que vous penſez de même l'un & l'autre. » Au reſte je ne puis trop admirer que vous reconnoiſſiez que » la nonchalance ne ſied pas à un Scipion. Cela fait voir que » vos ſentimens ſont fort au-deſſus de ceux du vulgaire. De » mon côté je m'offre de tout mon cœur à votre ſervice. Si vous » me croiez propre à vous porter à une vie digne du grand nom » que vous portez, vous pouvez diſpoſer de moi. Par rapport » aux ſciences pour leſquelles je vous vois du goût & de l'ar- » deur, vous trouverez des ſecours ſuffiſans dans ce grand nom- » bre de Sçavans qui viennent tous les jours de Gréce à Rome: » mais pour le métier de la guerre, que vous regrettez de ne » pas ſçavoir, j'oſe me flatter que je puis plus que perſonne » vous être de quelque utilité. Alors Scipion me prenant les mains, & les ſerrant avec les ſiennes: » Oh, dit-il, quand » verrai-je cet heureux jour, où libre de tout autre engage- » ment, & vivant avec moi, vous voudrez bien vous appli- » quer à me former l'eſprit & le cœur? C'eſt alors que je me » croirai digne de mes ancêtres. Charmé & attendri de voir dans un jeune homme de ſi nobles ſentimens, je ne craignis plus, ſinon que le haut rang que tenoit ſa famille dans Rome & les grandes richeſſes qu'elle poſſédoit, ne gâtaſſent un ſi beau naturel. Au reſte depuis ce tems-là il ne put plus me quitter, ſon plus grand plaiſir fut d'être avec moi; & les différentes affaires, où nous nous ſommes trouvez enſemble, ne faiſant que ſerrer de plus en plus les nœuds de notre amitié, il me reſpectoit comme ſon propre pére, & je le chériſſois comme mon propre enfant.

Ce que Scipion ſouhaita d'abord & rechercha avec le plus d'ardeur, fut de ſe faire la réputation d'homme ſage & rangé dans les mœurs, & de ſurpaſſer de ce côté-là tous les Romains de ſon âge. Autant que cette ambition étoit noble, autant il étoit difficile à Rome d'y perſévérer. La plûpart y vivoient dans un dérangement étrange. L'amour y emportoit la jeuneſſe aux excès les plus honteux. On y étoit livré aux

feſtins, aux ſpectacles, au luxe, tous deſordres qu'on n'avoit que trop avidement pris chez les Grecs pendant la guerre contre Perſée. La débauche fut portée ſi loin par les jeunes gens, que pluſieurs d'entre eux donnoient juſqu'à un talent à un garçon pour ſe ſatisfaire. On ne doit pas être ſurpris que la corruption fût alors à ſon comble. La Macédoine ſubjuguée, on crut pouvoir vivre dans une ſécurité parfaite, & jouir tranquillement de l'empire de l'Univers. Qu'on ajoute à ce repos l'abondance extraordinaire où les particuliers & la République ſe trouvérent, quand les dépouilles de la Macédoine eurent été apportées à Rome, on ceſſera d'être étonné de la corruption qui y régnoit alors.

Scipion ſçut ſe préſerver de cette contagion. Toujours en garde contre ſes paſſions, toujours égal à lui-même, jamais il ne ſe démentit. Auſſi au bout de cinq ans fut-il regardé dans toute la ville comme un modéle de retenue & de ſageſſe. De là il paſſa à la généroſité, au noble déſintéreſſement, au bel uſage des richeſſes, vertus pour l'aquiſition deſquelles l'éducation qu'il avoit reçue de Paul Emile ſon pére, jointe à ſes diſpoſitions naturelles, lui donnoient une merveilleuſe facilité. La fortune lui aida auſſi à les aquérir par les occaſions qu'elle lui préſenta de les pratiquer.

La premiére fut la mort d'Emilie ſa mére par adoption, ſœur de Paul Emile ſon pére, & femme de ſon aieul par adoption, je veux dire de Scipion ſurnommé le Grand. Cette Dame qui avoit partagé la fortune d'un mari ſi opulent, avoit laiſſé en mourant à Publius tout l'appareil pompeux avec lequel elle avoit coutume de paroître en public, tous les bijoux qui compoſent la parure des perſonnes de ſon rang, une grande quantité de vaſes d'or & d'argent deſtinez pour les ſacrifices, un train magnifique, des chars, des équipages, un nombre conſidérable d'eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, le tout proportionné à l'opulence de la maiſon où elle étoit entrée. Elle ne fut pas plutôt morte, que Scipion abandonna toute cette riche ſucceſſion à ſa mére Papiria, qui aiant été répudiée il y avoit déja quelque tems par Paul Emile, n'avoit pas dequoi ſoutenir la ſplendeur de ſa naiſſance, & ne paroiſſoit plus dans les aſſemblées ni les cérémonies publiques. Quand dans un ſacrifice ſolemnel qui ſe fit alors, on la vit reparoître avec le même éclat qu'avoit paru Emilie, une ſi magnifique libéralité fit beaucoup d'honneur à Scipion parmi

les Dames Romaines, elles levérent les mains au ciel, elles lui ſouhaitérent toutes ſortes de biens. Cette généroſité en effet mériteroit dans tout païs d'être admirée, mais elle le méritoit ſurtout dans Rome, où l'on ne ſe dépouille pas volontiers de ſon bien. Ce fut par-là que Scipion commença à s'aquérir la réputation d'homme généreux & libéral. Et l'on juge bien que cette réputation fut grande, puiſque les femmes, qui naturellement ne ſçavent ni ſe taire ni ſe modérer dans ce qui leur plaît, ſe mêloient d'être elles-mêmes ſes panégyriſtes.

Scipion ne ſe fit pas moins admirer dans une autre occaſion. En conſéquence de la ſucceſſion qui lui étoit échue par la mort de ſa grand-mére, il étoit obligé de paier aux deux filles de Scipion ſon grand-pére adoptif la moitié de leur dot qui avoit été réglée par leur pére & qui montoit à cinquante talens. L'autre moitié, Emilie de ſon vivant l'avoit paiée aux maris de ces deux filles. Scipion, ſelon les loix Romaines, pouvoit ne ſatisfaire à cette dette qu'en trois termes différens, un an pour chaque terme, après qu'il avoit livré les meubles pendant les dix premiers mois. Mais dans ces dix mois il fit remettre entre les mains du Banquier la ſomme entiére. Ce terme paſſé, Tibérius Grachus & Scipion Naſica, qui avoient épouſé ces deux ſœurs, vont chez le Banquier & lui demandent s'il n'a pas reçu ordre de Scipion de leur donner de l'argent. On leur répond qu'on eſt prêt de leur en donner, & on leur compte à chacun vingt-cinq talens. Ils diſent au Banquier qu'il ſe trompe, & que cette ſomme ne doit pas être paiée toute à la fois, mais en trois termes. Le Banquier répond que tels étoient les ordres qu'il avoit reçus. Ils ne peuvent le croire & vont trouver Scipion pour le tirer de l'erreur où il étoit, à ce qu'ils croioient. Et ils n'avoient pas tort de le croire. Car à Rome, non ſeulement on ne paie pas cinquante talens avant les trois ans écoulez, mais on n'en paie pas ſeulement un avant le jour marqué. On y eſt trop attentif à ne pas ſe déſaiſir de ſon argent, & trop avide du fruit qu'on eſpére en tirer en le gardant. Ils s'informent donc de Scipion quel ordre il avoit donné au Banquier. *De vous remettre toute la ſomme qui vous eſt dûe*, répond-il. *Mais il ne faut pas pour cela*, repliquérent-ils, *vous incommoder. Selon les loix, vous pouvez encore longtems vous ſervir de votre argent.* » Je » n'ignore pas, leur dit Scipion, la diſpoſition des loix : on en

» peut ſuivre la rigueur avec des étrangers ; mais avec des » proches & des amis on doit en uſer avec plus de ſimplicité » & de nobleſſe. Agréez que la ſomme entiére vous ſoit » paiée. » Ils s'en retournérent pleins d'admiration pour la généroſité de leur parent, & ſe reprochant à eux-mêmes la baſſeſſe de leurs ſentimens par rapport à l'intérêt, quoiqu'ils fuſſent les premiers de la ville & les plus eſtimez.

Deux ans après il fit un autre acte de généroſité, qui eſt bien digne d'être rapporté. Paul Emile mort, toute ſa ſucceſſion paſſa à Fabius & à Publius ſon frére. Car quoique cet illuſtre Romain eût eu pluſieurs autres enfans, les uns avoient été adoptez dans d'autres maiſons, & la mort avoit emporté les autres. Comme Fabius n'étoit pas ſi riche que Scipion, celui-ci lui laiſſa toute la part qui lui étoit échûe des biens de leur pére, laquelle montoit à plus de ſoixante talens, afin de corriger ainſi l'inégalité de biens qui ſe trouvoit entre les deux fréres.

A cette libéralité, qui fit à Rome un très-grand éclat, il en joignit une autre encore plus éclatante. Fabius aiant deſſein de donner un ſpectacle de gladiateurs après la mort de ſon pére, pour honorer ſa mémoire, & ne pouvant pas ſoutenir cette dépenſe, qui va juſqu'à trente talens pour le moins, quand on veut que ce ſpectacle ſoit magnifique, Scipion en donna quinze pour porter du moins la moitié de cette dépenſe.

Le bruit de cette action ſe répandoit dans Rome, lorſque Papiria mourut. Il étoit alors libre à Scipion de reprendre tout ce qu'il lui avoit donné de la ſucceſſion d'Emilie. Mais loin d'en uſer ainſi, non ſeulement il fit préſent à ſes ſœurs de tout ce que ſa mere avoit reçu de lui, il leur abandonna encore tout le bien qu'elle avoit laiſſé, quoique ſelon les loix Romaines elles n'y euſſent aucun droit. Quand dans les cérémonies publiques on vit ſes ſœurs ſuivies du cortége & parées de tous les bijoux d'Emilie, les applaudiſſemens ſe renouvellérent, on éleva juſqu'aux nues cette nouvelle preuve que Scipion donnoit de ſa grandeur d'ame & de ſa tendre amitié pour ſa famille. Telles furent les libéralitez dont Scipion dès ſa prémiére jeuneſſe acheta la réputation de cœur généreux & déſintéreſſé. Quoiqu'elles lui aient coûté au moins ſoixante talens de ſon propre fond, on peut dire que ſes largeſſes tiroient un nouveau prix de l'âge où il les faiſoit, &

Digitized by Google

encore plus des circonſtances du tems, où il les plaçoit, & des maniéres gracieuſes & obligeantes dont il ſçavoit les aſſaiſonner.

Pour la réputation de tempérance & de modération, tant s'en faut qu'elle lui ait rien coûté à aquérir, qu'il y a beaucoup gagné. Car en renonçant à certains plaiſirs, il s'eſt fait une ſanté forte qu'il a conſervée pendant toute ſa vie, & qui par des plaiſirs honnêtes & ſolides a amplement compenſé ceux dont il s'étoit abſtenu.

Il ne lui reſtoit plus à ſe ſignaler que par la force & le courage, qualitez qu'on eſtime par deſſus toutes les autres dans preſque tout gouvernement, mais ſurtout à Rome. Il ne s'agiſſoit que de s'y exercer beaucoup. La fortune lui en fournit une belle occaſion. La grande paſſion des Rois de Macédoine, étoit la chaſſe, & ils avoient coutume d'aſſembler dans de grands parcs des bêtes pour cet exercice. Pendant tout le tems de la guerre ces parcs étoient gardez avec ſoin, & Perſée n'y chaſſoit pas, occupé d'ailleurs pendant quatre ans à quelque choſe de bien plus néceſſaire. Ainſi les bêtes s'y étoient multipliées ſans nombre. Quand la guerre eut été terminée, Paul Emile perſuadé qu'il ne pouvoit procurer à ſes enfans un plus utile & plus noble divertiſſement que la chaſſe, donna à Scipion les officiers qui ſervoient Perſée à cet uſage & pleine liberté de chaſſer tant qu'il lui plairoit. Le jeune Romain ſe regardant preſque comme Roi, ne s'occupa de rien autre choſe pendant tout le tems que les légions reſtérent dans la Macédoine après la bataille. Il profita d'autant plus de la liberté qui lui avoit été donnée, qu'il étoit dans la vigueur de l'âge & porté naturellement à cet exercice. Semblable à un lévrier généreux, ſon ardeur pour la chaſſe étoit infatigable. De retour à Rome il trouva dans moi une paſſion pour la chaſſe qui ne fit qu'augmenter la ſienne: de ſorte que tandis que les autres jeunes Romains paſſoient le tems à plaider, à ſaluer des Juges, à fréquenter le Bareau, & qu'ils tâchoient de ſe rendre recommandables par ces ſortes d'endroits; Scipion occupé de la chaſſe & y faiſant toujours quelque exploit brillant & mémorable, aquéroit une gloire ſupérieure de beaucoup à la leur. Celle que donne le Bareau ne vient guéres ſans faire tort à quelque citoien. Les procès ne ſe décident pas autrement. La gloire qu'ambitionnoit Scipion ne nuiſoit à perſonne. Il diſputoit le premier rang non par des diſ-

cours, mais par des actions. Il eſt vrai auſſi qu'en peu de tems il ſurpaſſa en réputation tous les Romains de ſon âge. Perſonne avant lui ne fut plus eſtimé, quoique pour l'être, il eût pris une route toute différente de celle qui chez les Romains étoit la plus ordinaire.

Au reſte ſi je me ſuis un peu étendu ſur les premiéres années de Scipion, je l'ai fait, premiérement parce que j'ai cru que ce détail ſeroit agréable aux gens avancez en âge & utile à la jeuneſſe; & en ſecond lieu, parce qu'aiant à raconter de lui des choſes qui pourront paroître incroiables, il étoit bon que je diſpoſaſſe mes lecteurs à les croire. Peut-être que ſans cette précaution, ignorant les raiſons de certains faits qui lui ſont propres, ils en feroient honneur à la fortune & au hazard, à qui cependant l'on ne peut en attribuer qu'un très-petit nombre. Mais finiſſons enfin cette digreſſion, & reprenons le fil de notre hiſtoire.

LXXIV.

Charope.

APrès la mort de Lyciſque, le feu de la guerre civile s'éteignit dans l'Etolie, & la province jouit d'une tranquillité parfaite. La Béotie commença auſſi de reſpirer après celle de Mnaſippe de Coroné, & celle de Chrématas fut auſſi très-avantageuſe à l'Acarnanie. La Gréce ſe trouva comme purifiée par la mort de ces hommes peſtilentiels. Le bonheur voulut auſſi que l'Epirote Charope mourut cette année même à Brunduſe; mais la cruauté & les injuſtices que ce traître avoit exercées après la défaite de Perſée, firent que ſa mort ne mit pas fin aux troubles qu'il avoit excitez dans l'Epire après la guerre contre Perſée. Car après que Lucius Anicius eut condamné à être conduits à Rome tout ce qu'il y avoit de plus illuſtres Grecs ſoupçonnez même légérement d'avoir panché pour Perſée, cet Epirote, aiant plein pouvoir de faire tout ce qui lui plaiſoit, s'emporta à tous les excès imaginables, agiſſant tantôt par lui-même, tantôt par le miniſtére de ſes amis. Quoiqu'il fût jeune encore & environné de ſcélérats, qui ne s'étoient aſſemblez autour de lui que pour s'enrichir des dépouilles d'autrui, on croioit cependant ſa conduite fon-

dée ſur quelque raiſon & autoriſée par les Romains : & ce qui le faiſoit croire, c'eſt le nombre d'amis qu'il s'étoit faits autrefois à Rome, & la liaiſon qu'il avoit avec le vieillard Myrton, ſon fils Nicanor, & pluſieurs autres hommes graves, amis des Romains, & qui juſques-là irréprochables s'étoient prêtez je ne ſçai comment à ſes injuſtices. Appuié de ces ſuffrages, après avoir fait mourir beaucoup de perſonnes, les uns en plein marché, les autres dans leurs maiſons, quelques-uns dans la campagne & ſur les grands chemins, & avoir pris leurs biens, il s'aviſa d'un autre ſtratagéme. Il proſcrivit tous les exilez tant hommes que femmes qui étoient riches, & la terreur ainſi répandue, il tira des hommes & fit tirer des femmes par Philotides ſa mere tout l'argent qu'il put. Car cette Philotides, du côté de la douceur & de la compaſſion, n'avoit rien des perſonnes de ſon ſexe. Ces malheureux n'en furent pas quittes pour la perte de leur argent : on ne laiſſa pas malgré cela que de les dénoncer au peuple, & de leur faire leur procès, & l'on trouva des Juges qui par foibleſſe ou par ſurpriſe les condamnérent non au banniſſement, mais à la mort comme coupables de n'avoir point été pour les Romains. Ils avoient tous pris la fuite pour ſe ſauver, lorſque Charope bien fourni d'argent & accompagné de Myrton, partit pour ſe rendre à Rome & y faire ratifier par le Sénat ſes injuſtes procédez. Mais les Romains donnérent alors une belle preuve de leur équité & un ſpectacle bien agréable à tous les Grecs qui étoient alors à Rome, & ſurtout à ceux d'entre eux qui avoient été évoquez dans la ville. Car Marcus Æmilius Lépidus grand Prêtre & Prince du Sénat & Paul Emile, le vainqueur de Perſée, homme puiſſant & d'un grand crédit, informez de ce que Charope avoit fait dans l'Epire, lui défendirent de mettre le pied dans leurs maiſons. Cette défenſe devenue bientôt publique fit un extréme plaiſir à tout ce qu'il y avoit alors de Grecs dans Rome. Ils furent charmez de voir la haine que les Romains témoignoient pour les méchans. Quelque tems après Charope entra dans le Sénat, mais ni l'on ne lui donna place parmi les perſonnes diſtinguées, ni l'on ne lui rendit de réponſe. On dit ſimplement qu'on donneroit des ordres aux Députez qu'on envoieroit ſur les lieux. Malgré une réception ſi diſgracieuſe, Charope au ſortir du Sénat, ne laiſſa pas que d'écrire dans ſon païs que les Romains avoient approuvé tout ce qu'il avoit fait.

LXXV.

Euméne.

CE Prince avoit le corps foible & délicat, l'ame grande & pleine des plus nobles ſentimens. Il ne cédoit en rien aux Rois de ſon tems, du côté des belles inclinations il les ſurpaſſoit tous. Le Roiaume de Pergame, quand il le reçut de ſon pére, ſe réduiſoit à un très-petit nombre de villes qui méritoient à peine ce nom; il le rendit ſi puiſſant, que ceux qui l'étoient le plus lui étoient tout au plus égaux. Il ne dut rien ni au hazard ni à la fortune; tout lui vint de ſa prudence, de ſon aſſiduité au travail, de ſon activité. Avide d'une belle réputation, il fit plus de bien à la Gréce & enrichit plus de particuliers, qu'aucun des Princes de ſon ſiécle. Pour achever ſon portrait, il ſçut ſi bien tenir en reſpect ſes trois freres, quoique tous fuſſent dans un âge à entreprendre par eux-mêmes, qu'ils lui furent toujours ſoumis & lui aidérent à défendre le Roiaume. Un ſecond exemple de cette autorité ſur des fréres, ſeroit peut-être difficile à trouver.

LXXVI.

Attalus frére d'Euméne.

LA premiére preuve que donna ce Prince de ſa grandeur d'ame & de ſa généroſité, fût de rétablir Ariarathe ſur le trône de ſes péres.

LXXVII.

Pruſias.

ATtalus vaincu, ce Prince entra dans Pergame, & après avoir immolé des victimes dans le temple d'Eſculape, il retourna dans ſon camp. Le lendemain aiant amené ſes troupes au *Nicephorium*, il renverſa tous les temples & en dépouilla

pouilla les ſtatues & les images des Dieux. Celle d'Eſculape même, qui paſſoit pour le chef-d'œuvre de Philomarque, & à qui la veille il avoit offert des ſacrifices, apparemment pour ſe rendre ce Dieu propice & favorable, il la prit ſur ſes épaules & l'emporta chez lui. En parlant de Philippe, j'ai déja traité de fureur & de rage ces ſortes d'hoſtilitez. Ne faut-il pas en effet être furieux & inſenſé pour adorer une ſtatue & plier les genoux comme une femme devant des Autels, & enſuite faire inſulte à la divinité même en profanant ce qui ſert à ſon culte ? C'eſt cependant ce qu'a fait Pruſias. Au reſte en quittant Pergame, au ſiége de laquelle il ne ſe ſignala que par un ſol emportement contre les Dieux & contre les hommes, il conduiſit ſes troupes à Elée, dont il tenta vainement le ſiége. Après quelques reproches, voiant que Soſander qui avoit été élevé avec le Roi & qui étoit entré dans cette ville avec un renfort de troupes, rendoit tous ſes efforts inutiles, il s'en alla à Thyatire : mais rencontrant ſur la côte, qu'il rangeoit, le temple de Diane dans l'Hiéra-Comé, il en pilla tous les ornemens. Il maltraita beaucoup plus celui d'Apollon proche de Temnos, il le réduiſit en cendres. De là cet ennemi des hommes & des Dieux prit la route de Bithynie. Mais il ne rentra pas dans ſon Roiaume ſans avoir porté la peine de ſes crimes. Les Dieux ſe vengérent, il perdit en chemin la plus grande partie de ſon infanterie par la diſette & la dyſſenterie.

LXXVIII.

Ariſtocrates, Préteur de Rhodes.

A Juger de ce Rhodien par ſon air noble & ſa taille avantageuſe, on ne pouvoit s'empêcher de le reſpecter & de le craindre ; il n'en fallut pas davantage aux Rhodiens pour lui donner le commandement de leurs armées. Mais ils ſe repentirent dans la ſuite de ne l'avoir pas approfondi. L'occaſion ſe préſenta d'agir ; à l'épreuve de ce creuſet, il ne parut plus le même. Il démentit par ſes actions le jugement qu'on en avoit trop légérement porté.

LXXIX.

Archias.

CE malheureux traître avoit fait deſſein de livrer l'Iſle de Chypre à Demetrius. La mine, aiant été éventée, il fut conduit devant les juges, & pour éviter le ſupplice qui lui étoit deſtiné, il ſe pendit au cordon d'une tapiſſerie. Ainſi les hommes vains ſe flattent toujours de vaines eſpérances. Celui-ci eſpérant de recevoir cinq cens talens de ſa trahiſon, avec la vie perdit tous les biens qu'il avoit déja.

LXXX.

Les Priéniens.

IL arriva pour lors à ce peuple un malheur étrange. Pendant qu'Holophernes étoit maître de la Cappadoce, il avoit mis en dépôt à Priéne la ſomme de quatre cens talens. Dans la ſuite quand Ariarathe fut rétabli dans ce Roiaume, il demanda cet argent. Les Priéniens ſe défendirent de le lui donner, ſur cette raiſon, qui me paroît juſte, que tant qu'Holophernes ſeroit en vie, il ne leur étoit pas permis de remettre un dépôt à d'autres qu'à celui qui leur avoit confié. En effet Ariarathe ne fut pas loué de bien des gens d'exiger un bien de cette nature & qui ne lui appartenoit pas. S'il ſe fût cependant contenté de le demander, & d'eſſaier ſi ſur ſa demande on le lui accorderoit, cela ſeroit peut-être excuſable, au moins il eût pû dire que cet argent appartenoit au Roiaume; mais il fit mal aſſûrement de s'irriter contre la ville qui en étoit dépoſitaire, & de l'exiger avec violence. C'eſt néanmoins l'excès où il ſe laiſſa emporter. Il envoia piller le territoire de Priéne, & Attalus pour quelque démêlé qu'il avoit eu avec cette ville, non ſeulement lui donna ce mauvais conſeil, mais encore lui aida à l'exécuter. On égorgea pêle-mêle & hommes & beſtiaux juſqu'aux portes de la ville. Les Priéniens, hors d'état de ſe défendre, députérent d'abord à Rhodes & enſuite à Rome. Rien ne pût fléchir Ariarathe.

Ainſi Priéne, loin de tirer d'une ſi grande ſomme l'avantage qu'elle eſpéroit, après l'avoir rendue à Holophernes, ſe vit encore expoſée à tous le coups qu'il plut à l'injuſte vengeance d'Ariarathe de lui porter..... Ne peut-on pas dire après cela que ce Prince pouſſa la fureur plus loin qu'Antiphanes de Bergée, & qu'en cela nos derniers neveux ne verront perſonne qui l'égale ?

LXXXI.

Pruſias.

CE Roi de Bithynie, du côté du corps, n'avoit rien qui prévînt en ſa faveur, il étoit plus avantagé du côté de l'eſprit. Ce n'étoit par la taille qu'une moitié d'homme, & qu'une femme par le cœur & le courage. Non ſeulement il étoit timide, mais mou, incapable de travail, en un mot d'un corps & d'un eſprit efféminé, défaut qu'on n'aime nulle part dans les Rois, mais qu'on aime moins encore qu'ailleurs chez les Bithyniens. Les belles Lettres, la Philoſophie & toutes les autres curioſitez dont elles inſtruiſent, lui étoient parfaitement inconnues. Enfin il n'avoit nulle idée du beau ni de l'honnête. Nuit & jour il vivoit en vrai Sardanapale. Auſſi ſes ſujets, à la premiére lueur d'eſpérance, ſe portérent-ils avec impétuoſité & à prendre parti contre lui, & à le punir de la maniére dont il les avoit gouvernez.

LXXXII.

Maſſiniſſa, Roi des Numides.

C'Etoit le Prince de notre ſiécle le plus accompli & le plus heureux. Il régna plus de ſoixante ans & ne mourut qu'à quatre-vingt-dix, aiant conſervé juſqu'au dernier moment une ſanté parfaite, & un corps ſi robuſte que quand il falloit qu'il ſe tînt debout, il s'y tenoit tout le jour ſans branler de la place ; qu'une fois aſſis, il ne ſe levoit pas avant la nuit, & que jour & nuit à cheval il n'en étoit pas incommodé. Une preuve manifeſte de ſa force, c'eſt que mourant

nonagénaire il laiſſa un fils qui n'avoit que quatre ans, qu'on s'appelloit Stembable, & qui fut adopté par Micipſa. Il avoit encore quatre autres fils, qui lui furent toujours ſi étroitement unis & entre eux, que jamais diſſenſion domeſtique ne troubla le repos de ſon Roiaume. Ce que l'on admire particuliérement de ce Roi, c'eſt qu'il fut le premier qui fit voir, que la Numidie, qui avant lui ne produiſoit rien & paſſoit pour ne pouvoir rien produire, étoit autant propre à fournir de toutes ſortes de fruits, qu'aucune autre contrée. On ne peut exprimer dans combien de terres il fit planter des arbres qui lui rapportoient des fruits de toute eſpéce. Rien n'eſt donc plus juſte que de louer ce Prince & de faire honneur à ſa mémoire. Scipion arriva à Cirta trois jours après la mort de ce Roi, & mit ordre aux affaires de la ſucceſſion.

LXXXIII.

Aſdrubal, Général des Carthaginois.

IL y avoit dans ce Chef des Carthaginois auſſi peu de ces qualitez qui forment un bon Général, qu'il ſe flattoit & qu'il ſe vantoit d'en avoir beaucoup. Voici entre pluſieurs autres un bel exemple de ſa vanité. Quand il vint au rendez-vous qu'il avoit aſſigné à Guluſſa Roi de Numidie, il y parut couvert d'un manteau de pourpre & ſuivi de douze gardes bien armez. A vingt pas du terme, il laiſſa ſes gardes, & du bord du foſſé qui étoit devant lui, il fit ſigne au Roi de le venir joindre, ſigne qu'il devoit plutôt attendre que donner. Au contraire Guluſſa vint ſans eſcorte, vêtu ſimplement & ſans armes. Quand il fut près d'Aſdrubal, il lui demanda pourquoi il s'étoit muni d'une cuiraſſe & qui il craignoit? *Je crains les Romains*, reprit Aſdrubal. *S'il eſt vrai que vous les appréhendiez ſi fort*, repartit Guluſſa, *pourquoi ſans néceſſité vous enfermiez-vous dans une ville aſſiégée? Mais enfin que ſouhaitez-vous de moi? Je vous prie*, dit Aſdrubal, *d'être notre interceſſeur auprès du Général Romain. Qu'il épargne Carthage & qu'il la laiſſe ſubſiſter. Sur tout le reſte il nous trouvera ſoumis.* Guluſſa ſe moqua de cette commiſſion. *Quoi?* dit-il au Gouverneur de Carthage, *dans l'état où vous êtes, enveloppé de toutes parts, n'aiant preſque plus de reſſource ni d'eſ-*

pérances, vous n'avez point d'autre propoſition à faire que celle qu'on a rejettée à Utique, avant le ſiége? Les affaires, reprit Aſdrubal, *ne ſont pas ſi deſeſpérées que vous penſez. Nos Alliez arment au dehors pour nous*, (il ne ſçavoit pas encore ce qui s'étoit paſſé dans la Mauritanie,) *nos troupes ſont encore en état de défenſe, & nous avons les Dieux pour nous. Ils ſont trop juſtes pour nous abandonner. Ils ſçavent l'injuſtice qu'on nous fait, ils nous donneront les moiens de nous en venger. Faites donc entendre au Conſul que les Dieux tiennent en main la foudre, & que la fortune a ſes revers. Enfin, pour tout dire en un mot, nous ſommes réſolus de ne ſurvivre point à Carthage, & nous périrons tous plutôt que de nous rendre.* Ici finit l'entrevûe, on ſe ſépara & l'on promit de revenir au même rendez-vous trois jours après.

Revenu au camp, Guluſſa rendit compte à Scipion de l'entretien. Le Conſul en riant : *Cet homme n'a-t-il pas bonne grace*, dit-il, *après avoir cruellement maſſacré nos captifs, de compter ſur la protection des Dieux? la belle maniére de ſe les rendre propices, que de violer toutes les loix divines & humaines!* Le Roi fit enſuite remarquer à Scipion, qu'il étoit de ſon intérêt de finir au plutôt la guerre; que, ſans parler des cas imprévûs, l'élection de nouveaux Conſuls approchoit, & qu'il étoit à craindre qu'au commencement de l'hiver un autre ne vînt lui ravir, ſans l'avoir mérité, tout l'honneur de ſon expédition. Æmilien fit réflexion ſur cet avis de Guluſſa, & lui dit d'annoncer au Gouverneur de ſa part, qu'il lui accorderoit à lui, à ſa femme, à ſes enfans & à dix familles parentes ou amies la liberté & la vie, & qu'il lui permettoit d'emporter de Carthage dix talens de ſon bien, & d'emmener ſix de ſes domeſtiques à ſon choix. Guluſſa, avec des offres qui devoient, ce ſemble, être ſi agréables à Aſdrubal, ſe rendit au jour marqué au lieu de la conférence. Le Gouverneur y vint auſſi de ſon côté, mais en vrai Roi de théâtre. A ſon habillement de pourpre, à ſa démarche lente & grave, on auroit dit qu'il jouoit un premier rôle dans une tragédie. Naturellement Aſdrubal étoit gros & replet, mais ce jour-là l'enflure de ſon ventre & l'enluminure de ſon teint marquoient qu'il avoit fort ajouté à la nature. On l'auroit pris pour un homme qui vit dans un marché comme les bœufs qu'on engraiſſe, plutôt que pour le Gouverneur d'une ville dont les maux étoient inexprimables. Après qu'il eut

appris de Guluſſa les offres du Conſul : *Je prens les Dieux & la fortune à témoins*, s'écria-t-il, en ſe frappant la cuiſſe à grands coups redoublez, *que le Soleil ne verra jamais Carthage détruite & Aſdrubal vivant. Un homme de cœur n'eſt nulle part plus noblement enſéveli que ſous les cendres de ſa patrie.* Réſolution généreuſe, magnifiques paroles & qu'on ne peut pas ne point admirer ; mais quand il s'agit de les mettre en exécution, l'on voit avec étonnement que ce fanfaron eſt le plus foible & le plus lâche des hommes Car premiérement, tandis que les citoiens mouroient de faim, il ſe régaloit avec ſes amis, leur ſervoit des deſſerts ſomptueux, & ſe faiſoit un embonpoint qui ne ſervoit qu'à faire remarquer davantage la diſette & la miſére où étoient les autres. Car le nombre tant de ceux que la faim dévoroit que de ceux qui deſertoient pour l'éviter, étoit innombrable. Il railloit les uns, inſultoit aux autres, & à force de ſang répandu il intimida tellement là multitude, qu'il ſe maintint dans une puiſſance auſſi abſolue que le ſeroit celle d'un Tyran dans une ville heureuſe & dans une patrie infortunée. Tout cela me perſuade que j'ai eu raiſon de dire, qu'il ſeroit difficile de trouver des gens qui ſe reſſemblaſſent plus que ceux qui alors dans la Gréce & à Carthage étoient à la tête des affaires. La comparaiſon que nous ferons dans la ſuite de ces Chefs, rendra cette vérité plus ſenſible.

LXXXIV.

Pythias.

CEt homme étoit frére d'Acatis & fils de Cléoméne. Ses mœurs d'abord furent aſſez déréglées ; mais il ſe flatta qu'on pardonneroit aiſément cela à ſa jeuneſſe. Chargé du ſoin du gouvernement, il ne changea point. On remarqua toujours dans lui la même hardieſſe & la même avidité de s'enrichir. Ces vices s'accrurent beaucoup par la faveur d'Euméne & de Philetœre.

LXXXV.

Diæus.

APrès la mort de Critolaüs, Préteur des Achéens, la loi portant que le Préteur mort fût remplacé par ſon prédéceſſeur, juſqu'à ce que la Diéte de la nation en choisît un autre, Diœus reprit le gouvernement des affaires de la Ligue Achéenne. Revêtu de cette dignité, après avoir envoié du ſecours à Mégare, il fut à Argos, & de là il écrivit à toutes les villes de l'Etat de mettre en liberté ceux de leurs eſclaves qui étoient en âge de porter les armes, d'en former un corps de douze mille hommes, de les armer & de les envoier à Corinthe. Il fit en cette occaſion la faute qui lui étoit aſſez ordinaire, cette charge fut impoſée ſans prudence & ſans égalité. De plus quand dans une maiſon il n'y avoit pas aſſez d'eſclaves pour faire le nombre qu'elle étoit obligée de fournir, il falloit qu'elle y ſuppléât par des eſclaves étrangers. Il fit plus encore. Comme l'Etat avoit été trop affoibli par les guerres ſoutenues contre les Lacédémoniens, pour porter ce nouveau fardeau, il força les perſonnes riches de l'un & de l'autre ſexe de promettre qu'ils s'en chargeroient en particulier. Enfin il ordonna que toute la jeuneſſe s'aſſemblât en armes à Corinthe. Ces ordres remplirent les villes de troubles, le ſoulévement fut univerſel, on fut par tout pénétré de douleur. Les uns félicitoient ceux qui étoient morts dans les guerres précédentes, les autres portoient compaſſion à ceux qui partoient, on les conduiſoit avec larmes, comme ſi l'on eût eu quelque preſſentiment de ce qui leur devoit arriver. Le ſort des eſclaves, qu'on enlevoit, arrachoit les larmes des yeux. Les uns venoient d'être affranchis, les autres attendoient la même grace. Les riches citoiens étoient obligez, malgré qu'ils en euſſent, de contribuer à cette guerre de tout ce qu'ils avoient de biens. On arrachoit aux femmes leurs parures & celles de leurs enfans, pour les faire ſervir à leur ruine.

Ce qui étoit de plus triſte, c'eſt que la peine que cauſoient ces ordres différens qui ſe ſuccédoient les uns aux autres, détournoit l'attention de deſſus les affaires générales,

& empêchoit les Achéens de prévoir le péril évident où l'on les jettoit eux, leurs femmes & leurs enfans. Tous comme emportez par un torrent impétueux cédoient à l'imprudence & à la fureur de leur Chef. Les Eléens & les Meſſéniens reſtoient chez eux, & y attendoient en tremblant la flote des Romains, & en effet rien n'eût pû les ſauver, ſi la nuée qui devoit crever ſur eux eût ſuivi la route qu'elle avoit priſe d'abord. Les habitans de Patras & les peuples du reſſort de cette ville, avoient été peu auparavant battus dans la Phocide, & leur ſort fut le plus à plaindre. Rien de plus déplorable n'étoit arrivé dans le Péloponéſe. Les uns ſe donnérent la mort à eux-mêmes, les autres effraiez de ce qui ſe paſſoit dans les villes s'en retirérent & prirent la fuite ſans ſçavoir où ils alloient. On en voioit qui ſe livroient les uns les autres aux Romains comme coupables de leur avoir été contraires. D'autres alloient d'eux-mêmes & ſans qu'on les y obligeât, dénoncer leurs compatriotes. Quelques-uns en poſture de ſuppliants avouoient, ſans qu'on les interrogeât, qu'ils avoient violé les Traitez, & demandoient par quelle peine ils pourroient expier leur crime. On ne voioit par tout que des furieux qui ſe jettoient dans des puits ou qui ſe précipitoient du haut des roches. En un mot l'état de la Gréce alors étoit tel, que ſes ennemis mêmes en auroient été touchez de compaſſion. Avant ce dernier malheur, les Grecs en avoient déja éprouvé d'autres, ils avoient été même entiérement renverſez, ſoit par des diſſenſions inteſtines, ſoit par la perfidie des Rois; mais dans ce tems-ci ils ne pûrent s'en prendre qu'à l'imprudence de leurs Chefs & à leur propre imbécillité. Pour les Thébains, ils ſortirent tous de leur ville & la laiſſérent déſerte. Pythias ſe retira dans le Péloponéſe avec ſa femme & ſes enfans, errant de côté & d'autre ſans ſçavoir où ſe fixer.

LXXXVI.

LXXXVI.

Le même.

PEndant que Diæus, après avoir été fait Préteur, étoit à Corinthe, Andronidas vint l'y trouver de la part de Q. Cæcilius Métellus, & en fut mal reçu. Comme le Préteur avoit déja eu ſoin de le décrier comme un homme qui s'entendoit avec les Romains & agiſſoit pour eux, il le livra lui & ſa ſuite à la multitude, qui leur fit mille outrages & les chargea de chaînes. Le Theſſalien Philon vint auſſi faire des offres avantageuſes aux Achéens. Quelques-uns du païs, & entre autres Strattius, alors fort âgé, l'écoutérent avec plaiſir. Le bon vieillard embraſſant Diæus, le pria d'accepter les offres qu'on lui faiſoit. Mais le Conſeil les rejetta, ſous prétexte que Philon s'étoit chargé de cette commiſſion, non en vûe du ſalut commun de la patrie, mais pour ſon propre intérêt. Ce fut là le réſultat de ce Conſeil. Auſſi ne fit-on rien comme il falloit. Car ſi la maniére dont on s'étoit conduit ne permettoit pas que l'on ſe promît quelque grace de la part des Romains; au moins devoit-on s'expoſer généreuſement à tout pour ſauver l'Etat. Voilà ce qu'on attendoit de gens qui ſe donnoient pour Chefs de la Gréce. Mais c'eſt une réſolution qu'ils ne penſérent pas même à prendre. Et comment une telle penſée leur ſeroit-elle venue à l'eſprit? Les premiers de ce Conſeil étoient Diæus & Damocrite, qui l'un & l'autre venoient d'être rappellez d'exil, à la faveur des troubles qui régnoient. Ils avoient pour aſſeſſeurs Alcaménes, Théodectes & Archicrates, tous gens dont nous avons peint plus haut le caractére, le génie & les mœurs. Il ne pouvoit partir d'un Conſeil ainſi compoſé que les réſolutions dont il étoit capable. Il fit mettre en priſon Andronidas, Lagius & & le Sous-Préteur Soſicrates. On imputa à ce dernier d'avoir conſenti, pendant qu'il préſidoit au Conſeil, qu'on députât vers Cæcilius, & d'avoir été l'auteur & la cauſe de tous les maux qu'on avoit à ſouffrir. Le lendemain des Juges aſſemblez le condamnérent à mort, & ſur le champ on le chargea de fers, on le tourmenta tant qu'il expira dans les ſupplices, ſans qu'il lui échappât un mot de ce qu'on eſpéroit. Lagius,

Andronidas & Archippe furent relâchez, une partie parce que la multitude fit attention à l'injuſtice qu'on avoit faite à Soſicrates, & encore parce qu'Andronidas & Archippe avoient fait préſent à Diæus, le premier d'un talent & l'autre de quarante mines. Car ce Préteur étoit ſur ce point d'une impudence & d'une effronterie ſi grande, qu'au milieu d'un ſpectacle il auroit reçu des préſens. Philinus de Corinthe avoit été traité quelque tems auparavant de la même maniére que Soſicrates. Diæus l'accuſa d'avoir envoié à Chalcis, & d'avoir pris le parti des Romains. Il le fit prendre lui & ſes enfans, les fit tourmenter les uns ſous les yeux des autres, & les ſupplices ne finirent que par la mort du pére & de ſes enfans. On me demandera ſans doute comment il s'eſt pû faire qu'une confuſion ſi univerſelle & un gouvernement plus dérangé qu'on n'en voit chez des Barbares, n'aient pas détruit de fond en comble toute la Gréce. Pour moi je m'imagine que la fortune, toujours ingénieuſe & adroite, prit plaiſir à s'oppoſer aux folies & aux extravagances des Chefs. Quoique repouſſée de toutes parts, elle voulut de quelque maniére que ce fût ſauver les Achéens, & pour cela elle ſe ſervit du ſeul expédient qui lui reſtoit; elle fit en ſorte que les Grecs fuſſent aiſément vaincus, & qu'ils ne tinſſent pas longtems contre les Romains. Par ce moien elle empêcha que la colére de ceux-ci ne s'emportât trop loin, que les légions ne fuſſent appellées d'Afrique, & que les Chefs des Grecs n'exerçaſſent quelque cruauté ſur les peuples: ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, du caractére qu'ils étoient, s'ils avoient remporté quelque avantage. On n'en doutera nullement, pour peu qu'on faſſe réflexion ſur ce que nous avons dit d'eux. Au reſte le mot qui courut en ce tems-là, confirme notre conjecture: *Si nous n'étions péris promptement*, diſoit-on par tout, *nous n'aurions pû nous ſauver.*

LXXXVII.

Aulus Poſthumius Albinus.

CE Romain tiroit ſon origine d'une des plus illuſtres familles de Rome. Il étoit naturellement grand parleur & vain au ſupréme dégré. Curieux dès l'enfance de l'érudi-

tion & de la langue Gréque, il ſe livra à cette étude avec une ardeur ſi deméſurée, qu'il inſpira du dégoût & de l'averſion pour elle aux plus anciens & aux plus diſtinguez des Romains. Il fit même un Poëme & écrivit une Hiſtoire dans cette langue. Dès l'entrée de celle-ci, il demande grace à ſes lecteurs, s'ils y trouvent quelques fautes de langage, n'étant pas étonnant qu'un Romain ne poſſéde pas la langue Gréque dans la plus grande perfection. On débite là-deſſus un bon mot de Marcus Porcius Caton. » Pourquoi, diſoit-il, s'ex» cuſer ? Si le Conſeil des Amphyctions lui avoit ordonné » d'entreprendre cette Hiſtoire, l'excuſe ſeroit peut-être » recevable. Mais après l'avoir entrepriſe volontairement » & ſans néceſſité, rien n'eſt plus ridicule que de prier qu'on » lui pardonne les fautes qu'on pourra y rencontrer. Caton avoit raiſon. Un athléte, après avoir donné ſon nom pour les combats gymniques, ſeroit-il bien venu à dire dans le ſtade & au moment d'entrer en lice : *Meſſieurs, je vous demande pardon, ſi je ne puis ſupporter ni la fatigue ni les plaies.* Un tel athléte ne ſeroit-il pas ſifflé & puni ſur le champ ? C'eſt ainſi que devroient être traitez les Hiſtoriens, pour leur apprendre à ne pas former de projets au-deſſus de leurs forces. Poſthumius prit encore des Grecs tout ce qui étoit dans leurs mœurs de plus mauvais. Toute ſa vie il aima le plaiſir & haït le travail. La conjoncture préſente nous en fournit une preuve. A la bataille qui ſe donna dans la Phocide, pour ne ſe pas trouver dans la mêlée, il prétexta je ne ſçai quelle incommodité & ſe retira dans Thébes. Cependant après le combat, il fut le premier à mander la victoire au Sénat, & de lui faire un ample détail de ce qui s'y étoit paſſé, comme s'il y eût eu part.

LXXXVIII.

Philopœmen.

COnformément à ce que j'ai dit d'abord de ce Préteur, je fis de ſa conduite une aſſez longue apologie. Je dis qu'à la vérité Philopœmen avoit ſouvent refuſé de ſe rendre d'abord aux ordres des Romains, mais qu'il ne s'en étoit jamais défendu que pour éclaircir ce qui étoit en conteſtation,

& que jamais il ne s'en étoit défendu ſans raiſon : que l'on ne pouvoit douter de ſon attachement pour les Romains, après les preuves qu'il en avoit données pendant leurs guerres contre Philippe & Antiochus : que quelque puiſſant qu'il fût, tant par lui-même que par les forces de ſa Ligue, jamais il ne s'étoit départi de l'alliance faite avec les Romains : qu'enfin il avoit donné les mains au Decret, par lequel les Achéens, avant que les Romains paſſaſſent dans la Gréce, s'étoient engagez à déclarer pour eux la guerre à Antiochus, quoiqu'alors preſque tous les peuples de la Gréce fuſſent peu favorables à Rome. Ce diſcours fit impreſſion ſur les dix Députez, & confondit l'accuſateur. Ils décidérent qu'on ne toucheroit point aux ſtatues de Philopœmen en quelques villes qu'elles ſe trouvaſſent. Profitant de la bonne volonté de Mummius, je lui demandai encore les ſtatues d'Aratus, d'Achée & de Philopœmen, & elles me furent accordées, quoiqu'elles euſſent déja été tranſportées du Péloponéſe dans l'Acarnanie. Les Achéens furent ſi charmez du zéle que j'avois témoigné en cette occaſion pour l'honneur des grands hommes de ma patrie, qu'ils m'érigérent à moi-même une ſtatue de marbre.

LXXXIX.

Polybe.

APrès avoir mis ordre aux affaires de l'Achaïe, les dix Députez ordonnérent au Queſteur, qui devoit vendre les biens de Diæus, d'en laiſſer prendre à Polybe tout ce qu'il y trouveroit à ſa bienſéance, ſans rien exiger de lui & ſans en rien recevoir. Mais non ſeulement il ne voulut rien accepter, il exorta encore ſes amis à ne rien ſouhaiter de ce qui ſeroit vendu par les Queſteur. Car cet Officier parcouroit les villes de Gréce & y mettoit à l'encan les biens de ceux qui étoient entrez dans les deſſeins de Diæus & de tous les autres qui condamnez par les Députez n'avoient ni pére & mére, ni enfans. Quelques-uns des amis de Polybe ne ſuivirent pas ſon avis, mais tous ceux qui le ſuivirent furent extrémement louez. Au bout de dix mois, les Députez ſe mettant en mer au commencement du printems pour retourner en Italie, donnérent ordre à Polybe de parcourir toutes

les villes qui venoient d'être conquiſes, & d'accommoder leurs différens, juſqu'à ce que l'on s'y fût accoutumé au gouvernement qu'on y avoit établi, & aux nouvelles loix qui y avoient été données. Polybe s'aquitta de cette commiſſion avec tant de dextérité, que la nouvelle forme du gouvernement fut acceptée, & que ni en général ni en particulier il ne s'éleva dans l'Achaïe aucune conteſtation. Auſſi l'eſtime qu'on avoit toujours faite de cet Hiſtorien, s'augmenta beaucoup dans les derniers tems, à l'occaſion de ce que nous venons de raconter. On le combla d'honneurs dans toutes les villes, & pendant ſa vie & après ſa mort. Cette reconnoiſſance lui étoit bien dûe. Car ſans le Code des loix qu'il compoſa, pour pacifier les différens, tout eût été plein de trouble & de confuſion. Il faut convenir auſſi que c'eſt là le plus bel endroit de la vie de Polybe.

X C.

L. Mummius.

LEs Députez ſortis de l'Achaïe, ce Préteur, après avoir relevé dans l'Iſthme le temple qui y avoit été détruit, avoir décoré ceux d'Olympie & de Delphes, viſita les villes de Gréce, honoré & reçu par tout comme il méritoit de l'être. On ne ſe laſſoit pas d'admirer ſa modération, ſon deſintéreſſement, ſa douceur, & l'on admiroit d'autant plus ces vertus, que la Gréce, maître comme il en étoit, lui fourniſſoit plus de facilité à s'enrichir. Si quelquefois il s'eſt écarté de ſa modération ordinaire, comme quand il fit maſſacrer la cavalerie de Chalcis, je crois qu'on doit moins lui imputer cette faute, qu'aux amis qui le ſuivoient.

X C I.

Ptolémée, Roi de Syrie.

CE Prince mourut d'une bleſſure qu'il reçut dans un combat. Selon quelques-uns, c'étoit un Roi digne de grands éloges : ſelon d'autres, il n'étoit digne d'aucun. Il

eſt vrai cependant qu'il étoit doux & humain autant que jamais Roi l'ait été. En voici des preuves. Jamais il ne fit mourir aucun de ſes amis, quelque accuſation qu'on intentât contre eux. Je ne ſçache pas non plus que perſonne à Alexandrie, ait été tué par ſon ordre. Preſque chaſſé du Roiaume par ſon frére, quoiqu'il lui fût aiſé de ſe venger à Alexandrie, il lui pardonna ſa faute. Il le traita avec la même douceur après ſon entrepriſe ſur l'Iſle de Chypre. Quoiqu'il fût entre ſes mains à Lapithe, loin de le punir comme ennemi, il ajouta des gratifications à celles qu'il étoit convenu de lui faire, & promit de lui donner ſa fille en mariage. D'un autre côté les heureux ſuccès lui amollirent le courage. La molleſſe & la volupté, vices ordinaires aux Egyptiens, s'emparérent de ſon cœur, & l'entraînérent dans de grands malheurs.

Fin du ſixiéme & dernier Volume.

C45416

TABLE
DES PRINCIPALES MATIERES
Contenues dans ce ſixiéme Tome.

A.

Abyde, deſcription de cette ville, 252. Elle eſt aſſiégée & priſe par Philippe, 253. 254. Déſeſpoir des Abydéniens, 256.

Achée : ceux mêmes qui avoient promis à Soſibe de délivrer ce Prince, le trahiſſent, le livrent à Antiochus, qui le condamne à une mort honteuſe, 62. *& ſuivantes.*

Achéens aiant Philopœmen à leur tête, remportent à Mantinée une grande victoire ſur les Lacédémoniens, 154. *& ſuiv.* leur franchiſe & leur droiture dans les affaires publiques, 186. ils demandent en vain de faire alliance avec les Romains, 300. ils s'aheurtent à leur propre ruine, 457. *& ſuiv.*

Afrique, réfutation de ce qu'en rapporte Timée, 173. *& ſuivantes.*

Agathocles, Tyran de Syracuſe, calomnié par l'Hiſtorien Timée, 179. idée qu'en avoit Scipion, 240. 241.

Agathocles, Miniſtre de Ptolémée Philopator : fin tragique de ce perſonnage & de toute ſa famille, 233. *& ſuiv.*

Agrigente, deſcription de cette ville, 94.

Albinus (Aulus Poſthumius), caractére de ce Romain, 546. 547.

Alexandre, contradictions où eſt tombé Calliſthène en racontant une bataille contre Darius, 180. *& ſuiv.*

Alexandrie, tumulte arrivé dans cette ville après la mort de Ptolémée Philopator, 233. *& ſuiv.*

Ambaſſades extraites de l'Hiſtoire de Polybe par ordre de Conſtantin Porphyrogénéte, 289. *& ſuivantes.*

Anacléteries, fête célébrée à la proclamation des Rois d'Egypte, 285. 286.

Annibal, ſon Traité de paix avec Philippe Roi de Macédoine, 46. 47. Il prend la Ville de Tarente par trahiſon, 68. *& ſuiv.* deſeſpérant de faire lever le ſiége de Capoue, il s'avance vers Rome, 79. *& ſuiv.* il ſe retire du côté de Rhége. 82. Comparaiſon de ce Général avec Epaminondas, 83. ſon éloge, 131. 132. 160. il eſt rappellé pour faire tête à Scipion, 206. il a une conférence avec lui pour l'engager à faire la paix, 207. Bataille de Zama, où ce fameux Guerrier eſt vaincu par Scipion ſans qu'on puiſſe lui reprocher la plus légére faute, 210. *& ſuivantes.* Obſervations ſur cette bataille, 215. *& ſuiv.* Portrait d'Annibal, 472. *& ſuiv*

Antiochus le Grand ſe rend maître de la ville de Sardes, 49. 50. 51. fait mourir cruellement Achée qui la défendoit, & qui étoit tombé, par trahiſon, entre ſes mains, 62. *& ſuiv.* ſon expédition contre Arſacès, un des premiers fondateurs de l'Empire des Parthes, 127. *& ſuiv.* il défait Euthidéme dans la Bactriane, 145. 146. il le rétablit dans ſa dignité, & donne ſa fille en mariage à Démétrius fils d'Euthidéme, 171. ſon expédition dans les hautes Provinces de l'Aſie, 171. 172. il a une conférence avec les Ambaſſadeurs Romains, 282. 283. Réponſe de Flaminius aux Ambaſſadeurs de ce Prince, 305. les Epirotes lui envoient des Députez, 307. il offre la paix aux Romains, 315. il tâche d'attirer Pruſias à ſon parti. 316. Après ſa défaite ſur mer, il demande la paix, 317. 318. elle eſt conclue, 319. 320. ſon Traité de paix, 339. *& ſuiv.* il envoie des Ambaſſadeurs à Rome contre Ptolémée, 385.

comment il ſe conduiſit après la conquête de l'Egypte, 397. *& ſuiv.* il a terni ſa gloire par les indignes ſtratagêmes dont il ſe ſervit à Peluſe, 521. il meurt de phrénéſie, & ſa mort eſt attribuée à une punition divine, 527. Eupator ſon fils eſt reconnu par les Romains pour Roi de Syrie, contre les prétentions de Demetrius Soter, 423. 424.

Antiſthéne, Hiſtorien Rhodien, critique de ſon Hiſtoire, 491. *& ſuiv.*

Arachoſie, 172.

Aratus, ſage conſeil qu'il donne à Philippe Roi de Macédoine, 48. il eſt empoiſonné par ordre de ce Prince qu'il avoit ſi fidélement ſervi, 59. honneurs qu'on lui rend après ſa mort, 60.

Archiméde rend inutiles les machines des Romains qui aſſiégeoient Syracuſe, 47. 58.

Ardacane, riviére, 60.

Arévaques, peuples d'Eſpagne, paſſoient chez les Romains pour invincibles, 453.

Ariſtocratie, ſon origine & ſa chûte, 6. 7.

Ariſtoméne devient maître des affaires en Egypte, 237. 238.

Armes : ſentiment de Philopœmen ſur la façon des armes, 153. Armes des Romains, 16. *& ſuiv.* Comparaiſon de ces armes avec celles des Macédoniens, 276. *& ſuiv.*

Arſacès, un des premiers fondateurs de l'Empire de Parthes, eſt attaqué par Antiochus, 127. *& ſuiv.*

Arſe, riviére, 145.

Aſdrubal, frére d'Annibal, eſt vaincu & tué par les Romains, 147. Eloge de ce Guerrier, 148 *& ſuiv.*

Aſdrubal, fils de Giſcon, ſe laiſſe prendre au piége que lui tend Scipion, qui, ſans combattre, ruine entiérement l'armée de ſon ennemi, 192.

Aſdrubal commande à Carthage pendant le ſiége : portrait de ce Général, 540. *& ſuiv.*

Aſtronomie, connoiſſance qu'en doit avoir un Général d'armée, [illegible].

Athénes, défauts du gouvernement de cette République, 32. 33.

Attalus, Roi de Pergame, défait Philippe Roi de Macédoine à la hauteur de Chio, perd ſon vaiſſeau & ſe ſauve, 242. il perſuade aux Athéniens de ſe liguer avec lui contre Philippe, 293. honneurs qu'il reçoit à Athénes, 294. les Romains prennent ſes intérêts, 295. Caractére de ce Prince, & moiens qu'il emploia pour monter ſur le trône & pour s'y conſerver, 505. 506. Eloge d'Appollonias ſa femme, 510. 511.

Avarice, exemple d'une extrême avarice, 329. 330.

B.

Bataille, réflexions qu'un Général d'armée doit faire, lorſqu'il eſt ſur le point d'en venir à une action générale, 148. 149.

Béotiens embraſſent le parti de Philippe contre les Romains, 301. 306.

Bétule, ville d'Eſpagne, 136.

Bolis Candiot, ſon exécrable perfidie à l'égard d'Achée qu'il livre à Antiochus, 62. 63. 64.

Butin, attention que doit avoir un Général d'armée à faire diſtribuer aux troupes le butin que l'on a fait, 119 120.

C.

Calliſthéne, contradictions où il eſt tombé en racontant une des batailles d'Alexandre contre Darius, 180. *& ſuiv.*

Camp des Romains. *Voyez* Caſtramétation.

Candiots, mœurs de ce peuple, 34. 35. 63. 121.

Capoue, ſiége de cette ville par les Romains après la bataille de Cannes, 76. 80.

Carthage, comparaiſon de cette République avec celle des Romains, 38. *& ſuiv.*

Carthage-la-neuve, ſituation, ſiége & priſe de cette ville par Scipion, 114. *& ſuiv.*

Carthaginois font alliance avec Philippe de Macédoine, 46. 47. Grandes actions des Carthaginois & des Romains, 54. 55. leur mauvaiſe maniére de conduire une guerre, 134. *& ſuiv.* Extrémité où ils ſont réduits par Scipion, 197. *& ſuiv.* leur perfidie envers les Romains, 203. *& ſuiv.* ils font alliance avec Hiéronyme de Syracuſe, 289. ſe livrent aux Romains en forme de *dédition*, 454. *& ſuiv.*

Caſtramétation des Romains, 20. *& ſuivantes.* Fonctions des ſoldats dans le

le camp, 24. peines & récompenſes, 27. 28.
Cavalerie Romaine, 15. 18. combien la cavalerie étoit négligée à Carthage, 38. 39. celle d'Annibal étoit formidable aux Romains, 80.
Cavarus, Roi des Gaulois dans la Thrace, 470.
Celtibériens, ſe rendent formidables aux Romains par leur courage, 453.
Chléneas fait une harangue contre la Maiſon roiale de Macédoine, 95, elle eſt réfutée par Lyciſcus, 98.
Colonne, Scipion eſt le premier après les Grecs qui ait connu la colonne & la maniére de combattre dans cet ordre, 215.
Conquêtes, eſt-il de la bonne politique de tranſporter chez ſoi les richeſſes & les ornemens des villes conquiſes? 85. 86.
Conſuls, droits des Conſuls, du Sénat & du peuple dans la République Romaine, 10 *& ſuiv.*
Corſe, réfutation de ce que dit Timée ſur cette Iſle, 173. *& ſuiv.*

D.

Edition, ce que l'on entend par ce mot, 455.
Défiance, juſqu'où on doit la porter, 281.
Demetrius Soter, fils de Seleucus, ſollicite en vain les Romains de lui permettre d'aller en Syrie faire valloir ſes droits ſur ce Roiaume après la mort d'Antiochus, 423. 424. il conſulte Polybe, écoute ſes avis & s'évade, 428. *& ſuiv.* Il eſt reconnu Roi de Syrie par les Romains, 437. Il envoie à Rome Leptinès, meurtrier d'Octavius, 437. Etrange hardieſſe de Leptinès, 438. 439.
Démétrius, fils de Philippe Roi de Macedoine, plaide à Rome la cauſe de ſon pére, 356. Commencemens de ſes malheurs, 362.
Démétrius de Phare donne de mauvais conſeils à Philippe, 48.
Démocratie, ſon origine & ſa chûte, 7. 8.
Démoſthéne avoit très-grand tort de déclamer contre les Grecs qui s'étoient unis d'intérêts avec Philippe, 501.
Denis, Tyran de Syracuſe : idée qu'en avoit Scipion, 240. 241.
Diane Cyndiade, merveille de ſa ſtatue, 250.
Dieux, les plus révérez à Carthage, 46. Rien n'a plus contribué aux progrès de la République Romaine que le reſpect pour les Dieux, 41. 42.
Diſcipline militaire, avec quelle rigueur elle étoit obſervée chez les Romains, 27. 28.

E.

Ebatane, deſcription de cette ville, 126. 127.
Edecon, Roi d'une partie de l'Eſpagne, 152. *& ſuiv.*
Egine aſſiégée par Philippe, 104. ſa ſituation, 105.
Egyptiens, leur colére eſt toujours accompagnée de cruauté, 239.
Elinge, ville, 161.
Emile (*Paul-Emile*) donne de grands exemples de déſintéreſſement, 504. 527.
Enée, Auteur d'un Ouvrage ſur l'art de conduire les armées, 140. 141.
Ennemis. On ne doit ajouter foi à ſes ennemis qu'avec de grandes précautions, 52. 53.
Entrepriſes, pourquoi on les abandonne, 248.
Epaminondas, Comparaiſon de ce grand Capitaine avec Annibal, 83. 84.
Epaſognat, Roi d'une partie de la Gallo-Gréce, exorte envain les autres Rois Gaulois de ſe ſoumettre aux Romains, 337.
Eſpagnols ſe ſoumettent à Scipion, & le prient de devenir leur Roi, 132. *& ſuiv.*
Etoliens ſe plaignent des Romains, 125. On tâche de les porter à finir la guerre contre Philippe, 150. *& ſuiv.* Ils ſe brouillent avec les Romains, 296. *& ſuiv.* ſe tendent à la foi des Romains, 307. Trompez par ce mot *foi*, ils rompent le Traité, 308. 309. ils prennent pluſieurs villes, 328. Avarice extréme d'un Etolien, 329. 330. Mœurs de ce peuple, 525.
Euméne, Roi de Pergame, harangue le Sénat Romain, 321. *& ſuiv.* ſon portrait, 536.
Euphrate, ſource de ce fleuve & païs qu'il parcourt, 105.
Euthydéme vaincu par Antiochus, fait ſa paix, & ſon fils épouſe la fille d'Antiochus, 171.
Extraordinaires, l'élite des Alliez qui combattoit auprès des Conſuls, 19.

F.

Flaminius entre en conférence avec Philippe Roi de Macédoine, 259. Succès de cette négociation, 266. Grandes qualitez du Conſul, 268. Il gagne ſur Philippe la bataille de Cynoſcéphalles, 269. *& ſuiv.* Il délibére avec les Alliez ſi l'on doit faire la paix avec Philippe, 296. 297. La paix eſt conclue, 298. 299. Elle eſt ratifiée à Rome, 300. Flaminius fait publier dans les Jeux Iſthimiques le Sénatuſconſulte pour la liberté des Grecs, 302. *& ſuiv.*

Flatteur, combien un jeune Prince doit être en garde contre les flatteurs, 291.

Foi, ce que c'étoit que ſe rendre à la *foi* des Romains, 308. 309.

Fulvius aſſiége Ambracie, & fait la paix avec les Etoliens, 330. *& ſuiv.*

Funérailles des Romains, 39. 40.

G.

Galates : en quel tems Manlius leur fit la guerre, 335. ils députent à Rome, & obtiennent la permiſſion de vivre ſuivant leurs loix & leurs coutumes, 419.

Gaulois, la nation de l'Aſie la plus formidable & la plus belliqueuſe, 505. Ce qui diſtingue le plus chez les Gaulois, 511. Les Toliſtoboges refuſent opiniâtrement de ſe ſoumettre aux Romains, 337. Les Tectoſages tendent un piége à Manlius ſous prétexte d'une conférence, 337. 338. ils ravagent le Roiaume de Pergame, 408. 410.

Général d'armée : connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, 86. *& ſuiv.* Il ne doit point ſe trouver aux combats particuliers ſans une extréme néceſſité, 130. 131. Réflexions qu'il doit faire lorſqu'il eſt ſur le point de donner une bataille générale, 148. 149. Attention qu'il doit avoir à faire diſtribuer aux troupes le butin que l'on a fait, 119. 120.

Géométrie, ſcience néceſſaire à un Général d'armée, 92.

Gloire, moiens employez par les Romains pour inſpirer à leur jeuneſſe l'amour de la gloire, 28. 29. 39. 40.

Gorgias de Meſſéne, ſon éloge, 464.

Gouvernement : combien il y en a de ſortes, & comment elles ſe forment, 2. *& ſuiv.*

Gréce : gouvernement des différentes Républiques de la Gréce, 32. *& ſuiv.*

Guerre : connoiſſances qu'il faut avoir pour réuſſir dans les actions de la guerre, 86. *& ſuiv.* Comment on doit la conduire pour profiter de ſes victoires, 134.

Guerre, commencement de la troiſiéme Punique, 454.

H.

Haſtaires, leur place dans les légions, & leurs armes, 16. 17.

Hecatompyle, ville des Parthes, 127.

Héraclide de Tarente, portrait de ce perſonnage, 188. 189.

Hiéron, éloge de ce Tyran de Syracuſe, 463. 464.

Hyéronyme de Syracuſe rompt mal à propos avec les Romains, 289. *& ſuiv.*

Hiſtoire, utilité d'une Hiſtoire générale, 55. la maniére la plus utile d'écrire l'Hiſtoire, 76. 77. Fauſſetez à diſtinguer, 177. ce qui perfectionne l'Hiſtoire, 185. but de l'Hiſtoire, & défaut où tombent aſſez ordinairement les Hiſtoriens, 241. Critique de l'Hiſtoire de Théopompe, 467. *& ſuiv.* de Timée, 479. *& ſuiv.* de Zenon & d'Antiſthéne, 491. *& ſuiv.*

Homme, ſa foibleſſe, 268. Si les affaires font connoître les hommes tels qu'ils ſont réellement, 472. *& ſuiv.*

Horace dit le Borgne, ſon amour extréme pour ſa patrie, 41.

I.

Iaſſe, choſes à remarquer dans cette ville, 249. 250.

Indibilis, Roi d'une partie de l'Eſpagne, embraſſe le parti des Romains, 133. *& ſuiv.* il le quitte, & Scipion le défait entiérement, 169. 170.

Impiété, autels qui lui ſont conſacrez, 285.

Infanterie Romaine, 14. *& ſuiv.*

Injuſtice, autels conſacrez à l'Injuſtice & à l'Impiété, 285.

Iſthmiques, jeux, 303.

Ithome, forteresſe des Meſſéniens, 48.

Jupiter Atabutien, 94.

L.

Labute, montagne, 128.

Lacédémone, éloge du gouvernement de

cette République établi par Lycurgue, 8. 9. 35. 36. Comparaiſon des Lacédémoniens avec les Romains, 154. & ſuiv. ils perdent la bataille de Mantinée, 155. & ſuiv.
Légions, armes des différens corps qui compoſoient une légion, 16. 17.
Léonte, ville de Sicile, ſa ſituation, 45.
Liſſe priſe par Philippe, 60. 61.
Livius (*Caius*) pendant qu'il commande à Tarente, on livre la ville à Annibal, 69. & ſuiv.
Locriens, particularités ſur ce peuple, 175.
Loi ſingulière de Zaleucus, 179. 180.
Lyciſcus harangue les Lacédémoniens, & fait l'éloge de la Maiſon roiale de Macédoine, 98. & ſuiv.
Lycortas, pére de Polybe, eſt le ſeul avec Philopœmen & Archon qui prenne les intérêts de la République, 350. 351. il venge la mort de Philopœmen, 364. il rétablit les Meſſéniens dans leur premier état, 365. il eſt envoié en Ambaſſade avec Polybe ſon fils & Aratus vers Ptolémée, 370. grands ſentimens qu'il fait paroître dans l'aſſemblée des Achéens, 371. il engage les Achéens à ſecourir les Rois d'Egypte, 404. & ſuiv.
Lycurgue, éloge du gouvernement qu'il établit à Sparte, 8. 9. 35. 36.

M.

Macédoine, harangues pour & contre la Maiſon de Macédoine, 95. 98. & ſuiv.
Macédoniens, comparaiſon de leurs armes & de leur ordonnance avec celles des Romains, 276. & ſuiv.
Machanidas, Tyran de Sparte, perd la bataille de Mantinée & la vie, 154. & ſuiv.
Malée, golfe, 105.
Manlius (*Cneus*) exploits de ce Conſul, 335. & ſuiv. il reçoit des Ambaſſadeurs de toutes les nations de l'Aſie, 339. & ſuiv. il fait un Traité de paix avec Antiochus, 340. & ſuiv.
Mantinée, bataille gagnée par les Achéens ſur les Lacédémoniens, 154. & ſuiv.
Marcellus : vains efforts de ſes machines de guerre contre les inventions d'Archiméde, 56. & ſuiv. il eſt tué faute de connoiſſances de la guerre, 130.
Mardonius, Roi d'une partie de l'Eſpagne, 133.
Marine, la ſcience & l'uſage de la marine ne peut rien contre le courage & la bravoure des ſoldats, 39.
Mars, pourquoi haï de Jupiter, 185.
Marſeillois ſecourus par les Romains contre les Liguriens, 444. 446.
Maſſiniſſa, Roi des Numides, le Prince de ſon ſiécle le plus accompli & le plus heureux, 539. 540.
Mathématiques, ſcience néceſſaire à un Général d'armée, 91. 92.
Medie, le plus puiſſant Roiaume de toute l'Aſie, 126. 127.
Milice des Romains, 14 & ſuiv.
Miniſtre d'Etat : caractére de ceux qui gouvernoient l'Egypte ſous Ptolémée Philopator, 483. & ſuiv. 497.
Morts, honneurs extraordinaires qu'on leur rendoit à Rome, & pourquoi, 39.
Myndes, ville, 249.

N.

Nabis, cruauté de ce Tyran de Lacédémone, 190. 191. 486. 503.
Numides. Aſpaſiens, comment ils paſſent par terre dans l'Hircanie, 144.

O.

Officiers : de quelle maniére ils étoient choiſis chez les Romains, 15. 17. qualitez qu'ils devoient avoir, 18.
Oligarchie, ſon origine & ſa chûte, 7.
Olynthe, ville, 95.
Ordonnance, comparaiſon de la Macédonienne & de la Romaine, 276. & ſuiv.
Ortiagon, Roi des Gaulois en Aſie, ſes belles qualitez, 511.
Otages, il ne faut ſe fier à ſon ennemi que lorſqu'on a des ôtages qui puiſſent répondre de ſa fidélité, 53. 54.
Oxus, fleuve, 144.

P.

Paix, motifs qui doivent porter à la paix, 184. Traité de paix des Macédoniens avec les Carthaginois, 46. 47. des Romains avec Carthage, 228.
Peparéthe, Iſle, 139.
Perſée, fils de Philippe, envoie des Ambaſſadeurs à Rhodes, 379. en Béotie, 380. au Roi d'Illyrie, 390. victorieux il demande la paix & ne peut l'obtenir, 383. Préparatifs de guerre contre les Romains, 399. & ſuiv.
Philippe, Roi de Macédoine, a fait un

Traité de paix avec les Carthaginois, 46 47. Avec quelle bonne foi il obſervoit les Traitez, 48. il fait empoiſonner Aratus, un de ſes plus fidéles ſerviteurs, 59. prend Liſſe, 60. 61. Harangues pour & contre ſa Maiſon, 95. 98. *& ſuiv.* il aſſiége Egine, 104. Commencement de ſon expédition contre Attalus, Roi de Pergame, 138. *& ſuiv.* il eſt diſpoſé à accorder la paix aux Etoliens, 152. il eſt battu ſur mer par Attalus, & s'attribue la victoire, 242. *& ſuiv.* Stratagéme par lequel il s'empare de Pinaſſe, 249. grandes qualitez de ce Prince, 251. il aſſiége Abyde, 253. 254. Réponſe qu'il fait à l'Ambaſſadeur des Romains, 256. il entre en conférence avec Flaminius, 259. Les Romains lui déclarent la guerre, 267. il perd la bataille de Cynoſcéphales, 269. ſa fermeté dans les plus grands revers, 280. nouvelle négociation avec Flaminius & qui aboutit à la paix, 298. 299. 300. 305. ſa généroſité envers Nicandre, 310. ſes ſervices ſont reconnus par les Romains, 311. il traite cruellement les habitans de Maronée, 354. ſes diſpoſitions pour les Romains, 355. il envoie ſon fils Demetrius à Rome pour y ſoutenir ſes intérêts, 356. *& ſuiv.* ſon expédition contre les Barbares, 361. il eſt jaloux des honneurs que ſon fils reçoit à Rome, 362. ſes vertus & ſes vices, 465. 466.

Philopœmen, ſa naiſſance & ſon éducation, 476. Sentiment de ce Guerrier ſur la façon des armes, 153. ſes grandes qualitez, 154. il gagne la bataille de Mantinée, & tue de ſa propre main Machanidas, Tyran de Lacédémone, 154. *& ſuiv.* ſon expédition contre Nabis, Tyran de Sparte, 257. 258. il rompt les meſures que ſes ennemis avoient priſes contre lui, 360. Lycortas, pére de Polybe, venge ſa mort, 364.

Places, les plus fortes ſont ſouvent celles que l'on prend avec plus de facilité, 39.

Platon, ſentiment de Polybe ſur ſa République, 35.

Polybe, ce qu'il penſoit de la République de Platon, 35. des Dieux, 42. il rend de grands ſervices aux Locriens, 175. ſa plus grande Déeſſe, c'étoit la Vérité, 189. comment il traitoit les prodiges rapportez par des Hiſtoriens, 250. il eſt envoié en Ambaſſade avec Lycortas, ſon pere, vers Ptolémée, 370. il eſt fait Capitaine général de la cavalerie, 388. il eſt choiſi pour aller vers le Conſul en qualité d'Ambaſſadeur, 392. Expédient dont il uſe pour épargner à ſa patrie de grandes dépenſes, 394. Les Ptolémées demandent que les troupes qu'ils attendoient des Achéens ſoient commandées par Lycortas & Polybe, 404. Sages conſeils de Polybe à Démétrius Soter, 428. Les Achéens demandent à Rome le retour de ceux de leur nation, & ſurtout de Polybe, 439. Liaiſon de Polybe avec Scipion Emilien, 528. *& ſuiv.* ſon zéle pour l'honneur de ſa patrie, 548. il gouverne pour les Romains les villes conquiſes de l'Achaïe, & leur fait accepter la nouvelle forme de gouvernement qu'on y avoit établie, 548. 549.

Princes, ils doivent éviter ſurtout d'exciter l'envie de leurs voiſins, 85. 86. Combien un jeune Prince doit être en garde contre les flatteurs, 191.

Princes, ſoldats Romains, c'étoit les plus forts & les plus vigoureux de l'infanterie, 16. leurs armes, 17.

Prodiges, uſage que Polybe vouloit que l'on en fit, 250.

Pruſias, Roi de Bithynie, deshonore à Rome par ſes baſſeſſes, la majeſté roiale, 415. 416. il eſt puni de ſes impiétez, 537. ſon caractére, 539.

Ptolémée eſt proclamé Roi avant l'âge, 285. 286. l'Egypte eſt en paix pendant que tout le reſte de l'univers a les armes à la main, 293.

R.

Recompenſes chez les Romains pour les ſoldats qui ſe ſont diſtinguez, 28. 29.

République : origine des Républiques, 6. cauſe de leur décadence, 42. 43. République Romaine, *voiez* Rome ; de Sparte, *voiez* Lacédémone ; d'Athénes, *voiez* Athénes ; de Carthage, *voiez* Carthage ; de Thébes, *voiez* Thébes ; de Créte, 33.

Roiauté, ſon origine & ſa chûte, *& ſuiv.*

Rome, conſtitution de cette République la plus parfaite que nous connoiſſions,

Digitized by Google

9. *& ſuiv.* ſon gouvernement l'emporte ſur celui de Lacédémone pour la force & la facilité d'étendre ſes conquêtes, 37. Comparaiſon de Rome avec Carthage, 38. *& ſuiv.*

Romains, caſtramétation des Romains, 20. Fonctions de leurs ſoldats dans le camp, 24. Peines & récompenſes, 27. Maniére de décamper, 29. Comparaiſon des Romains avec les Carthaginois, 38. *& ſuiv.* Grandes actions des Romains & des Carthaginois, 54. 55. Les Romains aſſiégent Capoue après la bataille de Cannes. 79. *& ſuiv.* Conſternation où ils ſurent à la vûe d'Annibal aux portes de Rome, 81. Comparaiſon des Romains & des Lacédémoniens, 83. 84. Si les Romains ont eu raiſon de tranſporter dans leur patrie les richeſſes & les ornemens des villes conquiſes, 85. *& ſuivantes.* Victoire qu'ils remportent ſur Aſdrubal, frére d'Annibal, 147. *& ſuiv.* Ils font la paix avec les Carthaginois, 230. Ils déclarent la guerre à Philippe Roi de Macédoine, 267. Comparaiſon des armes & de l'ordonnance des Romains avec celles des Macédoniens, 276. *& ſuiv.* Le but des Romains en faiſant la guerre à une Puiſſance, n'étoit pas de la détruire entiérement, 297. ils créent dix Commiſſaires pour régler les affaires de la Gréce, 300. ils font publier dans les jeux Iſthmiques le Sénatuſconſulte ſur la paix faite avec Philippe, & qui aſſûre la liberté des Grecs, 302. *& ſuivantes.* Fêtes chez les Romains après une victoire, 311. ils reçoivent des Ambaſſadeurs de toutes les nations de l'Aſie, 321. font la paix avec Antiochus, 340. 341. réglent les affaires de l'Aſie, 343. mettent ordre aux affaires de Créte, 356. leur politique, 428. ils forcent les Carthaginois de le livrer à eux, en forme de *dédition* : 454. Corruption des Romains après la défaite de Perſée & le renverſement du trône de Macédoine, 529. *& ſuiv.*

S

Sambuque, deſcription de cette machine, 56.

Sardes eſt ſurpriſe par Antiochus, 49.

Sciences néceſſaires à un Général d'armée, 87. *& ſuiv.*

Scipion (*le grand*) caractére & abrégé de la vie de ce grand Capitaine, 107. *& ſuiv.* il aſſiége & prend Carthage-la-neuve, 115. pendant un quartier d'hiver il gagne les Eſpagnols aux Romains, 132. *& ſuiv.* il refuſe la Roiauté, 137. défait Aſdrubal fils de Giſcon, 161. réprime une ſédition qui s'étoit formée parmi ſes ſoldats, 164. *& ſuiv.* il ruine entiérement, ſans combattre, les armées d'Aſdrubal & de Syphax, 192. *& ſuiv.* ſe venge de la perfidie des Carthaginois, 205. a une conférence avec Annibal, & refuſe de faire la paix, 206. 207. On ſe prépare à la bataille, 209. Elle ſe donne à Zama, & Scipion remporte une victoire complette ſur Annibal, 212. *& ſuivantes.* Obſervations ſur cette bataille, 215. *& ſuivantes.* Idée qu'avoit Scipion de Denis & d'Agathocles, Tyrans de Syracuſe, 240. 241. il revient à Rome & triomphe, 250. 251. il accorde la paix à Antiochus, 319. 320.

Scipion Emilien s'attache Polybe & ſe fait admirer dès l'âge de dix-huit ans par ſa ſageſſe, ſon déſintéreſſement & toutes les autres vertus qui font les grands hommes, 528. *& ſuiv.*

Scopas, mort tragique de ce Miniſtre, 284. 285.

Scotuſe, ville, 139.

Sédition dans une armée. De quelle maniére Scipion réprima celle qui s'étoit formée parmi ſes troupes, 164. *& ſuivantes.*

Sénat, droits des Conſuls, du Sénat & du peuple dans la République Romaine, 10. *& ſuiv.*

Seſte, deſcription de cette ville, 256.

Signaux militaires, digreſſion de Polybe ſur ce ſujet, 140. *& ſuiv.*

Soldats Romains : différence qu'il y avoit parmi eux, 16. *& ſuiv.* leurs fonctions dans le camp, 24. peines & récompenſes, 27. 28. ſolde, 29.

Sophagazone, Roi des Indiens, 171.

Soſibe veut délivrer Achée, & ceux qu'il envoie pour ce ſujet livrent ce Prince à Antiochus, qui le fait mourir cruellement, 62. *& ſuiv.*

Sparte, voiez *Lacédémone.*

Syphax, Roi des Maſeſyliens Numides, prend parti pour les Carthaginois, & voir, par un ſtratagéme de Scipion, ruiner ſon armée ſans pouvoir combattre, 192. *& ſuivantes.* Il perd ſon

Roiaume, 206. ſuit le char de triomphe de Scipion & meurt, 251.
Superſtition, c'étoit le ſoutien de la République Romaine, 41. 42.
Surpriſe de la ville de Sardes, 49. 50.
Syracuſe, défendue par Archiméde contre les machines des Romains, 56. 57.
Syringe, ville, 129.

T.

Tactique, comparaiſon de l'ordonnance des Macédoniens avec celle des Romains, 276. *& ſuiv.*
Tages, ville, 128.
Tambrace, ville, 129.
Tarente eſt livrée à Annibal, 68. *& ſuiv.* Situation avantageuſe de cette ville, 106. 107.
Tarquinus (*Lucius*) Roi de Rome : ſon portrait, 462.
Taurion, Gouverneur du Péloponéſe pour Philippe, empoiſonne Aratus par ordre du Roi, 59.
Thebes, défaut du gouvernement de cette République, 32.
Théopompe : critique de ſon Hiſtoire, & réfutation de ſes invectives contre Philippe Roi de Macédoine, 476. *& ſuivantes.*
Timée, ce qui lui manque pour être un bon Hiſtorien, 185. il eſt réfuté ſur ce qu'il dit de l'Afrique & de l'Iſle de Corſe, 173. *& ſuiv.* il ne mérite aucune créance ni ſur Démocharés, ni ſur Agathocles, Tyran de Syracuſe, 179. Critique de ſon Hiſtoire, 479. *& ſuiv.*
Tlépoléme, Capitaine & Miniſtre d'Etat ſous Ptolémée Philopator : ſon caractére, 497.
Tiſre, montagne, 139.
Traître, qui mérite ce nom, 500. *& ſuiv.*
Triaires, c'étoient les plus anciens ſoldats, 16. leurs armes, 17.
Tribuns du peuple, devoir de ces Magiſtrats, 13.
Tribuns militaires, d'où ils étoient tirez, & leurs fonctions, 14 *& ſuiv.*

V.

Vainqueur, il doit faire paroître de la modération, de la douceur & de l'humanité, 298.
Velites, quelle place ils occupoient dans les légions, & leurs armes, 16.
Vérité, ſa force, 189.

X.

Xenophanès, Ambaſſadeur de Philippe de Macédoine, fait un Traité de paix avec Annibal, 46. 47.

Z.

Zaleucus, formule ſinguliére qu'il preſcrit pour diſputer ſur le ſens d'une loi, 179. 180.
Zama, lieu où le fameux Annibal eſt vaincu par Scipion, 209. *& ſuiv.* Obſervation ſur cette bataille, 215. *& ſuiv.*
Zénon, Hiſtorien Rhodien, critique de ſon Hiſtoire, 491. *& ſuiv.*

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *la Traduction de Polybe par Dom Vincent Thuillier, Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, avec les Commentaires & Diſſertations de M. le Chevalier Folard*; & je crois que le Public équitable verra avec plaiſir les recherches & les découvertes qui y ſont répandues ſur la Tactique des Anciens & ſur la Science militaire, ſans qu'il faſſe un crime à l'Auteur de ces Commentaires de la vivacité & de la ſincérité de ſon ſtile. A Paris ce 27. Février 1727. *Signé* LANCELOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre: A nos Amez & Féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de ſon Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre cher & bien Amé le Sieur CHARLES FOLARD, Chevalier, Meſtre de Camp d'Infanterie à la ſuite du Régiment de Picardie; Nous a fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Hiſtoire de Polybe nouvellement traduite du Grec; avec un Commentaire, des Remarques, des Notes critiques & politiques*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes. A ces Cauſes, voulant traiter favorablement ledit Sieur Expoſant, & lui marquer l'entiére ſatisfaction que nous avons de ſes ſervices: Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-deſſus ſpécifié en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caractéres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Roiaume pendant le tems de vingt années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance: comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts: à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de cet Ouvrage ſera faite dans notre Roiaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Pré-

Digitized by Google

ſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Expoſant ou ſes aians cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Féaux Conſeillers Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingtiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent vingt-ſept, & de notre Régne le douziéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

DE SAINT HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre VI. de la Chambre Roiale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, n. 607. fol. 487. conformément au Réglement de 1723 qui fait défenſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Article CVIII. du même Réglement. A Paris le premier Avril mil ſept cent vingt-ſept.

Signé BRUNET, Syndic.

J'ai cédé le droit du Privilége à Meſſieurs Pierre Gandouin, Julien-Michel Gandouin, Pierre Giffart, & Nicolas-Pierre Armand, tous Libraires à Paris, moiennant l'accord fait entre nous. Fait à Paris ce 27. Avril 1727.

Signé, le Chev. DE FOLARD.

De l'Imprimerie de JEAN-BAPTISTE LAMESLE, rue vieille Bouclerie, à la Minerve, 1730.

Digitized by Google

Digitized by Google

100 k

Digitized by Google